

avec moy
leur d'un
ma commun
sois pos
y ides
ser
s et aient
entim ents
i ruy
s toutes
des passim

~~intéressante qui se débattait~~
~~deux jours sur son bureau~~
~~m'arrivait à me sentir aimé et désiré~~
~~peuse~~
~~en un plan~~
~~la save cette sein~~
~~et us~~
~~ton les ra me au~~
~~qui~~
~~qui~~

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

48

debandait
LITTÉRATURE
GUSTAVE FLAUBERT
VENDREDI 8 AVRIL 2022

~~et j'ai~~
~~attaché à la connaissance des moeurs de~~
~~et comme un homme à la posture de~~
~~so maintes fois pendant long temps, à me~~
~~faire~~
~~certains et me dire: tout à l'heure~~
~~mes bras elle sera à moi, bon à moi de n'est pas un rêve~~
~~et range~~
~~femmes et j'esprouais devant elle un~~
~~plaisir délicieux - je~~
~~je vis en dans tout,~~



LES OPÉRATEURS DE VENTE POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

PROJET ESTIMATIONS

LITTÉRATURE

~~Je me suis comme un autre de plus à l'usage
d'un monde & il m'a semblé aussi que
le Nylé ~~contait~~ dans ma pensée, comme
le sang dans mes veines & j'avais des pittoies
superbes à faire pamer d'aise - des drames
horribles qui sont à faire groloter d'espérance
J'ai vu comme un autre, les siens dans
ou se mourir - j'ai palpité de
joie éteinte, j'ai vu avec les
femmes sortis de mes pensées - j'ai vu
je me suis applaudi et je me suis
aimé -
Quand j'ai bien noté mon
je do quand je n'ai plus rien à moi -
même - je n'ai plus rien à rien -
Quand l'homme se voit lui-même qu'il
s'avoue vaincu, il ne reconnaît plus le
vainqueur ou du moins il ne l'admire pas
et je me sentais bien essouffé -
L'air était divinisé, et la dernière
quel état - après elle
et je me sentais bien essouffé~~

LITTÉRATURE

GUSTAVE FLAUBERT

CATALOGUE N° 48

Au centre de ce catalogue, essentiellement consacré à la littérature française (mais pas que !) des XIX^e et XX^e siècles, après quelques Anciens (Bossuet, Rousseau et Voltaire), un important chapitre est consacré à Gustave Flaubert, dont on vient de célébrer le bicentenaire, de son enfance à l'année de sa mort. Après le gamin de huit ans croqué par son frère, le jeune collégien, qui adresse à son ami Ernest Chevalier des lettres truculentes, se lance dans de grandes campagnes de notes historiques, qui lui serviront plus tard. Le précieux manuscrit de *Novembre*, son premier grand texte, zébré de ratures et corrections, révèle déjà le futur grand écrivain au travail, qu'on retrouvera dans des brouillons pour *L'Éducation sentimentale*. D'autres notes se rattachent au projet de conte oriental, et celles sur *l'Esthétique* de Hegel seront complétées lors de l'écriture de *Bouvard et Pécuchet*. Du formidable épistolier, on pourra lire de très belles lettres à Louise Colet et à divers correspondants, parmi lesquels Mme Schlesinger, Michelet, Ernest Feydeau, Jeanne de Tourbey comtesse de Loynes, Tourgueniev, Daudet, Maupassant, et la correspondance de 32 lettres à Zola.

On lira de passionnantes et riches correspondances de Chateaubriand (80 lettres à Cordélia de Castellane), Lamartine (72 lettres à Louis Aimé-Martin), Juliette Drouet (24 lettres à Victor Hugo), Huysmans (42 lettres à son ami Henri Girard), Jehan Rictus (76 lettres à Léon Bloy) ; ainsi que les deux correspondances intimes et parallèles d'Émile Zola à sa femme (312 lettres) et à Jeanne Rozerot, sa maîtresse et mère de ses enfants (200 lettres). Les 228 lettres de Céline à Roger Nimier font revivre une exceptionnelle amitié littéraire, à côté de la correspondance amoureuse de René Char à Maryse Lafont (520 lettres). Les 400 lettres de Marcel Jouhandeau révèlent le curieux triangle amoureux formé entre l'auteur et deux garçons, Henri Rode et Robert Coquet, qui lui inspirera des pages ardentes. Et quantité d'autres belles lettres de Stendhal, Balzac, Nerval, Sand, Baudelaire, Louÿs, Proust...

Après Flaubert, un ensemble est consacré à Victor Hugo, avec des lettres, des brouillons de poèmes, un beau dessin, des épreuves pour *Les Misérables*, et des éditions.

Parmi de précieux manuscrits, les réflexions de Stendhal sur la langue italienne, commentées par Silvio Pellico ; les *Lettres d'Italie* inédites d'Alexandre Dumas en 1861 ; de George Sand, deux manuscrits de théâtre et son roman *Malgré tout* ; le spectaculaire manuscrit du roman d'Alphonse Daudet, *Jack* ; de Maupassant, son drame en vers *La Trahison de la comtesse de Rhune*, annoté par Flaubert, et les premiers brouillons d'*Une Vie* ; de J.-K. Huysmans, les deux romans *La Cathédrale* et *L'Oblat* ; le recueil des articles de Léon Bloy pour sa revue *Le Pal* ; des recueils de poèmes et de proses de Verlaine ; *Messieurs les Ronds-de-cuir* de Courteline ; *Les Poésies de Méléagre* de Pierre Louÿs ; les *Poèmes de Louise Lalanne* d'Apollinaire ; *Les Chevaux de Diomède* de Remy de Gourmont ; *Tancrede* de Léon-Paul Fargue ; *Ennazus* de Francis Picabia ; *Ma défense* de Sacha Guitry ; de Sartre, outre le « Carnet Midy », rédigé à dix-huit ans, son essai sur Mallarmé et la seconde version du *Séquestré de Venise* (plus de 900 pages), très beau texte consacré au Tintoret. Enfin, le monumental manuscrit du roman *Nord* de Céline.

Faisons une place à part, après *Novembre*, pour les manuscrits des premiers livres d'auteurs majeurs : André Gide et *Les Poésies d'André Walter* ; André Breton et *Mont de Piété* ; Francis Ponge et *Douze petits écrits*.

Quelques auteurs étrangers figurent ici : D'Annunzio, Mark Twain, Hegel, Joyce, T.E. Lawrence, Tolstoi..., ainsi que quelques intrus (Henri IV, Nadar, De Gaulle). Enfin, un bel ensemble d'éditions originales, depuis *Les Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné, certains avec de précieux envois (Maurras à Proust, Malraux à Céline), et un rare livre illustré de F.-L. Schmied rehaussé d'une aquarelle érotique.

DROUOT ESTIMATIONS

LES COLLECTIONS



ARISTOPHIL

48

LITTÉRATURE

GUSTAVE FLAUBERT

VENDREDI 8 AVRIL 2022, 14 H
DROUOT-RICHELIEU - SALLE 3



EXPOSITIONS PUBLIQUES

DROUOT RICHELIEU - 9 RUE DROUOT 75009 PARIS
MERCREDI 6 AVRIL DE 11 HEURES A 18 HEURES
JEUDI 7 AVRIL DE 11 HEURES A 20 HEURES
VENDREDI 8 AVRIL DE 11 HEURES A 12 HEURES

COMMISSAIRE-PRISEUR

PHILIPPE ANCELIN

CATALOGUE ET RÉSULTATS VISIBLES SUR WWW.COLLECTIONS-ARISTOPHIL.COM
ENCHÉRISSEZ EN LIVE SUR

DROUOT.com
Live

Important : Les conditions de vente sont visibles en fin de catalogue



DROUOT ESTIMATIONS

7, rue Drouot 75009 paris - Tél. +33 (0)1 48 01 91 00
www.drouot-estimations.com
SVV agrément du 10 juillet 2002-337



Qui sommes-nous ?

Dans le cadre de deux décisions de justice, la Société de Ventes Aguttes a effectué les opérations logistiques de transfert, tri, inventaire et conservation des œuvres en provenance des Collections Aristophil. Elle a ensuite procédé à la restitution de ces œuvres à leurs propriétaires. Elle a également proposé une organisation et un plan stratégique pour les ventes des années à venir. Ainsi, une partie des Collections Aristophil sera dispersée de façon judiciaire (biens propres de la société Aristophil mise en liquidation), tandis qu'une autre partie sera vendue de façon volontaire (propriétaires uniques, ou copropriétaires indivis).

OVA : les Opérateurs de Ventes pour les Collections Aristophil

La poursuite et la fin de la dispersion des œuvres indivisaires a été confiée à deux OVV : AGUTTES et DROUOT ESTIMATIONS. AGUTTES reste le coordinateur des ventes des indivisions et assurera également les ventes des lots judiciaires et des biens appartenant à des propriétaires uniques.

La maison Aguttes est l'opérateur pour cette vente

Fondée par Claude Aguttes, commissaire-priseur, installée depuis plus de 20 ans à Neuilly-sur Seine, la maison Aguttes se distingue aujourd'hui comme un acteur majeur sur le marché de l'art et des enchères. Son indépendance, son esprit de famille resté intact et sa capacité à atteindre régulièrement des records nationaux mais aussi mondiaux font toute son originalité.

SOMMAIRE



INFORMATIONS ET SERVICES POUR CETTE VENTE	p. 2
OPÉRATEURS DE VENTES POUR LES COLLECTIONS ARISTOPHIL	p. 4
LES COLLECTIONS ARISTOPHIL EN QUELQUES MOTS	p. 6
GLOSSAIRE	p. 9
LITTÉRATURE	p. 11
ORDRE D'ACHAT	p. 245
CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE	p. 246

LES COLLECTIONS ARISTOPHIL

EN QUELQUES MOTS

Importance

C'est aujourd'hui la plus belle collection de manuscrits et autographes au monde compte tenu de la rareté et des origines illustres des œuvres qui la composent.

Nombre

Plus de 130 000 œuvres constituent le fonds Aristophil. L'ensemble de la collection a été trié, inventorié, authentifié, classé et conservé dans des conditions optimales, en ligne avec les normes de la BNF.

Supports

On trouve dans les Collections Aristophil une grande variété d'œuvres. Dessins, peintures, photographies, lithographies, manuscrits anciens, chartes, incunables, livres et manuscrits, partitions, éditions rares, lettres, autographes, philatélie, objets d'art, d'archéologie, objets et souvenirs, documents se côtoient et forment un ensemble tout à la fois hétéroclite et cohérent tant il couvre l'ensemble des moyens d'expression qu'inventa l'Homme depuis les origines jusqu'à nos jours

Thèmes

Les Collections Aristophil couvrent toutes les périodes de l'histoire de l'Antiquité au XX^e siècle. Afin de dépasser la répartition par nature juridique, par type de support ou encore la seule chronologie, il a été retenu de disperser ces collections sous la forme de ventes thématiques permettant de proposer des ventes intéressantes et renouvelées mois après mois, propres à susciter l'intérêt des collectionneurs du monde entier.

Sept familles thématiques



BEAUX-ARTS



HISTOIRE POSTALE



HISTOIRE



ORIGINE(S)



LITTÉRATURE



MUSIQUE



SCIENCES

19/762) je vous cette petite Esther

Loyola, le monde entier a

ses genoux, s'implorant, la suppliant,

qu'elle daigne aller s'allonger dans
une Sainte-Chapelle... qu'Hollywood ^{oach}

a coup de milliards fera le reste,
trente cinq superproductions (le l'

affaire des marseilles, poursuivies sur les

toits, flics partout, ~~je connais~~ ^{je connais aussi}
~~non avec prouvé aussi~~

certes! mais que ça ne ~~soit~~ ^{soit} a rien rapport!

crédit tu non! ~~non de Dieu~~ non... ni Sainte Chapelle,

contrats d'or (mes frères de race
ni Hollywood)

sort des ~~gens de maison~~ ^{effrénés gens de maison}
~~gens de maison~~ ^{effrénés gens de maison} Esther

est de ceux qui donnent les ordres...
~~elle est bien née, voilà~~ ce qu'on

Rome dont parlait la dépêche, elle m'a envoyé Albert pour me dire qu'il venait de recevoir une lettre de toi dans laquelle tu lui donnais de bonnes nouvelles de toi-même.

J'ai reçu ensuite la visite du docteur Saint-Louis, ce médecin major qui a publié "le Roman d'un imposteur", d'après des documents que je lui avais communiqués. Il est actuellement en tournée, le régime est, quel qu'il soit, commandé. Il m'a parlé de choses intéressantes, et m'a donné sur un facis de de Lety de l'air de renseignements terribles. Enfin, Fursbach est venu. Il a vingt ans. Il nous a dit des idées folles, une reprise de "forminal", au théâtre Antoine, une reprise de "l'Assommoir", à la Porte Saint-Martin, avec Coquelin dans le rôle de Loup. Enfin, il veut soulever un scandale, un procès moult car il prétend qu'on l'a fait passer pour fou, afin de l'enfermer. Je le calme, et il t'écrit ses vives amitiés.

On me permit ainsi presque toute ma matinée. Le pis est que je suis arrêté dans le plan de mon roman, par la difficulté de me documenter. J'ai demandé à Fursbach une liste de livres à m'acheter, et j'ai tâché de voir Zola, vainement. Je vais peut-être à demain. Il faut que je rentre en campagne. D'ailleurs, ce repos ne me fait pas de mal, je promène l'idée de mon roman, et chaque jour l'idée s'éclaircit. Je vois que je vais encore avoir un très bon cadre à remplir.

J'ai reçu d'un banquier anglais de Hong Kong, un faux de chinois, un chèque de mille francs, avec la mission de dépenser cet argent le mieux que je pourrai pour la triomphe de Dreyfus. D'abord j'ai reçu une duplicata de ce chèque, et je lui ai écrit que je

P'attendrais, pour prendre ma part. A quoi diable allons-nous vers avec ce mille francs? Comme je le dis en riant, voilà donc le syndicat de trahison constitué. C'est chez moi que se trouve la caisse.

Les nouvelles que tu me donnes de Paris me sont très intéressantes. Le pauvre Carlo me paraît bien malade, et les autres seront cruellement frappés, quand ils le perdront. Mais que faire? Nous ne pouvons que nous montrer très affectueux à leur égard. J'ai je dit que dans ma première lettre, égaré à Brasilia, s'en trouvait une d'Amélie, qu'elle ne avait envoyé le dimanche matin, pour que je la joigne à la mienne? Ne t'inquiète pas, si ma lettre est perdue, elle ne contenait certainement rien de grave.

Nos deux tentons se portent très bien. Hier on le avait lavé, et il était superbé. Après avoir été très triste, Fan s'est remis et il joue toujours maintenant avec Liss. Lorsque je sors, je laisse toute la porte ouverte, et il paraît qu'il fait des galopades extraordinaires. Le soir, ils m'attendent dans le jardin, ils accourent, dès qu'ils m'entendent ouvrir la porte. On dirait deux petits chevaux, ils ne se quittent jamais. Quand je l'appelle, tous les deux dressent l'oreille, se mettent à chercher, ce sont deux petits betes très douces et très affectueux. Le minets aussi s'est bien gentille, il sont sur la table chaque matin, ils dînent avec moi. La petite Blanche à qui je fais part de la bonne parole, m'a dit de t'embrasser. Juliette Eugénie m'embrassera de me prier de te remercier madame.

Mes souhaits de bon temps, chère femme, et mille bons baisers, pour te réchauffer le cœur. Emile Zola

J'ai vu arriver en la soirée du 24/10/94. Je vais bien que je n'ai pas oublié de la mettre dans la lettre. Merci bien Tardieu.



ARISTOPHIL

48

LITTÉRATURE

GUSTAVE FLAUBERT

VENDREDI 8 AVRIL 2022, 14 H
DROUOT-RICHELIEU - SALLE 3



GLOSSAIRE

Lettre autographe signée (L.A.S.) : la lettre est entièrement écrite par son signataire. Celui-ci peut signer de son prénom, de ses initiales ou de son nom.

Pièce autographe signée (P.A.S.) : il s'agit de documents qui ne sont pas des lettres. Par exemple : une attestation, une ordonnance médicale, un reçu, etc.

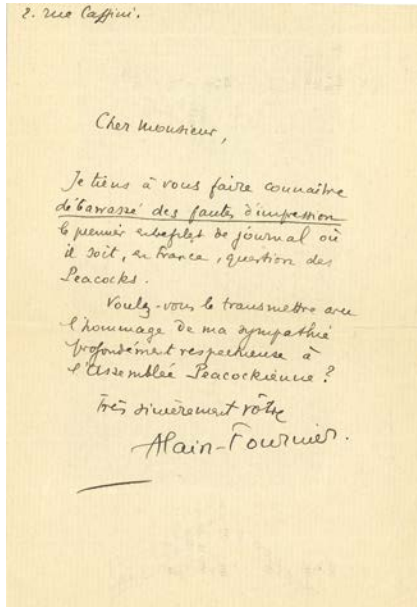
Lettre signée (L.S.) : ce terme est utilisé pour désigner une lettre simplement signée. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

La pièce signée (P.S.) est un document simplement signé. Le corps du texte peut être dactylographié ou écrit par une autre personne.

Une lettre autographe (L.A.) est une lettre est entièrement écrite par une personne, mais non signée. Il était d'usage au XVIII^e siècle entre gens de la noblesse, de ne pas signer les lettres, le destinataire reconnaissant l'écriture, savait à qui il avait affaire. Madame de Pompadour, Marie-Antoinette, pour ne citer que les plus célèbres, ont ainsi envoyé des lettres autographes non signées.

Une pièce autographe (P.A.) est un document entièrement écrit de la main d'une personne, mais non signé. Ce terme désigne très souvent des brouillons, des manuscrits ou des annotations en marge d'un document.

Un manuscrit peut être entièrement « autographe » ou « autographe signé » ou dactylographié avec des « corrections autographes ».



1

ALAIN-FOURNIER (1886-1914).

L.A.S. « Alain-Fournier », « 2, rue Cassini » [vers le 24 novembre 1911, à Francis de MIOMANDRE] ; 1 page in-8 d'un bifeuillet, avec article de journal sur la p. 3 avec corrections autographes.

1 000 / 1 200 €

« Je tiens à vous faire connaître débarrassé des fautes d'impression le premier entrefilet de journal où il soit, en France, question des Peacocks. Voulez-vous le transmettre avec l'hommage de ma sympathie profondément respectueuse à l'Assemblée Peacockienne ? »...

Sur le second feuillet, il a collé une coupure de presse, son article extrait de *Paris-Journal*, « Les "Peacocks" », avec 5 corrections autographes à l'encre noire.

[Le critique, romancier et poète Francis de Miomandre (1880-1959) avait fondé au cours d'un de ses séjours à Bruxelles les « Peacockiens », société poétique « secrète » placée sous l'invocation du saugrenu et de l'humour de Dickens. Les trois autres membres fondateurs était Marie Closset, poétesse signant sous le pseudonyme de Jean Dominique, Blanche Rousseau et Marie Gaspar. Miomandre publia de manière confidentielle une *Digression Peacockienne*, dont il est cité quelques passages dans l'article d'Alain-Fournier : « Ces trois personnages passaient quelques heures à ne point prendre la vie au sérieux,

tout en lisant des romans russes ou des pièces de Ponsard, en prenant du thé, bref en faisant en général n'importe quoi d'absurde, d'ingénieux et de spontané ».]

2

ANNUNZIO Gabriele d' (1863-1938).

2 L.A.S « Ariel », 22-23 mai 1923, [à Angèle LAGER] ; 4 pages in-fol. chaque avec vignette à sa devise *Io ho quel che ho donato* ; en français.

1 200 / 1 500 €

Belles lettres d'amour à une « petite sœur ».

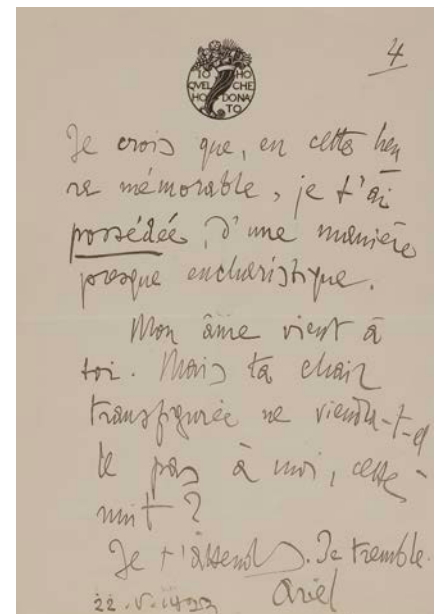
[Ces deux lettres datent de la maturité de Gabriele d'Annunzio. Il vivait alors sur le lac de Garde dans sa villa du *Vittoriale*. Ayant dépassé la soixantaine, ce séducteur impénitent avait conquis en 1923 la jeune Française Angèle LAGER, née en 1901, qui était au service de Marguerite d'Espagne, une dame d'âge mur, cultivée, qui possédait également une villa au bord du lac, *Il Rimbazzello*. Pris de passion, il obtint de Mme d'Espagne de se faire aménager un petit appartement dans sa villa afin de rejoindre plus aisément la jeune femme. Lorsque Mme d'Espagne retourna en France, Gabriele d'Annunzio installa Angèle chez lui ; mais cette présence éveilla la jalousie de Luisa Baccara, gouvernante et maîtresse de l'écrivain, qui finit par la renvoyer en 1925. Ces lettres datent du début de leur liaison, quand, après avoir passé la nuit dans la villa de son amant, Adèle repart dans celle de Mme d'Espagne. Le poète les signe du pseudonyme d'Ariel, d'après l'esprit enchanteur dans *La Tempête* de Shakespeare.]

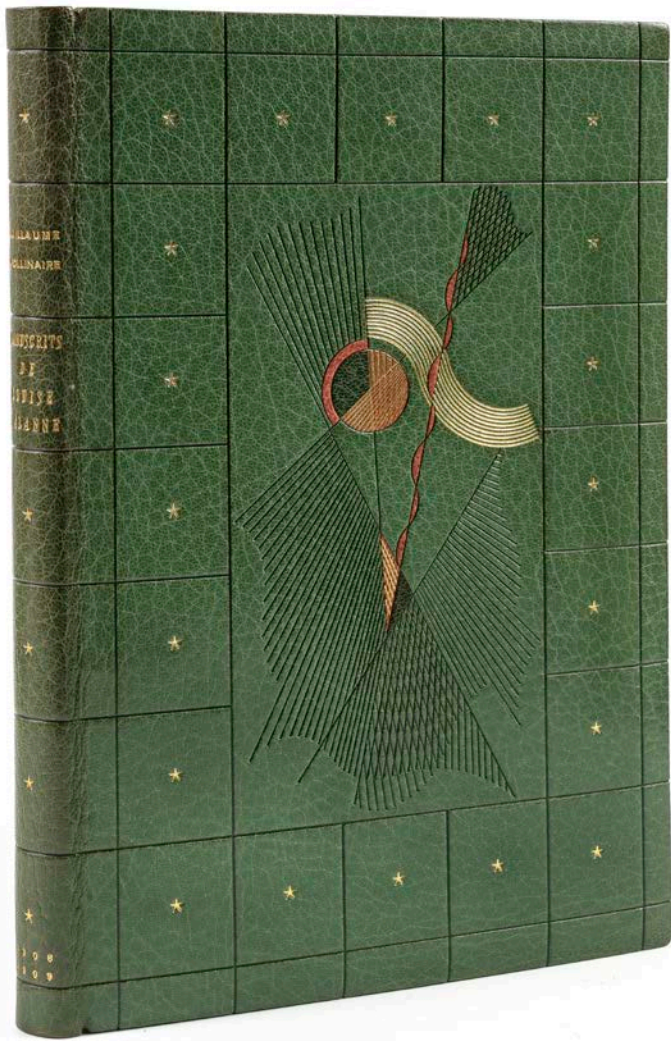
22 mai 1923. « Douce petite sœur, après ton départ, ce matin, j'ai commencé à pâtir un nouveau supplice. Je te dirai. J'ai passé de lourdes heures d'attente - et aussi de ruse, hélas ! - jusq'au soir. Je n'ai pas eu la cruauté de t'appeler à partager ma peine. Mais cette douce douce lettre de toi m'assure que tu as deviné ma tristesse. Quelle volupté ailée aurait pu bondir de notre tristesse ! Ce matin, près de la fontaine mystique qui accompagnait notre émotion avec sa distillation mélodieuse, tu avais une autre bouche, d'autres yeux, d'autres mains, une autre peau, une autre odeur. Et de la tendresse fraternelle semblait surgir je ne sais quelle convoitise incestueuse qu'un tremblement profond ennoblissait....

Je crois que, en cette heure mémorable, je t'ai possédée, d'une manière presque eucharistique. Mon âme vient à toi. Mais ta chair transfigurée ne viendra-t-elle pas à moi cette nuit ? Je t'attends. Je tremble »...

23 mai. « Chère petite sœur, je pensais ce matin, au réveil, que "il était une fois" un tyranneau aux yeux pers, qui se plaisait à tyranniser un très vieux tyran... Entendez-vous bien ? Il y avait quelque chose de faux, l'autre nuit, sur les tapis de ma chambre et sous les chères étoiles. Veuillez donc rester parmi les formes de ma mélancolie. Et ma mélancolie est une matière durable. Je vous envie vos dessins et vos études de couleur. Votre art est exquis comme les lignes de votre grâce féline. Merci. Adieu, petite sœur, et pardonnez-moi, encore une fois, mes fautes de français visibles et invisibles »...

On joint une note autographe : « È severamente vietato di entrare, e di battere alla porta » (Il est formellement interdit d'entrer et de frapper à la porte) (1 page oblong in-8, vignette de la *Squadra di San Marco*).





3

APOLLINAIRE Guillaume
(1880-1918).

MANUSCRIT autographe signé « Louise Lalanne », **Littérature féminine** et **Poèmes de Louise Lalanne**, 1909 ; 41 pages in-8 montées et insérées dans des feuilles de papier fort ; plus des pages extraites de revues ; le tout relié en un volume in-8, relié maroquin vert amande, dos et plats ornés de filets noirs formant des rectangles encadrant une étoile d'or, et laissant au centre du premier plat un grand rectangle orné d'une composition de filets noirs et filets dorés, les uns et les autres rayonnant avec mosaïque de maroquin vert foncé, havane et orange, doublures et gardes de papier or et argent, tête dorée, chemise et étui (Paul Bonet).

12 000 / 15 000 €

Importante réunion des manuscrits publiés sous le pseudonyme de Louise Lalanne, dans une belle reliure de Paul Bonet.

Pour la revue *Les Marges* d'Eugène Montfort, Apollinaire va tenir une chronique de *Littérature féminine* qu'il signera du pseudonyme de Louise Lalanne, de janvier à octobre 1909 ; pour donner plus de personnalité à cette femme de lettres, *Les Marges* et deux autres revues publieront des poèmes de Louise Lalanne. La supercherie sera révélée dans *Les Marges* de janvier 1910 : « Louise Lalanne ce n'était pas son véritable nom et, en réalité, elle était du sexe masculin. Une célèbre dame de lettres à laquelle nous avions demandé de parler ici des livres de femmes, nous donna l'idée de la faire nous-mêmes, en nous affirmant qu'une femme ne se risquerait jamais dans cette entreprise périlleuse. Nous connaissions le souple et intelligent talent de Guillaume Apollinaire. Nous lui demandâmes s'il consentirait à se déguiser en femme pendant quelque temps. L'idée l'amusa et il accepta. Mais les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Et puis, une critique, même fantaisiste, de la littérature féminine, vraiment cela ne peut avoir qu'un temps... Aujourd'hui Guillaume Apollinaire enlève sa perruque, son corsage et son jupon ».

Nous avons ici le manuscrit de quatre (sur cinq) des chroniques de *Littérature féminine* de Louise Lalanne, la plupart écrites au dos d'ordres de bourse de la Société Générale de Banque. On relève de nombreuses ratures et corrections, et des variantes par rapport au texte publié.

• **Littérature féminine** (12 pages). Premier article, publié en janvier 1909. « Jamais je n'eusse songé qu'un jour on me prierait de dire ce que je pense des livres féminins de plus en plus nombreux. [...] je me suis mise un jour à faire des vers parce que cela me plaisait, parce qu'ils me venaient naturellement et peut-être aussi parce que je m'ennuyais. [...] En somme, il y a en ce moment parmi les femmes quelques écrivains de génie. Je parlais plus haut de Mme de Noailles et je lui garderai toujours une grande reconnaissance pour m'avoir révélé un nouvel et immense océan de poésie [...] Et malgré cette reconnaissance j'en veux un peu à Mme de Noailles de se soucier tellement de ressembler aux classiques. [...] J'éprouve la même chose avec Gérard d'Houville [...] Mais je ne crois pas que Colette Willy ait moins de talent qu'elles, mais elle me fait peur. Je la sens bien française, mais elle m'étonne comme les Américaines lorsque j'en rencontre. Je me dis qu'elle doit être charmante, mais trop indépendante. [...] Judith Gautier et Marcelle Tinayre qui sont très savantes me font l'effet de s'efforcer à paraître des hommes. Je les trouve trop peu femmes. Il me semble qu'elles sont de l'Institut ou conservateurs de Musée... Mais quant à Renée Vivien, « ses vers et sa prose ont une pureté idéale, une sensualité immatérielle qui me fait songer aux lis dont le parfum est si violent ». L'article s'achève sur une virulente critique d'Aurel...

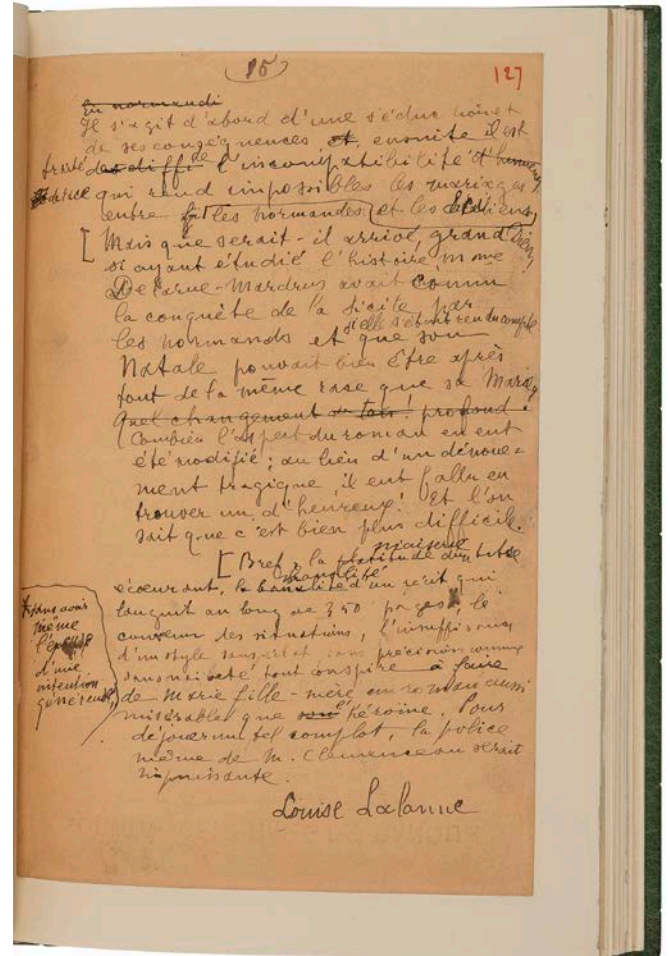
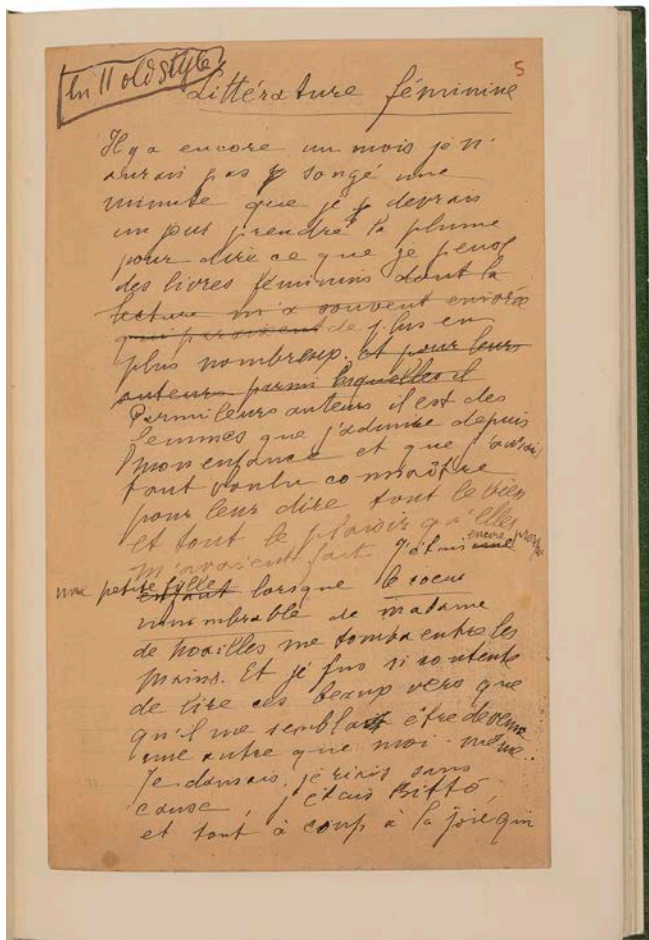
• **Littérature féminine. Colette Willy, Lucie Delarue-Mardrus** (15 pages). Second article, publié en mars 1909. Bel éloge de COLETTE et des *Vrilles de la vigne*, et virulente critique de Lucie DELARUE-MARDRUS et son *Marie fille mère*, « roman aussi misérable que l'héroïne ».

• **Littérature féminine. Jane Catulle-Mendès** (5 pages). Troisième article, publié en mai 1909. Éloge de Mme Jane Catulle-Mendès : « Il n'y a pas en ce moment parmi les hommes de poète aussi noble, aussi purement émouvant, que cette enchanteresse »... En post-scriptum, Louise Lalanne rabroue vertement André Ruyters qui l'avait prise « grossièrement à partie ».

• **La Littérature féminine jugée par deux hommes** (6 pages). Quatrième article, publié en juillet 1909. À propos des ouvrages de Jules Bertaut, *La Littérature féminine d'aujourd'hui*, et de Jean de Bonnefon, *La Corbeille des roses ou les dames de lettres*.

Le cinquième et dernier article, d'octobre 1909, sur Marcelle Tinayre, ne figure pas ici.

Suivent **3 poèmes de Louise Lalanne**, parus dans *Les Marges* du 15 mars 1909 (n° 14), chacun sur une page et chacun signé « Louise Lalanne » ; ils seront recueillis en 1925 dans *Il y a*, mais seule *Chanson* serait d'Apollinaire, les deux autres devant être attribués à Marie LAURENCIN :



- **Le présent** (20 vers) :
« Si tu veux je te donnerai
Mon matin, mon matin gai
Avec tous mes clairs cheveux
Que tu aimes »...
- **Chanson** (12 vers) :
« Les myrtilles sont pour la dame
Qui n'est pas là
La marjolaine est pour mon âme
Tralala ! »...
- **Hier** (12 vers) :
« Hier, c'est ce chapeau fané
Que j'ai longtemps traîné
Hier c'est une pauvre robe
Qui n'est plus à la mode »...

On a relié à la suite les extraits des *Marges* où ces textes sont publiés, ainsi que la plaquette d'Eugène Montfort, *La Véritable histoire de Louise Lalanne ou le poète d'Alcools travesti en femme* (*Les Marges*, [1936]).

Superbe reliure de Paul BONET.

Provenance : Daniel SICKLES (vente anonyme Guillaume Apollinaire. Marcel Proust, 10 avril 1987, n° 7).

APOLLINAIRE Guillaume (1880-1918).

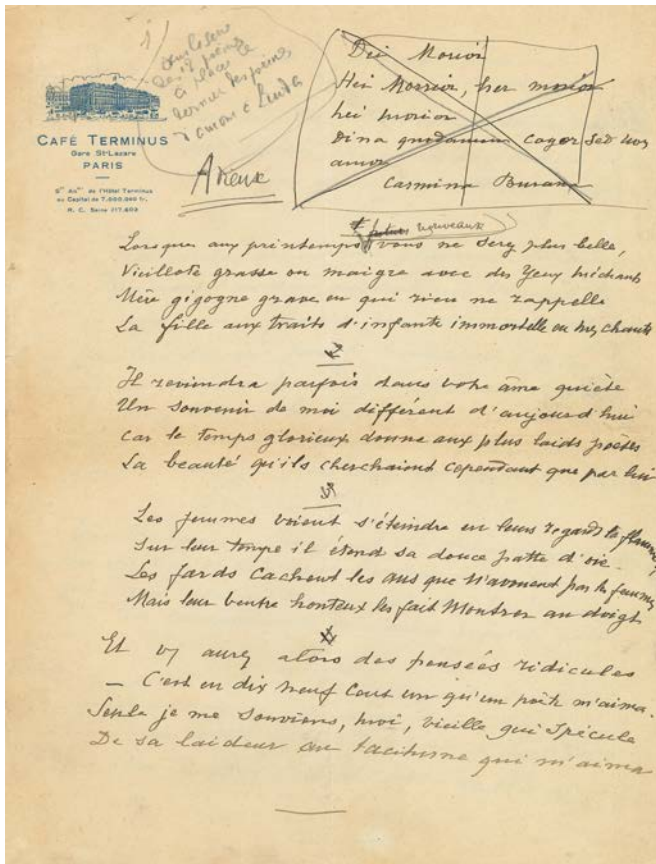
MANUSCRIT avec additions autographes, **Adieux**, [vers 1900] ; 3 pages in-4, avec vignette et en-tête du *Café Terminus, Gare St Lazare, Paris*.

1 000 / 1 200 €

Le manuscrit, de la main du « baron » Mollet (Jean Mollet fut le secrétaire occasionnel d'Apollinaire), porte le titre inscrit par Apollinaire « Adieux », et une correction au premier vers, avec le mot « nouveaux » autographe.

Ce long poème, de 15 quatrains, clôt le cycle des « Dicts d'amour à Linda », composé vers 1900, et recueillie en 1925, dans le recueil posthume *Il y a*, établi par Jean Royère, directeur de *La Phalange*. Ce manuscrit correspond à une version un peu différente de celle du recueil, publiée dans le *Mercure de France* du 15 mai 1925, avec sept variantes ; il compte 13 strophes (contre 15 dans l'édition) ; il comporte une épigraphe empruntée aux *Carmina Burana*, qui a été biffée.

Au verso du dernier feuillet, note autographe signée d'André ROUYEYRE, datée de janvier 1950 : « Apollinaire aimait les gares, les endroits où on se rencontre... où on se quitte... les brasseries... Bien de ses poèmes il les écrivait là... Celui-ci me rappelle dans du papier commercial avec sa vignette, tant de ses manuscrits de Nîmes en 1915 quelques années plus tard... ». En haut de la première page, une note au crayon : « dans le sens des 12 poèmes à placer le dernier des poèmes d'amour à Linda ».

**APOLLINAIRE Guillaume (1880-1918).**

MANUSCRIT autographe signé « Guillaume Apollinaire », **La Vie anecdotique** – *Hymne de la Société des Nations*. – *Le Tabac*, [août 1918] ; 12 feuillets in-8 écrits au recto, montés sur feuillets de papier vélin en un volume grand in-8 ; reliure souple chagrin ébène avec titre doré sur le plat sup., dos lisse, doublure et gardes de daim amarante, chemise demi-chagrin noir à bandes, étui (*Loutrel*).

2 000 / 2 500 €

Une des dernières chroniques de *La Vie anecdotique*, parue le 16 août 1918.

La Vie anecdotique, rubrique de la « Revue de la quinzaine » du *Mercure de France*, fut créée pour Apollinaire à partir d'avril 1911, il la tint jusqu'à sa mort. Le manuscrit, à l'encre noire, au dos de feuilles d'adresses d'abonnés à la revue *L'Action*, présente de nombreuses ratures et corrections.

Hymne de la Société des Nations. « Quel sera l'hymne de la Société des Nations quand elle existera, si jamais elle existe, bien qu'il paraisse aujourd'hui fort possible qu'elle existe un jour ? Il paraît qu'elle a déjà son drapeau ». Et Apollinaire cite 8 vers de la chanson de Béranger, *La Sainte Alliance des peuples* : « J'ai vu la Paix descendre sur la terre »... Puis il propose une nouvelle version de ces 8 vers : « Pauvres mortels, tant de haine vous lasse »... Puis, faisant allusion au film italien de Mario Corsi, *Frate Sole*, sur la vie de François d'Assise, Apollinaire, pensant que « frère Soleil doit présider à la Société des Nations, cite encore huit vers de Béranger : « Chez vos voisins vous portez l'incendie »..., et il ajoute : « Avouons que ces strophes ne sont pas sans beauté. Quand elles auront l'ancienneté nécessaire et qu'on ne sera plus sensible à ce que certaines expressions ont aujourd'hui de démodé, on reconnaîtra bien qu'elles sont d'un véritable et grand poète »... Et il cite une autre strophe : « Des potentats, dans vos cités en flammes »..., et la commente : « Notre âge a vu des scènes semblables qui croyait-on, ne se reproduiraient plus. Et devant ces retours singuliers et inattendus de l'Histoire, quelques jeunes gens ont déjà déclaré devant moi : "La Société des Nations n'empêchera pas ces choses d'avoir de nouveau lieu à l'occasion" ». Citant une nouvelle strophe : « Que Mars en vain n'arrête point sa course »..., il célèbre l'époque « admirable » du romantisme, et de ses belles

cap. 8 Nat.

du vie une ecologique

~~Hygiène de la société des nations -~~
~~le tabac~~

Hygiène de la société des
nations. — le tabac

à Marché

quand on
quel sera l'hygiène de la
société des nations quand
elle existera, si jamais
elle existe, bien qu'il
paraisse aujourd'hui fort
possible qu'elle existe un jour

utopies, avant de citer une nouvelle strophe : « Oui, libre enfin, que le monde respire »... et d'ajouter : « Rien de plus simple, de plus noble et de mieux composé. Au témoignage d'Eckermann, Goethe professait une estime particulière pour le talent lyrique de Béranger. On ne le tient plus guère que pour un poète mineur ; mais combien de nos poètes majeurs contemporains seraient capables de composer cette strophe ou plutôt ce couplet du grand chansonnier ? » Après une dernière strophe : « Ainsi parlait cette vierge adorée »..., il conclut qu'en réponse à la bataille de Waterloo (appelée par les Allemands « bataille de la Sainte Alliance »), « une bataille pourrait bien avoir

lieu, que nous appellerions "la bataille de la Société des Nations", et qui détruirait à jamais ce qu'il est convenu d'appeler le militarisme prussien ».

Le tabac. Apollinaire mentionne ironiquement une étude scientifique sur les cendres de tabac, et termine en recopiant le sonnet *La Pipe* de Saint-Amant : « Assis sur un fagot une pipe à la main »...

Œuvres en prose complètes (Piéiade), t. III, p. 289-293.

ARAGON Louis (1897-1982).

POÈME autographe, **Pour demain**, [1919] ; 1 page in-8.

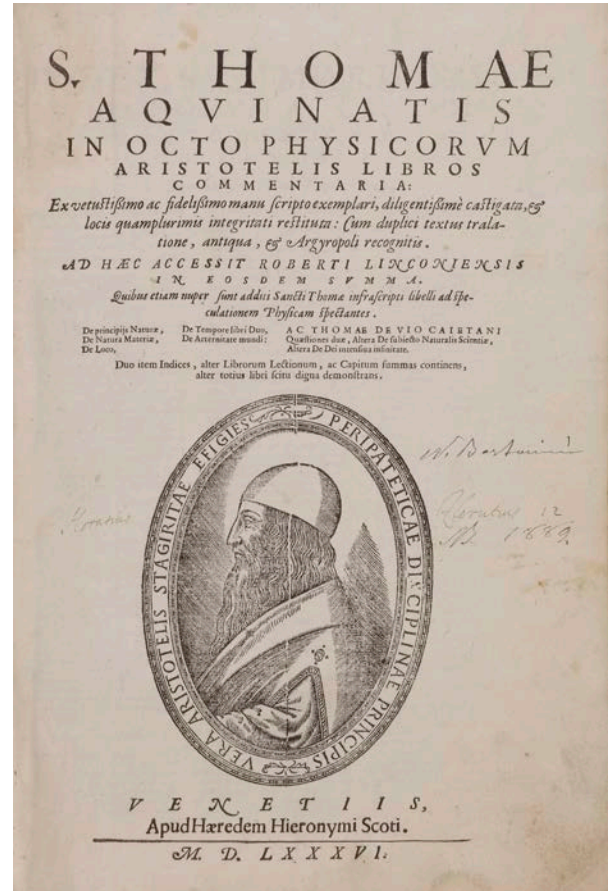
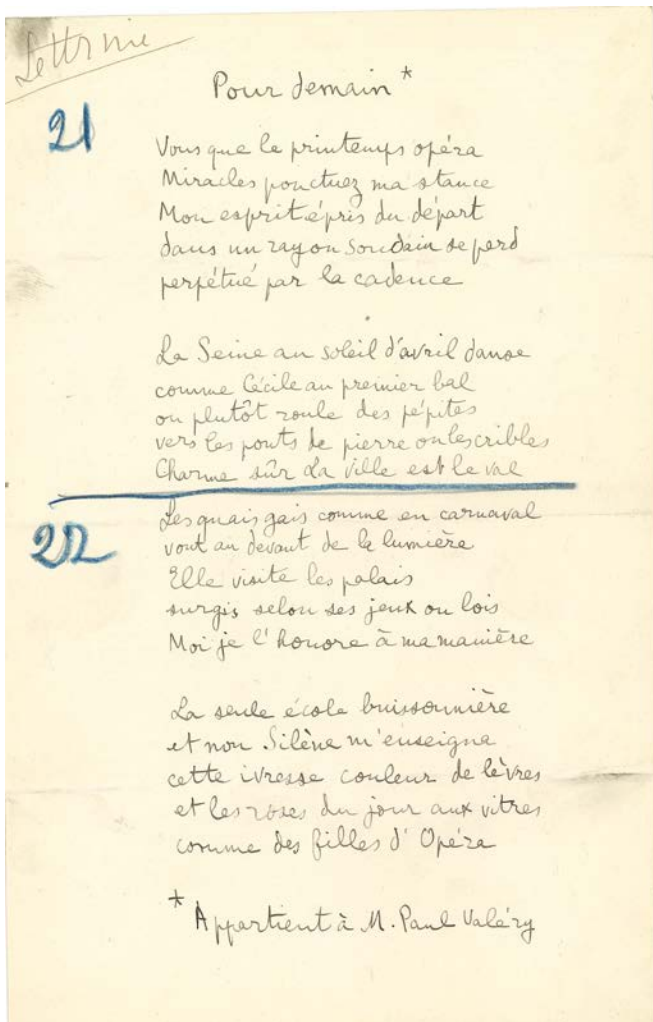
1 000 / 1 500 €

Poème dédié à Paul VALÉRY. Il compte 20 vers en cinq quintains. Le manuscrit, à l'encre noire, a servi pour la publication dans la revue *Littérature*, le 15 juin 1919. Il a été ensuite recueilli dans *Feu de joie* (Au Sans Pareil, 1920), le premier recueil d'Aragon.

Un appel de note au titre renvoie à la mention portée en bas de la page : « Appartient à M. Paul Valéry ».

On sait l'admiration que portaient à l'époque Louis Aragon et André Breton à Paul Valéry.

« Vous que le printemps opéra
Miracles ponctuez ma stance
Mon esprit épris du départ
dans un rayon soudain se perd
perpétué par la cadence »...



7

[ARISTOTE].

THOMAS D'AQUIN (1225-1274).

JEAN DE JANDUN (1285 ?-1328).

S. Thomae Aquinatis In octo Physicorum Aristotelis libros Commentaria... [suivi de :] *Ioannis de landuno Philosophi acutissimi super Octo libros Aristotelis De Physico...* (Venise, héritiers de Girolamo Scotto, 1586).

Ensemble 2 ouvrages reliés en un vol. grand in-8 (32,2 x 20,6 cm), veau brun orné à froid, dos à nerfs, titre manuscrit sur pièce de vélin (reliure ancienne postérieure).

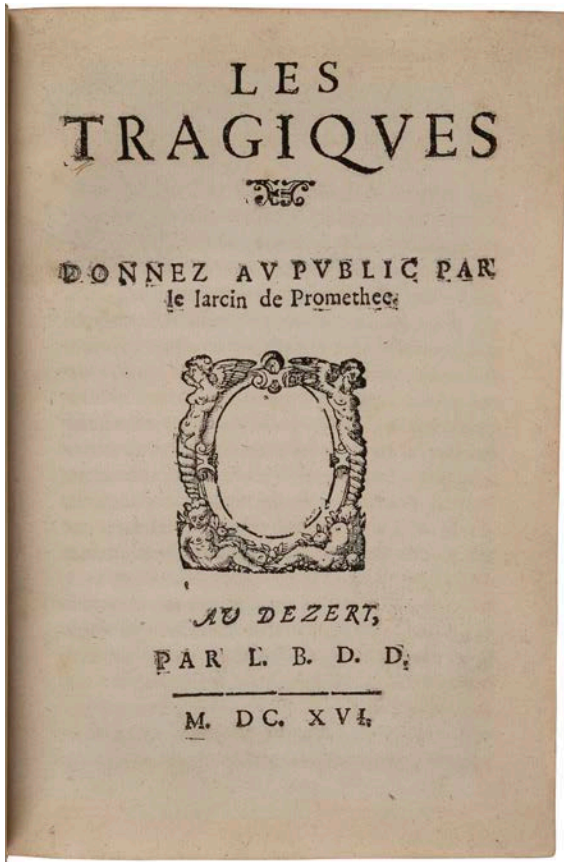
500 / 600 €

Intéressante réunion de deux études aristotéliennes par deux penseurs majeurs de la fin du Moyen Âge : letrines ornées ou historiées, portraits d'Aristote en frontispice et schémas dans le texte, tous gravés sur bois.

Une note au crayon, en tête de l'ouvrage, indique : « L'intérêt de ce livre est dans le fait qu'il contient les fameuses *Quæstiones* d'Elias del Medigo, maître de Pic de la Mirandole ».

Quelques taches et rousseurs, mouillures dans la partie inférieure des feuillets, second plat concave, peau reteintée et restaurations.

Provenance : « Horatius Florutius 12 » (ex-libris manuscrit sur le titre) ; « N. Bertomié » (ex-libris manuscrit sur le titre daté 1882).



8

AUBIGNÉ Théodore Agrippa d'
(1552-1630).

Les Tragiques. Donnez au public par le larcin de Promethee (Au dezert [Maillé, Jean Moussat], par L.B.D.D., 1616) ; petit in-4 (200 x 142 mm), [16] ff. dont 2 blancs-291 pp. [paginées 391] (erreurs de pagination et sauts de pages sans manque)-[3] ff. dont un blanc. (Collation : ãiiij-[ēiiij]-Ziiij-[Qqiiij]). Reliure plein maroquin vert olive, fleurons dorés aux angles des plats, dos à nerfs orné, double filet doré sur les coupes et les coiffes, large dentelle intérieure dorée, tranches dorées sur marbrure (Trautz-Bauzonnet).

6 000 / 8 000 €

Édition originale extrêmement rare.

Œuvre maîtresse du poète huguenot Agrippa d'Aubigné, inspirée par les guerres de religion ; il attendra près de quarante ans avant de la publier. « Poème écrit par humeur, qui se rattache à la fois à la tragédie,

à l'épopée et à la satire, il comprend sept livres (*Misères, Princes, La Chambre dorée, Les Feux, Les Fers, Vengeances, Jugement*) qui font découvrir au lecteur la rancœur du poète contre les responsables des troubles d'un monde renversé, ainsi que sa confiance dans les desseins de Dieu qui rendra justice aux protestants persécutés » (Jacques Bailbé, *En français dans le texte*, 85).

Pour imprimer ce livre, signé des initiales de son surnom, Le Bouc du Désert, d'Aubigné installa le libraire niortais (et gendre de l'imprimeur Thomas Portau) Jean Moussat, avec ses presses, en son château de Maillezais, ou au village proche de Maillé, près de Niort.

L'exemplaire ne comprend pas le feuillet d'errata au verso du dernier feuillet imprimé (*L'imprimeur au lecteur*), qui manque d'ailleurs souvent.

Très bel et rare exemplaire joliment relié.

(Décharge du titre sur feuillet liminaire ; légers frottements à la reliure).

Bibliographie : Tchemerzine/Scheler, I, 160 ; Barbier, IV, 739.

Provenance : Bibliothèque du docteur André van Bastelaer (ex-libris).

9

BALZAC Honoré de (1799-1850).

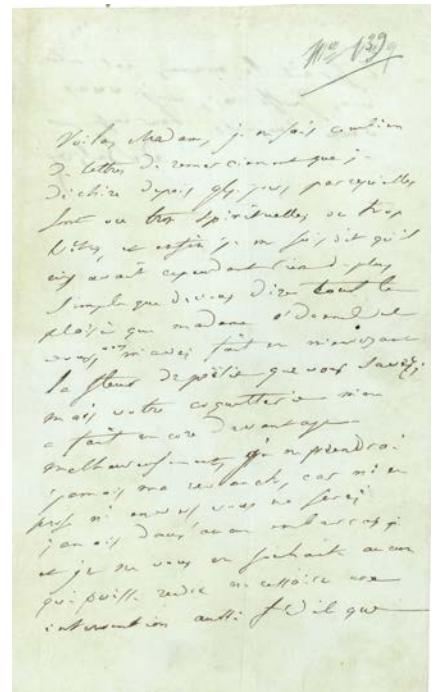
L.A.S. « de Balzac », [mai ? 1839, à Delphine de GIRARDIN] ; 1 page et quart in-8.

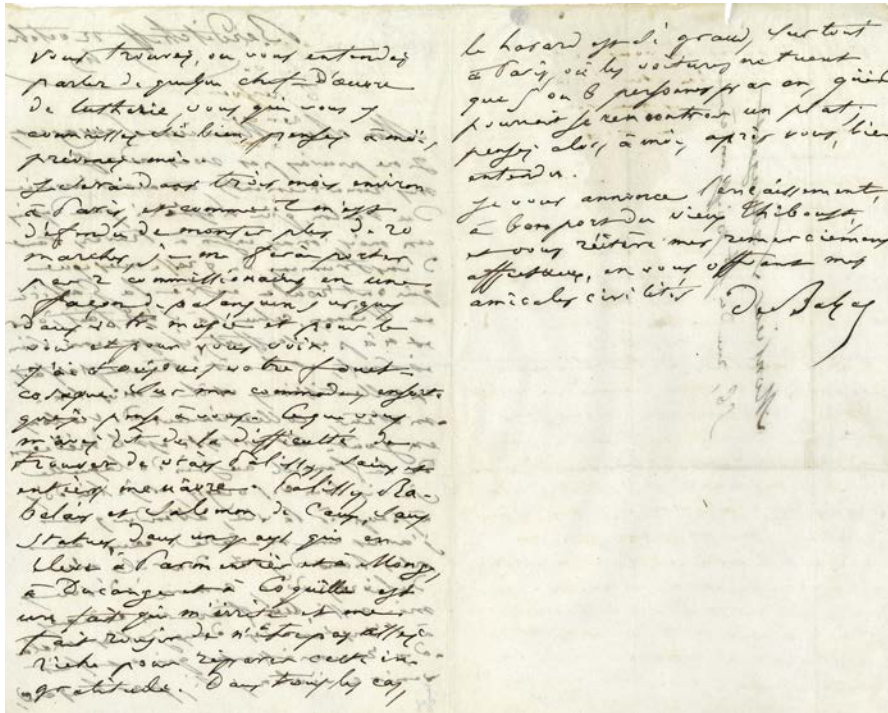
2 000 / 2 500 €

Galant remerciement pour l'envoi d'une poésie qui sera insérée dans *Illusions perdues*.

[La Comtesse O'Donnell a transmis à Balzac un sonnet qu'elle a convaincu sa demi-sœur Delphine d'écrire à la demande de Balzac pour *Un grand homme de province à Paris* : c'est un des quatre sonnets de Lucien de Rubempré publiés dans le roman, dont deux sont dûs à Delphine de Girardin : *La Marguerite* et *Le Chardon*.]

« Voilà, Madame, je ne sais combien de lettres de remerciement que je déchire depuis quelques jours, parce qu'elles sont ou trop spirituelles ou trop bêtes, et enfin je me suis dit qu'il y avait cependant bien plus simple que de vous dire tout le plaisir que madame O'Donnell et vous, vous m'avez fait en m'envoyant la fleur de poésie que vous savez ; mais votre coquetterie m'en a fait encore davantage. Malheureusement, je ne prendrai jamais ma revanche, car ni en prose ni en vers vous ne serez jamais dans aucun embarras, et je ne vous en souhaite aucun qui puisse rendre nécessaire une intervention aussi fidèle que le serait la mienne, car alors vous souffririez... »





10

BALZAC Honoré de (1799-1850).

L.A.S. « de Balzac », Berditcheff 22 octobre 1849, à Charles SAUVAGEOT ; 2 pages et demie in-8 sur papier fin, adresse.

2 500 / 3 000 €

Belle lettre au violoniste et collectionneur, modèle du Cousin Pons.

[Charles SAUVAGEOT (1781-1860), violoniste à l'Opéra, était aussi un grand collectionneur d'antiquités médiévales et d'objets de la Renaissance, dont il fit don au Louvre. Il partageait avec Balzac une passion pour Bernard Palissy. Balzac, qui résidait à Wierzchownia, en Ukraine, chez Mme Hanska, avait commandé à Sauvageot un violon destiné au docteur Knothe, qui l'avait soigné.]

Il le remercie pour l'envoi d'un violon, arrivé à bon port : « enfin à travers tant d'instruments de grasse musique qui ont roulé entre la Gallicie et Vienne, celui-là s'est fait jour et n'a pas souffert, il est venu sain et sauf, et il a été trouvé parfait, excellentissime, et il a mis l'amateur, collectionneur de violons en goût. Cet artiste est le médecin de la famille au sein de laquelle je vis loin des orages, et je lui dois à peu près la vie, attendu que j'avais une maladie de cœur au plus haut degré dont il m'a délivré ; donc, comme je

le hasard est si grand surtout à Paris, où les violons ne tombent que sur 6 personnes par an, qu'il pourrait se rencontrer un plat ; pensez alors à moi, après vous, bien entendu.

Je vous annonce par ci-dessus, à bon port du vieux Thibault, vos violons mes remerciements affectueux, en vous offrant mes amicales civilités.

De Barbey

désire moi aussi lui faire un cadeau, à l'instar des deux jolies malades reconnaissantes qui ont fait venir ce violon ; si, par hasard, vous trouvez, ou vous entendez parler de quelque chef d'œuvre de lutherie, vous qui vous y connaissez si bien, pensez à moi, prévenez-moi ». Il revient bientôt à Paris, mais « comme il m'est défendu de monter plus de 20 marches, je me ferai porter par 2 commissionnaires en une façon de palanquin jusque dans votre musée et pour le voir et pour vous voir. J'ai toujours votre fouet-cosaque sur ma commode, en sorte que je pense à vous. Ce que vous m'avez dit de la difficulté de trouver de vrais Palissy, sains et entiers me nâvre. Palissy, Rabelais et Salomon de Caux sans statues, dans un pays qui en élève à Parmentier et à Monge, à Ducange et à Coquille est un fait qui m'irrite et me fait rougir de n'être pas assez riche pour réparer cette ingratitude. Dans tous les cas, le hasard est si grand surtout à Paris, où les voitures ne tuent que 5 ou 6 personnes par an, qu'il pourrait se rencontrer un plat ; pensez alors à moi, après vous, bien entendu »...

Correspondance (Pléiade), t. III, n° 49-64.

11

BARBEY D'AUREVILLY Jules (1808-1889).

Les Diaboliques (Paris, E. Dentu, 187) ; in-12, maroquin cerise janséniste, dos à nerfs, double filet doré sur les coupes et les coiffes, encadrement intérieur de même maroquin, doublures de maroquin noir encadré d'un filet doré et gardes de moire rouge, contregardes de papier marbré, couverture et dos conservés, tranches dorées sur témoins, étui bordé (G. Mercier s' de son père, 1931).

1 000 / 1 500 €

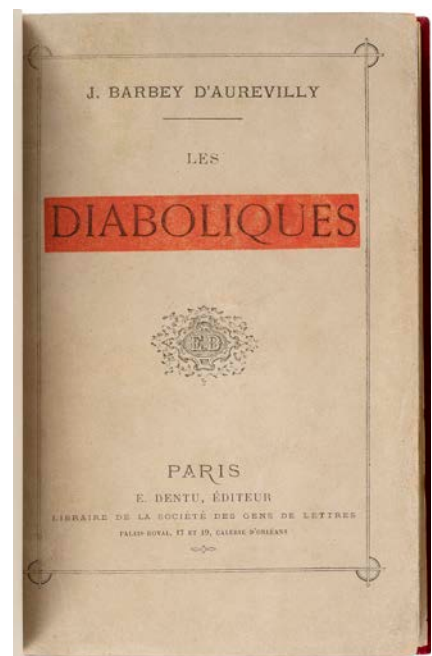
Édition originale.

Exemplaire de première émission, non rogné, avec la couverture sans mention d'édition. Il n'a pas été tiré de grands papiers.

« Ouvrage fort rare et très recherché, l'édition ayant été en partie détruite à la suite d'un procès » (Carteret, I, 112).

Très bel exemplaire, bien complet de sa couverture imprimée.

Provenance : Louis de Sadeleer (ex-libris).



BAUDELAIRE Charles (1821-1867).

L.A., [fin octobre 1843 ?], à sa mère
Madame AUPICK ; 1 page in-8 d'une
écriture fébrile.

1 000 / 1 200 €

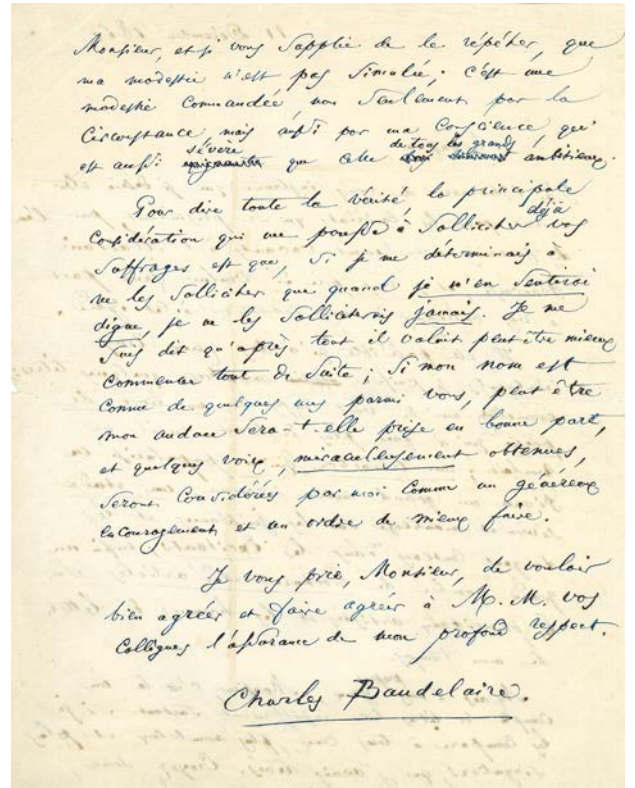
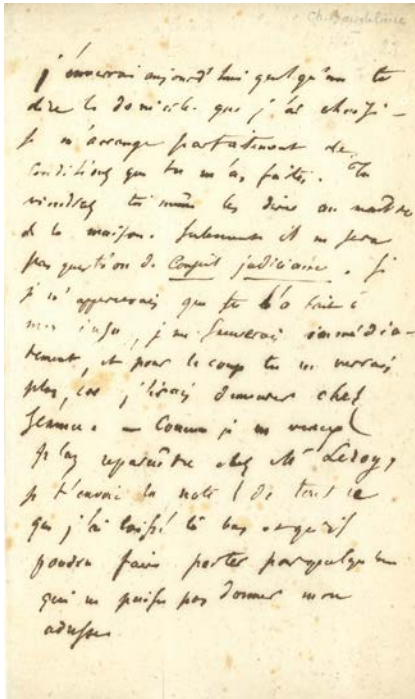
Baudelaire, âgé de 22 ans, réitère à sa mère son refus d'un conseil judiciaire et évoque pour la première fois sa maîtresse Jeanne Duval.

« J'enverrai aujourd'hui quelqu'un te dire le domicile que j'ai choisi.

Je m'arrange parfaitement des conditions que tu m'as faites. Tu viendras toi-même les dire au maître de la maison. Seulement il ne sera pas question de conseil judiciaire. Si je m'apercevais que tu l'as fait à mon insu, je me sauverais immédiatement, et pour le coup tu ne [me] verrais plus, car j'irais demeurer chez Jeanne. – Comme je ne veux plus reparaitre chez M^r Leroy, je t'envoie la note de tout ce que j'ai laissé là-bas et qu'il faudra faire porter par quelqu'un qui ne puisse pas donner mon adresse. »

Correspondance (éd. Cl. Pichois, Bibl. de la Pléiade), t. I, p. 101.

Provenance : collections Armand Godoy (1982, n° 22), puis Daniel Sickles (XIII, n° 5202).

**BAUDELAIRE Charles (1821-1867).**

L.A.S. « Charles Baudelaire », 11
décembre 1861, [à Abel VILLEMMAIN,
secrétaire perpétuel de l'Académie
française] ; 2 pages in-4 (infimes
fentes aux pliures).

4 000 / 5 000 €

Précieuse lettre de candidature de Baudelaire à l'Académie française, dans laquelle il commente ses œuvres. [En 1861, deux fauteuils devinrent vacants après la mort de Scribe et de Lacordaire. Baudelaire présenta sa candidature, et effectua une visite chez Alfred de Vigny, lequel tenta d'abord de le dissuader avant d'accepter de soutenir ce qu'il comprit être une ferme intention. Plus tard, Baudelaire retirera sa candidature.]

« J'ai l'honneur de vous instruire que je désire être inscrit parmi les candidats qui se présentent pour l'un des fauteuils actuellement vacants à l'Académie française, et je vous prie de vouloir faire part à vos collègues de mes intentions à cet égard. Il est possible qu'à des yeux trop indulgents je puisse montrer quelques titres : permettez-moi de vous rappeler un livre de poésie qui a fait plus de bruit qu'il ne voulait [Les Fleurs du mal] ; une traduction qui a popularisé en France un grand auteur

inconnu [Edgar Allan POE] ; une étude sévère et minutieuse sur les jouissances et les dangers contenus dans les Excitants [Les Paradis artificiels] ; enfin un grand nombre de brochures et d'articles sur les principaux artistes et les hommes de lettres de mon temps. Mais à mes propres yeux, Monsieur, c'est là un compte de titres bien insuffisant, surtout si je les compare à tous ceux, plus nombreux et plus singuliers, que j'avais rêvés. Croyez donc, Monsieur, et je vous supplie de le répéter, que ma modestie n'est pas simulée ; c'est une modestie commandée, non seulement par la circonstance, mais aussi par ma conscience, qui est aussi sévère que celle de tous les grands ambitieux. Pour dire toute la vérité, la principale considération qui me pousse à solliciter déjà vos suffrages est que, si je me déterminais à ne les solliciter que quand je m'en sentirai digne, je ne les solliciterais jamais. Je me suis dit qu'après tout il valait peut-être mieux commencer tout de suite ; si mon nom est connu de quelques-uns parmi vous, peut-être mon audace sera-t-elle prise en bonne part, et quelques voix, miraculeusement obtenues, seront considérées par moi comme un généreux encouragement et un ordre de mieux faire »...

Correspondance (éd. Cl. Pichois, Bibl. de la Pléiade), t. II, p. 193.

Provenance : collection Philippe de Flers (vente 13 juin 2014, n° 8).

BAUDELAIRE Charles (1821-1867).

MANUSCRIT autographe, *Une réforme à l'Académie*, [janvier 1862] ; 5 pages et demie in-fol. (maculatures aux premier et dernier feuillets).

10 000 / 12 000 €

Baudelaire, alors candidat à l'Académie française, réagit à un article de Sainte-Beuve sur les prochaines élections de l'Académie.

L'article parut, non signé, dans la *Revue anecdotique* de janvier 1862. Le manuscrit, avec des ratures et corrections, a servi pour l'impression.

Baudelaire réagit à un article de SAINTE-BEUVE, *Des prochaines élections de l'Académie*, paru dans *Le Constitutionnel* du 20 janvier 1862, « un véritable événement », selon lui. Il aurait aimé, tel un nouveau Diable boiteux, assister à la séance académique « qui a suivi la publication de ce curieux manifeste », qui attire sur lui « toutes les rancunes de ce parti politique, doctrinaire, orléaniste, aujourd'hui religieux par esprit d'opposition, disons simplement : hypocrite, qui veut remplir l'Institut de ses créatures préférées et transformer le Sanctuaire des Muses en un parlement de mécontents ». Sainte-Beuve « ne cache pas trop la mauvaise humeur d'un vieil homme de lettres contre les princes, les grands seigneurs et les politiquailleurs », qui peuplent l'Académie et la font ressembler à un gouvernement de Louis-Philippe. « Le poète-journaliste nous donne, chemin faisant, dans son appréciation des mérites de quelques candidats les détails les plus plaisants » : ainsi sur CUVILLIER-FLEURY qui « veut tout voir, même la littérature, par la lucarne de l'orléanisme »...

Sainte-Beuve « ne se montre favorable ou indulgent que pour les hommes de lettres », comme Léon Gozlan, Dumas fils qu'il invite à se présenter, Jules Favre, « le grand orateur du temps », et BAUDELAIRE lui-même : « M. Charles Baudelaire, dont plus d'un académicien a eu à épeler le nom barbare et inconnu, est plutôt chatouillé qu'égratigné ». Et Baudelaire de recopier le jugement de Sainte-Beuve à son égard : « M. Charles Baudelaire a trouvé moyen de se bâtir, à l'extrémité d'une langue de terre réputée inhabitable, et par delà les confins du monde romantique connu, un kiosque bizarre, fort orné, fort tourmenté, mais coquet et mystérieux », qu'il nomme « la *Folie Baudelaire* »... Et Baudelaire d'ajouter : « On dirait que M. Sainte-Beuve a voulu venger M. Baudelaire des gens qui le peignent sous les traits d'un loup garou mal famé et mal peigné ; car un peu plus loin, il le présente, paternellement et familièrement, comme

« un gentil garçon, fin de langage et tout à fait classique de formes ».

Sainte-Beuve exerce également sa verve sur « l'odyssée de l'infortuné M. de Carné, éternel candidat », et surtout sur « la plus bouffonne et abracadabrante candidature qui fut jamais inventée, de mémoire d'Académie », celle du prince Albert de BROGLIE, « un porphyrogénète, purement et simplement », qui n'a d'autre titre de gloire que de s'être « donné la peine de naître », un « petit bonhomme de décadence », « un parfait perroquet que ne saurait imiter Vaucanson lui-même »...

D'autres articles ont paru sur ce sujet, dont celui de Texier estimant que « tous les littérateurs de quelque mérite doivent oublier l'Académie et la laisser mourir dans l'oubli » ; mais Baudelaire conclut en ajoutant : « Mais les hommes tels que M.M. Mérimée, Sainte-Beuve, de Vigny, qui voudraient relever l'honneur de la Compagnie à laquelle ils appartiennent, ne peuvent encourager une résolution aussi désespérée ».

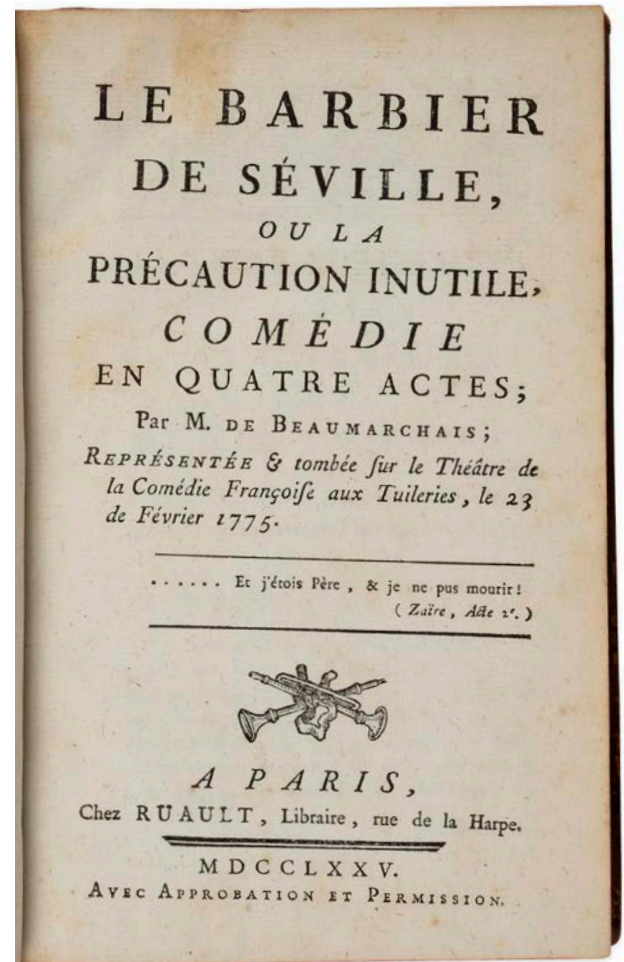
BEAUMARCHAIS Pierre-Augustin Caron de (1732-1799).

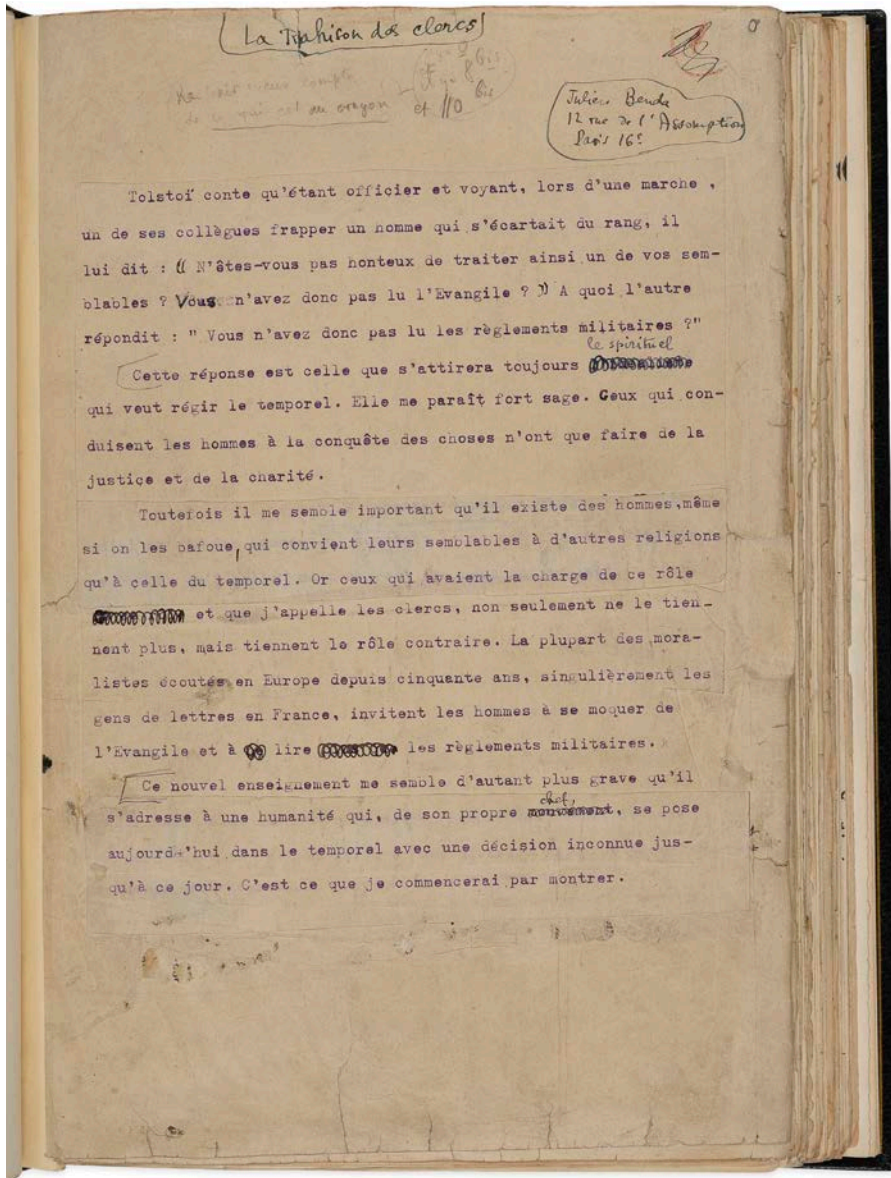
Le Barbier de Séville. (Paris, Ruault, 1775) ; in-8, basane marbrée brune, dos à nerfs orné de motifs dorés, pièce de titre rouge, tranches rouges (reliure de l'époque).

400 / 500 €

Édition de mai 1775 pour la célèbre pièce de Beaumarchais : on a relié à la suite l'édition originale du *Mémoire de Sultan-Faithful* de Jacques Hippolyte RONESSE (Paris, Hardouin et Gatey, 1787).

Rousseurs, brunissures, reliure frottée et restaurée.





préface dans laquelle Benda réaffirmait la validité de son ouvrage : « Depuis vingt ans qu'a paru l'ouvrage que je réédite aujourd'hui, la thèse que j'y soutenais – à savoir que les hommes dont la fonction est de défendre les valeurs éternelles et désintéressées, comme la justice et la raison, et que j'appelle les clercs, ont trahi cette fonction au profit d'intérêts pratiques – m'apparaît, comme à maintes des personnes qui me demandent cette réimpression, n'avoir rien perdu de sa vérité, bien au contraire. »

Ce tapuscrit est le résultat d'un impressionnant travail : il présente en effet de nombreuses additions et d'importants remaniements, par collage de fragments dactylographiés, et parfois sous forme de becquets manuscrits disposés et collés sur les feuillets, révélant les faits et autorités sur lesquels Benda a fondé son raisonnement. Il présente de nombreuses ratures et corrections. Si ce tapuscrit a servi pour l'impression, de nombreuses notes de bas de page prévues par l'auteur ne seront pas intégrées à la version publiée (références à Joseph Bédier, Saint-Évremond...) ; des notes au crayon indiquent les références précises.

On joint l'édition originale de *La Trahison des clercs* (Paris, Grasset, « Les Cahiers verts », 1927), in-12, cartonnage à la bradel de papier marbré, couv. cons. Un des exemplaires sur Alfa.

Quelques feuillets effrangés, quelques taches éparses, petits défauts à l'étui. Pour l'édition originale, premier plat de couverture et première garde détachés, dos insolé, petits frottements au dos.

16

BENDA Julien (1867-1956).

TAPUSCRIT original avec corrections et additions autographes, signé « Julien Benda », **La Trahison des clercs**, 1925 ; 159 feuillets in-fol. (31 x 20,5 cm), en un volume in-fol. relié maroquin noir janséniste, dos à nerfs, doublures de soie moirée noire dans un encadrement de filets dorés, gardes de même soie, étui (*Canape et Corriez*).

600 / 800 €

Précieux tapuscrit de travail, en partie autographe, de *La Trahison des clercs*, manifeste contre la dérive des idéologies.

L'œuvre maîtresse de Julien Benda parut en 1927 dans la collection des « Cahiers verts », chez Grasset. Ce livre prophétique a connu un grand succès critique, mais suscita les attaques de la droite, en particulier de l'Action française, contre l'auteur. Benda bénéficia du soutien inconditionnel de Jean Paulhan et devint un pilier de la NRF jusqu'en 1940. L'ouvrage fut réédité en 1946 avec une longue

17

BLOY Léon (1846-1917).

MANUSCRIT autographe, signé « Léon Bloy » (2 fois) de sa revue **Le Pal**, 1885 ; 52 pages in-fol. montées par Bloy sur des feuillets de papier fort gris paginés 2-67, avec dates et numéros autographes (quelques petites restaurations marginales), et une coupure de presse collée. Le tout monté dans un volume in-folio, demi-chagrin rouge.

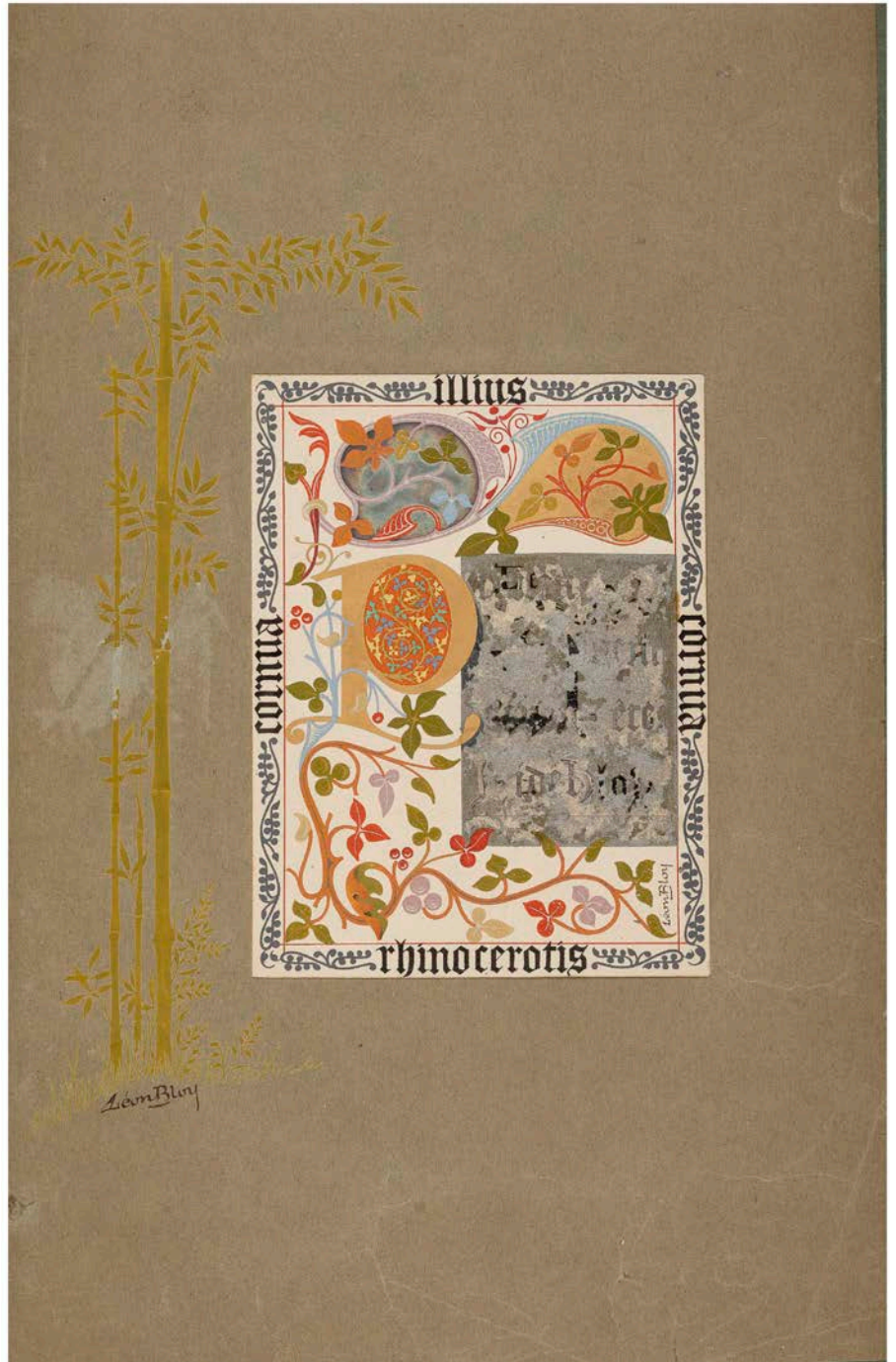
12 000 / 15 000 €

Précieux manuscrit de l'ensemble des articles des 5 numéros de sa revue-pamphlet *Le Pal*, rédigés par Bloy seul.

L'ensemble est bien complet de tous les articles du *Pal*, à l'exception de celui consacré à Albert Wolff dans le n° 5, car il fut intégré par Bloy dans son roman *Le Désespéré* (1887).

Le Pal, « prose démoniaque », « enragé pamphlet » d'une « prodigieuse violence » (Bloy), malmène la plupart des écrivains en renom, Dumas fils, Hugo, Maupassant, Renan, Zola, etc. Les quatre premiers numéros du *Pal* parurent du 4 mars au 2 avril 1885, puis, par la défection du principal bailleur de fonds, l'éditeur Pierre-Victor Stock, la publication en fut interrompue. Bloy avait cependant déjà achevé l'écriture des trois textes destinés au n° 5 : il en intégra un dans *Le Désespéré* (1887), mais ce n'est qu'en 1935 que Joseph Bollery publia, à petit nombre, l'intégralité de ce dernier numéro.

L'ensemble, soigneusement établi par Léon Bloy, est précédé d'un bel ENVOI autographe signé à son « cher Maurice » [de FLEURY], daté Paris 18 septembre 1888 : « Je te donne ceci, mon cher Maurice, en souvenir du 15 août dernier & de plusieurs autres choses que j'espère ne pas oublier. J'ai exhumé pour toi ces pages manuscrites d'un très vieux portefeuille où les avait soigneusement



ensevelies, dans un linceul de poudre d'iris, le pauvre être charmant qui fut ma fiancée [Berthe Dumont, morte en 1885 et modèle du personnage de Clotilde Maréchal dans *La Femme pauvre*], – à en mourir, -- & de quelle mort ! Elle croyait en moi, celle-là, s'étant interdit de me juger, & tout ce qui venait de son "grand homme" lui semblait thésaurisable [...] Pourquoi n'avouerais-je pas que je suis un peu fier de ce malheureux pamphlet où se trouvent, je crois, quelques-

unes de mes meilleures pages & qui fut écrit dans les affres de la plus indicible angoisse ? C'était mon suprême espoir, l'unique issue pour échapper à cette effroyable agonie que j'ai racontée & dont je pressentais alors la venue. [...] je compte sur toi, cher ami, pour me rendre cette justice de témoigner, à l'occasion, que je ne suis pas exactement le dernier des hommes, ni peut-être l'avant-dernier ».

.../...

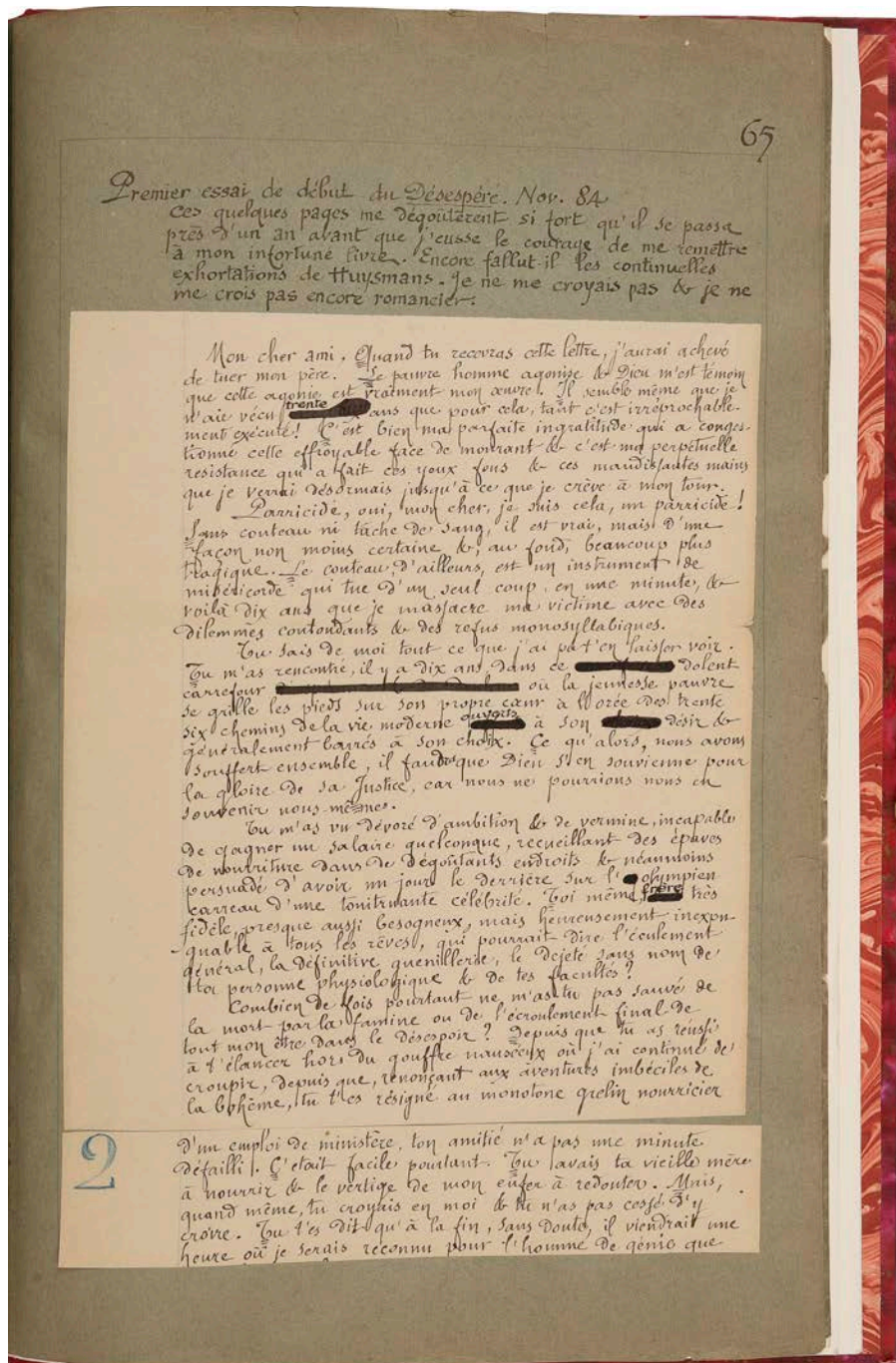
(3 p.) ; en tête, Bloy a noté : « Cet article est l'une des choses de ma vie littéraire pour lesquelles je m'estime le plus ». - *Tumulte dans l'aquarium*, contre les critiques A. Wolff et F. Sarcey (2 p.).

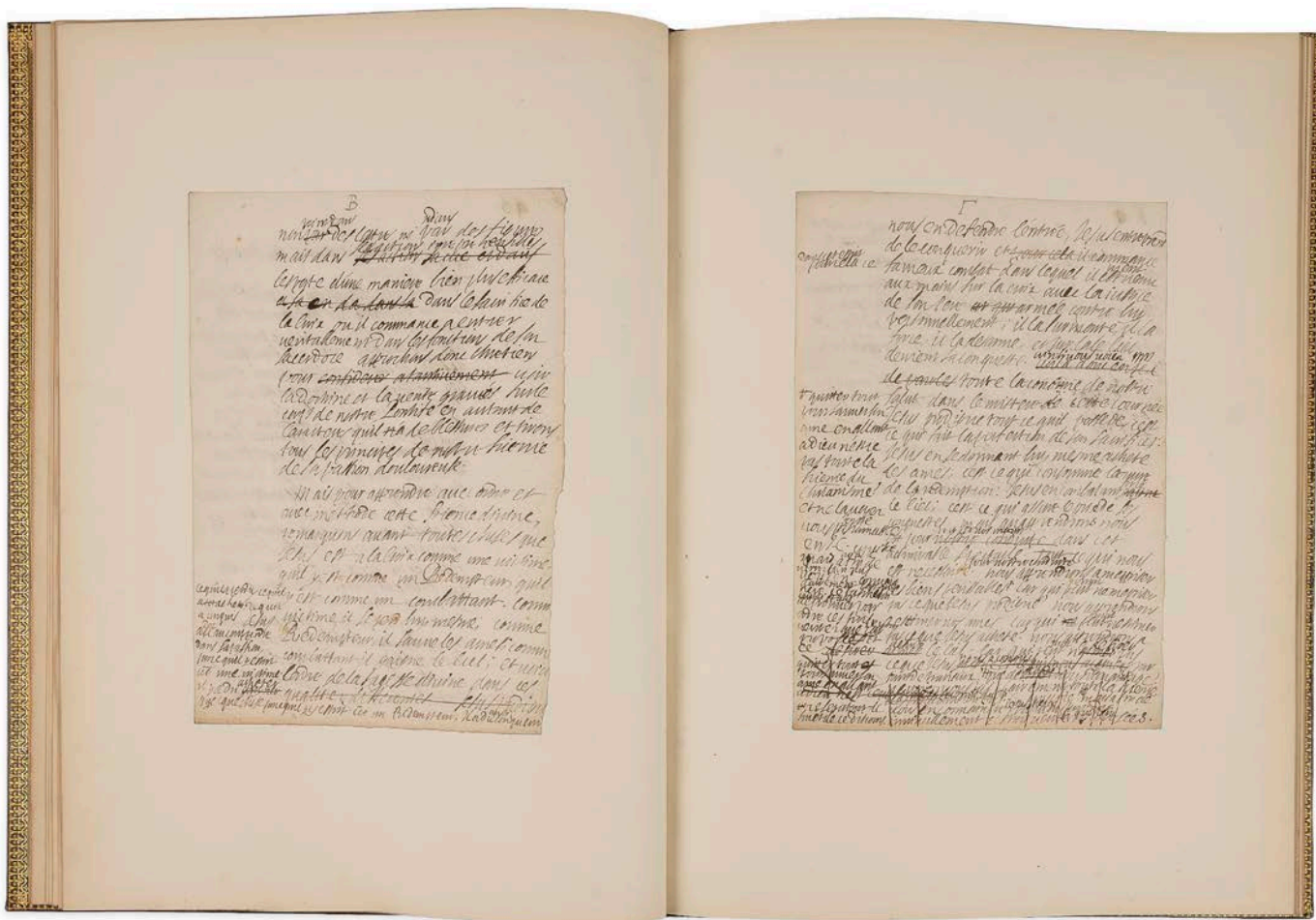
Numéro 4 - 2 avril : - *Le Christ au Dépotoir* (5 p.) ; en tête, Bloy a noté : « Tout cet article a été utilisé & fortement développé dans *Le Désespéré*, chapitres XLV & XLVI ». - *Les Larmes de Ferry* (2 p.) ; à la fin, Bloy a noté en marge : « Ces dernières lignes sont de Huysmans que j'avais été *requérir* à la sortie de son bureau pour qu'il m'aidât à produire ce vomissement qui manquait encore à ce numéro du *Pal* & que mon épuisement complet ne me permettait pas de réaliser sans secours ». - *Mermeix, Roi de la Presse* (3 p.). À la suite, Bloy a inscrit : « Ici fut interrompue la publication du *Pal*. Mon commanditaire désabusé de l'espoir d'un enrichissement immédiat me lâcha soudain. Il fallut crever. Pourtant, le 5^e numéro était prêt & aurait eu peut-être le succès de vente convoité par ce millionnaire imbécile. En voici le sommaire : Un hermaphrodite prussien (Albert Wolff), Préliminaires de honte, La Littérature industrielle. Le premier a paru intégralement dans *Le Désespéré*, les deux autres sont à côté »...

Numéro 5 - non paru : - *Préliminaires de honte* (2 p.). - *La Littérature industrielle* (4 p.).

Bloy a ajouté à la suite 5 manuscrits autographes (dont 4 signés) : - *Le Père des Vieux* (1883, 2 p.) : « Cet article écrit pour le *Chat noir* n'a jamais paru. Je n'étais pas encore entré au *Figaro* ». - *La Rhétorique du Suicide* (1884, 4 p.) : « article refusé par Magnard ». - *L'épidémie de la peur* (nov. ou déc. 1884, 3 p.) : « article refusé par l'Événement ». - *La Littérature du Désespoir* (3 p.) : « *Désespéré*, page 35. [première version avec variantes du chap. IX du roman *Le Désespéré* (1887)]. - « Premier essai de début du *Désespéré*. Nov. 84. Ces quelques pages me dégoûtèrent si fort qu'il se passa près d'un an avant que j'eusse le courage de me remettre à mon infortuné livre. Encore fallut-il les continuelles exhortations de Huysmans. Je ne me croyais pas & je ne me crois pas encore romancier » (3 p.) : « Mon cher ami, quand tu recevras cette lettre, j'aurai achevé de tuer mon père »... (3 p.) ; en bas de la dernière page, Bloy a inscrit : « *Cætera non desiderantur* »).

Provenance : Maurice de FLEURY (donné par Bloy en 1888, puis « reconquis » par lui en 1893 [voir *Le Mendiant ingrat*, 13, 27 et 31 octobre 1893]).





18

BOSSUET Jacques-Bénigne (1627-1704).

RECUEIL comprenant des MANUSCRITS autographes et 2 L.A.S. ; 4 pages in-fol. et 32 pages in-4, montées à fenêtre dans des feuillets in-fol. de papier vélin fort, le tout relié en un volume in-folio, veau glacé bleu nuit, dentelle dorée intérieure (Rivière) ; boîte demi-maroquin bleu à coins de Loutrel, étui.

8 000 / 10 000 €

Important ensemble de manuscrits, fragments, notes et lettres.

* **Exorde et développement d'un panégyrique de Saint Benoît**, composé à Metz vers 1654, et prononcé dans une église de Bénédictins ou dans l'abbaye des Bénédictines de Sainte-Glossinde, et réputé perdu ; Bossuet, dans un autre panégyrique de Saint Benoît, composé à Paris en 1665, renvoie deux fois à ce premier panégyrique (6 pages, avec de nombreuses ratures et corrections). L'exorde (2 pages in-4 d'un bifeuillet) est écrit au verso de la copie d'un acte concernant les pouvoirs de Bédacier, évêque d'Auguste, et du chapitre pendant la vacance du siège de Metz en 1652 : « Encore que les hommes soient partagés en tant de diverses conditions, toutefois selon l'écriture il n'y a à proprement parler que deux genres d'hommes dont l'un connoit le monde et l'autre la cité de Dieu. Cette solennelle division

est venue de ce que l'homme n'a que deux parties principales qui sont la partie animale et la partie raisonnable »... Les deux feuillets du développement (paginés 6 et 7, 4 pages in-fol.) commencent ainsi : « Et pourtant la victoire est à nous. Ayez bon courage dit il j'ay vaincu le monde. Il habite en nos cœurs par la foy nous dit Son grand apostre S. Paul [...] Il ne se peust que nous ne surmontions le monde, parceque dit l'apostre S. Jean, et lui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde »... Citons encore ce passage sur Saint Benoît : « ainsi victorieux du monde il se confirme d'autant plus dans ses bons desseins. Voila ce me semble si devers la chair glorieusement surmontée parlerai je ici des richesses ? Mais quest il necessaire de rien adjouter à ce que je vous disois tout à l'heure ? Est il rien de plus pauvre que S. Benoist qui ne subsiste que par les aumosnes, qui ne vit que des restes d'un autre homme aussi pauvre que lui ? Que vous dirai je du mépris des honneurs ? »... Etc.

* **Second exorde d'un sermon sur la Passion de Jésus-Christ**, prononcé le 15 avril 1661. Manuscrit de travail, avec de nombreuses corrections (4 p. in-4). « Dans la riche description que le St Esprit nous fait en l'exode des habillemens du Pontife, ce que je trouve de plus remarquable c'est qu'il luy estoit ordonné de ne paroître jamais devant Dieu sans porter sur la poitrine la doctrine et la vérité en cette tunique misterieuse qui est appellée par Moïse le rational du jugement [...] remarquons avant toute chose que Jesus est a la

Croix comme une victime, qu'il y est comme un Redempteur, qu'il y est comme un combattant. Comme victime, il se perd luy mesme, comme Redempteur il sauve les ames, comme combattant, il gaigne le Ciel »...

*** Notes concernant la préface de Jean MABILLON sur Saint Augustin**, préface justificative rédigée en 1699 pour l'édition bénédictine des Œuvres de Saint Augustin, édition qu'on accusait de jansénisme (6 et 2 p. in-4). Mabillon a soumis son manuscrit à Bossuet qui l'a annoté (BnF, Ms latin 11665), mais qui a également rédigé ces notes concernant les sept règles établies par Mabillon pour l'intelligence de Saint Augustin sur les matières de la grâce (la note sur la 4^e règle est conservée à la BnF dans le fonds Rothschild). Bossuet commente ici longuement la 3^e règle (correspondant aux pages 39-42 du manuscrit de Mabillon) : « On s'engage ici à prouver deux choses : l'une que la grace existante de St Augustin est suffisante et qu'elle donne le pouvoir de bien faire si l'on veut ; l'autre que St Augustin ne luy donne pas ce nom. [...] C'est brouiller toutes les idées de dire qu'on puisse appeller ou que St Augustin ait peu appeller ou ait jamais appelé du nom de grace suffisante ou le concours general, ou la possibilité naturelle au bien. Car pour le premier le concours est de l'ordre naturel, et tout ce qu'on appelle ou que l'on peut appeler grace suffisante est entendu estre d'un ordre surnaturel »... Puis sur la 5^e règle (p. 76 de Mabillon), qui a deux parties : « l'une que la grace efficace prouve que les preceptes ne sont pas impossibles puisqu'elle les fait accomplir »...

*** Fragment de la Lettre d'un docteur en théologie de la faculté de Paris à l'abbé *****, docteur de la même faculté (2 p. in-4 avec ratures et correction), qui fut répandue manuscrite en 1697 avant d'être éditée dans la Relation sur le quiétisme de Phelypeaux, grand vicaire de Bossuet, en 1732. Bossuet y répond anonymement à une lettre de FÉNELON, archevêque de Cambrai, sur l'oraison et le parfait amour : « on voit l'oraison c'est à dire l'ame de la religion non seule[men]t attaquée mais encore en peril et une pratique basse et intéressée à laquelle les chretiens s'accoutument. On défend, adjousetil, le parfait amour mesme aux ames les plus avancées. Qui le pourroit croire dans l'église de J.C. et qui n'auroit de l'admiration pour un prelat persecuté pour cette cause? Pendant qu'il attend le juge[men]t du Pape avec tant d'indifference et de patience, il veut bien pour se consoler que le monde sache qu'il a sacrifié toutes choses et il l'écrit à un ami qui a bien sceu repandre dans toute la Cour comme dans toute la ville en quatre ou cinq jours et faire passer aux provinces une lettre si concertée et si éloquente »...

*** Corrections portées sur deux devoirs du DAUPHIN**, l'un en français, et l'autre en latin (4 et 4 pages in-4 sur 2 ff. doubles très abîmés). Bossuet, précepteur de Louis de France de 1670 à 1680, récitait à son élève l'histoire de France, puis lui en faisait rédiger des épisodes en français et en latin. Ces devoirs sont relatifs au règne de Philippe le Bel : le premier devoir évoque l'arrestation du pape Boniface VIII par Guillaume de Nogaret en 1303 et l'élection de Clément V, le second est relatif aux guerres de Flandre. .../...



.../...

* **L.A.S., 12 septembre 1693, à Madame Henriette-Thérèse d'ALBERT, bénédictine de l'abbaye de Jouarre** (4 p. in-4). **Belle lettre de direction** où Bossuet la rassure au sujet des pouvoirs des confesseurs de l'abbaye et des cas réservés à l'évêque de Meaux ; il lui conseille de « laisser chacun dans la bonne foy jusqu'à ce que j'y aye pourveu. Vous n'avez point mal fait et vous n'avez point a vous confesser pour avoir répondu comme vous me l'avez mandé. Continuez vos communions a l'ordinaire. [...] je suis content, et Dieu en moy, de votre obéissance. [...] Quand Dieu donne plus il faut plus aimer. Vous avez reçu l'absolution de tous vos pechez confessez et non confessez. Allez en paix et vivez. Enfoncez vous de plus en plus dans ce silence [...] Le silence interieur et exterior ; la retraite et l'éloignement de la creature, c'est ce qui vous delivrera du peché et vous attirera de particulieres assistences... » Il part lundi voir le Roi et le Dauphin avant leur départ ; à son retour, il visitera Jouarre...

* **L.A.S., Paris 16 mai 1699, à Mgr. de VALBELLE, évêque de Saint-Omer** (4 p. in-4). Au sujet du mandement de FÉNELON, après la condamnation de son livre *Explication des Maximes des Saints...* « par une visible affectation il tasche d'insinuer que le Roy ne demande a vostre province que de rendre son mandement commun, par ou il exclut indirectement la demande inevitable qu'on doit faire au Roy de la suppression des livres faits en defense. Mais il abuse de ces paroles et oublie celles ou le Roy desire que les provinces procedent a ce qui est necessaire a executer ponctuellement et avec uniformité la constitution : ce qui ne peut subsister sans supprimer ce qui en fait defense d'un livre condamné par le St Siège et par son auteur ; d'autant plus que tous ces livres imprimés sans permission et de la seule autorité privée par eux memes sont rejettables selon les regles de la police. [...] il est de droit de condamner les defenses des mauvais livres et outre cela Rome condamnant le livre de l'explication ex connexionem sententiarum elle condamne par consequent les interpretations faites en defense de ce mesme livre ». Il faut que les évêques ôtent « des mains des peuples les excuses et apologies d'un livre dont la pratique est pernicieuse et dont la lecture induit a des erreurs déjà condamnées »...

Ces manuscrits et ces lettres sont accompagnés de lettres et savants commentaires des éditeurs de Bossuet, Eugène Levesque et Joseph Lebarq, et d'un portrait gravé par Edelinck d'après Hyacinthe Rigault collé au contreplat.

19

BRETON André (1896-1966).

MANUSCRIT autographe signé
« André Breton », **Une maison peu solide**, [1919] ; 1 page in-4.

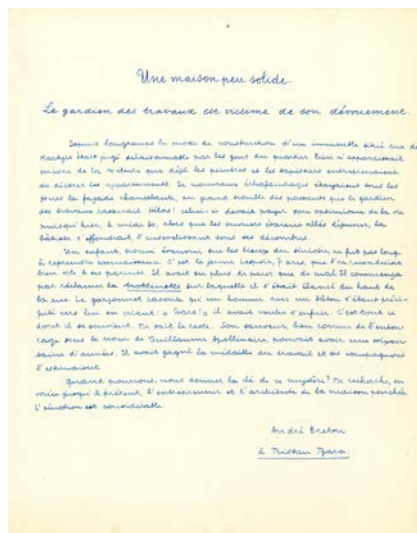
2 000 / 2 500 €

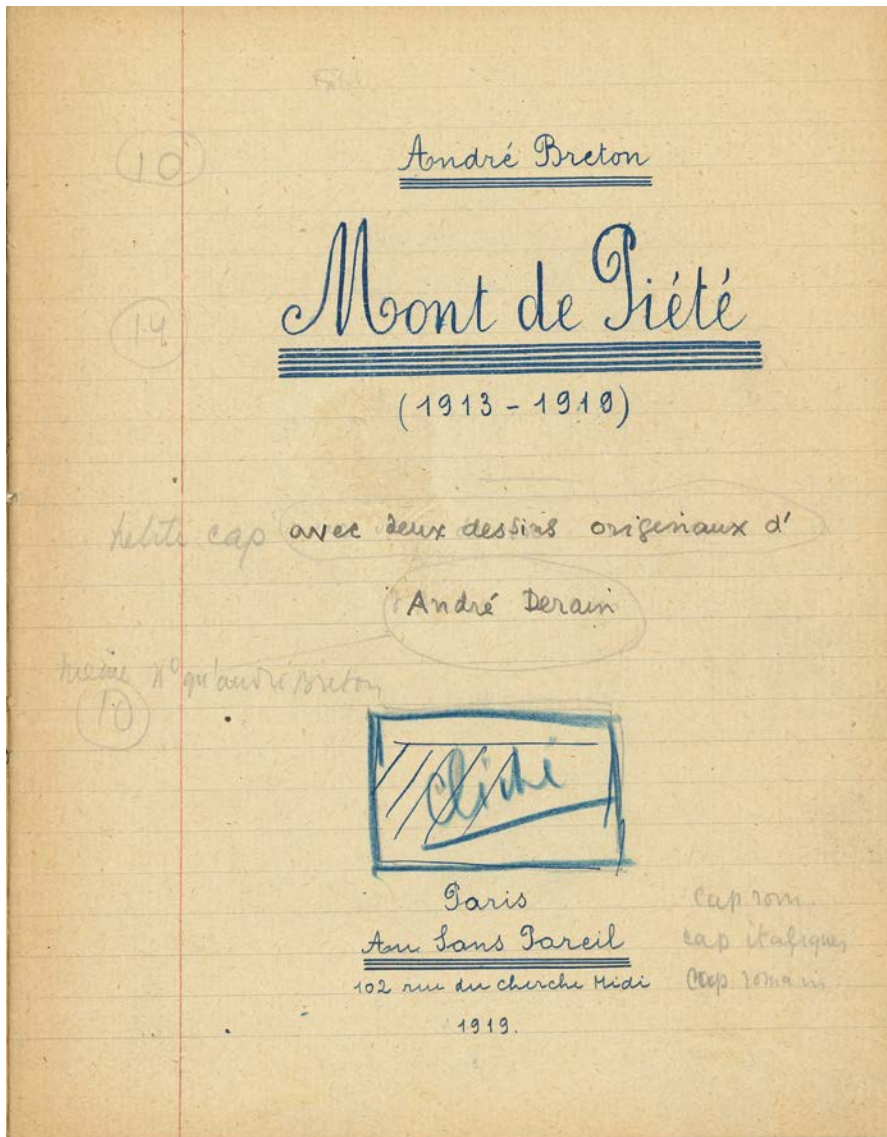
Beau poème en prose dédié à Tristan Tzara.

Le manuscrit, bien calligraphié à l'encre bleue poète, est signé à la fin, au-dessus de la dédicace soulignée « à Tristan Tzara ». Il porte un sous-titre, en écriture penchée : « Le gardien des travaux est victime de son dévouement ».

Le poème en prose, *Une maison peu solide*, fut publié la première fois dans le premier recueil d'André Breton, *Mont de piété* (1919). Une lettre de Breton à Tzara, du 20 avril 1919, indique que ce texte était destiné au départ à la revue *Dada 5* : « Quant à mon fait divers, voulez-vous le faire disposer sur la largeur d'une colonne de journal [...] Voulez-vous acceptez la dédicace d'*Une maison* ? Cela me fait plaisir ». Finalement Breton fit paraître dans *Dada 5* son poème *Pour Lafcadio*, mais il conserva la dédicace à Tzara lors de la publication dans *Mont de piété*.

Il s'agit ici d'un des tout premiers poèmes en prose de Breton, dont l'écriture met en pratique le « détournement » inspiré de Lautréamont, reprenant un fait divers extrait d'un journal, dont Breton a seulement changé les noms, et relatant l'effondrement d'un immeuble en construction, rue des Martyrs, ensevelissant sous ses décombres le gardien du chantier, alors qu'il avait crié pour sauver un enfant qui dévalait la rue en trottinette. Breton a modifié le nom de ce gardien en lui donnant celui de Guillaume Apollinaire, dont le jeune poète se réclamait alors. Et il est savoureux de voir apparaître le poète d'*Alcools*, en « sauveur, bien connu de l'entourage sous le nom de Guillaume Apollinaire [qui] pouvait avoir une soixantaine d'années [qui] avait gagné la médaille du travail [et que] ses compagnons estimaient ». Le poème étant dédié à Tristan Tzara, ce singulier « faux fait divers » prend alors un sens poétique tout à fait remarquable. Comme l'écrit Marguerite Bonnet (Breton Œuvres complètes, Pléiade, p. 1097) : « Ce pseudo-poème s'inscrit ainsi dans la grande entreprise de destruction souterraine de la poésie dont Breton rêve alors et dont l'exaltation de la réclame, les collages sont d'autres aspects. Il n'est pas indifférent de noter que c'est le 15 avril 1919 que Breton achève de copier à la Bibliothèque nationale les *Poésies* de Ducasse. [...] Il est évident aussi que le choix du nom de Guillaume Apollinaire comme celui du sauveur du jeune Lespoir constitue à la fois une prise de distance et un hommage ambigu : reconnaissance de l'apport d'Apollinaire à la poésie moderne et refus de ce qu'il entendait par "l'esprit nouveau" ». C'est dans le n° 2 d'avril 1919 de la revue *Littérature*, qu'apparut la signature de Tristan Tzara, manifestant le rapprochement des jeunes surréalistes avec Dada.





Ces poèmes sont : *Façon*, *Rieuse*, *D'or vert*, *L'An suave* (À Madame Marie Laurencin), *Hymne* (Août 1914), *Âge* (À Léon-Paul Fargue, 19 février 1916), *Coqs de Bruyère*, *Décembre*, *André Derain*, *Forêt-Noire* (« Rimbaud parle »), *Pour Lafcadio*, *Monsieur V*, *Clé de Sol* (À Pierre Reverdy), *Une maison peu solide*, *Le Corset Mystère*.

Le manuscrit, copié avec soin par Breton à l'encre bleue, est très soigneusement préparé pour l'impression.

Provenance : Colonel Daniel SICKLES (vente *Surréalisme*, 23-24 mars 1981, n°39).

On joint l'édition originale : *Mont de Piété (1913-1919)* avec deux dessins inédits d'André DERAÏN (Paris, Au Sans Pareil, 1919) ; in-12, broché (couv. détachée), chemise, étui.

Édition originale. **N°1 des 10 premiers exemplaires sur Japon imprimé spécialement pour André Derain.**

Il y est joint le poème autographe *Décembre*, dédié à Guillaume Apollinaire (1 page et quart in-4) ; plus une photographie originale représentant André Derain sur un bateau (14,5 x 9 cm).

20

BRETON André (1896-1966).

MANUSCRIT autographe signé « André Breton », **Mont de Piété (1913-1919)** ; 31 pages in-4, dans un cahier d'écolier à couverture de papier fort bleu, chemise demi-maroquin rouge, étui.

30 000 / 40 000 €

Précieux manuscrit complet du premier livre d'André Breton.

Mont de Piété a paru en juin 1919 Au Sans Pareil, avec deux dessins d'André Derain.

Ce recueil se compose de 15 poèmes, que Breton a sévèrement choisis parmi tous ceux qu'il avait écrits depuis 1913 ; les premiers se ressentent fortement de l'influence de Mallarmé ; une complexité de plus en plus grande dans les derniers poèmes s'allie à des recherches métaphoriques (*Forêt-Noire* sur un épisode de la vie de Rimbaud), typographiques ou pré-surréalistes (*Le Corset Mystère*, composé à l'aide de phrases prises dans un journal).

André Derain

chante - pinsons - dressoir et pots crus en pots.
 Il s'entend de patins à velouter;
 le soir
 une fleur des genêts sa corne vous lutine.
 Allons!
 tant qu'un neigeux Olympes déjeunant
 en vachet. il
 à son état? - Gommers. -

longueuse

mystique aux mains
 ces longues fleurs comme un glagon,
 l'humain frémitte,
 et toi: le premier - né c'est l'ange!

- A vol d'oiseau. - Que mouste
 entre vos feuilles, tois esquis,
 la rose blanche et qui fond, de fumée!

Où, selon que mes doigts
 débouchent à l'adur - Rai! - ce tube ou
 d'almée
 un pantalon chiffonné,
 ni épandre aussi verdure à travers?
 Qui un semblant de cornette souffonne
 (et ta coiffe empesée)
 appelle: tout tremblant
 le ramage turquin, ma-tour, des nous en gée.
 Ah! plus ce branillard tendre.

Forêt-Noire *

Out
 tendre capsule etc melon
 Madame de Saint-Gobain trouve le temps long seule
 Une côtelette se fane
 Relief du sort
 sans vollets ce pignon blanc
 Cabrades
 Les schlitteurs sont favorisés

La soufle

que salubre est le vent le vent des crimeries
 L'autour de l'Arberge de l'Arge Gardien
 L'an dernier est tout - di - même mort
 A propos
 De Turbingue à ma rencontre
 Se portent les jennés Kepler Kegel
 Et le bon camarade
 //
 * Rimbaud parle

21

BRETON André (1896-1966).

Nadja (Paris, Nouvelle Revue Française, 1928) ; In-4 tellière (22 x 17,2 cm), 44 planches hors-texte de reproductions photographiques ; broché, couverture imprimée.

600 / 800 €

Édition originale de ce célèbre récit.

Un des 109 exemplaires de tête, réimposés au format in-4 tellière sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane nrf. L'un des 100 destinés aux bibliophiles de la Nouvelle Revue Française (n° XXXIV).

Bel exemplaire (malgré de très légères déchirures marginales en couverture et sur 1 feuillet).

22

BRETON André (1896-1966).

MANUSCRIT autographe, ***Camarades Polonais*** ; 1 page in-8.

200 / 250 €

Message aux Polonais, citant MICKIEWICZ. « Qu'il me soit d'abord permis d'évoquer pour ce message le patronage de votre plus illustre poète, de celui dont notre Victor Hugo a pu dire : "Parler de Mickiewicz, c'est parler du beau, du juste et du vrai ; c'est parler du droit, dont il fut le soldat, du devoir dont il fut le héros, de la liberté dont il fut l'apôtre et de la délivrance dont il est le précurseur ». Et il cite le *Livre des Pèlerins polonais*...

On joint la plaquette de Tytus Czyzewski, *Osiół i Słońce w Metamorfozie* (Krakow, 1922) ; petit in-12 (débrochée, manque le 2^e plat).

23

BRETON André (1896-1966).

L.A.S. « André Breton », Paris 17 mai 1961, au Club du Meilleur livre ; 1 page et demie in-4.

250 / 300 €

Il n'a pas encaissé le chèque qu'on lui a envoyé. « Je ne suis pas d'accord ni sur l'estimation globale des droits d'auteur pour *Poésie et autre* ni sur leur répartition entre

librairie Gallimard, Sagittaire et moi et tiens pour inadmissible que vous en ayez décidé de la sorte sans même m'en référer ». Et il exprime son mécontentement sur les conditions de publication de l'ouvrage...

On joint : André Breton, *Poésie & autre* (Paris, Le Club du meilleur livre, 1960) ; in-8, carré, reliure toilée d'éditeur. Anthologie établie et présentée par Gérard Legrand, abondamment illustrée.



On joint également une photographie originale de l'objet en liège d'André Breton, titrée et datée de sa main au dos : « A.B. Le cœur dans la flèche 1959 » (17 x 12,5 cm).

24

CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

L.A.S. « LF Céline », [Copenhague] le 20 [septembre 1947], à Charles DESHAYES à Lyon ; 1 page et demie in-fol., enveloppe.

1 000 / 1 200 €

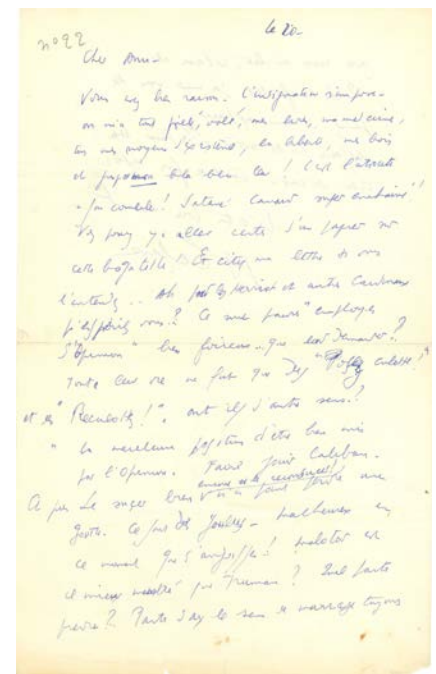
Vigoureuse lettre dans laquelle Céline invective vertement certains journalistes et hommes politiques de l'après-guerre.

[Charles DESHAYES, jeune Lyonnais de 22 ans, avait proposé à Céline de prendre sa défense.]

« Cher ami, Vous avez bien raison. L'indignation s'impose - on m'a tout pillé, volé, mes livres, ma médecine, tous mes moyens d'existence, la liberté, mes bois et jusqu'à mon bla bla bla ! C'est l'atrocité à son comble ! Satané Canard super enchaîné ! Vous pouvez y aller certes d'un papier sur

cette bagatelle ! Et citez ma lettre si vous l'entendez... Ah pour les Herriot et autres Cardinaux qu'espérez-vous ? Ce sont pauvres "employés d'Opinion" bien foireux... Que leur demander ? Toute leur vie ne fut que des "Posez culotte !" et des "Reculottez !" Ont-ils d'autre sens ? La meilleure position d'être bien mis par l'Opinion : faire jouir Caliban. Et puis le sucer bien encore et le reconsumer ! n'en point perdre une goutte. Ce sont des goulus - malheureux en ce moment que d'angoisses ! Molotov est-il mieux membré que Truman ? Quel parti prendre ? Parti dans le sens de mariage toujours avec mise au lit, extases etc. Qu'ils se foutent pas mal vous le pensez de mes affaires... Affaires qu'ils sont à se refaire le trou du cul. Tant de fois déjà... »

Lettres à Charles Deshayes (1988, n° 23, transcription inexacte).



ce qui a trait à la Beauté,
au delà du Rideau !
Votre, tout en repentir,
de' terribles naïvetés !
JF Destouches



chez Gallimard, alors qu'il collaborait aux revues Arts, Carrefour et Femina), restées inédites.

Trois lettres sont illustrées de petits **croquis** par Céline ; six ont été écrites par Céline au dos de lettres signées de Roger Nimier.

La première lettre date du 14 février 1949, de Korsør au Danemark, en réponse à une proposition d'aide de Nimier : « Mais comment agir sans me nuire ? C'est difficile. Impossible. Tout est comédie tragique en ce monde et j'ai le rôle de bouc qui pue - de bête horriblement nuisible. C'est un problème de Vénérie et d'Hystérie collective. Il faut que l'Hystérie, éternelle, désigne d'autres bêtes puantes, plus intéressantes, excitantes. [...] Le rôle n'est pas agréable bien sûr, je m'y suis fourré, je le regrette bien. [...] J'aimerais mieux rigoler. Je suis gai naturellement, j'aime bien les ballets, les danseuses. Toute cette Grandguignolerie, Petioterie me paraît invention du Diable. Mais le Diable ne me lâche pas ! »... 24 février : « Je ne sais pas si c'est ma "liberté" ou mon "génie" qui m'ont fourré dans l'état où je me trouve mais ça doit être plutôt à mon sens ma connerie ! Moins con je ne serais jamais tombé si bas ! Je vois bien d'autres génies qui s'en tirent à merveille ! Malraux, Giono ! Gide ! Duhamel, des centaines ! Et pourrais d'honneur ! Vous êtes vous-même "génial" je le vois, foutre ! [...] Ce cynisme jovial bon enfant c'est le génie du jour ! »...

13 janvier 1950 : « Oh Sartre je lui ferais une rente s'il n'était pas devenu si riche et moi si pauvre juste pour sa phrase des Temps nouveaux ! Pensez que je lui en veux pas ! ah loin ! Cette belle franchise de haine moucharde mais c'est très rare médicalement parlant ! cette forme "ouverte"... Mais c'est à montrer aux "étudiants" ! [...] Je poursuis la lecture de votre livre... c'est un labeur, c'est terrible de travail, et c'est réussi. Je n'ai malheureusement pas votre subtilité proustienne. Je

25

CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

228 L.A.S. « LF Céline » ou « Destouches » (3 non signées), 1949-1961, à Roger NIMIER ; environ 350 pages formats divers, la plupart in-4 ou in-fol., quelques-unes à son en-tête D^r L.-F. Destouches, nombreuses enveloppes.

150 000 / 200 000 €

Importante et remarquable correspondance, témoignage de l'exceptionnelle complicité littéraire entre Céline et le jeune Hussard, qui sera son éditeur chez Gallimard.

[Jeune auteur, Roger NIMIER (1925-1962) envoya à Céline son roman *Les Épées* avec cette dédicace : « Au maréchal des logis Destouches, qui paie aujourd'hui trente ans de génie et de liberté, respectueusement, le cavalier de 2^e classe Roger Nimier, février 1949 ». En février 1950, il lui envoya encore *Le Hussard bleu* et, en mars de la même année, lui consacra un article dans *La Table ronde*. Conduit chez Céline à Meudon par Marcel Aymé, il devint un familier de Céline et de sa femme Lucette. Devenu conseiller littéraire aux éditions Gallimard en décembre 1956, Roger Nimier réussit dès 1957 le lancement de *D'un château l'autre*, et servit dès lors de truchement entre le romancier et Gaston Gallimard jusqu'à la mort de Céline. Nimier joua un rôle capital dans la redécouverte de Céline par le grand public.

Cette correspondance de Céline à Roger Nimier a été publiée dans les *Lettres à la N.R.F.*, par les soins de Pascal Fouché (Gallimard, 1991), à l'exception des 25 premières (antérieures à l'entrée de Nimier

travers toute la Planète vers 1905-
jusqu'au "Tome"... la partie politique
est tout à fait banale négligeable
mais la partie journalistique, c'est
à dire "publicitaire" est tout à fait
bien venue... elle vous ravira... on
a ça, au delà, sur ces Protocoles...
D'où qu'ils sortent? faux? pas faux?
eh... ils furent rédigés dans les
ghettos de Varsovie j'en ai eu la
preuve par des aspirants ministres
(qui le sont devenus et puis qui
sont morts...) cogitation forcée
d'"homo politicus"... pas belle du tout...
ils ont perdu Lazareff tout les
Lazareff!
Bon votre ami
JF Destouches

le 24/11

Dr L.F. DESTOUCHES
de la Faculté de Médecine de Paris
25 ter. Route des Garçons
MEUDON (S. & O.)

Cher ami Secrétaire
à la main !
Diable bigre qui je m'en garde
comme faire au lit d'écrire le
chèque à Jastor ! et me créant
l'obligation de lui louer mon
prochain ours. (ma petite morale
à mort.) Lui je veux le louer à qui
je veux ! M'intéresse chez Jastor, je
lui ai écrit, la Plerade et
une édition de poche, et me mes
par mois pendant cinq ans (le
temps de lui louer mon prochain)

Il n'a qu'à faire le coup en
ce, contraindre par ma propre
heure, cedant au chantage,
il sait très bien pour ce bouche
le violé !...

Vous savez, vous un des rares
connaissez le travail / la preuve,
n'en voulez plus) qui je ne
re trouve pas, (même aux nouvelles,
sans aucun mal qu'un bagne,
les coups de triques !)

Très affectueux de
vous, et votre femme

Destouches

ne vous suis plus dans l'analyse. En médecine j'en suis féru, pas en lettres. Mais seulement la chanson m'enchant. Je suis populeux. Je veux pas avoir l'air intelligent et je le suis pas [...]. Si ça chante, ça va, et merde ! »... 15 octobre : « Ah mais vous me faites joliment plaisir en m'envoyant votre hussard [Le Hussard bleu]. Je marre dès la première page et à la vingtième j'arrête plus ! Voilà un roman comme j'aime, le direct et savant quand même oh subtil habile roublard... sensible [...] Je dirais : vous avez du génie si y en avait pas tellement d'autres, qui disent et que c'est faux et qu'on les croit ! [...] Allez pas croire que Casse Pipe c'était seulement ce prélude, diantre il y avait 600 pages ! Mes Épurateurs ont tout foutu aux ruisseaux – plein la Butte... le milieu, la fin, le plus beau, le sublime ! Une bite ! l'impression qui me reste, l'Abélard ! Châtré de l'œuvre ! »... 1^{er} novembre : « Ah admirable votre hussard ! Une lecture harassante de cocasserie, de finesse et foutre de génie puisque je saisis votre rythme, enthousiasmant. En médecin j'observe des différences essentielles entre ce temps, et le vieux mien (1912 !) [...] le mien au 12^e Cuirassiers – absolument breton – ah pas proustiens du tout – même pas se sensualité élémentaire – 5 ans j'en ai fait paix et guerre ! Je sais ce que je cause ! Ils ne bandaient pas, pour ainsi dire jamais, et quels ploucs ! spécialement recrutés en ce temps pour les grèves parisiennes, qui étaient chaudes ! Une petite érection vers la cantinière... vague, à peine, tristes gens, mystiques.

Je les ai vu foncer dans la mort – sans ciller, les 800, comme un seul homme et chevaux, une sorte d'attirance, pas une fois, dix ! comme d'un débarras »... 25 novembre : « Oui, j'ai bien soupé de cette persécution de 7 années, archiconne ! Sans rime ni raison. Encore quand on escomptait ma carne à la torture on pouvait penser aux intérêts du cirque [...] mais à présent ?... Seulement je crois qu'il faut y aller sans tomber dans les pièges résistentalistes. Les "durs de la place", les "ingrats d'Hitler"... [...] C'est plein de flics partout [...] ah ça pullule ! et chez les plus proches potes – la chiasse vous engendre de ces frégolis ! »...

Revenu en France, et installé à Meudon, Céline remercie Nimier des articles qu'il lui consacre, et les commente. Ainsi, 21 août 1952 : « Je vous suis très reconnaissant d'avoir consacré quatre colonnes de Carrefour à mes ouvrages lyrico-burlesques (enfin il me semble). Le lyrisme vous le savez est ce qui déplaît le plus aux Français, ratiocineurs (cartésiens, comme ils disent) de nature. Il est à noter cependant [...] que les écrivains, vains, étrangers ou français, continuent à détailler, décrire, blablater absolument comme si le cinéma n'existait pas encore ! [...] Il ne leur reste que le domaine de l'émotion en propre [...] Le domaine propre à l'écrivain se rétrécit amenuise ratatine comme le domaine des vaccins [...]. Vous me dites oratoire je veux bien. Mais ce n'est pas ça ! Quand on me lit tout bas il faut avoir l'impression

.../...

.../...

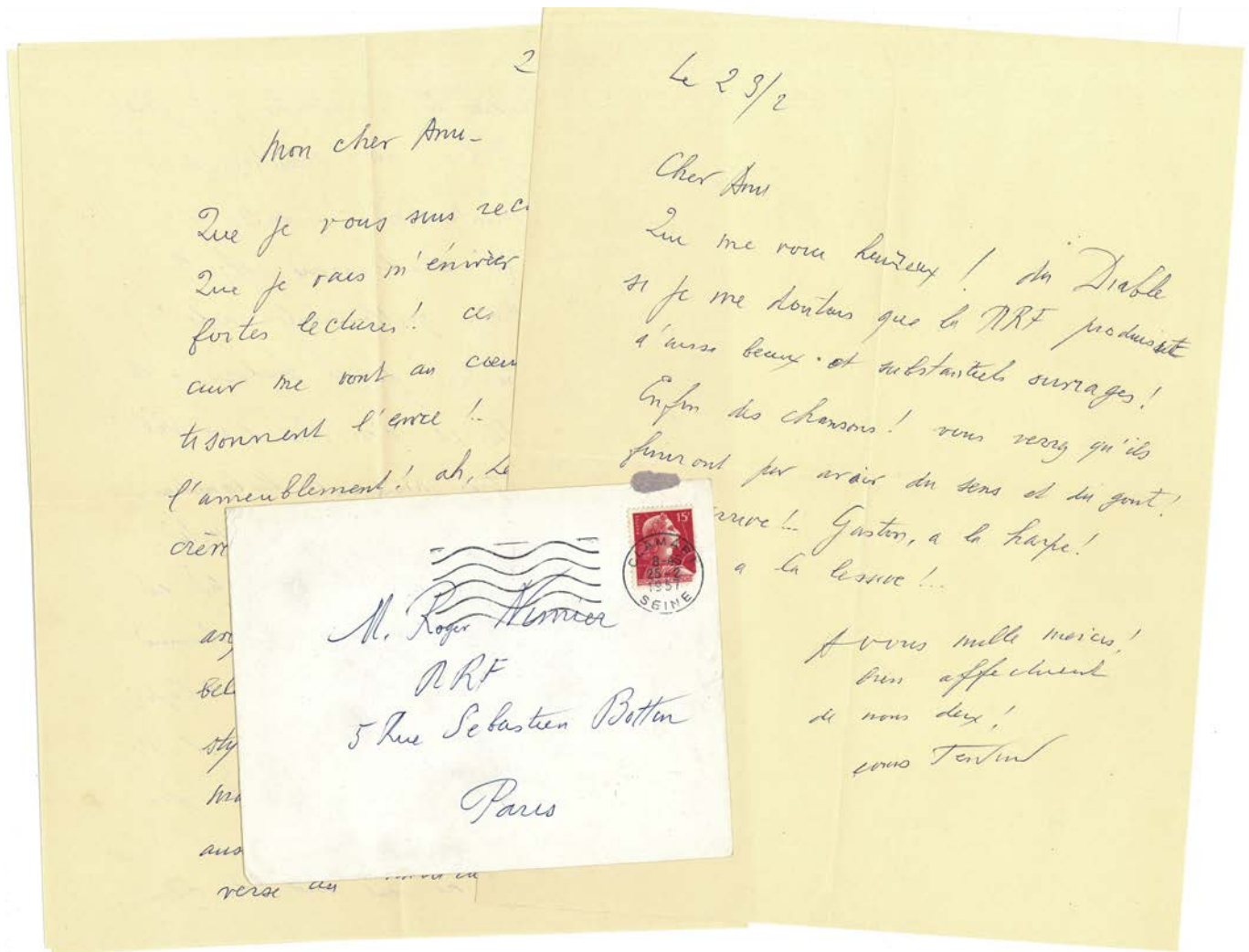
qu'on vous lit à vous le texte tout haut en pleine tête [...] C'est le "rendu émotif" interne auquel je m'efforce - un tout autre travail ! »...

Lorsque Nimier est engagé en décembre 1956 par Gallimard comme conseiller littéraire, Céline craint de perdre son ami : « Ce sera ardu ! le petit con en chef, j'ai nommé Gaston [Gallimard], est inépuisable en sottises astucieuses, à vous faire tout vomir ! vous verrez menteur, et lassant, et chinois, et inutile ! »... Et il dicte ses conditions : « 2 millions - 100 000 par mois, pendant 5 ans (avance) - la Pléiade », et *Mort à crédit* en livre de poche (19 décembre 1956). Il ne cessera dès lors de fulminer contre Gaston Gallimard et sa maison d'édition, seul Nimier trouvant grâce à ses yeux. Ainsi, 21 décembre 1956 : « Je l'ai écrit au paltoquet Gaston [Gallimard] que ses employés sortaient de Courteline, [...] qu'ils se lavaient les pieds en jouant de la trompette au lieu de travailler. Paulhan cette formidable limace joue aux soucoupes. D'ailleurs que feraient-ils ? Pourvu que le petit paltoquet foute ses 400 millions à la Seine ! N'allez pas troubler ce splendide vivarium ! que vos juvéniles et géniales ardeurs ne troublent point ce chèquequarium ! Soyez napoléonien ! »...

Nimier réussit à convaincre Céline de donner *D'un château l'autre* à Gallimard. On peut suivre dans ces lettres la genèse et l'avancement des romans, et l'histoire de leur édition : *D'un château l'autre*, puis

Nord et enfin *Rigodon*, mais aussi le combat pour faire entrer Céline dans la Pléiade ; au milieu des colères, fureurs et récriminations contre Gallimard et ses auteurs... Nous ne pouvons donner ici que de brefs extraits de ces lettres.

26 février 1957. « Je ne veux pas vous ennuyer... mais il me semble que Gaston me mène en bateau avec son édition de poche dont je ne vois pas du tout venir le contrat... il ne verra pas lui, venir l'ours [*D'un château l'autre*]... il ne le verra jamais s'il continue, le foutriquet ! qu'il s'amuse, petit sadique ! Son enterrement qui m'intéresse, moi qui ne vais jamais nulle part, j'irai (s'il ne pleut pas !) »...20 avril. « Vous n'avez pas deviné qu'Aragon venait avec ses troupes à l'assaut de la NRF pour arracher *Mort à crédit* et le traduire en russe comme il a traduit le *Voyage*... avant la téléguidée ! Paraz a bien raison, lui qui a déjà l'enfer au trouf, de se saouler comme un pape ! »...27 avril : « Certainement cher ami puisque vous me faites l'amitié de vous occuper d'*Un château l'autre*, à votre guise et zèle choisissez ce qui vous paraîtra propre à stimuler le zèle hargneux des gens de presse. Depuis que je les vois se ruer sur de tels navets je me dis que j'ai pour moi au moins la saveur d'être bien rebutant... Donc pleins pouvoirs ! »... 1^{er} juin : « Je vous vois en belluaire, joliment habile à me rabattre tous ces chacals joliment prêts depuis 3 décades à me déchirer décerveler etc... Ceux de *L'Express* particulièrement



le 24/1

Dr L-F DESTOUCHES
de la Faculté de Médecine de Paris
25 ter, Route des Garçons
MEUDON (S. & O.)

Bien cher ami Secrétaire
à la main !
Diable le gre que je m'en garde
comme faire au lit d'écorner le
chèque a Gaston ! et me créant
l'obligation de lui livrer mon
prochain ours. (ma petite morale
à mort) Que je veux le livrer à qui
je veux ! M'intéresse chez Gaston, je
lui ai écrit, la Plerade et
une édition de poche, et 100 sacs
par mois pendant cinq ans (le
temps de lui livrer mon prochain)

... n'a qu'à faire le coup en
ce, contrainant par ma propre
chère, cedant au chantage,
... il sait très bien jouer ce bonde
... le violé !...

Vous savez, vous un des rares
connaissez le travail / la peine,
n'en voulez plus) que je ne
re trouve pas, (même aux nouvelles,
sunt mon mal qu'au bagne,
les coups de truques !)

Bien affectueux de
deux, et votre femme
Destouches

charogniers, eh diable ! que foutre ! menez-les moi qu'ils me voient aimables comme je les vois rire hyéneux... Il ne vous manque que le dolman à brandebourgs et le trident, pour me sembler vraiment magnifique... Place au Cirque ! »... 31 juillet. « En gros, les êtres humains se divisent en 2 sectes, 1° les voyeurs et 2° les exhibitionnistes, tout aussi fumiers les uns que les autres ! mais il se trouve que je suis des "voyeurs total" pas du tout du tout exhibitionniste. J'ai l'horreur absolue d'être vu ! Ou pour être "de théâtre" : auteur ou acteur, il faut être "de théâtre". Tous les charmants auteurs que vous me citez sont des êtres, à la fibre, "de théâtre", comme des femmes, qui vous le savez, sont toutes exhibitionnistes... essentiellement... Ce don de "paraître" m'a été absolument refusé, je ne me trouve à mon aise que dans l'archi-arrière coulisse, à tout entendre, tout voir, ne jamais jamais parler. Cafard, cloporte, scolopendre... Mais combien ? »... 25 septembre : « on me fait savoir qu'un certain auteur "quid ?" s'est vanté à la dernière séance de la télévision (Lecture pour tous) d'être l'inventeur de "bla bla"... Tonnerre Dieu ! que c'est moi, nul autre ! noir sur blanc dans L'École...! à cette grotesquerie je peux juger du mal qu'on a pu me faire, de combien on m'a pillé... en sus de mon or et de mes meubles et mon honneur ! »... - « Je bafouillais ! bla bla est dans Bagatelles page 265 éd Denoël 1938. Priorité ! arrière plagiaires ! menteurs ! engeance de rats ! »...

5 février 1958. « C'est bien ce que je pensais... Plus je travaille et me tue (à mon âge !) plus je dois de l'argent à Gaston... je serais tout à fait fou de m'endetter d'avantage ! Posons les clous ! »... 25 février. « Voici je crois L'Affaire Céline [Maurice Vanino, L'Affaire Céline. L'École d'un cadavre] une vieille brochure rédigée à Alger parue en 1952, farcie d'ailleurs de "faux" et truqueries et qui ne veut rien dire, sauf une haine énorme, et certainement inépuisée et inépuisable. Qu'y puis-je ? sauf proclamer que je me suis trompé que l'armée française n'a pas foutu le camp en 39, que la France n'a pas perdu ses colonies, que Joanovici est un héros, que Dien Bien Phu fut une sacrée victoire, sans fuite aucune, etc. etc. Cette brochure torche raie fut d'ailleurs rédigée en vue de mon procès, qui a eu lieu deux fois, jugement passé, amnistie passée, prison passée, haine et jalousie demeurent, bien entendu, ma condition miteuse aussi... mes carambouilleurs : commandeurs ! Que la fusée H arrange tout ! »... 17 juillet. « Pouvez-vous faire envoyer au plus tôt, mes livres 1° Guignols Band 2° Voyage au bout de la nuit 3° Mort à crédit 4° Entretiens avec le Pr Y à Madame Édith Lebon [...] à ma grande honte, je me suis aperçu que mon ex-femme n'avait jamais lu aucun de mes livres, mais qu'elle connaissait Mac Orlan par cœur et Sartre et cent autres ! je veux lui faire ce cadeau pour essayer de l'intéresser à l'illustration de mes ballets. Je tiens très fort à cette réalisation. Mais mettre une femme
.../...

.../...

riche au travail est un exploit d'Hercule, et bon Dieu que je me sens faible ! »... 9 août. « Patatrac ! pour l'illustratrice ! plus question ! en trente ans, devenue trop riche, poivrée, et curée, fainéante totale, et maquisarde absolue ! en sus ! hostile douceuse mais féroce ! et mandatée ! gourance donc ! la gueule du loup ! n'en parlons plus ! assez d'emm... tel quel ! »... 13 août, il propose comme illustratrice Éliane Bonnabel, « ma très ancienne petite cliente (de Clichy) »...

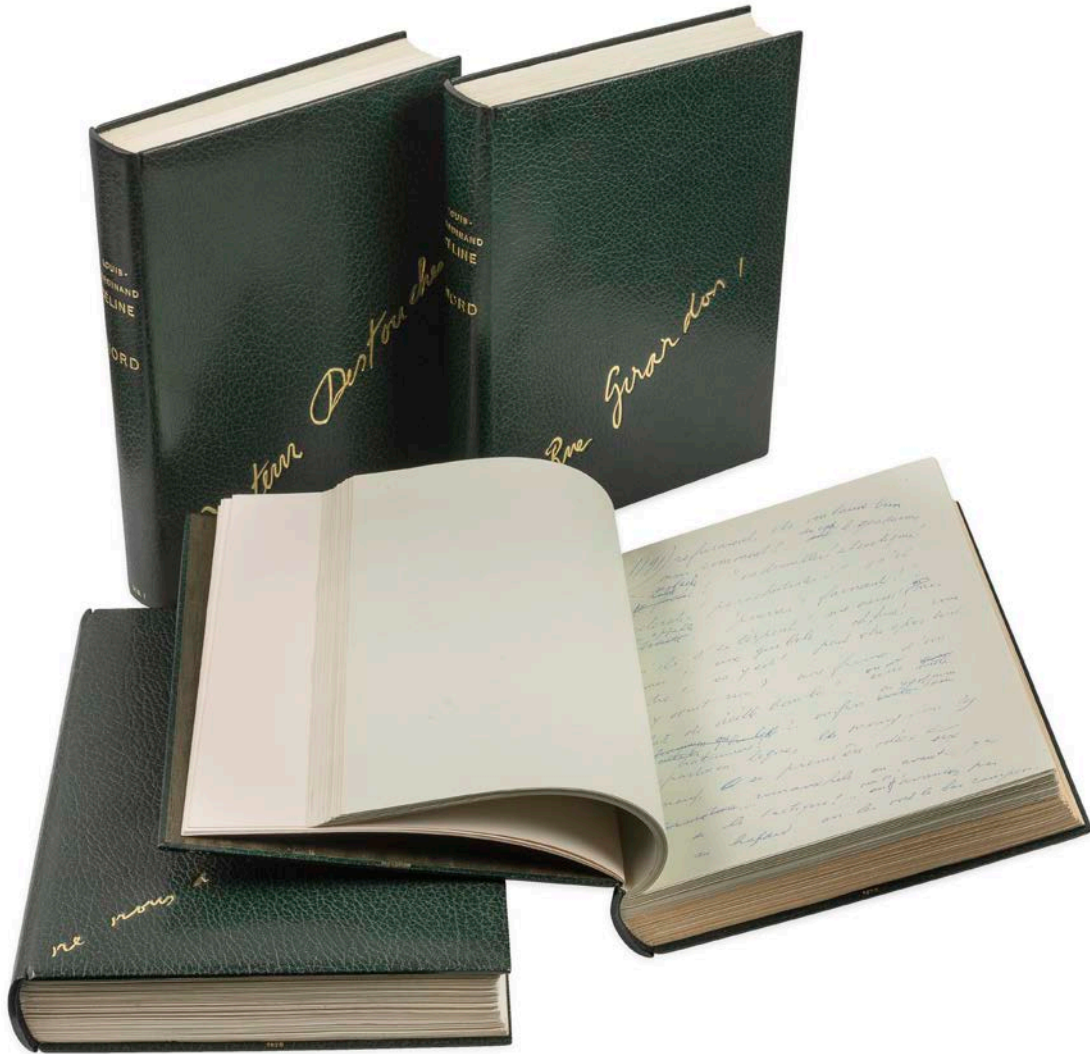
29 avril 1959. « Toute ma reconnaissance ! Que ces gens si louches signent enfin ce contrat Nord et me versent 100 sacs par mois pendant un an et puis deux ans à la remise du manuscrit. Entendu ! Mais pas de Nord sans décision pour la Pléiade ! »... 2 mai. « La preuve est faite, les Gallimoches se foutent de moi, donc ayez la bonté de leur dire que retraité, je pose les clous, ne fous plus rien, laisse tout en plan, à moins de recevoir très vite ce contrat de Pléiade cent fois promis, juré, cent fois renié... Zéro ! »... 4 juin : « Grâce à vous je suis aux anges d'être de la Pléiade, exultant comme A. Allais d'être "abonné au gaz", je l'écris à Mondor en même temps que je le tape d'une préface »... 1^{er} août. « Vous avez vu ces Gallimards en plein effort, les riches sont tout le temps en train d'hériter et de nous voler, nos heures, notre vie, leurs enfants de nous couvrir d'ordures et de nous faire voir ce que pensent leurs parents, haine et mépris... la malice avec eux est de se taire, s'ils vous engraisent, c'est pour les murènes... d'ailleurs les pauvres ne sont que des primates déçus, tout aussi féroces, dégueulasses que les riches... plein les plages, plein les routes, plein les cimetières, les asticots... ne vous faites pas blesser, accidenter ! l'accident est un sport de riches... le pauvre y geint, souffre, lasse, perd sa place de clown... Hardiesse aux riches ! Platitude aux vils ! »... 11 septembre : « Je pense à Paul Morand si Mondor comme il me paraît flageolle et s'esquive... maintenant, qu'est-il décidé noir sur blanc à la NRF ?... Ceux-là aussi sont intouchables ! Pour mon compte je suis au dernier chapitre de Nord et foutre ne leur donnerai que ma Pléiade parue ! ainsi que convenu ! »... 23 décembre : « Très discrètement et des plus rapides nous avons été Marie [Cananvaggia] à la NRF ce matin porter l'ours [Nord] à Festy [chef de fabrication chez Gallimard]. Nous n'allions pas vous déranger ! [...] Je songe aussi que vous m'avez parlé d'une certaine somme que je dois toucher à la remise du manuscrit de Nord... Je songe encore que je dois toucher une autre somme pour le Voyage de poche... Il faut que les galériens mangent de temps en temps... Vacances à d'autres, mais la gamelle ! »...

8 janvier 1960. « Tout bien pesé je crois que le mieux est qu'ils se mettent tout de suite à l'impression, car même pour mars ce sera court ! Pour peu que vous ayez parcouru ce Nord vous avez pu voir qu'il était plein d'embûches et je me vois bien mal surveiller seul l'impression... Peste des dits correcteurs ! [...] J'ai peur de l'avenir Roger... l'impression, vite ! »... 16 janvier. « Tous nos malheurs viennent de ce que nous réglons mal nos rêves, aux proportions de nos âges et ressources... Je ne rêverai plus de travers... au prochain manuscrit Colin Maillart [premier titre de Rigodon] j'aurai largement dépassé mes 70 ans »... 4 février. « Ô mon cher Roger, si jeune et subtil, le mal est d'être vieux ! Gaston n'en doute pas... à attendre, remis à l'année prochaine (que la NRF est exténuante d'idioties roublardes, ou soi-disant !) je risque fort d'être décédé avant d'être pléiadé ! Gaston lui est héritier une fois pour toutes de tous et de tout, alors il se dit que moi aussi je le précéderai au trou... Bien fol ! »... 12 février. « Vous comprenez Roger ce qui est tout à fait affligeant c'est d'être traité de pair à égal par des idiots et des plates fripouilles comme la clique Brottin. Ces gens sont décourageants par leurs roueries inutiles, leurs "subtilités" méfiantes, leur arrogance d'on ne sait d'où... écœurants stupides... travailler pour ces ineptes vous fait trop vomir. Ils ne sont et ne seront jamais qu'à la hauteur des "droits communs".

Le pire, ils vous assimilent ! Vive n'importe quel commissaire ! même Aragon ! »... 31 mars. « Je vous relance, non par manie, mais par frousse. Que peuvent être devenus les manuscrits de mes immortels ballets ? lancés à travers tous ces hystériques impuissants plagiaires ? Je souffre d'y penser ! »... 21 juin. « Par bien puérile curiosité ! Vous me pardonnerez ! je tente bien furtivement et bien humblement de savoir si Nord se vend ou reste en panne ? Personne n'en sait rien ! bien sûr... bredouillis, berlificots, bla-blas secs ou grasses esquives, zéro ! »... 4 août. « SOS ! il n'y a plus de Nord ni de Ballet en librairies, ni à la NRF en stock ! Sabotage ! plus un ! or vous le savez mon contrat expire... et quand tous ces supercons reviendront de leur éternelle vacance ce sera bien pire. Goncourt et le reste ! j'aurai livré à Noël mon manuscrit, perles aux cochons ! »... 2 décembre. « Ce qui manque au mouvement littéraire c'est un prix vraiment superboum, je proposerais le "Grand Prix du Navet" le plus mauvais livre de l'année, que ce soit bien avoué, entendu, bien proclamé. Le Goncourt ne viendrait forcément qu'en seconde ligne. Je ferais volontiers partie de cette Académie, si vous en étiez »...

28 janvier 1961. « 1^o Guignols band n'est-il pas épuisé ? 2^o pour les mots censurés de la Pléiade nous en reparlerons bien sûr »... 30 mai. « Mais certainement cher Roger l'avenir est aux pédérastes enthousiastes, chargés de familles nombreuses, alcooliques et cocaïnomanes et forcément prix Cognacq et Monthyon, la machine à écrire va de soi ! »... 7 juin. « Je n'ose plus me considérer dans les miroirs ! Je suis trop beau, trop jeune ! irrésistible ! grâce à vous ! je me prends à m'aimer ! Ainsi vêtu il le fallait, 20 ans plus tôt, j'enlevais les Folies Bergères et la Banque [de] France ! L'Arc de Triomphe décollait ! et me suivait partout ! j'en couvrais le général et génial Lazareff ! je vous donnais le choix entre Napoléon, sa Coupole, et l'autre et ses 40 fauteuils pour vous tout seul ! Gaston en huissier, au balai, aux chiotts ! Comme on en rigolait ! Toute ma reconnaissance pour ce vêtement resplendissant, magique, unique ! »... Etc.

On joint 14 pièces manuscrites et imprimées, dont 5 lettres adressées à Céline (par Marcel Arland, Henri Mondor, Robert Poulet, etc.) et transmises à Nimier, une ordonnance (1937) et un feuillet de dédicace, des coupures de presse et une photographie.



26

CÉLINE Louis-Ferdinand (1894-1961).

MANUSCRIT autographe signé « LF Céline », **Nord**, [1960] ; 1 565 pages in-4 (27 x 20,5 cm), reliées en 4 volumes, maroquin vert janséniste, les plats de chaque volume faisant lire, en les assemblant, la phrase suivante inscrite en lettres dorées imitant une écriture manuscrite : « Docteur Destouches, 4 rue Girardon, ne nous a semblé atteint d'aucune affection transmissible », dos long, chemise et étui (Mercher, 1970).

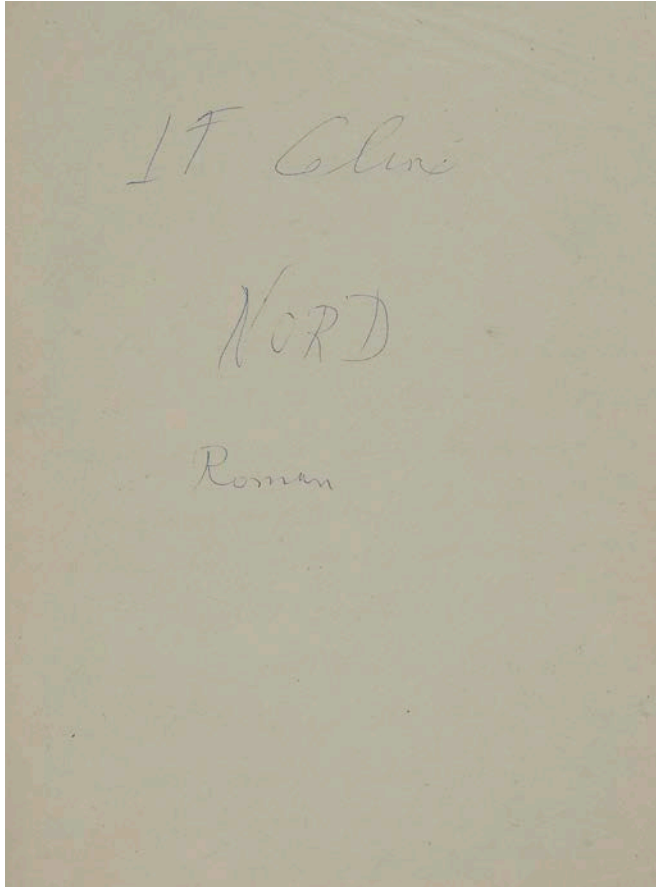
300 000 / 400 000 €

Monumental manuscrit complet, très corrigé, du roman Nord.

Deuxième roman de la trilogie allemande, transposant sous forme romanesque les pérégrinations en Allemagne, à la fin de la guerre, de Céline, sa femme Lucette et leur chat Bébert, en compagnie de l'acteur Le Vigan, *Nord* fait suite à *D'un château l'autre* (1957). Sa rédaction va durer deux ans et demi, du printemps 1957 à la fin de 1959 ; le roman paraîtra chez Gallimard en mai 1960.

Citons l'excellent prière d'insérer rédigé par Roger Nimier : « Céline au milieu de l'Allemagne en flammes, tel est le sujet de *Nord*. Acteur, récitant et voyant à la fois, l'auteur se retrouve à Baden-Baden, dans les mois qui précèdent l'effondrement du Reich. Étrange palace où le caviar, la bouillabaisse et le champagne comptent plus que les bombardements. Étonnante baronne von Seckt, survivant d'un autre monde [...] Puis c'est Berlin, aux maisons éventrées, l'étalage d'une organisation tracassière au milieu des ruines. Céline et ses compagnons d'infortune (sa femme Lili, l'acteur Le Vigan, le chat Bébert) sont envoyés à cent kilomètres de la capitale, à Zornhof, dans une immense propriété régie par un fou. [...] Et autour des quatre Français (car Bébert compte bien pour un Français) vit une famille shakespearienne dans un pays habité par des Polonais, des prostituées berlinoises et des objecteurs de conscience, tous gras et robustes, auxquels le Reich fait fabriquer des cercueils. Céline se veut chroniqueur ; mais il décrit l'Allemagne de la débâcle comme Dante visitait les cercles de son Enfer »....

.../...



rapporté ! [nom de Dieu] crédié là non ! non !... ni Sainte Chapelle, ni [Hollywood] contrats d'or (mes frères de race sont [des gens de maison] [effrénés] [autant d'effrénés laquais] gens de maison, Esther [elle est bien née, voilà !] est de ceux qui donnent les ordres... »

Au bas de la dernière page, on peut lire cet envoi autographe : « Hommage à Renée Cosima Bolloré maman d'Anne LF Céline Meudon 6 juin 60 ».

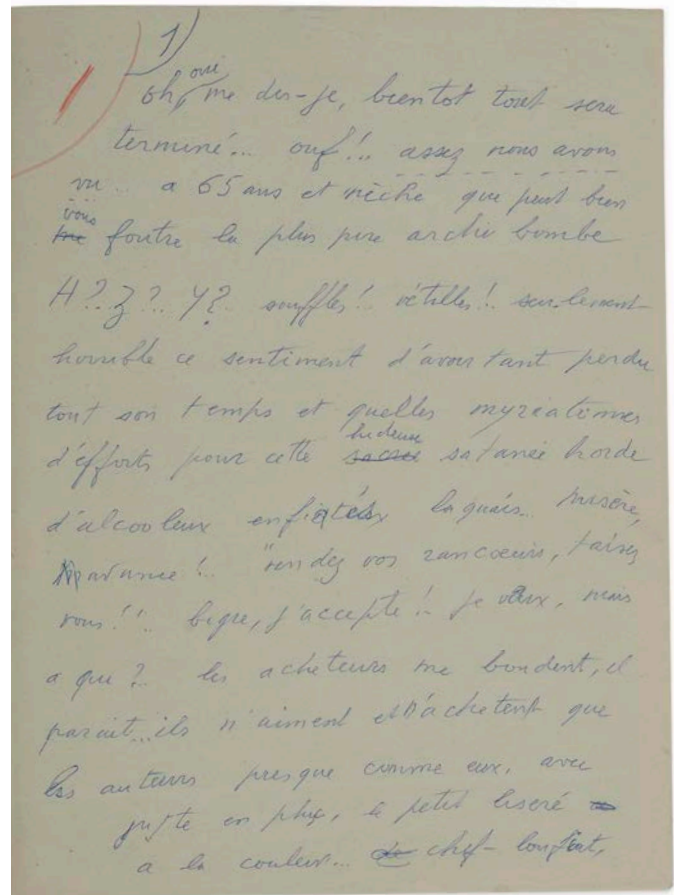
Gwen-Aël Bolloré a relaté, dans ses *Mémoires parallèles* (1996, p. 83-87), l'histoire de l'acquisition en 1960 du manuscrit de *Nord*, d'abord proposé par Céline à son frère Michel, qui en offrit une somme dérisoire. Outré, Céline déclara à Renée Bolloré, qui fréquentait le cours de danse de Lucette Almanzor : « Jamais je ne vendrai ce manuscrit à ton bourgeois de beau-frère, même s'il m'en offrait dix fois plus. Mais dis à ton mari qu'à ce prix il est à lui ». Et cet ancien combattant de la France Libre ajoute : « C'est ainsi que j'acquis, la main un peu forcée, cette pièce importante [...] Je le fis relier en quatre gros livres, plein maroquin décoré par Mercher, ce qui me coûta au moins le prix d'achat. Je l'offris à mon épouse pour je ne sais quelle fête. Entretemps, Céline avait écrit, sur une page de garde : "Ce manuscrit appartient à Renée Bolloré", pour bien montrer quel rôle subalterne j'avais rempli dans cette affaire ». Au décès de Renée Bolloré, leur fille Anne en hérita, puis le revendit à son père pour acheter un appartement.

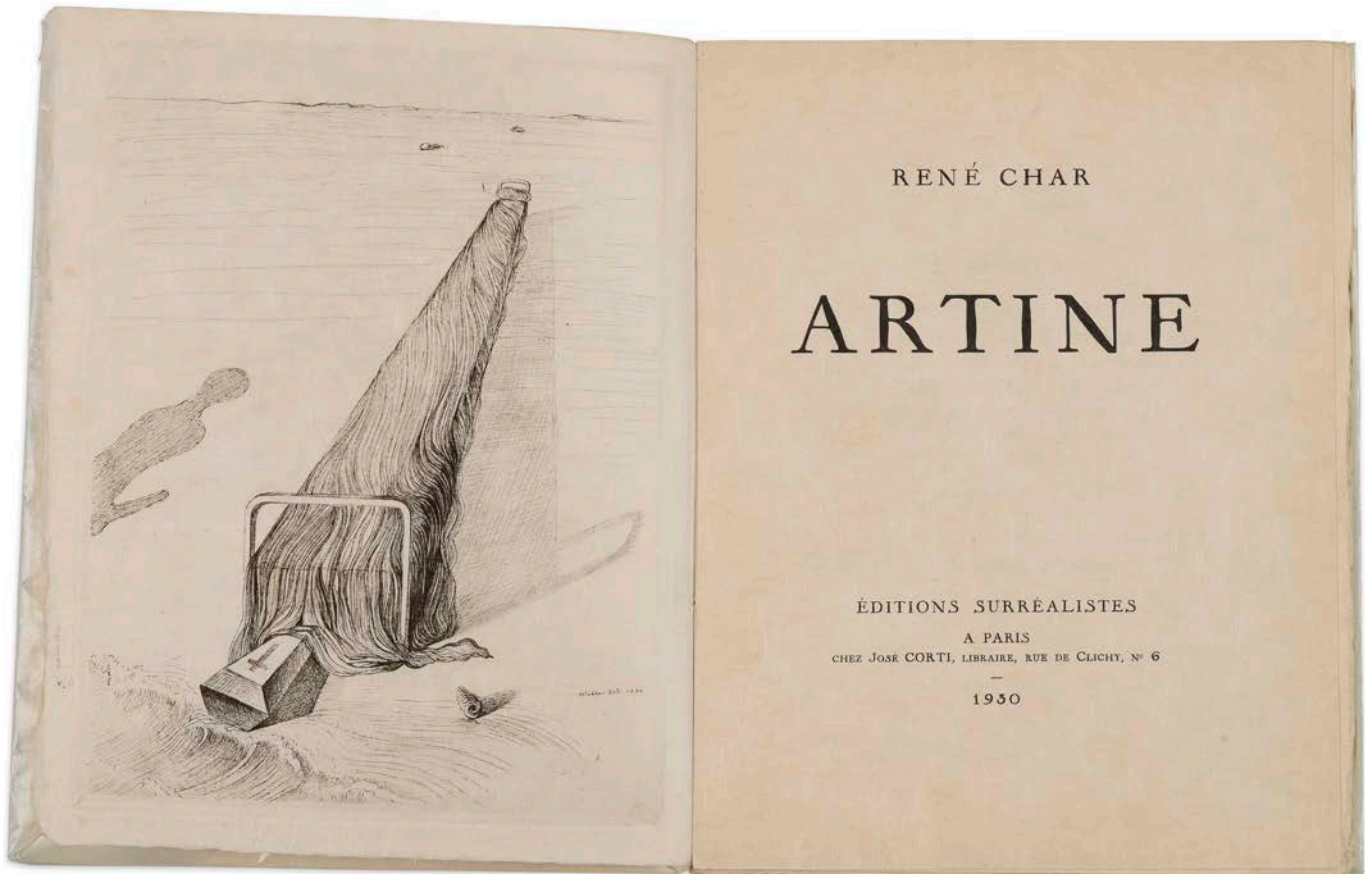
.../...

Nimier qualifiera encore *Nord* comme le « plus beau livre de Céline depuis *Voyage au bout de la nuit* ».

Le manuscrit est rédigé au stylo bille bleu sur papiers bleu, blanc ou jaune. Il est paginé de façon continue, de 1 à 1565. Le texte est divisé en 44 séquences, dont le numéro est porté au crayon rouge au début de chacune d'elles. Le manuscrit a été relié en quatre volumes. I : titre « NORD Roman », séquences 1 à 12, pag. 1-356 ; II : séquences 13 à 18, pag. 357-761 ; III : séquences 19 à 33, pag. 762-1141 ; IV : séquences 34 à 44, pag. 1142-1565. Ce manuscrit correspond à la version finale, mise au point après des mois de travail acharné, et confié à Marie Canavaggia pour établir la dactylographie (qui sera remise à Gallimard le 23 décembre 1959) ; quelques mots sont écrits d'une main différente, probablement celle de Marie Canavaggia, transcrivant l'écriture difficilement lisible de Céline. Le manuscrit présente cependant environ 5 000 mots ou passages biffés, corrigés ou ajoutés.

Chaque page porte les marques d'une opiniâtre relecture et des méticuleuses améliorations apportées par Céline à sa phrase. Les corrections qu'il apporte aux dernières pages sont d'une écriture déformée par la hâte ou l'angoisse, encore plus tourmentée que celle des premières. Sous les ratures, on voit par exemple Céline hésiter sur les relations de parenté des membres de la famille von Leiden ; on le voit s'acharner à mettre au point sa phrase par ratures successives, par exemple : « le dernier des [repris de pissotières] [carambouilles] parricides » ; ou bien « les deux [survivants] [pauvres blessés] [débris] [capilotades] [bribes] zigotos » ; la fin d'un passage sur Anne Frank, nommée « Esther Loyola », a été fortement corrigé : « nous avons éprouvé aussi certes ! mais que ça ne [m'a] nous a rien





27

CHAR René (1907-1988).

Artine (Paris, Éditions surréalistes, chez José Corti, 1930) ; in-4, frontispice, 20 feuillets, broché, emboîtement de maroquin noir moderne, plats de papier illustré de motifs abstraits, doublures de daim noir.

20 000 / 25 000 €

Édition originale de ce recueil de poèmes de René Char, exemplaire de Salvador Dalí, auteur du frontispice.

Artine est dédié « Au silence de celle qui laisse rêveur ».

« *Artine* est faite de plusieurs personnages en surimpression, qui représentent tout "l'être impondérable", la belle inconnue qu'on n'attendait pas, l'étoile fascinante, dont on ne peut détacher les yeux [...] C'est une suite de tableaux oniriques qui empruntent au rêve son flou, sa discontinuité. Mais les éléments qui rapprochent le poème du rêve

proprement dit abondent » (Jean Voellmy, *René Char, ou le mystère partagé*, 1989, p. 18).

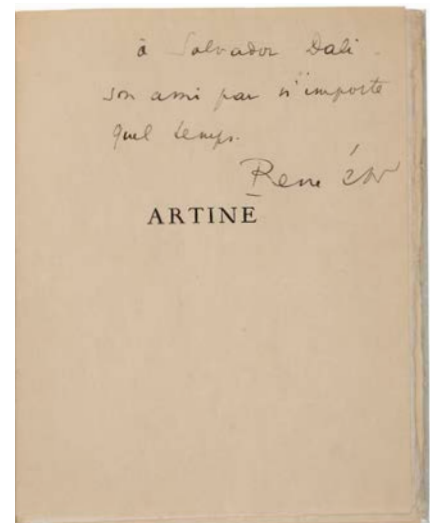
Un des 2 hors commerce sur Japon ancien, numérotés et signés par l'auteur, les seuls, avec les 30 premiers, à être illustrés de la gravure originale de Salvador DALÍ.

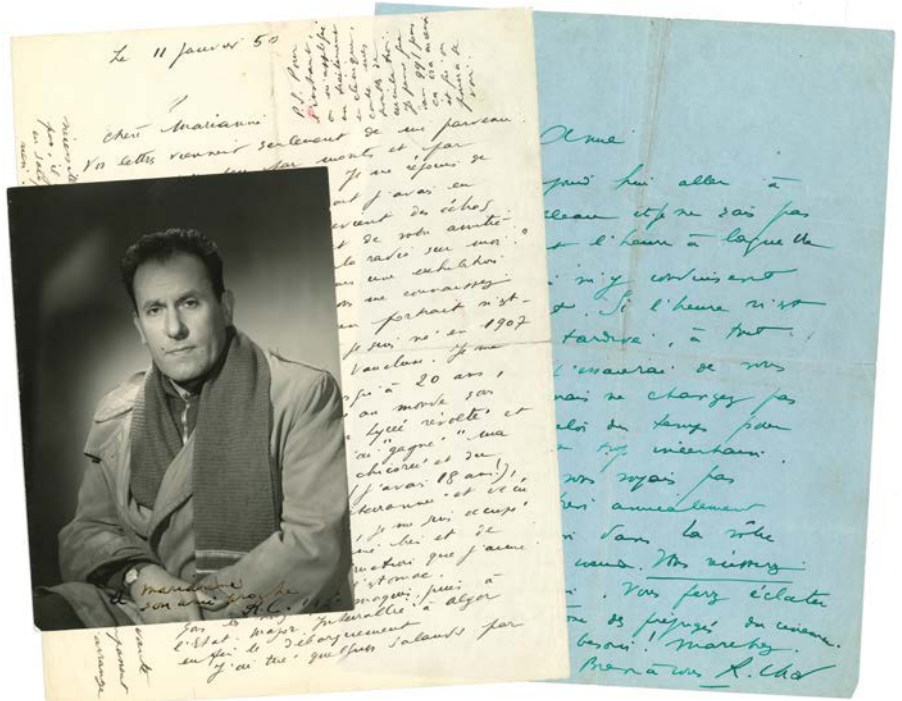
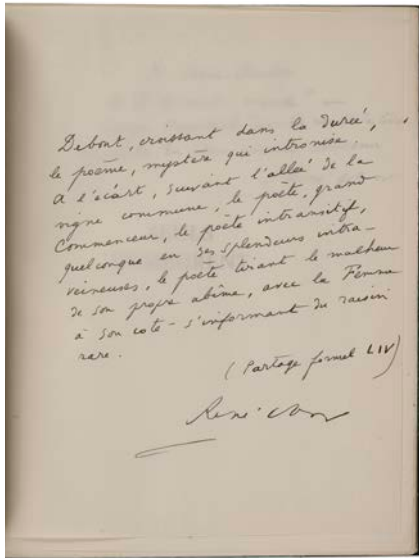
Exemplaire personnel de DALÍ avec cet envoi autographe : « à Salvador Dalí / son ami par n'importe / quel temps. / René Char ».

René Char n'avait adhéré au groupe surréaliste qu'en 1929 et c'est après un séjour chez Dalí qu'il publia ce recueil.

L'autre exemplaire hors commerce fut celui réservé à l'éditeur José Corti.

Exemplaire parfaitement conservé malgré de légères rousseurs à la couverture.





28

CHAR René (1907-1988).

Seuls demeurent (Paris, Gallimard, 1945) ; in-8 ; demi-chagrin vert foncé à coins, dos lisse titré en long, tête dorée, couverture et dos conservés (Semet & Plumelle).

1 200 / 1 500 €

Édition collective, en grande partie originale, tirée à 1013 exemplaires.

Un des 13 sur vélin pur fil Lafuma Navarre (n° II).

Envoi autographe signé à l'éditeur Louis BRODER, au faux-titre : « A Louis Broder. De "L'avant-monde" au "Visage nuptial" par la route des terres impossibles. En bien amical souvenir. René Char ».

Exemplaire enrichi de **deux poèmes autographes** (1 p. petit in-4 chaque) :

Force clémente : « Je sais où m'entravent mes insuffisances, vitrail si la fleur se détache du sang du jeune été »..., signé « R.C. ».

« Debout, croissant dans la durée, le poème, mystère qui intronise. À l'écart, suivant l'allée de la vigne commune, le poète, grand commenceur, le poète intransitif, quelconque en ses splendeurs intra-veineuses, le poète tirant le malheur de son propre abîme, avec la Femme/à son côté - s'informant du raisin rare » (**Partage formel** LIV), sSigné « René Char ».

29

CHAR René (1907-1988).

50 L.A.S. « René Char » ou « R. Char » et un POÈME autographe signé, plus une photographie dédiée, 1949-1976, à Marianne OSWALD ; 77 pages formats divers (quelques défauts ; le poème est déchiré).

2 000 / 2 500 €

Correspondance amicale avec la diseuse.

[Marianne OSWALD (1901-1985), chanteuse et actrice, amie des poètes, était une remarquable diseuse ; elle collabora à ses émissions radiophoniques ou télévisées consacrées à la poésie.]

11 janvier 1950. Il se réjouit des succès de Marianne en Allemagne. En prévision d'une émission radiophonique, il donne quelques éléments biographiques : « je suis né en 1907 à L'Isle-sur-Sorgue, Vaucluse. Je me suis bien emmerdé jusqu'à 20 ans, beaucoup mal présenté au monde sous l'aspect d'un élève de Lycée révolté et souvent puni. Puis j'ai "gagné" ma vie en vendant de la chicorée et du whisky à Marseille (j'avais 18 ans !), j'ai traversé la Méditerranée et vécu en Tunisie. Revenu, je me suis occupé de la terre que j'aime bien et de matériaux de construction que j'aime moins. Voilà pour l'estomac. Sous les nazis, le maquis, puis à l'État-major

Interallié à Alger enfin le débarquement. J'ai tué quelques salauds par nécessité militaire et civile en 1940-44. Je ne m'en vante pas, il y a trop de survivants qui les prolongent et les surpassent en saloperie. À présent je suis contre la peine de mort qui n'arrange rien »...

Il donne son accord pour un « projet de soirée à Cologne en ce qui concerne la lecture de mes poèmes, dédiés à l'amitié d'Albert CAMUS (*Feuillets d'Hypnos* lui est dédié). Il faut surtout y parler d'Albert et du terrible vide que sa disparition a causé. C'est à l'amitié qu'incombe de fleurir ce vide »... Mais il refuse d'apparaître dans une émission télévisée : « hélas !, la perspective d'un film n'est odieuse (même avec toi) que j'ai juré mes grands dieux de ne pas m'y prêter jamais. Tu ne te vexeras pas, je sais, de ma réserve - à mon égard. Tu la comprendras, mon amie. Lis mes poèmes, ils sont écrits pour cela, mais ne me demande pas de me montrer, ni d'étaler mon existence, poétique ou non, sur un écran de télévision »... Il donne quelques noms d'acteurs « pour dire, et non pas déclamer des poèmes », dont Pierre Vaneck ; lui-même a enregistré un disque « où je dis des poèmes »...

Il écrit pour elle le poème *Élisabeth petite fille* : « J'ai vu tes yeux bleus de vingt jours / Donner un frison clair aux feuilles », avec une variante (1 p. in-4).

Une photographie prise à L'Isle sur Sorgue représentant René Char est dédiée : « à Marianne son ami proche R.C. 1960 ».



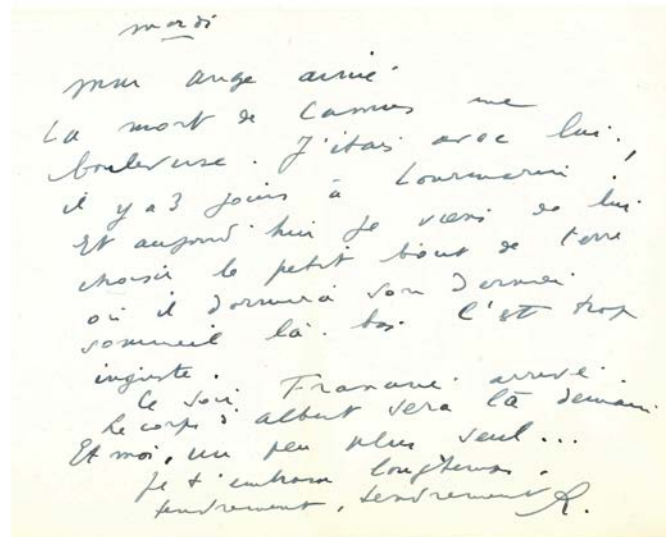
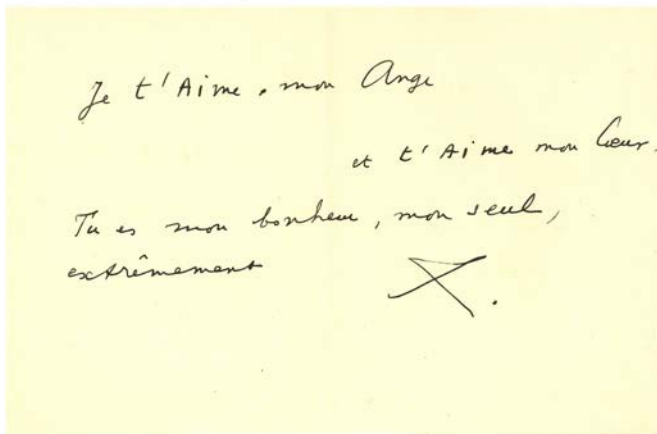
ratures et corrections ; *L'issue* et *Sans souvenir* ; ainsi qu'un tapuscrit surchargé de corrections autographes, *Jeanne qu'on brûla verte*, qu'il avait écrit pour un calendrier, mais qu'il a refusé de donner, ayant « appris que "l'affaire" était agitée par Mauriac, Le Corbusier, etc. »

21 février 1951. « Les villes quand elles sont capitales suppriment le visage du ciel. En explorant cette nuit ce visage, j'y ai découvert de la beauté et des yeux qui regardaient la Terre avec l'expression que j'aime découvrir, dans les vôtres quand ils ont heureux. Maryse, ma chérie, je vous embrasse et vous remercie de tout ce que vous êtes en moi et devant mes mains, pour moi et en la Poésie »...

Juillet 1952 : « Je t'Aime, mon Ange et t'Aime, mon Cœur. Tu es mon bonheur, mon seul, extrêmement ».

2 septembre 1958. « Sois bien, totalement bien mon Amour. Et si tu as besoin de la Provence et un peu de moi, prends le train et viens aussitôt. [...] CAMUS est arrivé cette nuit. Nous allons l'installer dans sa maison à 5 km d'ici. J'essaie hélas, de temporiser encore avec Lily, mais c'est la fin d'un être. Elle est effroyable, idiote et folle. [...] Je me casse la tête à son sujet et suis complètement démoralisé par ce que je découvre et ce que je vois »...

« Ma très chérie, T'écrire me paraît presque une monstruosité tant ta présence m'est naturelle, est ma part heureuse, est un bonheur dont l'intensité n'a fait que grandir dans l'indéfinité des jours. Je crois que je n'aime plus mon pays. C'est un grand arbre dont les



30

CHAR René (1907-1988).

Correspondance d'environ 520 lettres et cartes postales autographes signées (la plupart signées « René » ou R.C. », 1951-1966, à Maryse LAFONT ; environ 750 pages formats divers, enveloppes. Paris,

40 000 / 50 000 €

Importante et poétique correspondance amoureuse et littéraire, inédite.

[La poétesse Maryse LAFONT (1918-2001) a été une des compagnes de Char ; elle a publié chez GLM, de 1953 à 1962, 4 volumes : *L'Exil du guérisseur*, *Le Chemin des terres*, *Ma seule écriture*, avec un frontispice de François Laurié (qui n'est autre que René Char), et *Obscur laurier* dédié à Char.]

Nous ne pouvons donner ici qu'un bref aperçu de cette volumineuse correspondance amoureuse, à l'« Ange très aimé », au « Trésor », écrite principalement de Paris ou L'Isle sur Sorgue, alors que Maryse Lafont se trouve à Paris ou Biarritz. En dehors des tendresses amoureuses, Char encourage son amie dans l'écriture ; il donne des nouvelles de sa santé ; il est très affecté par la mort d'Albert Camus, et se soucie beaucoup de la santé mentale de sa sœur Lily...

Quatre poèmes autographes signés sont joints à des lettres : *Chanson des étages* (1955), composé pour Maryse Lafont comme l'indique la lettre jointe ; *Quatre parcelles du Lubéron*, en premier jet avec



racines se sont consumées en moi peu à peu et le voilà qu'il penche, qu'il va s'abattre. Maryse, je voulais que ma pensée ait le poids amoureux que tu aimes et qu'elle te doit, mais elle est triste, elle ne sait plus voyager... Je n'aime pas me séparer de toi. Il faudra que je t'embrasse mon amour, ma source comme jamais » ...

« Je t'écrirai presque comme un enfant te parlerait, celui-ci a confiance dans la soudaineté merveilleuse des mots, dans leur fraîcheur d'étoile, dans leur sens appliqué pour la première fois. Je n'ai qu'à contempler ton visage, étreindre ta présence, admirer ta jeunesse pour que l'épais tableau noir de ma vie, barbouillé de craie illisible, devienne aussi clair que le carreau d'une fenêtre illuminée, avec tes traits d'écolière adorable tout contre lui. L'immensité des pouvoirs de la nature et du ciel t'a adoptée »...

« Mon ange aimé, Ta lettre, ce matin, m'était portée sur un rayon de soleil ! Comme je voudrais que tu voies ce temps glorieux, tout à coup ! Certes, le froid est vif mais la montagne a des refuges adorables, où je peux retrouver des forces et de l'apaisement. La nature m'a toujours comblé. Ainsi je suis moins anxieux et souffrant qu'à Paris. Mais il me tarde de te retrouver, de te presser sur mon cœur, de te serrer dans mes bras »...

Au verso d'une carte GLM reproduisant un célèbre poème de Jacques Prévert, Char écrit : « Te souviens-tu ? lorsque je t'ai rencontré, tu m'avais dit que tu aimais les poèmes de Prévert. Celui-ci sans doute ? Lisons le ensemble. Je n'ai jamais voulu que ton bonheur, ta beauté, et les fruits pour tous de ta si belle poésie »...

5 janvier 1960 : « La mort de CAMUS me bouleverse. J'étais avec lui, il y a 3 jours à Lourmarin ! Et aujourd'hui je viens de lui choisir le petit bout de terre où il dormira son dernier sommeil là-bas. C'est trop injuste. Ce soir, Francine arrive. Le corps d'Albert sera là demain. Et moi, un peu plus seul... Je t'embrasse longtemps, tendrement, tendrement »...

[Octobre 1960]. « Merci, mon amour, pour ta lettre, ce matin. À travers la pluie qui tombe tu es ma claire, ma tendre Présence, mon constant bonheur. Ah ! Sois bien, sois telle que mon cœur et ma pensée ne cessent de te vouloir, avec ta santé entière. Je t'aime Maryse. Amoureusement. Je te presse et t'embrasse, mon ange »...

21 août 1962. « Maryse, mon Amour Le haut vent est venu et l'été se fripe. [...] Toujours cet irrégulier état de santé - haut et bas. Mon Ange, je prie nos Muses de t'accorder détente et poèmes. [...] Il y a une petite chienne couleur feu qui me tient compagnie, celle d'Allègre le .../...

quatre
Trois parcelles du Luberon

Couchés en terre de douleur,
mordus des grillons ^{des enfants},
② Tombés ^{de 30 ans} ~~d'arbres~~ ^{incapables} ~~exubérants~~
Sous fruits de la Brémoude!

*
Tels des mélèzes grandissants,
③ Au-dessus des conjurations,
mes jours, muraille d'incendies,
vous êtes le calque du vent,

*
Ton naufrage n'a rien laissé
④ qu'un gouvernail pour notre cœur,
un rocher creux pour notre peur,
O Buoux, barque maltraitée!

*
Dans un bel arbre sans essaim,
vous languissez de communion,
① vous éclatez ^{de division} ~~de division~~, ^{mei à l'écart}
jeunesse; ^{vous êtes} ~~vous êtes~~ ^{la neige}
~~dans le chemin de vos doigts:~~
~~c'est un soleil vivant répandu.~~

R. C.
Fév. 1962

L. Fils Sandoz:

merci, mon Amour, pour ta lettre,
ce matin. à travers la pluie
qui tombe tu es ma clarté,
ma sainte Présence, mon constant
bonheur.

Ph! Sois bien, sois belle que
mon cœur et ma pensée se centent
de te voir, avec ta santé entière.

Je t'embrasse Maryse. Amuse-toi comme
je te promets d'embrasser, mes
amours ta R.



.../...

braconnier, mon voisin. Puis un crapaud vient chaque soir prendre le frais devant la porte... Que tu me manques ! Ma très-chérie ! Je t'aime, j'ai tant envie de te serrer dans mes bras, de t'embrasser amoureuxment »...

19 février 1965. « Tu es la belle étoile, la très chère étoile qui brille là où personne ne la voit, d'autre que moi, ma Maryse »...

En 1966, Char s'occupe activement des grandes protestations contre la base militaire sur le plateau d'Albion, et fustige « la trahison et le défaitisme des meneurs politiques ! Tous des salauds sans exception ces messieurs du sommet qui se dit gauche, les pauvres villageois se le demandent, et les militants, éternels roulés »...

L'ensemble comprend également 5 télégrammes de René Char, un faux billet de banque dédié, un faire-part, 2 l.a.s. de Pierre NAVILLE à Char, 2 l.a.s. de Pierre-André BENOÎT à Char, une l.a.s. de Jean BEAUFRET à Maryse Lafont, une l.a.s. du Dr Odette POULAIN, et 7 photographies originales par Pierre-André Benoît représentant René Char et Maryse Lafont, ainsi que divers documents imprimés.



31

CHAR René (1907-1988).

35 L.A.S « René Char » ou « R. C. », 1955-1968, à Greta RAU, à Zürich ; 55 pages formats divers, enveloppes.

2 500 / 3 000 €

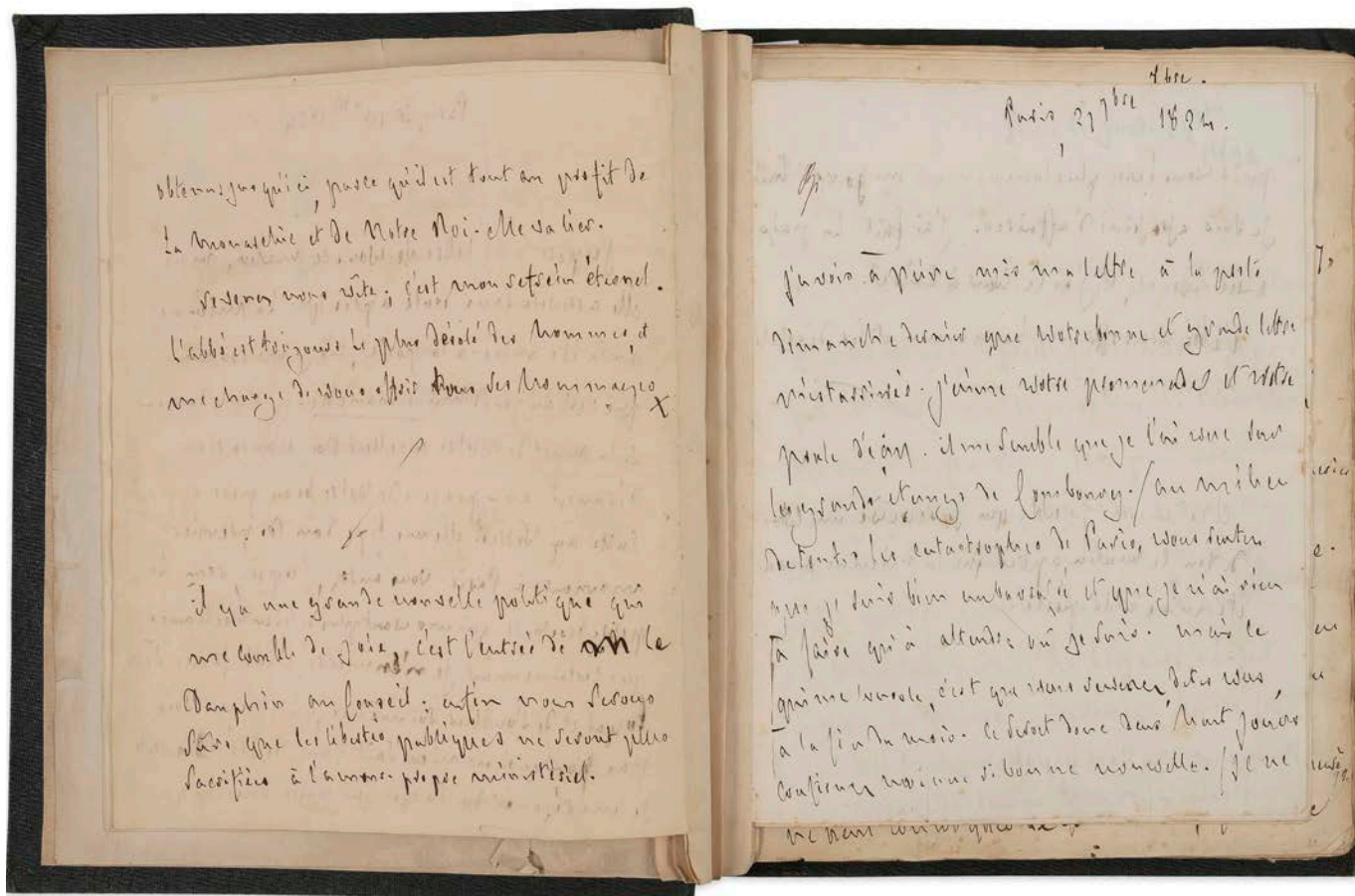
Belle correspondance à sa traductrice allemande Greta Rau.

Cette correspondance s'étend du 31 décembre 1955 au 9 janvier 1968, attentive, alternant périodes de proximité et d'éloignement, pendant lesquelles Char suit la vie et les travaux de son amie.

Jean Hugues a communiqué à Char la thèse de Greta Rau : *René Char une recherche de la nouvelle expression poétique*, que Char va apprécier. Greta Rau a traduit avec Franz Wurm les textes de Char pour un recueil intitulé *Schriften zur Bildenden Kunst*, publié à Zurich (Verlag die Arche) en 1963. Elle est également l'auteur de *René Char ou la Poésie accrue* (José Corti, 1957), que Char a recommandé à l'éditeur.

11 janvier 1956 : « Ne brusquez rien ! Prenez votre temps ! Dites-vous que "le devoir" est achevé et que quelque chose de plus intéressant commence peut-être (c'est du moins ce que je souhaite égoïstement !) : le tête à tête avec la poésie – forêt aux visages qui s'entrouvrent et s'expriment pour vous, sans souci d'autrui, ni de l'oreille du passant ! L'amitié avec le poème, c'est elle qui obtient tout »... - 11 février : « Je m'en veux un peu d'être devenu votre bourreau ! Mais non sanguinaire. Mon idée est que les êtres doués, élus, doivent être sans cesse sur la brèche et donner le meilleur d'eux-mêmes »... - 29 février : « La poésie n'est-elle pas intraduisible ? N'existe-t-elle pas que dans sa propre langue ? Et ce malgré des chances sublimes parfois [...] Le poème est un arrachement au sous-sol originel, du moins à sa naissance. Comment restituer cette chaleur du grand instant qui court dans les verres comme la voie lactée dans le ciel ? Attaquez-vous à Hypnos [Feuillets d'Hypnos] si vous n'êtes pas écœurée par ses méandres, sa tristesse incurable, son va-tout » ... - 10 mars : « J'ai bien reçu vos traductions de HEIDEGGER [...] J'ai été intéressé et ému par leur lecture. Je vous complimente pour le soin, la clarté, l'intelligence, le scrupule poétique que vous avez donné à ce travail difficile. Je le montrerai à Jean BEAUFRET dès que possible et le prierai de le soumettre à Heidegger afin d'obtenir son autorisation de le publier en France s'il est d'accord »... - 3 juin : il a montré le travail à Beaufret, mais a été « effrayé par la minutie de traduction de Beaufret [...] Je crois que les poètes ne doivent pas trop se mêler de traduire la pensée des philosophes ! [...] Je sais que CAMUS a ses traducteurs attirés, mais il faut pour la bonne règle que vous lui écriviez directement pour vous offrir à traduire *La Chute*. Vous vous recommanderez de votre thèse ou moi. Camus qui est la courtoisie même me fera part de votre lettre et je lui dirai ce que je pense de vous » ...

9 mars 1957 : « C'est pour moi mon amie je n'aliénerai jamais la liberté d'autrui ; la poésie et la réalité luttent ensemble, font mal dans un toujours incalculable – du moins certaines poésies qui ont la réalité qu'elles méritent. Et tout ce qui est beau, digne d'amour n'est qu'éclair. Au-dessus de cela plane une immense fidélité à ce qui nous a grandi, nous a illuminé. Quand on a compris cette terrible sobriété, sans s'enlaidir ni détester l'objet de tant de précautions et de tourments, on a tracé les frontières du royaume » ... - 4 mars 1966 : « Nous sommes à peu près abandonnés de la noble élite intellectuelle parisienne, trop occupée à compter les poils de son nombril ! Peu importe. Et les jeunes poètes sont occupés à rendre douillets leurs nids, à administrer leur réputation en bon termes avec le pouvoir. Il y a loin des refus et des révoltes de ma jeunesse à cette bouillie pour les chats dont les hommes se contentent aujourd'hui. Seules les femmes sont d'une agressivité et d'un courage constant » ... L'une des lettres est accompagnée d'une bibliographie de René Char dactylographiée et portant quelques annotations de sa main. (7 p in-4). **On joint** une l.a.s. de José CORTI à Char.



1825 (26 lettres). La correspondance reprend en août lorsque Cordélia part en cure à Eaux-Bonnes. « Je mène toujours la même vie et je travaille pour vivre un jour. J'oublie le présent en pensant à l'avenir auquel je suis déterminé d'arracher quelques jours de paix pour mes vieux ans. La monarchie durera bien autant que moi désormais, et nous nous en irons ensemble » (10 août). Il travaille aux *Œuvres complètes* : « Quand vous reviendrez, vous trouverez bien de l'ouvrage fait. J'ai travaillé à force. J'ai arrangé de grands plans de fortune avec mon pot au lait, et je tâcherai de ne pas sauter comme Perrette de peur d'accident. Notre solitude est plus profonde que jamais. [...] Je me lève à cinq heures. Je paperasse jusqu'à trois. Je vais me promener aux Tuileries ou sur notre boulevard. M^{de} de Chateaubriand se couche à neuf heures et je reprends moi travail jusqu'à minuit. Voilà toute ma journée » (12 août). Il a pu vendre sa voiture pour 5500 francs. Il dément des rumeurs : « Victime d'une prostituée et d'un intrigant [Mme du Cayla et Villèle], je n'ai cherché d'appui chez personne. J'excuse même, en partie au fond du cœur ceux qui ont agi si ingratement envers moi, et je crois que sans l'aide qu'ils ont trouvée, et la tentation qu'on leur a offerte, je serais encore où je n'ai pas regretté un seul moment de n'être plus. Ce n'est donc pas les instruments du mal qu'on m'a fait qui doivent vous persuader de ce qu'ils vous disent » (22 août). Cordélia est sur la côte basque : « Vous aurez vû la mer, et c'est une joie que je partage bien sincèrement. J'aime la mer comme ma mère et ma grand'mère : elle m'a vu naître et elle est si vieille ! Je lui dois tous mes plaisirs et tous mes souvenirs. J'en suis fou » (31 août). À la fin d'octobre, Cordélia part pour l'Italie en passant par la Suisse : « J'espère que vous avez épuisé tous les guignons sauf les neiges que vous avez peut-être rencontrées sur le Jura et dans les

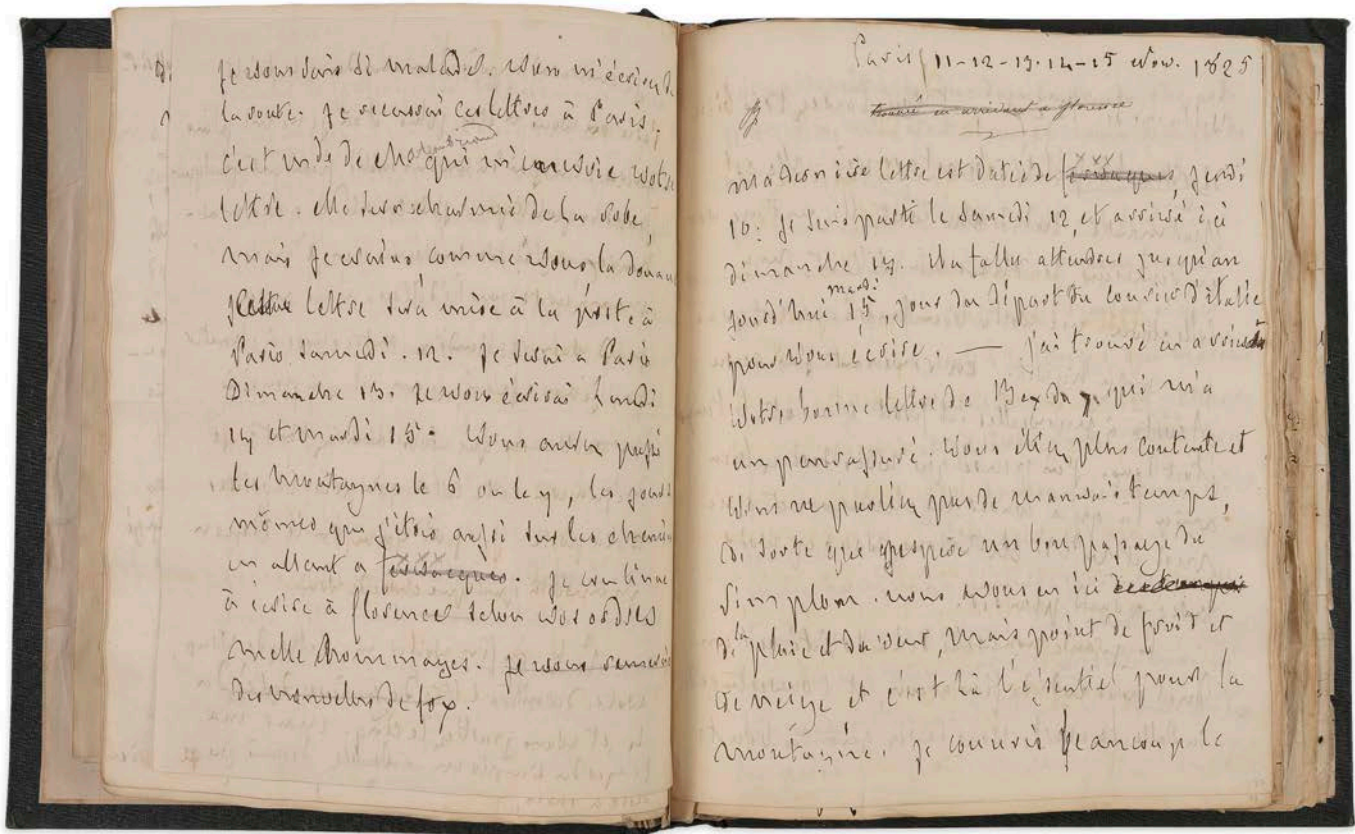
Alpes. Je calcule que c'est aujourd'hui même que vous devez arriver à Genève. [...] vous arriverez à Milan presque avec cette lettre. Vous verrez par là que vos amis vous suivent de leurs vœux au delà des montagnes et qu'il n'y a pas de distance pour les cœurs qui vous sont attachés. Vous êtes donc dans cette Italie que j'ai vue à des époques si différentes dans ma vie ; que je reverrais encore une dernière fois avec un intérêt triste, car quand on a un long passé derrière soi, il en coûte toujours un peu de regarder le chemin que l'on a parcouru. Écrivez nous tout ce que vous verrez. Faites nous voyager avec vous. Mon instinct de Pèlerin me fait prendre intérêt à tout récit de voyage. Les vieux soldats aiment les grandes histoires de bataille » (30 oct.). Il s'inquiète de la santé de son amie. « Rien de nouveau dans ma solitude, sinon que nous renvoyons ce matin même le sournois de domestique que vous vous soupçonniez d'être un espion. C'est de l'argent bien mal employé que de mettre des espions auprès de moi. La Police en saura-t-elle jamais plus que je n'en dis au public ? Je n'ai rien à cacher dans ma vie » (2-3 nov.). Séjour à Fervaques [chez Delphine de Custine] : « J'ai revu Fervaques avec peine et plaisir. Il y a si longtemps que je le connois, j'y suis venu dans tant de positions diverses ! Ces regards sur la vie écoulée sont toujours pénibles, et on aime pourtant à contempler le chemin parcouru. Je ne regrette rien, et j'accepte volontiers le court avenir qui me reste » (6-8 nov.). Il suit Cordélia dans son voyage : « le Milanais n'est pas l'Italie, ce n'est encore que la Gaule Cisalpine. Vous ne trouverez le ciel d'Italie qu'à Florence, et de là jusqu'à Naples le charme ira toujours croissant » (19-22 nov.). « Je suis bien de votre avis sur la cathédrale de Milan, mais pourtant, je vous avouerai que j'aime moins le gothique sous la lumière de l'Italie que dans nos rudes climats. Le Grec et le Moresque

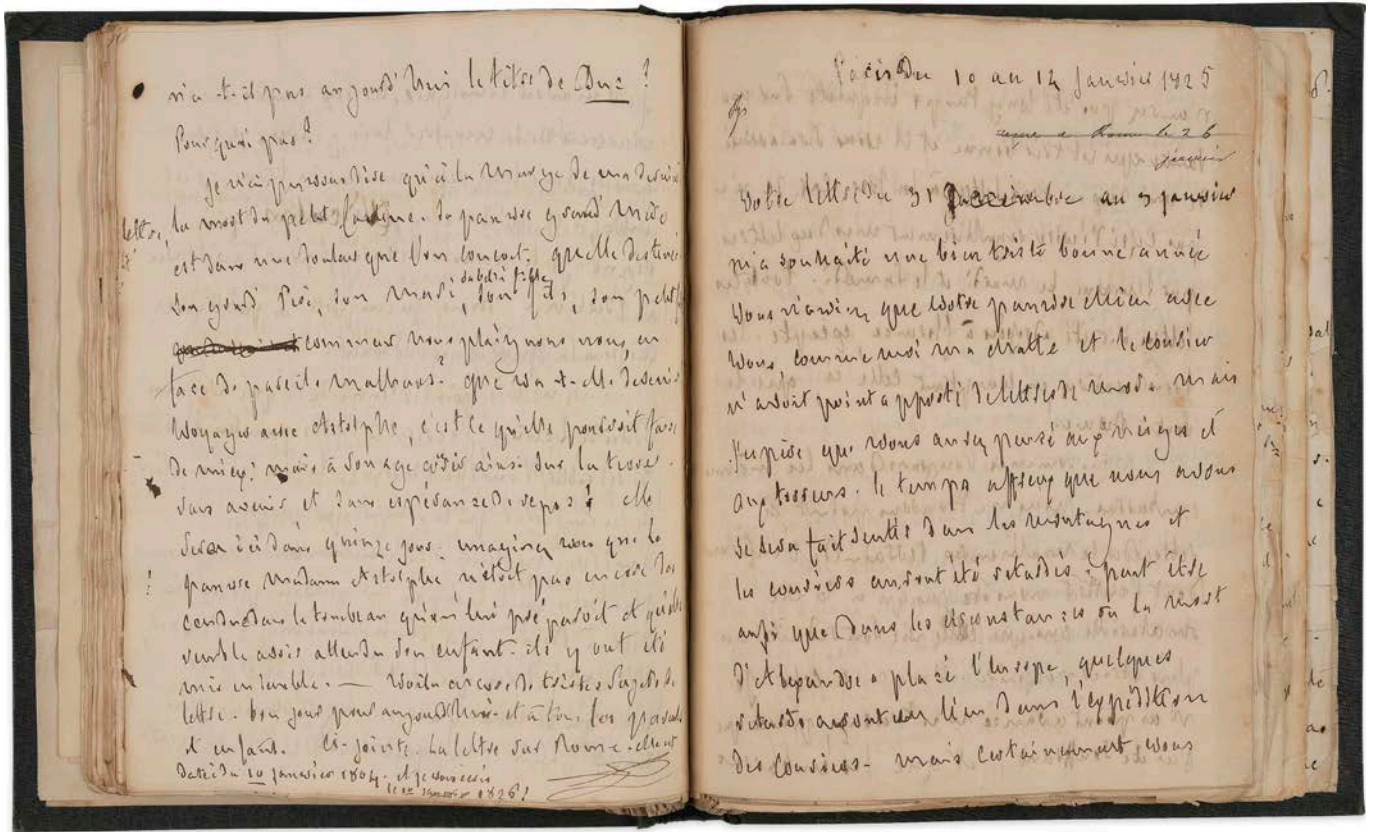
.../...

veulent un brillant soleil pour leur élégance ; le gothique s'arrange mieux des ombres et des nuages. Les terribles palais de Florence et les ruines de Rome sont graves, mais remarquez qu'ils représentent les guerres civiles du moyen âge, et la grandeur du passé : leur caractère n'est pas religieux, il est politique ; pour cette raison, il est moins en contraste avec cette espèce de religion naturelle qui naît d'une terre riante et d'un beau ciel » (24-29 nov.). « l'affaire de l'infirmerie est à peu près arrangée, quoique le terrain ne soit pas vendu et qu'il pèse terriblement sur moi, mais enfin nous pourrions nous retirer dans cet hôpital, et c'est un bien qui n'est pas à dédaigner : être sûr d'avoir un lit pour mourir en paix, c'est quelque chose pour un bon serviteur du Roi, et je ne suis pas plus exigeant que cela. Vous, vous parcourez maintenant cette belle Italie ; elle commence à Florence. Quand on peut voir des orangers, même en espalier, on est sauvé de tous les soucis du monde » (3 déc.). « Dites-moi bien comment vous avez trouvé cette Rome qui me plaisait tant. Me feroit-elle le même effet aujourd'hui ? Quand on devient vieux, on craint peut-être les vieilles choses. Elles vous appellent où quelquefois on a la faiblesse de ne vouloir pas aller. Je ne crois pas l'avoir, mais qui sait ? Tâchez de vous procurer ma lettre sur Rome. Vous me direz si le portrait est toujours ressemblant. Visitez aussi le tombeau de cette pauvre M^{de} de Beaumont que j'ai vue mourir si délaissée, n'ayant que moi pour recueillir son dernier soupir, ayant perdu tous ses parents massacrés, et pour laquelle j'ai été trois ans une garde-malade avec le pauvre Joubert, qui, lui-même, a disparu » (17-20 déc.). « Je ne suis pas gai infiniment, et j'ai peu de raison de l'être. Vous voyagez, et en finissant cette lettre, je vais me replonger dans le manuscrit de mes premiers voyages en Amérique, ainsi je n'ai plus de présent et je suis tout dans le passé et dans l'avenir. C'est une chose assez intéressante pour moi, mais extrêmement pénible que de me retrouver dans ces manuscrits,

tel que j'étais il y a trente ans. C'est un autre homme, mais, je n'ai pourtant pas trouvé un seul sentiment que je puisse désavouer ou dont j'eusse à rougir aujourd'hui. – Vous êtes maintenant sur la scène de mes autres voyages à une autre époque de ma vie. J'étais déjà changé : ainsi va de nous et du temps » (20-24 déc.). « C'est aujourd'hui le dernier jour de l'année. Je suis comme j'étais lorsque je passai le dernier jour sur un vaisseau battu par la tempête à la vue des côtes d'Afrique en revenant de Jérusalem. Encore une année sur ma tête et toujours le même sort. Il faut en prendre son parti. J'aurois pourtant bien aimé à finir cette année avec vous et à commencer la nouvelle avec vous » (27-31 déc.). Sur ses chattes : « Je vous prévient que la fille de M^{de} Mère est accouchée d'un enfant charmant de gouttière, et que sa grand'mère a enlevé à sa fille pour le nourrir. Ces deux dames et leur matou se sont établis dans un lit dont il est impossible de les faire déloger. Elles ont battu hier dans le plus noble combat le grand chien du bonhomme Le Moine » (18-22 avril, passage inédit).

1826 (45 lettres). « J'étais à Rome en 1803. J'y suis arrivé au mois de juin. J'y ai passé six mois. J'étais à Naples au mois de décembre de cette année 1803 et au commencement de l'année 1804. Tous ces détails se trouvent dans ma lettre sur Rome, adressée à M. de Fontanes. Cette lettre a été réimprimée et traduite à Rome même elle est aussi dans les notes du *Génie du Christianisme*. Ensuite j'ai traversé le nord de l'Italie en allant m'embarquer à Trieste pour la Grèce et la Terre Sainte. [...] J'aime ainsi à me promener en pensée avec vous » (3-7 janv.). « Je suis devenu vieux et blanc comme le temps. J'ai pris ma parure d'hiver et je trouve qu'elle n'est pas bien chaude. Vous, vous êtes encore bien plus maltraitée que nous ; mais vous êtes jeune, et le soleil d'Italie vous rendra la santé. [...] Vous voyez, par mon écriture, qui n'a pas beaucoup augmenté de beauté,





que ma main est toujours un peu engorgée par mon rhumatisme. J'ai tous les symptômes du radotage futur, et c'est pour cela que je voudrais avoir le temps d'achever mes mémoires avant d'être tombé en enfance » (10-14 janv.). « Rome est une grande consolatrice. Ses ruines et ses tombeaux calment beaucoup les peines qu'on a. Il a tant passé de chagrins et de malheurs par là qu'on est tout honteux de se plaindre » (14-17 janv.). « Ne croyez pas au reste que les misérables embarras de ma vie me causent une véritable tristesse. Depuis trente ans que je sers le roi, j'ai toujours été fort mal à l'aise. Pourquoi serois-je mieux à la fin de mes jours qu'au commencement ? Il ne m'irait pas bien d'être si douillet. Je n'ai jamais de souci sur ce point que pour M^{de} de C ; moi, je n'ai besoin de rien. Nous avons calculé qu'en faisant une vente publique et générale de nos meubles, nous aurions de quoi nous tirer de la crise que nous voyons approcher, parce que si nous ne trouvons pas à revendre ce malheureux terrain de l'infirmerie, les premiers termes de payement arrivent au mois de mars. [...] J'aimerois mieux être au milieu des ruines sous le beau soleil d'Italie que d'être enfermé dans la Chambre des Pairs pour écouter la discussion du Budget. Mes travaux sont interrompus depuis longtemps et vont l'être tout à fait pendant la session. Loin d'être prêt à conclure avec des libraires pour le mois de mai, il m'est impossible de savoir quand j'aurai fini. Il faut pour travailler une liberté d'esprit et une indépendance de fortune que je n'ai pas. Je tourne dans un cercle vicieux. Le défaut d'indépendance de fortune m'empêche d'en obtenir une et le pain que je cherche pour le jour m'empêche de gagner celui du lendemain » (21-24 janv.). « Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au bout de trois mois de séjour à Rome, on ne sait plus comment s'arracher de ces ruines. Aucune ville du monde ne produit cet effet. Pourtant, quand on a vu les monuments d'Athènes, ceux de Rome semblent être des ouvrages barbares. Si Pierre n'est beau

qu'intérieurement, son portail est lourd et d'un mauvais effet, mais vous savez qu'il n'est pas du grand maître » (31 janv.-4 fév.). « Vous êtes sous ce charme de Rome que tout le monde éprouve, et ce qu'il y a de bon, c'est que ce charme contraire à tous les autres, ne s'affaiblit pas, et qu'on aime toujours plus ces grandes ruines. [...] Les Martyrs sont remplis, dans le livre V^{ème}, de la description de Naples. [...] J'aurois bien un moyen de me tirer d'affaires : ce seroit de m'arranger avec les libraires et de leur vendre d'avance mes ouvrages, moyennant 100,000 francs, qu'ils me compteroient sur le champ, mais je ne veux pas absolument manger mon bled en herbe. L'hôpital me fait peur sur mes vieux jours » (4-7 fév.). Projet de retraite en Suisse : « Croiriez vous, qu'au moment de quitter peut-être pour jamais une patrie que j'aime tant et pour laquelle j'ai fait depuis mon enfance tant et de si longs sacrifices, je ne sois pas extrêmement triste ? Un sentiment de courage me soutient. Il faut que je mette les derniers jours de M^{de} de Ch. et les miens à l'abri du caprice et. de l'ingratitude des hommes, et que je trouve en moi seul cette indépendance que j'aurois pu peut-être attendre de mes services. Le Diable qui se fourre partout, soulève mon orgueil et quand je viens à trouver que j'ai en moi cette faculté d'indépendance, qu'un travail assidu de quelques mois me mettra au-dessus des menaces de l'avenir, j'ai besoin d'appeler à mon secours toute l'humilité chrétienne. Quant à la France, je n'y ai ni fortune ni famille, j'ai perdu l'une et l'autre pour le Roi. Il me reste quelques amis. Ne viendront-ils pas bien me voir dans ma retraite ? N'êtes-vous pas libre aussi, précisément comme moi par vos malheurs ? De l'ambition, je n'en ai jamais eue. J'ai l'habitude de l'exil et de la terre étrangère. J'ai beaucoup d'ouvrages à achever et peu d'années à vivre. Mes mémoires surtout et mon histoire de la Restauration me tiennent au cœur. C'est là où l'avenir trouvera mes ennemis tels qu'ils sont » (14-18 fév.). Mme de Chateaubriand est

.../...

partie pour le midi, à La Seyne, près de Toulon ; puis ils iront s'installer à Lausanne (18-21 fév.). « Je suis occupé à rassembler tout ce que je dois vendre, à régler l'affaire du terrain de l'infirmerie et à mettre de l'ordre dans mes papiers : on dirait que je pars pour l'autre monde. [...] C'est ma destinée : j'ai donné à la France une opinion monarchique légitime ; j'ai laissé le ministère après avoir donné au trône la seule chose qui lui manquait, une armée fidèle, et je m'en vais nud et content » (21-25 fév.). « Ne soyez pas inquiète pour mon avenir : pourvu que je ne devienne pas imbécille avant un an, et que je jouisse d'une bonne santé, mon travail me rendra plus riche que vous, et c'est moi qui vous prêterai tout ce que vous voudrez » (28 fév.-4 mars). « je vous écris le cœur tout ému encore d'un succès que j'ai obtenu hier à la chambre des pairs. J'ai eu le bonheur de faire passer un amendement pour défendre le trafic des esclaves dans le Levant ; c'est-à-dire que les vaisseaux français ne pourront pas porter de rivage en rivage les femmes, les enfans des malheureux Grecs, devenus esclaves entre les mains des Turcs. En attachant ce grand acte de justice, d'humanité, de religion à mon nom, je ne crois pas avoir ressenti dans ma vie une joie plus pure et plus légitime » (11-14 mars). « Je suis dans toutes les horreurs des affaires avec les libraires et les notaires. Nous n'avons pas fini hier de passer le contrat définitif ; nous recommençons aujourd'hui ; chacun chicane sur une clause, et puis sur une autre. Tout cela finira, mais c'est bien ennuyeux. Vous savez mieux que moi, ce que c'est que les affaires, et j'ai rarement eu à traiter, pour une somme de 555,000 francs. Aussi, suis-je plus fier que Roschild » (14-18 mars). Mort de Mathieu de Montmorency (21-25 mars). « Un billet daté de Lyon de M^{de} de Chateaubriand m'annonce qu'elle est retombée malade. Ce billet est très alarmant et je suis dans la dernière inquiétude. Je pars donc aujourd'hui » (1^{er} mai). Mme de Chateaubriand va mieux. « Ici, j'ai été reçu par les Lyonnais, qui donnoient un concert pour les Grecs avec une bonté que je ne méritois pas. J'ai été chanté, applaudi, reconduit chez moi » (Lyon 6 mai). Installation à Lausanne « dans une maison dont la vue s'étend sur le lac et sur les Alpes » (11 mai). « Vous nous trouverez, madame de Ch^d reprenant de la santé, moi travaillant jour et nuit, et le tout pour retourner l'un et l'autre, le plutôt possible, habiter notre petite maison de l'infirmerie » (21 mai). « Eh bien venez, n'importe par quel chemin, Mont-Cenis ou Simplon vous serez très bien reçue. Vous me trouverez me traînant comme vous quelquefois sur une béquille. Un rhumatisme aigu qui me fait souffrir comme un malheureux me tient la jambe depuis 15 jours. Ce pays est funeste dit-on pour les rhumatismes aussi le quitterons nous presque aussitôt que vous y aurez passé. Nous retournerons à Paris. Nous allons nous ensevelir à l'infirmerie » (10 juin). Mort de Delphine de Custine à Bex : « Son cercueil a passé ici hier ! C'est tout ce que j'ai revu d'elle ! Elle avoit trois ou quatre causes de mort, et une sans remède, le chagrin. Astolphe est venu m'embrasser [...] Je suis bien découragé, bien triste, je compte dix fois par jour les amis que j'ai perdus et je ne souhaite plus que de me rapprocher de ceux qui me restent. Je n'écrirai pas plus longtemps, je tourne aux larmes et vous avez assez de vos maux » (17 juillet)... Etc.

Lettres de Chateaubriand à la comtesse de Castellane, publiées par la comtesse Jean de Castellane (Plon, 1927 ; prépublication dans la *Revue de Paris*, août-septembre 1925) ; reprises dans la *Correspondance générale* de Chateaubriand (tome VII, 2004).

Provenance : Dorothée de Talleyrand-Périgord, comtesse Jean de Castellane (1862-1948) ; Louis Barthou (ex-libris, vente 25 mars 1935, I, 386) ; Pierre Leroy (vente 27 juin 2007, n° 55).

33

CLEMENS Samuel Langhorne, dit Mark TWAIN
(1835-1910).

MANUSCRIT autographe, **Huck & Tom** ; 3 pages in-8 au crayon (légères brunissures à la 1^{ère} page).

6 000 / 8 000 €

Manuscrit de premier jet pour une version scénique de Tom Sawyer.

[Dès le 13 juillet 1875, Clemens demande à son ami William Dean Howells de mettre en scène les *Aventures de Tom Sawyer* toujours non publiées. Howells refuse, mais avant même d'avoir reçu le refus de Howell, Twain enregistre les droits d'auteur. Le 21 juillet, il confirme en soumettant son synopsis. Peu de temps après, Twain termine le reste de la mise en scène. Vers la fin de 1875, ou au début de 1876, l'humoriste approche Henry J. Byron, acteur britannique, directeur de théâtre et metteur en scène, pour collaborer à l'adaptation de *Tom Sawyer*. La lettre de demande s'égare et, avant que Byron ne la reçoive, il se passe plusieurs mois. Clemens a un autre agent en Angleterre, Moncure Conway, qui approche un autre dramaturge, Tom Taylor, qui refuse lui aussi. Le refus de Taylor rend possible un autre contact avec Byron. On n'a cependant pas trouvé de traces d'une tentative de collaboration de la part de Byron. Clemens travaille alors sur d'autres adaptations avortées, et complète la version actuelle de *Tom Sawyer*. Voir *Mark Twain's Hannibal, Huck and Tom*, éd. Walter Blair (University of California Press, 1969).

Wake them. Talk. We'll save you. Gives them his crust & some hats. You been here so long people hunting them sure - "we'll be found - don't you worry. May be a week, cave is so big - but don't you worry."

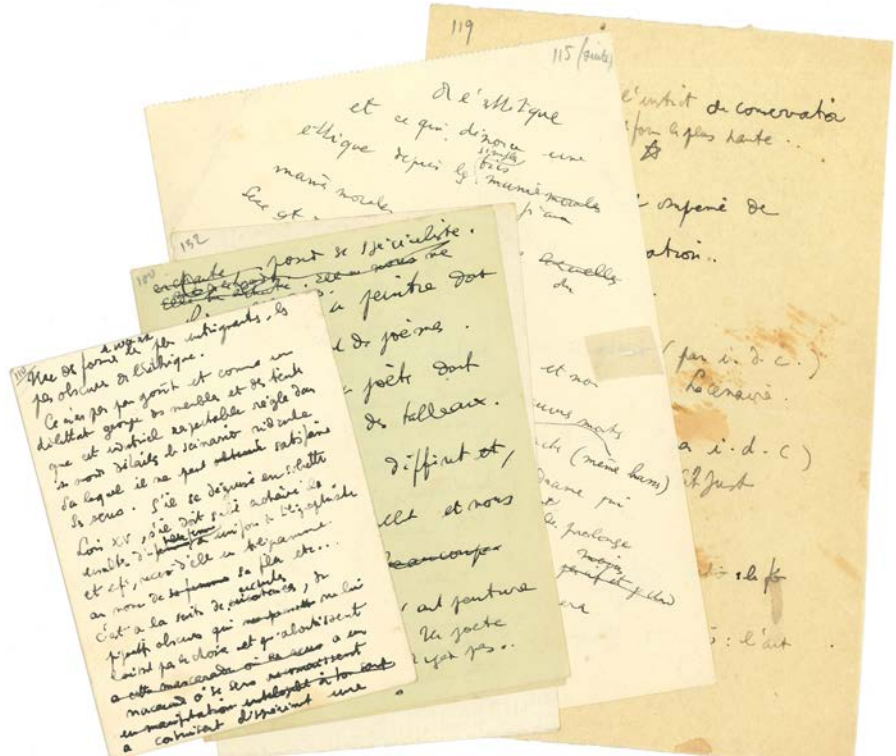
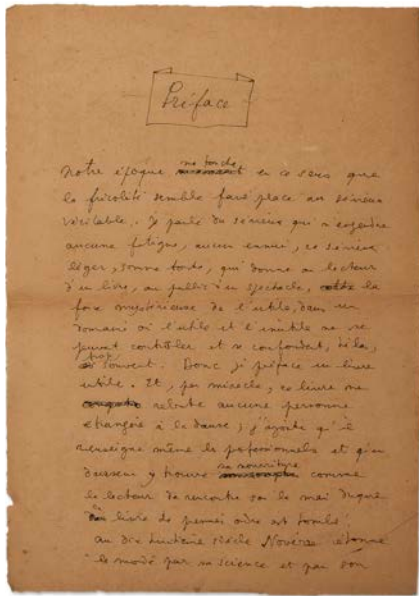
Devilish face of Joe peers out - will hire those boys - steals behind boys. Girls see him & scream. Boys jump up & stand paralyzed. Then they pump for the rock & the dodging begins for life & death, the girls looking on. (Maybe Tom trips him.) "Now, Huck. They fly - Joe pursues, the girls scream. Boys lose their hats near the hole. Cross the bridge. Joe crashes through. Boys return & examine. They hear nothing - he is dead. ^{Call} ~~Repeat~~ the girls, to hunt their way out. Exit. Crowd come winding in. "Come here!"

« Huck & Tom & one short piece of candle
They catch hats - or try to
Heard of Joe's death.
Huck & Tom - lost & hungry Talk. "Good! Here's plenty candles!"
Find hole - covered with paper boards. Sound it with fish-line - can't get into lower story that way. Exit.
Amy & Becky
They don't find candles.
Hungry & worn.
"Candles gone!" They don't remember just where they left them.
talk about Tom & Temple. Despair. Cry. Pray. Go to sleep. (meaning to die, but over come. Candle goes out.
Enter Joe.
Scared. Has heard noises. Will fly the cave. Will return in a year or two & settle with Tom & Huck. Hears distant voices - sees light - badly scared. Drops bag & flies. Exit.
Enter Tom & Huck
Find bag. "No use now - got to starve." Tom says "No." Examine - money all there. Discover girls asleep.
Jones reveals that it was Huck [who] saved the widow. They talk their despair. A [lad] discovers the hats. Takes off his own reverently. In reverent voice "Come here!" They gather & cry on each other,

arriving broken bridge. Then come down front & kneel silently. Tom discovers them. "Sh!" Now do as I tell you (then whispers the girls only.) All tip-toe down. Girls disappear & take their stations - Huck disappears. Ap's Cow hide. O, you darling I'm so glad to get you back again! (Embrace). Cow hides him - embrace again & so on.

Mary & Ben Rogers go wandering back & discover the hats with a scream. Wake them. Talk. We'll save you. Gives them his crust & some hats People hunting them sure - "we'll be found - don't you worry. May be a week, care is so big - but don't you worry. Devilish face of Jose peeks out - will hire those boys - steals behind boys. Boys pump up o[r] stand paralyzed. Then they pump for the rock & the dodging begins for life & death, the girls looking over. (Maybe Tom trips him.) "Now, Huck. They fly Joe pursues, the girls scream. Boys lose their hats near the hole. Cross the bridge. Joe crashes through Boys return & examine. They hear nothing - he is dead. Call this girls to pump their way out. Exit. Crowd comes winding in. »

[Traduction partielle :] Huck et Tom Ils attrapent des chapeaux, ou essaient. Ont entendu parler de la mort de Joe. Huck et Tom affamés. [...] Trouvent des trous recouverts de papier. Les testent avec des cannes à pêche. Entrer dans les dessous de l'histoire de cette façon. Ils ne trouvent pas de bougies. Exit. - Amy et Becky. Fatigués et défraîchis... Parlent de Tom et Temple. Disparaissent. Pleurent. Prient. Vont se coucher (font semblant de mourir, mais surmontent). La bougie s'éteint. Joe entre. Effrayé. A entendu des bruits. Bondit à la cave. Reviendra dans un an ou deux et s'installera avec Tom et Huck. Entend des voix lointaines, voit des lumières, est comme un bébé effrayé. Fait son sac et s'envole. Exit. - Entrée de Tom et Huck. Trouve un sac...Découvre une fille en train de dormir. John révèle que c'est Huck qui a sauvé la veuve. Ils parlent de leur désespoir. Un gamin. Découvre leurs chapeaux. Enlève le sien et fait une révérence... Ils se rassemblent et pleurent les uns sur les autres, en arrivant sur le pont accidenté. Puis descendent avant de s'agenouiller en silence. - Tom les découvre. « Chut ! » Maintenant comme je vous l'ai dit (chuchote aux filles seulement) en regardant la pointe de ses pieds. Les filles disparaissent et prennent leurs places. Huck disparaît. O toi peau de vache chérie Je suis content de te retrouver ! (Ils s'embrassent). La peau de vache l'embrasse encore, et encore. - Mary et Ben Rogers retournent se promener et découvrent les chapeaux et poussent un cri. Ils les réveillent. Discutent. Nous allons vous sauver. Leur donnent un croûton et des chapeaux. Les gens les cherchaient, c'est sûr, on vous trouvera, ne vous inquiétez pas. Peut-être une semaine, prenez grand soin - Ne vous inquiétez pas. - Visage diabolique et regard furtif de Joe. Embauchera ces garçons. Toujours derrière les garçons. Les garçons se redressent et se tiennent debout paralysés. Les tergiversations commencent pour la vie et la mort, sous le regard des filles. (Tom voyagera peut-être avec lui). Maintenant Huck. Ils détalent. - Joe les suit, les filles crient. Les garçons perdent leurs chapeaux à proximité du trou. Traversent le pont. Joe tombe, Les garçons reviennent et regardent. Ils n'entendent rien, il est mort. Demande aux filles de partir. Sortie. Tous reviennent.



34

COCTEAU Jean (1889-1963).

MANUSCRIT autographe signé « Jean Cocteau », **Préface**, [1937] ; 5 pages grand in-fol. sur papier vergé chamois (44 x 31 cm), sous chemise titrée au crayon rouge par Serge Lifar.

800 / 1 000 €

Beau texte sur la danse.

Préface au livre de Julie SAZONOVA, *La Vie de la Danse* (Denoël, 1937). Ce beau manuscrit présente des ratures et corrections.

« Notre époque me touche en ce sens que la frivolité semble faire place au sérieux véritable. Donc je préfère un livre utile »... Après Noverre et Petipa, en 1909, « Serge de DIAGHILEV apporte, avec une âme de sorcier, une boîte magique d'où sortent deux diables, deux anges, deux monstres divins : Pawlowa, Nijinsky. Leurs prodiges illustrent des textes qui les annonçaient de longue date sans les nommer »... En 1935, « Un Serge LIFAR, sous la tunique de sang d'Apollon musagète, peut enfin distribuer sa force avec calme et s'inventer des méthodes. Entouré d'une espèce de solitude effrayante, je lui trouve l'air d'un crime passionnel, mais d'un crime qui serait l'œuvre du chirurgien le plus habile. Le sang et l'ordre coulent côte à côte. Cependant [...] il peut aussi m'émouvoir sans que je sache pourquoi et trouver en moi des sources inconnues. [...] En ce qui me concerne la danse est la langue dans

laquelle je préférerais m'exprimer et ma formule de théâtre favorite »...

On joint une copie de la main de Serge LIFAR d'une partie de ce texte (1 page in-4 à son en-tête, et avec son tampon).

Provenance : collection Serge LIFAR (vente Genève, 13 mars 2002, n° 480).

35

COCTEAU Jean (1889-1963).

NOTES autographes ; 13 pages in-12 ou in-8 sur divers papiers, parfois imprimés au dos ou dactylographiés.

600 / 800 €

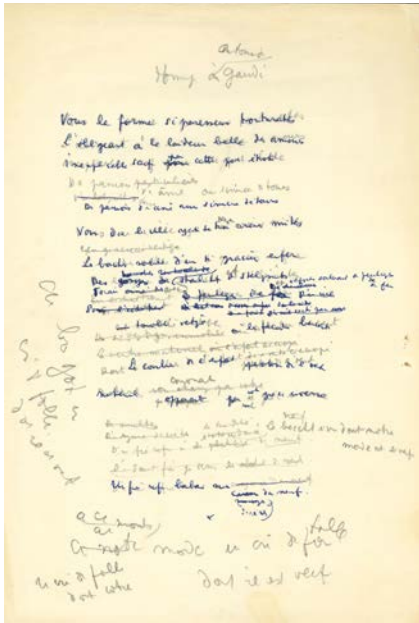
Notes préparatoires à des écrits sur l'art.

On retrouve dans ces brouillons les interrogations de Cocteau sur la peinture de PICASSO et de CHIRICO, sur la perception de l'œuvre d'art, sa réception, l'acte de création.

« Picasso est le peintre dont les tableaux sont des poèmes. Chirico est un poète dont les poèmes sont des tableaux. Ce en quoi ils diffèrent et se ressemblent et nous occupent »... « Écrire la "vie" de Picasso est

impossible car le beau monstrueux de ce peintre réside en ceci que sa vie est son œuvre »... « Jamais au cours de ces notes, il ne faudra confondre la peinture littéraire, véritable fléau, avec cette sorte de peinture qui nous concerne parce qu'elle est faite par des poètes »... « Il est capital de savoir si le fait de posséder et de regarder une mandragore – racine à figure humaine provenant du spasme d'un pendu – n'est pas de conséquences plus graves que de posséder et de regarder une statuette provenant du caprice du goût et des calculs d'un homme »... « Jusqu'à ce que l'œuvre d'art devienne un objet susceptible d'envoûter, elle ne compte pas »...

Jean Cocteau cite également des phrases ou des idées, empruntées ici à Lacenaire et Saint-Just : « On tue pour la gloire » et « on meurt pour la gloire ». Enfin, sur le même feuillet, il a inscrit ces maximes qui reprennent les thèmes de l'art, de la foi ou de l'âme et du génie : « La foi – ou l'instinct de conservation sous sa forme la plus haute. Le génie, réflexe suprême de l'instinct de conservation. [...] L'âme et l'instinct de conservation : la femme. L'esprit et l'instinct de conservation : l'art ».



36

COCTEAU Jean (1889-1963).

POÈME autographe, **Hommage à Antonio Gaudi**, [1953] ; 1 page in-fol.

300 / 500 €

Brouillon de premier jet et de travail de ce poème.

Le manuscrit, au crayon de papier et au stylo bille bleu, est abondamment raturé et corrigé.

Ce poème, de trois quatrains, a été conçu le 14 juillet 1953, lors du séjour de Cocteau à Barcelone : « Je voudrais ajouter à mes hommages, un hommage à Antonio Gaudi, l'architecte de Barcelone » (*Le Passé défini*, II, p. 195). Il a été recueilli, avec des variantes, dans *Clair-obscur* (1954), dans la section des « Hommages et poèmes espagnols ».

C'est un bel hommage au grand architecte catalan, Antonio GAUDI (1852-1926).

« Vous la forme si paresseuse torturâtes
L'obligeant à la laideur belle des amours
Inexplicables sauf par cette porte étroite
Des passions d'une âme aux sinueux
détours... »

On joint une L.A.S. « Jean Cocteau », Saint-Jean Cap Ferrat 12 mars 1952, [à Georges PIOCH ?] ; 1 page in-8.

Il lui retourne le livre « que vous avez eu la gentillesse de remettre à Olivier [LARRONDE] pour moi. Tout ce qui vient des Indes me passionne car elles possèdent la vraie science, la seule qui compte... **Plus** le livre

d'Abanindranath TAGORE, *Sadanga ou les Six Canons de la Peinture hindoue*, trad. Andrée Karpelès (Paris, Bossard, 1922 ; in-12 débroché, couv. manquante), avec le nom et l'adresse de Danièle Larronde sur la page de garde.

37

COCTEAU Jean (1889-1963).

2 L.A.S. « Jean », 1956-1959, à son voisin Emmanuel BERL ; 2 pages in-4 très remplies, enveloppe, et 1 page et quart in-4.

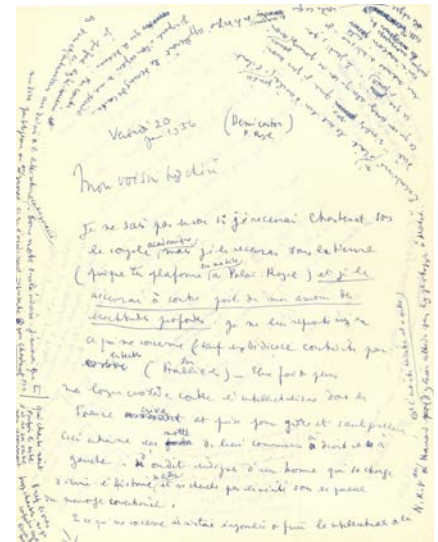
400 / 500 €

Palais-Royal 20 janvier 1956. Longue lettre sur l'Académie française et la candidature de l'historien Jacques Chastenet. De nombreux incises et commentaires sont ajoutés en marge, ou tête-bêche, tout autour de la lettre.

« Je ne sais pas encore si je recevrai CHASTENET sous la coupole académique mais je le recevrai sous la tienne (puisque tu plafonnes sur ma tête au Palais Royal) et je le recevrai à contre poil de mon amour des exactitudes profondes. Je ne lui reproche rien en ce qui me concerne, sauf une dédicace contredite par les textes (son Fallières). Une fois de plus ma longue croisade contre l'intellectualisme dont la France crève est prise pour grâce et sauts périlleux. Ceci entraîne une motte de lieux communs à droite et à gauche [...] L'académie m'était le seul lieu d'asile possible. [...] Je reproche à ton copain de ne peindre que le dessus. Par contre je préfère les historiens et les ducs et les ambassadeurs au dadaïs de la littérature contemporaine... Il note

ce quatrain : « Qui chaste naît / Parfois le reste / S'il ne sa veste / Nous retournait. Bref livres trop chastes. Ne pas confondre avec livres trop purs ». Il recommande de ne pas montrer cette lettre : « La bombe de mon journal ne doit éclater qu'après ma mort. La terre est une mauvaise farce et l'espace temps un mensonge dont nous sommes les dupes. Mais si on ne se suicide pas, il faut essayer de prendre cette farce au sérieux. Je cherche autour de moi un homme qui sans être dupe rendrait la justice sous un chêne. Il est probable que les seuls historiens dignes de ce nom en France sont Michelet et Alexandre Dumas »... Etc.

17 juin 1959. **Au sujet du refus d'un poème par la revue Réalités.** « Très cher Emmanuel Les choses se sont passées comme prévues. Retour à l'envoyeur avec une tartine de miel – "Ce poème magnifique surprendrait notre public" etc. "ne pourriez-vous écrire 4 à 5 pages..." etc. Non. Il fallait mettre ce poème et son chapeau en tête – comme une enluminure. J'avais tendu la perche, ils l'ont prise. J'en étais, hélas, certain. Triste époque... Il ajoute au dos : « On me rapporte que *Réalités* parle de moi comme un *touche à tout de talent* (sic). Avant c'était touche à tout de génie. J'ai baissé en grade ».



COLETTE (1873-1954).

4 L.A.S. « Colette », [1922 et s.d.], à Léopold MARCHAND ; 5 pages, formats divers, 2 à en-tête *Le Matin*, 2 au crayon, 2 enveloppes.

400 / 500 €

Léopold Marchand collabora, entre autres, à l'adaptation théâtrale de *Chéri*, à laquelle elle fait ici allusion.

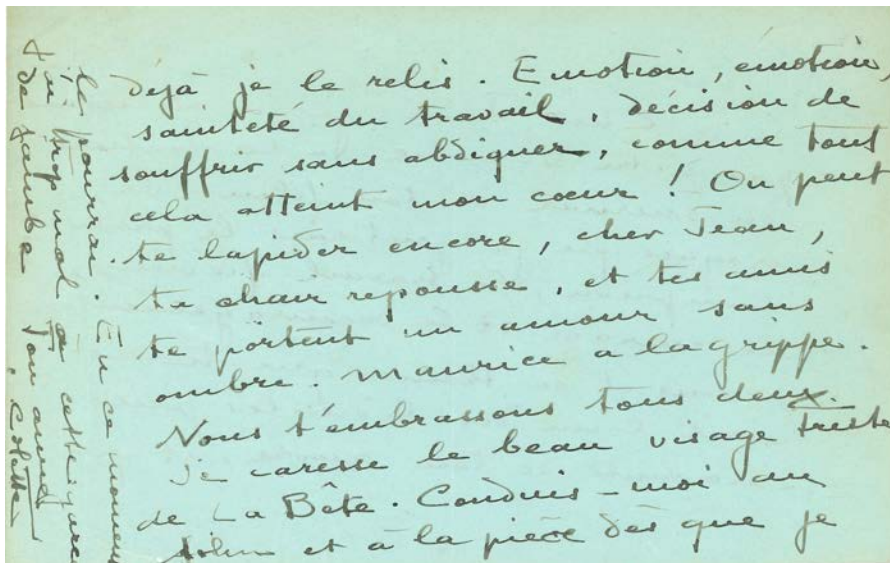
« Je ne sais que faire de toutes ces Ch...éries, mon petit Léo, je te les envoie »...

... « Je dîne avec Sidi [son mari Henri de Jouvenel] à la maison et je compte travailler après dîner, et finir cette ceci-et-cela de bon dieu de scène. Tu peux me trouver au *Matin* soit au téléphone, soit en véritable viande »...

« Tu n'ignores pas que nous avons un "Caducée" qui nous tombe sur le KKh.. à 2 heures »...

Elle prie Léo de venir la trouver de bonne heure au *Matin* ; elle lui donnera les clés de Rozven...

On joint une L.S. « Colette de Jouvenel », 19 juin 1919, à Tristan Bernard, à qui elle demande un portrait de lui pour accompagner la publication de son conte dans *Le Matin* (1 p. in-8).



39

39

COLETTE (1873-1954).

L.A.S. « Colette », [1946], à Jean COCTEAU ; 2 pages oblong in-8 sur papier vert d'eau.

400 / 500 €**Belle lettre sur *La Belle et la Bête*, journal d'un film.**

[Lors de la sortie du film *La Belle et la Bête*, en 1946, Cocteau fit paraître son *Journal du film* (J.B. Janin, 1946).]

« Cher Jean, je n'attendais pas d'être si émue à la lecture du *Journal* de ton film. Je croyais que je goûterais le prévu et l'imprévu, le travail fiévreux, le courage et le découragement. Mais il se trouve que tu as écrit l'un des livres les plus émouvants de ton œuvre, et que déjà je le relis. Émotion, émotion, sainteté du travail, décision de souffrir sans abdiquer, comme tout cela atteint mon cœur ! On peut te lapider encore, cher Jean, ta chair repousse, et tes amis te portent un amour sans ombre. Maurice [Goudek, son mari] a la grippe. Nous t'embrassons tous deux. Je caresse le beau visage triste de La Bête. Conduis-moi au film et à la pièce dès que je le pourrai. En ce moment j'ai trop mal à cette garce de jambe »...

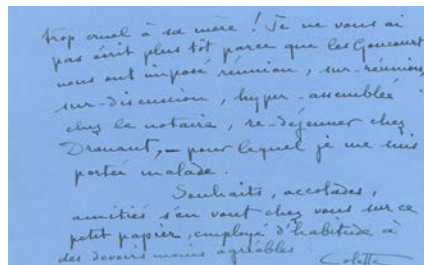
40

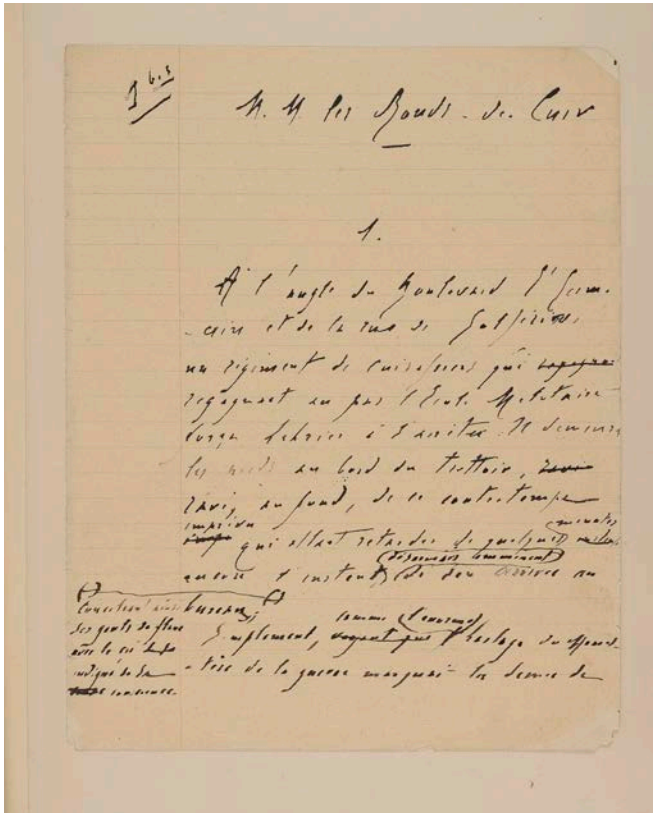
COLETTE (1873-1954).

L.A.S. « Colette », [Paris 27.XII.1947], à Pierre BERÈS ; 2 pages oblong in-8 sur papier bleu, enveloppe.

250 / 300 €**Charmante lettre à son ami libraire, évoquant les délibérations du jury du prix Goncourt.**

« "La plus grosse pèse 750 grammes !" me dit Pauline. Elle est aussi fière que si elle avait pondu elle-même ces poires et ces pommes de paradis terrestre. C'est magnifique ! » Puis elle évoque une prochaine naissance, souhaitant à Huguette « un enfant de poids, un enfant-record, – mais pas trop cruel à sa mère ! » Elle n'a pas écrit plus tôt : « les Goncourt nous ont imposé réunion, sur-réunion, sur-discussion, hyper-assemblée chez le notaire, re-déjeuner chez Drouant, – pour lequel je me suis portée malade »... [C'est Jean-Louis Curtis qui remporta le prix Goncourt 1947 pour *Les Forêts de la nuit*.]





41

COURTELINÉ Georges (1858-1929).

MANUSCRIT autographe signé « G. Courteline », **M.M. les Ronds-de-Cuir**, [1893] ; 250 pages in-4 (22 x 17,5 cm, montées sur des feuilles de papier vergé ; le tout relié en un volume in-4 plein maroquin havane janséniste doublé de maroquin vert-myrtle cerné d'un filet doré, gardes de moire brune, dos à 5 nerfs souligné de filets à froid avec titre doré, tranches dorées (Huser).

15 000 / 20 000 €

Manuscrit de travail, complet, du roman satirique de Courteline sur les fonctionnaires.

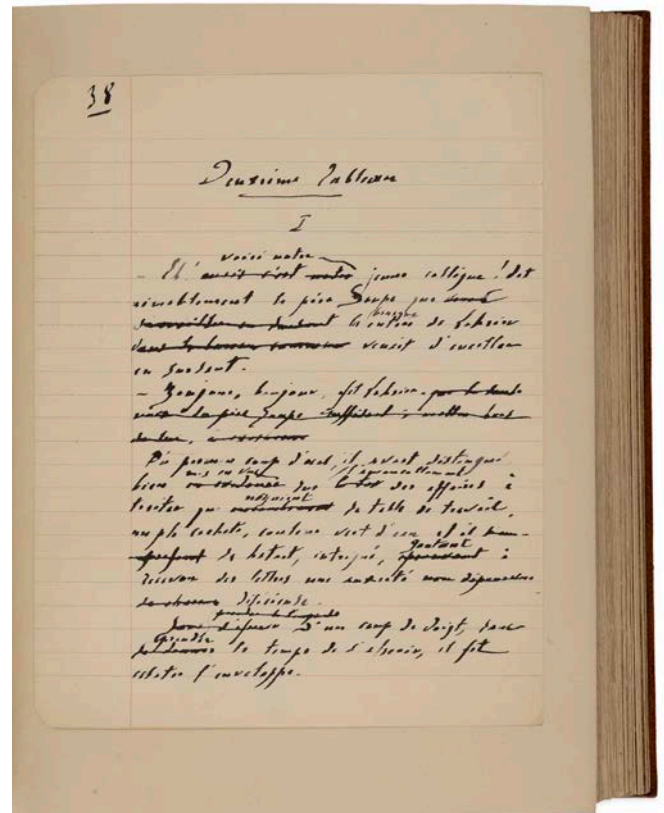
Sous son pseudonyme de Georges Courteline, Georges Moinaux a d'abord publié dans *L'Écho de Paris*, du 24 août 1891 au 7 mars 1892, sous le titre général de *Messieurs les Ronds-de-cuir* une série d'« humoristiques études de la vie de bureau », qu'il connaissait bien, étant lui-même expéditionnaire à la Direction des Cultes, complétée par d'autres scènes de juillet à novembre 1892. Il transforma ensuite, au terme d'un important travail de réécriture, ces scènes en un véritable roman, divisé en six tableaux de trois chapitres chacun, dont le manuscrit fut achevé le 21 avril 1893... et perdu dans un fiacre, puis heureusement retrouvé (comme l'auteur l'a conté dans un avant-propos pour l'édition Bernouard en 1927). Le roman, dédié à Catulle Mendès, fut publié en 1893 chez Flammarion, avec une préface de Marcel Schwob (« Essai de paradoxe sur le rire »), et des illustrations de Louis Bombled. Son succès suscita une adaptation théâtrale en 1911 par Robert Dieudonné et Raoul Aubry, et deux films par Yves Mirande (1936) et par Henri Diamant-Berger (1959).

Dans les bureaux de la Direction générale des Dons et Legs, où il fait s'égarer le conservateur du musée de Vanne-en-Bresse, désireux de faire liquider le legs Quibolle, Courteline met en scène tous les grades de la bureaucratie paperassière et incompétente, depuis le directeur jusqu'à l'expéditionnaire. Le chef de bureau finira assassiné par un de ses subalternes devenu fou. Après l'enterrement, le roman s'achèvera par une folle soirée dans un cabaret, où l'on reconnaît le Mirliton d'Aristide Bruant.

Le manuscrit, à l'encre noire au recto de feuillets lignés ou quadrillés provenant d'un cahier, présente de nombreuses ratures et corrections, surtout dans son premier tiers, où l'on dénombre une dizaine de corrections par page, dont un tiers d'additions interlinéaires ou dans les marges. Les corrections se font plus rares à partir du troisième tableau. Par exemple, dès le début, alors que l'employé Lahrier est retardé dans son arrivée au bureau par un défilé militaire, l'auteur ajoute en marge : « conciliant ses goûts de flâne avec le cri indigné de sa conscience »... Plus loin, évoquant le mystère par lequel Gabrielle, la maîtresse de Lahrier, s'est appelée *Tata*, il ajoute : « et éternel besoin de calinerie des amoureux demeurés très enfants »... C'est ici la mise au point du texte définitif, ayant servi pour l'impression, et paginé par Courteline de 1 à 249, et complet des six tableaux : Premier tableau (p. 1-36), Deuxième tableau (p. 37-74), Troisième tableau (p. 75-105), Quatrième tableau (p. 107-146), Cinquième tableau (p. 147-199), Sixième tableau (p. 200-249).

On a relié en tête une L.A.S. à Stéphane Pichon, directeur du *Petit Journal*, du 17.X.1917 (2 p. oblong in-12), au sujet de ses droits d'auteur : « Estimez-vous que la "propagande" constitue une rétribution suffisante du travail d'écrivains pas toujours riches, hélas !... et auxquels les temps ne laissent pas de se montrer terriblement durs ? »...

Provenance : Charles Hayoit (ex-libris, vente III, 29-30 novembre 2001, n° 378).





42

DAUDET Alphonse (1840-1897).

MANUSCRIT autographe, **Jack**, [1875] ; 189 feuillets (environ 50 x 12 cm) écrits au recto (quelques effrangeures et petites déchirures), montés sur onglets sur des feuillets de papier vélin reliés en un volume grand in-fol. demi-maroquin tête de nègre, étui (abîmé) (**Alix**).

25 000 / 30 000 €

Manuscrit spectaculaire d'un des plus importants romans de Daudet, Jack.

Jack, mœurs contemporaines parut en feuilleton dans *Le Moniteur universel* à partir de juin 1875, et en 2 volumes chez E. Dentu le 9 février 1876 avec cette dédicace à Flaubert : « Ce livre de pitié, de colère et d'ironie est dédié à Gustave Flaubert mon ami et mon maître ». Commencé avant l'été 1874 (Daudet abandonna *Le Nabab* sur lequel il commençait à travailler), nourri d'excursions en Bretagne, écrit à l'hôtel Lamoignon et à Champrosay, il fut achevé – alors que la publication en avait commencé – vers la fin d'octobre 1875 : « J'avais mis près d'un an à l'écrire ; c'est de beaucoup le plus long et le plus vite mené de tous mes livres » (voir le chapitre sur *Jack* dans *Trente Ans de Paris*).

Daudet s'est inspiré, pour ce « livre cruel, livre amer, livre lugubre », de la lamentable histoire de Raoul Dubief, un jeune garçon qu'il avait connu en 1868, mort à vingt ans à l'hôpital après une vie de misères, abandonné de sa mère, une cocotte parisienne maîtresse d'un homme de lettres. Au centre du roman, alors que Jack est devenu ouvrier à Indret, on peut lire une des premières peintures, tout à fait saisissante, du monde industriel et des machines ; ainsi qu'une très vivante évocation du peuple des faubourgs parisiens.

Étonnant manuscrit par sa présentation. « Le manuscrit en est doublement curieux, sur une grande longueur d'un papier épais, grenu, large tout au plus de douze centimètres, une sorte de papyrus sans fin replié sur lui-même, puis une autre copie tout entière de la main de madame Daudet, gros volume cousu d'un fil épais qui retient les pages » (Lucien Daudet, *Vie d'Alphonse Daudet*). Ce sont en effet de longues et étroites bandes d'un papier beige assez grossièrement découpées, entièrement remplies sans la moindre marge d'une petite écriture très serrée. On y a joint trois grands feuillets (d'un papier plus épais et granuleux) restés vierges, sauf un sur lequel Daudet a jeté ces quelques notes : « Il me semble que je serais heureux d'écrire mon nouveau livre sur ce papier revêche qui arrête la plume, l'oblige à ne pas aller plus vite que la pensée. – Il faudrait dans ce premier chapitre montrer l'enfant promené par sa mère dans deux ou trois institutions qui n'en veulent pas à cause d'elle. – l'enfant n'est pas admis chez les pères. – admis chez les pères ».

Manuscrit de premier jet, abondamment raturé et corrigé, et très différent du texte publié. Daudet a parfois considérablement remanié son texte. On relève de nombreuses et souvent très importantes suppressions ; de longs passages sont biffés ; des épisodes sont supprimés ou transformés, d'autres ont été ajoutés. De nombreuses additions sont portées par Daudet dans les interlignes du manuscrit. Il note également des remarques pour la mise au point du texte, pour des changements à apporter, des développements ou des dialogues à faire (nous en donnerons quelques exemples). On relève également au verso de plusieurs feuillets des rédactions abandonnées.

Le manuscrit est divisé en trois livres (trois parties dans l'édition).

[PREMIER LIVRE] paginé de 6 à 80 (les 5 premières pages manquent, correspondant au début du chap. I, *La mère et l'enfant*). Il *Le Gymnase*

Moronval (il y a 2 p. 18, l'une étant une longue addition faisant l'histoire de Moronval). [III *Grandeur et décadence du petit roi Madou-Ghézo*] (manque la p. 20 qui commence ce chap.). IV *Une séance littéraire au Gymnase Moronval*. V *Suite d'une lecture au Gymnase Moronval* (trois autres tires rayés ; au f. 40, Daudet s'est amusé à dessiner quelques-uns de ses personnages : Dargenton, Madou Ghezou, Mme de Barancy, Jack, et un canard chinois, un éléphant, un kangourou). VI *Le petit roi* (à la fin du chap., il note : « Donner du comique à cette fin... Les 3 corps de troupes. Moronval et les ratés en tête. Les petits pays chauds puis Jack. – Petits pays chauds éparpillés, s'arrêtant aux devantures de pâtisseries ! Allons ! – Et tous les uns aux autres : Allons ! »). VII *La fuite* [devenu : *Marche de nuit à travers la campagne*]. VIII *Parva domus magna quies* (note : « Mettre du dialogue si possible dans les scènes de la vie à deux » ; début abandonné de ce chap. au verso du f. 56). IX *Première apparition de Bélisaire*. X *La vie n'est pas un roman !...* [ce chapitre a été divisé en deux dans l'édition, le chap. X intitulé *Cécile* et le XI gardant ce titre].

LIVRE DEUXIÈME. L'APPRENTISSAGE, paginé de 1 à 53. I *Indret* (note : « Le défaut de ce chapitre est de manquer de dialogue chez Roudic. J'ai très mal rendu aussi l'espèce d'indifférence méprisante de tous ces hommes durs à la peine pour l'apprenti Gringalet, et son endomestiquement »). II *L'étau*. – *Nouvelle apparition de Bélisaire* [seule la première partie du titre figure dans l'édition]. III *Jack commence à se mettre au pas* [titré dans l'édition *Les machines*]. IV *La Dot de Zénaïde*. V *L'ivresse* (plusieurs titres rayés dont *Jack tire une bordée*). VI *Un colon pour Mettray* (titre rayé : *Des nouvelles d'Indret* ; intitulé dans l'édition *La mauvaise nouvelle*). VII *Un colon pour Mettray*. VIII *La chambre de chauffe* (f. 46 en double avec une première rédaction découpée). IX *Le retour* (autres titres envisagés : *La revue des races futures* et *Ce que le vent disait la nuit à cette mère*).

TROISIÈME LIVRE, paginé de 1 à 57 [+ 4 ff. non paginés]. I *Cécile*. II *Convalescence* (les 2 premiers ff. de ce chap. biffés avec note « Raccourcir le début »). III *Le malheur de la Maison Rivals*. IV *La double vie* (titre rayé : *Un but à la vie* ; dans l'édition *Le camarade*). V *Jack et sa mère* – (*Jack en ménage*) [c'est ce second titre qui a été retenu]. VI *La noce de Bélisaire*. VII *Ida s'ennuie*. VIII *Lequel des deux ?* IX *La petite ne veut plus*. X *La vie n'est pas un roman* [dans l'édition *Le Parvis Notre-Dame*]. XI *Délivrance* [dans l'édition *Elle ne viendra pas* ; seul le début du chap. est paginé 57, puis 2 ff. paginés 1 et 2, et 2 ff. non paginés ; ce sont différents épisodes sur l'ordre desquels Daudet a hésité].

On joint la copie de Jack, manuscrit autographe de JULIA DAUDET ; 6 cahiers brochés (520 pages in-4), sous étui et chemise in-4 tête de nègre. La page de titre porte : *Jack Histoire parisienne*. On sait que Madame Daudet a été la secrétaire et la collaboratrice de son mari ; on la voit ici participant à l'élaboration du roman, en recopiant le manuscrit de premier jet et y apportant des modifications, avec de nombreuses ratures, corrections et suppressions ; **Alphonse Daudet a porté sur cette copie de nombreuses annotations et corrections autographes.**

Anciennes collections Gérard de BERNY (I, n° 96), puis (complété en 1980 par l'achat du ms. de Julia Daudet) Daniel SICKLES (IV, n° 1091), et Philippe ZOUUMEROFF (28-29 avril 1999, n° 367).

43

DELÂTRE Auguste (1822-1907).

Eau-Forte, Pointe Sèche et Vernis mou. Préface de CASTAGNARY. Lettre de Félicien ROPS (Paris, A. Lanier & G. Vallet, 1887) ; petit in-4, 36 pages et suite de 6 planches ; reliure de l'époque demi-chagrin roue à coins, dos orné, tête dorée (A. Coquard).

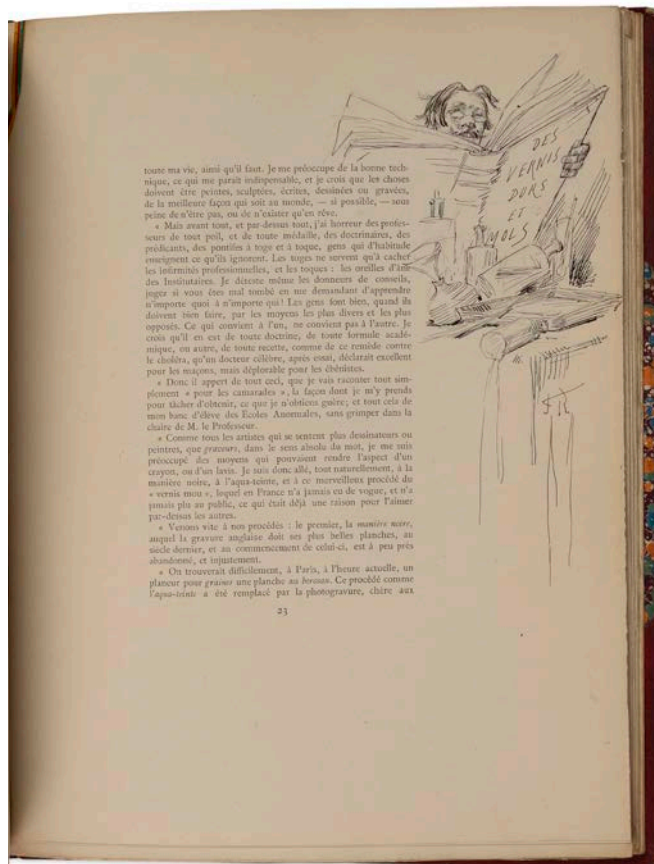
500 / 700 €

Édition originale, illustrée de gravures inédites de Félicien ROPS, Henry SOMM, Armand POINT et Auguste DELÂTRE.

Envoi autographe signé sur le faux-titre : « Hommage de mon plus profond respect à Madame Castagnary son dévoué serviteur Aug. Delâtre Fév. 1887 ».

Dessins originaux par Henry SOMM (10 dessins à la plume en marge du chapitre sur *La Pointe sèche*), **et par Félicien ROPS** (dessin à la plume, signé FR, en marge du chapitre sur *Le Vernis mou* : personnage lisant un fort volume titré *Des vernis durs et mols*).

Chaque gravure est en **double état**, et précédée d'une serpente légendée.



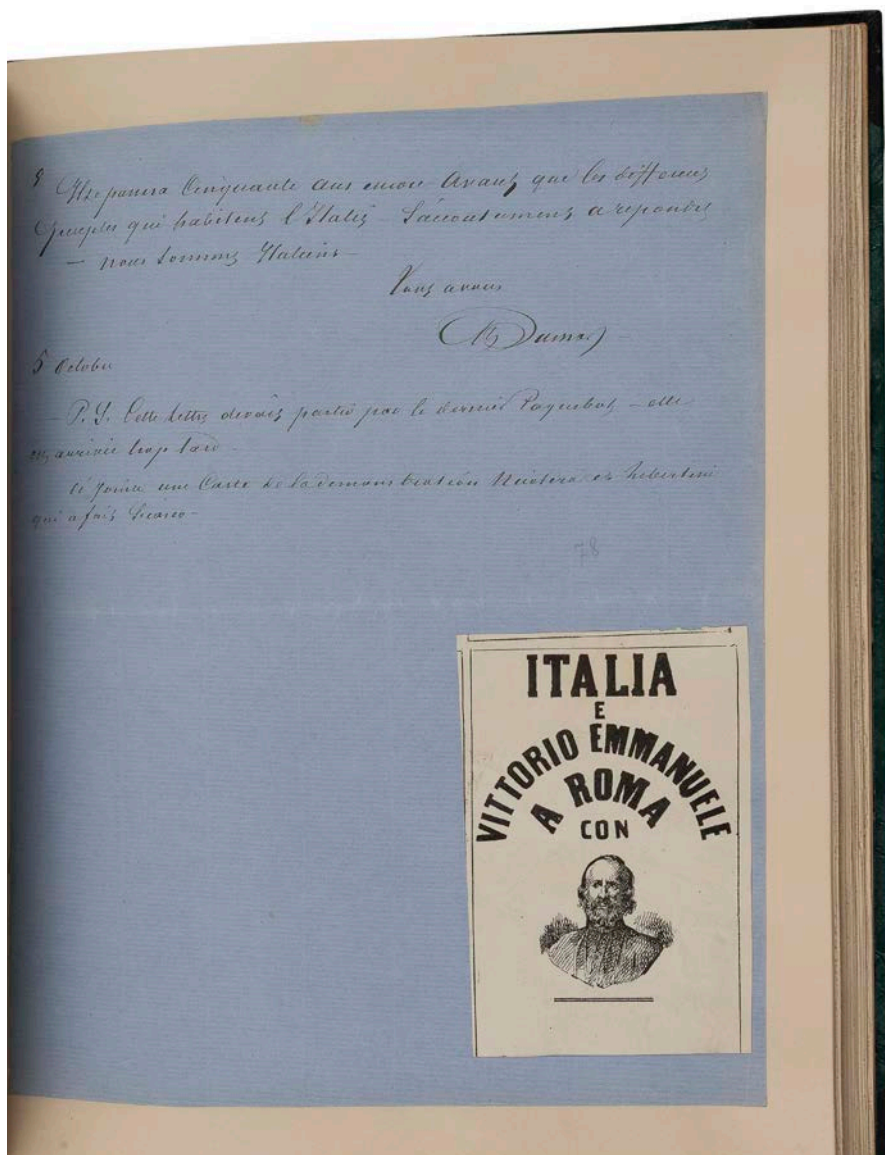
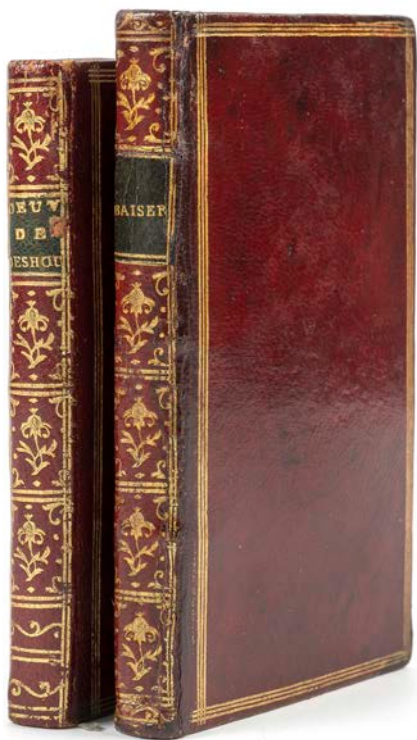
DESHOULIÈRES Antoinette et Antoinette-Thérèse (1637-1694 ; 1659-1718).

Œuvres choisies de Madame et de Mademoiselle Deshoulières (Genève, 1777) ; in-16, maroquin rouge, triple filet, dos lisse joliment orné, roulette intérieure, tranches dorées (Reliure de l'époque).

150 / 200 €

Jolie édition, répertoriée par Jean-Paul Fontaine comme étant un faux « Cazin ». Portrait gravé par Nicolas de Launoy en frontispice. Charmant exemplaire. Les feuillets de table sont placés en tête.

On joint : [DORAT], *Les Baisers, suivis du Mois de Mai, poème* (Genève, 1777) ; in-16, dans une reliure identique au précédent ouvrage. Autre « faux Cazin ».



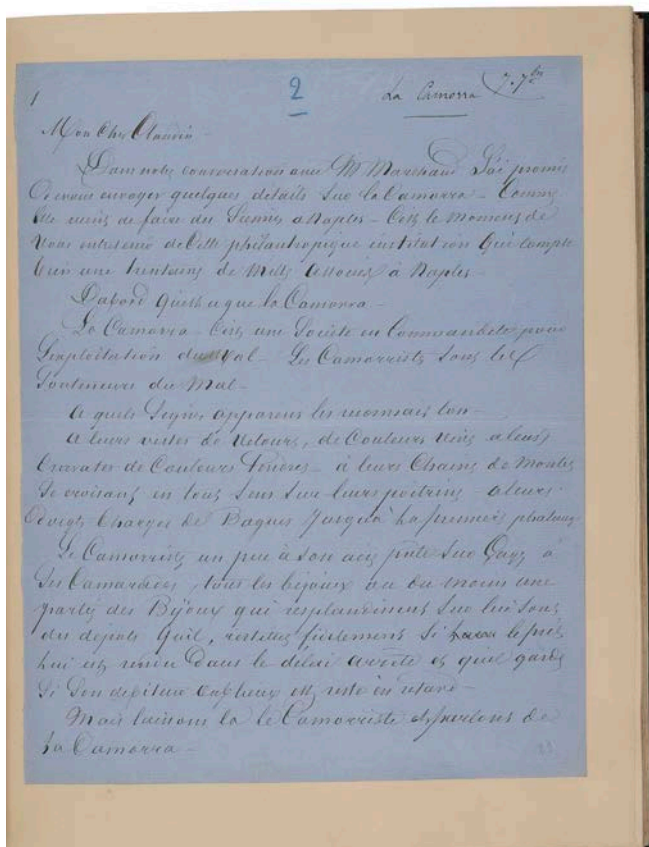
DUMAS père Alexandre (1802-1870).

MANUSCRIT autographe signé « ADumas », [*Lettres d'Italie*], 1861 ; 113 feuillets in-fol. (27 x 21,5 cm) montés et collés par les bords sur des feuillets de papier vélin, avec page de titre calligraphiée ajoutée ; le tout relié en un volume in-fol. demi-veau noir à coins, double filet doré aux mors, plats de papier vert gaufré aux feuilles de vigne, dos à quatre nerfs soulignés de trois filets dorés, caissons à six filets dont un large, nom d'auteur en lettres gothiques dorées, titre et tranches dorés, étui (Lavaux, 1942).

12 000 / 15 000 €

Passionnant ensemble inédit de dix articles sous forme de lettres écrites d'Italie au lendemain de la fondation du Royaume par Victor Emmanuel II.

Ces lettres sont adressées à Gustave CLAUDIN (1819-1896), rédacteur du *Moniteur universel*. Elles ne furent pas insérées dans le journal, probablement par crainte de la censure. Datant de septembre et octobre 1861, elles sont écrites de Turin, Naples et Avezano.



En 1860, Alexandre Dumas avait quitté la France et rejoint en mai l'expédition des « Mille » menée par Garibaldi en Sicile. Partisan des idées révolutionnaires de l'unité italienne, Dumas apporte son soutien à Garibaldi en participant à un trafic de carabines de contrebande. Victor Emmanuel II est proclamé roi d'Italie le 14 mars 1861. Pour remercier Dumas de sa fidélité, Garibaldi le fait nommer par décret directeur des fouilles et musées, avec logement de fonction à Naples. Dumas va y séjourner pendant quatre années, déployant comme à son habitude une activité extraordinaire : il fonde le quotidien napolitain *L'Indipendente* voué à la cause garibaldienne, tout en continuant à alimenter sa feuille parisienne *Le Monte-Cristo*.

Dumas va suivre les événements de près et les commenter dans cette série de lettres qui forment de véritables petits essais dont la matière fut peut-être utilisée dans ses *Causeries* ou ses articles italiens de *L'Indipendente*. L'ensemble semble bien cependant être resté inédit, du moins sous cette forme. Les lettres se rapportent à la difficile période qui suivit les grandes années du Risorgimento, sur la voie de l'unification complète de l'Italie, et dénoncent la collusion des brigands et de la Camorra avec la réaction bourbonnienne.

Ces lettres sont rédigées à l'encre noire au recto de 113 feuillets de papier vergé bleuté, dont les premiers portent l'en-tête de *l'Hôtel Feder* à Turin. Au bas de la page 78 (fin de la 6^e lettre), Dumas a collé une vignette de propagande représentant Garibaldi. Les lettres sont numérotées au crayon bleu, la 2^e numérotée 1 b, la 3^e numérotée 2, etc.

La première lettre [1] est écrite de Turin : « Mon cher Claudin Je vous écris de Turin au lieu de vous écrire de Naples. J'ai voulu vous donner signe de vie ; d'ailleurs en passant j'assiste à la chute de M. Minghetti chute que vous connaissez déjà et qui est ici la nouvelle du jour »... Elle date donc du 1^{er} septembre 1861. Dumas y retrace la carrière du premier ministre Marco Minghetti, qui fut un des principaux artisans

du Risorgimento aux côtés de Cavour et propose une analyse politique du projet d'unification du pays... (6 p.).

La seconde lettre [1 b] porte le sur-titre *Le Brigandage*. « Je ne sais pas si l'on s'occupe encore à Paris des incendies politiques de Ponte Lanfolfo et de Casalduni [sanglante répression de l'armée italienne, le 14 août 1861, à la suite de l'assassinat par des brigands d'un officier et de soldats], mais on continue de s'en occuper énormément ici au grand détriment de la popularité du Général Cialdini et de la sympathie piémontaise. L'occupation piémontaise a pris aujourd'hui le caractère d'une invasion [...] à Naples le brigandage est la sauvegarde de l'indépendance du sol »... (14 p.).

La 3^e lettre [2], datée du 7 septembre, est consacrée à la Camorra, « une société en commandite pour l'exploitation du Mal. Les camorristes sont les souteneurs du Mal »... On les reconnaît « à leurs vestes de velours, de couleurs vives, à leurs cravates de couleurs tendres, à leurs chaînes de montres se croisant en tout sens sur leurs poitrines, à leurs doigts chargés de bagues jusqu'à la première phalange »... (18 p.).

La 4^e lettre [3] est datée d'Avezzano le 16 septembre. « Je vous écris de la petite ville d'Avezzano, centre de la réaction, patrie, à peu de chose près, de Chiavone et de Georgi – le jour avec une lunette nous pouvons voir les brigands – la nuit sans lunette nous pouvons voir leurs feux »... (10 p.).

La 5^e [4] est du 17 septembre, toujours d'Avezzano. « Cher ami, Les excentricités de Monseigneur de Pora m'ont fait faire au détriment de notre récit une excursion dans les champs du pittoresque, revenons à nos San Fédistes en train d'organiser des municipalités Bourbonniennes au lieu et place des municipalités littérales qu'ils avaient trouvées »... (12 p.).

6^e [5], Avezzano 21 septembre. « Cher ami Reprenons l'histoire de la réaction où nous l'avons laissée dans notre dernière lettre. Je tiens surtout à vous faire voir qu'à chaque lutte de l'absolutisme contre le progrès les chefs réactionnaires diminuent de taille et de valeur. Les chefs de bandes du temps de Murat – c'est-à-dire les Basso Tomeo, les Antonelli, les Bizarro, les Parafante n'étaient pas de la taille des Fra Diavolo »... (10 p.).

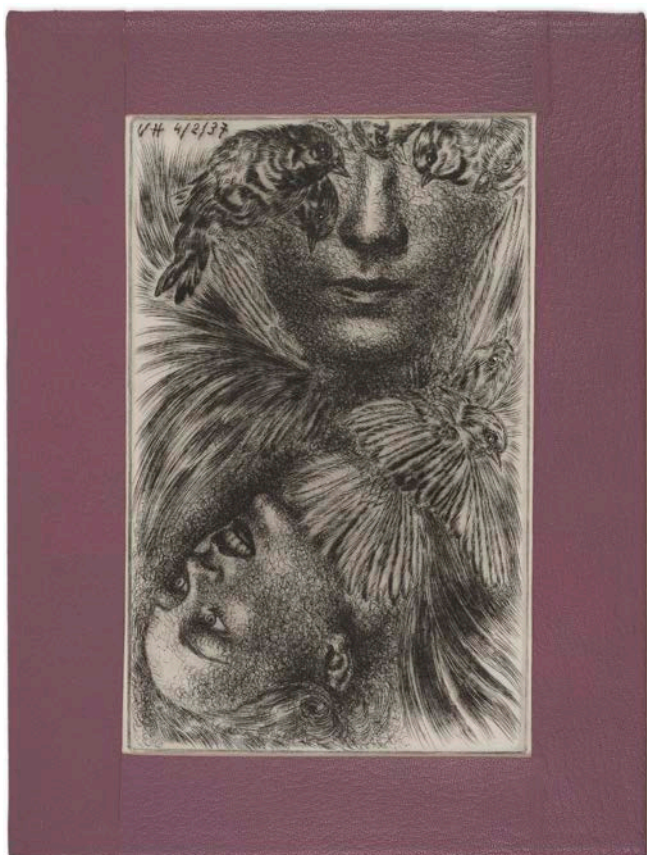
7^e [6], 5 octobre. « Mon cher ami Je ne sais si vous vous rappelez une charmante fantaisie de Charles Nodier traduite de Chamisso intitulée *Pierre Schlemill ou l'homme qui a perdu son ombre*. [...] Eh bien les Napolitains sont juste dans la situation de Pierre Schlemill. Ils ont la mer ils ont le ciel, ils ont le Vésuve, ils ont Pompei Baïa le Cap Misène, les Champs élysées, le Lac Fusaro. Ils ont les souvenirs de Sylla, de César, de Cicéron, d'Auguste, de Tibère, de Caligula, de Néron, mais ils n'ont plus leur *autonomie* »... (8 p.).

8^e [7], 6 octobre. « Mon cher ami, Ne croyez pas un mot de ce que l'on vous dit sur l'extinction du Brigandage. Jamais la vieille Hystoire de l'hydre et de ses sept têtes n'a été mieux applicable qu'à ce qui se passe dans les Calabres et dans les Abruzzes »... (11 p.).

9^e [8], 15 octobre. « Cher ami, Décidément je passe à l'état de prophète. J'avais donné six semaines à M. Nigra et deux mois à M. Cialdini. M. Cialdini, étant un sabre, chose de plus difficile digestion qu'un commandeur, devait durer un peu plus longtemps qu'un diplomate, si charmant et si habile qu'il soit »... (13 p.).

10^e [9], 20 octobre. « Cher ami Dans ma dernière lettre je vous ai si fort abaissé les Napolitains qu'il me prend une espèce de remords et que dans celle-ci je veux sinon les réhabiliter, Dieu m'en garde mais du moins vous donner la raison de leur abaissement »... Dumas termine ainsi sa lettre : « Avouez que si cette lettre avait 1850 ans, si elle était datée de Capri, signée Tibère et adressée à Sejan, cela ne vous étonnerait pas. Que voulez-vous Capri est si près de Naples ! » (12 p.).

Provenance : L.L.R. (ex-libris) ; Bibliothèque Giannalisa Feltrinelli (ex-libris, 7^e vente, 11 décembre 2001, n° 1919).



Brouillons autographes de lettres de Valentine à Éluard (dont une sur la mort de Nusch, 1^{er} décembre 1946), et d'une lettre à Jean Cocteau (1^{er} avril 1953) où Valentine parle de la mort de sa mère et de l'attitude odieuse de Marie-Laure de Noailles, de ses problèmes d'argent qui l'ont obligée de vendre sa bibliothèque...

Cinq gravures originales de Valentine Hugo de 1937, belles épreuves d'état, dont une montée sous plexiglas sur le plat sup. de la première chemise.

46

ÉLUARD Paul (1895-1952) et HUGO Valentine (1887-1968).

ENSEMBLE documentaire réuni par Valentine Hugo : une soixantaine de manuscrits et documents, montés dans des cahiers de papier vélin fort, sous deux chemises demi-marroquin rose et violet, étuis.

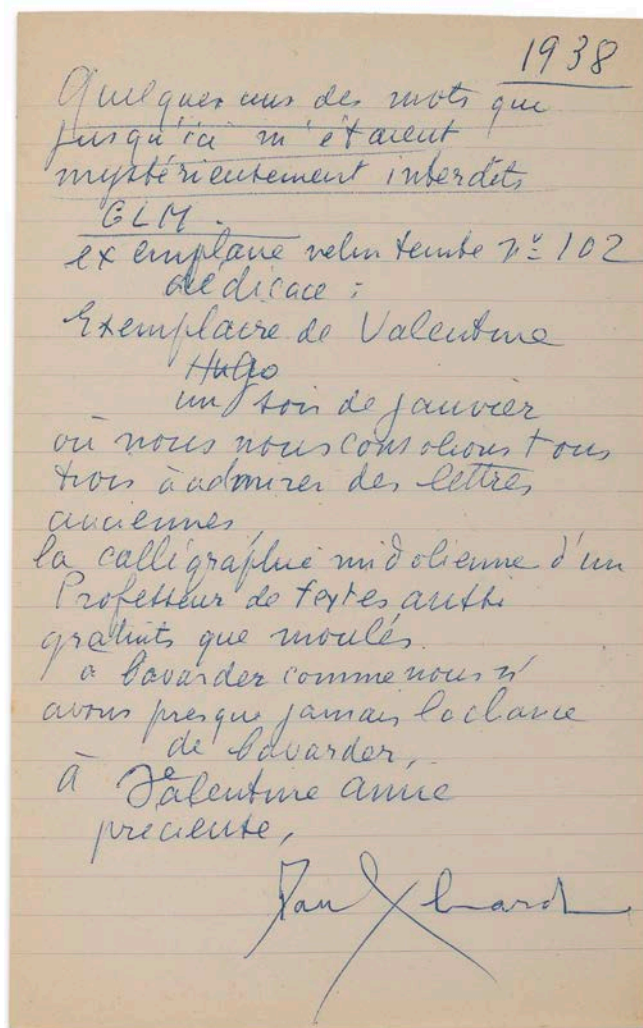
1 000 / 1 500 €

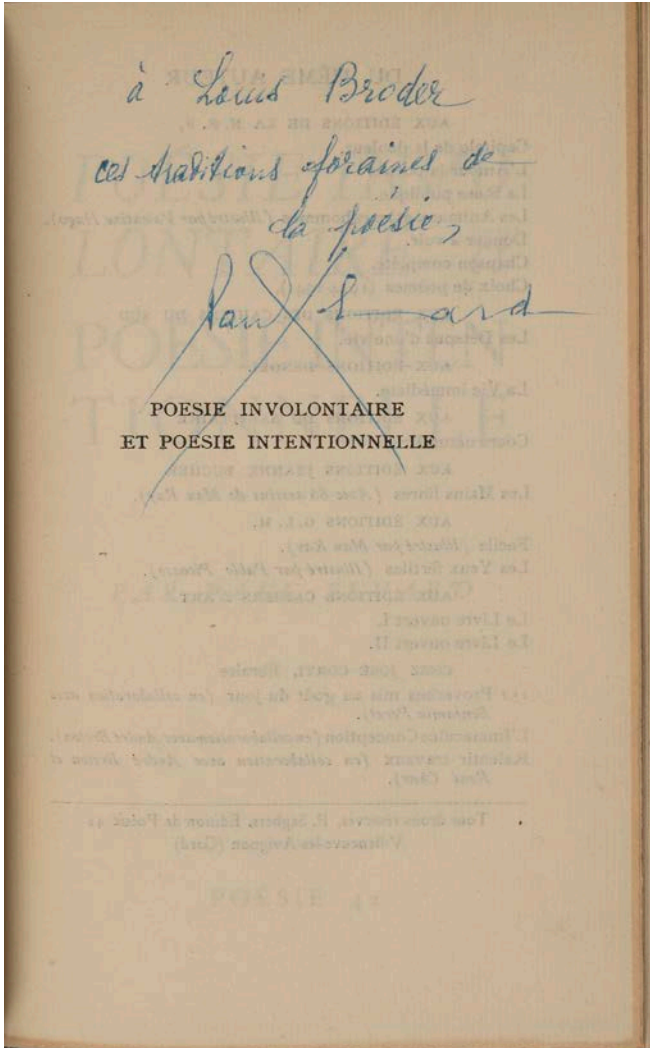
Important dossier constitué par Valentine Hugo sur son amitié avec Éluard.

Notes autographes de Valentine Hugo : souvenirs et renseignements sur Éluard (8 pages in-fol. et 10 p. in-8), une cinquantaine de copies autographes de dédicaces d'Éluard (la plupart à elle), copies par elle des lettres d'Éluard (Eugène Grindel) à sa mère...

Photographies de dédicaces ou de manuscrits, de deux portraits d'Éluard par Max Ernst, de Mme Grindel ; et une dizaine de négatifs.

Documents originaux : lettre de Cécile Éluard, note d'hôtel de Mme Grindel à Glion, plan de lotissement à Aubervilliers fait par M. Grindel... Coupures de presse.





47

ÉLUARD Paul (1895-1952).

Poésie involontaire et poésie intentionnelle (Poésie 42, [Villeneuve-lès-Avignon, Pierre Seghers, 1942]) ; in-8, demi-box noir à bandes verticales, dos lisse titré, couvertures et dos conservés (rel. un peu frottée).

150 / 200 €

Édition originale, **un des 75 exemplaires sur vergé de Montgolfier** (n° 10).

Envoi autographe sur le faux-titre : « à Louis Broder ces traditions foraines de la poésie, Paul Eluard ».

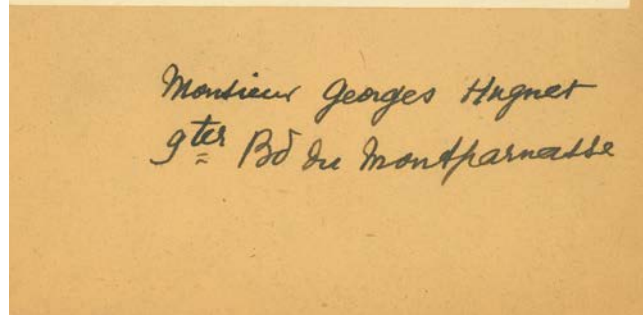
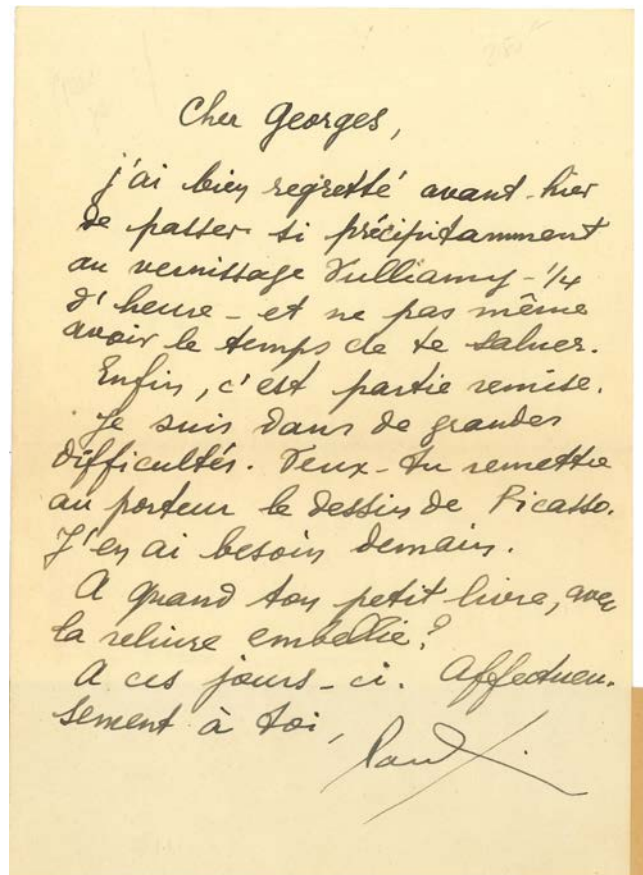
48

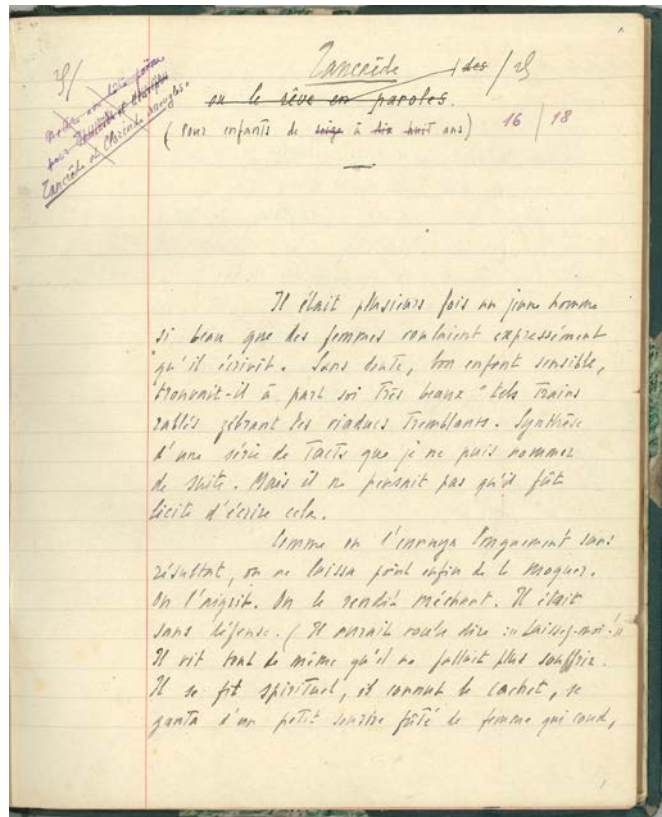
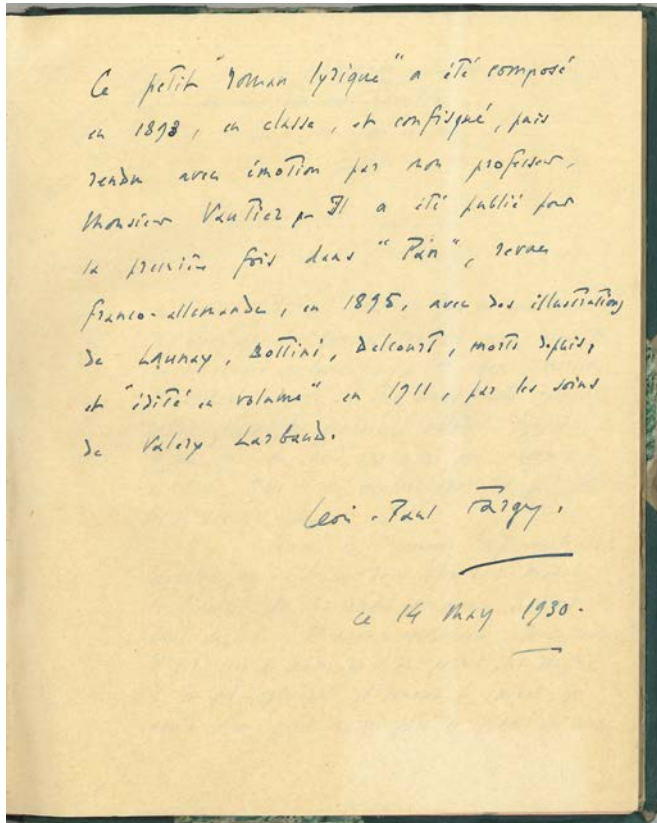
ÉLUARD Paul (1895-1952).

L.A.S. « Paul », [1947 ?], à Georges HUGNET ; 1 page in-8, enveloppe.

400 / 500 €

Il a bien regretté d'avoir manqué Hugnet au vernissage de Gérard VULLIAMY. « Je suis dans de grandes difficultés. Veux-tu remettre au porteur le dessin de PICASSO. J'en ai besoin demain ». Il demande des nouvelles de « ton petit livre, avec la reliure embellie »...





FARGUE Léon-Paul (1876-1947).

MANUSCRIT autographe signé « Léon-Paul Fargue », **Tancredi**, 1894 ; 38 ff. dans un cahier d'écolier de 46 ff. petit in-4 (22,5 x 18 cm), cartonnage d'origine demi-percaline verte à coins, chemise demi-marouquin vert à rabats, étui (étui frotté).

10 000 / 12 000 €

Précieux manuscrit autographe complet et original du premier chef-d'œuvre de Léon-Paul Fargue.

Tancredi, « cet instant si particulier du symbolisme finissant », selon Jean-Paul Goujon, a été publié, dans la revue franco-allemande *Pan*, en 1895-1896 ; un projet de publication en plaquette aux Éditions du Centaure n'ayant pas abouti, par suite de la disparition de la revue, ce n'est qu'en 1911 que *Tancredi* fut publié par les soins et aux frais de Valery Larbaud. Fargue n'autorisera qu'en 1943 une réédition chez Gallimard, dans une version amputée de plusieurs chapitres.

« Il était plusieurs fois un jeune homme si beau que les femmes voulaient expressément qu'il écrivît ». L'ouvrage, « petit roman lyrique », se compose de six textes en prose et deux séries de poèmes. C'est en quelque sorte un roman d'apprentissage intellectuel et sensuel.

Le manuscrit est rédigé avec soin au recto des feuillets de papier ligné et margé du cahier, à l'encre noire ou violette ; 2 ff. portent au verso des vers biffés. Il est daté en fin « Paris-Chaillac, 1894 ». Il correspond à la version complète, telle que parue dans *Pan* et publiée

par Larbaud, et présente quelques ratures et corrections, ainsi que des annotations pour l'organisation du volume.

Sur le feuillet de garde du présent manuscrit, Léon-Paul Fargue a lui-même retracé la genèse son livre, dans une note autographe signée datée du 14 mars 1930 : « Ce petit "roman lyrique" a été composé en 1893, en classe, et confisqué, puis rendu avec émotion par mon professeur, Monsieur Vautier. Il a été publié pour la première fois dans *Pan*, revue franco-allemande, en 1895, avec des illustrations de Launay, Bottini, Delcourt, morts depuis, et "édité en volume" en 1911, par les soins de Valery Larbaud ».

Le titre, en tête du premier texte, présente un sous-titre biffé : « ou le rêve en paroles (pour enfants de 16 à 18 ans) » ; ce texte en prose présente la vie de *Tancredi* (f. 1-4) ; au verso du 1^{er} feuillet, on relève 11 vers biffés : « La spirale tremble »... Dans le chapitre II « Prologue, ou le vol du bracelet d'or » (f. 5-7), en prose, *Tancredi* passe la nuit avec une jeune prostituée qu'il quitte au matin. Le chapitre III, « Histoire de cette femme ou les fous (narration) » (f. 8-11) est un conte : « Plusieurs aimaient la même femme »... Suit le poème *Réprimande*, avec la note : « À reporter dans les poésies avant Paysages » (f. 12). Le chapitre IV, *Tremblant*, est sous-titré : « Sept variantes, faites pour scander la marche ou calmer les nerfs », soit 7 poèmes (f. 13-18). Le chapitre V, *Lieds où l'on sourit pour ne pas pleurer*, avec une épigraphe de Rimbaud (f. 19-32), comprend 9 poèmes : *Phrases 1 et 2*, *Matin*, *Klagelied*, *Paysages*, *L'enfant*, *Ronde*, *Divers objets*, *Amoureux transis*. Suivent des proses : VI « Emblème qui prétextera des notes » (f. 33-34) ; VII « Allégorie à l'aurore » (f. 35-36) ; VIII « *Traits de caractère, ou Jean qui pleure et Jean qui rit* », autoportrait de *Tancredi*/Fargue, qui clôt le livre.

Provenance : Maurice Joullié (ex-libris).

FARGUE Léon-Paul (1876-1947).

Tancrede (Paris, s. éd. [imprimé par A. Raymond à Saint-Pourçain-sur-Sioule, Allier], 1911) ; petit in-8, maroquin noir, plats de kromekote uni vert jade, bordé de maroquin noir et d'un filet doré, nom d'auteur et titre en lettres noires sur le plat sup., dos lisse titré or, encadrement intérieur de même maroquin, doublures et gardes de papier noir cendré, non rogné sauf la tête dorée, couverture et dos conservés, chemise de rhodoïd (Alix).

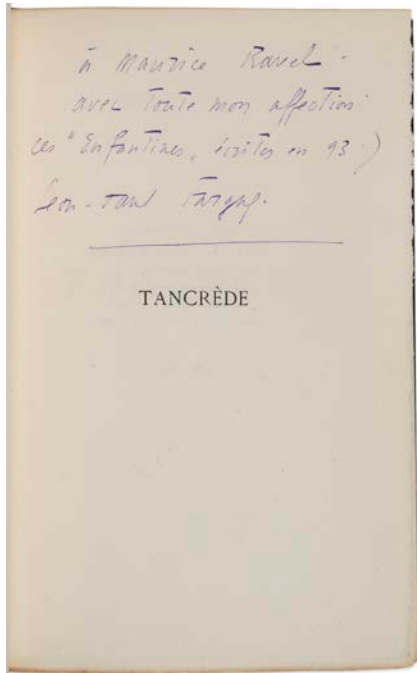
1 000 / 1 500 €

Édition originale du premier ouvrage de l'auteur, publié aux frais de Valery Larbaud en 1911.

Tirage à 212 exemplaires numérotés, celui-ci **l'un des 200 sur vergé d'Arches** (n° 32).

Envoi à Maurice RAVEL, à l'encre violette, sur le faux-titre : « à Maurice Ravel / avec toute mon affection / ces "Enfantines" écrites en 93 / Léon-Paul Fargue ».

Avec deux corrections autographes de l'auteur, à l'encre violette, aux pp. 24 et 33.



FEYDEAU Ernest (1821-1873).

2 L.A.S. « Ernest » et « E. Feydeau », 1851 et s.d., à SA FEMME ; 8 pages in-8 et 1 page et demie in-4 (lég. fendue au pli avec petites réparations).

300 / 400 €

Longue lettre de reproches à sa première femme, alors qu'il se trouve sans une situation financière délicate, après de mauvaises opérations en Bourse.

[Feydeau avait épousé en 1847 Inès Blanqui (1827-1859), fille d'Adolphe Blanqui. Après la mort prématurée de sa femme, Ernest se remaria en 1861 avec Léocadie Zelewska, dont naîtra Georges Feydeau.]

Paris 24 août 1851. Alors qu'il est dans les « déchirements », il reçoit de sa femme une lettre « dure, sévère et sèche [...] Là où il faudrait sentir, tu raisonnes, tu abuses de mes torts pour me frapper de ta logique impitoyable. [...] Tu me dis que lorsque le cœur d'une femme est rempli de nobles sentiments, il n'y a pas de sacrifices qu'elle ne sache s'imposer pour éviter que l'honneur ou le repos de son mari ne se trouve engagé. Et immédiatement après tu me refuses ce sacrifice que je te demande. [...] Si ma femme qu'on m'a vu quatre ans chérir et combler, ne sait s'imposer que des sacrifices obligatoires pour elle, et ne me tend pas la main la première [...], toi qui dis m'aimer et dont le devoir est de toujours me soutenir [...], qui sait si un jour, sortis tous deux de gêne et d'embaras, nous ne bénirons pas ma folie qui aura causé ma leçon, et mes torts

qui auront amené entre nous désormais une franchise entière ? [...] Tu m'as captivé par tes charmes, enchaîne-moi par le cœur, et souffrons deux ans s'il le faut, qu'est-ce-que deux ans dans la vie ? Il m'en restera vingt pour te payer... ».

Luchon 24 août. Sur son séjour dans les Pyrénées, ses longues promenades, où il rencontre les autochtones et flâne de village en village, achetant des souvenirs pour son épouse : « J'ai acheté pour toi des rubans de velours bien variés et un beau tapis de fleurs. J'ai cueilli la petite fleur que tu trouveras ici dans le bois, juste sur la frontière. [...] Ne t'occupe plus de ma santé, je vais bien. Le régime, le grand air, la distraction des promenades, tout cela m'a rétabli... ».

appartenant au n^o de la Soudiere .



Portrait de Gustave Flaubert
fait par son frère Achille Flaubert

[FLAUBERT Gustave (1821-1880).]

PORTRAIT de Gustave Flaubert enfant fait par son frère Achille Flaubert, vers 1829 ; dessin original au crayon noir sur papier, signé en bas « AF » ; 13 x 9 cm, encadrement sous verre, quelques rousseurs.

3 000 / 4 000 €

Très rare portrait de Flaubert enfant par son frère.

Frère aîné de Flaubert, Achille Flaubert (1813-1882) devint docteur en médecine en 1839 ; il succéda à son père à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dont il devint le chirurgien en chef en 1864. Il avait reçu, comme son frère Gustave, les leçons de dessin du peintre Eustache-Hyacinthe Langlois (1777-1837), ancien élève de David venu se fixer à Rouen.

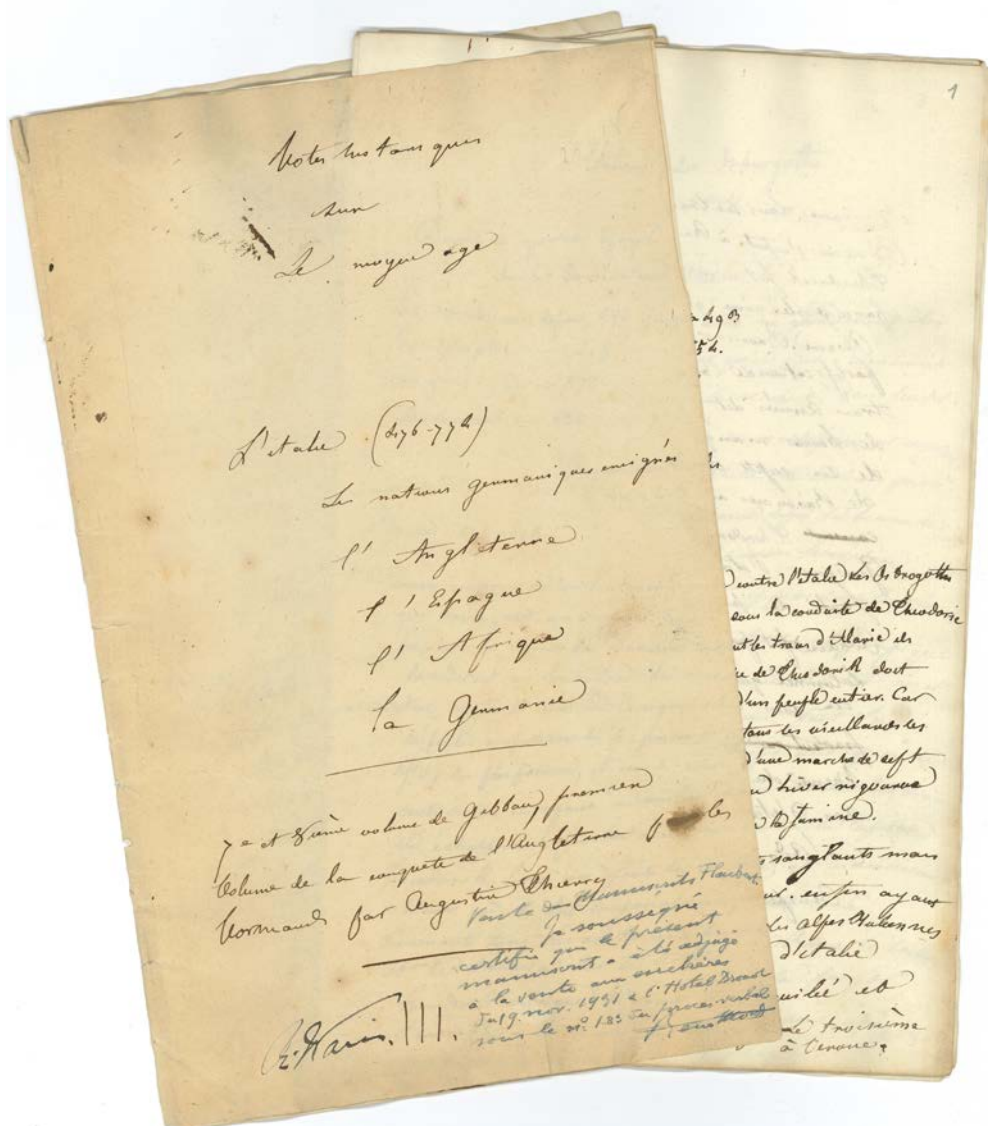
Le dessin est certifié et légendé par Caroline Hamard, plus tard Mme Commanville (1846-1931), fille de Joséphine-Caroline Flaubert (1824-1846), sœur d'Achille et Gustave : « portrait de Gustave Flaubert fait par son frère Achille Flaubert ».

Inscription ancienne à la plume en haut de la feuille : « appartenant au M^{is} de la Soudière ». [Louis Regnauld, marquis de La Soudière (1873-1921), auteur de *L'île du voyage* (préface d'Anna de Noailles, 1923) ; il avait invité Proust en 1920 à entrer dans le comité organisé pour faire élever une statue à Flaubert.]

Album Flaubert (Pléiade, 1972), p. 18.

Provenance : marquis de La Soudière ; Jean-Claude Delauney (vente 23 mai 2005, n° 219).





FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Notes historiques sur le Moyen Âge**, [vers 1837] ; deux dossiers de 27 pages in-fol. sous chemise titrée (30 x 8,5 cm), et 43 pages la plupart in-fol. sous chemise titrée (32 x 20 cm environ).

4 000 / 5 000 €

Intéressant ensemble de notes historiques de jeunesse qui furent utilisées pour Bouvard et Pécuchet.

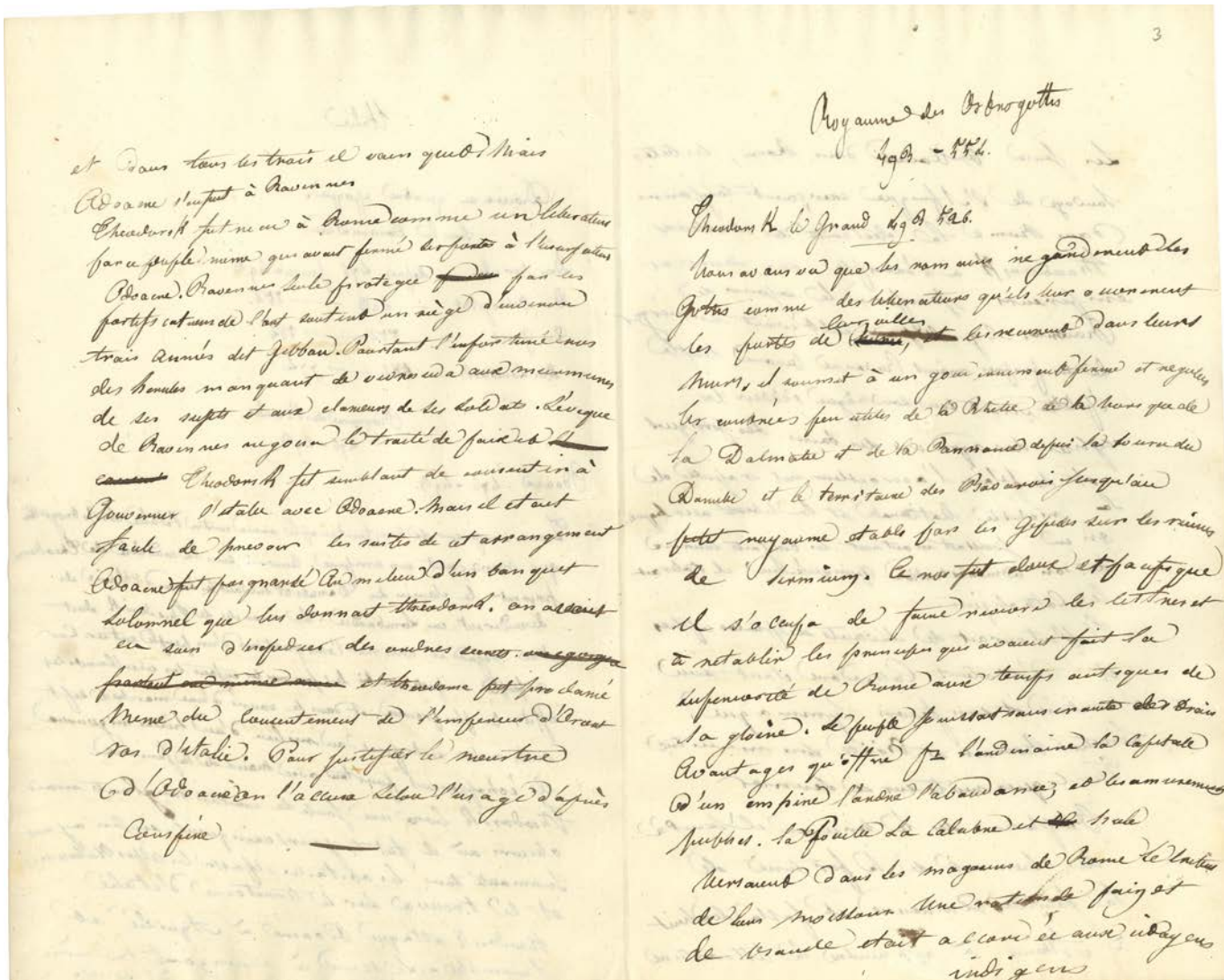
La page de titre du premier dossier est ainsi rédigée : « Notes historiques sur le Moyen Âge / L'Italie (476-774) / Les nations germaniques émigrées / l'Angleterre / l'Afrique / la Germanie » ; au-dessous de ce sommaire, Flaubert a indiqué ses sources : « 7^e et 8^{ème} volume de Gibbon, premier volume de la conquête de l'Angleterre par les Normands par Augustin Thierry [1825] ». Ces notes sont rédigées à l'encre brune sur 6 bifeuillets (complétés par 2 feuillets simples). La partie la plus développée (17 p.)

concerne l'Italie, sous le royaume des Hérules (476-493), avec le règne d'Odoacre ; puis le « Royaume des Ostrogoths 493-554 », et les règnes de Théodorik le Grand, Amalasonthe (sa fille), Théodat, Vitigès, Totila, Teias ; l'« Exarchat de Ravenne », suivi du « Royaume des Lombards 568-774 ». La partie consacrée à la « Grande Bretagne 448-827 » compte 7 pages et s'achève sur un chapitre sur « Le christianisme introduit en Bretagne ». Suivent de brèves notes sur l'Espagne, l'Afrique et la Germanie.

Le second dossier est classé sous une chemise titrée : « Notes historiques / Histoire de France / Société féodale dans ses rapports civils et religieux / chevalerie et féodalité ». Ces notes seront utilisées dans *Bouvard et Pécuchet*, pour les recherches historiques des deux compères. Sur un petit feuillet ajouté, titré « Devoirs du chevalier », Flaubert a recopié, d'après Sainte-Palaye, un poème d'Eustache (faussement prénommé Émile) Deschamps (*Ballade du Bachelier d'Armes*). Flaubert a emprunté ses notes à divers auteurs, sous les rubriques suivantes : « État des idées actuelles (1830) sur le M. âge »

(d'après le tome IV de l'Histoire de la Civilisation en France de Guizot), « De la Chevalerie » (d'après l'article de ce titre de Jean-Jacques Ampère dans la Revue des deux mondes en 1838), « Chevalerie / investiture chevaleresque » (d'après Guizot), « Féodalité » (d'après les Observations sur l'histoire de France de Mably), « Féodalité. Apparition des communes » (d'après Mably), « Relations féodales. Vassaux entre eux » (d'après les Coutumes de Beaumanoir citées par Guizot), « Relations du vassal au suzerain » (*idem*), « Combat judiciaire » (d'après l'Esprit des Lois de Montesquieu); après des notes sur les « Pairies », un dernier feuillet résume le « Caractère général de la société féodale » : « Toute société a un double élément. Ce que l'individu apporte à la société et la personnalité de l'individu dans la féodalité l'individualité prévaut dans la barbarie la liberté individuelle est complète errante, dans la féodalité elle est fixée c'est un progrès. Le principe social est excessivement faible dans la féodalité. Grande inégalité des forces. Absorption des petits fiefs par les grands. La juridiction féodale elle-même est reportée aux suzerains supérieurs ».

Provenance : les deux dossiers proviennent de la succession de la nièce de Flaubert, Caroline Franklin-Grout. Le premier provient de la vente des 18-19 novembre 1931 à l'Hôtel Drouot ; il est signé au bas de la chemise de titre par le commissaire-priseur Raymond Warin et par l'expert de la vente René Morot, qui certifie qu'il correspond au n° 183 du procès-verbal (correspondant probablement au n° 133 du catalogue : 127 pages de notes sous chemise titrée Histoire). Le second dossier porte le cachet encre de la Vente Flaubert ; il provient soit du même ensemble que le précédent, soit du n° 22 de la vente des 28-30 avril 1931 à Antibes, dossier titré Histoire moderne, « notes générales contenant 16 chemises avec diverses études dont plusieurs datées de janvier 1837, mars 1837 et concernant l'Angleterre, la civilisation française au moyen âge », etc.





54

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

5 L.A.S. « G. Flaubert » puis « G^{ve} Flaubert », [Rouen 1834-1841, à Ernest CHEVALIER aux Andelys ; 3 pages in-4 (bords froissés), 3 pages in-8 (petit trou par bris du cachet), 3 pages in-8, 2 pages et quart in-4, et 2 pages et demie in-4, adresses.

5 000 / 7 000 €

Très belle correspondance de jeunesse, souvent libre, sur sa vocation d'écrivain, à son ami intime.

[Ernest CHEVALIER (1820-1887), condisciple du jeune Flaubert au Collège de Rouen, fut son confident le plus intime, et le complice de ses premiers essais littéraires et de ses fredaines.]

[Rouen 29 août 1834]. Il travaille « tous les jours. J'avance dans mon Roman d'Isabeau de Bavière dont j'en ai fait le double depuis que je suis revenu de mon voyage de Pont-l'Évêque. Tu connaissais l'histoire de la religieuse qui s'était en allée de l'hôpital. Eh bien, l'indiscret l'a mis dans son journal [article paru dans *L'Indiscret* d'Auguste Lireux]. Mais jamais article ne fut plus bête ni plus pitoyable. D'abord c'est fort mal écrit sans verve ni esprit, puis les trois quarts ce n'est que mensonge ». Et il cite deux vers de « notre ami Victor Hugo » : « Car je n'ai vu qu'orgueil, que misère et peine / Sur ce miroir divin qu'on nomme face humaine »... Puis : « Tu crois que je m'ennuis de ton absence oui tu ne [te] trompes point et si je

n'avais dans la tête et au bout de ma plume une Reine de France au quinzième siècle je serais totalement dégoûté de la vie et il y aurait long-temps qu'une balle m'aurait délivré de cette plaisanterie Bouffonne qu'on appelle la vie. [...] Ton ami jusqu'à la mort »...

26 septembre 1837. « Je t'écris ce soir, fatigué, harassé et à la lueur de ma chandelle, quoique je pusse remettre à demain ta lettre, mais maintenant je suis tellement hébété de travail que je n'ai de cœur que pour t'écrire. Imagine-toi que depuis vendredi matin je travaille 12 à 14 heures par jour sans désespérer, seulement p^r manger et fumer une pipe après déjeuner, aujourd'hui, comme j'avais bien travaillé, j'en ai fumé deux (prix d'encouragement). J'avais pris des notes pour le tiers à peu près lorsque je me suis aperçu que cela me demanderait un temps immense, or je me suis vu forcé de commencer mon texte sans matériaux, m'arrêtant au beau milieu d'une période pour fourrer le nez dans un bouquin pour lire une page de latin et comme ton ami l'historien n'est pas fort, en littérature romaine, ça n'allait pas vite – enfin brand j'aurai fini demain »...

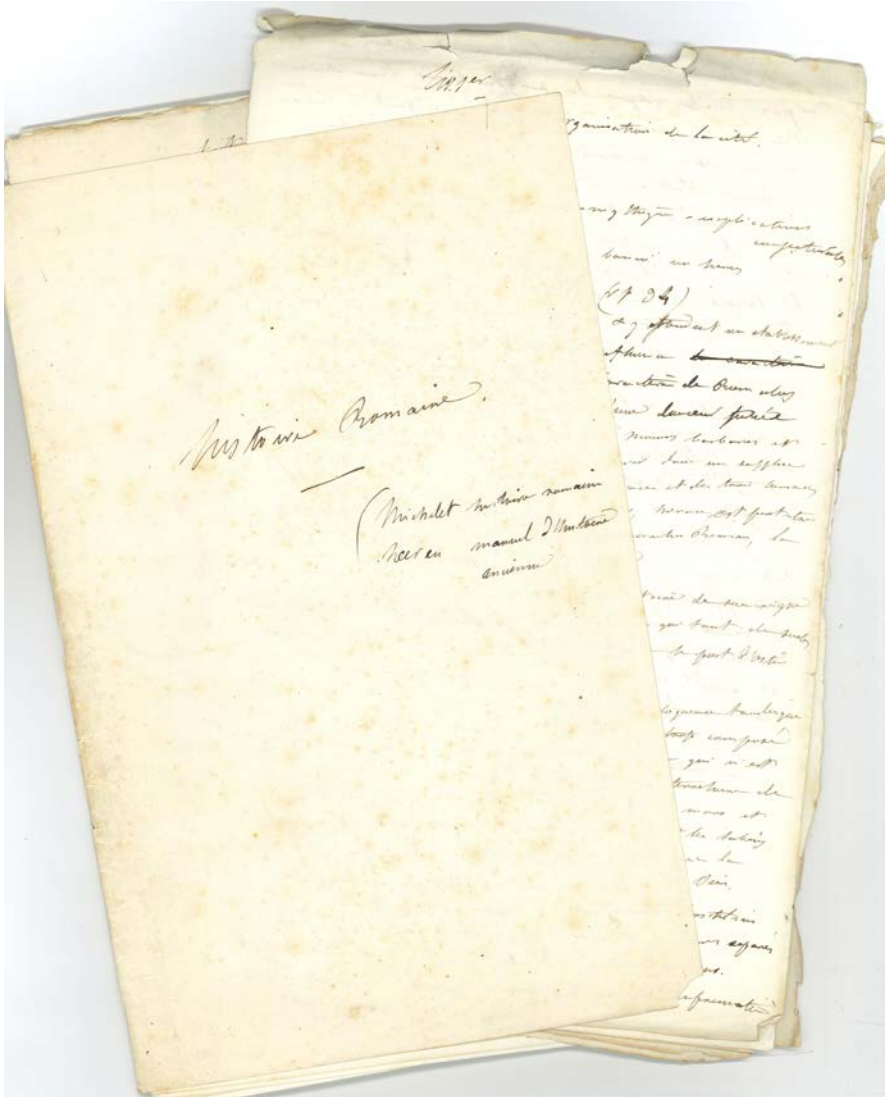
Mercredi 21 [août 1839]. « Est-ce que ce cher Ernest m'aurait gardé rancune p^r la brièveté de ma dernière lettre ? Je suis sûr que c'est un trop bon bougre et qu'il n'y pense pas plus qu'il ne pense à me répondre gredin que tu es (j'abandonne ici la troisième personne) tu ne peux pourtant pas alléguer tes nombreuses occupations, car je crois que tu n'as rien à faire qu'à fumer et à te chauffer

les couilles au soleil. C'est là ce que je fais maintenant et ce que nous ferons encore plus merveilleusement quand nous allons être ensemble ce qui sera sous peu. Me voilà sorti de la classe de rhétorique. Dans un an à nous deux oh alors quels dînés / quels dînés ces messieurs se seront donnés ou plutôt se donneront se foutteront s'ingurgiteront s'introduiront – quelles nocpes et festins salons de 20 couverts quelle pantagruélisme ! quel punch p^r dire adieu au Collège. Je ne dois pas pourtant me plaindre, car l'année de rhétorique passée sous ce divin père Magnus m'a paru assez courte et si l'autre ne me paraît qu'une fois plus longue je serai fort heureux. Je fais de l'anglais à force – je lis le cours d'antiquités de M^r de Caumont quelques romans du Grand Voltaire (comme dit le garçon philosophe matérialiste atomistique molécules organiques cynique) et la Correspondance du même particulier ce qui vaut bien le recueil de lettres morales et les Contes à mes fils de M^r de Bouilly. Mes succès en rhétorique se sont bornés au 2^e access[it] de discours français et au 2^e p.[rix] de Hist[oire]. J'ai fait de pitoyables compositions »...

Dimanche 11 h. du matin [18 avril 1841]. « Le déjeuner m'attend / Le mouton est prêt / La vapeur fume / À une heure je pars pour Trouville où je resterai une huitaine. À mon retour à Rouen j'espère trouver une de tes lettres – Je suis revenu à fort bon port dans ma charmante ville natale. Bonsecours était encombré de chameaux avec leurs cornacs. – Tu sauras que ton ami est un homme si agréable qu'il fait des jaloux. Je ne dis pas des jalouses mais des jaloux »..

Lundi 18 [octobre 1841]. « Tu me regardes déjà comme un drôle de ne pas t'avoir écrit plus tôt. Mais il ne faut pas t'en étonner, car tu sais que je suis fier, vermine et canaille. En second lieu à peine arrivé de Trouville j'ai eu les sieurs Hamard et Florimont ; et j'aimais mieux être seul avec toi p^r fumer plus à l'aise. D'ailleurs il fait froid, le feu va recommencer dans ma chambre et j'ai maintenant une petite boîte de cigares belges, un peu entamée il est vrai et qui demande à être patrouillée par toi – je t'attends donc au plus vite »...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 926, 939, 941 (la 2^e manque).



55

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Histoire Romaine**, [vers 1835-1840] ; environ 98 pages sur 56 feuillets in-fol. sous chemise autographe, environ 29,5 x 19,5 cm (bord sup. du 1^{er} feuillet, plus grand, légèrement effrangé).

8 000 / 10 000 €

Important ensemble de notes d'après Michelet qui serviront pour *Salammô*.

L'*Histoire romaine* de MICHELET (1831), et particulièrement la partie consacrée à Carthage et à la guerre des Mercenaires, a servi de déclencheur à Flaubert pour son roman *Salammô* ; (voir ci-dessous la lettre à

Michelet du printemps 1857). Flaubert a alors repris ses notes de jeunesse. Les notes sur Michelet occupent les 45 premiers feuillets, et sont consacrées à la République ; elles vont jusqu'à la victoire d'Octave sur Antoine ; elles sont complétées par 11 feuillets d'après le *Manuel de l'histoire ancienne* (3^e éd., 1836) de l'Allemand Arnold Hermann Ludwig HEEREN (1760-1842), qui continuent la chronologie historique jusqu'au règne de Théodose.

Les notes sur Michelet (dont Flaubert écarte quelques chapitres) comprennent les rubriques suivantes : « Origine, organisation de la cité » ; « Pélasges » ; « Osci - latins - Sabins » ; « Tusci ou Étrusques » ; « Origine probable de Rome - République, âge héroïque. Curies et centuries. Lutte des patriciens & des plébéiens. Tribunat » ;

« Premières guerres. Loi agraire. Colonies. Les XII tables. Prise de Veïes par les Romains, de Rome par les Gaulois » ; « Conquête de l'Italie centrale - Guerre des Samnites 343-283 » ; « Conquête de l'Italie méridionale. Guerre de Pyrrhus ou guerre des Mercenaires grecs en Italie 281-267 » ; « Guerre punique 265-241. Réduction de la Sicile de la Corse de la Sardaigne, de la Gaule italienne, de l'Illyrie & de l'Istrie 238-219 » ; « Seconde guerre Punique » ; « La Grèce envahie par les armes de Rome. Philippe, Antiochus 260-189 » ; « Rome envahie par les idées de la Grèce. Scipion, Ennius, Nœvius, Caton » ; « Réduction de l'Espagne et des États grecs. Persée. Destruction de Corinthe, de Carthage & de Numance 189-134 » ; « Tribunat des Gracches » ; « Guerre sociale. Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cité. Guerre sociale et civile de Marius et de Sylla. Dictature de Sylla. Victoire des nobles sur les chevaliers, de Rome sur les Italiens. 100-77 » ; « Pompée & Cicéron. Rétablissement de la domination des chevaliers. Sertorius. Spartacus. Les pirates. Mithridate (77-64) » ; « Jules César. Catilina. Consulat de César. Guerre des Gaules. Guerre civile. Dictature de César et sa mort. 63-44 » ; « César vengé par Octave & Antoine. Victoire d'Octave sur Antoine, de l'Occident sur l'Orient. 44-31 ».

La suite des notes, d'après Heeren, est consacrée aux Empereurs (avec les dates du règne, et le nom romain) : Auguste, Tibère, Caligula, Néron, Galba, Vitellius, Vespasien, Titus, Domitien, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Commode, Pertinax, Didius Julianus, Septime Sévère, Caracalla, Macrin, Héliogabale, Alexandre Sévère, Maximin, Gordien, Julius Philippes, Decius, Gallus, Émilien, Valérien, Gallien, Aurelius Claudius (Claude II), Aurélien, Claudius Tacitus, Probus, Carus, Dioclétien, Constantin, Julien l'apostat, Jovien, Valentinien 1^{er}, Gratien, Théodose le Grand.

Citons le chapitre consacré à la *Seconde guerre Punique* (avec cette note marginale au crayon « Spendius Mathos » : « Hamilcar Barca, entravé par l'administration carthaginoise, sous l'influence des marchands et des financiers avait laissé le commandement de l'armée. L'armée revient de Sicile à Carthage

.../...

princiè de dan de, et la nouveauté est en action
 de la guerre si elle n'apportait au trébut
 Stipulé d'après cette telle autre guerre.
 Le parti de Barca regnera le
 Pessus, Hamilcar et le commandement
 un camp de mercenaires grecs et d'effébraire
 les Barca et ~~les mercenaires~~ ^{les mercenaires} s'ouvrent entre eux
 Mercenaires Carthage reçoit les secours
 d'Hannon le frère de Hannibal qui commença
 à commander le commandement des mercenaires
 Massave des ^{so mille} mercenaires dans le défilé de
 la Roche par Hamilcar - l'autre ~~part~~ ^{part}
 Massave dans une autre bataille - cette
 guerre fut appelée guerre inévitable 288 av. J.
 (r. p. 108) Carthage inquiète d'Hamilcar
 l'envoie en Espagne avec les Numides et les
 Maures - il conquiert toute la côte
 d'Afrique jusqu'à l'Océan - la
 lande avec les Celtes qui habitent
 la pointe sud-ouest de la péninsule; il fait
 soulever et occiret leur chef Indrictes et
 demeure sur les rives profondes. devant l'acte
 la côte occidentale de la péninsule. les
 indigènes boivent une saute des hauts et des
 monts entassés. Hamilcar et son
 fils Hannibal ^{de son genre chef}
 de parts populaires sur cette ~~de~~ ^{de}
 Manière - faute Carthagène (la nouvelle Carthage)

.../...
 pour se faire payer. Les Carthaginois prient
 leurs chefs de les mener à Sicca en donnant
 à chaque homme une pièce d'or. Puis on
 leur demanda par l'organe d'Hannon (un
 financier un homme qui n'avait jamais été à la
 guerre) la remise d'une partie de leur solde.
 Ils marchèrent vers Carthage au nombre de
 vingt mille et campèrent à Tunis. Peur de
 Carthage, députation de Gescon, il se dispose

à payer la solde par nations. Conduite du
 Campanien Spendius & de Mathos africain.
 Les Africains se réunissent aux révoltés -
 prennent l'argent de Gescon & le mettent
 aux fers »... Etc.

Provenance : Caroline Franklin-Grout-
 Flaubert (nièce de Flaubert), vente Antibes
 28-30 avril 1931, n° 175.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Voltaire**
 [vers 1840] ; 4 pages petit in-4.

1 000 / 1 500 €

Notes sur la Correspondance de Voltaire.

Flaubert admirait VOLTAIRE, et notamment
 sa Correspondance, dont il a relevé ici une
 vingtaine de passages pris dans le tome I
 (1715 à 1737) de l'édition de Kehl des Œuvres
 complètes. Nous en citons quelques extraits.

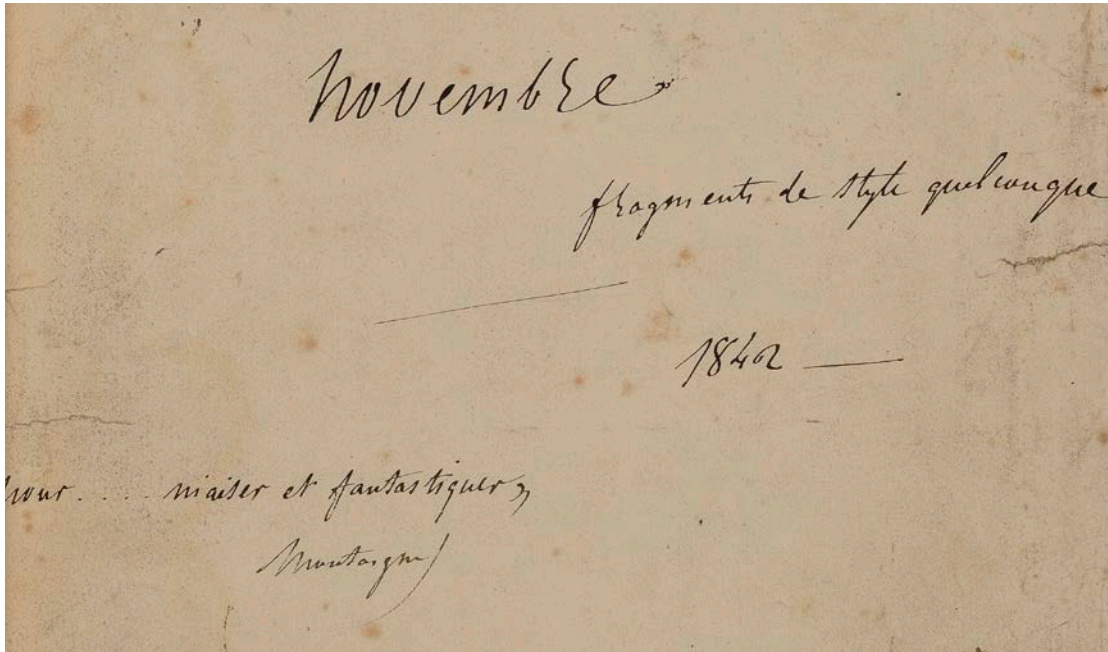
« Mariage de Louis XV : "Il s'est vanté de
 lui avoir donné sept sacrements pour la
 première nuit mais je n'en crois rien du tout,
 les rois trompent toujours leurs peuples"
 - fêtes à la cour - pension donnée par la
 reine à Voltaire.

32. Première lettre écrite d'Angleterre (1727)
 - remarquable par le ton philosophique et
 par une suite intérieure d'antithèses. Il y en
 a dans *Candide*. [...]

134. (en 1735) "Les vers ne sont plus guère à
 la mode à Paris, tout le monde commence à
 faire le géomètre et le physicien. On se mêle
 de raisonner. Le sentiment, l'imagination et
 les grâces sont bannis. Un homme qui aurait
 vécu sous Louis XIV et qui reviendrait au
 monde ne reconnaît[rait] plus les Français,
 il croirait que les Allemands ont conquis ce
 pays-ci. Les belles lettres périclitent à vue
 d'œil". [...]

"Raillerie à part je suis persuadé que la
 religion fait plus d'effet sur le peuple au
 théâtre quand elle est mise en beaux vers
 qu'à l'église où elle ne se montre qu'avec du
 latin de cuisine. Les honnêtes gens traitèrent
 le bon vieux Lusignan de Capucin quand je
 lus la pièce et le gros du monde fondit en
 larmes à la représentation". [...]

Dans ce volume vers le commencement du
 second tiers se trouvent les lettres relatives
 aux *Lettres anglaises*, à son libraire etc. [...]
 Vers la fin du v. les lettres sont pleines de
 détails des renseignements de questions sur
 la physique, etc. - admiration que lui procure
 M^e Du Chatelet "qui lui lit à son chevet les
 Tusculanes de Cicéron dans la langue de cet
 illustre bavard"... "qui aime passionnément la
 règle de Kepler... et qui fait plus de cas d'une
 vérité que de Sophocle et d'Euripide".



57

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **Novembre** ; 1 f. de titre et 191 pages sur 96 feuillets in-fol. (env. 32 x 20,5 cm), montés sur onglets, en un volume relié maroquin brun, plats encadrés d'un jeu de filets dorés et d'un listel de maroquin gris, dos à cinq nerfs ornés d'un filet doré, encadrement des caissons à l'identique des plats, doublures de maroquin gris encadrées de maroquin brun et d'un filet doré, gardes de moire brune, contregardes de papier caillouté, coupes filetéées (René Aussourd).

400 000 / 500 000 €

Manuscrit complet de ce texte romanesque et en partie autobiographique, où s'affirme déjà, à vingt ans, le grand écrivain.

La rédaction de *Novembre*, de 1840 à octobre 1842, a été entreprise après la rédaction des *Mémoires d'un fou*, dont il est le prolongement dans la transposition romanesque de l'autobiographie. Après l'aventure amoureuse des quinze ans, Flaubert met en scène l'éveil de la sexualité chez l'adolescent de dix-huit ans, tout juste sorti du collège, dont les souvenirs occupent les premières pages.

« Le sujet est la perte du pucelage d'un jeune homme avec une putain idéale. Il y a dans le jeune homme beaucoup de Flaubert, désespérances, aspirations, mélancolie, misanthropie, haine des masses », écrivent les Goncourt dans leur *Journal* alors que Flaubert leur a lu « son premier roman » (1^{er} novembre 1863).

Pendant la rédaction de *Novembre*, Flaubert en parle à son ancien professeur Gourgand-Dugazon comme d'une « ratatouille sentimentale et amoureuse [...] L'action y est nulle. Je ne saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques » (janvier 1842). Malgré les dérisions de Flaubert, on ne peut qu'approuver le jugement de Maurice Bardèche : « *Novembre* est assurément la plus élaborée des œuvres de jeunesse de Flaubert ».

Le narrateur commence par évoquer, par une soirée d'automne qui donne son titre au récit, ses souvenirs de collège, les illusions et les aspirations de sa jeunesse jusqu'au dessèchement le plus complet de son cœur, dans la tonalité froide de la fin d'automne. « J'aime l'automne, cette triste saison va bien aux souvenirs. Quand les arbres n'ont plus de feuilles, quand le ciel conserve encore au crépuscule la teinte rousse qui dore l'herbe fanée, il est doux de regarder s'éteindre tout ce qui naguère brûlait encore en vous. » La trajectoire de son âme suit cette courbe descendante : « Autant j'avais eu d'exaltations et de rayonnements, autant je me renfermai et roulai sur moi-même. Depuis longtemps déjà j'ai séché mon cœur, rien de nouveau n'y entre plus, il est vide comme les tombeaux où les morts sont pourris. »

Puis le narrateur raconte longuement sa découverte de l'amour et de la sexualité à travers la rencontre avec Marie, personnage paradoxal de prostituée qui lui fait connaître non seulement la chair mais l'amour sous sa plus haute forme, avant de disparaître brusquement. Flaubert s'inspire ici de sa liaison d'une nuit avec Eulalie Foucaud, la tenancière de l'hôtel Richelieu à Marseille en 1840, mais aussi de ses visites au bordel. Marie tient aussi de Mme Schlesinger, amour platonique du jeune Flaubert à Trouville. Après la confession et la disparition de Marie (« je ne l'ai plus revue », comme Flaubert n'a plus revue Eulalie), le narrateur se laisse entraîner dans une rêverie et des visions exotiques pour tenter d'échapper à la perte de l'aimée et à son ennui. Une brusque rupture introduit alors un nouveau narrateur qui commente avec sévérité et ironie le manuscrit qu'on vient de lire, et conte la triste fin du premier narrateur : « C'était un homme qui donnait dans le faux, dans l'amphigourique et faisait grand abus d'épithètes. [...] Enfin, au mois de décembre dernier, il mourut, mais lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fût malade, comme on meurt de tristesse, ce qui paraît difficile aux gens qui ont beaucoup souffert, mais ce qu'il faut bien tolérer dans un roman, par amour du merveilleux ».

Après l'autobiographie complaisante, vient le regard critique et la déconstruction, qui annonce le romancier à venir. .../...

.../...

La page de titre *Novembre* porte le sous-titre : « fragments de style quelconque », et la date 1842, et l'épigraphe : « pour... niaiser et fantastiquer » (Montaigne). La dernière page porte la date : « 25 octobre 1842 ».

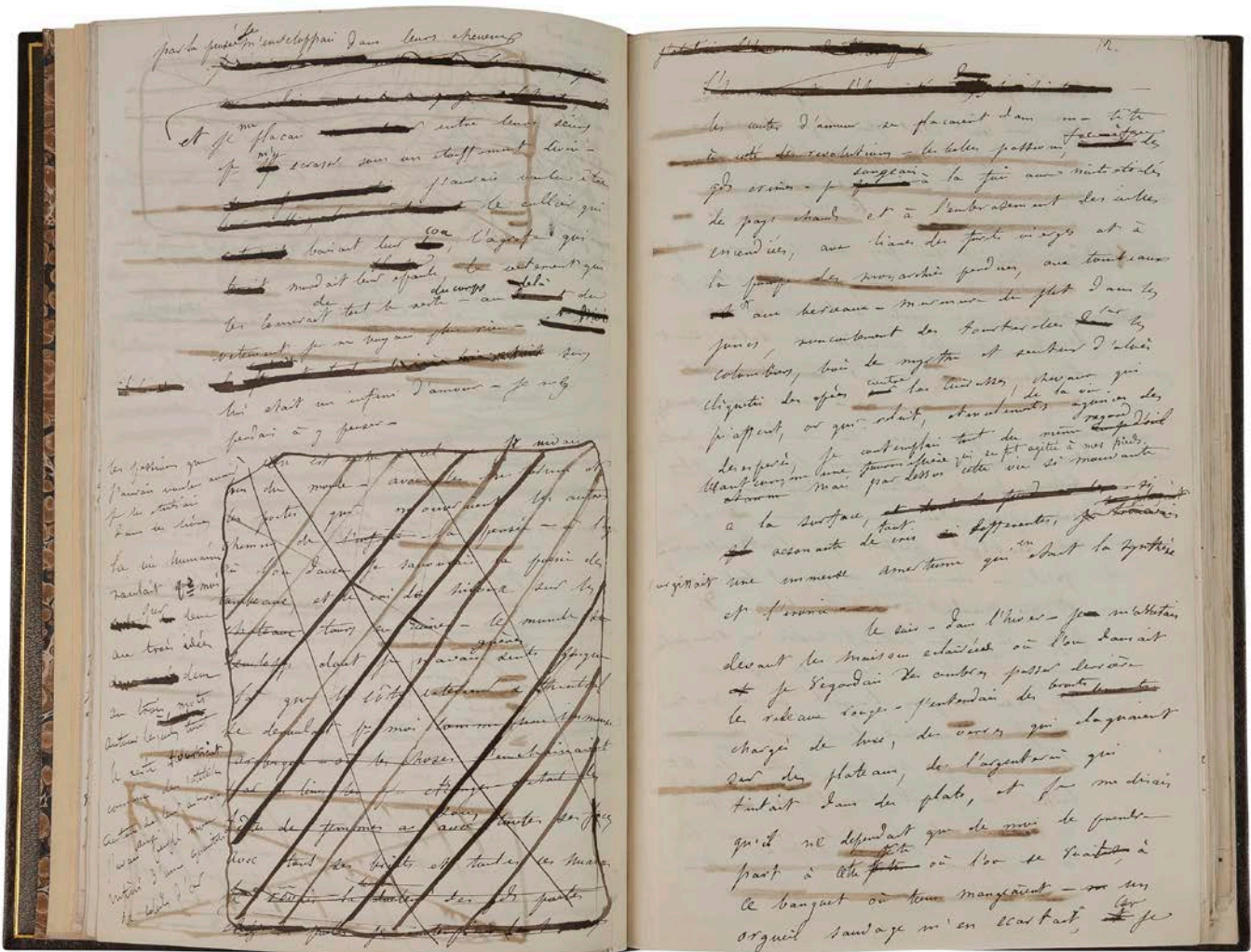
Le manuscrit est rédigé à l'encre noire sur 96 feuillets de papier vélin écrits recto et verso et chiffrés 1-96. Les ff. 34-43 portent une ancienne numérotation 1-10. Le manuscrit est entièrement et **très abondamment raturé et corrigé** et comporte 2083 mots ou passages biffés corrigés ou ajoutés.

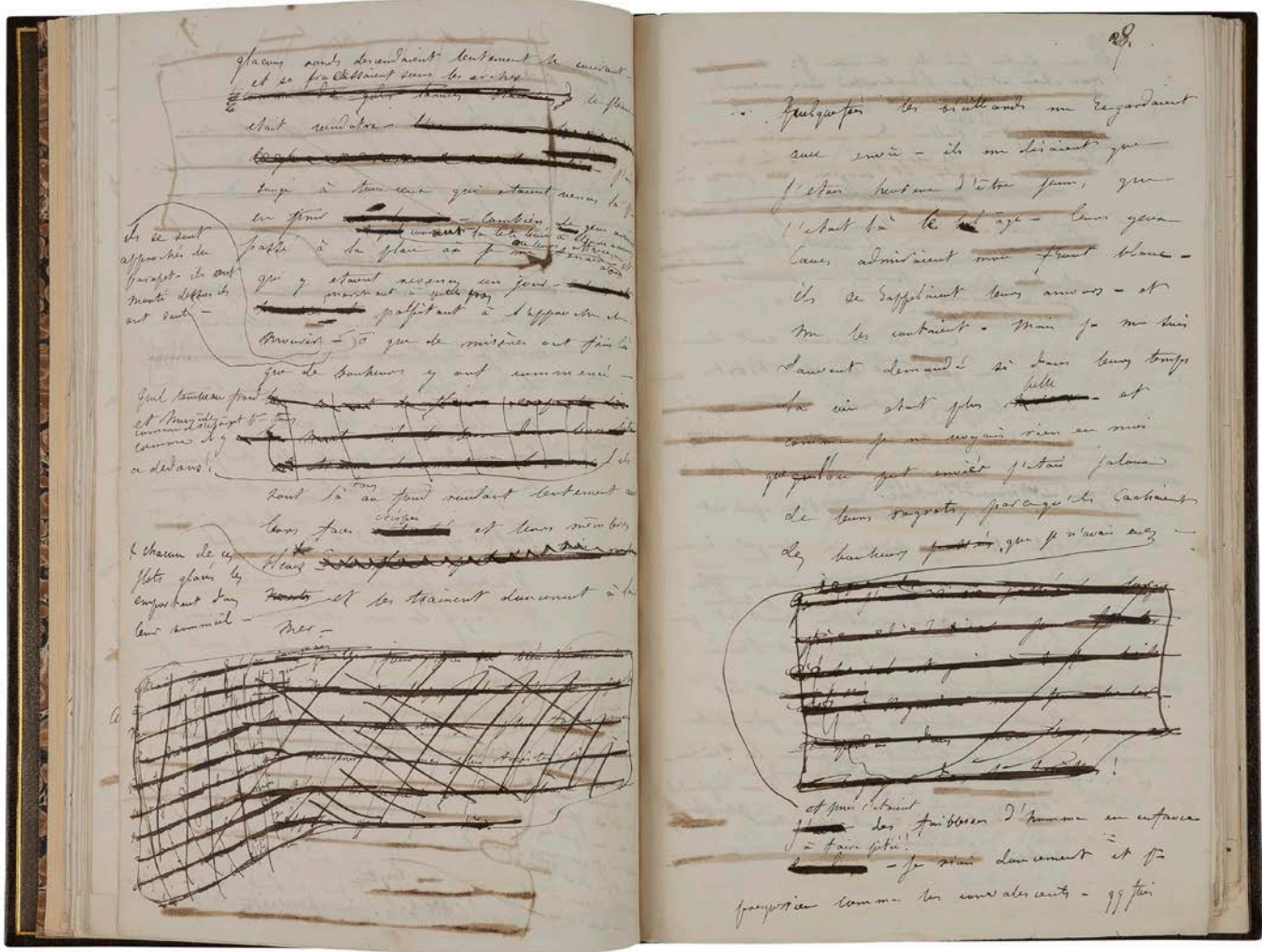
Outre des ratures faites manifestement au fil de l'écriture, d'autres relèvent d'une révision lors d'une relecture. Le premier feuillet semble avoir été refait. Des paragraphes entiers sont biffés et cernés d'un trait de plume pour bien marquer leur suppression (nous renvoyons au tome I des *Œuvres complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade, consacré aux *Œuvres de jeunesse*). Ainsi (f. 3, après les mots « pour l'argent », Pléiade p. 760) : « À l'heure qu'il est même, la vie humaine a mille aspects que je n'ai pas vus jusqu'au fond. Jamais au bord d'une source vive et sur un cheval haletant je n'ai entendu le son du cor au fond des bois. Jamais non plus dans une belle nuit d'été je n'ai contemplé le ciel avec une maîtresse qui soupire ». Ou encore (f 6 v°), après le paragraphe s'achevant par « et l'idole » (Pléiade p. 763) : « La

vie humaine alors m'apparut d'abord dans son côté le plus éclatant et splendide – le plus théâtral. Je me repaîssais dans les poètes et les romanciers de descriptions magnifiques, d'amours d'empereurs, de somptuosités [babyloniennes] perdues. [J'étais amoureux de Cléopâtre fuyant sur sa galère] C'était p^r moi une [arabesque déroulant ses dessins coloriés et confondus ses feuillages larges et grêles,] large scène où toutes les actions et toutes les passions communes formaient un chœur chantant et se reprenant uniformément dans un lointain confondu. Deux ou trois idées seulement occupaient le devant et remplissaient toute l'action ». Tout ce paragraphe est annulé et remplacé par cet ajout marginal : « Ce mystère de la femme en dehors du mariage, et plus femme encore à cause de cela même m'irritait et me tentait du double appât de l'amour et de la richesse ».

On relève également des additions marginales. Ainsi (f. 4 v°), après les mots « un mystère effrayant » (Pléiade p. 761), il ajoute dans la marge : « qui troublait ma pauvre tête d'enfant. À ce que j'éprouvais, lorsqu'une de celles-ci venait à fixer ses yeux sur moi je sentais déjà qu'il y avait qqchse de fatal dans ce regard émouvant qui fait fondre les volontés humaines et ». Le passage sur la tentation du suicide (Pléiade p. 778) s'achève par cette addition en marge (f. 27) : « Mais je n'aurais pas voulu être enterré – la bière m'épouvante – j'aimerais plutôt être déposé sur un lit de feuilles sèches, au fond des bois, –

.../...





.../...

et que mon corps s'en alla petit à petit au bec des oiseaux et aux pluies d'orage. »

Ce sont parfois des pages entières qui ont été biffées et supprimées ; ainsi cet important passage autobiographique (f. 21 v°), après le paragraphe s'achevant par « dans le même ennui » (Pléiade, p. 774), ce nouveau paragraphe : « J'ai rêvé comme un autre les plus belles choses du monde. Il m'a semblé aussi que le style coulait dans ma pensée comme le sang dans mes veines. J'avais des histoires superbes à faire pâmer d'aise, des drames possibles à faire greloter d'épouvante. [J'ai lu comme un autre les livres dont on se nourrit.] J'ai palpité de joies idéales, j'ai vécu avec des femmes sorties de mes pensées. [J'ai couché] Je me suis applaudi et je me suis aimé. [Quand j'eus bien retourné mon] Quand je n'ai plus cru à moi-même, je n'ai plus cru à rien. Quand l'homme se nie lui-même qu'il s'avoue vaincu, il ne reconnaît plus le vainqueur ou du moins il ne l'adore pas [et je me sentais bien écrasé.] La divinité, est la dernière qu'il abat ».

Au total, c'est l'équivalent de 152 lignes du manuscrit, qui, tout en étant biffées, demeurent lisibles.

Le manuscrit est riche d'autres enseignements. Ainsi cette double numérotation 1-10 sur les feuillets 34-43. Le passage s'ouvre par cette phrase : « Les idées de volupté et d'amour qui m'avaient assailli à 15

ans vinrent me retrouver à 18. », phrase qui fait la transition entre *Les Mémoires d'un fou* et *Novembre*, et l'on voit qu'au départ, Flaubert avait songé à débiter son roman par ce passage. En haut du feuillet 58, on remarque cette note au crayon bleu : « Confession de Marie (à revoir) ».

Ce ne sont là que quelques exemples du grand travail de style du jeune Flaubert, et des riches enseignements de ce manuscrit qui n'a pu être étudié par les éditeurs des *Œuvres de jeunesse* dans la Bibliothèque de la Pléiade

Un fragment de *Novembre* a paru à la suite de *Par les champs et par les grèves* dans l'édition Charpentier de 1886. Ce n'est qu'en 1910 que *Novembre* fut publié intégralement dans le tome II des *Œuvres de jeunesse inédites* de l'édition Conard.

Provenance : Dr Lucien-Graux (ex-libris, vente IV, n° 18) ; Charles Hayoit (ex-libris, vente 29 juin 2001, n° 222).

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

2 MANUSCRITS autographes, **Hegel Cours d'esthétique**, [1844 et 1872] ; 51 pages sur 48 ff. de papier vélin fin, puis 13 pages sur 7 ff. de papier bleu (mal chiffrées 1-52, puis 53-59), environ 22,5 x 18,5 cm, le tout monté sur onglets et relié en un volume petit in-4, cartonnage ancien papier gaufré vert.

8 000 / 10 000 €

Important ensemble de notes de jeunesse sur Hegel, utilisées pour Bouvard et Pécuchet, et complétées lors de la rédaction du roman.

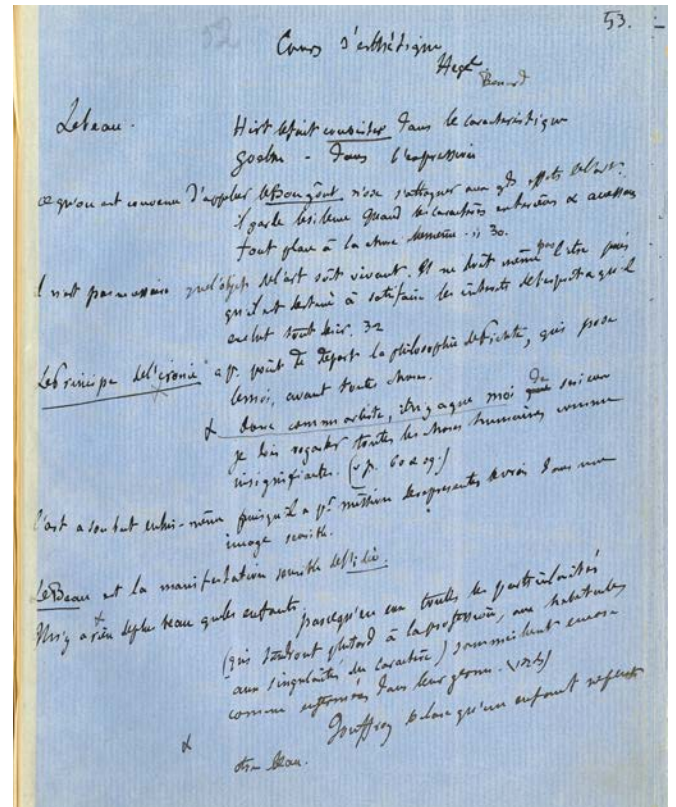
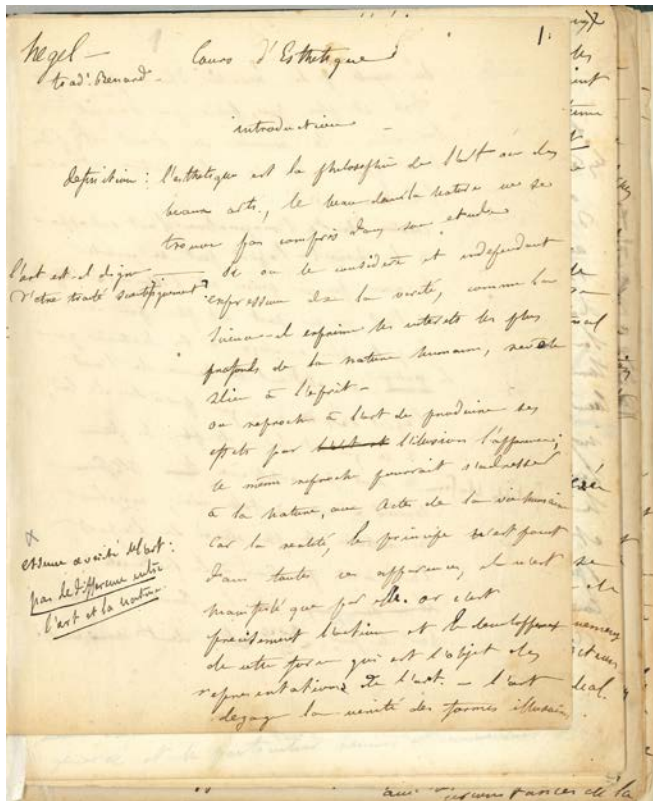
Flaubert a pris des notes développées sur l'Esthétique de HEGEL (originellement parue en allemand en 1832) sur la traduction française donnée par Charles Bérnard de 1840 à 1852 (5 volumes). Il a travaillé en 1844 sur les deux premiers volumes. C'est dans le cadre de ses travaux préparatoires à *Bouvard et Pécuchet* qu'il acheva la lecture des trois derniers volumes, en 1872, ajoutant de nouvelles notes sur papier bleu, tout en inscrivant de nouvelles réflexions en marge de ses premières notes. La lecture de Hegel a nourri avec profit la réflexion de Flaubert sur le Beau, le Vrai et le Bien, et sur l'œuvre d'art dans son rapport avec le réel. Ces notes font partie du dossier documentaire sur la Philosophie pour *Bouvard et Pécuchet*, et ont été utilisées au chapitre VIII du roman.

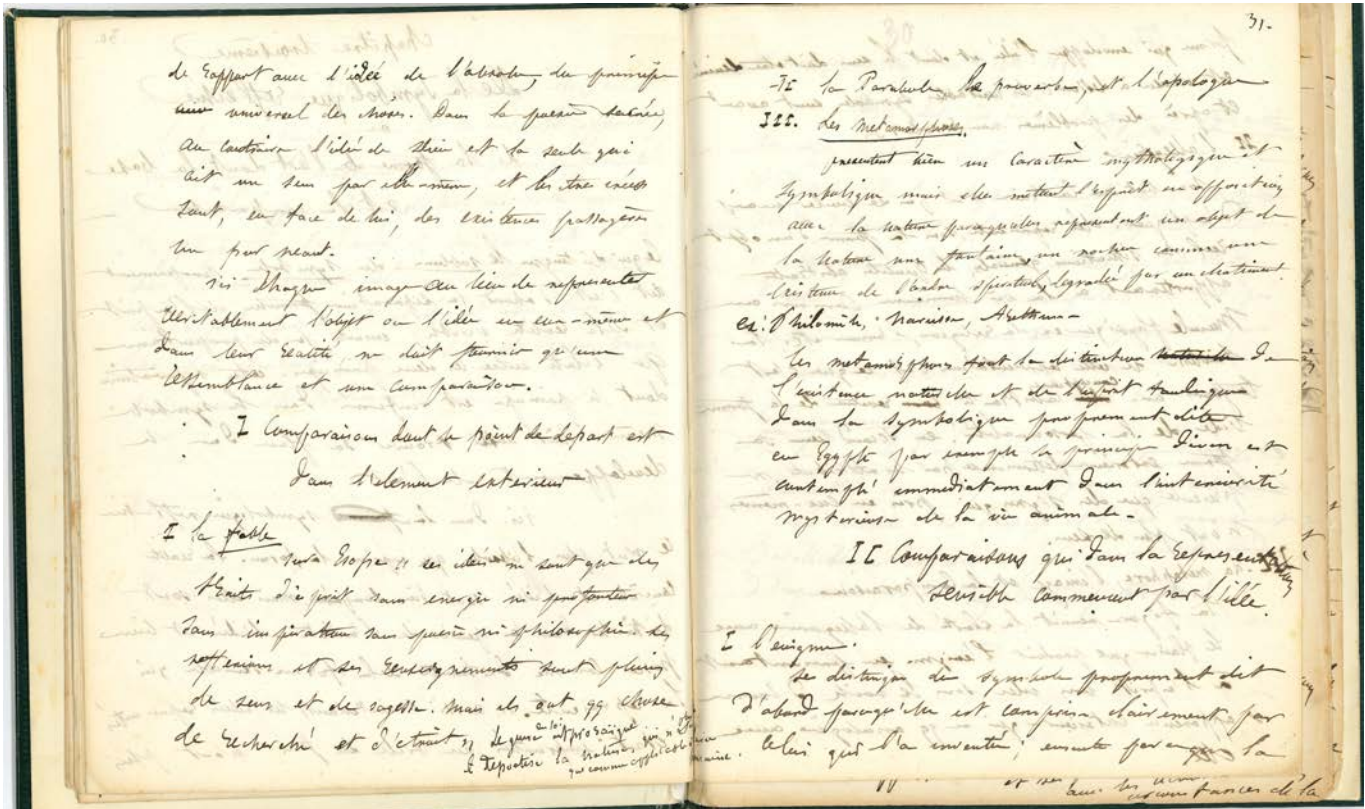
Citons quelques lignes des notes sur l'Introduction de l'ouvrage de Hegel : « On reproche à l'art de produire ses effets par l'illusion

l'apparence ; le même reproche pourrait s'adresser à la nature, aux actes de la vie humaine. Car la réalité, le principe n'est point dans toutes ces apparences, il n'est manifesté que par elle. Or c'est précisément l'action et le développement de cette force qui est l'objet des représentations de l'art. - L'art dégage la vérité des formes illusoire du monde pour la revêtir d'une forme plus élevée et plus pure, fixée par l'esprit lui-même. Le monde de l'art est plus vrai que celui de la nature et de l'histoire »... En marge, Flaubert a ajouté en 1872 : « essence & vérité de l'art : pas de différence entre l'art et la nature », puis « l'art supérieur à la Nature »...

Citons quelques-uns des chapitres suivants : « De l'idée du beau dans l'art, ou de l'idéal », « De la détermination de l'idéal », « De l'action », « De la détermination extérieure de l'idéal », « De l'accord de l'idéal avec sa réalité extérieure (de l'homme avec la nature) », « De l'artiste », « Développement de l'idéal dans les formes particulières que revêt le beau dans l'art », « De la forme symbolique de l'art », « Unité immédiate de l'idée et de la forme sensible », « De la symbolique de l'imaginaire », « la symbolique du sublime », « du Panthéisme de l'art », « De la symbolique réfléchie ou de la forme de l'art dont la base est la comparaison », « La métaphore, l'image et la comparaison », « Disparition de la forme symbolique de l'art », « De la forme classique de l'Art », « Destruction de l'Art classique », « De la Forme romantique de l'art », « De l'indépendance personnelle dans le cercle de la vie réelle », etc. À plusieurs reprises, Flaubert a ajouté des commentaires lors de sa relecture de 1872.

Pour ses notes de 1872, Flaubert a plié ses feuillets bleus de manière à créer une marge où s'inscrivent rubriques et mots-clefs. Nous citerons quelques-unes de ces notes, au début du dossier : « Ce qu'on est convenu d'appeler le Bon goût n'ose s'attaquer aux g^{ds} effets de l'art. .../...



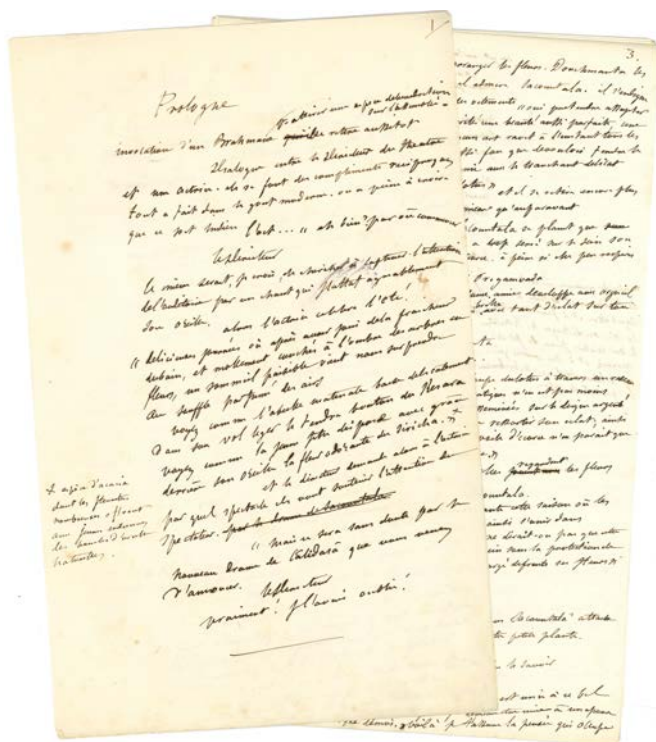


.../...

Il garde le silence quand les caractères extérieurs & accessoires font place à la chose elle-même. Il n'est pas nécessaire que l'objet de l'art soit vivant. Il ne doit même pas l'être puis qu'il est destiné à satisfaire les intérêts de l'esprit & qu'il exclut tout désir. Le Principe de l'ironie a p' point de départ la philosophie de Fichte, qui pose le moi, avant toutes choses. Donc comme artiste, il n'y a que moi de sérieux je dois regarder toutes les choses humaines comme insignifiantes. L'art a son but en lui-même puisqu'il a p' mission de représenter le vrai dans une image sensible. Le Beau est la manifestation sensible de l'idée »... Etc.

Bibliographie : Gisèle Séginger, *Dix ans de critique : notes inédites de Flaubert sur l'Esthétique de Hegel* (Lettres Modernes-Minard, 2005).

Provenance : Caroline Franklin-Grout-Flaubert (nièce de Flaubert), vente Antibes 28-30 avril 1931, n° 66.



59

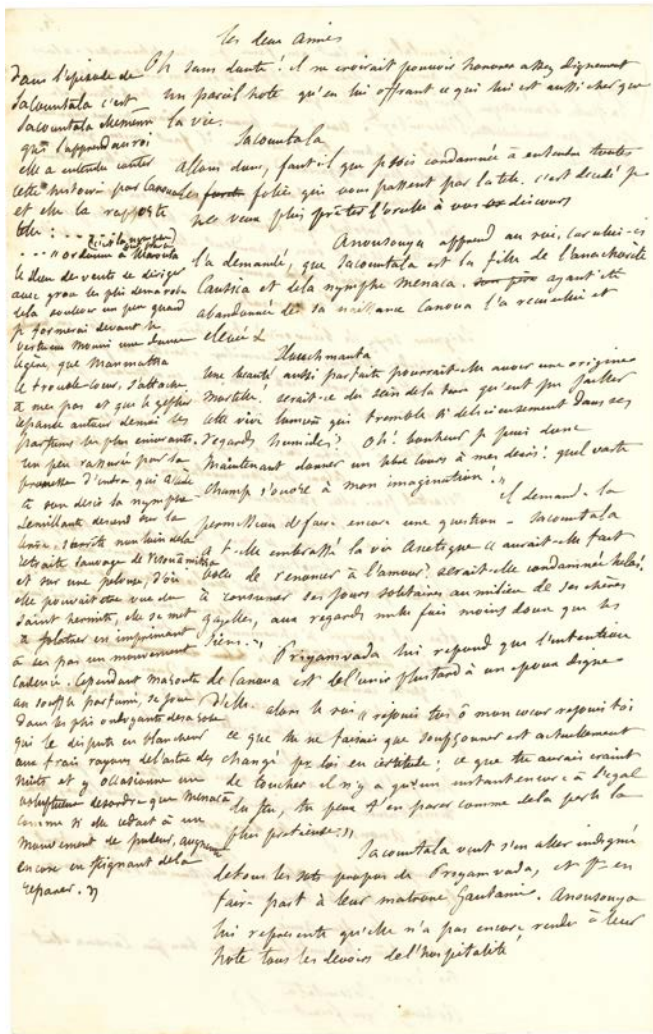
FLAUBERT Gustave (1821-1880).

MANUSCRIT autographe, **La reconnaissance de Sacountala**, drame sanscrit et pracrit de Calidasa, [vers 1846] ; titre et environ 48 pages sur 28 feuillets in-fol., (30 x 19 cm) ; sous chemise dos maroquin noir, doublures de suédine grise, étui (petite manque à un angle p. 5).

8 000 / 10 000 €

Important et très intéressant manuscrit inédit de jeunesse, se rattachant à son projet de conte oriental.

Le projet de conte oriental occupa beaucoup Flaubert dans les années 1845-1848. Revenu de son voyage en Italie et ayant terminé la première *Éducation sentimentale*, il décida d'écrire un « conte oriental », qui se serait intitulé *Les Sept Fils du derviche*. De ce projet inabouti, auquel succédera *La Tentation de saint Antoine*, ne furent écrits que divers scénarios, publiés par Jean Bruneau en 1973 (*Le "Conte oriental" de Flaubert. Documents inédits, Les Lettres nouvelles*, 1973), puis dans le tome II des *Œuvres complètes* dans la Bibliothèque de la Pléiade. À la fois pour se documenter et pour attraper le ton voulu, Flaubert se lança dans de vastes lectures orientales. Parmi celles-ci, la traduction par Antoine-Léonard de Chézy de *La Reconnaissance de Sacountala*, drame sanscrit et pracrit de Calidasa, publié pour la première fois, en original, sur un manuscrit unique de la Bibliothèque du roi, accompagné d'une traduction française (Dondey-Dupré, 1830). Telle est l'édition qu'utilisa Flaubert pour ce manuscrit et qu'il avait, en août 1846, demandé à son ami Emmanuel Vasse de Saint-Ouen d'emprunter pour lui à la Bibliothèque royale. (En 1858, Théophile Gautier en tira le livret du ballet-pantomime pour Lucien Petipa, *Sacountala*, mis en musique par Ernest Reyer). Le 20 septembre



1846, Flaubert confiait à Maxime Du Camp: « Je commence à être embêté de Sacountala. N'y travaillant que le soir [...] je trouve que cela n'avance pas vite ».

Ce manuscrit, qui paraît inédit, forme un scénario suivi, un peu abrégé, adapté du célèbre drame indien. La comparaison avec la traduction de Chézy montre que de très nombreux passages du texte, surtout les dialogues, se trouvent textuellement recopiés par Flaubert, le reste se trouvant résumé. Le côté romantique de l'histoire de cet amour conjugal avait dû séduire le jeune Flaubert : répudiée par son époux, le roi Douchmanta, par suite de la malédiction d'un *mouni* (sage), Sacountala se réfugia dans la solitude, où elle élève son fils Bharata. Revenue à la cour, elle est repoussée par le roi, qui refuse de la reconnaître. Mais elle retrouve l'anneau qu'il lui avait autrefois donné et rentre en grâce auprès de lui.

Flaubert a analysé et résumé pas à pas le prologue et les sept actes du drame. En fait, il n'hésite pas à recopier très longuement les passages qui l'ont charmé, et même à transcrire en marge des notes expliquant certains mots sanscrits ; ainsi, page 10^v : « Selon une note c'est le *Hinna*, henné, couleur vermeille extraite du *Lawsonia inermis* qui sert à colorer les ongles des doigts et des pieds. Quant

.../...

aux yeux, c'est-à-dire au bord des paupières dont le trait est prolongé un peu au-delà de l'angle extérieur de l'œil, c'est du collyre que les femmes asiatiques emploient »...

Manifestement, Flaubert a été très touché par la poésie de ce drame. La longueur même du manuscrit (51 pages) atteste avec quelles délices il se plongeait dans ce drame oriental, qui le fascinait, et aussi avec quelle conscience il s'attachait à en extraire l'essentiel. Citons quelques extraits.

À propos du *Prologue*, Flaubert note (p. 1) : « Dialogue entre le Directeur du théâtre et une actrice. Ils se font des compliments réciproques tout à fait dans le goût moderne. On a peine à croire que ce soit Indien »...

Acte I (p. 3). « Sacountala se plaint que Priyamvada lui a trop serré sur le sein son vêtement de tissu d'écorce. À peine si elle peut respirer.

Anousaya le délie. – Priyamvada : « Bien bien, ma douce amie, développe avec orgueil cette fleur de jeunesse qui brille avec tant d'éclat sur ton sein arrondi ». – Douchmanta : « Oh qu'elle dit vrai !... La coupe du lotus, à travers un réseau verdâtre de plantes aquatiques, n'en est pas moins ravissante : les taches disséminées sur le disque argenté de la lune font davantage ressortir son éclat ; ainsi cette belle fille, sous son voile d'écorce n'en paraît que plus séduisante à mes yeux ». Les jeunes filles se promènent, elles regardent les fleurs la malica et l'amra. – Sacountala : « Oh ! qu'elle est ravissante cette saison où les arbres eux-mêmes semblent ainsi s'unir dans d'amoureux embrassements. Ne dirait-on pas que cette jeune plante ait mis à dessein sous la protection de cet arbre robuste et tout chargé de fruits ses fleurs si tendres et si délicates ! »... Puis, à propos d'une abeille : « Qu'elle est ravissante ! Sur tous les points où voltige cet insecte léger, plus légère que lui, avec quelle grâce elle le chasse sans relâche !... Trop heureux insecte, tu peux donc dans ton vol effleurer l'angle de cet œil à demi fermé, où la crainte excite un tremblement enchanteur, faire entendre à cette oreille charmante un murmure semblable à ces petits mots furtifs d'un amant favorisé, puiser un torrent de délices sur ses lèvres divines dont une main délicate cherche en vain à t'éloigner. Hélas ! nous mourons dans le doute de jamais pouvoir la posséder ; et toi, petite abeille, tu t'enivres de volupté ».

Sur les deux derniers feuillets, Flaubert a copié une « Note sur le mot Indra », et la « Légende de Ourva ».

Provenance : Caroline Franklin-Grout-Flaubert (nièce de Flaubert), vente Antibes 28-30 avril 1931, n° 35.

60

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A., [Croisset] Dimanche matin [9 août 1846], à Louise COLET ; 4 pages in-4.

8 000 / 10 000 €

Très belle et longue lettre d'amour au début de leur liaison.

« Enfant ta folie t'emporte – Calme-toi, tu t'irrites contre toi-même, contre la vie. Je t'avais bien dit que j'avais plus de raison que toi. Crois-tu aussi que je ne sois pas à plaindre. Ménage tes cris. Ils me déchirent. – Que veux-tu faire ? Puis-je quitter tout et aller vivre à Paris. C'est impossible. Si j'étais entièrement libre, j'irais – oui, car toi étant là je n'aurais pas la force de m'exiler, projet de ma jeunesse et qu'un jour j'accomplirai. Car je veux vivre dans un pays où personne ne m'aime, ni ne me connaisse, où mon nom ne fasse rien tressaillir, où ma mort ou mon absence ne coûte pas une larme. J'ai été trop aimé, vois-tu, tu m'aimes trop. Je suis rassasié de tendresses et j'en veux toujours, hélas ! – tu me dis que c'est un amour banal qu'il me fallait. Il ne m'en fallait aucun ou le tien, car je ne puis en rêver un plus complet, plus entier, plus beau – il est maintenant dix heures, je viens de recevoir ta lettre et d'envoyer la mienne, celle que j'ai écrite cette nuit. – À peine levé je t'écris encore sans savoir ce que je vais te dire – tu vois bien que je pense à toi – ne m'en veux pas quand tu ne recevras pas de lettres de moi. Ce n'est pas ma faute. Ces jours-là sont ceux où je pense peut-être le plus à toi. Tu as peur que je ne sois malade, chère Louise, les gens comme moi ont beau être malades, ils ne meurent pas. J'ai eu toute espèce de maladies et d'accidents, des chevaux tués sous moi, des voitures versées et jamais je n'ai été écorché. Je suis fait p' vivre vieux, et pour voir tout périr autour de moi et en moi. J'ai déjà assisté à mille funérailles intérieures. – Mes amis me quittent l'un après l'autre – ils se marient, s'en vont, changent – À peine si l'on se reconnaît et si l'on trouve qq chose à se dire. Quel irrésistible penchant m'a donc poussé vers toi ? J'ai vu le gouffre, un instant j'en ai compris l'abîme puis la vertige m'a entraîné. Comment ne pas t'aimer, toi, si douce, si bonne, si

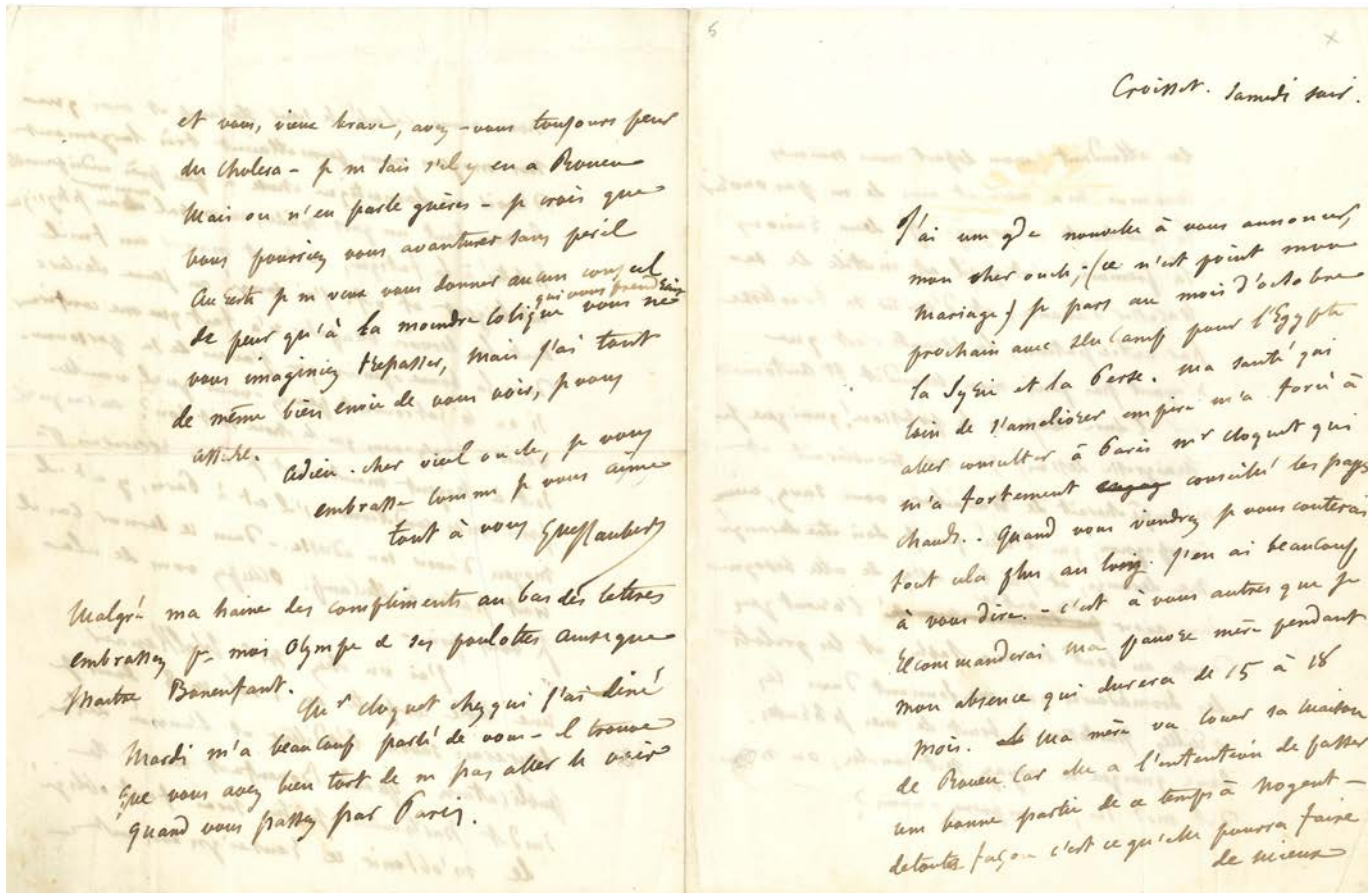
Dans mon entrée un large baiser. je me suis
 entouré d'un mur d'ivoire. un de tes regards t'a
 enveloppé comme un boulet - on se souvient et me sens
 t'entendre derrière moi le froissement de ta robe sur
 mon tapis. je te traîne et je me retourne au bruit
 de ma portière que le vent remue comme si tu entrerais
 je vois ton beau front blanc. sais-tu que tu as un
 front sublime - trop beau même p' être baisé - un
 front pur et élevé tout brillant de ce qu'il renferme?
 Et qu'en tu es Phidias? dans ce beau atelier où
 je t'ai vue p' la première fois au milieu des marbres
 et des plâtres antiques - il doit venir hanté et béni
 Phidias. j'attends un mot de toi qui me sera
 de parole p' m'absolvent un jour - pour un de
 premiers jours de toi - j'en trouverai un p' aller
 jusqu'à Mantès ou à Verrier. j'en ai peut-être
 besoin. mais à quoi bon s'habituer à te voir
 à l'âme. je suis tout semblable du bon de la
 tendresse. si nous le voyons vivre ensuite misérablement
 à quoi bon. mais si nous en pouvons faire
 quelque chose. adieu - chère âme - je viens de descendre
 dans le jardin et sur une haie de rosiers j'ai cueilli
 cette petite rose que j'envoie p' déposer dessus un
 baiser. mets-la dessus sur ta bouche et j'en ai deux
 où... adieu mille tendresses à toi - à toi des fois
 au matin - du matin au soir

Dimanche matin 10 h. 10 août 1846
 j'attends
 L'attente te fait l'empêcher. l'attente te fait
 sentir tes mains contre la vie. je t'aurais bien dit
 que j'étais plus de raison que toi. mais tu aurais
 dit que je me suis fait à pleurer. mais ce n'est
 pas de moi. de moi. de moi. de moi. de moi. de moi.
 j'ai p' quitter tout et aller vivre à Paris. c'est
 impossible. si j'étais seulement tel. j'étais
 quelque chose. on t'a dit la p' m'aurait pas
 la force de m'occuper de moi. j'en ai assez
 pour me ne m'occuper. si ne m'occuper. on m'aurait
 dit que j'étais rien. mais j'ai été trop aimé
 de toi. tu m'as aimé trop. je suis tout à toi.
 tendresse et j'en suis tout éperdue. tu m'as
 que c'est un amour tant qu'il m'a fallu. et ne
 m'en fallait aucun ou de rien. tu m'as aimé
 et j'en suis tout éperdue. j'en suis tout éperdue.
 il est maintenant des heures. je viens de recevoir
 ta lettre et j'envoie la mienne. celle que j'ai
 écrite cette nuit. à peine les p' et c'est en cor
 dans l'attente de que je vais te dire. tu vois bien que
 je pense à toi - m'en veux pas quand tu

supérieure, si aimante, si belle. Je me souviens de ta voix quand tu me parlais le soir du feu d'artifice. C'était une illumination pour nous et comme l'inauguration flamboyante de notre amour - ton logement ressemble à un que j'ai eu à Paris pendant près de deux ans, rue de l'est 19. Quand tu passeras par là, regarde le second. De là aussi la vue s'étendait sur Paris, dans l'été, la nuit je regardais les étoiles, et l'hiver le brouillard lumineux de la grande ville qui s'élevait au-dessus des maisons. on voyait comme de chez toi des jardins, des toits, les côtes environnantes. Quand je suis entré chez toi, il m'a semblé me retrouver dans mon passé et que j'étais revenu à un de ces crépuscules beaux et tristes de l'année 1843 quand je humais l'air à ma fenêtre, plein d'ennui et la mort dans l'âme. Si je t'avais connu alors ! pourquoi donc cela n'a-t-il pas eu lieu. J'étais libre, seul, sans parents ni maîtresse car je n'en ai jamais eu de maîtresse. Tu vas croire que je mens. Je n'ai jamais rien dit de plus exact et la raison la voici. Le grotesque de l'amour m'a toujours empêché de m'y livrer. J'ai qqfois voulu plaire à des femmes, mais l'idée du profil étrange que je devais avoir dans ces moments-là me faisait tellement rire que toute ma volonté se fondait sous le feu de l'ironie intérieure qui chantait en moi l'hymne de l'amertume et de la dérision. Il n'y a qu'avec toi que je n'ai pas encore ri de moi. Aussi quand je te vois si sérieuse si complète dans ta passion, je suis tenté de te crier : Mais non, mais non, tu te trompes, prends garde, pas à celui-là ! Le ciel t'a fait belle - dévouée - intelligente, je voudrais être autre que je ne suis p' être digne de toi. Je voudrais avoir les organes du cœur plus neufs. Ah ! ne me ranime pas trop, je flamberais comme la paille. Tu vas croire que je suis égoïste, que j'ai peur de toi, eh bien oui, j'en suis épouvanté de ton amour parce que je sens qu'il nous dévore l'un l'autre - toi surtout - tu es comme Uggolin dans sa prison. Tu

manges ta propre chair p' assouvir sa faim. - Un jour, si j'écris mes mémoires, la seule chose que j'écrirai bien, si jamais je m'y mets, ta place y sera, et quelle place ! car tu as fait dans mon existence une large brèche. Je m'étais entouré d'un mur stoïque. Un de tes regards l'a emporté comme un boulet. - Oui, souvent il me semble entendre derrière moi le froufrou de ta robe sur mon tapis. Je tressaille et je me retourne au bruit de ma portière que le vent remue comme si tu entrerais, je vois ton beau front blanc. Sais-tu que tu as un front sublime - trop beau même p' être baisé - un front pur et élevé, tout brillant de ce qu'il renferme. Retournes-tu chez Phidias [le sculpteur Pradier] ? dans ce bon atelier où je t'ai vue p' la première fois au milieu des marbres et des plâtres antiques »... Il trouvera un prétexte pour aller retrouver Louise à Mantès : « Mais à quoi bon s'habituer à se voir, à s'aimer. Pourquoi nous combler du luxe de la tendresse si nous devons vivre ensuite misérables, à quoi bon ? mais si nous ne pouvons faire autrement. Adieu - chère âme - Je viens de descendre dans le jardin et sur une haie de rosiers j'ai cueilli cette petite rose que je t'envoie. Je dépose dessus un baiser, mets-la de suite sur ta bouche et puis tu devines où... Adieu, mille tendresses. À toi - à toi du soir au matin - du matin au soir. »

Correspondance (Pléiade), t. I, p. 284.



61

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset samedi soir [5 mai 1849], à son oncle François PARAIN ; 4 pages in-4.

2 000 / 2 500 €

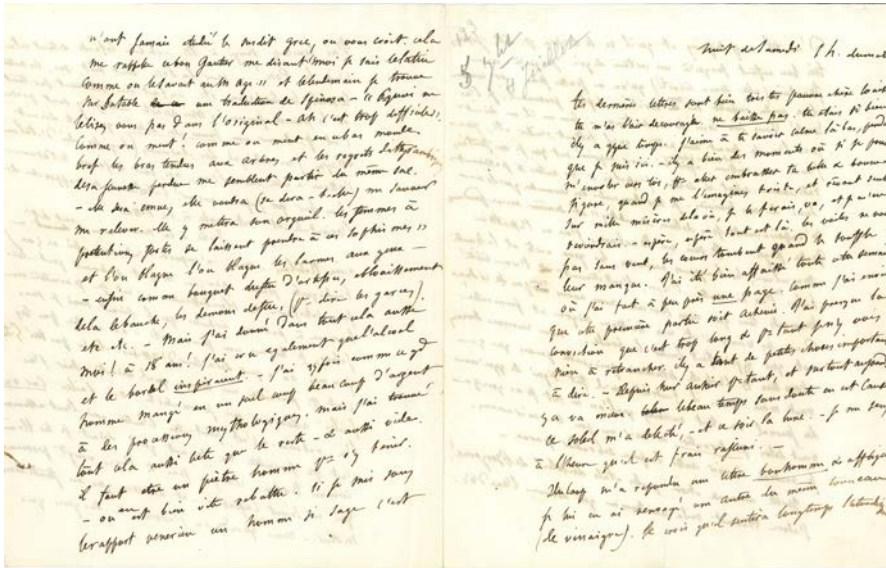
Belle lettre annonçant à son oncle son départ pour son voyage en Orient avec Maxime Du Camp.

« J'ai une g^{de} nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle, - (ce n'est point mon mariage) : je pars au mois d'octobre prochain avec Du Camp pour l'Égypte, la Syrie et la Perse. Ma santé, qui loin de s'améliorer empire m'a forcé à aller consulter à Paris M^r Cloquet qui m'a fortement conseillé les pays chauds. - Quand vous viendrez, je vous conterai tout cela plus au long. j'en ai beaucoup à vous dire. - c'est à vous autres que je recommanderai ma pauvre mère pendant mon absence, qui durera de 15 à 18 mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen. Car elle a l'intention de passer une bonne partie de ce temps à Nogent - de toutes façons c'est ce qu'elle pourra faire de mieux. En attendant mon départ, nous sommes convenus, ma mère et moi, de ne pas ouvrir la bouche de ce voyage p^r deux raisons : la première, c'est qu'il est inutile de se tracasser d'avance, et d'exciter sa tristesse par anticipation, la seconde, c'est que, n'ayant pas fini mon maudit S^t Antoine (car il dure toujours le polisson ! quoique je maigrisse dessus), ça me troublerait et m'empêcherait de travailler. Vous savez, vieux compagnon, que l'idée que je dois être dérangé me dérange, et j'ai bien assez de besogne sans avoir en outre l'Orient

qui danse au bout de ma table, et les grelots des dromadaires qui me sonnent dans les oreilles par-dessus le bruit de mes phrases. Donc, quoique ce voyage soit conclu, on n'en dit mot ici ; comprenez-vous ?

Nous avons calculé, le sieur Du Camp et moi, que nos moyens nous permettraient très largement d'avoir un domestique, chose à peu près indispensable. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au jeune Leclerc [ancien garde-chasse de l'oncle Parain], dont la dernière escapade n'a fait que me confirmer dans la bonne opinion que j'avais de sa personne. Si on le retrouvait, pensez-vous qu'il veuille venir ? »... Il prie son oncle de lui trouver une Bible compacte en un volume... « Et vous, vieux brave, avez-vous toujours peur du choléra - je ne sais s'il y en a à Rouen, mais on n'en parle guères - je crois que vous pourriez vous aventurer sans péril. Au reste, je ne veux vous donner aucun conseil, de peur qu'à la moindre colique qui vous prendrait vous ne vous imaginiez trépasser, mais j'ai tout de même bien envie de vous voir, je vous assure. Adieu, cher vieil oncle, je vous embrasse comme je vous aime »...

Correspondance (Pléiade), t. I, p. 504.



62

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G. », Nuit de samedi [3 juillet 1852], à Louise COLET ; 5 pages in-4, enveloppe avec cachet de cire rouge à son chiffre.

8 000 / 10 000 €

Très belle et longue lettre d'amour à sa maîtresse, alors que Flaubert peine dans l'écriture de Madame Bovary.

« Tes dernières lettres sont bien tristes pauvre chère Louise. Tu m'as l'air découragée. Ne baisse pas. Tu étais si bien il y a qqe temps. J'aime à te savoir calme là-bas, pendant que je suis ici. - Il y a bien des moments où si je pouvais m'envoler vers toi, p' aller embrasser ta belle & bonne figure, quand je me l'imagine triste, et rêvant seule sur mille misères de la vie, je le ferais, va, et je m'en reviendrais. - Espère, espère, tout est là. Les voiles ne vont pas sans vent, les cœurs tombent quand le souffle leur manque. J'ai été bien affaissé toute cette semaine où j'ai fait à peu près une page. Comme j'ai envie que cette première partie soit achevée. J'ai presque la conviction que c'est trop long & pourtant je n'y vois rien à retrancher. Il y a tant de petites choses importantes à dire. - Depuis hier au soir pourtant, et surtout aujourd'hui ça va mieux. Le beau temps sans doute en est cause. Ce soleil m'a délecté, - et ce soir la lune. - Je me sens à l'heure qu'il est frais rajeuni »...

Quant à Maxime DU CAMP, il « m'a répondu une lettre bonhomme & affligée. Je lui en ai renvoyé une autre du même tonneau (de

autres phrases, après lui avoir exprimé net que je me foutais radicalement de tout & de tous, j'ajoutais "Les autres se passeront donc de mes lumières. Je leur demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles" et de même encre pendant quatre pages. - Je suis un Barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille. Mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands tous que nous sommes nous avons qqe peu de cidre dans les veines. C'est une boisson aigre et fermentée et qui qqfois fait sauter la bonde »...

Puis il parle de MUSSET : « le fonds de tout cela c'est la Pose ! - Pour la Pose tout sert, soi, les autres, le soleil, les tombeaux, etc. on fait du sentiment sur tout, et les pauvres femmes les trois quarts du temps y sont prises. C'est p' donner une bonne idée de lui qu'il te disait Essayez, j'ai échiné des Italiennes (laquelle idée d'Italiennes s'associe à celle de volcan, on voit toujours le Vésuve sous leur jupon. - Erreur ! l'Italienne se rapproche de l'Orientale - et est molle à la Fesse / Folle à la messe comme eût dit ce vieux Rabelais. - Mais n'importe c'est une idée reçue) tandis que le pauvre garçon ne peut seulement peut-être pas satisfaire sa blanchisseuse. - C'est p' paraître un homme à passions ardentes qu'il disait Moi, je suis jaloux, je tuerais une femme etc. - On ne tue pas les femmes on a peur de la Cour d'assises. Il n'a pas tué G. Sand. C'est p' paraître un lurron qu'il disait : Hier j'ai failli assommer un journaliste. Oui failli car on .../...

vinaigre). Je crois qu'il sentira longtemps l'étourdissement d'un tel coup de poing et qu'il se le tiendra p' dit. Je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à une frontière (celle de ma liberté) qu'on ne passe pas. - Or comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin & à distance. - Comme il me disait que l'on se devait aux autres, qu'il fallait s'aider, etc., que j'avais une mission et



.../...

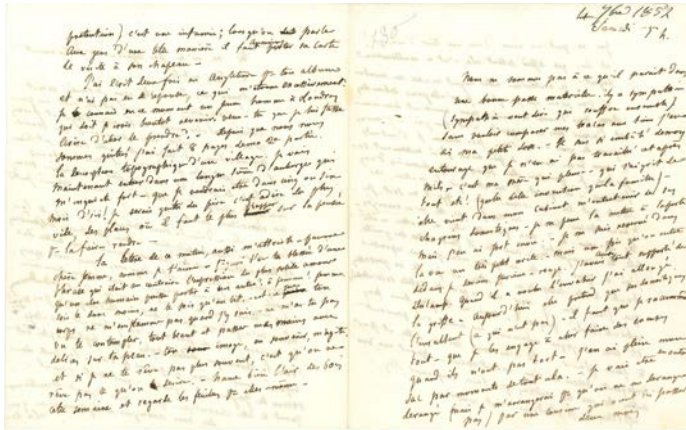
l'a retenu. - C'est peut-être l'autre qui l'eût assommé. C'est p^r paraître un savant qu'il disait Je lis Homère comme Racine. Il n'y a pas à Paris vingt personnes qui en soient capables. - Et de ceux qui en font leur métier. Mais quand on s'adresse à des gens qui n'ont jamais étudié le susdit grec, on vous croit. Cela me rappelle ce bon Gautier me disant "Moi je sais le latin comme on le savait au M. âge", et le lendemain je trouve sur sa table une traduction de Spinoza - "Pourquoi ne le lisez-vous pas dans l'original - ah c'est trop difficile". Comme on ment ! Comme on ment en ce bas monde. Bref les bras tendus aux arbres et les regrets dithyrambiques de sa jeunesse perdue me semblent partir du même sac. - Elle sera émue, elle voudra (se dira-t-elle) me sauver me relever. Elle y mettra son orgueil. Les femmes à prétentions fortes se laissent prendre à ces sophismes, et l'on blague l'on blague les larmes aux yeux. - Enfin, comme bouquet du feu d'artifice, éblouissement de la débauche, les démons de feu (p^r dire les garces) etc., etc. - mais j'ai donné dans tout cela aussi moi ! à 18 ans ! J'ai cru également que l'alcool et le bordel inspiraient. J'ai qqfois comme ce g^d homme mangé en un seul coup beaucoup d'argent à des processions mythologiques, mais j'ai trouvé tout cela aussi bête que le reste - & aussi vide. Il faut être un piètre homme p^r s'y tenir. On en est bien vite rebattu. Si je suis sous le rapport vénérien un homme si sage c'est que j'ai passé de bonne heure par une débauche supérieure à mon âge et intentionnellement afin de savoir. - Il y a peu de femmes, que de tête au moins je n'ai déshabillée jusqu'au talon. - J'ai travaillé la chair en artiste et je la connais. - Je me charge de faire des livres [à] en mettre en rut les plus froids. - Quant à l'amour ç'a été le g^d sujet de réflexions de toute ma vie. Ce que je n'ai pas donné à l'art pur, au métier en soi, a été là. - et le cœur que j'étudiais c'était le mien. Que de fois j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel qui m'entraîtrait dans la chair. - Bovary (dans une certaine mesure, dans la mesure bourgeoise autant que je l'ai pu, afin que ce fût plus général & humain) sera sous ce rapport, la somme de ma science psychologique, et n'aura une valeur originale que par ce côté. - En aura-t-il ? Dieu le veuille ! »

Il craint que ses lettres ne soient fastidieuses avec les « éternelles préoccupations de mon moi qui doivent finir par devenir fastidieuses. Mais c'est que je ne sais que cela. Quand je t'ai dit que je travaille - et que je t'aime. J'ai tout dit. Adieu donc, chère Louise bien-aimée, je t'embrasse tendrement »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 122.

que j'ai passé de bonne heure par une débauche
supérieure à mon âge et intentionnellement
afin de savoir. - il y a peu de femmes, que de tête au moins
je n'ai déshabillée jusqu'au talon. - J'ai travaillé la chair
en artiste et je la connais. - Je me charge de faire des
livres en mettre en rut les plus froids. - Quant à l'amour
ça a été le g^d sujet de réflexions de toute ma vie. Ce
que je n'ai pas donné à l'art pur, au métier en soi, a
été là. - et le cœur que j'étudiais c'était le mien. - que de fois
j'ai senti à mes meilleurs moments le froid du scalpel
qui m'entraîtrait dans la chair. - Bovary (dans une certaine
mesure, dans la mesure bourgeoise autant que je l'ai pu, afin
que ce fût plus général & humain) sera sous ce rapport
la somme de ma science psychologique, et n'aura une
valeur originale que par ce côté. - en aura-t-il ? Dieu
le veuille. - tu me racontes au moins q^q chose t'as dans
tes lettres, mais que puisque tu dis que t'entraînent des
certaines préoccupations de mon moi qui doivent finir
par devenir fastidieuses. Mais c'est que je ne sais que
cela. Quand j'ai dit que je travaille - et que je t'aime
j'ai tout dit. - Adieu donc. chère Louise bien-aimée
je t'embrasse tendrement
à toi à toi

de Paris - Gautier est p^r un homme de p^r art.
Voilà de la bonne prose amoureuse.



63

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G. », Samedi [4 septembre 1852], à Louise COLET ; 8 pages in-4, enveloppe.

8 000 / 10 000 €

Très longue et belle lettre sur Madame Bovary, et où Flaubert évoque ses étreintes amoureuses avec Louise, et s'interroge sur le monde et l'avenir de l'art, et revit des souvenirs d'une vie antérieure.

« Nous ne sommes pas à ce qu'il paraît dans une bonne passe matérielle. Il y a sympathie (sympathie veut dire qui souffre ensemble) sans vouloir comparer mes tracas aux tiens, j'en ai ma petite dose. – Je suis si embêté de mon entourage que je n'en ai pas travaillé cet après-midi. – C'est ma mère qui pleure – qui s'agrite de tout, etc. ! (quelle belle invention que la famille). – Elle vient dans mon cabinet m'entretenir de ses chagrins domestiques – Je ne peux la mettre à la porte mais j'en ai fort envie. – Je me suis réservé dans la vie un très petit cercle. – Mais une fois qu'on entre dedans je deviens furieux-rouge. J'avais ainsi tout supporté de Du Camp. Quand il a voulu l'envahir j'ai allongé la griffe – Aujourd'hui elle prétend que ses domestiques l'insultent (ce qui n'est pas) – Il faut que je raccommode tout – que je les engage à aller faire des excuses quand ils n'ont pas tort – J'en ai plein mon sac par moments de tout cela. – Je vais être en outre dérangé (mais je m'arrangerai p' qu'on ne me dérange pas) par une cousine qui vient ici passer deux mois. Que ne peut-on vivre dans une tour d'ivoire ! Et dire que le fond de tout cela, c'est ce malheureux argent – Ce bienheureux métal, argent, maître du monde. Si j'en avais un peu plus, je m'allégerais de bien des choses. Mais, d'année en année mon boursicot diminue et l'avenir sous ce rapport n'est pas gai. – J'aurai toujours de

quoi vivre mais pas comme je l'entends. Si mon brave homme de père avait placé autrement sa fortune je pourrais être sinon riche du moins dans l'aisance »...

Louis BOUILHET « va se mettre sérieusement à son drame. Son intention est toujours de quitter Rouen cet hiver. Il n'en peut plus de leçons (il devient rebours et il y a de quoi) et ne veut plus en donner – Mais comment vivra-t-il là-bas ? »... Puis Flaubert commente le dernier numéro de la Revue de Paris...

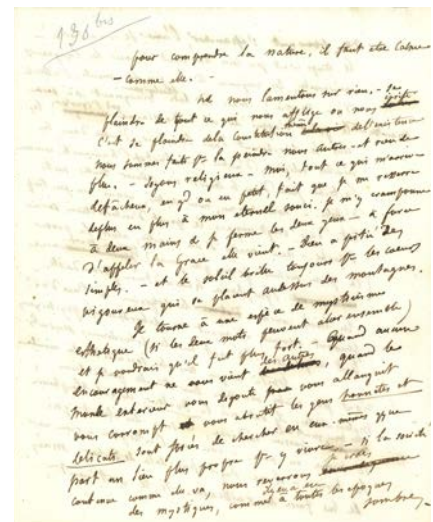
« Depuis que nous nous sommes quittés j'ai fait 8 pages de ma 2^e partie. La description topographique d'un village. Je vais maintenant entrer dans une longue scène d'auberge qui m'inquiète fort – Que je voudrais être dans cinq ou six mois d'ici ! Je serais quitte du pire c'est-à-dire du plus vide, des places où il faut le plus frapper sur la pensée p' la faire rendre – Ta lettre de ce matin, aussi m'attriste – Pauvre chère femme, comme je t'aime – Pourquoi t'es-tu blessée d'une phrase qui était au contraire l'expression du plus solide amour qu'un être humain puisse porter à un autre ? Ô femme ! femme, sois-le donc moins, ne le sois qu'au lit. – Est-ce que que ton corps ne m'enflamme pas quand j'y suis. – Ne m'as-tu pas vu te contempler, tout béant et passer mes mains avec délices sur ta peau. – Ton image, en souvenir, m'agite. Et si je ne te rêve pas plus souvent, c'est qu'on ne rêve pas ce qu'on désire. – Hume bien l'air des bois cette semaine et regarde les feuilles p' elles-mêmes. Pour comprendre la nature, il faut être calme – comme elle.

Ne nous lamentons sur rien. – Se plaindre de tout ce qui nous afflige ou nous irrite, c'est se plaindre de la constitution même de la vie de l'existence. Nous sommes faits p' la peindre nous autres – et rien de plus. – Soyons religieux – Moi, tout ce qui m'arrive de fâcheux, en g^d ou en petit, fait que je me resserre de plus en plus à mon éternel souci. Je m'y cramponne à deux mains & je ferme

les deux yeux – À force d'appeler la Grâce elle vient. – Dieu a pitié des simples. – Et le soleil brille toujours p' les cœurs vigoureux qui se placent au-dessus des montagnes.

Je tourne à une espèce de mysticisme esthétique (si les deux mots peuvent aller ensemble) et je voudrais qu'il fût plus fort. – Quand aucun encouragement ne vous vient du dehors des autres, quand le monde extérieur vous dégoûte vous allanguit et vous corrompt vous abrute les gens honnêtes et délicats sont forcés de chercher en eux-mêmes que part un lieu plus propre p' y vivre. – Si la société continue comme elle va, nous reverrons en conséquence je crois des mystiques, comme il y en a eu à toutes les époques sombres. Ne pouvant s'épancher, l'âme se concentrera – Le temps n'est pas loin où vont revenir les langues universelles, les croyances à la fin du monde, l'attente d'un Messie ? Mais la base théologique manquant où sera maintenant le point d'appui de cet enthousiasme manqué qui s'ignore ? Les uns le chercheront dans la chair, d'autres dans les vieilles religions, d'autres dans l'art et l'humanité comme la tribu juive dans le désert va adorer toutes sortes d'idoles. – Nous sommes, nous autres, venus un peu trop tôt. Dans vingt-cinq ans le point d'intersection sera superbe. – Aux mains d'un maître, alors, la prose (la prose surtout forme plus jeune) pourra jouer une symphonie humanitaire formidable. Les livres comme *le Satyricon* & *l'Âne d'or* peuvent revenir, et ayant en débordemens psychiques tout ce que ceux-là ont eu de débordemens sensuels.

Voilà ce que tous les socialistes du monde n'ont pas voulu voir avec leur éternelle prédication matérialiste. Ils ont nié *la Douleur*, ils ont blasphémé les trois quarts de la poésie moderne, le sang du Christ qui se remue en nous. – Rien ne l'extirpera – rien ne la tarira – il ne s'agit pas de la dessécher mais de lui faire
.../...



.../...

des ruisseaux. Si le sentiment de l'insuffisance humaine, du néant de la vie venait à périr (ce qui serait la conséquence de leur hypothèse) nous serions plus bêtes que les oiseaux qui au moins perchent sur les arbres. – L'âme dort, maintenant, ivre de paroles entendues. Mais elle aura un réveil frénétique où elle se livrera à des joies d'affranchi, car elle n'aura plus autour d'elle rien p^r la gêner, ni gouvernement ni religion pas une formule quelconque – Les républicains de toute nuance me paraissent les pédagogues les plus sauvages du monde eux qui rêvent des organisations des législations, une société comme un couvent. Je crois au contraire que les règles de tout s'en vont, que les barrières se renversent que la terre se nivèle. Cette g^{de} confusion amènera peut-être la Liberté. – L'art qui devance toujours, a du moins suivi cette marche. Quelle est la poétique qui soit debout maintenant ? – La plastique même devient de plus en plus presque impossible avec nos langues circonscrites et précises et nos idées vagues mêlées insaisissables. – Tout ce que nous pouvons faire c'est donc, à force d'habileté de serrer plus raide les cordes de la guitare tant de fois raclées, et d'être surtout des virtuoses, puisque la naïveté à notre époque est une chimère. Avec cela le pittoresque s'en va presque du monde. La Poésie ne mourra pas, cependant. – Mais quelle sera celle des choses de l'avenir ? Je ne la vois guères. Qui sait ? – La Beauté deviendra peut-être un sentiment inutile à l'humanité. Et l'art sera qqe chose qui tiendra le milieu entre l'algèbre et la musique ?

Puisque je ne peux pas voir demain, j'aurais voulu voir hier ! – Que ne vivais-je au moins sous Louis XIV, avec une g^{de} perruque, des bas bien tirés, et la société de M^r Descartes. Que ne vivais-je du temps de Ronsard que ne vivais-je du temps de Néron ! Comme j'aurais causé avec les rhéteurs grecs ! Comme j'aurais voyagé dans des grands chariots sur les voies romaines et couché le soir dans les hôtelleries avec les prêtres de Cybèle vagabondant ! – Que n'ai-je vécu surtout au temps de Périclès, p^r souper avec Aspasia, couronnée de violettes et chantant des vers, – entre des murs de marbre blanc. – Ah ! c'est fini tout cela. Ce rêve-là ne reviendra plus. – J'ai vécu partout par là, moi, sans doute, dans qqe existence antérieure. – Je suis sûr d'avoir été, sous l'empire romain directeur de qqe troupe de comédiens ambulans – un de ces drôles qui allaient en Sicile acheter des femmes p^r en faire des comédiennes, et qui étaient tout ensemble, professeur et maquereau et artiste. Ce sont de belles balles dans les comédies de Plaute que ces gredins-là – et en les lisant il me revient comme des souvenirs – As-tu éprouvé cela qqefois, le frisson historique ? Adieu je t'embrasse – tout à toi partout. »

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 148.

64

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G. », Dimanche 2 [23 janvier 1853], à Louise COLET ; 4 pages in-4.

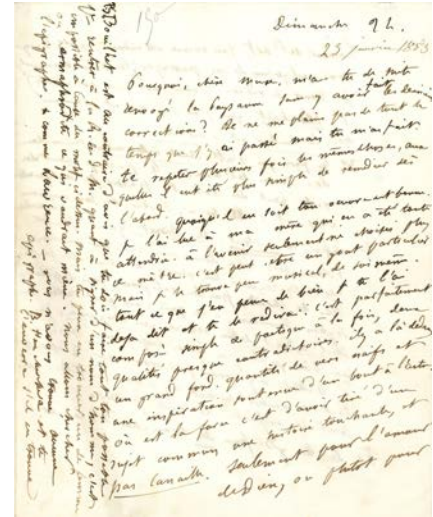
2 000 / 2 500 €

Belle lettre de conseils littéraires à sa Muse pour son poème *La Paysanne*.

« Pourquoi, chère Muse, m'as-tu de suite renvoyé *la Paysanne* sans y avoir fait les dernières corrections ? Je ne me plains pas de tout le temps que j'y ai passé mais tu m'as fait te répéter plusieurs fois les mêmes choses, auxquelles il eût été plus simple de remédier dès l'abord.

Quoi qu'il en soit ton œuvre est bonne. Je l'ai lue à ma mère qui en a été toute attendrie. À l'avenir seulement ne choisis plus ce mètre [décasyllabe]. C'est peut-être un goût particulier mais je le trouve peu musical, de soi-même. Tout ce que j'en pense de bien je te l'ai déjà dit et te le redirai : c'est parfaitement composé simple & poétique à la fois, deux qualités presque contradictoires. Il y a là-dedans un grand fond, quantité de vers naïfs et une inspiration soutenue d'un bout à l'autre. Où est la force c'est d'avoir tiré d'un sujet commun une histoire touchante, et *pas canaille*. Seulement, pour l'amour de Dieu, ou plutôt pour l'amour de l'art, fais encore attention, et change-moi quelqu'un de ces passages ; les seuls auxquels je trouve à redire (voir mes avis précédents) » ; suivent 5 passages numérotés, avec remarques et propositions de correction...

« Quant à vouloir publier ce conte comme étant d'un homme *c'est impossible* puisque à deux places, parlant des femmes, tu dis *nous*. Passages très bons, très à leur place et auxquels il ne faut rien changer. Publie donc cela franchement et avec ton nom, puisque c'est de beaucoup ta meilleure œuvre. Quant à la R. des D. Mondes, à part l'avantage immédiat d'être lu, je n'en vois pas d'autre, n'ayant pas, en réserve, d'autres publications qui puissent suivre celle-là, de suite. Au reste, peu importe, publie-le séparément, après qu'il sera paru dans un journal, et je serais fort étonné si ce conte n'avait un g^d succès. On en fera des illustrations. Ça deviendra populaire, tu verras. C'est bon, et ça restera. C'est prquoi, je t'en supplie encore une fois, enlève les qqes taches qui subsistent, afin qu'on n'ait rien à y reprendre.



À la fin de la semaine prochaine je serai avec toi. Ma prochaine lettre, chère amie, te dira le jour précis de mon arrivée. B. [Bouilhet] je pense viendra avec moi ». Il va relire le poème avec Bouilhet, et il transmettra « ses dernières observations, si elles sont différentes des miennes ». Il ajoute encore quelques corrections, avant de conclure : « Voilà. Ma prochaine lettre sera plus longue. Adieu, pauvre chère Muse aimée, je t'embrasse partout. À toi ton G. »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 239.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton G », Mercredi 11 h. du matin [9 mars 1853], à Louise COLET ; 7 pages et demie in-8 (petite trace de rouille en dernière page).

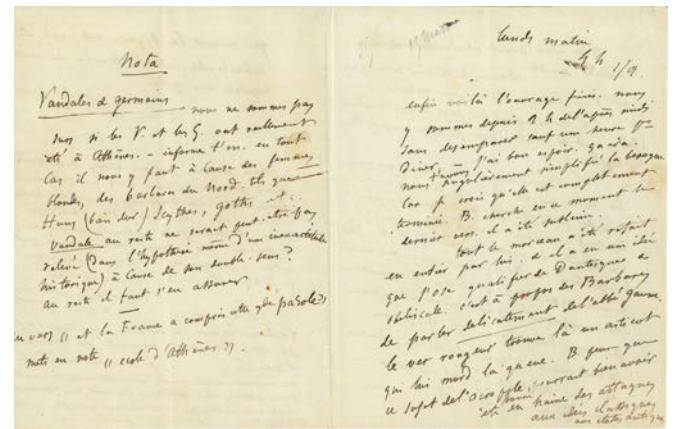
2 000 / 2 500 €

Longue lettre de conseils littéraires à sa Muse pour son poème L'Acropole d'Athènes.

« Je ne prétends pas chère Muse vouloir défendre nos corrections quand même, il doit y avoir dans le g^d nombre bien des taches mais l'esprit général en est bon. Corrige ces corrections quant aux répétitions mais dans leur sens, autant que possible, comme nous avons fait nous-mêmes relativement à tes vers. [...] Ne décris pas les Propylées. Songe donc qu'on en a déjà par-dessus les oreilles, de l'architecture. Personne ne te saura gré d'une fidélité aussi scrupuleuse. L'art est avant l'archéologie et tu as déjà tant de colonnes ! etc. ! Passe passe hardiment. Il faut à toute force que tes petits vers arrivent après ces deux magnifiques – p^t tailler de sa main / les blocs du Penthélique aussi durs que l'airain. Arrête-toi là, au nom de Dieu ! [...] Ton Poème ne pêche pas par la sécheresse n'aie pas peur. C'est l'abondance au contraire qui peut causer de la fatigue. – Tous ces détails "formant des ailes, servant de vestibule" etc. sont fastidieux. C'est trop didactique – et enfin j'en reviens toujours là. Il faut s'arrêter infailliblement aux vers cités que je trouve sublimes de raide & de net. [...] Adopte donc nos coupures ; seulement si nous avons laissé des répétitions corrige-les. Il y en avait dans le premier morceau (les hexamètres du commencement) que nous n'avons pas eu le temps de changer »... Puis il en vient à la partie du poème sur Les Barbares : « Causons maintenant des Barbares c'est grave. Pour faire complètement bien ce morceau, il eût fallu ne pas ménager deux classes de citoyens auxquels il nous est interdit de toucher 1° les prêtres 2° les académiciens eux-mêmes. Ce sont ces deux genres d'animaux féroces qui, quant à l'idée du Beau (l'idée antique) ont fait plus de mal que les Attila, & les Alaric. – Nous ne pouvons donc rendre notre Pensée qu'avec des adoucissements sans nombre et une atténuation originelle, qui

l'affaiblit de soi-même – & il faut aller auprès du but & non au but. – Ton morceau n'était pas bon. il était même mal écrit, mou, trop long d'ailleurs, & ne disait rien des autres Barbares (ou trop peu) ». Suivent plusieurs remarques et corrections, se référant notamment à la version refaite par Flaubert et Bouilhet, avant de conclure : « Ce morceau des Barbares me paraît d'ensemble très pompeux, lyrique et gueulard. C'est p^r cela qu'il me plaît. [...] Sois sûre que toutes nos corrections ont été mûrement délibérées. – Nous y avions d'abord passé tout l'après-midi du jeudi. B. [Bouilhet] y a travaillé Vendredi & Dimanche Samedi et Dimanche nous avons encore revu le tout, et nous sommes mis au travail le soir. Pour moi, il me semble que j'y vois clair. Si nous avions pu tout de suite avoir le poème recopié, je te jure bien qu'on te l'aurait renvoyé propre tout à fait. [...] Adieu bonne chance mille caresses »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 258.



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

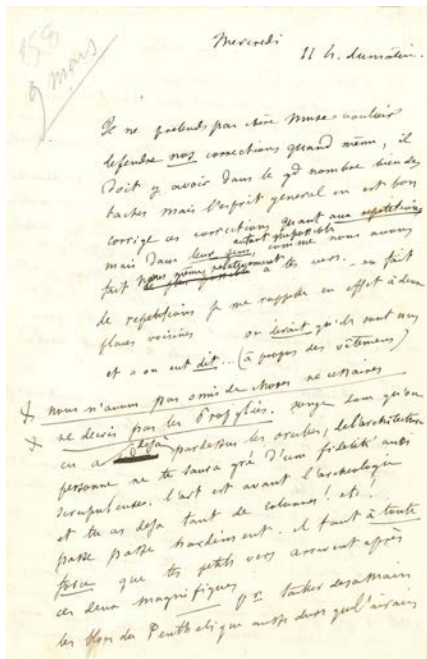
L.A.S. « ton G. », Lundi matin 4 h. ½ [14 mars 1853], à Louise COLET ; 4 pages in-4, enveloppe.

2 000 / 2 500 €

Lettre par Flaubert et Louis Bouilhet au sujet du poème L'Acropole d'Athènes de Louise Colet.

« Enfin voilà l'ouvrage fini. Nous y sommes depuis 2 h. de l'après-midi sans désemparer sauf une heure p^r dîner. – J'ai bon espoir. ça ira. Nous t'avons singulièrement simplifié la besogne car je crois qu'elle est complètement terminée. B. [Bouilhet] cherche en ce moment le dernier vers. Il a été sublime. Tout le morceau a été refait en entier par lui. & il a eu une idée que j'ose qualifier de Dantesque & obélisque. C'est, à propos des Barbares, de parler délicatement de l'abbé Gaume. Le ver rongeur trouve là un asticot qui lui mord la queue. B. pense que ce sujet de L'Acropole pourrait bien avoir été donné en haine des attaques aux idées classiques aux études antiques. Ces MM. alors seront chatouillés à leur endroit sensible. Admire le dernier vers qui est d'un Casimir Delavigne achevé "& Midas aujourd'hui juge encore Apollon." (Midas eut des oreilles d'âne p^r avoir préféré Pan à Apollon.)

Maintenant p^r nous récompenser de notre pioche qui n'a été médiocre, fais de suite (p^r toi & p^r nous) recopier le tout, comme nous l'avons corrigé ou refait, & envoie-le-moi de suite. Je le porterai à B. & nous verrons s'il reste encore qqe chose à redire – L'ensemble



.../...

nous apparaîtra plus clairement. – Mais je serais bien étonné si ce poème maintenant n'avait toutes les chances. Les vers excellents y abondaient nous les avons fait saillir. Ceux qui avaient la figure sale, ont été débarbouillés, et la tourbe des médiocres expulsée sans pitié. À toi, mille baisers & bon espoir. Ton G. »

Puis Louis BOUILHET prend la plume : « Chère Muse, vous avez bien raison, nous formons à nous trois un faisceau que nul ne brisera ; je suis en retard avec vous, de deux lettres – mais je viens de vous faire plus de quarante mauvais vers – nous sommes presque quittes. Adieu – je tombe de sommeil, et vous embrasse du fond du cœur. [...] L'amour ne me martyrise pas trop, et je suis bien plus inquiet de mes Fossiles. – Je ne peux m'empêcher de constater avec quelle intensité complaisante vous parlez des Éphèbes – Ça n'est pas rassurant pour nous autres, qui commençons à perdre notre duvet »...

Flaubert ajoute cette Nota : « Vandales & Germains nous ne sommes pas sûrs si les V. et les G. ont réellement été à Athènes. – Informe-t'en. En tout cas il nous y faut à cause des femmes blondes, des barbares du Nord, tels que Huns (bien dur), Scythes, Goths, etc. Vandale au reste ne serait peut-être pas relevé (dans l'hypothèse même d'une inexactitude historique) à cause de son double-sens ? Au reste il faut s'en assurer »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 266.

67

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

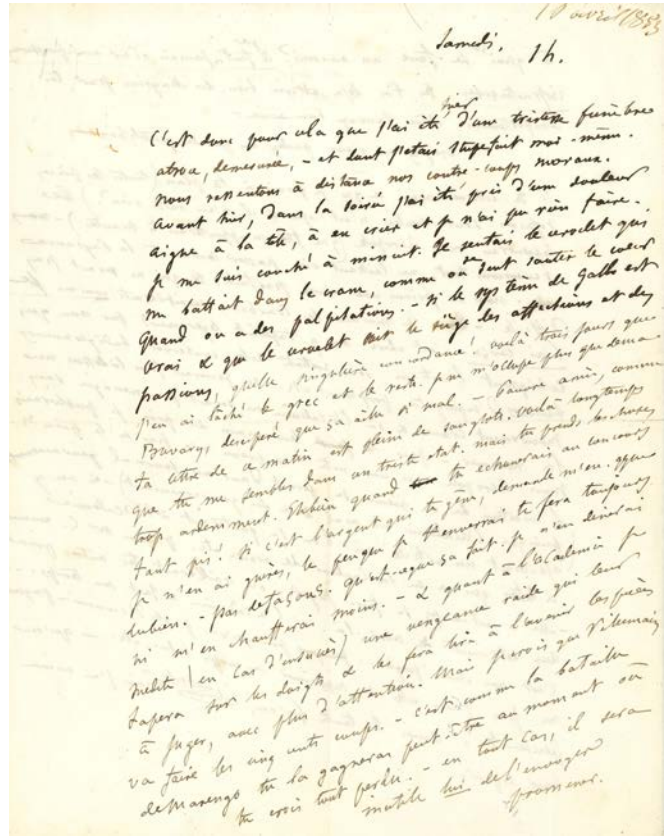
L.A.S. « ton G. », Samedi 1 h. [« 16 avril 1853 » de la main de Louise Colet], à Louise COLET ; 4 pages in-4.

8 000 / 10 000 €

Très belle lettre sur l'écriture de Madame Bovary.

Il a été la veille « d'une tristesse funèbre, atroce, démesurée, – et dont j'étais stupéfait moi-même. Nous ressentons à distance nos contre-coups moraux. Avant hier, dans la soirée j'ai été pris d'une douleur aigüe à la tête, à en crier et je n'ai pu rien faire. Je me suis couché à minuit. Je sentais le cerveau qui me battait dans le crane, comme on se sent sauter le cœur quand on a des palpitations. [...] Je ne m'occupe plus que de ma Bovary, désespéré que ça aille si mal ».

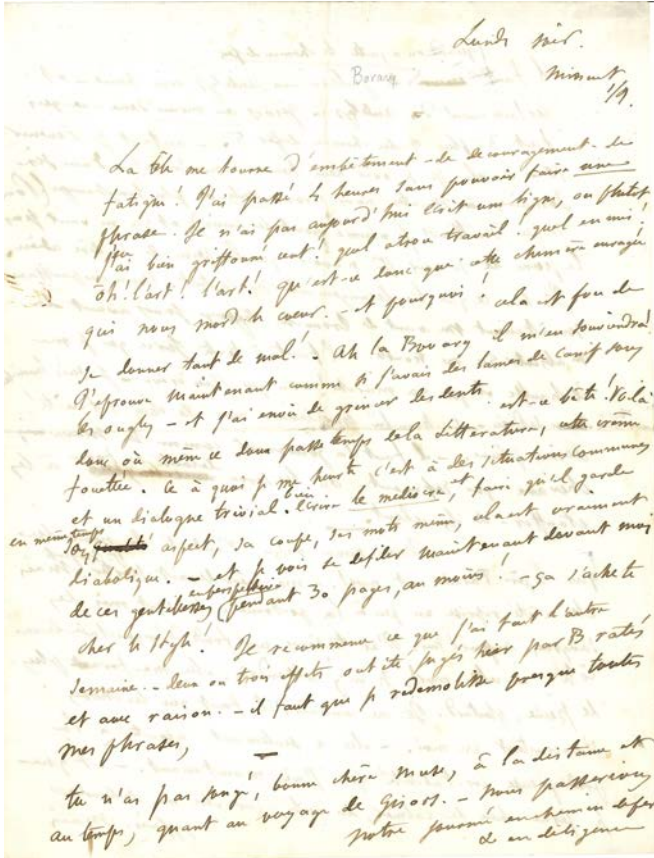
Il tente de consoler sa « pauvre amie », dont la lettre est « pleine de sanglots ». Il lui enverra de l'argent si elle en a besoin et si elle échoue au concours : « quant à l'Académie je médite (en cas d'insuccès) une vengeance raide qui leur tapera sur les doigts & les fera lire à l'avenir les pièces à juger, avec plus d'attention. Mais je crois que Villemain va faire les cinq cents coups. – C'est comme la bataille de Marengo tu la gagneras peut-être au moment où tu crois tout perdu »... Si elle échoue, il lui propose d'apporter à Mantes L'Acropole : « nous reverrions tout, ne laissant rien passer comme à la Paysanne. Nous en ferions une chose parfaite, ce qui ne serait pas difficile. Le morceau des Barbares serait exécuté comme je l'ai conçu, c'est-à-dire on y taperait légèrement sur ceux qui échignent l'antique sous prétexte de le conserver, badigeonneurs, faiseurs d'expurgata, professeurs, etc. On pourrait faire là-dessus un mouvement crane & où l'Académie ne serait pas ménagée sans la nommer. – Puis le lendemain du prix je publierais mon Acropole avec une note "Ce poème n'a pas eu le prix" »... Il vient de relire deux fois La Paysanne : « C'est superbe



(sans exagération). Ça marche comme un chemin de fer & c'est plein de couleur. Quoique je la susse presque par cœur j'ai été attendri encore ». Il signale quelques fautes à revoir, et donne des indications typographiques pour la composition du titre, dont il trace la maquette... « Supprime aussi, aux annonces des autres récits, la femme intelligente, qui a l'air de faire une classe à part. La femme intelligente n'est pas un rang dans la société. Mets la lionne, la bas-bleu n'importe quoi. Mais pas d'épithète qualificative »...

Puis il revient à Madame Bovary. « Je suis brisé de fatigues, & de fatigue – & d'ennui – Ce livre me tue. Je n'en ferai plus de pareils. Les difficultés d'exécution sont telles que j'en perds la tête dans des moments – on ne m'y reprendra plus à écrire des choses bourgeoises. La fétidité du fonds me fait mal au cœur. Les choses les plus vulgaires, sont par cela même atroces à dire. & quand je considère toutes les pages blanches qui me restent encore à écrire j'en demeure épouvanté. – À la fin de la semaine prochaine j'espère te dire p[ou]rtant quand est-ce qu'enfin nous nous verrons. [...] Ce sera dans trois semaines, je pense. Si un bon vent me soufflait je n'en aurais pas pour longtemps. – Que c'est bête de se donner tout ce mal-là, & que personne n'appréciera jamais ! – Mais je me plains, quand c'est toi qu'il faut plaindre. Peut-être m'envoies-tu ta tristesse. – Eh bien prends donc toute ma force – & mes baisers les plus tendres – Je mets ma bouche sur tes lettres, mon cœur sur ton cœur »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 306.



68

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton », Lundi soir minuit ½ [12 septembre 1853], à Louise COLET ; 4 pages in-4.

8 000 / 10 000 €

Très belle lettre sur l'écriture de Madame Bovary.

« La tête me tourne d'embêtement – de découragement – de fatigue ! J'ai passé 4 heures sans pouvoir faire une phrase. Je n'ai pas aujourd'hui écrit une ligne, ou plutôt j'en ai bien griffonné cent ! quel atroce travail ! quel ennui ! Oh ! l'art ! l'art ! Qu'est-ce donc que cette chimère enragée qui nous mord le cœur. – Et pourquoi ? Cela est fou de se donner tant de mal ! Ah ! la Bovary, il m'en souviendra ! J'éprouve maintenant comme si j'avais des lames de canif sous les ongles – et j'ai envie de grincer des dents. Est-ce bête ! Voilà donc où mène ce doux passe-temps de la Littérature, cette crème fouettée. Ce à quoi je me heurte c'est à des situations communes et un dialogue trivial. Bien écrire le médiocre et faire qu'il garde en même temps son aspect, sa coupe, ses mots même, cela est vraiment diabolique. – Et je vois se défilier maintenant devant moi de ces gentilles en perspective pendant 30 pages au moins ! – Ça s'achète cher le style !

Je recommence ce que j'ai fait l'autre semaine. – Deux ou trois effets ont été jugés hier par B. [Bouilhet] ratés et avec raison. – Il faut que je redémolisse presque toutes mes phrases »...

Puis il évoque un projet de voyage en amoureux à Gisors : « Nous passerions notre journée en chemin de fer & en diligence. [...] & cela

p' se voir deux heures – non ! non ! – dans six semaines, à Mantes, nous serons seuls & plus longtemps [...] ça ne vaut pas la peine de se voir p' n'avoir que la peine de se dire adieu. Je sais ce que les dérangements me coûtent. Mon impuissance maintenant me vient de Trouville. Quinze jours avant de m'absenter ça me trouble. – Il faut à toute force que je me réchauffe et que ça marche ! – ou que j'en crève – je suis humilié nom de Dieu – & humilié par devers moi de la rétivité de ma plume. – Il faut la gouverner comme les mauvais chevaux qui refusent. – On les serre de toute sa force à les étouffer – & ils cèdent ».

Puis il évoque la mort de son oncle « le père Parain », s'inquiétant pour la santé de sa mère qui doit partir pour Nogent. Il s'attendait à cette nouvelle : « Elle me fera plus de peine, plus tard. Je me connais. Il faut que les choses s'incrument en moi. – Elle a seulement ajouté à la prodigieuse irritabilité que j'ai maintenant. – Et que je ferais bien de calmer, du reste, car elle me déborde qqfois. Mais [c'est] cette rosse de Bovary qui en est cause. Ce sujet bourgeois me dégoûte – & il me faut une masturbation opiniâtre pour y bander »...

Il a lu le 6^e volume de l'*Histoire de la Révolution* de MICHELET : « Il y a des jets exquis de g[ran]ds mots – des choses justes – presque toutes sont neuves. Mais point de plan. Point d'art. Ce n'est pas clair c'est encore moins calme – & le calme est le caractère de la beauté, comme la sérénité l'est de l'innocence de la Vertu. Le repos est attitude de Dieu. – Quelle curieuse époque ! quelle curieuse époque ! comme le grotesque y est fondu au terrible ! Je le répète c'est là que le Shakespeare de l'avenir pourra puiser à seaux. Y a-t-il rien de plus énorme que ceci, du citoyen Roland. Avant de se tuer il avait écrit ce billet que l'on trouva sur lui : "Respectez le corps d'un homme vertueux !" – Adieu. Il est tard. Je n'ai pas de feu j'ai froid Je me presse contre toi p' me réchauffer. Mille baisers »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 428

69

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton G. », Dimanche soir [« 18 décembre 1853 » de la main de Louise Colet], à Louise COLET ; 4 pages in-4, enveloppe.

3 000 / 4 000 €

Longue lettre de conseils à sa Muse sur ses poèmes, et sur le Crocodile Victor Hugo.

J'ai mille excuses à te faire, pauvre chère Muse. [...] Quand je dis excuses, ce sont plutôt des explications. Je ne méprise nullement *La Servante*. Qui t'a fourré ça dans la tête ? Au contraire ! au contraire ! Si j'avais jugé la chose mauvaise, je te l'eusse déclaré, comme j'ai fait pour ta *Princesse*, pour ta comédie de *L'Institutive*. – Mais non ! tu ne comprends jamais les demi-teintes. Je pense comme toi que tu n'as peut-être jamais écrit de plus beaux vers et en plus g[ran]de quantité dans la même œuvre ; mais – et ici commencent les réticences.

D'abord, je ne te sais nul gré de faire de beaux vers. Tu les pongs comme une poule les œufs, sans en avoir conscience. – (C'est dans ta nature, c'est le bon Dieu qui t'a fait comme ça) – Rappelle-toi encore une fois que les perles ne font pas le collier – c'est le fil, et c'est parce que j'avais admiré dans *la Paysanne* un fil transcendant, que j'ai été choqué de ne plus l'apercevoir si net dans *la Servante*. Tu

.../...

avais été, dans *la Paysanne*, Shakespearienne, impersonnelle. – Ici, tu t'es un peu ressentie de l'homme que tu voulais peindre [Alfred de MUSSET]. Le lyrisme, la fantaisie, l'individualité, le parti pris, les passions de l'auteur s'entortillent trop autour de ton sujet. *Cela est plus jeune*, & s'il y a une supériorité de forme incontestable – des morceaux superbes, l'ensemble ne vaudra jamais l'autre (?) parce que *la Paysanne* a été imaginée, que c'est un sujet de toi – & en imaginant on reproduit la généralité, tandis qu'en s'attachant à un fait vrai, il ne sort de votre œuvre que quelque chose de contingent, de relatif, de restreint. Tu m'objectes n'avoir pas voulu faire de *didactique*. Qui te parle de didactique. – Si ! il fallait faire *la Servante* ! maintenant, il est trop tard, et au reste peu importe. Une fois le titre mis de côté, ce sera une fort belle œuvre & émouvante. – Mais élague tout ce qui n'est pas nécessaire à l'idée même de ton sujet. Ainsi, pourquoi ta ^{g^{de}} artiste, à la fin, qui vient parler à Mariette ? à quoi bon ce personnage complètement inutile dans le drame, et fort incolore par lui-même ? Soigne les dialogues et évite surtout de dire vulgairement des choses vulgaires. – il faut que tous les vers soient des vers. La continuité constitue le style, comme la Constance fait la Vertu. – Pour remonter les courants, pour être bon nageur, il faut que, de l'occiput jusqu'au talon, le corps soit couché sur la même ligne. – on se ramasse comme un crapaud & l'on se déploie sur toute sa surface, en mesure, de tous les membres, tête basse et serrant les dents. L'idée doit faire de même à travers les mots. – & ne point clapotter, en tapant de droite et de gauche, ce qui n'avance à rien – & fatigue.

Mais comment pouvais-tu me juger assez borné pour méconnaître la valeur de *la Servante* ? »...

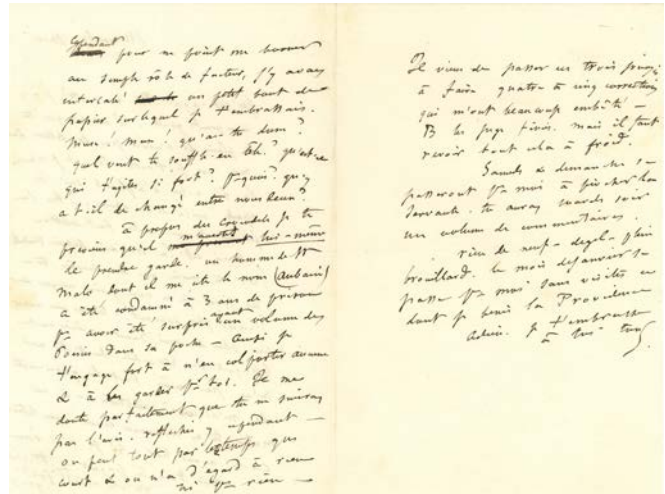
Puis il en vient au « Crocodile » [Victor HUGO] et à Sainte-Beuve accusant Louise de manquer de délicatesse : « Ce sont de ces choses dont il faut profiter, ou plutôt qu'il faut exploiter au profit même de son œuvre ; soyons donc contenus, chastes, sans rien nous interdire comme intention. Mais surveillons-nous sur les mots. Toi, tu te lâches un peu trop en ces matières et tu y mets une candeur qui peut passer pour impudeur (je parle en général, témoin : "C'est le dernier amour, etc. "). Dans ce conte de *la Servante* il n'est question que d'impureté, de débauche ! de courtisane ! interdis-toi à l'avenir tout cela. Ton œuvre y gagnera, d'abord. – & ensuite tu auras plus de lecteurs, & moins de critiques. Ces sujets-là te troublent. Je voudrais qu'il te fût interdit d'en parler, et j'attends pour t'admirer sans réserve que tu nous aies écrit un conte, où il ne soit pas question d'amour. – une œuvre in-sexuelle, in-passionnelle. Médite bien ta *Religieuse*. & surtout point d'amour et point de déclamation contre les prêtres ni la religion. Il faut que ton héroïne soit médiocre. Ce que je reproche à Mariette, c'est que c'est une femme supérieure.

Quant à publier, je ne suis pas de ton avis. Cela sert. Que savons-nous s'il n'y a pas à cette heure, dans quelque coin des Pyrénées ou de la Basse-Bretagne, un pauvre être qui nous comprenne ? On publie pour les amis inconnus. L'imprimerie n'a que cela de beau. C'est un déversoir plus large, un instrument de sympathie qui va frapper à distance. Quant à publier maintenant, je n'en sais rien. Lancer à la fois *la Servante* & *la Religieuse*, serait peut-être plus imposant, comme masse & contraste. Non ! je n'ai pas p^r tout un détachement sépulcral car rien que d'apprendre tes petites réussites de librairie m'a fait plaisir. – & je suis bien peu détaché de toi, va ! pauvre Muse ! moi qui voudrais te voir riche, heureuse, reconnue, fêtée, enviée ! Mais je veux par-dessus tout te voir Grande. Ce qui fait te méprendre, c'est que j'en veux à ceci : *l'aspiration au bonheur par les faits*, par l'action. Je hais cette recherche de la Béatitude terrestre ; elle me semble une manie médiocre & dangereuse. Vivent l'amour, l'argent, le Vin, la Famille, la Joie et le Sentiment ! prenons de tout cela le plus que nous pourrions, mais n'y croyons point. Soyons persuadés que le Bonheur est un mythe inventé par le Diable pour nous désespérer. Ce sont les peuples persuadés d'un Paradis qui ont des imaginations tristes. Dans l'antiquité, où l'on n'espérait (et encore !) que des Champs-Élysées fort plats, la Vie était aimable. Je ne te blâme que de cela, toi, pauvre chère Muse, de demander des

oranges aux pommiers. Oranger ou pommier, j'étends mes rameaux vers toi et je me couche sur tout ton être.

À toi, mille baisers partout »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 480.



70

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton G. », Mercredi soir [4 janvier 1854], à Louise COLET ; 3 pages in-8.

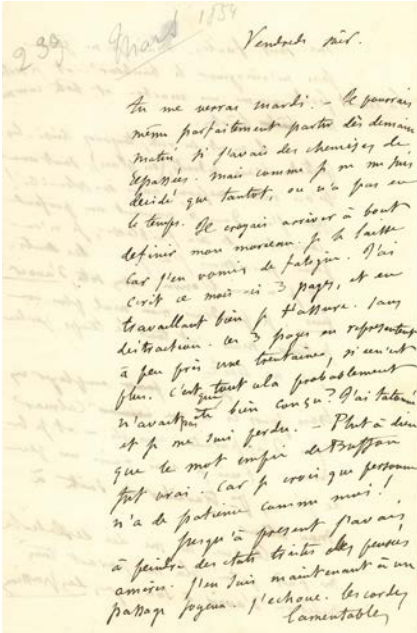
1 500 / 2 000 €

Il répond aux reproches de sa maîtresse : « à moins que de s'écrire tous les jours, je ne vois guères moyen de s'écrire plus souvent. Tu as dû avoir une lettre de moi samedi. – dimanche le paquet du Crocodile [Victor HUGO], dont tu ne m'as pas même fait la gracieuseté de m'accuser réception. – & ce matin tu as dû avoir encore une lettre écrite avant-hier. Si je n'ai rien mis dans le paquet de H. [Hugo], c'est qu'il était déjà fort gros. Cependant, pour ne point me borner au simple rôle de facteur, j'y avais intercalé un petit bout de papier sur lequel je t'embrassais. Muse ! Muse ! qu'as-tu donc ? quel vent te souffle en tête ? qu'est-ce qui t'agite si fort ? pourquoi ? qu'y a-t-il de changé entre nous deux ? À propos du Crocodile, je te prévins qu'il m'avertit lui-même de prendre garde. Un homme de St Malo, dont il me cite le nom (Aubain), a été condamné à 3 ans de prison p^r avoir été surpris ayant un volume des Poésies dans sa poche. – Aussi je t'engage fort à n'en colporter aucune & à les garder p^r toi. Je me doute parfaitement que tu ne suivras pas l'avis. Réfléchis-y cependant – on peut tout par le temps qui court & on n'a d'égard à rien, ni p^r rien.

Je viens de passer ces trois jours-ci à faire quatre à cinq corrections qui m'ont beaucoup embêté – B. [Bouilhet] les juge finies. Mais il faut revoir tout cela à froid.

Samedi & dimanche se passeront p^r moi à piocher *la Servante*. Tu auras mardi soir un volume de commentaires. Rien de neuf – dégel, pluie, brouillard. Le mois de janvier se passe p^r moi sans visites, ce dont je bénis la Providence. Adieu, je t'embrasse »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 499.



71

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton », Vendredi soir [3 février 1854], à Louise COLET ; 2 pages et demie in-8.

2 500 / 3 000 €

Sur la difficile écriture de Madame Bovary.

« Tu me verras mardi. – Je pourrais même parfaitement partir dès demain matin si j'avais des chemises de repassées. Mais, comme je ne me suis décidé que tantôt, on n'a pas eu le temps.

Je croyais arriver à bout de finir mon morceau. Je le laisse, car j'en vomis de fatigue. J'ai écrit ce mois-ci 3 pages, et en travaillant bien, je t'assure, sans distraction. Ces 3 pages en représentent à peu près une trentaine, si ce n'est plus. C'est que tout cela probablement n'avait pas été bien conçu ? J'ai tâtonné et je me suis perdu. – Plût à Dieu que le mot impie de Buffon fût vrai ! car je crois que personne n'a de patience comme moi !

Jusqu'à présent j'avais à peindre des états tristes, des pensées amères. J'en suis maintenant à un passage joyeux. J'échoue. Les cordes lamentables me sont faciles. Mais je ne peux pas m'imaginer le bonheur – et je reste là devant, froid comme un marbre et bête comme une bûche.

Il en est, du reste, toujours ainsi. Les prétendus beaux endroits (en plan) sont ceux qu'on rate. Méfions-nous des solennités !

Q[ui] que j'aie dans ce moment une profonde conviction de ma faiblesse, je n'en pleure pas. – Mais j'en grince des dents. Si je n'avais l'envie, assez sottée, d'avoir fini, je prendrais mon mal plus en patience. Mais c'est tout le temps perdu qui me désole.

Je vais employer ces trois jours-ci à me calmer afin d'apparaître aimable. – et je le serai. Puis je vais faire un peu de plan, p' travailler de suite à mon retour »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 521.

72

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « ton G », Dimanche après midi [19 mars 1854], à Louise COLET ; 4 pages in-4.

8 000 / 10 000 €

Longue lettre à Louise Colet sur le difficile achèvement de Madame Bovary, les rumeurs sur leur liaison, et la décadence de la littérature.

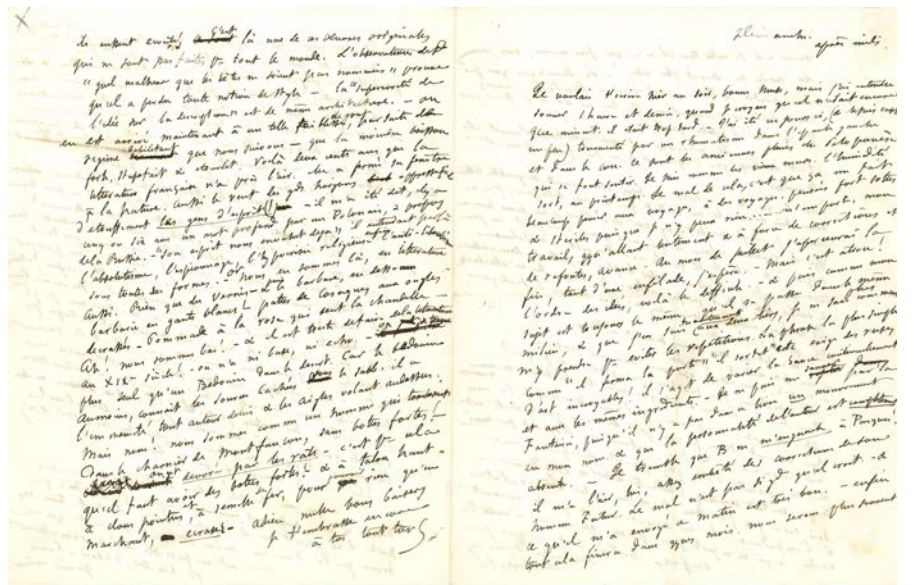
« Je voulais t'écrire hier au soir, bonne Muse, mais j'ai entendu sonner 1 heure et demie, quand je croyais qu'il n'était encore que minuit. Il était trop tard. – J'ai été ces jours-ci (& le suis encore un peu) tourmenté par un rhumatisme dans l'épaule gauche et dans le cou. Ce sont les anciennes pluies du Péloponèse qui se font sentir. Je suis comme les vieux murs. L'humidité sort, au printemps. Le mal de cela, c'est que ça me fait beaucoup penser aux voyages, à

des voyages, pensées fort sottes & stériles puisque je n'y peux rien... – N'importe, mon travail, q[ui]qu'allant lentement & à force de corrections et de refontes, avance. Au mois de juillet j'apercevrai la fin, tout d'une enfilade, j'espère. – Mais c'est atroce ! l'ordre des idées, voilà le difficile. – & puis, comme mon sujet est toujours le même, qu'il se passe dans le même milieu, & que j'en suis maintenant aux deux tiers, je ne sais plus comment m'y prendre p' éviter les répétitions. La phrase la plus simple comme "il ferma la porte", "il sortit", etc., exige des ruses d'art incroyables ! Il s'agit de varier la sauce continuellement et avec les mêmes ingrédients. – Je ne puis me sauver par la Fantaisie, puisqu'il n'y a pas dans ce livre un mouvement en mon nom, & que la personnalité de l'auteur est complètement absente. – Je tremble que B. [Bouilhet] ne m'engueule à Pasques ! Il m'a l'air, lui, assez embêté des corrections de son Homme Futur. Le mal n'est pas si g^d qu'il croit. – & ce qu'il m'a envoyé ce matin est très bon. – Enfin, tout cela finira dans qqes mois. Nous serons plus souvent réunis – & si notre travail n'en va pas mieux, nos personnes du moins en seront plus aises. – Le domestique que je dois prendre, à Paris, sort d'ici à l'instant. – Nous avons fait nos conventions. Je lui ai dit de se tenir prêt p' le mois d'octobre prochain.

Je m'ennuie cet après-midi horriblement. Il fait un temps gris stupide – & je ne suis pas en train de travailler !

Sais-tu que tu m'as écrit une bien charmante & gentille lettre, bonne chère Louise ? Je suis content que tu aies de l'espoir – J'en ai aussi. Je compte sur de VIGNY qui m'a l'air d'un brave homme (qq'il s'intitule esclave, ce qui m'a paru d'un goût un peu empire) & s'il est tel que le croit Préault, ma jalousie dort tranquille ».

.../...



.../...

Puis il met les choses au point en rapportant son dialogue avec Mme Cloquet au sujet de sa liaison avec Louise : « Ah ! ah ! ah ! c'est vrai. Je l'aime beaucoup, je la vois très souvent. Mais je vous prie de croire que le reste est une calomnie » & j'ai continué en blaguant sur moi & m'accusant d'être physiquement incapable d'aimer, ce qui excitait beaucoup l'hilarité de M^r & de Madame. – Sois sûre que j'ai tenu le milieu entre la reculade & l'impudence. ils en auront cru ce qu'ils auront voulu, ce qui m'importe peu. Pourvu qu'on ne m'embête en face, voilà tout ce que je demande dans ces matières-là. Je crois même qu'ils sont plus certains de la chose maintenant. Mais ce sont des questions auxquelles on ne répond jamais oui, à moins que d'être un goujat ou un fat. Car c'est (toujours dans les idées du monde) *déshonorer la femme*, ou s'en targuer. – Non, mille dieu, non, je ne t'ai pas reniée. Si tu connaissais le fond de l'orgueil d'un homme comme moi, tu n'aurais pas eu ce soupçon. Je ne fais au monde que des concessions de silence, mais aucune de discours. J'opine bien du bonnet Je baisse bien la tête devant ses sottises, mais je ne leur retire pas mon chapeau »...

Après avoir évoqué l'affaire du conseil de famille contre le père de sa nièce Caroline, qui « vole son neveu de la manière la plus canaille », il réagit à la lecture par Louis BOUILHET de ses *Fossiles* à Laurent-Pichat et Maxime Du Camp : « Ils sont, tous ces braves gens-là, dans un milieu tellement bruyant qu'il leur est impossible de se recueillir p^r écouter, d'abord – Puis, quand même ils eussent écouté, c'est là une de ces œuvres originales qui ne sont pas faites p^r tout le monde. [...] On en est arrivé maintenant à une telle faiblesse de goût, par suite du régime débilissant que nous suivons, que la moindre boisson forte stupéfait & étourdit. Voilà deux cents ans que la littérature française n'a pris l'air. Elle a fermé sa fenêtre à la Nature. Aussi le vent des g^{ds} horizons oppresse-t-il d'étouffements les gens d'esprit (!) [...] Rien que du vernis – & puis le barbare, en dessous : barbarie en gants blancs ! pattes de Cosaques aux ongles dégrasés ! Pomme à la rose, qui sent la chandelle – Ah ! nous sommes bas ! – & il est triste de faire de la littérature au XIX^e siècle ! on n'a ni base, ni écho. – On se trouve plus seul qu'un Bédouin dans le désert. Car le Bédouin, au moins, connaît les sources cachées dans sous le sable. Il a l'immensité tout autour de lui & les aigles volant au-dessus. Mais nous ! nous sommes comme un homme qui tomberait dans le charnier de Montfaucon, sans bottes fortes ! – ou dévoré par les rats. C'est p^r cela qu'il faut avoir des bottes fortes ! – & à talon haut, à clous pointus et à semelle de fer, pour pouvoir, rien qu'en marchant, écraser »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 535.

73

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

12 L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Paris et Croisset 1856-1871, à Jean CLOGENSON ; 16 pages in-8, 4 enveloppes.

6 000 / 8 000 €

Belle correspondance au « vénérable ami », sur leur ami Louis Bouilhet, et sur la préparation de *Salammô*.

[Jean CLOGENSON (1785-1876) était conseiller à la Cour d'appel de Rouen. Ami de Louis Bouilhet, cet ancien bibliothécaire était un véritable érudit, qui aida Flaubert pour la documentation de *Salammô*. Il a scrupuleusement annoté les lettres de sa petite écriture, avec les dates de réception et de réponse, et quelques commentaires.]

[Paris 31 octobre 1856], avant la création de *Madame de Montarcy* de Louis BOUILHET à l'Odéon, le 6 novembre. « Je suis chargé par Bouilhet, accablé de fatigues, de vous prévenir que la 1^{re} représentation n'est que p^r le jeudi 6. Il serait bien heureux de vous voir dès le 5, si cela vous est possible. Je suis heureux, Monsieur, d'avoir cette occasion de vous serrer la main – et de faire votre connaissance, depuis si longtemps désirée »...

Dimanche [9 novembre 1856]. « Je ne veux pas me coucher avant de vous remercier bien cordialement pour votre visite, pour votre lettre, et pour les vers. Ils sont arrivés à leur adresse, c'est-à-dire, au cœur. Tous m'ont charmé, et les quatre derniers m'ont fait pleurer. Voilà ma critique. Le banquet aura lieu, je crois, dimanche prochain. Je vous avertirai. Nous aurons demain des feuilletons superbes. [...] Le succès se confirme, s'accroît. La pièce sera imprimée dans deux jours. – etc., etc. ! »...

Nuit de vendredi [14 novembre 1856]. « J'ai à peine le temps de vous prévenir que le banquet des Montarcystes aura lieu dimanche après-demain à 5 h. 1/2 aux Frères provençaux »...

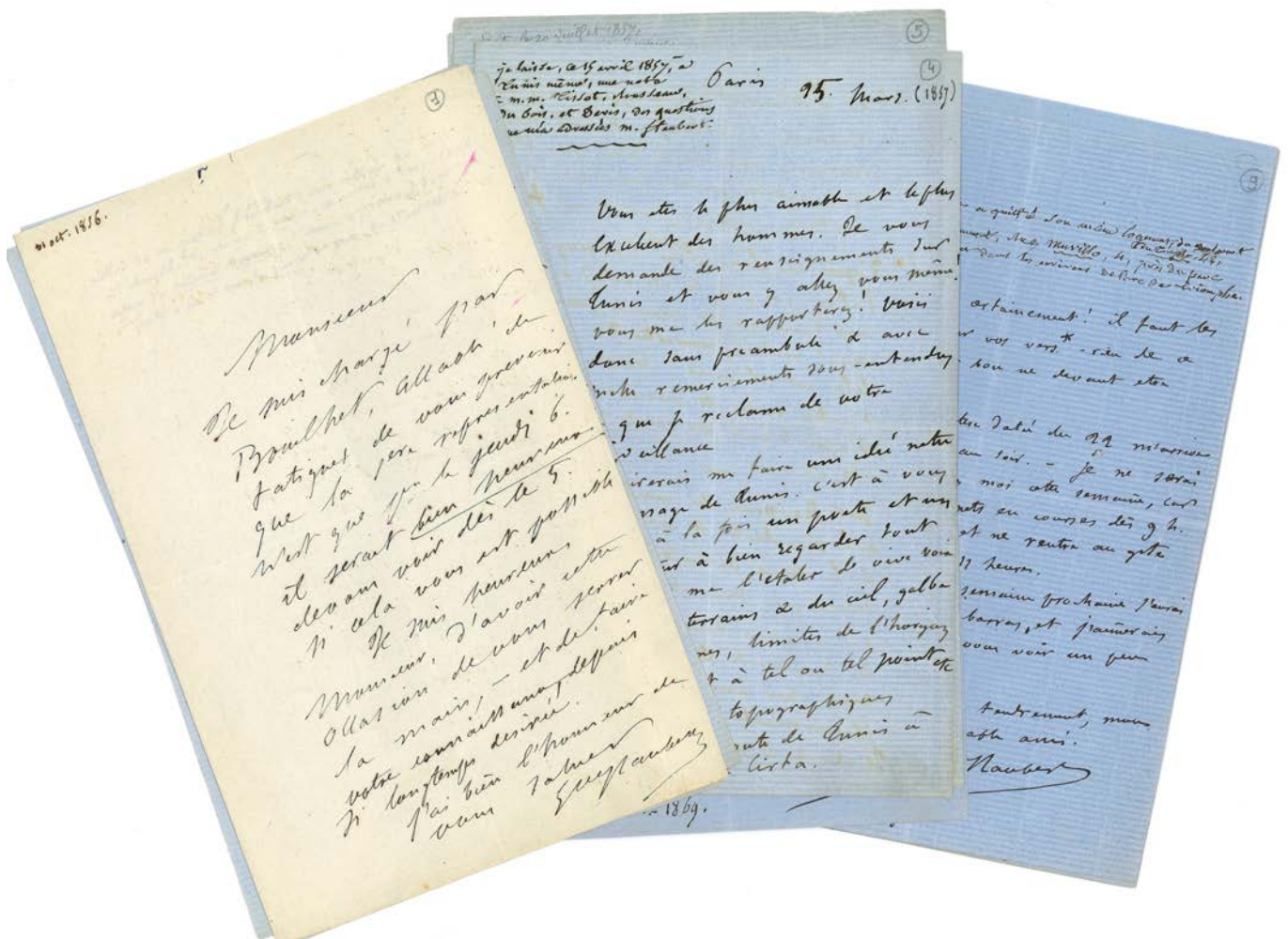
*Paris 25 mars [1857]. Documentation pour *Salammô*.* « Vous êtes le plus aimable et le plus excellent des hommes. Je vous demande des renseignements sur Tunis et vous y allez vous-même, vous me les rapporterez ! Voici donc sans préambule & avec mille remerciements sous-entendus ce que je réclame de votre bienveillance : 1^o Je désirerais me faire une idée nette du paysage de Tunis. C'est à vous qui êtes à la fois un poète et un observateur à bien regarder tout p^r ensuite me l'étaler de vive voix : couleurs des terrains & du ciel, galbe des montagnes, limites de l'horizon

quand on est à tel ou tel point, etc. 2^o Le plus de détails topographiques possibles sur la route de Tunis à Constantine = Cirta. 3^o On a découvert, il y a qqes mois, une mosaïque à Carthage. Si c'est une mosaïque romaine je n'ai pas besoin d'en entendre parler. Car c'est la Carthage punique qu'il me faudrait. 4^o D'après un plan (publié dans l'ouvrage de Falbe que j'ai lu et relu) on peut conjecturer que les maisons puniques étaient voûtées, couvertes de coupes. Cela est-il vrai ? trouve-t-on d'autres ruines de maisons d'après lesquelles on peut avancer cette opinion ? [...] Je cherche à retrouver l'architecture punique, qui devait être un mélange de la phénicienne et de la grecque ? – Mais quels étaient les ornements ? Quel était le goût punique ? 5^o Y a-t-il une bonne carte de la régence de Tunis ? 6^o Je vous recommande le cours de la Medjerda (qui du reste a dû changer) et le défilé de la Hache. Maintenant que les photographies sont répandues partout, si vous m'en trouviez sur Carthage ou Tunis, vous mettriez "le comble à vos bienfaits". Comme je vous envie d'être où vous êtes & de vous en revenir par l'Italie. Mais au nom de tous les dieux, descendez à Naples ! – & restez-y quinze jours au moins. Songez que Pompeïa vaut à elle seule, en fait d'antiquités, tout ce qu'il y a à Rome. – Rien au monde, d'ailleurs, n'est gai, ni beau, comme Naples ! »... Il ajoute que « Bouilhet est dans tous les embarras de la paternité [...] Je fais en ce moment *gémir les presses*, et vous trouverez mon volume [*Madame Bovary*] chez vous à votre retour. Bonne traversée, bon soleil, bonne brise, bonne santé et pas trop de puces ! Je les connais, ces Orientales ! »

Dimanche [28 juin 1857]. « Voici une petite liste de questions sur Carthage. Pouvez-vous les envoyer à vos amis de Tunis ? Croyez-vous que je puisse avoir des réponses précises ? J'attends notre ami Bouilhet dans une dizaine de jours. Aussitôt qu'il sera survenu, je vous prierai de venir partager avec lui un maigre déjeuner, afin que nous puissions philosopher tranquillement »...

[1^{er} décembre 1860]. « Je suis chargé par notre ami Bouilhet de vous annoncer que la 1^{ère} représentation de *L'Oncle Million* aura lieu jeudi prochain. – Il compte sur vous »...

Mardi soir [23 octobre 1866]. « Cher & vénérable ami, La 1^{ère} représentation de *La*



Conjuration d'Amboise est, aujourd'hui, annoncée sur les affiches pour samedi prochain 27, mais Bouilhet m'a écrit dimanche dernier qu'elle serait probablement reculée jusqu'à lundi 29 ».

Mercredi [18 août 1869]. Après la mort de Louis Bouilhet (18 juillet). « Cher & vénérable ami, Je vous demande pardon de n'avoir pas répondu plus vite à votre spirituel et tendre cadeau [vers sur la mort de Bouilhet ?]. J'ai eu "le temps de vous lire" & de vous admirer, - mais j'ai à peine celui de vous écrire, car je suis surchargé d'affaires. Je soigne la gloire de notre pauvre ami qui vous aimait tant. Vous reveniez très souvent dans ces conversations que je n'aurai plus !... J'espère qu'Aïssé sera un g^d succès. Cet hiver paraîtra aussi un volume de vers »...

Mardi matin [24 août 1869]. « Oui ! certainement ! il faut les imprimer vos vers, - rien de ce qui est bon ne devant être perdu. [...] Je ne serai guère chez moi cette semaine, car je me mets en courses dès 9 h. du matin et ne rentre au gîte que vers

11 heures. Mais la semaine prochaine j'aurai moins d'embaras, et j'aimerais bien à vous voir un peu longuement »...

Vendredi [24 septembre 1869]. « Je vous suppose revenu à Rothomagus. Moi, hélas, je ne suis pas encore installé au parc Monceau ! J'espère cependant, y pouvoir coucher dans une huitaine de jours - & c'est là que j'attendrai votre Aïssé ! [Clogenson possédait un portrait de l'héroïne du drame de Bouilhet] - Mais rien ne presse encore. La pièce de notre pauvre Bouilhet ne sera pas mise en répétition avant le Jour de l'An, à moins que celle de M^e Sand ne tombe à plat »...

25 novembre [1869]. « Cher & vénérable ami, Comment se fait-il que je ne vous aie pas adressé mes deux volumes [L'Éducation sentimentale] ? Vous étiez le premier sur ma liste rouennaise, et vous y êtes encore ! J'aurai passé par-dessus votre nom. [...] J'attends depuis huit jours qqes exemplaires sur papier de Hollande. Je vous en enverrai un, dès que je les aurai »...

Paris rue Murillo 4 [9 décembre 1871]. « Cher et vénérable ami, Avez-vous vu Raoul-Duval, et lui avez-vous remis le portrait d'Aïssé, que vous m'aviez promis de me prêter p^r les représentations de la pièce de notre pauvre Bouilhet [Mademoiselle Aïssé, créée à l'Odéon le 6 janvier 1872] ? Si la chose n'est faite, seriez-vous assez bon pour confier cette peinture à Philippe [Leparfait] qui me l'expédiera. Elle nous serait fort utile p^r le costume ! Si vous m'envoyiez en même temps une petite note indiquant la provenance du tableau on pourrait exposer ce portrait au foyer pendant qqes représentations. Ce serait une bonne réclame »...

Correspondance (Pléiade), t. II p. 644, 646, 648, 692, 737 ; t. III, p. 126, 543 ; t. IV, p. 94, 105, 431, 434.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Paris 14 janvier [1857], à Éliisa SCHLESINGER ; 4 pages in-8 sur papier bleu.

3 000 / 4 000 €

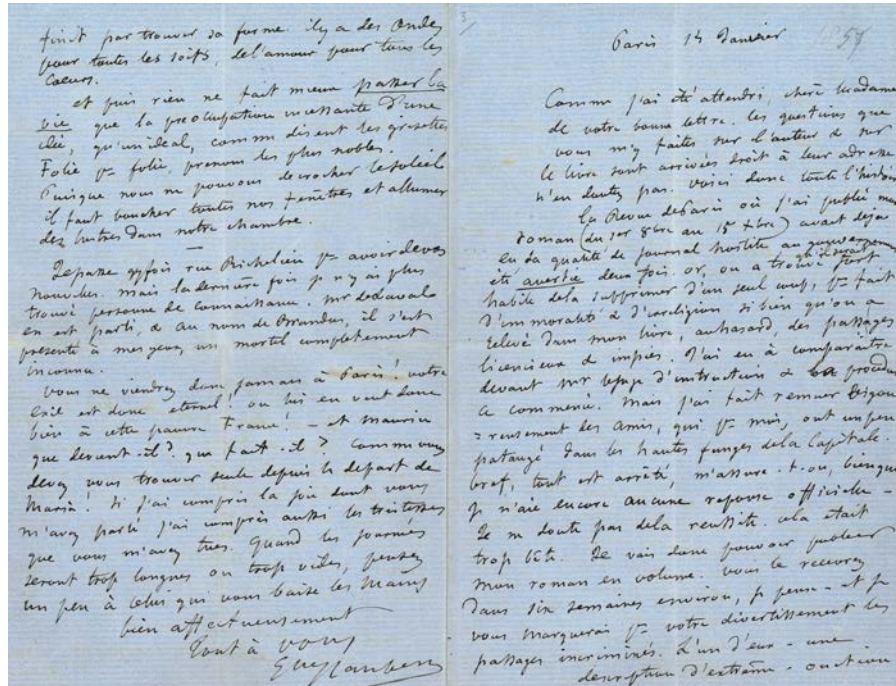
Très belle lettre racontant à son amour de jeunesse le procès de Madame Bovary.

[Éliisa SCHLESINGER (1810-1888), née Foucault, femme de l'éditeur musical Maurice Schlesinger, fut le premier amour de Flaubert qui la rencontra à Trouville, alors qu'il n'avait que quinze ans ; elle a servi de modèle au personnage de Madame Arnoux dans *L'Éducation sentimentale*.]

« Comme j'ai été attendri, chère Madame, de votre bonne lettre ! Les questions que vous m'y faites sur l'auteur & sur le livre sont arrivées droit à leur adresse, n'en doutez pas : voici donc toute l'histoire. La Revue de Paris où j'ai publié mon roman (du 1^{er} 8^{bre} au 15 X^{bre}) avait déjà, en sa qualité de journal hostile au gouvernement, été avertie deux fois. Or, on a trouvé qu'il serait fort habile de la supprimer d'un seul coup, p^r fait d'immoralité et d'irréligion, si bien qu'on a relevé dans mon livre, au hasard, des passages licencieux & impies. J'ai eu à comparaître devant M^r le juge d'instruction, & la procédure a commencé. Mais j'ai fait remuer vigoureusement des amis, qui p^r moi, ont un peu pataugé dans les hautes fanges de la capitale. Bref, tout est arrêté, m'assure-t-on, bien que je n'aie encore aucune réponse officielle. Je ne doute pas de la réussite, cela était trop bête. Je vais donc pouvoir publier mon roman en volume. Vous le recevrez dans six semaines environ, je pense – et je vous marquerai, p^r votre divertissement, les passages incriminés. L'un d'eux – une description d'extrême onction – n'est qu'une page du *Rituel de Paris*, remise en français ; – mais les braves gens qui veillent au maintien de la Religion ne sont pas forts en catéchisme.

Quoi qu'il en soit, j'aurais été condamné, condamné quand même, – à un an de prison, sans compter mille francs d'amende. De plus, chaque nouveau volume de votre ami eût été cruellement surveillé et épluché par MM. de la police, et la récidive m'aurait conduit, derechef sur "la paille humide des cachots" pour cinq ans : en un mot, il m'eût été impossible d'imprimer une ligne.

Je viens donc d'apprendre : 1^o qu'il est fort désagréable d'être pris dans une affaire politique ; 2^o que l'hyprocrisie sociale est une chose grave. Mais elle a été si stupide, cette fois, qu'elle a eu honte d'elle-même, a lâché prise & est rentrée dans son trou.



Quant au livre, en soi, qui est moral – archi-moral, & à qui l'on donnerait le prix Montyon s'il avait des allures moins franches (honneur que j'ambitionne peu), il a obtenu tout le succès qu'un roman peut avoir dans une Revue. J'ai reçu des confrères de fort jolis compliments, vrais ou faux, je l'ignore. On m'assure même que M^r de Lamartine chante mon éloge très haut – ce qui m'étonne beaucoup, car tout, dans mon œuvre, doit l'irriter ? – *La Presse* et *Le Moniteur* m'ont fait des propositions fort honnêtes. – On m'a demandé un opéra-comique (– comique ! comique !) et l'on a parlé de ma Bovary dans différentes feuilles grandes & petites. Voilà, chère Madame, & sans aucune modestie, le bilan de ma gloire.

Rassurez-vous sur les critiques, ils me ménageront, car ils savent bien que jamais je ne marcherai dans leur ombre p^r prendre leur place. Ils seront, au contraire, charmants. Il est si doux de casser les vieux pots avec les nouvelles cruches !

Je vais donc reprendre ma pauvre vie si plate & tranquille, où les phrases sont des aventures et où je ne cueille d'autres fleurs que des métaphores. J'écrirai comme par le passé, pour le seul plaisir d'écrire, pour moi seul, sans aucune arrière-pensée d'argent ou de tapage. Apollon, sans doute, m'en tiendra compte, et j'arriverai peut-être un jour à produire une belle chose ! – car tout cède, n'est-ce pas, à la continuité d'un sentiment énérgique. Chaque rêve finit par trouver sa

forme. Il y a des ondes pour toutes les soifs, de l'amour pour tous les cœurs.

Et puis rien ne fait mieux passer la vie que la préoccupation incessante d'une idée, qu'un idéal, comme disent les grisettes... Folie p^r folie, prenons les plus nobles. Puisque nous ne pouvons décrocher le soleil, il faut boucher toutes nos fenêtres et allumer des lustres dans notre chambre. [...]

Il est passé rue Richelieu pour avoir de ses nouvelles. « Vous ne viendrez donc jamais à Paris ! votre exil est donc éternel ! on lui en veut donc à cette pauvre France ! [...] Si j'ai compris la joie dont vous m'avez parlé j'ai compris aussi les tristesses que vous m'avez tues. Quand les journées seront trop longues ou trop vides, pensez un peu à celui qui vous baise les mains bien affectueusement »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 664.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Mardi [11 février 1857, à son ami Frédéric BAUDRY] ; 4 pages in-8 sur papier bleu (petites fentes réparées).

3 000 / 4 000 €

Intéressante lettre sur *Madame Bovary*, entre sa publication en revue et l'édition originale.

[*Madame Bovary* a paru dans la *Revue de Paris* du 1^{er} octobre au 15 décembre 1856. Flaubert est poursuivi pour atteinte aux bonnes mœurs et à la religion, et acquitté mais blâmé le 7 février 1857. L'édition originale est publiée en avril par Michel Lévy.]

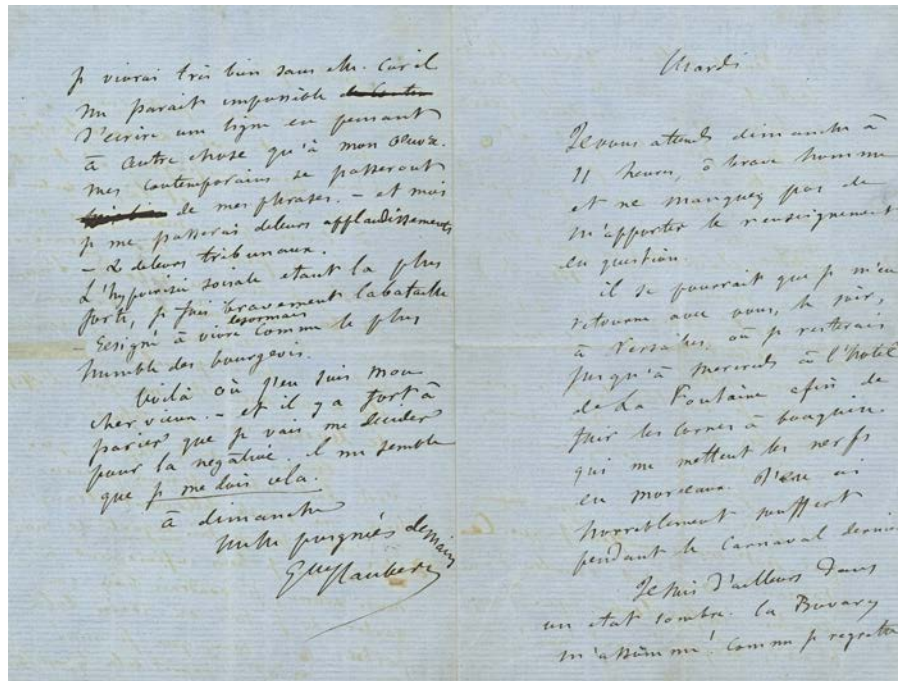
Il attend Baudry (« ô brave homme ») dimanche, et partira probablement le soir avec lui pour Versailles, « afin de fuir les cornes à bouquin qui me mettent les nerfs en morceaux. J'en ai horriblement souffert pendant le Carnaval dernier. Je suis d'ailleurs dans un état sombre. La *Bovary* m'assomme ! Comme je regrette maintenant de l'avoir publiée ! Tout le monde me conseille d'y faire quelques légères corrections *par prudence par bon goût* etc. Or cette action me paraît à moi une lâcheté insigne puisque dans ma conscience je ne vois dans mon livre rien de blâmable (au point de vue de la morale la plus stricte). Voilà pourquoi j'ai dit à Lévy de tout arrêter. Je suis encore indécis. [...] Et puis ? l'avenir ! quoi écrire qui soit moins inoffensif que ce roman ? On s'est révolté d'une peinture impartiale. Que faire ? biaiser, blaguer ? non ! non ! mille fois non !

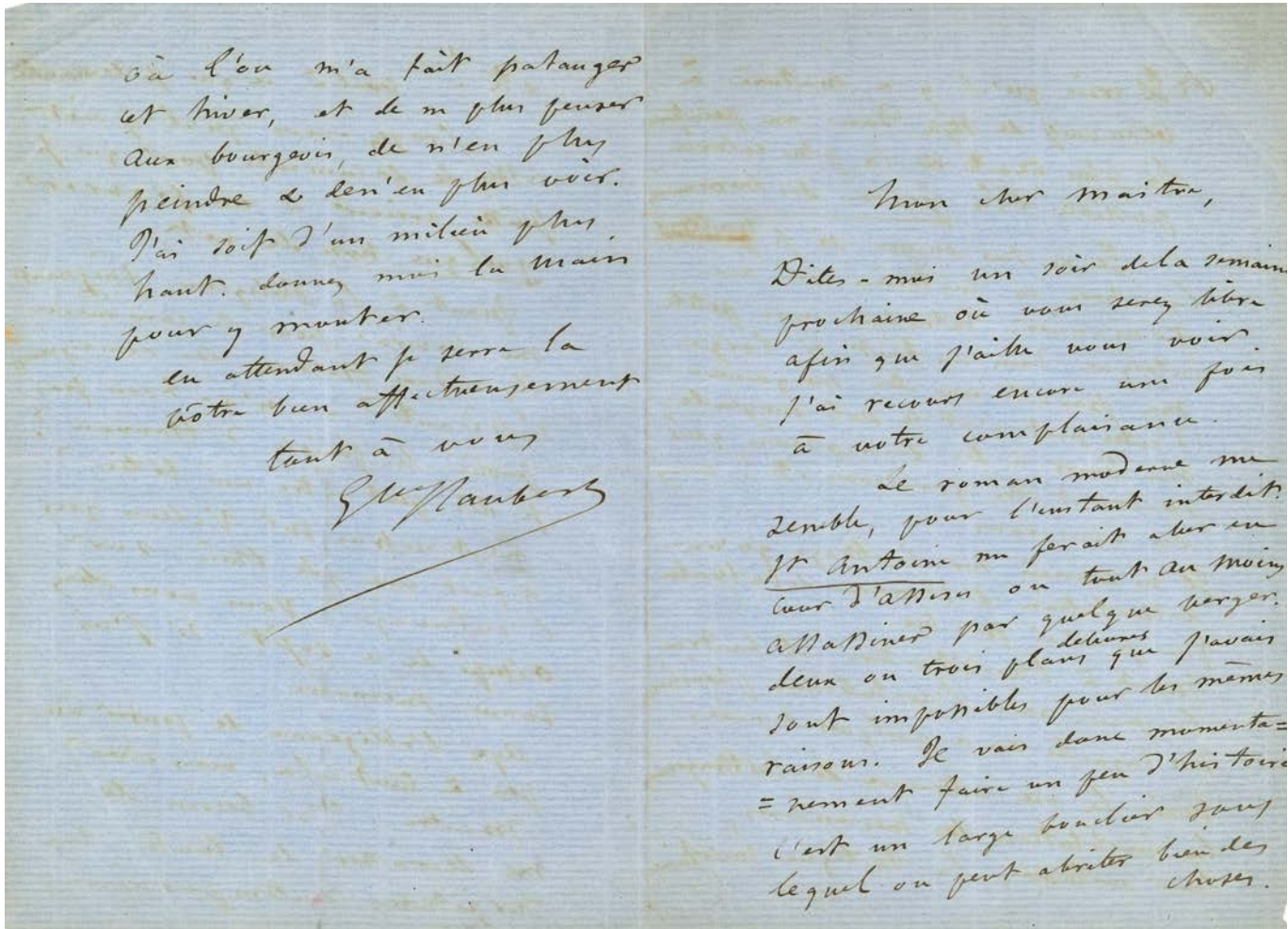
J'ai donc fort envie de m'en retourner & pour toujours dans *ma campagne* et dans mon silence, – et là, de continuer à écrire pour moi. Pour moi seul. Je ferai des livres vrais et corsés, je vous en réponds. L'insouci

de la renommée me donnera une roideur salubre. J'ai beaucoup perdu cet hiver. Je valais mieux il y a un an. Je me fais l'effet d'une prostituée.

En un mot le tapage qui s'est fait autour de mon premier livre me semble tellement étranger à l'art, que je suis *dégoûté de moi*. De plus comme je tiens infiniment à mon estime, je voudrais bien la garder, & je suis en train de la perdre. Vous savez que je n'ai point le prurit de la typographie. Je vivrai très bien sans elle. Car il me paraît impossible d'écrire une ligne en pensant à autre chose qu'à mon œuvre. Mes contemporains se passeront de mes phrases, – et moi je me passerai de leurs applaudissements – & de leurs tribunaux. L'hypocrisie sociale étant la plus forte, je fais bravement la bataille – résigné à vivre désormais comme le plus humble des bourgeois »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 680.





76

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », [Paris vers le 1^{er} mars 1857], à Jules MICHELET ; 3 pages et demie in-8 sur papier bleu.

1 500 / 2 000 €

Très belle lettre alors qu'il commence à travailler à *Salammô*, après le procès de *Madame Bovary*.

Il ira voir son « cher maître » : « Je recour encore une fois à votre complaisance. Le roman moderne me semble pour l'instant interdit. Si Antoine me ferait aller en cour d'assises ou tout au moins assassiner par quelque berger. Deux ou trois plans de livres que j'avais sont impossibles pour les mêmes raisons. Je vais donc momentanément faire un peu d'histoire. C'est un large bouclier sous lequel on peut abriter bien des choses.

Or je crois qu'il y a matière à beaucoup de style dans une peinture la plus exacte & la plus colorée possible de la *Guerre des Mercenaires*. Je ne sais encore si je traiterai la chose en historien ou en romancier. Introduire une petite intrigue dans un fait si large me paraît une idée mesquine, d'autre part c'est le seul moyen de me livrer à des

descriptions qui pourront être grandioses etc. ! nous en causerons. Je ne connais sur Carthage qu'une dissertation de Dureau de la Malle que je n'ai pas lue. Quant à l'architecture, il faudra la faire avec l'architecture phénicienne sur laquelle on a quelques données. Mais la vie intérieure des Carthaginois, la constitution des mercenaires, leur costume, la tactique militaire etc. ! voilà ce que je demande. Croyez-vous qu'il y ait assez de documents pour que je puisse arriver à me figurer quelque chose de net.

Quant à la Religion, Guignaut me servira ; pour le commerce il y a dans Heeren des renseignements suffisants ? - n'a-t-on pas publié le périple d'Hannon ? Je dis peut-être une bêtise ? N'est-ce pas M^r Vallon qui a fait une g^{de} thèse sur l'esclavage ? Vous vous étiez occupé de ce sujet, si j'ai bonne mémoire. Ayez l'obligeance de penser un peu à tout cela, mon cher maître. J'ai besoin de me décrocher de toutes les turpitudes contemporaines où l'on m'a fait patauger cet hiver, et de ne plus penser aux bourgeois, de n'en plus peindre & de n'en plus voir. J'ai soif d'un milieu plus haut. Donnez-moi la main pour y monter »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 680.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Samedi [fin mars-début avril 1857], à Maurice SCHLESINGER ; 4 pages in-8 sur papier bleu.

3 000 / 4 000 €

Belle lettre au futur modèle de Jacques Arnoux dans L'Éducation sentimentale, sur ses œuvres, et tonnant contre la bêtise.

[L'éditeur musical Maurice SCHLESINGER (1798-1871) a épousé Éliisa Foucault, le premier amour de jeunesse de Flaubert ; il sera un des modèles de Jacques Arnoux dans L'Éducation sentimentale. Flaubert évoque ici Madame Bovary, qui va bientôt paraître en librairie, La Tentation de Saint Antoine, et son travail de documentation pour Salammbô.]

« Ne croyez pas que je vous oublie, mon cher Maurice. Voilà un grand mois et plus que je remets chaque jour à vous écrire. Mais je suis réellement (passez-moi le ridicule de l'aveu) un homme fort occupé. Voilà la première année depuis que j'existe que je mène une vie matériellement active, et j'en suis harassé. – Jamais je ne vous oublierai. [...] Je suis de la nature des dromadaires, que l'on ne peut faire marcher quand ils sont au repos et que l'on ne peut arrêter quand ils sont en marche. Mais mon cœur est comme leur dos bossu : il supporte de lourdes charges aisément et ne plie jamais. [...] Mais, mon cher ami, voici ma situation présente :

1° J'ai un volume [Madame Bovary] qui va paraître dans 15 jours [...] il faut que je surveille la publication du susdit bouquin.

2° J'en avais un autre tout prêt à paraître mais la rigueur des temps me force à en ajourner indéfiniment la publication.

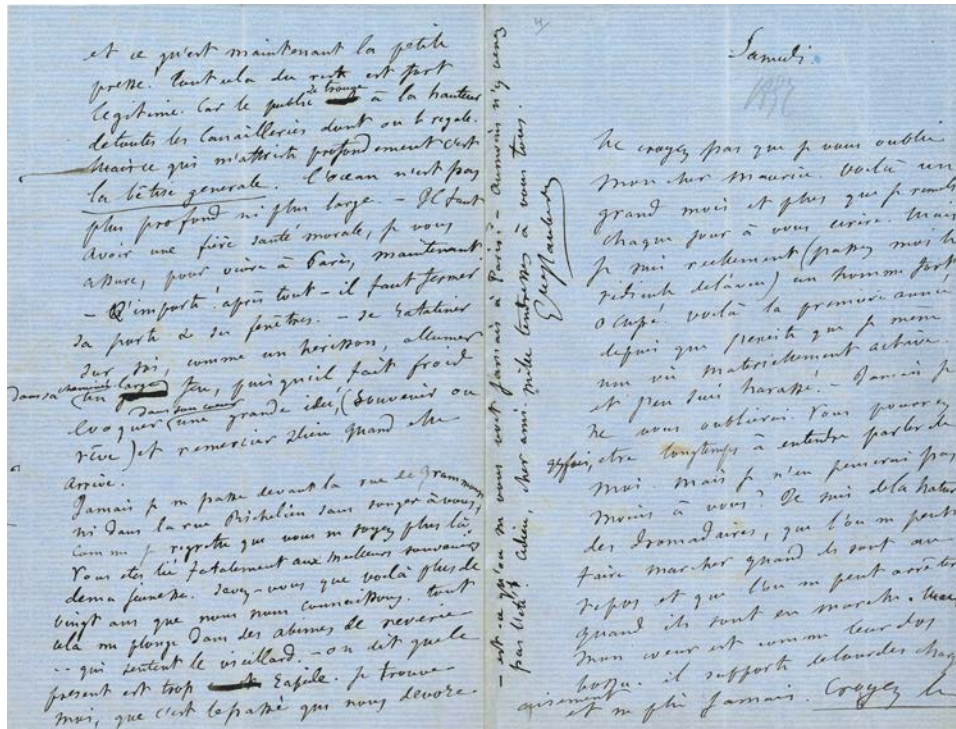
3° Or pour soutenir mon début (dont l'éclat, comme on dit en style de réclame, a dépassé mes espérances), il faut que je me hâte d'en

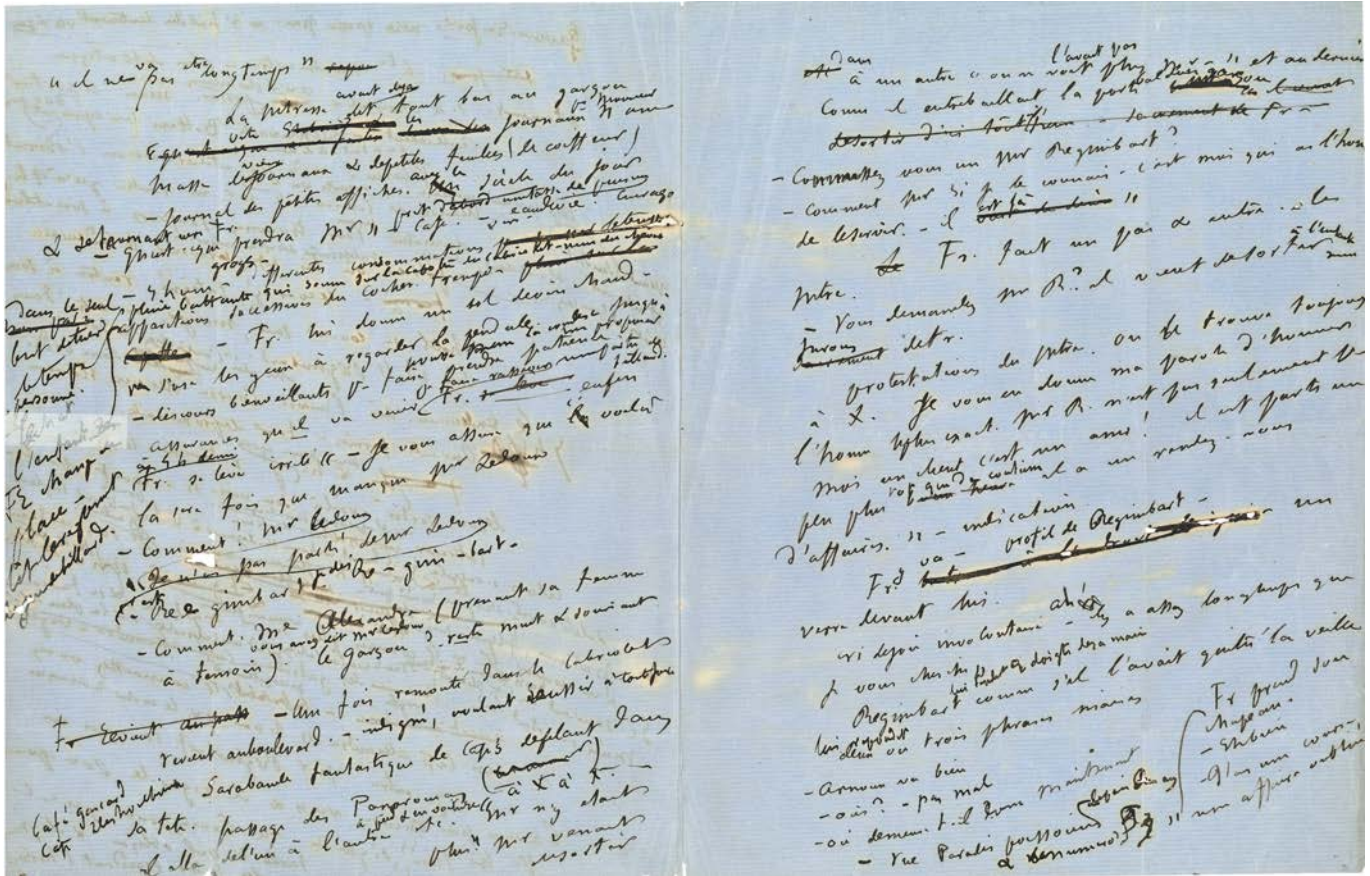
faire un autre – et se hâter c'est pour moi, en littérature se tuer. Je suis donc occupé en ce moment à prendre des notes pour une étude antique [Salammbô] que j'écrirai cet été – fort lentement. Or, comme je veux m'y mettre à la fin du mois prochain, et qu'à Rouen il m'est impossible de me procurer les livres qu'il me faut, – je lis & j'annote aux Bibliothèques du matin au soir – et chez moi, dans la nuit, fort tard. Voilà, mon bon, ma situation. Je suis fort malheureux, car je me lève tous les jours à huit heures du matin – ce qui est un supplice p^r votre serviteur. [...]

Comme j'ai été embêté cet hiver ! mon procès ! – mes querelles avec la Revue de Paris ! et les conseils ! et les amis ! et les politesses ! – On commence même à me démolir et j'ai présentement sur ma table un bel éreintement de mon roman, publié par un Monsieur dont j'ignorais complètement l'existence [Edmond Duranty]. Vous ne vous imaginez pas les infamies qui règnent et ce qu'est maintenant la petite presse ! Tout cela du reste est fort légitime. Car le public se trouve à la hauteur de toutes les canailleries dont on le régale. Mais ce qui m'attriste profondément, c'est la bêtise générale. L'Océan n'est pas plus profond ni plus large. – Il faut avoir une fière santé morale, je vous assure, pour vivre à Paris, maintenant. – Qu'importe, après tout ! Il faut fermer sa porte & ses fenêtres – se ratatiner sur soi, comme un hérisson, allumer dans sa cheminée un large feu, puisqu'il fait froid, évoquer dans son cœur une grande idée (souvenir ou rêve) et remercier Dieu quand elle arrive.

Jamais je ne passe devant la rue de Grammont ni dans la rue Richelieu sans songer à vous. Comme je regrette que vous ne soyez plus là. Vous êtes lié fatalement aux meilleurs souvenirs de ma jeunesse. Savez-vous que voilà plus de vingt ans que nous nous connaissons ? tout cela me plonge dans des abîmes de rêverie... qui sentent le vieillard. – On dit que le présent est trop rapide. Je trouve, moi, que c'est le passé qui nous dévore »...

Correspondance (Pléiade), t. II, p. 700.





78
FLAUBERT Gustave (1821-1880).

2 MANUSCRITS autographes, pour **L'Éducation sentimentale**, [vers 1863-1868] ; 3 pages in-4 (bifeuillet de papier bleu), et 2 pages in-fol. (un feuillet de papier vergé blanc) (quelques petites corrosions d'encre, et fentes réparées).

10 000 / 12 000 €

Précieux brouillons pour L'Éducation sentimentale.

Flaubert travailla aux plans et scénarios successifs de son roman dès 1863, et le rédigea de 1864 à 1869. Le livre fut publié en novembre 1869.

Le premier brouillon présente le scénario très détaillé du premier chapitre de la deuxième partie du roman. Abondamment raturé et corrigé, il sera considérablement développé dans le texte définitif ; il correspond aux pages 247-251 du tome IV des *Œuvres complètes* (Pléiade, 2021), et relate la course de Frédéric Moreau, de retour à Paris, à la recherche de Madame Arnoux, son grand amour.

« Savourez sa joie. Ne se presse pas. S'habille lentement. Va à pied b^d Montmartre. Plus de boutique. Étonnement. R. de Choiseul. Ce n'est plus le même portier. Mais le portier antécédent ? On ne sait où il demeure. Almanach Bottin (en déjeunant) 300 Arnoux. Pellerin ? - à son atelier derrière l'Observat. Tape pendant une heure. Ensuite va à la maison de Pellerin. "M^r ne rentre qu'à 2 h. du matin mais vous

trouvez toujours à son atelier". Quant à chercher Hussonnet ce serait bien pis. Cela devenait ridicule. Police. On le promène de bureau en bureau. On lui dit de revenir le lendemain. Découragé, fatigué, rentre à son hôtel se coucher sans manger, - entré dans son lit, "Regimbarde !" Cette idée l'empêcha de dormir. Le lendemain, dès l'aurore course au vin blanc - 7 h. Auvents fermés - tour de promenade. Demi-heure après y retourne. "M^r vient de sortir, voilà son verre". Court p^r le rattraper, croit apercevoir son chapeau - disparu. Alors se rappela qu'il avait coutume de déjeuner à 11 h. précises juste sur la place Gaillon. Je suis certain de le trouver. C'est un homme précis. Patience, flânerie jusqu'à 11 h. juste & entre. "Je ne connais pas" & comme il insiste, "Je ne le connais plus" - mystère. Se souvient du café Alexandre dans le quartier latin. Mais où était-ce ? Avale des gâteaux précipitamment, prit un cabriolet & se fait conduire sur la place de l'Odéon. "Connaissez-vous un café Alexandre" - "Oui" & le cocher le débarque. Y entre. M^r Regimbarde. "Nous ne l'avons pas encore vu" & il regarde son épouse p^r lui faire signe. - "Pensez-vous qu'il tarde". « Il oblique & clignant du m[ai]tre regard déjà dit tout bas au garçon "vite les journaux p^r Monsieur". Une liasse de vieux journaux & de petites feuilles (de coiffeur) - journal des petites affiches avec *Le Siècle* du jour. & se tournant vers Fr[édéric] - "Qu'est-ce que prendra M^r ?" Prit d'abord une tasse de café, puis un vin, eau-de-vie, curaçò, rhum, grogs, différentes consommations dans le seul but de tuer le temps. Personne, le chat, l'enfant. Fr[édéric] change de place, lit le règlement du jeu de billard. Pluie battante qui donne sur la capote du cabriolet, vue du cheval. Apparitions successives du coché trempé. Fr[édéric] lui donne un bol de vin chaud. S'use les yeux à regarder

la pendule. Discours bienveillants p' faire prendre patience, pousse même la comédie jusqu'à lui proposer une partie de billard. Enfin à 4 h. demi Fr[édéric] se lève irrité. – "Je vous assure que voilà la 1^{ère} fois que manque M^r Ledoux. – Comment ! M^r Ledoux. Je n'ai pas parlé de M^r Ledoux. C'est Regimbart. Je dis Re-gim-bart. – Comment, M^e Alexandre (prenant sa femme à témoin). Vous avez dit Mr Ledoux. Le garçon reste muet & souriant. – Une fois remonté dans le cabriolet revient au boulevard. – Indigné, voulant réussir à toute force. Sarabande fantastique des cafés défilant dans sa tête. Passage des Panoramas, à X à X. Café Gascard, café Deshoulières. Il alla de l'un à l'autre à pied & en voiture. "M^r n'y était plus". "M^r venait de sortir". À un autre "on ne voit plus M^r" et au dernier comme il entrebâillait la porte, bal d'un garçon. – "Connaissez-vous un M^r Regimbart ?" – "Comment M^r si je le connais, c'est moi qui ai l'honneur de le servir. Il est là". Fr. fait un pas & entre. Le m[ai]tre. – "Vous demandez Mr R ? Il vient de sortir à l'instant. Jurons de Fr. Protestations du m[ai]tre. On le trouve toujours à X. Je vous en donne ma parole d'honneur. L'homme le plus exact. M^r R. n'est pas seulement p' moi un client, c'est un ami ! Il est parti un peu plus tôt que de coutume. Il a un rendez-vous d'affaires". Indication. Fr. y va. Profil de Regimbart – un verre devant lui. Cri de joie involontaire. – "Ah ! Il y a assez longtemps que je vous cherche". Regimbart lui tendit 2 doigts de sa main, comme s'il l'avait quitté la veille, lui répondit deux ou trois phrases niaisées. – Arnoux va bien. – Oui ? – Pas mal. – Où demeure-t-il donc maintenant. – Rue Paradis-Poissonnière depuis deux ans. – & le numéro ? – 33. Fr. prend son chapeau. – Eh bien – J'ai une course, une affaire oubliée ».

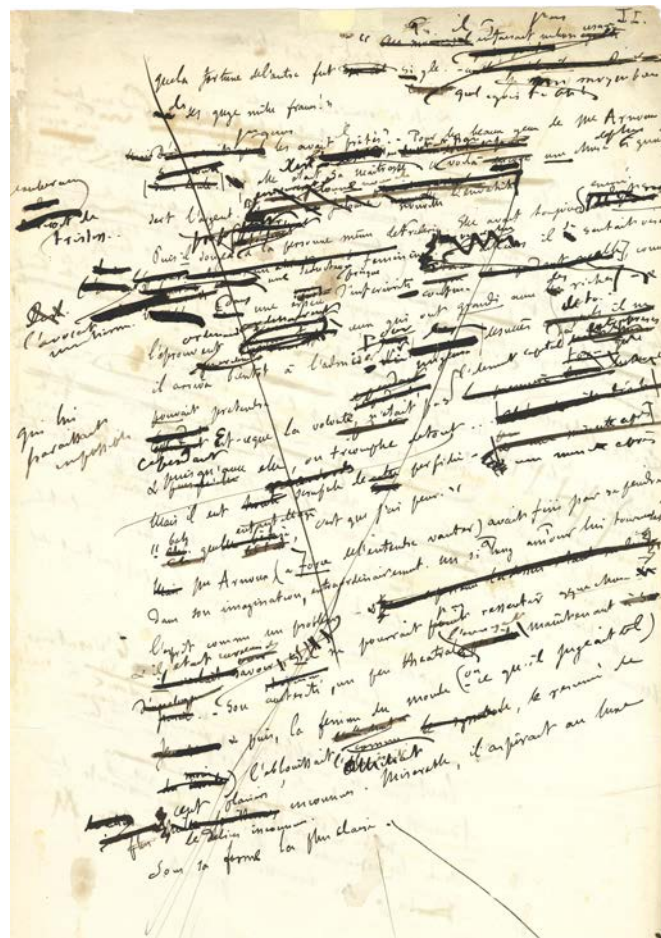
Le second brouillon se rapporte à deux passages du chapitre V de la deuxième partie (Pléiade, p. 381-382). La première page (chiffrée II), surchargée de ratures et corrections, est biffée d'une grande croix et donne une version primitive, très différente du texte définitif, de la crise de jalousie de Deslauriers à l'égard de son ami Frédéric Moreau :

« que la fortune de l'autre fût si g^de. "Il n'en faisait pas un bon usage. Quel égoïste, ah ! Je me moque bien de ses quinze mille francs !" Pourquoi les avait-il prêtés ? Pour les beaux yeux de M^e Arnoux. Elle était sa maîtresse ! Il n'en doutait pas. "Voilà une chose de plus à quoi sert l'argent !" Une jalousie nouvelle l'envahit. Puis, il songea à la personne même de Frédéric. Elle avait toujours exercé sur l'avocat un charme, une séduction presque féminine. Il se sentait dans une espèce d'infériorité confuse, comme l'éprouvent ordinairement ceux qui ont grandi avec des riches, & il arriva bientôt à l'admirer pour un genre de succès qui lui paraissait impossible. Cependant, est-ce que la volonté n'était pas l'élément capital des entreprises, & puisqu'avec elle, on triomphe de tout... Mais il eut scrupule de cette perfidie, & une minute après : "Bah, quel enfantillage, c'est que j'ai peur". M^e Arnoux (à force de l'entendre vanter) avait fini par se peindre dans son imagination, extraordinairement. Un amour si long lui tournait l'esprit comme un problème & il était curieux de savoir s'il ne pourrait pas ressentir qqe chose. Son austérité, un peu théâtrale, l'ennuyait maintenant. & puis, la femme du monde (ou ce qu'il jugeait tel) l'éblouissait, l'alléçait comme le résumé de cent plaisirs inconnus. Misérable, il aspirait au luxe sous sa forme la plus claire ». Le verso présente un brouillon très raturé et corrigé, proche du texte final, avec des variantes (Pléiade, p. 385-386) ; c'est la scène, dans le jardin du père Roque, où Louise Roque demande à Frédéric Moreau de l'épouser :

« – "Vous n'êtes pas fatiguée ?", dit Frédéric. – "Oh non." & ils se remirent en marche. Ce côté-là du jardin n'avait p' défense [qu'] une haie de menu [bois] qui se mêlait avec les plantes sauvages de la rive. Mais dans l'intérieur, quatre murs de bauge à chaperon d'ardoise enfermaient le potager. Les carrés de terre plantés étaient fraîchement retournés. Des tas de terreaux, des bâches, des cloches à melon brillaient, & des pots de fleur s'alignaient. Des groseillers rouges, des asperges montées faisaient un petit bois de marabouts. On sortait de là par une barrière – & jusqu'au bout de l'île s'étendait un terrain vague où une vache broutait, traînant une corde après elle. Tout ce

terrain appartenant autrefois à un fournisseur qui avait fait là suivant la mode du temps une Folie. Des tronçons de statue en plâtre, des ouvrages, des débris de clairvoie, de grosses boules de bois peint. Il ne restait plus du pavillon que deux chambres au rez-de-chaussée, avec des lambeaux de papiers bleus. Deux ou trois platanes – une allée conduisait à une espèce de treille à l'italienne où sur des piliers de brique, un grillage supportait des vignes. Le soleil passait à travers ». Flaubert a réécrit ce dernier passage : « Tout ce terrain appartenant sous le Directoire à un fourniss. avait été autrefois un parc d'agr[ém]ent], suivant le mot de l'époque, une Folie. Mais les arbres que l'on ne soignait plus avaient grandi démesurément, les petits chemins s'étaient couverts de mousse. Des broussailles... partout ».

On joint une L.A.S. d'Émilie ROUX à son cousin Gustave Flaubert. Nogent mardi [27 juillet 1868] (6 pages in-8). Émilie Roux, née Bonenfant (1843-1928), était une petite-cousine de Flaubert, qui lui avait demandé pour son roman des renseignements sur Nogent et le patois nogentais, ayant fait de Nogent la ville natale de Frédéric Moreau. Émilie Roux donne des « mots de pays », et des détails que Flaubert utilisera pour les personnages de Louise Roque et Rosanette (détails sur la chanteuse Alice Théric) ; elle lui demande enfin de changer le nom de son héros : « nous avons des amis qui portent ce nom »...



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Vichy 2 juillet [1863, à Ernest FEYDEAU] ; 8 pages in-4 très remplies (infimes fentes aux plis).

3 000 / 4 000 €

Superbe et très longue lettre d'un style parfois très cru, après la lecture du roman d'Ernest Feydeau *Le Mari de la danseuse*.

[*Le Mari de la danseuse*, « étude », a paru chez Michel Lévy en 1863. En tête de la lettre, Feydeau a noté au crayon : « mari de la danseuse – 1863 ».]

Flaubert fait d'abord des remarques sur le mode de publication et la préface...

« J'arrive au Livre, à l'œuvre. Eh bien, je trouve la chose extrêmement amusante, je répète *extrêmement*. Tu as voulu faire un roman d'action, d'aventures ; & tu as réussi. C'est une chanson nouvelle, Feydeau seconde manière. *Le Mari de la Danseuse* [...] est l'antithèse de *Fanny*, comme conception sujet & procédé. Voilà jusqu'à présent tes deux extrémités (style Ste Beuve) & j'aime autant l'une que l'autre. Je suis ébahi par l'habileté de l'intrigue & les ressources de ton imagination. Quant à mes goûts *personnels* ils s'assouissent mieux, tu le sais, dans les livres de descriptions & d'analyse que dans ceux de drame »...

Flaubert analyse alors le livre dans tous ses détails, à commencer par les personnages. Saint-Bertrand « est une création originale & vraie. Il devient un insigne gremlin, par des gradations adroitement ménagées. Tu n'en as pas fait un monstre, un personnage de tragédie. – C'est un homme [...] La gracieuse figure de Barberine lui fait un pendant exquis. On l'aime cette Barberine, ainsi que la bonne C^{tesse} Wanda & que M^e Medeline qui me fait bander atrocement. Comme je l'aurais gamahuchée avec plaisir, sur son divan dans la petite maison de Bade ! »...

À propos de vertu, « ton livre est moral, très moral, abjectement honnête ! Quels imbéciles que les critiques ! Si je voulais te démolir, c'est par là que j'attaquerais ; [...] beaucoup de Barberines n'auraient pas mieux demandé que d'aider au confortable du ménage en prêtant un peu leur cul à MM. les amateurs. [...] Ton livre est sympathique, tu es un malin »...

Il juge la peinture du Bal « un peu maigre, *pittoresquement* parlant » ; il parle du duel, critique le passage sur Cocodès, « qui me semble le gandin poncif, le jeune homme du monde dont on se moque dans tous les livres. Cet endroit me semble lâché [...] Tout ce ch. XV d'ailleurs me semble plus mou de facture, plus commun, & trop abondant en dialogues ». Il loue le personnage de M^{lle} Chaussepied, « la vraie mère d'actrice, l'éternelle maquerelle donnée par la nature oscillant entre la prostitution & le mariage », mais désapprouve « la venue parallèle du médecin tant pis & du médecin tant mieux [...] tout cela ne mord pas, il y a fatigue ». Cela se relève ensuite, avec la Méléline à Bade : « J'aime cette espionne. On s'imagine qu'elle devait avoir des ressorts fantastiques dans le bassin. Oui je sens son casse-noisette ! – & et je vois son clitoris fait en manière de tire-bouchon, avec quoi elle happait les secrets d'état. Son vagin me semble plein de mystères tragiques, comme le corridor d'un palais ducal, à Venise »...

L'analyse continue, Flaubert épluchant le roman page après page, tantôt louant tantôt critiquant... Nous n'en donnerons que quelques extraits. « J'adore Lorvieux ! énorme. Est-ce mon portrait à soixante ans que tu as voulu faire ? Je le crois, & ça me flatte. Car il ne faut pas se le dissimuler, c'est comme cela que je serai sur le retour. [...] À partir du ch. X nous entrons dans l'épique – & ça vous tient haletant pendant 106 p. sans discontinuer. – Les effets de neige & de paysage,

J'aime ~~la~~ Californie avec ses trotoirs de bois, ses boues, & ses ballots.
 Mais tout disparaît devant l'idée de Cerveiro ! - Je lisais cela sur mon
 lit - j'ai bondi, comme une anguille en rugissant
 comme un taureau - & non seulement l'idée est sublime mais
 elle est admirablement exécutée. On voit la pauvre Barberine à la
 toucher ! Le troupeau se partage à la hauteur de n'importe quel
 La fédération de M. Bertrand m'a rappelé cela de je ne sais
 quel jour dans la Prairie de Cooper. Mais il n'y a rien d'original
 dans tout cela. Enfin cette œuvre finit sur une petite note sentimentale
 qui console, & émeut. Car tu as fait (je ne sais si tu l'ignores)
 une livre consolant. On y "respire" par tout l'amour du Bien
 & on voit comment les jeunes gens tournent mal quand ils
 n'ont pas de principes. Je ne blâme nullement la chose dans un
 livre d'Imagination. - Tu as eu d'ailleurs l'art de ne montrer que
 des faits probables, on est emporté par le torrent de ta narration.
 Elles sont mon vœu les impressions que j'ai ressenties. De fleurs
 à la tête. C'est des scènes des critiques
 tua mère qui en est à la fin du second volume « une charge
 de l'opinion son admirateur » - & se rappelle ainsi que ma mère
 a bien souvent de M. Feydeau. Quant à moi je lui baise les
 mains & je te baise sur les deux joues, en te brossant dans
 mon cœur un PIÉDESTAL. Tu es un gars !
 ton vieux G. Flaubert

Nous partons vers Sambré prochain - & arrivons à Paris lundi soir.
 Je serai à Croisset le dimanche 10.

la chanson patriotique des exilés coupée par des coups & le bon Eytmin tout cela est *excellent*, mon vieux, *excellent*. & ça ne faiblit pas. Tu as eu là une fière poussée, résultat d'un plan bien conduit, & d'une imagination vigoureuse. [...] J'aime ta Californie avec ses trotoirs de bois, ses boues, & ses ballots. Mais tout disparaît devant l'idée de Cerveiro ! Je lisais cela hier sur mon lit - j'ai bondi, comme une anguille en rugissant comme un taureau. - & non seulement l'idée est sublime, mais elle est admirablement exécutée. On voit la pauvre Barberine à la toucher ! [...] Enfin l'œuvre finit sur une petite note sentimentale qui console, & émeut. Car tu as fait (je ne sais si tu l'ignores) un livre *consolant*. On y "respire" partout l'amour du Bien & on voit comment les jeunes gens tournent mal quand ils n'ont pas de principes. Je ne blâme nullement la chose dans un livre d'Imagination. - Tu as eu d'ailleurs l'art de ne montrer que des faits *probables* ; on est emporté par le torrent de ta narration. [...] je te becotte sur les deux joues, en te dressant dans mon cœur un PIÉDESTAL ! Tu es un gars ! »...

Correspondance (Pléiade), t. III, p. 339.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset 23 janvier [1866], à Marie-Sophie LEROYER DE CHANTEPIE à Angers ; 3 pages in-8 sur papier bleu, enveloppe (fentes réparées, traces de collage).

1 500 / 1 800 €

Belle lettre contre la bêtise, à son admiratrice, lors de la rédaction de L'Éducation sentimentale.

[Marie-Sophie LEROYER de CHANTEPIE (1800-1888), femme de lettres provinciale, vieille fille, a entretenu, depuis sa ville d'Angers, une correspondance assidue et admirative avec Flaubert et G. Sand.]

« Vous avez bien tort de m'appeler *consolateur*, chère demoiselle ! Je voudrais mériter ce titre, mais que puis-je p^r vous ? sinon vous envoyer l'assurance d'une sympathie très profonde !

Je vous croyais occupée d'un g^d travail historique sur Angers ? & j'espérais que votre esprit trouverait du calme dans cette sage besogne. Il n'en est rien, hélas, & je m'en afflige. *Forcez-vous* donc à étudier les faits, les choses, la nature enfin ! Bien que vous soyez dans le courant philosophique moderne le Moyen Âge vous étouffe. Vous y tenez par des attaches multiples ! et encore une fois, malgré tout, fuyez votre pays, quittez votre maison comme si le feu y prenait et toutes vos habitudes qui sont mortelles. - Ne soyez pas complaisante p^r vos douleurs. Vous goûtez trop - comme dirait Montaigne, cette délicatesse qui est au giron de la mélancolie.

Vous vous étonnez du fanatisme & de l'imbécillité qui vous entourent. Que l'on en soit blessé, je le comprends mais surpris, non ! Il y a un fond de bêtise dans l'humanité qui est aussi éternel que l'humanité elle-même. L'instruction du peuple, & la moralité des classes pauvres sont, je crois, des choses de l'*avenir*. Mais quant à l'intelligence des masses, voilà ce que je nie, quoi qu'il puisse advenir - parce qu'elles seront toujours des masses.

Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle, peut-être) - & qui depuis Platon jusqu'à nos jours n'a pas varié. - Ce sont ceux-là qui ont tout fait & qui sont la *Conscience* du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais - quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée Conception il croira aux tables tournantes. Il faut se consoler de cela & vivre dans une tour d'ivoire. - Ce n'est pas gai, je le sais. Mais, avec cette méthode-là, on n'est ni dupe, ni charlatan ». Il part pour Paris, jusqu'à la fin de mai. « J'ai beaucoup travaillé cet hiver. - J'ai fini la 1^{ère} partie de mon roman. - Quand la totalité sera-t-elle finie ? Voilà ce que j'ignore. »

Correspondance (Pléiade), t. III, p 478 (incomplète).

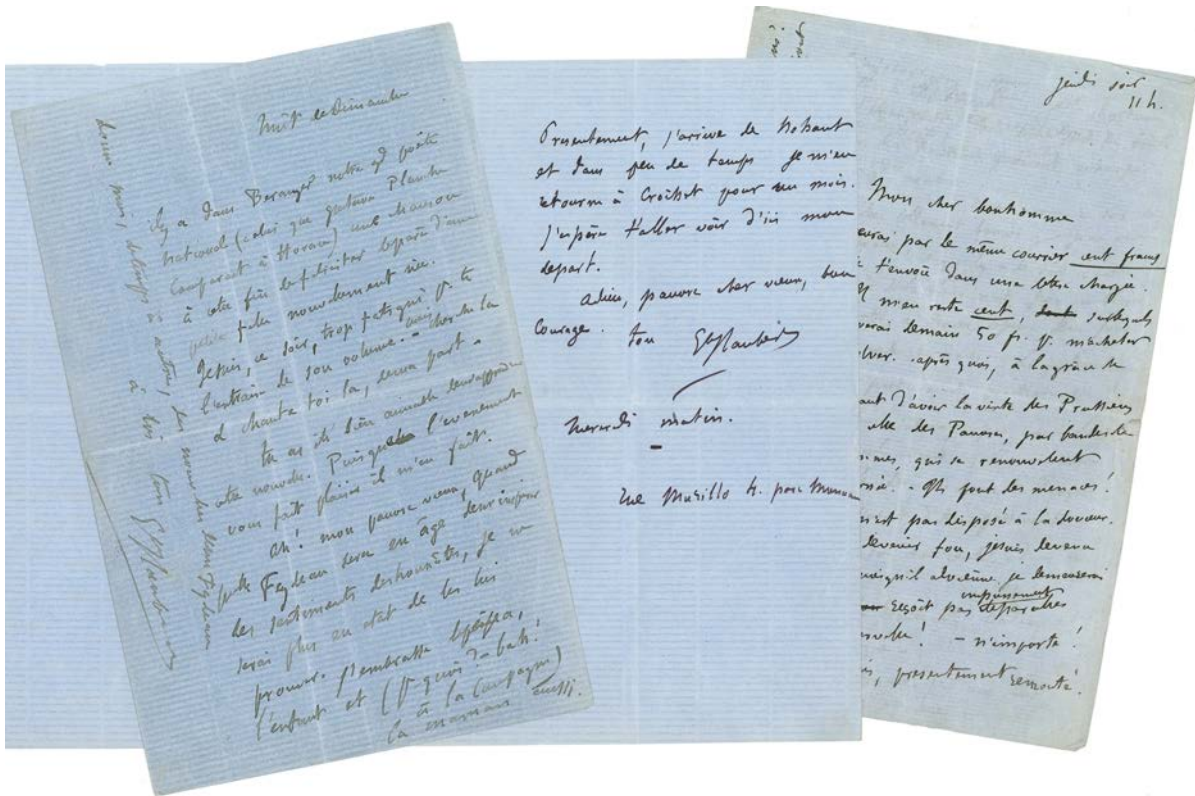
Ce qu'il y a de considérable dans l'histoire, c'est un petit troupeau d'hommes (trois ou quatre cents par siècle, peut-être) & qui depuis Platon jusqu'à nos jours n'a pas varié. - Ce sont ceux-là qui ont tout fait, & qui sont la *Conscience* du monde. Quant aux parties basses du corps social, vous ne les élèverez jamais - quand le peuple ne croira plus à l'Immaculée Conception il croira aux tables tournantes. - Il faut se consoler de cela & vivre dans une tour d'ivoire. - Ce n'est pas gai, je le sais. Mais avec cette méthode-là, on n'est ni dupe, ni charlatan.

Je m'en vais demain à Paris, où je compte rester jusqu'à la fin de mai. Si vous jurez à moi, écrivez-moi dans le boulevard Latemples n°9. J'ai beaucoup travaillé cet hiver. - J'ai fini la 1^{ère} partie de mon roman. - Quand la totalité sera-t-elle finie ? Voilà ce que j'ignore !

Mettez bon souvenir de votre tout dévoué
Gustave Flaubert

M^{lle} demoiselle De Chantepie
route de Nantes.
Angers

(Marie d'Angers)



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

3 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » (la 1^{ère} signée d'un paraphe), 1866-1870, à Ernest FEYDEAU ; 1, 2, et 3 pages in-8 sur papier bleu.

4 000 / 5 000 €

Lettres amicales et littéraires, la dernière sur la guerre de 1870.

[Le romancier et journaliste Ernest FEYDEAU (1821-1873) fut un grand ami de Flaubert ; ancien employé à la Bourse, il documenta Flaubert pour *L'Éducation sentimentale*. Il sera le père du vaudevilliste.]

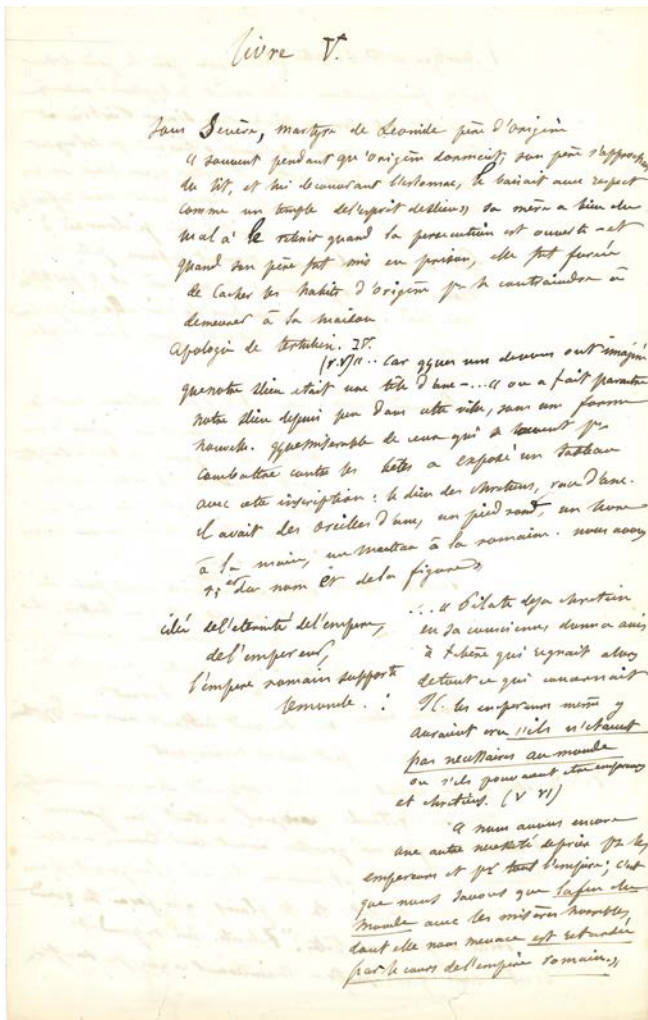
Nuit de Dimanche [novembre 1866 ?], félicitant Feydeau pour la naissance de sa fille Valentine. « Il y a dans Béranger notre g^d poète national (celui que Gustave Planche comparait à Horace) une chanson à cette fin de féliciter le père d'une petite fille nouvellement née. Je suis, ce soir, trop fatigué p^r te l'extraire de son volume. – Mais cherche-la & chante-toi la, de ma part. Tu as été bien aimable de m'apprendre cette nouvelle. Puisque l'événement vous fait plaisir il m'en fait. Ah ! mon pauvre vieux, quand M^{le} Feydeau sera en âge de m'inspirer des sentiments déshonnêtes, je ne serai plus en état de les lui prouver. Pensez-vous que l'entraîne et (l'empêche) à la maison aussi ! »

Paris, mercredi matin [29 décembre 1869]. « Mon bonhomme, Je te préviens que j'ai été chez toi, il y a une douzaine de jours. La maison était fermée & la sonnette cassée. J'ai vainement gueulé devant ta porte [...] j'ai été fort occupé par les retouches de la Féerie [Le Château des cœurs] – que j'ai cru reçue un moment – & qui est, de rechef, refusée – puis j'ai lu toutes les injures déversées sur mon bouquin [L'Éducation sentimentale], lesquelles forment un joli tas. Présentement, j'arrive de Nohant et dans peu de temps je retourne à Croisset pour un mois »...

Jeudi soir [septembre 1870]. « Mon cher bonhomme, Tu recevras par le même courrier cent francs que je t'envoie dans une lettre chargée. Il m'en reste cent, sur lesquels je prélèverai demain 50 fr. pr m'acheter un revolver. Après quoi, à la grâce de Dieu ! Tu me dis d'emprunter, malheureux, mais à qui ? Dans qq temps les gens les plus riches iront peut-être mendier ! Avant d'avoir la visite des Prussiens nous avons celle des Pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes, qui se renouvellent toute la journée. – Ils font des menaces ! Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé. – & quoi qu'il advienne je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle ! – N'importe ! ça va mieux. Je suis, présentement remonté. Tout n'est pas fini. – & la Fortune est changeante. Paris sera peut-être brûlé mais les Prussiens y seront écharpés – en g^d nombre. Nous avons, ce soir des nouvelles tellement bonnes que je ne veux pas y croire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'armée de la Loire n'est pas une blague. Il y a passé, à Rouen, depuis deux jours cinquante mille hommes. – La garde nationale de Rouen, part samedi prochain p^r X. Je suis submergé par une mélancolie noire. – Quel avenir ! quelle immense bêtise ! quelle dérision ! ô le Progrès ! – & on nous accusait d'être pessimistes ! L'hiver sera bien gentil – dans "ma localité". Sens-tu la beauté de Badinguet ? Je le trouve unique. Je suis lieutenant, j'ai une milice & j'exerce mes hommes ! Tout cela me fait vomir de dégoût – Quand je ne pleure pas de rage ! Le pire c'est que nous méritons notre sort & que les Prussiens ont raison – ou, du moins ont eu raison.

Adieu, tâche d'avoir du courage. [...] Ah ! ma maison est dans un joli état ! car je ne t'ai pas dit que j'abrite tous mes parents de Champagne. – 14 personnes à nourrir, p^r le quart d'heure ! & dans quinze jours quelques milliers de pauvres secouent la grille de mon jardin. – N'importe ! il faut être philosophe & blaguer tout de même ! *Candide* est un beau livre »...

Correspondance (Pléiade), t. III, p. 571 ; t. IV, p. 147 et 238.



82

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

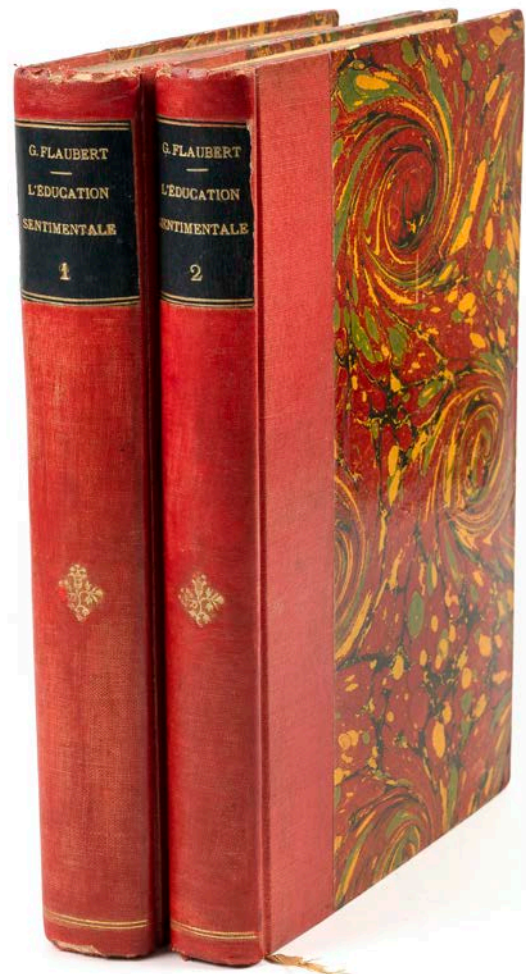
MANUSCRIT autographe pour **La Tentation de Saint Antoine**, [vers 1869] ; 2 pages in-fol. (2 petites fentes en haut et en bas du feuillet).

1 000 / 1 500 €

Notes pour *La Tentation de saint Antoine*, prises dans l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury.

La Tentation de saint Antoine, « l'œuvre de toute ma vie », selon Flaubert qui y travailla de 1846 à 1849 pour la première version, avant de la remanier de 1869 à 1872 pour écrire la version définitive publiée en 1874 et nourrie des lectures érudites de 1869, comme ici l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Claude FLEURY (36 vol., 1691-1738). Flaubert a relevé dans le livre V les passages qui l'ont le plus marqué, et en a fait de percutants résumés ou des copies littérales, sur les Pères et Saintes du troisième siècle, à Carthage et dans l'Égypte de Saint Antoine, qui y vécut d'environ 251 à 356. Il s'intéresse d'abord au martyre, sous Sévère, de Léonide, père d'Origène ; et il cite l'*Apologie* de Tertullien, sur le Dieu des chrétiens caricaturé en âne, et sur l'éternité de l'Empire

romain qui « supporte le monde ». Il s'attarde ensuite sur l'histoire de Sainte Perpétue et son martyre à Carthage, ses visions lors de son emprisonnement : « Première vision. Une échelle d'or entourée sur les côtés de ferremens et de pieux – un dragon qui en garde le bas. Perpétue monte et met le pied dessus – elle arrive dans une grande plaine où un vieillard était à traire ses brebis. [...] Troisième vision. Elle se voit luttant avec un Égyptien fort laid et le vainquant ». Puis il s'intéresse à Félicité, autre Sainte carthaginoise : « grosse de huit mois, elle s'affligeait de ce que son martyre s'en trouvait retardé parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes grosses avant leur terme »...



83

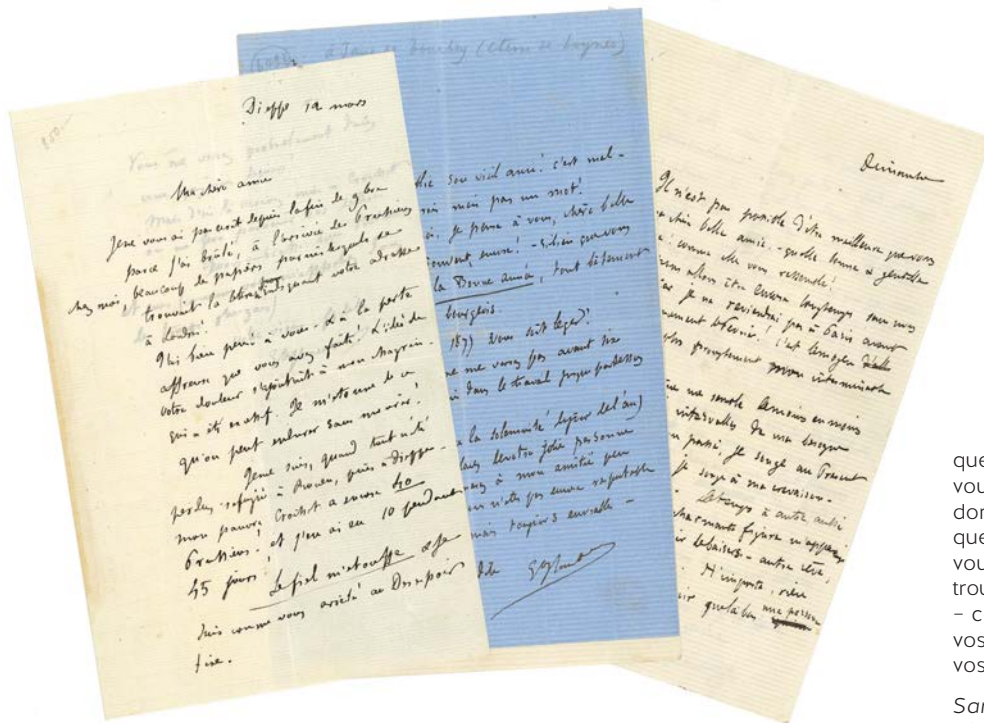
FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L'Éducation sentimentale (Paris, Michel Lévy frères, 1870) ; 2 vol. in-8, bradel demi-percaline rouge, tête dorée (reliure de l'époque).

800 / 1 000 €

Édition originale sur papier d'édition.

Rousseurs, mors et coins frottés, quelques petites taches.



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

4 L.A.S. « G^{ve} Flaubert », 1871-1879, à Jeanne de TOURBEY, comtesse de LOYNES ; 1 page et demie, 1 page (sur papier bleu), 2 et 2 pages in-8.

5 000 / 6 000 €

Belle correspondance galante et pessimiste, pendant la rédaction de *Bouvard et Pécuchet*.

[Jeanne Detourbay, dite de TOURBEY, devenue en 1873 par mariage comtesse de LOYNES (1837-1903), tint un salon influent ; surnommée « la dame aux violettes », elle eut de nombreux amants.]

Dieppe 12 mars [1871]. Il a tardé à lui écrire, « parce que j'ai brûlé, à l'arrivée des Prussiens chez moi, beaucoup de papiers parmi lesquels se trouvait la lettre m'indiquant votre adresse à Londres ! J'ai bien pensé à vous – & à la perte affreuse que vous avez faite [son amant, le ministre Jules Baroche] ! L'idée de votre douleur s'ajoutait à mon chagrin – qui a été excessif. Je m'étonne de ce qu'on peut endurer sans mourir ! Je me suis, quand tout a été perdu, réfugié à Rouen, puis à Dieppe – mon pauvre Croisset a encore 40 Prussiens ! et j'en ai eu 10 pendant 45 jours ! Le fiel m'étouffe & je suis comme vous arrêté au Désespoir fixe. [...] Je vous embrasse bien

tendrement et suis, (comme vous m'appeliez dans des temps plus gais) votre vieux fidèle »...

Croisset 28 [décembre 1874]. « On oublie son vieil ami ! c'est mal – depuis trois mois pas un mot ! mais moi, je pense à vous, chère belle et très souvent, encore ! – si bien que [je] vous souhaite, *la Bonne année*, tout bêtement comme un bourgeois. Allons que 1875 vous soit léger ! Vous ne me verrez pas avant six semaines. Je suis dans le travail jusque pardessus la tête. &, (vu la solennité du jour de l'an) je baise toutes les places de votre jolie personne que vous abandonnerez à mon amitié peu respectueuse – car vous n'êtes pas encore respectable ma belle Amie, mais toujours enviable – et désirée »...

Dimanche [Croisset fin octobre 1878]. « Il n'est pas possible d'être meilleure que vous ma chère belle amie. – Quelle bonne & gentille lettre ! comme elle vous ressemble ! Nous allons être encore longtemps sans nous voir. Car je ne reviendrai pas à Paris avant le commencement de Février ! c'est le moyen d'avancer plus promptement mon interminable livre ! L'existence me semble de moins en moins drôle. Dans les intervalles de ma besogne je rumine mon passé, je songe au Présent (qui est lugubre) & je songe à ma crevaision – voilà mes plaisirs. – De temps à autre, aussi l'image de votre charmante figure m'apparaît & je voudrais la couvrir de baisers. – Autre rêve, autre sujet de tristesses. N'importe, rien n'est bon comme de savoir

que là-bas une personne exquise pense à vous. [...] La Féerie [*Le Château des cœurs*] dont Daudet vous a parlé est un vieil ours – que je tâche maintenant de placer, dont je voudrais bien tirer qqes écus, – & que je trouve moi, à la hauteur des plus applaudies, – ce qui est l'estimer fort bas. [...] Je rêve à vos mains & je les baise en me mettant à vos genoux »...

Samedi soir [Croisset 8 novembre 1879].
 « Non ! ma chère belle, M^e Plessy ne m'a adressé aucun remerciement. Cela vous étonne ? – pas moi ! je connais les gens ! & quand nous serons en tête à tête je vous exprimerai mon opinion entière sur cette personne – elle est médiocre. Voilà le fin mot. Au demeurant, bonne femme, qualification qui ne veut rien dire. Elle avait beaucoup de talent mais le talent ne constitue pas tout l'être – il dépend d'une faculté particulière, & très restreinte, et des gens de génie, peuvent être des imbécilles en dehors de leur spécialité. Je ne connais rien de *Nana* [de ZOLA], par conséquent n'en puis rien dire. Mais je me suis délecté avec le dernier volume de notre ami Renan. Quel bijou d'érudition ! quel historien. Pour le chapitre que j'écris maintenant [*Bouvard et Pécuchet*] je lis beaucoup de livres de dévotion moderne & aujourd'hui j'ai trouvé qqe chose de bien joli – que je vous envoie p^r votre récréation : "n'avez-vous point commis des actions déshonnêtes avec les animaux ?" (*Manuel du jeune Communiant*, p. 370) – Les affaires de la Bourse, dont vous me parlez, n'arrivent pas jusqu'à moi – Dieu merci – dès qu'on me parle de ces choses-là, – ou le sommeil me prend, (un sommeil d'ennui invincible) – ou l'exaspération. Vous me demandez quand nous verrons-nous ? ce ne sera pas demain, hélas ! puisque je ne quitterai ma cabane, qu'ayant terminé mon affreux bouquin – c'est-à-dire à la fin de l'hiver.

Gardez-moi votre affection, chère belle & croyez à l'inaltérable tendresse de votre vieux dévoué »...

Correspondance (Pléiade), t. IV, p. 289, 898 ; t. V, p. 456, 734.

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

3 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » et « G. », [1871-1873], à Philippe LEPARFAIT ; 3 pages et demie (papier bleu), 4 pages (deuil), et 1 page in-8.

4 000 / 5 000 €

Au fils adoptif de son ami Louis Bouilhet, dont Flaubert veut faire jouer et publier les œuvres. Il parle également des éditions de ses propres œuvres.

[Philippe LEPARFAIT (1845-1909) était le fils naturel de Philippe de Chennevières, et de Léonie Leparfait, la compagne de Louis Bouilhet, qui l'éleva comme son fils.]

Mercredi matin [Paris, 6 décembre 1871]. Sur *Mademoiselle Aïssé* (qui sera créée le 6 janvier 1872 à l'Odéon). « Sois calme ! Oui, ils ont un traité p^r la reprise de *Ruy Blas* le 25 janvier. Après des dialogues inextricables, voici ce qui a été convenu il y a 15 jours entre Chilly & moi (il n'y a plus à y revenir). On jouera *Aïssé* quand même. Puis, le 20 janvier on lanternera le père Hugo avec les décors pendant 15 jours, puis j'irai, moi faire une démarche près de lui p^r obtenir encore 15 jours ou un mois. – Depuis lors, comme la D[irec]tion croit de plus en plus à *Aïssé*, elle est maintenant en pourparlers p^r louer la salle des Italiens, où l'on continuerait *Aïssé* pendant qu'on jouerait *Ruy Blas*. Rassure-toi. – On ne peut pas d'ailleurs arrêter une pièce tant qu'elle n'a n'est pas descendue à un certain chiffre. Nous avons p^r nous la Société des auteurs dramatiques, où Chilly à propos de la reprise de *Ruy Blas* a été secoué par Al. Dumas (au mois d'octobre dernier). Enfin, fous-moi la paix. Je fais tout p^r le mieux. Loin de pousser à la 1^{ère} je voudrais qu'elle n'eût lieu qu'après le Jour de l'An ! J'ai manqué étrangler (*sic*) le souffleur de l'Odéon dimanche – & hier j'ai cru m'évanouir de fatigue à la répétition. J'en pourrais crever. Mais ça ira ! Ma moyenne de lettres est par jour d'une dizaine. – J'ai passé hier 1 h. ½ aux décors ce sera chic ! [...] C'est à nous (à

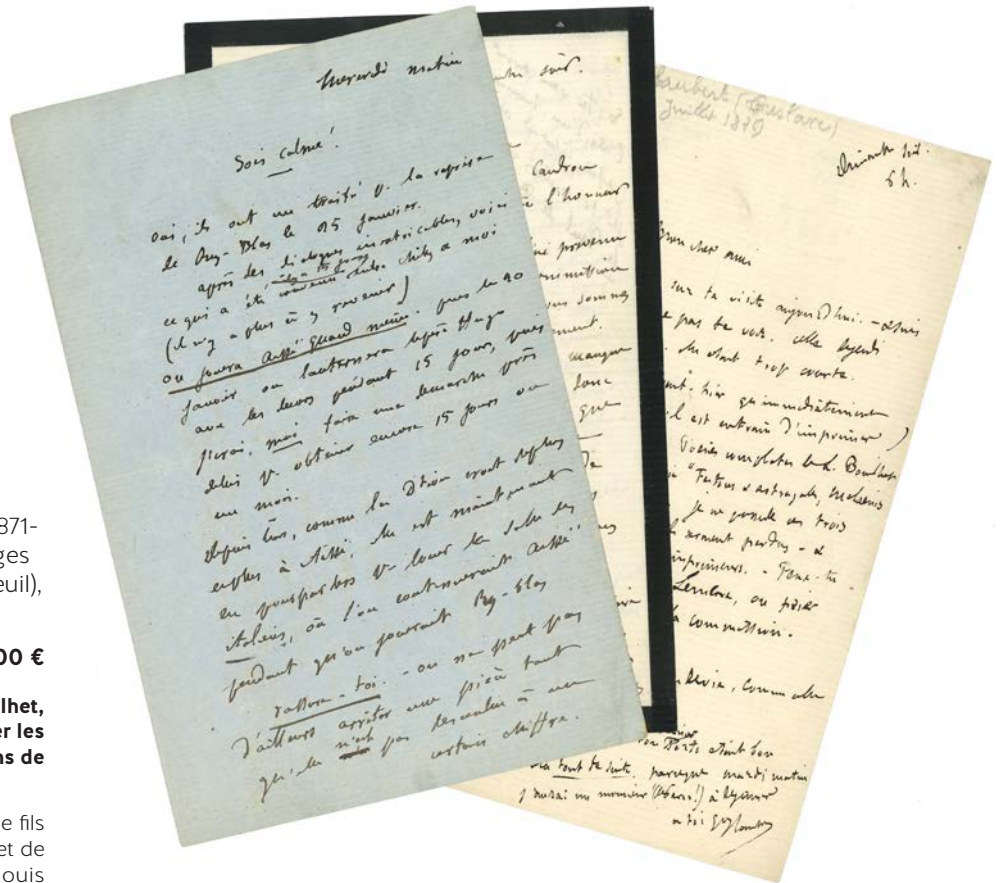
l'Odéon) que le père H. pourrait peut-être faire un procès. Mais il n'osera »...

Dimanche soir [Paris, 12 janvier 1873]. Au sujet de la réunion de la commission pour le monument à Louis Bouilhet, qu'il faut convoquer : « Il faut s'arranger pour qu'il manque le moins de monde possible. C'est donc une affaire toute rouennaise »... Il a examiné ses traités et ceux de Bouilhet avec le notaire Duplan : « Mon affaire à moi est très simple. À partir du 1^{er} janvier 73 je rentre dans tous mes droits, sauf p^r *L'Éd. sentimentale* dont Lévy a encore l'exploitation p^r 7 ans. – Mais les traités de B. sont pitoyables ! Il n'y a rien à faire p^r *Melænis* ! et ses droits sur *Festons et astragales* sont sujets à contestation » ; le livre est épuisé, et la maison Lévy annonce qu'elle va « faire "une édition complète des œuvres de M^r Bouilhet" – & puis, ce soir même j'ai reçu un mot de Troubat me prévenant officiellement qu'on allait faire une édition bon marché de *L'Éducat. sentimentale*. – Mystère ! problème ! Trois journaux ont annoncé la prochaine apparition de *S' Antoine* ! – Qu'est-ce que cela veut dire. En tout cas, Lévy va être payé par moi, cette semaine. Tu seras quitte envers lui. – Après quoi, nous verrons. Peut-être, – comme il s'agit, avant tout, d'avoir une édition complète

de B. vaudrait-il mieux caller. [...] Quant à moi, je suis si dégoûté de toute publication que j'ai remercié Lachaud & Charpentier. – Je pourrais maintenant vendre *Bovary* & *Salammbô*. Mais le vomissement que me donnent de semblables pourparlers est trop fort ! – Je ne désire qu'une chose à savoir : crever. L'énergie me manque p^r me casser la gueule. Voilà le secret de mon existence. Je suis si indigné de tout que j'en ai parfois des battements de cœur à étouffer. – Que les Dieux te préservent d'en arriver jamais là ! »...

Dimanche soir [Croisset, 3 août 1879]. « Lemerre m'a écrit avant-hier qu'immédiatement après *Salammbô* (qu'il est en train d'imprimer) il va se mettre aux *Poésies complètes* de L. Bouilhet – donc, que je lui envoie *Festons et Astragales*, *Melænis* & *Dernières Chansons*. Je ne possède ces trois volumes que reliés, ils seraient perdus – & d'ailleurs gêneraient les imprimeurs. – Peux-tu toi, les enlever envoyer *illico* à Lemerre, ou prier Billard de se charger de la commission. Cela est urgent ». Puis il fait une commande d'eau-de-vie et de vins (Bourgogne, Porto, Madère, champagne....

Correspondance (Pléiade), t. IV, p. 428, 634 et 682.



FLAUBERT Gustave (1821-1880).

32 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » et une lettre dictée, [Paris ou Croisset 1871-1880], à Émile ZOLA ; 48 pages in-8 et une page in-12, montées sur onglets, et reliées en un volume in-8, demi-chagrin havane.

30 000 / 35 000 €

Très belle correspondance littéraire et amicale, disant son admiration pour les romans de Zola, et l'informant de l'avancement de *Bouvard et Pécuchet*.

[Nous rétablissons l'ordre chronologique, en donnant à la fin de chaque lettre son numéro dans le volume, et sa référence dans la Correspondance (Pléiade). Plusieurs lettres ont été datées au crayon par Zola, qui a parfois griffonné des notes au dos des lettres. Nous avons ici la quasi-totalité des lettres de Flaubert à Zola (33 sur 43), auxquelles on a joint 2 lettres en copie.]

15 novembre [1871]. Il trouve, en arrivant à Paris, le volume [*La Fortune des Rougon*] : « Je vais le commencer ce soir – et dès que je l'aurai lu j'irai vous voir »... (34 ; IV, 411).

Vendredi soir [1^{er} décembre 1871], sur *La Fortune des Rougon*. « Je viens de finir votre atroce & beau livre ! J'en suis encore étourdi. C'est fort ! Très fort ! Je n'en blâme que la Préface. Selon moi elle gâte votre œuvre qui est si impartiale & si haute. Vous y dites votre secret, ce qui est trop candide – et vous exprimez votre opinion, chose que dans ma poétique (à moi) un romancier n'a pas le droit de faire. Voilà toutes mes restrictions. Mais vous avez un fier talent & vous êtes un brave homme ! »... (1 ; IV, 424).

[22 ? avril 1873], invitant Zola à la lecture du *Sexe faible* chez Charpentier. (33 ; IV, 411).

Mardi soir [26 mai 1874], sur *La Conquête de Plassans* : « C'est très fort ! mon brave homme ! Je l'ai lu tout d'une haleine, & j'en suis étourdi. Dans 8 jours je le relirai lentement ! p^r voir si j'ai raison d'être enthousiasmé. J'ai reçu un g^d choc, comme d'une machine électrique. Vous ne serez pas poursuivi. La poésie vous sauvera. Mais je comprends les terreurs du jeune Charpentier »... (26 ; IV, 801).

Croisset 3 juin [1874]. « Je l'ai lue, *La Conquête de Plassans*, lue, tout d'une haleine comme on avale un bon verre de vin puis ruminée – & maintenant, mon cher ami, j'en peux causer, sciemment. J'avais peur après *Le Ventre de Paris* que vous ne vous enfoncez dans le système, dans le parti pris. Mais non ! Allons, vous êtes un gaillard ! et votre dernier livre est un crâne bouquin ! Peut-être manque-t-il d'un milieu proéminent, d'une scène centrale, (chose qui n'arrive jamais dans la nature) et peut-être aussi, y a-t-il un peu trop de dialogues dans les parties accessoires ! Voilà, en vous épulechant bien, tout ce que je trouve à dire, – de défavorable – mais quelle observation ! quelle profondeur ! quelle poigne ! Ce qui me frappe, c'est d'abord, le ton général du livre, cette férocité de passion sous une surface bonhomme. Cela est fort, mon vieux, très fort, râblé & bien portant »... etc. (3 ; IV, 805).

2 août [1874]. Il s'inquiète du départ de l'acteur Weinschenk pour les Menus-Plaisirs. « Hier au soir, j'ai enfin commencé mes bonshommes » [*Bouvard et Pécuchet*]. (11 ; IV, 846).

8 octobre [1874], il s'inquiète des répétitions [des *Héritiers Rabourdin*]. (5 ; IV, 876).

[11 octobre 1874]. « Loin d'être contrarié par le retard de ma pièce, il me fait plaisir ». Il se rendra à la générale et à la première de la pièce de Zola. Notes de Zola au crayon au dos de la lettre. (6 ; IV, 877).

Mercredi [28 octobre 1874]. « Si vous êtes joué lundi, vous me verrez samedi (car je tiens à voir votre répétition générale) »... (7 ; IV, 881).

Mardi soir [10 novembre 1874]. « Vous m'oubliez, car vous m'aviez promis de me donner des nouvelles de vos *Héritiers*. Comment s'est passée la représentation de dimanche ? »... (8 ; IV, 884).

Jeudi [17 décembre 1874]. « Tourgueneff, de Goncourt & Daudet seront dimanche chez moi dans l'après-midi p^r s'entendre avec vous sur le jour prochain de notre Festival »... (32 ; IV, 897).

Mercredi [20 janvier 1875]. Dîner décommandé : « Je ne crois pas que ce soit bien grave, mais c'est fort embêtant ! Cent pulsations à la minute, quintes de toux fréquentes, mal de tête & abrutissement, avec une g^{de} consommation de mouchoirs de poche »... (28 ; IV, 906).

Samedi [1^{er} mai 1875 ?]. Convocation à un dîner chez Petit & Adolphe. (25 ; IV, 922).

13 août [1875]. « Vous m'avez l'air bien triste ! Mais vous ne vous plaindrez plus quand vous saurez ce qui m'arrive. Mon neveu est complètement ruiné, & moi par contre-coup, fortement endommagé. Les choses se remettront-elles ? J'en doute. J'éprouve un gd déchirement de cœur, à cause de ma nièce ! Quelle douleur que de voir un enfant qu'on aime humilié ! Mon existence est maintenant bouleversée. J'aurai toujours de quoi vivre mais dans d'autres conditions. Quant à la littérature je suis incapable d'aucun travail. Depuis bientôt quatre mois (que nous sommes dans des angoisses infernales) j'ai écrit, en tout, 14 pages, – & mauvaises ! Ma pauvre cervelle ne résistera pas à un pareil coup. Voilà ce qui me paraît le plus clair ». Il part pour Concarneau. « La vie n'est pas drôle, – & je commence une lugubre vieillesse »... (10 ; IV, 944).

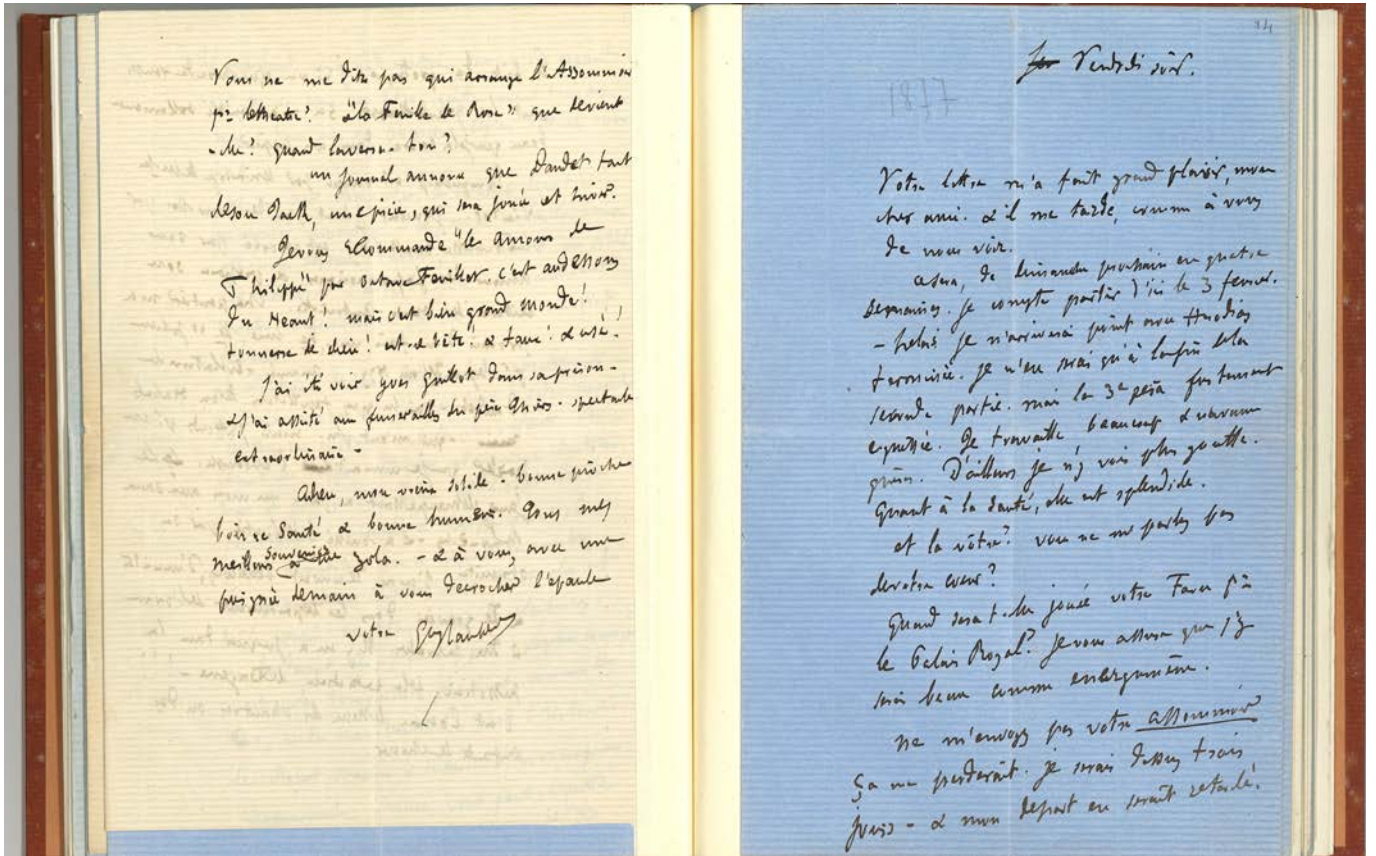
Samedi [6 novembre 1875]. Il est de retour à Paris, et attend la visite de Zola. (12 ; IV, 990).

2 mars [1876]. « Vous seriez bien aimable de me faire expédier par Charpentier un exemplaire de votre nouveau bouquin [*Son Excellence Eugène Rougon*], fût-il même en feuilles. – parce que : je brûle d'envie de le lire, & que je veux l'avoir lu, avant de m'embarquer p^r Pont-l'Évêque – ce qui aura lieu probablement mercredi ou jeudi prochain »... (24 ; V, 22).

10 mars [1876]. « Mon bon, Envoyez donc un exemplaire de votre fort bouquin à M^e Sand. Elle a envie de le lire. & donnez-m'en, à moi, un second, p^r en faire cadeau... à une dame !!! »... (2 ; V, 27).

[3 mai 1876]. Convocation à un dîner au restaurant, avec Tourguenev, Goncourt et Daudet. (36 ; V, 37).

25 juillet [1876]. « Je suis content de vous savoir au bord de la mer, et vous reposant. Ne faites absolument rien ! reposez-vous Le travail n'en ira que mieux quand vous le reprendrez. Franchement, vous aviez besoin de répit. [...] Votre ami, présentement, pioche comme un bœuf. Jamais je ne me suis senti plus d'aplomb. Mais « l'*Histoire d'un cœur simple* ne sera pas finie avant trois semaines. – Après quoi, je préparerai immédiatement mon *Hérodias* (ou *Hérodias*). & j'ignore tout ce qui se passe dans le monde ne vois personne, ne lis aucun journal, – excepté *La République des Lettres* dont le numéro du 16 m'a exaspéré, à cause de l'article sur Renan. [...] Qu'on ne soit pas de l'opinion de Renan, très bien ! Moi aussi, je ne suis pas de son opinion ! Mais ne tenir aucun compte de tous ses travaux, lui reprocher les cheveux rouges qu'il n'a pas, & sa famille pauvre en l'appelant domestique des princes, voilà ce que je n'admets pas ! – Ma résolution est bien prise, j'abandonne avec joie & définitivement ces petits messieurs-là. Leur basse envie démocratique me soulève le cœur de dégoût »... (11 ; V, 80).



Jeudi matin [1^{er} février 1877 ?]. Il l'attend dimanche. (31 ; V, 182).

Jeudi [26 avril 1877 ?]. Liste de livres et articles à lui apporter dimanche. Il a relu l'article de Zola sur lui, « et j'en suis attendri jusqu'aux moelles - J'ai qq chose à vous dire sur la Russie & le succès que vous y obtenez. Cela m'est venu par une autre voie que celle de Tourgueneff »... (30 ; V, 224).

Croisset vendredi 5 octobre [1877]. Il est rentré chez lui après une excursion en Basse-Normandie. « Il s'agit maintenant de se mettre à la pioche ! - chose embêtante & difficile. J'ai vu dans cette petite excursion tout ce que j'avais à voir, & n'ai plus de prétexte p^r ne pas écrire. Mon chapitre sur les sciences sera terminé dans un mois. - & j'espère être bien avancé dans le suivant (celui de l'archéologie & de l'Histoire), quand je partirai p^r Paris. [...] Ce sacré bouquin me fait vivre dans le tremblement ! Il n'aura de signification que par son ensemble. Aucun morceau, rien de brillant. & toujours la même situation, dont il faut varier les aspects ! J'ai peur que ce ne soit embêtant à crever. Il me faut une rude patience, je vous en réponds car je ne peux en être quitte avant trois ans ! Mais dans cinq ou six mois, le plus difficile sera fait ! [...] La Politique devient de plus en plus abrutissante - généralement on est exaspéré par l'ordre moral. Les anciens modérés sont les plus violents. Le Bayard des temps modernes, cet homme illustre par les piles qu'il a reçues est "l'objet de la réprobation universelle". À Laigle (Orne) où j'étais avant-hier, on a couvert de merde les affiches de ses candidats. - Tout cela est drôle mais embêtant. - Car les élections ne décideront rien, j'en ai peur. Le plus comique c'est que les bonapartistes gueulent, comme des ânes, contre Mac Mahon, - c'est l'histoire de Robert Macaire et du baron de Wormspire Chacun veut foutre l'autre dedans ». Nouvelles de Tourgueneff, Goncourt, Daudet, Maupassant... (13 ; V, 306).

Mardi [9 octobre 1877]. « Votre inquiétude à mon endroit m'a fait plaisir. Je n'en avais pas besoin p^r savoir que vous m'aimez. N'importe ! Il me semble que je vais piocher ? malgré l'abrutissement de la politique.[...] J'ai reçu une lettre de Goncourt. Il travaille les putains de Louis XV. Le bon Tourgueneff, d'après son dernier billet, me semble mélancolique - bien qu'il soit en bon état physique. P.S. Merde p^r l'Ordre Moral ». (35 ; V, 310).

[Vers le 25 avril 1878]. Sur Une page d'amour. « Mon Bon Lundi soir, j'avais fini le volume. Il ne dépare pas la collection. Soyez sans crainte. & je ne comprends pas vos doutes sur sa valeur. Mais je n'en conseillerai pas la lecture à ma fille si j'étais mère !!! - Car, malgré mon g^d âge, ce roman m'a troublé. & excité. On a envie d'Hélène, d'une façon démesurée. & on comprend très bien votre docteur. La double scène du rendez-vous est sublime. Je maintiens le mot. & le caractère de la petite fille est très vrai, très neuf - son enterrement merveilleux. Le récit m'a entraîné. J'ai lu tout, d'une seule haleine. Maintenant, voici mes réserves : trop de descriptions de Paris, & Zéphyrin n'est pas bien amusant. - Comme personnages secondaires le meilleur, selon moi, c'est Malignon. - sa tête, quand Juliette blague son appartement est qqe chose de délicieux & d'inattendu. Le mois de Marie, le bal d'enfants, l'attente de Jeanne sont des morceaux qui vous restent dans la tête. [...] Plusieurs fois en vous lisant, je me suis arrêté p^r vous envier & faire un triste retour sur mon roman, à moi - mon pédantesque roman ! qui n'amusera pas comme le vôtre ! Vous êtes ung Mâle. Mais ce n'est pas d'hier que je le sais »... (16 ; V, 378).

Mardi soir [30 avril 1878]. Demande de places pour lui et Maupassant, pour la pièce de Zola, Le Bouton de Rose (13 ; V, 379).

.../...

15 août [1878]. « J'ignorais la décoration de Favre – lequel est un de nos mastocs littéraires les mieux réussis. Quant à mon camarade Bardoux, c'est un : Khon (orthographe chinoise) – je me promets de le lui dire. Ce procédé envers vous est une crasse qu'il me fait, à moi. Car je lui ai demandé la croix p^r vous cet hiver. & il m'avait promis formellement que vous l'auriez au mois de juin. Jusqu'à présent il ne m'a rien accordé, de toutes les requêtes semblables que je lui ai faites. Tant il est vrai que le Pouvoir abrutit les Hommes. [...] La semaine prochaine, je me remets à écrire. Mais p^r le quart d'heure je me sens éreinté par mes études sur la *Politique*. Jamais on n'a été plus bête qu'en 48 ! Cette époque est féconde. – Mais on ne peut tout dire, hélas ! »... (17 ; V, 420).

Dimanche [19 janvier 1879]. Après la première de *L'Assommoir* : « je vois que la soirée a été splendide, immense succès ! – Ah ! enfin, voilà qq chose de bon qui m'arrive. – Vous n'imaginez pas comme je suis content, mon cher ami ! [...] "et pas décoré pour ça !" [...] Empochez vos droits d'auteur & foutez-vous du ruban de Gustave Droz & de celui de Porto-Riche ! »... (23 ; V, 503).

30 janvier 1879. Lettre dictée à Edmond Laporte, après une grave entorse du péroné : « Je suis cloué dans mon lit fumant une pipe, ayant trois consolations : 1^o l'emmerdement que cause aux confrères le succès de *L'Assommoir* ; 2^o l'histoire du curé du Vésinet ; 3^o le départ prochain et probable de notre Sauveur. Quand cela ne me fatiguera pas d'écrire je vous enverrai quelques mots de ma patte »... (18 ; V, 515)

2 juin [1879]. Il est de retour à Paris. « Ordinairement je rentre dans mon domicile vers 4 h. – p^r y reposer ma quille jusqu'à 6 ou 7 heures. Telles sont provisoirement mes mœurs. – mais ça n'a rien de fixe. Comme je serais désolé de vous rater imaginez un truc p^r nous voir un peu longuement »... (27 ; V, 651)..

Dimanche [15 février 1880]. « J'ai passé hier toute la journée jusqu'à 11 h. ½ du soir à lire *Nana*. – Je n'en ai pas dormi cette nuit & j'"en demeure stupide". Nom de Dieu ! quelles couilles vous avez ! quelles boules ! S'il fallait noter tout ce qui s'y trouve de rare & de fort, je ferais un commentaire à toutes les pages ! Les caractères sont merveilleux de vérité. Les mots *nature* foisonnent ; et la fin, la mort de Nana, est *michelangelesque* ! Un livre énorme, mon bon ! » Il fait la liste des pages qu'il a cornées, et les commente, avant de conclure : « Maintenant, que vous ayez pu économiser les mots grossiers, c'est possible. que la table d'hôte des tribades "révolte toute pudeur" je le crois ! Eh bien ? après ! merde p^r les imbécilles ! – c'est nouveau en tout cas, & crânement fait ! [...] *Nana* tourne au Mythe, sans cesser d'être réelle. Cette création est *Babylonienne*. Dixi »... (19 ; V, 833).

18 mars 1880. Invitation à Croisset : « Concertez-vous avec Goncourt, Alp. Daudet & Charpentier à cette fin : de venir déjeuner ou dîner (ad libitum) chez votre ami le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques – J'ai quatre lits à vous offrir. Voilà ! ... & ne manquez pas, nom de Dieu ! [...] La mort ne serait point une excuse »... (20 ; V, 864).

Vendredi [26 mars 1880]. « Un mot de M^e Charpentier m'apprend que vous serez à Croisset tous dimanche vers 4 h. – très bien ! *Parfait* ! Vous y dînez, coucherez & déjeunerez – wery well ! Je vous attends avec une légitime impatience, comme bien vous pensez »... (21 ; V, 868). [Flaubert meurt le 8 mai.]

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

3 L.A.S. « G^{ve} Flaubert » (la dernière signée « Gounor »), [1860 ?-1879], à des amis ; 1 page, 1 page et demie, et 1 page in-8.

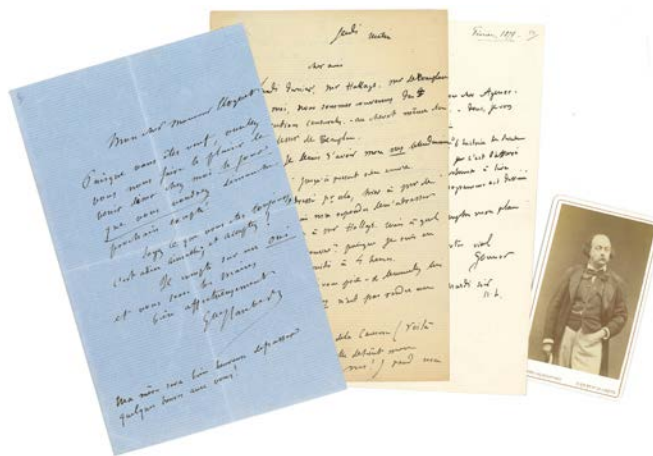
1 200 / 1 500 €

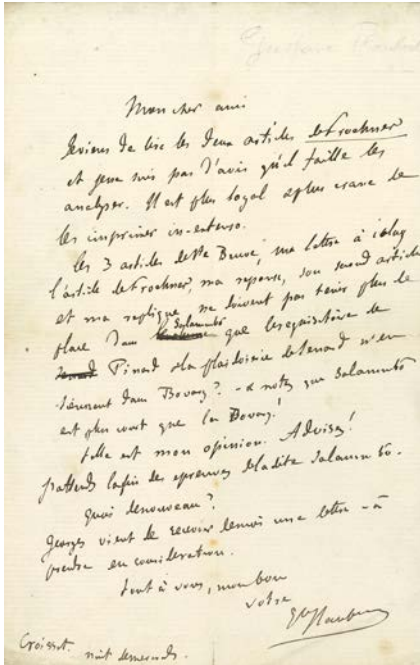
[Vers 1860 ?], à Jules CLOQUET. « Puisque vous êtes veuf, voulez-vous nous faire le plaisir de venir dîner chez moi le jour que vous voudrez [...] Je compte sur un oui [...] Ma mère sera bien heureuse de passer quelques heures avec vous ! »

Jeudi matin [Paris 18 décembre 1873], au sujet de sa pièce **Le Candidat**. « Cher ami Lundi dernier, M^r Hallays, M^r de Beauplan et moi, nous sommes convenus des corrections censurales. [...] Je devais r'avoir mon *ms* le lendemain mardi. – Jusqu'à présent rien encore ». Il est pris au théâtre par les répétitions, et prie son ami de se renseigner « pourquoi mon *ms* n'est pas rendu au théâtre. Ce retard prolongé de la Censure (voilà sept semaines qu'elle détient mon *ms* !) rend ma position intolérable près des administrateurs du Vaudeville ! [...] jamais de la vie on ne garde un *ms* si longtemps [...] de l'aveu des censeurs il n'y a rien de répréhensible dans ma pièce ! – Alors pourquoi ! »...

Mardi soir [25 mars ? 1879], à Edmond LAPORTE, à propos de **Bouvard et Pécuchet**. « J'ai beaucoup pensé à l'histoire de Rouen p[ou]r les Écoles. *Faire ça* ? C'est l'affaire d'une vingtaine de volumes à lire toute au plus. Et le Programme est dessiné dans ma tête. – Je creuse de plus en plus mon plan »...

On joint sa carte de visite (à l'adresse 42, Boul^d du Temple), et sa photographie par CARJAT (format carte de visite).





88

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S., Croisset nuit de mercredi [27 mai 1874], à Maurice DREYFOUS ; 1 page in-8 (petite fente au pli réparée).

800 / 1 000 €

Préparation des nouvelles éditions de Madame Bovary et Salammbô chez Charpentier.

[Maurice DREYFOUS (1843-1918), journaliste et historien, était alors le collaborateur de l'éditeur Georges Charpentier. Flaubert souhaitait intégrer dans les rééditions de ses deux romans des annexes éclairant leur réception ; pour Madame Bovary, les pièces du procès ; et pour Salammbô, ses réponses aux critiques par Sainte-Beuve et

89

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Concarneau 25 septembre 1875, à Philippe BURTY ; 2 pages in-8 sur papier bleu.

1 200 / 1 500 €

Au sujet d'un dessin de Musset que Burty souhaitait reproduire.

« Je ne possède pas d'album contenant des dessins de gens de lettres. M^e Sand m'a donné deux ou trois caricatures faites par M^e Viardot, - un portrait de Chopin fait par elle (G. Sand) - & une charge excellente de Paul Foucher par Alfr. de Musset.

Tout cela, mon cher ami (est ou plutôt) serait à votre disposition. Car je ne retournerai pas à Croisset. J'irai d'ici à Paris directement. Ces dessins sont sous clef dans ma bibliothèque. Pour les avoir, il faudrait que j'y retournasse (pardon du subjonctif) moi-même ». Il conseille d'aller voir Paul de Musset, « ledit Paul possédant plusieurs dessins de son frère, très curieux »...

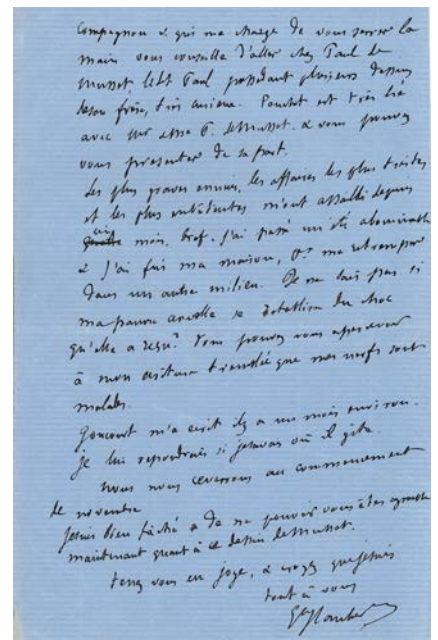
« Les plus graves ennuis, les affaires les plus tristes et les plus embêtantes m'ont assailli depuis cinq mois. Bref, j'ai passé un été abominable & j'ai fui ma maison, p^r me retremper dans un autre milieu. Je ne sais pas si ma pauvre cervelle se rétablira du choc qu'elle a reçu ? Vous pouvez vous apercevoir à mon écriture tremblée que mes nerfs sont malades »...

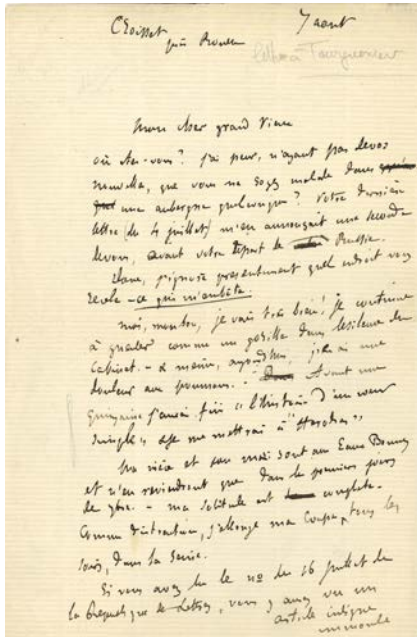
Correspondance (Pléiade), t. V, p. 1096.

par l'orientaliste Guillaume Froehner, qui avait mis en doute la rigueur historique de Flaubert. Mais, contrairement au souhait de Flaubert, les articles de Sainte-Beuve et de Froehner ne seront pas imprimés en annexe ; seules figureront les réponses de Flaubert.]

« Je viens de lire les deux articles de Frœhner et je ne suis pas d'avis qu'il faille les analyser. Il est plus loyal & plus crâne de les imprimer in-extenso. Les 3 articles de Ste Beuve, ma lettre à iceluy, l'article de Frœhner, ma réponse, son second article et ma réplique ne doivent pas tenir plus de place dans le volume Salammbô que le réquisitoire de Pinard & la plaidoirie de Senard n'en tiennent dans Bovary ! - & notez que Salammbô est plus court que la Bovary ! Telle est mon opinion. Advisez ! ». Il attend la fin des épreuves de Salammbô...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 1087.





90

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset 7 août [1876], à Ivan TOURGUENIEV ; 1 page et demie in-8 (fente réparée).

1 500 / 2 000 €

Belle lettre à Tourgueniev sur le « gueuloir » et les Trois Contes.

« Mon cher grand Vieux, Où êtes-vous ? J'ai peur, n'ayant pas de vos nouvelles, que vous ne soyez malade dans une auberge quelconque ? Votre dernière lettre (du 4 juillet) m'en annonçait une seconde de vous, avant votre départ de Russie. Donc, j'ignore présentement quel endroit vous recèle – ce qui m'embête.

Moi, mon bon, je vais très bien ! Je continue à gueuler comme un gorille dans le silence du cabinet. – & même, aujourd'hui, j'en ai une douleur aux poumons. – Avant une quinzaine j'aurai fini l'*Histoire d'un cœur simple* & je me mettrai à *Hérodias*.

Ma nièce et son mari sont aux Eaux-Bonnes et n'en reviendront que dans les premiers jours de 7^{bre}. – Ma solitude est complète. Comme distraction, j'allonge ma coupe, tous les soirs, dans la Seine ».

Il dit sa rage contre un « article indigne, immonde sur Renan », dans *La République des Lettres* : « C'est de la vraie boue de *Figaro*. – La colère m'a empoigné ; or j'ai écrit au poète Catulle [Mendès] qu'il n'ait plus à m'envoyer sa feuille, & que je

le priais de rayer mon nom de la liste de ses collaborateurs. – Cet article ouvre des horizons sur *la bande* (laquelle voudrait bander – pardon !). – Bref il faut se retirer de ces Messieurs.

DAUDET est je ne sais où & ce qu'il fait je l'ignore. GONCOURT a été un peu malade. ZOLA se baigne dans l'Océan, en Basse-Bretagne avec les Charpentiers.

Ce qui serait joli, ce serait de venir ici vers le 20 courant, entendre mon Perroquet & embrasser Votre vieux G^{ve} Flaubert ».

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 94.

91

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

5 L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset 1876-1879, à Guy de MAUPASSANT ; 1, 1, 1, 2 et 2 pages in-8 (trace de réparation à la 2^e).

6 000 / 8 000 €

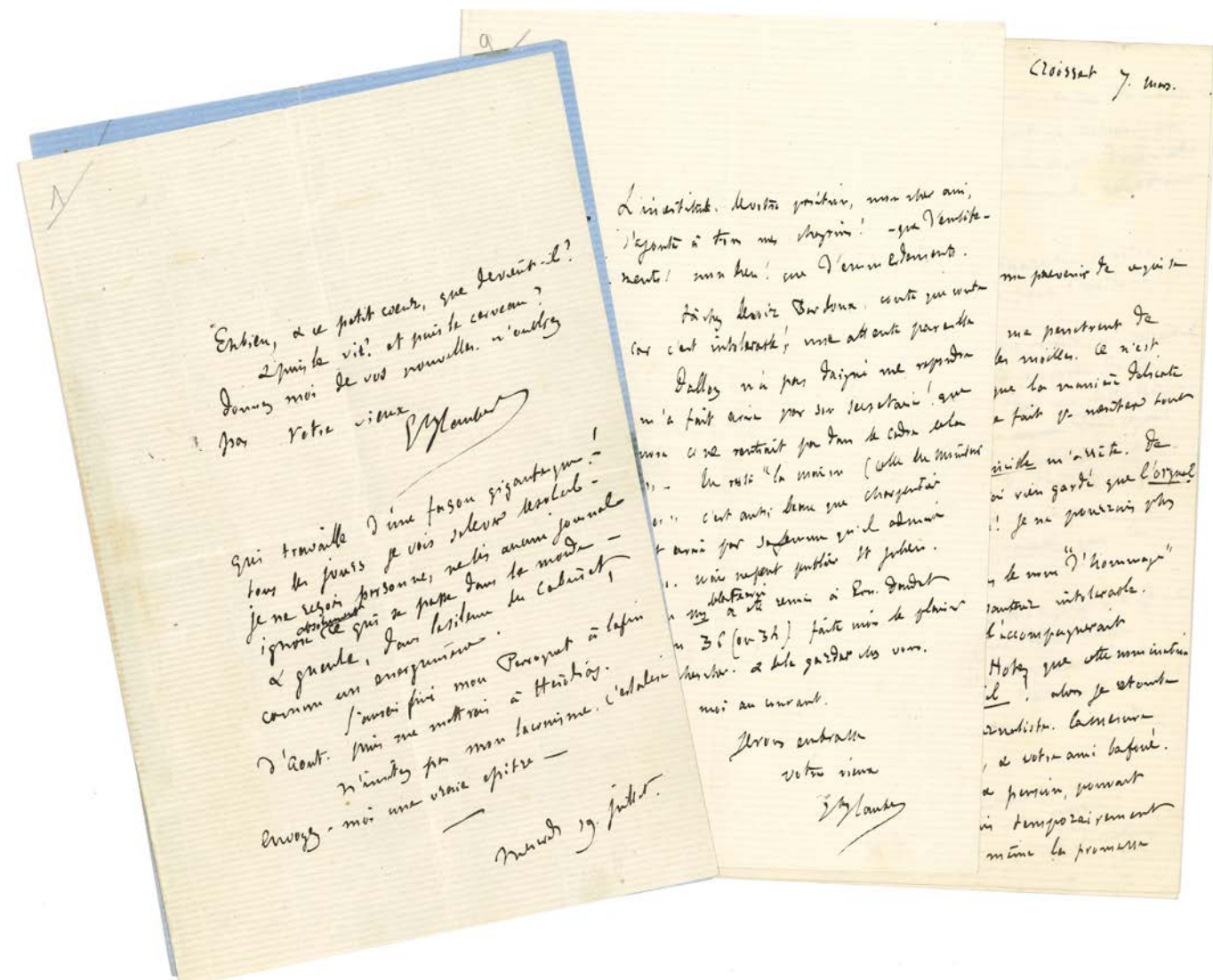
Belle correspondance à son « fils » et disciple.

19 juillet [1876]. **Travail aux Trois Contes.**
 « Eh bien, & ce petit cœur, que devient-il ? & puis le vit ? & puis le cerveau ? Donnez-moi de vos nouvelles, n'oubliez pas votre vieux G^{ve} Flaubert qui travaille d'une façon gigantesque ! – Tous les jours je vois se lever le soleil. Je ne reçois personne, ne lis aucun journal ignore absolument ce qui se passe dans le monde, – & gueule, dans le silence du cabinet, comme un énergumène. J'aurai fini mon Perroquet à la fin d'août, puis me mettrai à *Hérodias*. N'imitiez pas mon laconisme, c'est-à-dire envoyez-moi une vraie épître... »

Jeudi [23 novembre 1876]. **Sur Balzac**
 [Maupassant a donné un article sur la *Correspondance* de Balzac dans *La Nation* du 22 novembre : « Balzac d'après ses lettres ».] « Pour vous parler sérieusement de votre article sur Balzac il faudrait que j'aie lu le volume. Il me paraît trop court, vu la matière ? et il doit y avoir à indiquer d'autres parties que les coins de tendresse (si toutefois un coin peut être tendre, pardon de la métaphore). Quant au style, je n'y vois pas une virgule à changer, – & vous soutenez les Principes. Ce grand homme n'était ni un poète, ni un écrivain, ce qui ne l'empêchait pas d'être un g^d homme. Je l'admire moins maintenant beaucoup moins qu'autrefois, – étant de plus en plus affamé de la perfection, mais c'est peut-être moi qui ai tort. [...] Vous ne me verrez pas avant le jour de l'an. Je pioche, comme 30 mille nègres – très lentement & très difficilement ».

Mardi [3 décembre 1878]. **Sur la féerie Le Château des cœurs.** « L'incertitude de votre position, mon cher ami, s'ajoute à tous mes chagrins ! – que d'embêtements ! mon Dieu ! que d'emmerdements ! Tâchez de voir Bardoux, coûte que coûte car c'est intolérable ! une attente pareille. Dalloz n'a pas daigné me répondre mais m'a fait écrire par son secrétaire ! que mon œuvre [*Le Château des cœurs*] "ne rentrait pas dans le cadre de la Revue" – du reste "la maison (celle du *Moniteur*) est à moi". C'est aussi beau que Charpentier me faisant écrire par sa femme qu'il admire *St Antoine*, mais ne peut publier *St Julien* ». Flaubert charge Maupassant d'aller récupérer le manuscrit de la féerie chez Ernest Daudet.

Croisset 7 mars [1879]. **Sur la pension que va lui verser Jules Ferry, et que Flaubert, ruiné, hésite à accepter.** « Mon cher ami, Je vous remercie bien de me prévenir de ce qui se passe. Les intentions du Ministre me pénètrent de reconnaissance jusque dans les moëlles. Ce n'est pas tant la chose en soi que la manière délicate dont il s'y prend ! Qu'ai-je fait p^r mériter tout cela ? Mais une répugnance *invincible* m'arrête. De tout ce que j'avais, je n'ai rien gardé que *l'orgueil*. Qu'on ne me l'enlève pas ! Je ne pourrais plus écrire. Une pension déguisée sous le nom d'"hommage" serait p^r moi d'une pesanteur intolérable. Le "titre honorifique" qui l'accompagnerait sentirait trop la pitié. Notez que cette nomination doit être insérée à *l'Officiel* ! Alors je retombe dans les mains de MM. les journalistes. La mesure serait critiquée, discutée, & votre ami bafoué. Si tout cela, titre & pension, pouvait être tenu secret, j'accepterais temporairement avec l'intention (ou même la promesse de ma part) – d'y renoncer, – en cas de meilleure fortune, – hypothèse qui peut se réaliser d'un moment à l'autre, – par la mort d'une vieille tante de Caro. Alors les Commanville me rendraient ce qu'ils m'ont fait perdre. Je voudrais bien ne point paraître à votre Ministre, un grincheux, un paon stupide. – Que faire ! Puisqu'il est plein de si bon vouloir, n'y aurait-il pas moyen d'obtenir de lui la promesse de la première bonne place



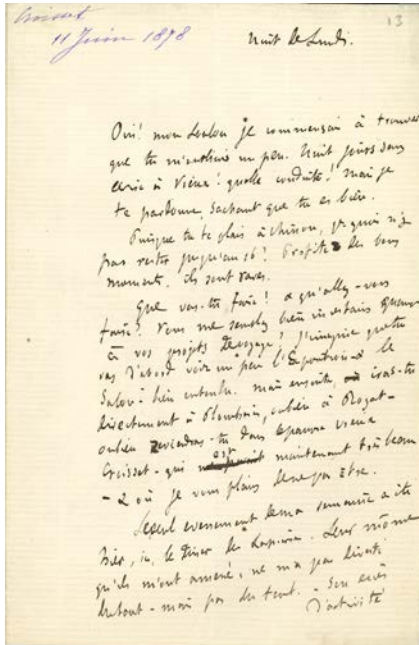
vacante dans une bibliothèque ? J'entends par bonne une place comme dans le genre de celles dont vous me parliez l'autre jour - (Beaux-Arts, Sèvres, Élysée) - de cinq à six mille fr. & peu de besogne. - Ce serait p^r moi plus convenable que la faveur qu'on me propose. En résumé, mon bon, si je dois figurer à l'Officiel, c'est-à-dire recevoir publiquement qqe soit le nom dont on la déguise, une aumône, suppliez ces messieurs de n'en rien faire. Ce serait trop me traiter en invalide ! & immédiatement j'en deviendrais un »..

Dimanche 9 [mars 1879]. **Sur l'affaire de la pension.** « Puisque vous m'affirmez que cette pension sera ignorée de tout le monde, je me résigne, car la nécessité m'y contraint. Vous me dites cependant "aucun journal ne pourra protester, tant la chose paraît naturelle à tout le monde" de plus "je pense qu'on ne

donnera à cette mesure aucune publicité". Vous n'en êtes donc pas sûr ? Comment conciliez-vous ces deux assertions ? D'autre part, vous me répétez plusieurs fois que ce sera un secret. Bref, si je suis sûr bien sûr, que la chose se passera entre le ministère & moi, seulement, j'accepte - avec reconnaissance - & à la condition (dans ma conscience) que ce sera un prêt, un secours temporaire. Voici comment je l'entends. Une fois la pension accordée, & dès que mon frère sera revenu de Nice je lui demanderai l'équivalent de cette pension. Lui, sa fille, & son petit-fils qui va être majeur possèdent à eux trois environ cent mille de rentes. Ils peuvent bien m'en faire cinq. Dans ce cas-là j'irais derechef remercier le Ministre, & renoncerais à cette pension. Sinon il me faudrait bien l'accepter, jusqu'au jour où je rendrais la somme entière, ou la rente. Je m'arrangerai p^r cela, - en m'y prenant

d'avance. Car vous n'imaginez pas combien il m'en coûte d'en être réduit là ! C'est demain qu'on vend l'usine de Commanville & le 24 prochain on vendra ses terrains. Ces deux opérations seront pitoyables ! Je ne sais pas comment ma pauvre nièce & moi, nous vivons encore, tant nous sommes torturés ! Oh ! les bourgeois !... Je me résume 1^o pas de titre 2^o pas de publicité - secret absolu. - & alors je n'aurai qu'à dire merci. Sinon, non. Je me fie là-dessus absolument à vous. Par excès d'amitié, p^r moi, ne me trompez pas, je vous en supplie. Soyez le gardien, de ce que je considère (à tort ou à raison) comme mon Honneur - ma seule richesse. [...] & je ne vous remercie pas, mon cher fils, ce serait vous offenser. Mais je vous embrasse bien tendrement »...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 76, 133, 471, 571 et 574.



92

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « Ton vieil oncle G^{ve} Flaubert », [Croisset] Nuit de Lundi [10-11 juin 1878], à Caroline COMMANVILLE ; 2 pages in-8.

1 200 / 1 500 €

Touchante lettre à sa nièce aimée.

« Oui ! mon Loulou je commençais à trouver que tu m'oubliais un peu. Huit jours sans écrire à Vieux ! quelle conduite ! mais je te pardonne, sachant que tu es bien. Puisque tu te plais à Chinon, p'quoi n'y pas rester jusqu'au 16 ? Profite des bons moments, ils sont rares. Que vas-tu faire ? & qu'allez-vous faire ? Vous me semblez bien incertains quant à vos projets de voyage ? J'imagine que tu vas d'abord voir un peu l'Exposition - & le Salon - bien entendu. Mais ensuite, iras-tu directement à Plombières, ou bien à Royat - ou bien reviendras-tu dans le pauvre vieux Croisset - qui est maintenant très beau - & où je vous plains de ne pas être.

Le seul événement de ma semaine a été hier, ici, le dîner de Lapierre. Leur même qu'ils m'ont amené, ne m'a pas divertit du tout - mais pas du tout. Son excès d'activité surexcitée par Julio [le chien] - & d'ailleurs bien naturelle à son âge comme dirait Prud'homme, m'empêchait de parler, me faisait battre le cœur. - Comment des parents sont-ils assez égoïstes p' infliger à leurs amis, des supplices pareils ! - mais il est convenu

que les célibataires seuls, sont égoïstes ! - à 9 heures 1/4, je me suis retrouvé dans ma solitude avec plaisir - voilà le vrai.

Mes bonshommes [Bouvard et Pécuchet] se portent bien. Mais c'est peut-être leur faute - je ne dors pas assez. Pas plus de 5 heures la nuit, et à peine deux dans le jour. [...]

Aujourd'hui, fête à Dieppedalle, il a passé beaucoup de monde & de bateaux sous mes fenêtres. Comme j'avais tout à l'heure extrêmement froid aux pieds, je viens de me faire du feu ». Il l'embrasse...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 391 (incomplète).

93

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset 21 octobre 1879, à Alphonse DAUDET ; 3 pages in-8.

1 200 / 1 500 €

Belle lettre sur le roman de Daudet, Les Rois en exil.

« Mon cher Daudet, Votre volume reçu à dix heures du matin était avalé à quatre et demie du soir. Il ne dépare pas la collection. Oh non ! Sacré nom de Dieu, comme c'est bien composé ! & que le dernier chapitre (lequel, en soi, est sublime) se relie bien au premier ! Votre Christian est une de vos meilleures créations ! (C'est ça. Bravo, mon vieux.) Soyez sûr qu'il restera comme un type. Ce que je trouve de moins rare dans

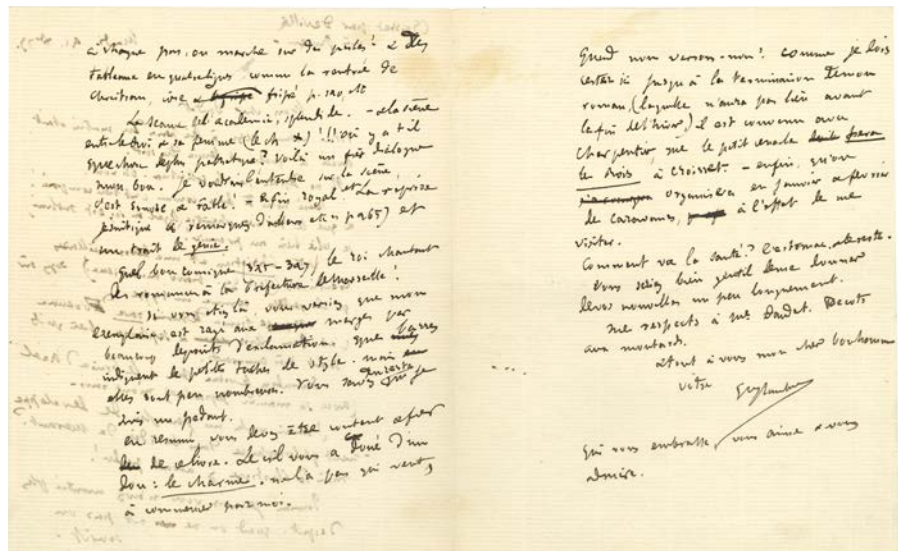
l'œuvre c'est Tom Lévis & Séphora, bien qu'ils soient très amusants. Sauvador, le vieux Duc & le Prince d'Axel (avec sa manière de parler) m'ont ravi. J'aurais voulu un peu plus de développement philosophique dans les idées de Méraut ? Mais la Plastique y aurait perdu ! Jamais je crois vous n'avez montré plus d'esprit. Quand on ne rit pas on sourit. À chaque pas, on marche sur des perles ! & des tableaux en quatre lignes comme la rentrée de Christian, ivre & fripé, p. 120, etc. La séance de l'Académie, splendide. - & la scène entre le Roi & sa femme (le chapitre X) !!! Où y a-t-il qqe chose de plus pathétique ? Voilà un fier dialogue, mon bon ! Je voudrais l'entendre sur la scène, c'est sonore, & râblé ! - enfin royal. Et la reprise jésuitique ("remarque d'ailleurs, etc." p. 265) est un trait de génie.

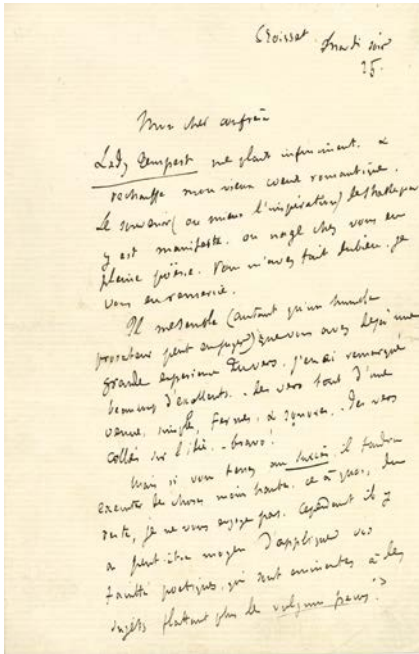
Quel bon comique (325-327) le roi chantant des romances à la Préfecture de Marseille ! Si vous étiez là, vous verriez que mon exemplaire est rayé aux marges par beaucoup de points d'exclamation. Qques barres indiquent de petites taches de style. Mais elles sont peu nombreuses. Vous savez du reste que je suis un pédant. En résumé, vous devez être content & fier de ce livre. Le ciel vous a doué d'un don : le charme. Ne l'a pas qui veut, à commencer par moi.

Quand nous verrons-nous ? Comme je dois rester ici jusqu'à la terminaison de mon roman [Bouvard et Pécuchet] (laquelle n'aura pas lieu avant la fin de l'hiver,) il est convenu avec Charpentier que le petit cénacle fera les Rois à Croisset. - Enfin, qu'on organisera en janvier & février des caravanes à l'effet de me visiter »...

Et il signe : « G^{ve} Flaubert qui vous embrasse, vous aime & vous admire ».

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 726.





94

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset mardi soir 25 [novembre 1879, à Maurice MONTÉGUT]; 1 page et demie in-8.

800 / 1 000 €

Félicitations à un confrère.

[Maurice MONTÉGUT (1855-1911), poète et romancier, venait de publier *Lady Tempest*, légende tragique.]

« Mon cher confrère, *Lady Tempest* me plaît infiniment. & réchauffe mon vieux cœur romantique. Le souvenir (ou mieux, l'inspiration) de Shakespeare y est manifeste. On nage chez vous en pleine poésie. Vous m'avez fait du bien, je vous en remercie. Il me semble (autant qu'un humble prosateur peut en juger) que vous avez déjà une grande expérience du vers. J'en ai remarqué beaucoup d'excellents. Des vers tout d'une venue, simples, fermes & sonores. Des vers collés sur l'idée – bravo !

Mais si vous tenez au succès, il faudra exécuter des choses moins hautes, ce à quoi, du reste, je ne vous engage pas. Cependant il y a peut-être moyen d'appliquer vos facultés poétiques, qui sont éminentes, à des sujets flattant plus le vulgum pecus ? Vous avez maintenant assez de dextérité p^r faire ce qu'il vous plaira »...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 749.

95

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

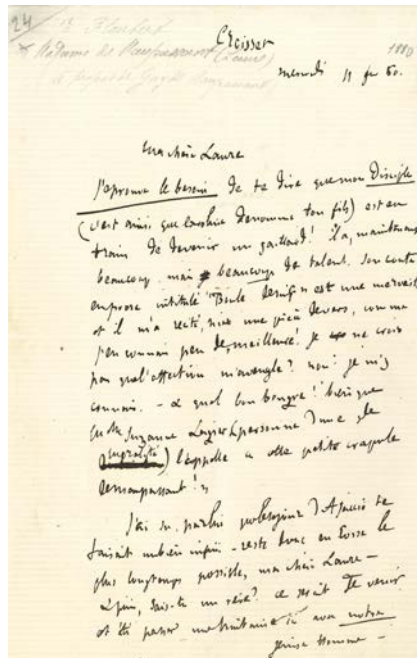
L.A.S. « G^{ve} Flaubert », Croisset 11 février 1880, à Laure de MAUPASSANT; 1 page et demie in-8 (trace marginale d'onglet).

2 500 / 3 000 €

Belle lettre à la mère de Guy de Maupassant.

[Née Le Poittevin, Laure de Maupassant était la sœur d'Alfred Le Poittevin, ami de jeunesse de Flaubert, avec qui il avait créé le personnage du Garçon, caricature du Bourgeois.]

« Ma chère Laure, J'éprouve le besoin de te dire que mon *Disciple* (c'est ainsi que Caroline dénomme ton fils) est en train de devenir un gaillard ! Il a, maintenant,



beaucoup, mais *beaucoup* de talent. Son conte en prose intitulé *Boule de suif* est une merveille et il m'a récité, hier, une pièce de vers, comme j'en connais peu de meilleure ! Je ne crois pas que l'affection m'aveugle ? non. Je m'y connais. – & quel bon bougre ! bien que M^{lle} Suzanne Lagier, (personne d'une g^{de} moralité) l'appelle "cette petite crapule de Maupassant" !

J'ai su, par lui, que le séjour d'Ajaccio te faisait un bien infini – reste donc en Corse le plus longtemps possible, ma chère Laure – & puis, sais-tu un rêve ? Ce serait de venir cet été passer une huitaine ici avec notre jeune Homme – Quelle bavette nous taillerions ! comme on parlerait du vieux temps – & du Garçon.

Depuis le milieu de novembre, j'ai vécu complètement seul. Et que de fois, au coin de mon feu, en ruminant le Passé, n'ai-je pas songé – à lui – (le Garçon !) & à tout ce qui s'y rapporte...Adieu, ma chère Laure, je t'embrasse fraternellement »...

Correspondance (Pléiade), t. V, p. 825.

96

FLAUBERT Gustave (1821-1880).

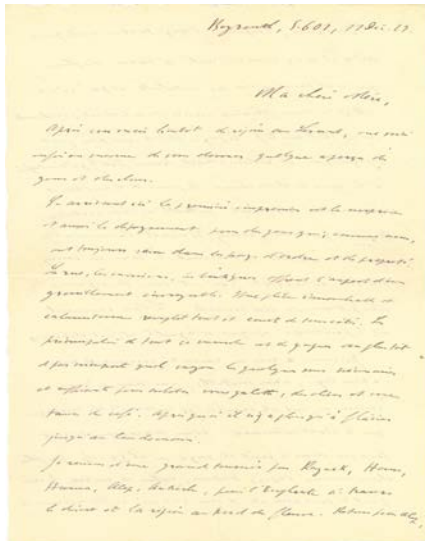
Lettres à George Sand (Paris, Charpentier, 1884); in-12, maroquin rouge janséniste, bordure intérieure ornée de motifs dorés, tranches dorées, couvertures conservées, étui (E.Carayon).

400 / 500 €

Édition originale, l'un des 50 exemplaires sur **Hollande**. Préface de Guy de Maupassant.

Provenance : Roger de Dampierre (ex-libris); Robert von Hirsch (ex-libris).

Petit manque au 1^{er} plat de couverture, dos passé, un mors partiellement fendu.



97

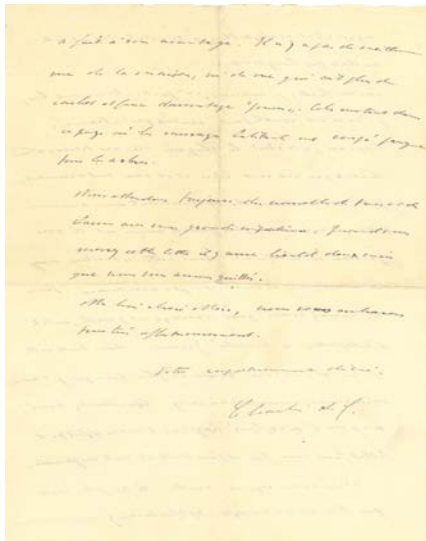
GAULLE Charles de (1890-1970).

L.A.S. « Charles de G. », Beyrouth 11 décembre 1929, à sa belle-mère, Marguerite VENDROUX ; 4 pages in-4.

2 500 / 3 000 €

Très belle lettre à sa belle-mère, alors que De Gaulle avait été affecté à l'Armée du Levant, et s'était installé à Beyrouth avec sa famille.

« Après un mois bientôt de séjour au Levant, me voici enfin en mesure de vous donner quelque aperçu des gens et des choses ». La première impression est la surprise et le dépaysement, lorsque l'on a toujours vécu « dans les pays d'ordre et de propreté. La rue, les maisons, les boutiques offrent l'aspect d'un grouillement incroyable. Une plèbe innombrable et calamiteuse remplit tout et court de tous côtés. La préoccupation de tout ce monde est de gagner au plus tôt et par n'importe quel moyen les quelques sous nécessaires et suffisants pour acheter une galette, des olives et une tasse de café. Après quoi il n'y a plus qu'à flâner jusqu'au lendemain ». Il rentre d'une « grande tournée » par Rajack, Hama, Alep, Antioche, Lataquié, Tripoli, jusqu'à l'Euphrate, à travers le désert, où l'auto est tombée en panne et il a dû passer plusieurs jours « Ce pays, désert compris, est magnifique », et il redeviendrait fertile si ses habitants « se donnaient la peine de la cultiver et pourvu que la sécurité actuelle se maintienne ». Il incite sa belle-mère à venir les visiter, d'autant que le Levant est « une des régions les plus pittoresques du monde ».



98

GAUTIER Théophile (1811-1872).

MANUSCRIT autographe signé « Théophile Gautier », **Exposition de la Société Nationale des Beaux arts - Boulevard des Italiens**, [1864] ; 2 pages oblong in-8 d'une minuscule écriture (collées sur une page in-4).

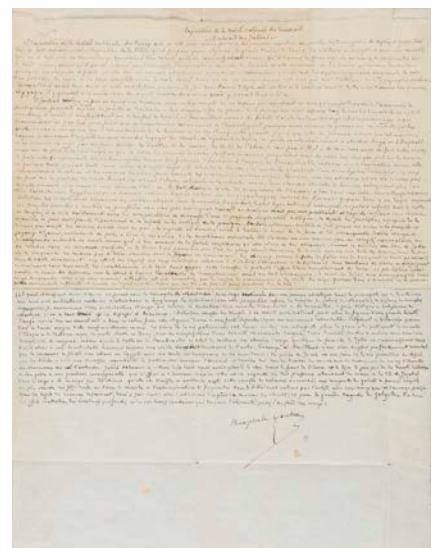
1 000 / 1 500 €

Critique d'art sur Gustave DORÉ et ses dessins pour l'illustration de la Bible.

Dans cet article pour *Le Moniteur universel* (février-mars 1864), Théophile Gautier rend compte de l'exposition des dessins de Gustave DORÉ destinés à « cette monumentale illustration de la Bible qu'il prépare pour Mame le grand éditeur de Tours »... On saisit ainsi « sur le bois même, avant qu'il ait été entamé par l'échoppe, l'inspiration directe de l'artiste [...] Gustave Doré avait bien droit à cette exhibition personnelle, lui dont l'œuvre disparaît au fur et à mesure sous les tailles et les travaux des graveurs ; il y gagne, il y grandit, il s'y révèle sous des aspects inattendus et son génie y paraît tout entier ».

Gautier commente avec admiration plusieurs de ces dessins « si variés, si neufs d'invention, si touffus de détail, où fourmillent parmi des Babels d'architecture des myriades de personnages »...

Ancienne collection Daniel SICKLES (IV, 1139).



GIDE André (1869-1951).

MANUSCRIT autographe, **Les Poésies d'André Walter**, [1891] ; 33 pages petit in-4 (22 x 16,5 cm) montées sur onglets sur des feuillets de papier vélin ; reliure plein maroquin janséniste vert amande, dos à 5 nerfs (couleur du dos un peu passée), doublures et gardes de maroquin ivoire, tranches dorées, étui (G. Mercier, 1934).

10 000 / 12 000 €

Manuscrit complet préparé pour l'impression des Poésies d'André Walter, seul recueil poétique de Gide.

L'ensemble fut publié anonymement en avril 1892 sous le titre *Les Poésies d'André Walter*. Œuvre posthume, à la Librairie de l'Art indépendant. Le manuscrit, à l'encre noire sur papier vergé, sans rature, a servi pour l'impression ; il comporte de très nombreuses indications typographiques au crayon, témoignant du soin apporté par Gide et son éditeur à la forme matérielle de l'œuvre. Certains poèmes ont été publiés dans la revue *La Conque* en janvier 1892, et deux dans *La Syrinx* en avril 1892.

Le manuscrit, comme l'édition, comprend vingt poèmes. Il porte en sous-titre : *L'Itinéraire Symbolique*. Seuls, quelques poèmes présentent un titre. I « Il n'y a pas eu de printemps cette année, ma chère »... ; II « Une lampe neuve remplace la vide »... ; III « Un soir nous avons levé la tête »... ; IV *Éclipse* : « Une nuit nous sommes sortis de notre chambre basse »... ; V « Il a dû se passer quelque chose »... ; VI « Je sais qu'une âme implique un geste »... ; VII *Nocturne* : « J'errais sur les lisières aventureuses »... ; VIII « Nous sommes deux pauvres petites âmes »... ; IX « Autrefois nous avions de jolis sourires »... ; X « Un matin pourtant un rayon de soleil oblique »... ; XI « Un matin pourtant elle est venue »... ; XII *L'Avenue* : « Une rythmique allée haute et découverte »... ; XIII « Sous la calme brûlure des lèvres »... ; XIV *Solstice* : « Un chant de cor a retenti dans l'air sonore »... ; XV *Le Parc* : « Quand nous avons vu que la petite porte était fermée »... ; XVI *Montagnes* : « Montagnes ! Montagnes que nous avons gravies »... ; XVII *Polders* : « Un ciel gris ; de la vase verte »... ; XVIII *Lande double* : « Cette lande de bruyère rose »... ; XIX *Promontoire* : « Nous avons erré jusqu'au soir vers la mer »... ; XX « La plaine monotone encore, marécageuse et sans chemins »...

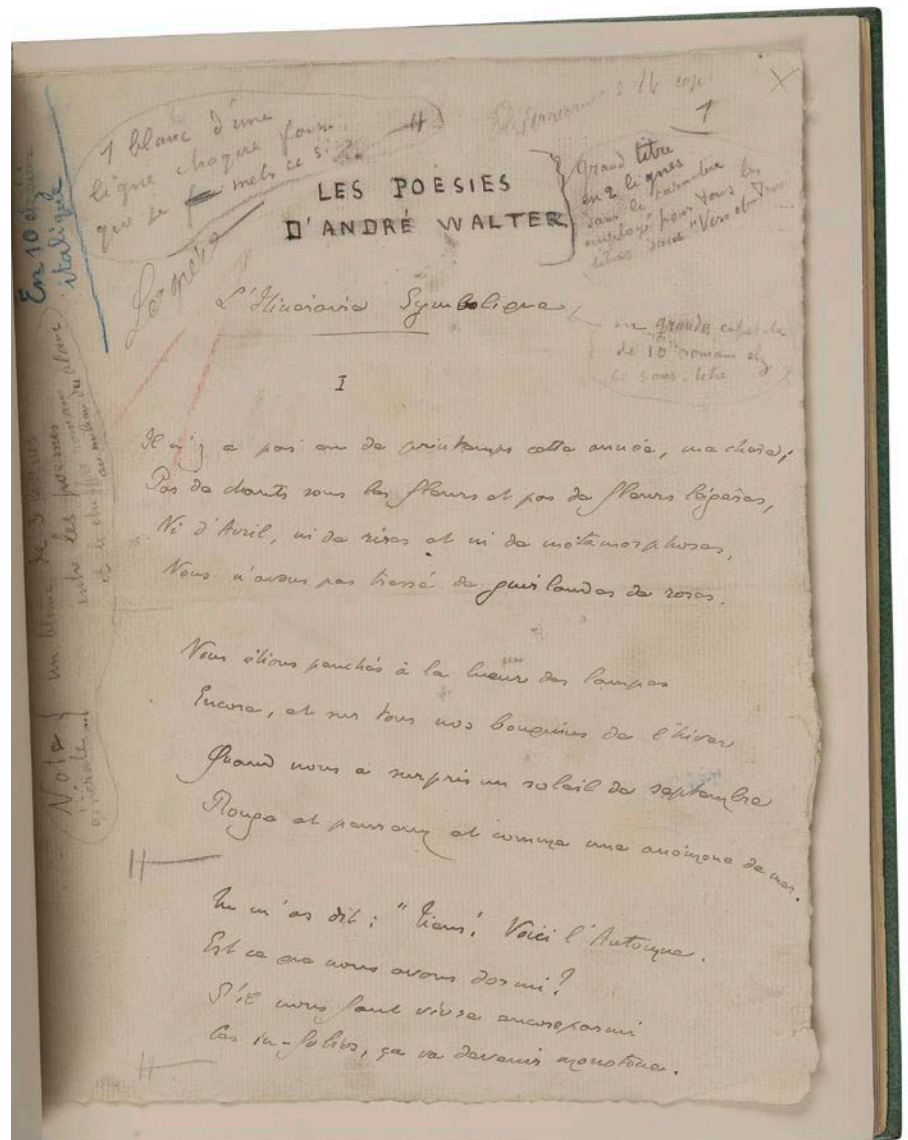
Les Poésies d'André Walter sont le troisième ouvrage publié par Gide, après *Les Cahiers d'André Walter* ; elles sont écrites en même temps que le *Traité du Narcisse* à l'été 1891 à La Roque. C'est l'époque où il commence

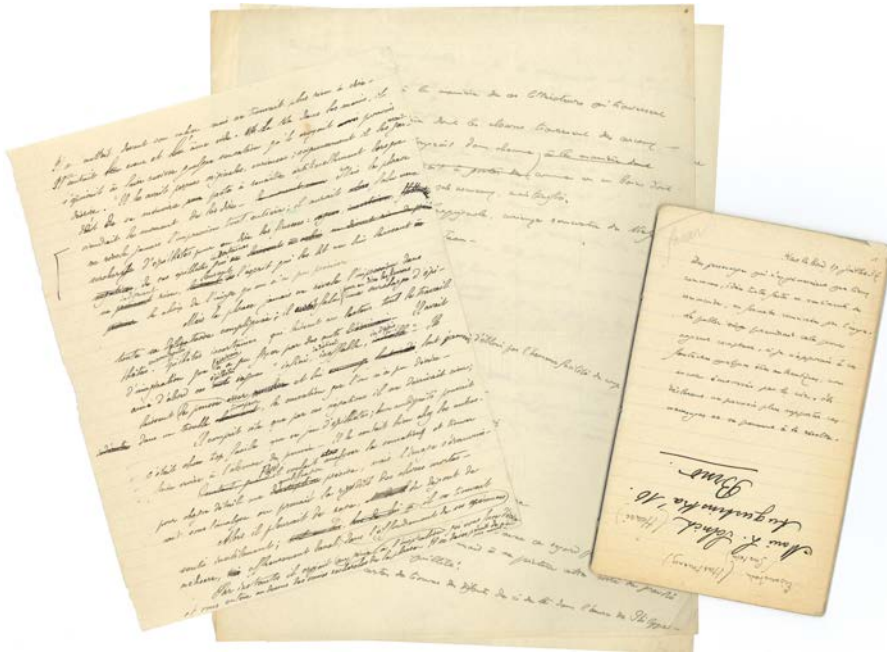
à fréquenter Mallarmé, dont il est devenu un familier du salon littéraire, chaque mardi rue de Rome. *Les Poésies d'André Walter* sont l'unique recueil de poèmes de Gide et déjà, dans les *Cahiers*, le faux journal cédait parfois la place à des vers. « Ces poèmes se font l'écho de la cruelle déception que Gide ressentit après que sa cousine eut refusé sa demande en mariage en janvier 1891. Le ton diffère notablement de celui des *Cahiers* du pseudo-André Walter : il devient ironique et désabusé à la manière des poèmes de Jules Laforgue que Gide venait de découvrir » (F. Callu).

Le recueil fut salué à sa sortie par Francis Viélé-Griffin : « Presque tout est délicieusement pensé et senti dans cette plaquette », et par Camille Mauclair : « Un ensemble en dehors de l'esthétique », qui ajoutait : « Le mieux est de lire ces choses ingénues, ces fleurs d'une âme liante et subtile de métaphysicien

maladif ». Ces poèmes constituent une série de paysages et « des émotions par lui causées ». C'est le « premier Gide » qui s'exprime ici, poète symboliste fortement marqué par Stéphane Mallarmé, cherchant, comme il le dit lui-même à « plier la langue ». Pour autant, Gide ne renia jamais cet ouvrage. S'il ne relisait pas les *Cahiers*, il avouait : « Par contre, je relis avec plaisir certaines de ces *Poésies* [...]. Je les écrivis presque toutes en moins de huit jours, peu de temps après la publication des *Cahiers*, ce qui explique leur titre, et cette attribution à un André Walter imaginaire, encore que celui-ci fût déjà mort en moi. Même il ne me paraît pas que l'André Walter des *Cahiers* eût été capable de les écrire ; je l'avais déjà dépassé ».

Provenance : bibliothèque Du Bourg de Bozas-Chaix d'Est Ange (ex-libris, vente 27-28 juin 1990, n° 309).





100

GIDE André (1869-1951).

CARNET autographe, et ENSEMBLE de 12 MANUSCRITS autographes ; 24 p. in-12, et environ 30 pages, la plupart in-4.

5 000 / 7 000 €

CARNET autographe, non utilisé dans le *Journal* (in-12, couv. de papier bleu, 24 p.). Il s'ouvre sur des notes datées de Karlsbad, 17 juillet 1934 : « Des personnages qui n'exprimeraient que lieux communs ; idées toutes faites et sentiments de commande, en formules consacrées par l'usage. Le public prendrait cela pour argent comptant, si je n'opposais à ces fantoches quelques êtres authentiques, non encore émoussés par la vie. Ils déclarent ne pouvoir plus supporter ces mensonges et se poussent à la révolte ». On trouve aussi des fragments de réflexions générales sur la religion, les mystiques, des jugements littéraires, et un dialogue entre père et fils...

- Brouillon autographe pour *La Nouvelle Éducation sentimentale* (1 p. in-4), ébauche corrigée pour le premier roman de Gide (1898) : « Il se mettait devant son cahier mais ne trouvait plus rien à dire. Il se sentait le cœur et l'âme vide »...
- Présentation du roman inachevé *Charles Blanchard* de Charles Louis-Philippe (1 p. petit in-4, à la suite d'un texte d'une autre main, et 2 p. in-4), [1913], comparant le sort posthume de Philippe à celui de

Chardin : « Qu'est-ce qui fait donc que cette peinture de Chardin, à mesure qu'elle vieillit, semble se concentrer toujours plus, tandis que la peinture de ceux à qui son siècle l'assimilait se désagrège ; ceux-ci peignaient avec aisance ; mai Chardin *difficilement* ». Puis : « Influences - non point à la manière de ces littérateurs qui traversent les influences à la manière dont les clowns traversent des cerceaux. Non il se plongeait dans chacune comme en un bain dont l'organisme sort à la fois pareil mais enrichi de sels nouveaux »...

- Extrait de ses *Notes sur Chopin* (1931 ; 1 p. in-8). « Et de même que Bach écrivait pour le "clavecin bien tempéré" - rien n'est mieux tempéré que le piano »...
- *Billet à Angèle* (4 p. in-4), daté « Saint Louis du Sénégal, 24 mars » [1936]. « Oui, je me suis tu lorsqu'on a fêté Henri Heine. La raison de mon silence d'hier, je puis bien aujourd'hui vous la dire. Il est vrai, Heine a charmé mon adolescence »...
- *Aux grands mots les petits remèdes* (8 p. in-4 sur papier orange), avec sur-titre au crayon *Visite de l'Interviewer*. Manuscrit de l'interview imaginaire écrite à Tunis (parue dans *Le Figaro* du 30 mai 1942), dialogue entre Lui et Moi, au sujet d'*Ulysse* de James Joyce : « Méfiez-vous : Joyce est un Irlandais. L'Irlande est la patrie des farceurs »....

- *Interviews Imaginaires. Métrique et Prosodie* (3 p. in-4). « Mon interviewer s'était fait remplacer ce jour là par un jeune homme de ses amis »... (publié dans *Attendu que...*, 1943).
- Pour les *Interviews imaginaires*, sur l'art du roman (2 p. petit in-4). « Vous l'avouerai-je, il y a dans le roman une chose qui me gêne encore plus que "la marquise sortit à cinq heures", c'est et ce sont tous les : "il pense", "il s' imagine" »...
- Pour les *Interviews imaginaires* (2 p. in-8, pag. 9-10), sur l'héroïsme. Gide y mentionne Franc-Nohain Jean Paulhan (publié dans *Attendu que...*, 1943).
- Sur l'Histoire (1 p. in-4) : « L'expérience de l'Histoire n'instruit point tant, qu'elle n'enfonce chacun dans son sens »... Il condamne les « néo-bolcheviks » et « leur dictateur Staline ».
- Sur GOETHE et ses Drames (pour la préface au *Théâtre* de Goethe dans la *Pléiade*, 1 p. in-4). « Sans aucune rupture du rythme, les examètres iambiques se suivent avec une monotonie, une égalité de cours qui serait insupportable en français sur le patron de l'hémistiche de Racine »...
- Préambule à une lecture de *Thésée* (1946, 1 p. in-4). « J'ai écrit dans mon Journal que ce qui en moi avait le plus vieilli c'était ma voix »...
- Sur l'Argentine (3 p. in-12). « De quoi sont faite les sympathie qui s'établissent de peuple à peuple, de pays à pays [...] Félicitons les *Noticias gráficas* qui vous apportent l'occasion de proclamer, Français, votre amitié pour la République Argentine »....

[GODOY Armand (1880-1964)].

ENSEMBLE de 178 lettres ou cartes, la plupart L.A.S., adressées en 1927 à Armand GODOY pour **Le Carnaval de Schumann** ; montées sur onglets en un volume in-fol., relié demi-maroquin grenat à coins (*Canape et Corriez*).

1 000 / 1 500 €

En 1927, Armand Godoy fit paraître dans *Le Manuscrit autographe* une suite de poèmes intitulée *Le Carnaval de Schumann*, dans laquelle il transpose en vers ses impressions musicales. Ce volume réunit toutes les lettres qu'il reçut à cette occasion. Il comporte 37 lettres dactylographiées et 139 lettres ou cartes autographes signées, plus des télégrammes, des coupures de presse, et des programmes de lectures.

Louis Barthou, A. de Bengoechea, Philippe Berthelot, T. Boy-Zelenski, Antonio de Bustamante, Francis Casadesus, Jean Cassou, René Chalupt, Alfred Cortot, Ronald Davis, Suzanne Després, René Dumesnil, Édouard Estaunié, Claude Farrère, Félix Fénéon, André Fontainas, Léon Frapié, Louis de Gonzague Frick, Francisco Garcia Calderon, L. Guillot de Saix, Gustave Kahn, Frédéric Lachèvre, Valéry Larbaud, Philéas Lebesgue, Yves-Gérard Le Dantec, Camille Maclair, Fernand Mazade, Victor-Émile Michelet, O.V. de L. Milosz (2), Francis de Miomandre (manuscrit d'un article de 8 p.), Jules Mouquet, Georges Normandy, Jean Picart le Doux, Edmond Pilon, Henry Prunières, Ernest Raynaud, Rhené-Baton, Jean Royère, Saint-Pol Roux (belle et longue lettre de 6 p. in-4), André Suarès, Théo Varlet, Charles-Marie Widor, etc.

GONCOURT Edmond de (1822-1896).

L.A.S. « Edmond de Goncourt », Dimanche 9 mai [1880, à son ami Claudius POPELIN] ; demi-page in-8.

400 / 500 €**Organisation de son départ pour les funérailles de Flaubert.**

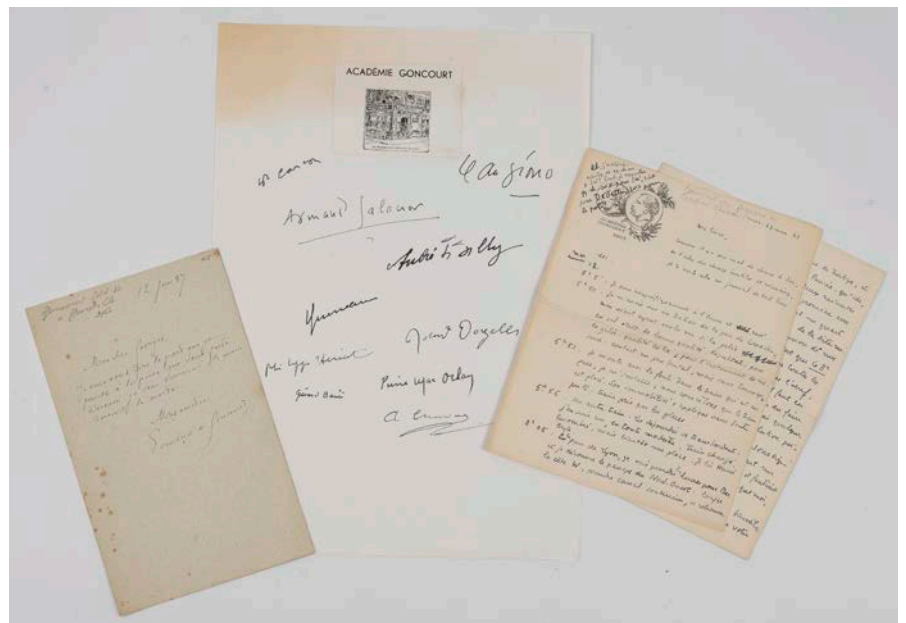
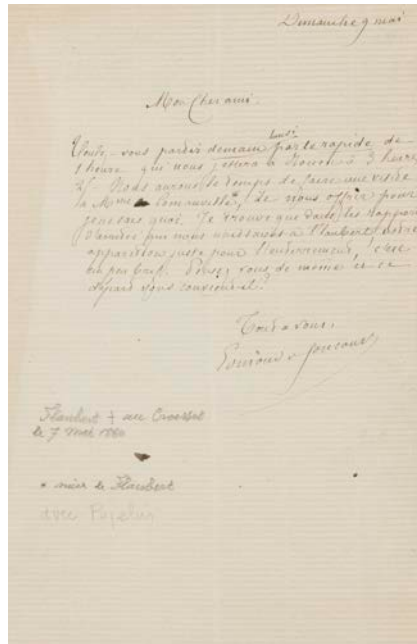
« Voulez-vous partir demain lundi par le rapide de 1 heure qui nous jettera à Rouen à 3 heures 25. Nous aurons le temps de faire une visite à Mme Comanville, de nous offrir pour je ne sais quoi. Je trouve que dans les rapports d'amitié qui nous unissaient

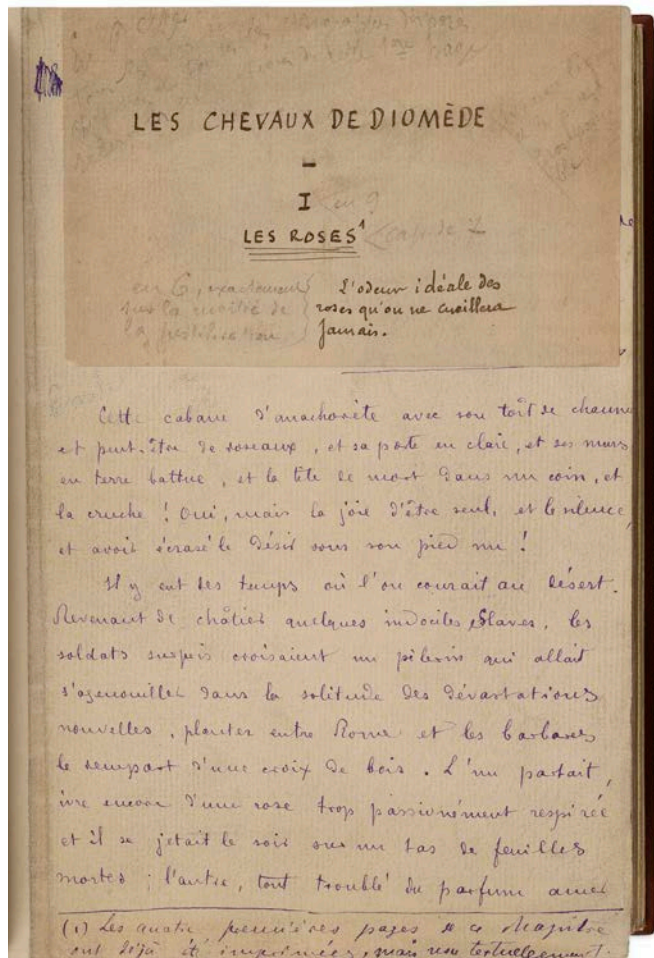
Académie GONCOURT.

Environ 75 lettres ou pièces, la plupart L.A.S.

400 / 500 €

Jean AJALBERT (dont un ms sur le Prix Goncourt), Louis ARAGON, Pierre ASSOULINE, Gérard BAUËR (dont un ms sur Hans Fallada), Hervé BAZIN, René BENJAMIN, Émile BERGERAT, André BILLY, Daniel BOULANGER, Élémir BOURGES, Francis CARCO, Henry CÉARD, Pierre CHAMPION, Françoise CHANDERNAGOR, Edmonde CHARLES-ROUX, Gaston CHÉRAU (dont ms d'une nouvelle *Braco*), Philippe CLAUDEL, Bernard CLAVEL, COLETTE, Léon DAUDET, Régis DEBRAY, Lucien DESCAVES, Roland DORGELÈS, Judith GAUTIER, Gustave GEFFROY, Edmond de GONCOURT, Sacha GUITRY, Léon HENNIQUE, Philippe HÉRIAT, Armand LANOUX, Jean de LA VARENDE, Pierre MAC ORLAN, Françoise MALLETT-JORIS, Paul MARGUERITTE, Octave MIRBEAU, Pol NEVEUX, Raoul PONCHON (ms d'une *Gazette rimée*), Raymond QUENEAU, Patrick RAMBAUD, Jules RENARD, Emmanuel ROBLÈS, J.H. ROSNY aîné et jeune, Robert SABATIER, Armand SALACROU, Jorge SEMPRUN, Michel TOURNIER... Et une L.S. par L. Hennique, G. Geffroy, L. Descaves pour la révision des statuts de l'Académie en 1908.



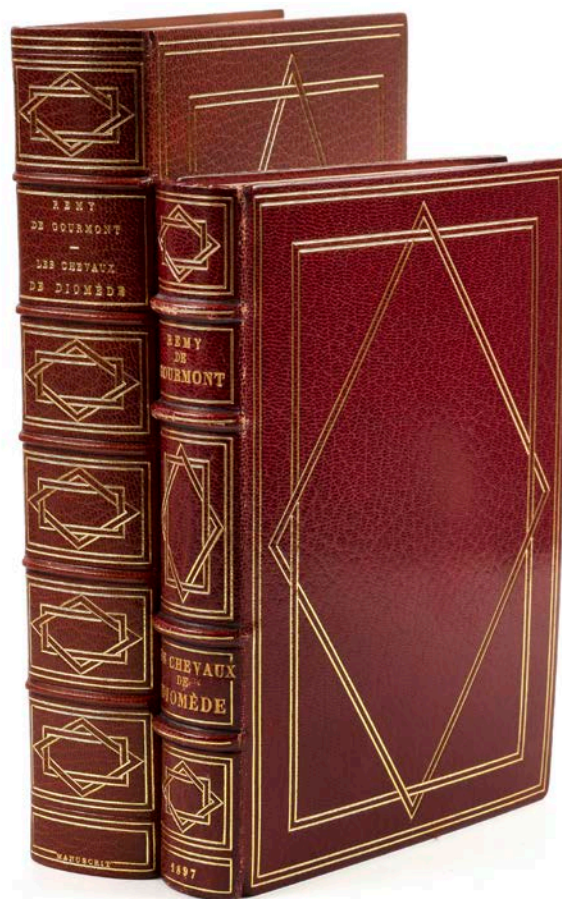


trouvera en ce livre, qui est un petit roman d'aventures possibles, la pensée, l'acte, le songe, la sensualité exposés sur le même plan et analysés avec une pareille bonne volonté. C'est que, décidément, l'homme est un tout où l'analyse retrouve mal la dualité antique de l'âme et du corps ».

Le héros de ce roman sensuel est Diomède, « un dilettante qui goûte les plaisirs délicats. Il n'est pas dépourvu de tendresse, mais en même temps, il redoute la grande passion et tout ce qui y touche. Séduit par Néobelle et sa fraîcheur de jeune fille émancipée, il l'initie à l'amour, mais se sent humilié par la manière dont, en fin de compte, elle déjoue ses projets » (Karl D. Uitti, *La passion littéraire de Remy de Gourmont*, p. 173). Aux dernières lignes du roman, Diomède, ayant appris le mariage de Néobelle, maudit l'intellect qui avait attiré la jeune fille à lui : « Sois maudite, Pensée, créatrice de tout, mais créatrice meurtrière, mère maladroite qui n'as jamais mis au monde que des êtres dont les épaules sont l'escabeau [de la force biffé] du hasard et les yeux, la risée de la vie ».

On joint l'édition originale : *Les Chevaux de Diomède* (Paris, Société du Mercure de France, 1897), in-8, rel. maroquin havane, décor à entrelacs de filets dorés en losange sur les plats, doublures et gardes de moire rouge, tranches dorées sur témoins, couvertures et dos conservés (Semet & Plumelle). **Un des 3 exemplaires de tête sur japon impérial** (le n°1), à toutes marges (il ne fut tiré que 18 exemplaires sur grand papier).

Provenance : Charles Hayoit (ex-libris, 3^e vente, 29 novembre 2001, nos 474 et 475).



104

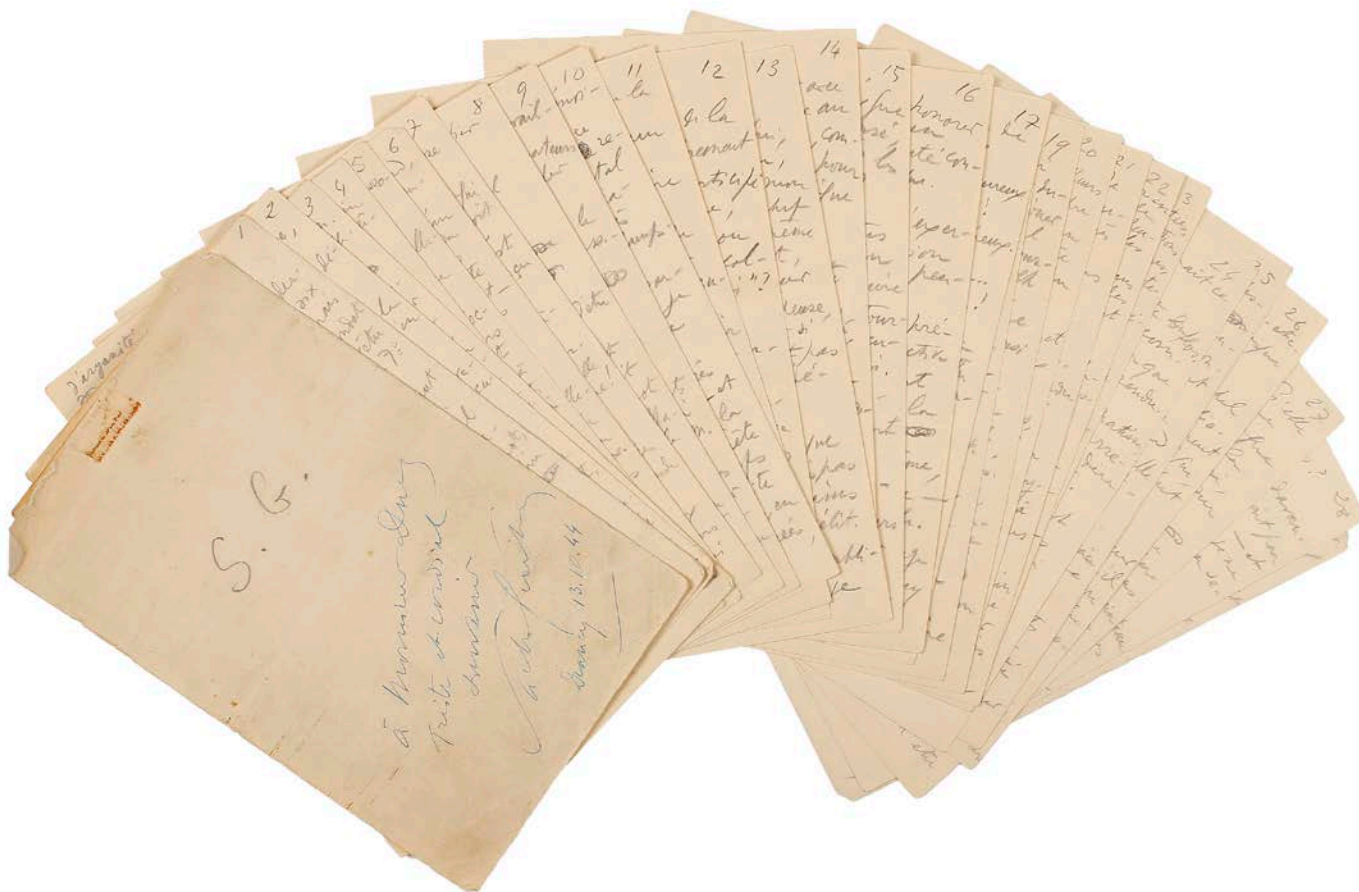
GOURMONT Remy de (1858-1915).

MANUSCRIT autographe, *Les Chevaux de Diomède*, [1897] ; 266 ff. in-8 (22 x 14 cm) montés sur onglets et reliés en un volume in-8, maroquin havane, décor à entrelacs de filets dorés en losange sur les plats, dos à nerfs avec un décor similaire, doublures et gardes de box brun, tranches dorées sur témoins, chemise et étui bordé (P.-L. Martin).

8 000 / 10 000 €

Manuscrit complet du roman, avec l'exemplaire n° 1 sur japon, en reliures uniformes.

Le manuscrit, de l'élégant graphisme de Gourmont, à l'encre violette au recto de bifeuillets de beau papier vergé, présente de nombreuses ratures et corrections ; les titres de chapitres et leur épigraphe notamment ont subi des modifications : ainsi le chapitre XV, intitulé « Les dentelles », puis « Un soir » et « Le soir », avant de trouver son titre définitif « Le Songe ». Paginé au crayon bleu, ce manuscrit a servi pour l'impression dans le *Mercury de France* en avril et mai 1897, avant sa publication en volume au *Mercury de France*, dédié à Paul Adam, et précédé d'une courte préface où Gourmont déclare : « On



105

GUITRY Sacha (1885-1957).

MANUSCRIT autographe signé, [**Ma défense**], Drancy 13 octobre 1944 ; [1]-29 pages in-8 au crayon.

7 000 / 8 000 €

Précieux document : justificatif de sa conduite pendant l'Occupation et réponse aux accusations de collaboration, rédigé au camp d'internement de Drancy, et remis au commissaire Duez.

Dans *Soixante jours de prison*, Guity note, le 8 octobre 1944 (au lendemain de la rencontre d'un homme qui, montrant la copie d'une lettre de Guity à Albert Willemetz, s'écriait : « Avec ça, on vous tient ! ») : « J'ai passé ma journée entière à prendre, à cet égard, des notes. Il n'est peut-être pas mauvais que je réponde moi-même à ma lettre ! » Le lundi 9 octobre, Guity est appelé par le commissaire DUEZ : « J'étais allé, par écrit, au-devant de toutes les questions qui pouvaient m'être posées et je lui confie les notes manuscrites que j'ai prises hier. Je rectifie là toutes les erreurs volontairement commises par les journaux depuis six semaines – et M. Duez en paraît fort impressionné ». Le 12, il est à nouveau appelé par le commissaire Duez, qui lui annonce qu'il va être inculpé, et qui a lu ses notes dont il a fait faire une copie dactylographiée qu'il remet à Guity : « Vous avez là des arguments qui sont irréfutables [...] Vos notes elles-mêmes, je les garde... et ce n'est pas seulement pour le plaisir d'avoir un autographe de vous, mais je tiens à les conserver parce qu'elles apportent certains éclaircissements nécessaires »...

Le manuscrit est rédigé d'une traite, au crayon, avec quelques rares ratures et corrections, paginé de 1 à 29, et signé en fin. Il est précédé d'un feuillet avec les initiales S.G., sur lequel Guity a inscrit ensuite à l'encre bleue cette dédicace au commissaire DUEZ : « à Monsieur Duez Triste et cordial souvenir Sacha Guity Drancy 13.10.44 ».

Arrêté chez lui le 23 août au matin par « six hommes armés jusqu'aux dents », mais dépourvus de mandat d'amener, Guity promet de raconter plus tard en détail cette arrestation arbitraire, son séjour au dépôt et au Vel' d'Hiv', et son arrivée à Drancy où il est interné depuis six semaines. « Quand je demande ce dont je suis accusé, on me répond : – D'être un "collaborateur notoire". Quand je demande qui m'en accuse, on me répond : – Tout le monde. Mais quand je demande qui m'a dénoncé, on me répond : – Personne »... Guity nie, tour à tour, les chefs d'accusation de « la rumeur publique ». 1^o *D'avoir été pro-allemand* : « Élevé dans la haine de l'Allemagne par mon grand-père, René de Pont-Jest, qui avait fait la guerre de 70, je suis peut-être le seul auteur dramatique français qui n'ait jamais eu de pièces représentées en Allemagne – et j'en ai fait cent-quatorze – alors que je les cétais volontiers à tous les pays du monde » ; et il a toujours refusé d'être joué en Allemagne... 2^o *D'être israélite*. Et il

.../...

.../...

cite un mot cocasse du Grand Rabbin, à qui il était allé demander un « certificat d'aryanité »... 3° D'avoir reçu chez lui le maréchal Goering. « C'est faux. Le maréchal GOERING m'a fait un jour chercher chez moi par deux officiers allemands armés »... 4° D'avoir exposé au foyer du Théâtre de la Madeleine le buste d'Hitler : « c'est faux. Il y a dans le foyer du théâtre de la Madeleine le buste de mon père qui, en effet, ressemble un peu à M. Mussolini »... 5° D'avoir écrit un livre sur l'Allemagne : « Je n'ai fait paraître pendant l'occupation qu'une plaquette en vers libres qui parle de peinture [Des goûts et des couleurs] et un livre de luxe, intitulé De 1429 à 1942. Cet ouvrage raconte cinq cents ans de Gloire Française. Il est un cri de foi, d'amour et d'espérance. On ne saurait lui attribuer sans mentir une signification politique ». Il contient des écrits de G. Duhamel, P. Valéry, J. Cocteau, etc., et a permis de « verser 4 millions au Secours National ». Guitry réfute également les accusations d'avoir reçu des officiers allemands sur la scène ou comme convives, d'avoir écrit ou inspiré les émissions radiophoniques de M. Hérold-Paquis (« quelle gifle à ma vanité bien connue ! »), d'avoir servi la propagande allemande, d'avoir reçu le général von STÜLPNAGEL... Quant à la collaboration avec l'ennemi, Guitry souligne qu'il a refusé devant témoins une proposition de 3 millions de la Continental pour tourner un film, ne désirant « travailler qu'avec des français », et a traité avec Harispuru pour *Désirée Clary*. Il a ensuite eu des soucis avec la censure allemande, qui a refusé et empêché la représentation de deux de ses pièces. Il a subi l'occupation de ses maisons à Versailles, Saint-Tropez et Cap d'Ail... Etc. Il n'y a aucun chef d'accusation contre lui, sinon la rumeur publique...

« Collaborateur - c'est bien vite dit. A-t-on l'intention de réunir sous ce vocable damné tous ceux qui, de 40 à 44, manifestèrent leur activité professionnelle ? Si c'est cela, que tous les auteurs dramatiques représentés, que tous les acteurs ayant joué, que tous les écrivains ayant écrit, que tous les conférenciers ayant parlé, que tous les prêtres ayant prêché, que tous les danseurs ayant dansé, que tous les pianistes, que tous les violonistes soient à Drancy eux-mêmes. Et je vais plus loin. Que tous ceux qui tentèrent en vain de publier leurs ouvrages, de faire représenter leurs pièces ou de tourner des films pendant l'occupation soient arrêtés aussi. Ce n'est pas parce que les Allemands les ont tenus à l'écart qu'ils doivent être considérés comme des résistants volontaires. Il ne faut pas que leurs échecs puissent leur conférer le pouvoir aujourd'hui de juger nos actions, de nous déshonorer et de nous maintenir en prison après avoir ameuté contre nous l'opinion publique »... Exercer sa profession sous l'œil de l'occupant était au contraire une manière de résister à l'emprise étrangère : il cite à ce propos un quatrain que Maurice Donnay lui adressa le lendemain de la première de *Vive l'Empereur*. Ayant eu le courage d'exercer sa profession, « j'ai créé un climat à la faveur duquel d'autres se sont fait jouer - et non des moindres : Paul Claudel, Édouard Bourdet, Jean Cocteau, Jean Anouilh »... Or puisqu'aucun d'entre eux n'est aujourd'hui incarcéré, il déduit que « c'est plutôt quarante années de réussite et de bonheur qu'on ne me pardonne pas »... Et d'ailleurs on lui en veut surtout du bien qu'il a fait : 22 représentations de bienfaisance, 9 galas, 10 millions de secours versés... Quant à avoir « vu des Allemands », il le reconnaît volontiers, car il avait fallu solliciter, en tant que Président de l'Union des Arts, l'autorisation de rouvrir les théâtres ; puis, sollicité lui-même à son tour, il intervint pour faire libérer ou adoucir la détention de compatriotes tels que le fils de Georges Clemenceau, Mme Henri Matisse, le fils d'Huguette Duflos, le fils d'Albert Willemetz, Pierre Masse, etc. Il indique les noms de plusieurs personnalités qui peuvent servir de témoins de son dévouement, dont Mgr Suhard, archevêque de Paris... « Que l'on questionne Jean Cocteau et Louis Beydts au sujet de mes interventions tant pour Marcel Lattès, Jean Wiener, Reynaldo Hahn, que pour Fernand Ochsé et Max Jacob. Que l'on

Arrêté chez moi le 23 août der-
-nier, vers 10 heures du matin, par six
hommes armés jusqu'aux dents, mais
qui n'étaient pourvus d'aucun mandat
d'amener, j'ai été conduit à pied, vêtu
d'un pyjama, jusqu'à la mairie du 7^e
arrondissement.
Un assassin pris sur le fait n'eut
pas de traité avec plus de dignité.
Je raconterai plus tard en détail
toutes les circonstances de cette arresta-
-tion arbitraire, mon séjour au dépôt,
mon passage au Vel 'd'Hiv' - et enfin
d'arrivée à Drancy où je suis ~~arrêté~~
interné depuis six semaines.
Demandez-moi : je suis en prison ?
Mandé je demande ce dont je suis
accusé, on me répond :
- D'être un "collaborateur notoire."

questionne Madame la Maréchale Joffre à qui j'ai fait rendre après huit jours de démarches sa maison de Louveciennes où repose le corps du Maréchal et que les Allemands, hélas ! occupaient. Pour me prouver sa reconnaissance la Maréchale m'offrit la médaille militaire et le fanion du vainqueur de la Marne. Que l'on questionne enfin Tristan BERNARD qui grâce à moi, grâce à moi seul, n'est resté que trois jours à Drancy parce que je me suis offert à y prendre sa place. Cette place, je l'occupe aujourd'hui - mais bien contre mon gré ! »

On joint : la copie dactylographiée faite par le commissaire Duez (9 p. in-4) ; une dactylographie établie par la secrétaire de Guitry, intitulée *Ma Défense* (21 p. in-4), et signée 2 fois au crayon, version un peu différente et augmentée, notamment d'un post-scriptum daté : « Prisons de Fresnes, le 20 octobre 1944 », révélant la découverte d'un dossier du bureau de Propagande et Censure allemandes concernant sa pièce *Le Dernier Troubadour*, refusée par le Lieutenant Luckt car elle « serait un véritable régal pour les Gaullistes ».

Ancienne collection André BERNARD (*Sacha Guitry, la collection André Bernard*, 2011, n° 586).



108

HUGO Victor (1802-1885).

Recueil de l'Académie des jeux floraux (Toulouse, M.-J. Dalles ; 4 livraisons : 1818-1819, 1820 et 1821) ; rel. en 3 vol. in-8, veau blond glacé, sur les plats encadrements de filets dorés à la Duseuil, dos lisses ornés à la grotesque, bordure intérieure de filets dorés (*reliure de l'époque*).

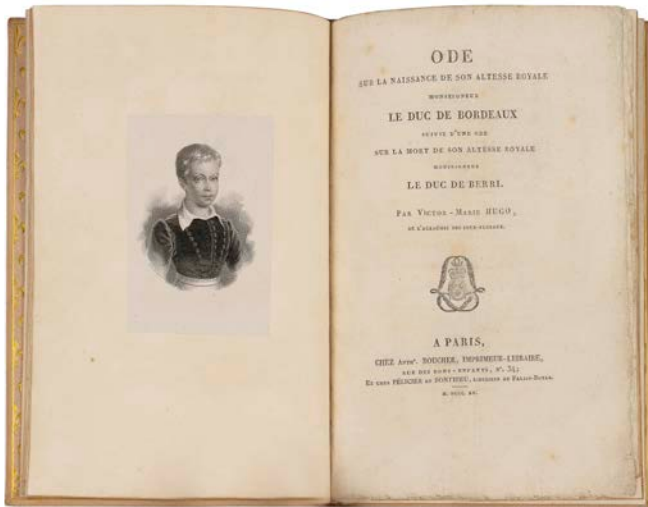
1 500 / 2 000 €

Réunion des rares fascicules dans lesquels parurent les premiers vers de Victor Hugo jamais publiés. Peut-être l'exemplaire de Victor Hugo.

Volume I : années 1818-1819, contenant *La Mort du duc d'Enghien* d'Eugène Hugo (1818) ; et en 1819, *l'Ode sur le rétablissement de la statue d'Henri IV*, *Les Vierges de Verdun* et *Les Derniers Bardes*. Volume II : 1820, contenant *Moïse sur le Nil*, *Le Jeune Banni* et *Les Deux Âges*. Volume III : 1821, contenant *Quiberon*. Hugo reprit ces poèmes dans ses *Odes et Poésies diverses* (1822), son premier recueil de vers.

Peut-être l'exemplaire personnel de Victor Hugo, selon le grand bibliophile René Descamps-Scrive, qui a porté cette note au crayon au verso du feuillet de garde du premier tome : « Cet exemplaire est vraisemblablement celui de Victor Hugo. Voir l'exemplaire des *Nouvelles odes funambulesques* dans une reliure similaire avec un envoi de l'auteur au maître ».

Provenance : Victor Hugo (?), René Descamps-Scrive (ex-libris).



109

HUGO Victor (1802-1885).

Ode sur la naissance de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Bordeaux, suivie d'une Ode sur la mort de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Berri (Paris, Boucher, Pélicier et Ponthieu, 1820) ; in-8, maroquin crème, dos à nerfs, encadrement intérieur de fleurs de lys dorées et d'un listel de maroquin bleu, doublures et gardes de soie beige, tranches dorées (Marius Michel).

1 200 / 2 000 €

Très rare plaquette à tirage restreint de ces deux odes publiées dans *Le Conservateur littéraire*. Cet exemplaire est enrichi du portrait du duc de Bordeaux, par Fontaine, tiré sur papier de Chine avant la lettre ainsi que d'une **L.A.S. de Victor Hugo** au peintre Adrien DAUZATS (1846 ; 1 p. in-12), envoyant deux stalles, et s'achevant par deux vers : « Le Béarnais, dit-il, est un mince équipage / Mais s'il en avait plus, vous auriez davantage ! »

Exemplaire cité par Carteret (I, 388) et Vicaire (IV, 228).

Provenance : J. NOILLY (ex-libris) ; Léon RATTIER (ex-libris) ; Docteur LUCIEN-GRAUX (ex-libris) ; Pierre DUCHÉ (ex-libris).

Petites rousseurs, reliure passée et tachée.

110

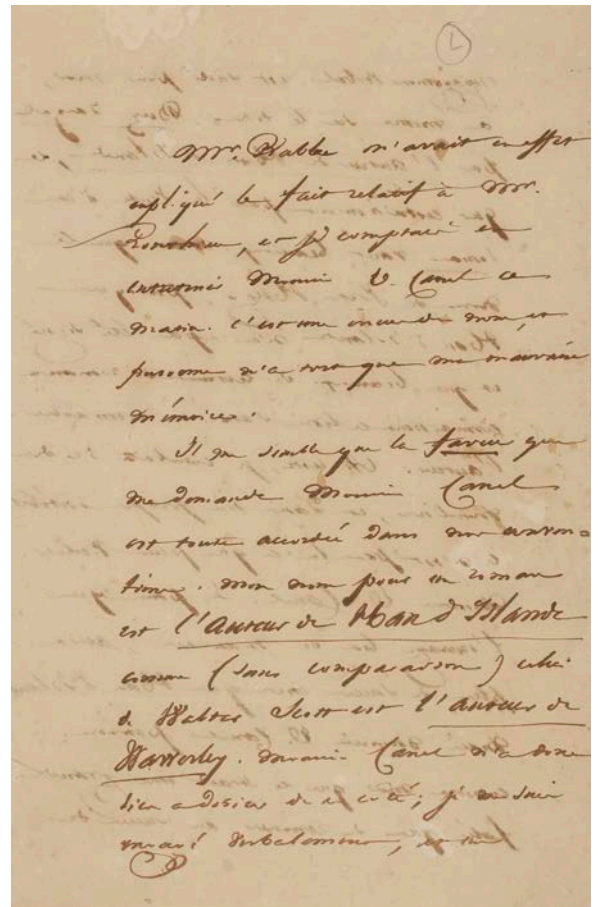
HUGO Victor (1802-1885).

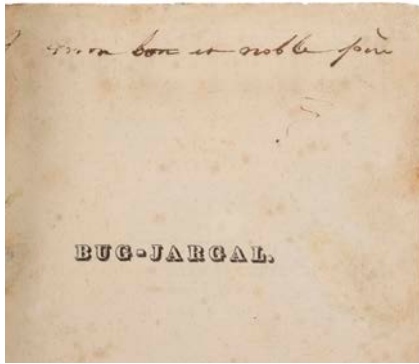
L.A.S. « Victor H », 19 novembre 1825, à Urbain CANEL ; 2 pages et demie in-8, adresse avec cachet de cire rouge à ses armes.

1 000 / 1 500 €

Lettre à son éditeur au sujet de la publication de *Bug-Jargal*.

Alphonse RABBE lui a « expliqué le fait relatif à M^r Ponthieu [...] C'est une erreur de nom, et personne n'a tort que ma mauvaise mémoire. Il me semble que la faveur que me demande Monsieur Canel est toute accordée dans nos conventions. Mon nom pour un roman est *l'Auteur de Han d'Islande* comme (sans comparaison) celui de Walter Scott est *l'Auteur de Waverley*. Monsieur Canel n'a donc rien à désirer de ce côté ; je me suis engagé verbalement, et un engagement verbal est sacré pour moi, à mettre sur le titre, *Bug-Jargal par l'auteur de Han d'Islande*, ce qui certainement pour la vente d'un roman vaut beaucoup mieux que le nom de *Victor Hugo*, puisque *Han d'Islande* n'en a pas été signé et que beaucoup de lecteurs de romans connaissent ce livre sans en connaître l'auteur. Au reste, je combats ici des moulins, et dans son propre intérêt ce n'est pas là ce que peut vouloir Monsieur U. Canel. Je pense que l'ouvrage bon ou mauvais, aura plus de succès encore que *Han d'Islande*, mais Monsieur U. Canel pensera comme moi que ce serait une grande folie que de renoncer au succès de *Han d'Islande* pour accroître celui-ci...





111

HUGO Victor (1802-1885).

Bug-Jargal (Paris, Urbain Canel, 1826) ; in-12, demi-veau bleu nuit, dos lisse orné, tranches marbrées, étui moderne de papier (*reliure de l'époque*).

5 000 / 7 000 €

Édition originale sur papier vélin fort, rarissime, du premier roman de Victor Hugo.

Envoi autographe signé sur le faux-titre à son père, le général Hugo : « à mon bon et noble père », signé d'un paraphe.

Frontispice de Deveria sur Chine.

Ce premier roman écrit par Victor Hugo parut en une première version dans *Le Conservateur littéraire* en 1820, mais ne parut en édition définitive en librairie qu'en 1826, soit trois ans après *Han d'Islande*.

Rousseurs, restaurations habiles aux mors et aux coiffes.

Provenance : F. Moderato (ex-libris manuscrit), Albert Natural (ex-libris).

112

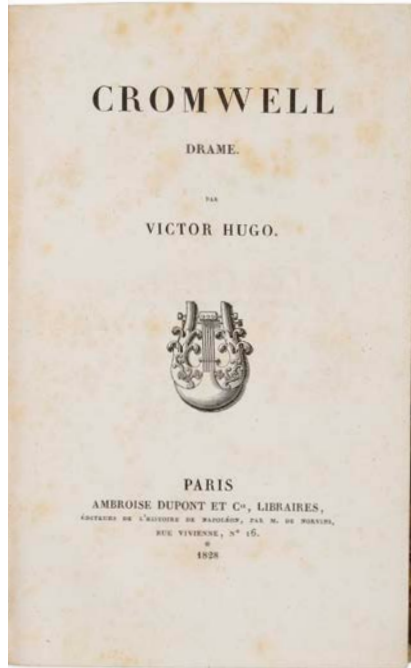
HUGO Victor (1802-1885).

Cromwell (Paris, Ambroise Dupont et Cie, 1828) ; in-8, demi-basane blonde, dos lisse orné, tranches marbrées (*reliure de l'époque*).

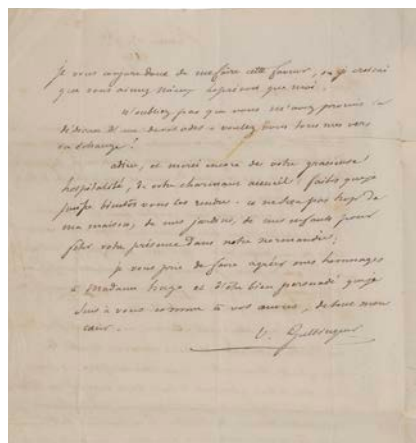
700 / 800 €

Édition originale, un des rares exemplaires sur vélin fin.

Il est enrichi d'une L.A.S. d'Ulric GUTTINGUER à V. Hugo, Rouen, 14 septembre 1827 (1 p. 1/2



in-4, adresse). « Mon cher confrère, Voici le livre dont j'ai eu l'indiscrétion de vous parler, où le bon goût trouvera peu à reprendre, je crois, et le génie rien à remarquer. Composition molle et ordinaire, dépourvue de cette couleur qui n'a pas de nom et que je cherche de toutes mes faibles forces. Je n'ai quitté Paris qu'après avoir vu *Hamlet* dont toutes les scènes sont vivantes dans mon âme, comme celles de ma propre vie. Le succès m'a presque autant enivré que la pièce, je reviens furieux contre les classiques. C'en est fait des épiciers français, des français du *Constitutionnel*, et de la rue St-Denis. Sans cette ignoble censure, nous serions près d'avoir un théâtre national, et nous verrions bientôt le triomphe de *Cromwell*. Mon cher confrère, il serait bien noble et bien



généreux à vous de m'envoyer en échange de mes trois volumes la feuille d'épreuves qui contient l'admirable discours de Milton à ce surnois de Cromwell, vous feriez une chose bien aimable, car je ne peux attendre un mois pour me réciter ces beaux vers, "Pour les dire à tous ceux dont je veux être aimé". Je vous conjure donc de me faire cette faveur, ou je croirai que vous aimez mieux Le Prévost que moi. N'oubliez pas que vous m'avez promis la dédicace d'une de vos odes. Voulez-vous tous mes vers en échange ? Adieu, et merci encore de votre gracieuse hospitalité, de votre charmant accueil. Faites que je puisse bientôt vous les rendre. Ce ne sera pas trop de ma maison, de mes jardins, de mes enfants pour fêter votre présence dans notre Normandie »...



113

[HUGO Victor (1802-1885)].

Tiré à part de la revue *La Psyché, Choix de pièces en vers et en prose* (Paris, Corréard Jeune, juin 1829) ; in-12 (16,6 x 10,8 cm), [19 p.], demi-maroquin à coins crème, dos à nerfs, tête dorée (*reliure du début du XX^e siècle*).

1 000 / 1 200 €

Très rare tiré à part de la revue *La Psyché*, orné d'un portrait de V. Hugo jeune en frontispice par F. Salmon, et comprenant quatre poèmes au total : *Le Pas d'armes du roi Jean* par Victor Hugo ; *La Dédicace de Saint-Denis* par Ernest Fouillet ; *Sur la Loire* par Alexandre Dumas ; *Illusions* par Charles Lassailly.

La reliure est attribuable à Marius Michel.

114

HUGO Victor (1802-1885).

Hernani ou l'Honneur castillan (Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830) ; in-8, 2 ff. et VII-154 p., reliure de l'époque, demi-veau vert olive, dos orné, plats de papier glacé vert émeraude.

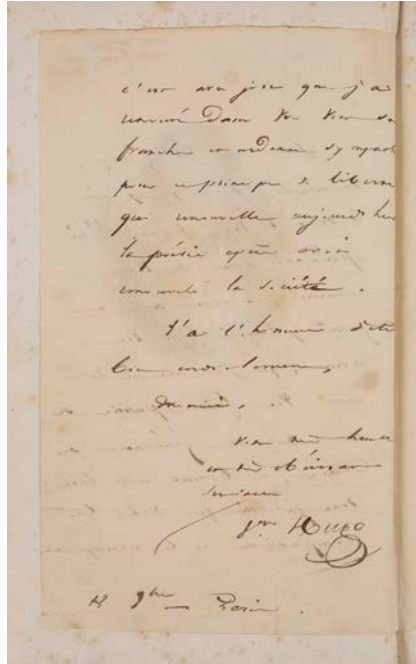
400 / 500 €

Édition originale.

Ce drame fameux, qui a donné lieu à une bataille homérique entre romantiques et classiques, fut créé au Théâtre-Français le 25 février 1830.

Le relieur n'a pas conservé le catalogue de l'éditeur.

Ex-libris armorié de la comtesse Julie Samoyloff Pahlen. [La comtesse Giulia SAMOYLOFF (1803-1875), séparée de son mari, d'une grande beauté, tenait un brillant salon à Milan ; mélomane distinguée, elle était amie de Rossini, et Liszt lui a dédié sa transcription des *Soirées musicales de Rossini*.]



à Paris sur le théâtre de la Porte Saint-Martin le 12 mars 1830 (Paris, Bézou, 1830). - Oh ! Qu'enni ou Le Mirliton fatal, parodie d'*Hernani* en cinq tableaux par MM. Brazier et Carmouche, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Gaîté le 16 mars 1830 (Paris, R. Riga, 1830). - *Réflexions d'un infirmier de l'hospice de la Pitié sur le drame d'Hernani de M. Victor Hugo* (Paris, Roy-Terry, 1830).

Exemplaire enrichi de documents : - 2 quatrains manuscrits en hommage à Hugo ; - lithographie aquarellée *Enfoncé Racine* (21,5 x 25,5 cm) ; - portrait de Victor Hugo gravé par Pollet (in-8) ; - L.A.S. de Victor HUGO à Maxime Vernier, novembre [1829] (2 p. in-8) ; - portrait gravé de Victor Hugo d'après Jullien (in-8) ; - lithographie de V. Ratier, d'après Deveria, représentant la dernière scène d'*Hernani*. (22 x 21,6 cm, pliée) ; - lithographie dépliant en noir de Pierre Langlumé, *Sublime d'Hernani, plat romantique* (21,3 x 26 cm) ; - 2 gravures aquarellées de Louis Maleuvre représentant les actrices Mlle Mars et Mlle Despréaux dans leur costume de scène.

Petites rousseurs, déchirures marginales, petits manques marginaux, reliure frottée, charnière supérieure cassée, volume en partie désolidarisé de la reliure.

116

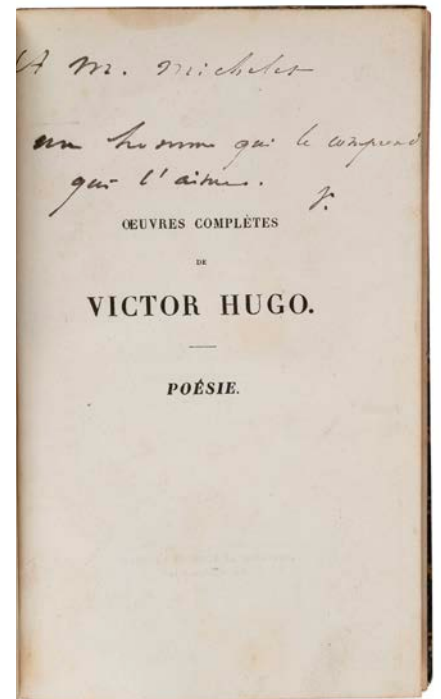
HUGO Victor (1802-1885).

Les Chants du crépuscule (Paris, E. Renduel, 1835) ; in-8, demi-cuir de Russie noir à coins, filet doré sur les plats, dos lisse orné d'encadrements de filets dorés, couverture et dos conservés, étui (A. Cuzin).

1 000 / 1 500 €

Édition originale, comportant, en fin de volume, le catalogue de l'éditeur Renduel.

Provenance : Louis BARTHOU (ex-libris).



115

HUGO Victor (1802-1885).

Hernani ou l'Honneur castillan (Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830) ; in-8, 2 ff. et VII-154 p., relié avec 4 parodies contemporaines, 5 ouvrages en un vol. demi-marroquin à grain long rouge à coins, dos lisse orné de motifs dorés (Hering & Muller).

1 500 / 2 000 €

Édition originale d'Hernani, reliée avec quatre parodies contemporaines de la pièce. Exemplaire du tout premier tirage avec « Vous êtes mon seigneur, vaillant et généreux ! » à la scène V de l'acte III.

On a relié à la suite 4 parodies : - *Harnali ou La Contrainte par cor*, parodie en cinq tableaux et en vers par M. Auguste de Lauzanne, représentée pour la première fois à Paris sur la scène du théâtre du Vaudeville (Paris, Bézou, 1830). - *N, I, NI, ou Le Danger des Castilles*, amphigouri-romantique, en cinq actes et en vers sublimes, mêlés de prose ridicule, par MM. Carmouche, de Courcy et Dupeuty. Musique classique, ponts-neufs, etc, arrangés par M. Alexandre Piccini. Représentée pour la première fois

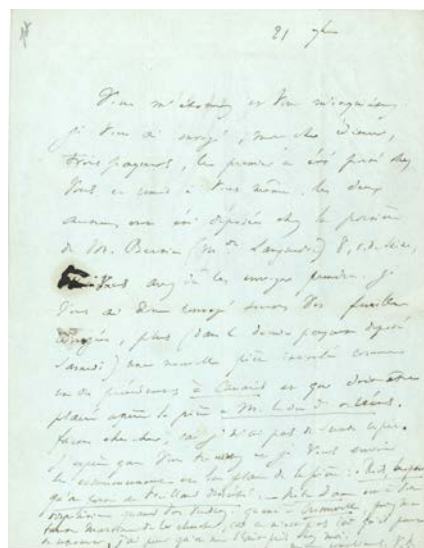
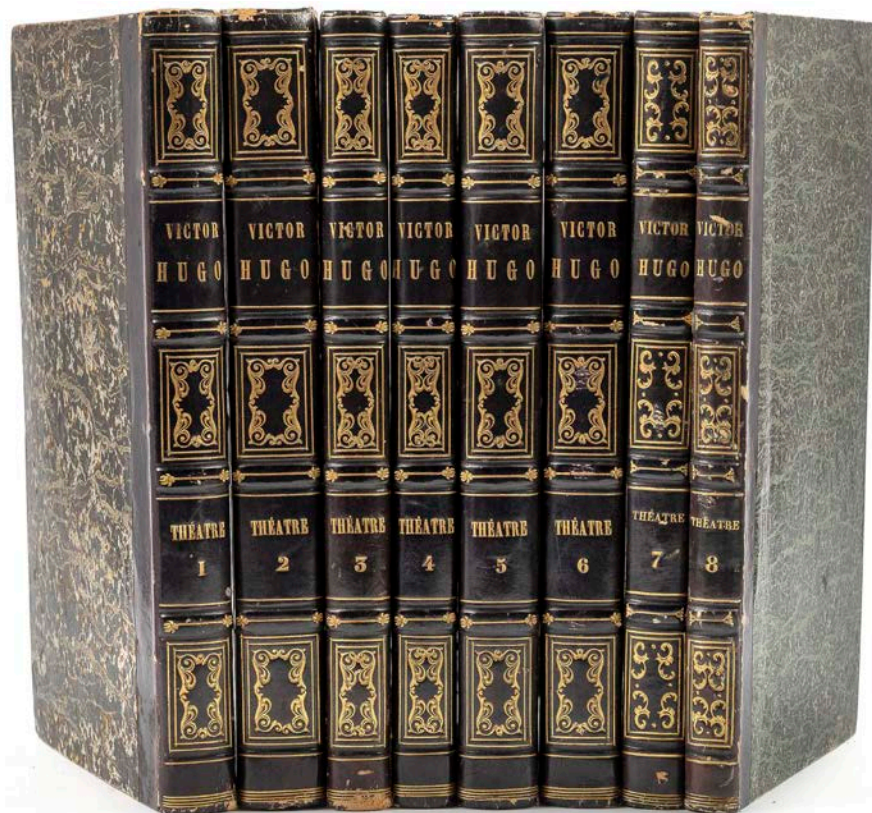
HUGO Victor (1802-1885).

L.A.S. « V.H. », 21 septembre [1835], à Eugène RENDUEL ; 1 page in-4 sur papier vert d'eau, adresse.

1 000 / 1 500 €

À son éditeur au sujet de la préparation des *Chants du crépuscule*.

« Vous m'étonnez et vous m'inquiétez. Je vous ai envoyé, mon cher éditeur, trois paquets, le premier a été porté chez vous et remis à vous-même. Les deux autres ont été déposés chez la portière de M. Bertin [...] où vous avez dû les envoyer prendre. Je vous ai donc renvoyé toutes vos feuilles corrigées, plus (dans le dernier paquet déposé samedi) une nouvelle pièce intitulée comme une des précédentes à *Canaris* et qui doit être placée après la pièce à *M. le duc d'Orléans*. Faites chercher car je n'ai pas de seconde copie. J'espère que vous trouverez et je vous envoie le commencement et le plan de la pièce : ô *Rois le pain qu'on porte au vieillard desséché* [Conseil] – *Notre-Dame* est à votre disposition quand vous voudrez. Quant à *Cromwell*, priez ma tante Martine de le chercher, car ce n'est pas ici qu'il peut se trouver. J'ai peur qu'on ne l'ait pris chez moi »...

**HUGO Victor (1802-1885).**

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame, t. I-VIII (Paris, Renduel, puis Delloye, puis Michaud, 1836-1843) ; ens. 8 vol. in-8 demi-veau glacé aubergine à coins, dos à nerfs dorés, tranches marbrées (reliure de l'époque).

3 500 / 4 000 €

Éditions originales de *Ruy Blas* et *Les Burgraves* ; les autres titres sont en nouvelles éditions chez Renduel.

Exemplaire de l'acteur JOANNY (Jean-Bernard Brisebarre, dit -, 1775-1849), enrichi au faux-titre du premier volume d'un **envoi** autographe : « À Monsieur Joanny Victor Hugo » ; Joanny fut le créateur des rôles de Don Ruy Gomez, dans *Hernani*, ainsi que de Saint-Vallier dans *Le Roi s'amuse*.

Ces volumes sont ornés d'illustrations de Tony Johannot, Louis Boulanger, ou encore Camille Rogier, gravées à l'eau-forte sur Chine par W. et E. Finden.

Bel ensemble en reliures romantiques uniformes, en bel état (minimes défauts d'usage).

HUGO Victor (1802-1885).

Odes et Ballades – Les Orientales – Les Feuilles d'automne. Les Chants du Crépuscule. – Les Voix intérieures. Les Rayons et les Ombres. (Paris, Charpentier, 1841) ; 4 volumes in-12, reliures romantiques uniformes demi-chagrin vert foncé, plats de papier chagriné vert tendre, encadrés d'un double filet, chiffre V.M doré au centre, dos lisse orné, tranches dorées (reliure de l'époque).

600 / 800 €

Premières éditions au format in-12 réalisées par Charpentier, dont il n'a pas été tiré de grands papiers, dans des reliures romantiques uniformes.

Envois et notes au crayon en tête de chaque volume : « Pour ma Jeanne VH (ou VM ?) à Thérèse de Guré (?) ».



120

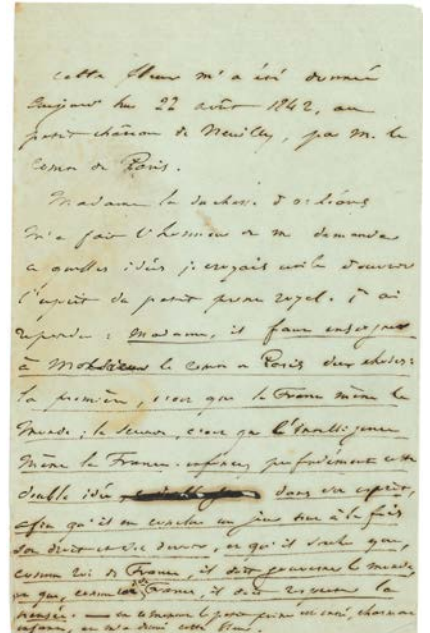
HUGO Victor (1802-1885).

Le Rhin (Paris, H. L. Delloye, 1842) ; 2 vol. in-8, demi-veau bleu, dos lisse romantique orné en tête du chiffre couronné A. O. en tête, tranches jaspées (reliure de l'époque).

2 000 / 2 500 €

Édition originale, parue dans les Œuvres complètes de Victor Hugo.

Jolie reliure romantique de l'époque, au chiffre couronné d'Antoine d'Orléans, duc de MONTPENSIER, un des fils de Louis-Philippe.



121

HUGO Victor (1802-1885).

MANUSCRIT autographe, 22 août 1842 ; 1 page in-8 sur papier bleu, accompagnée d'une fleur séchée.

2 000 / 2 500 €**Programme pour le futur roi de France.**

[Fils aîné de Louis-Philippe, Ferdinand-Philippe duc d'Orléans fut tué dans un accident de voiture à Neuilly le 13 juillet 1842, à l'âge de 32 ans, laissant un fils de quatre ans, le comte de Paris, appelé à lui succéder.]

« Cette fleur m'a été donnée aujourd'hui 22 août 1842, au petit château de Neuilly, par M. le comte de Paris. Madame la duchesse d'Orléans m'a fait l'honneur de me demander à quelles idées je croyais utile d'ouvrir l'esprit du petit prince royal. J'ai répondu : Madame il faut enseigner à Monsieur le Comte de Paris deux choses : la première, c'est que la France mène le monde ; la seconde, c'est que l'intelligence mène la France ; enfoncez profondément cette double idée dans son esprit, afin qu'il en conclue un jour tout à la fois son droit et ses devoirs, et qu'il sache que, comme roi de France, il doit gouverner le monde, et que, comme roi de France, il doit respecter la pensée. – En ce moment le petit prince est entré, charmant enfant, et m'a donné cette fleur ».



122

HUGO Victor (1802-1885).

DESSIN original, **Paysage au burg**, 1842 ; signé et daté en bas à droite « V.H. 20 7^{bre} 1842 » ; lavis d'encre brune, plume et encre brune sur papier ; 9 x 18,7 cm.

40 000 / 50 000 €

Beau paysage.

Un château-fort médiéval, au bord d'un lac ou d'un fleuve sur lequel est un bateau à voiles ; au premier plan, une rangée d'arbres descend vers l'étendue d'eau, au bord de laquelle on devine quelques chaumières. Une partie de l'étendue d'eau est laissée en réserve, créant un bel effet de lumière. Les paysages de Victor Hugo sont parfois topographiques, mais ils relèvent souvent de la fantaisie. Il semble que ce paysage relève de l'imaginaire, plus que d'un souvenir de voyage. Le dessinateur est à rapprocher de ceux faits sur ses carnets, lors du voyage sur le Rhin, dont le récit, *Le Rhin*, fut publié en cette année 1842.

Provenance : Louis BARTHO (vente, 4-6 novembre 1935, II, n° 1046, 46°).

HUGO Victor (1802-1885).

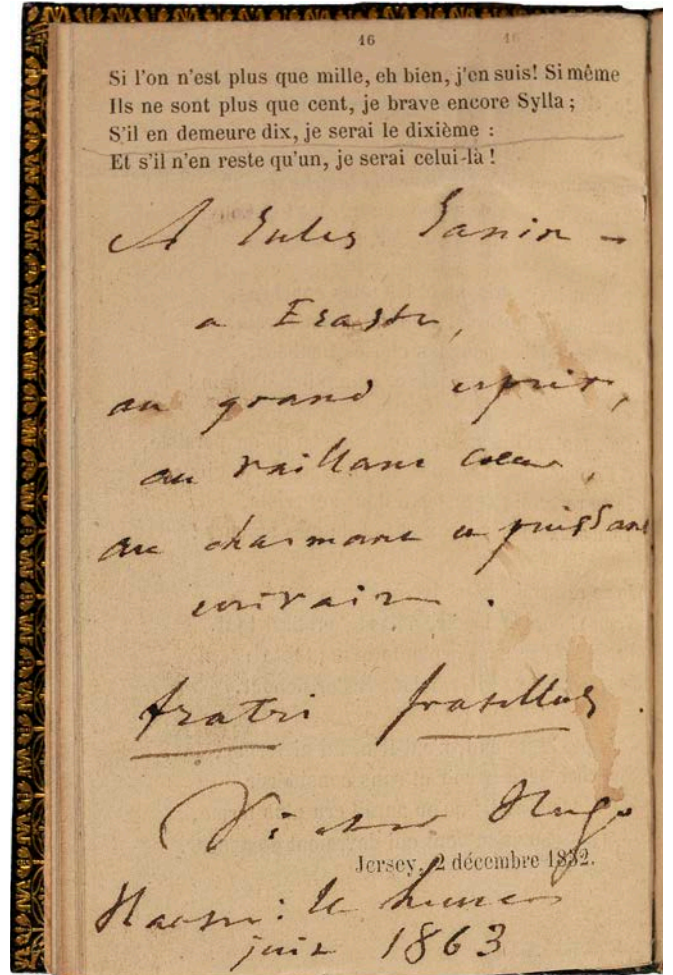
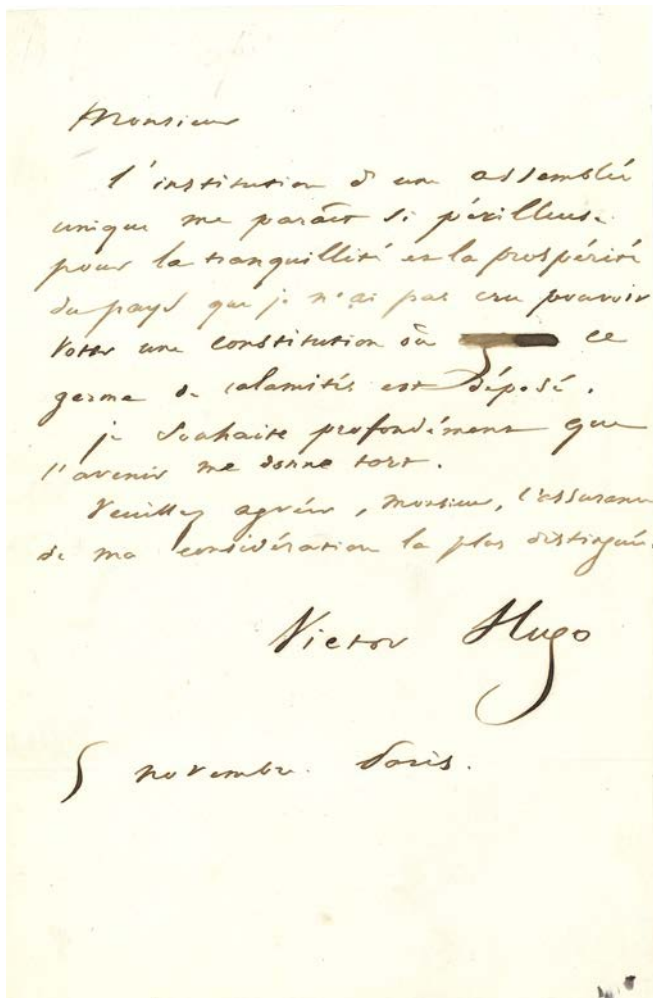
L.A.S. « Victor Hugo », Paris 5 novembre [1848] ; 1 page in-8.

1 000 / 1 500 €

Au lendemain du vote de la Constitution de 1848.

« L'institution d'une assemblée unique me paraît si périlleuse pour la tranquillité et la prospérité du pays que je n'ai pas cru pouvoir voter une constitution où ce germe de calamités est déposé. Je souhaite profondément que l'avenir me donne tort »...

[Cette Constitution, adoptée le 4 novembre par l'Assemblée constituante, organisait le pouvoir entre une assemblée unique et un Président de la République, tous élus au suffrage universel. Le 10 décembre suivant, Louis-Napoléon Bonaparte était élu à la Présidence, et en mai 1849, Victor Hugo devenait représentant de la Seine.]



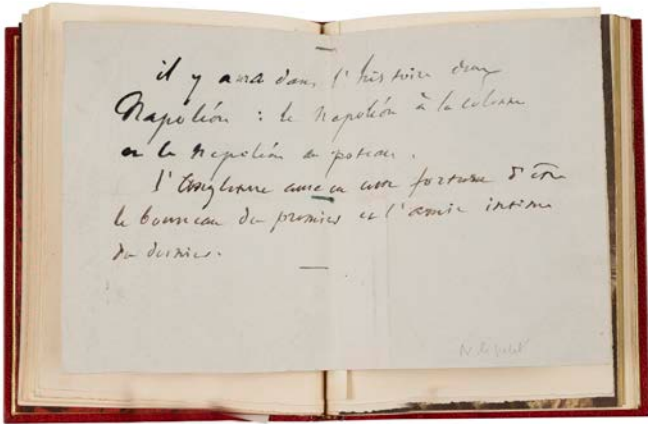
HUGO Victor (1802-1885).

Joyeuse vie [Bruxelles, 1853] ; in-32 (11,1 x 7 cm) de 16 pages ; reliure janséniste maroquin noir, dos lisse, titre doré, petite dentelle intérieure, contreplats et gardes de papier peigné, tête dorée (reliure de l'époque).

1 000 / 1 500 €

Rare tiré à part de 4 poèmes des Châtiments, daté 2 décembre 1852 (jour anniversaire du coup d'État de Napoléon III), destiné à être introduit par lettre en France.

Bel **envoi** autographe signé à Jules JANIN, sur la dernière page : « A Jules Janin, à Eraste, au grand esprit, au vaillant cœur, au charmant et puissant écrivain. *Fratri fratellus*. Victor Hugo Hauteville House, juin 1863 ».



125

HUGO Victor (1802-1885).

Victor Hugo à Louis Bonaparte (Jersey, Imprimerie Universelle, [1855]) ; in-16 carré, maroquin rouge, dos lisse, doublure de même peau ornée d'un filet doré, gardes de soie moirée rouge, tête dorée, couverture muette conservée, étui (G. Cretté succ. de Marius Michel).

4 000 / 5 000 €

Édition originale de cette rare plaquette de 14 pages.

Exemplaire enrichi des pièces suivantes montées sur onglets :

- 2 L.A.S. « Napoléon Bonaparte » de **NAPOLÉON III**, la première de 1849 adressée à Victor Hugo : « Paris ce vendredi 22. Mon cher Collègue Voici un passage sur papier de ma main, il est fort mal écrit, mais j'ai voulu vous en envoyer l'original. Quand vous l'aurez lu, vous me donnerez vos conseils. Recevez l'expression de toute ma vive amitié ». La seconde, de 1850, est destinée à un officier chargé de récupérer au domicile de Victor Hugo le manuscrit de ses mémoires que le président Louis Bonaparte lui a confié, un an auparavant, pour relecture.

- Une **violente note autographe de Victor HUGO contre Napoléon III**, au dos d'une facture de traiteur datée du 10 janvier 1853 : « Il y aura dans l'histoire deux Napoléon : le Napoléon à la colonne et le Napoléon au poteau. L'Angleterre aura eu cette fortune d'être le bourreau du premier et l'amie intime du dernier ».

- Une belle photographie (13,8 x 10 cm) de Victor Hugo prise à Jersey en 1855.

Provenance : Louis BARTHOU (ex-libris, II, n° 574), Jean Inghessi (ex-libris).

126

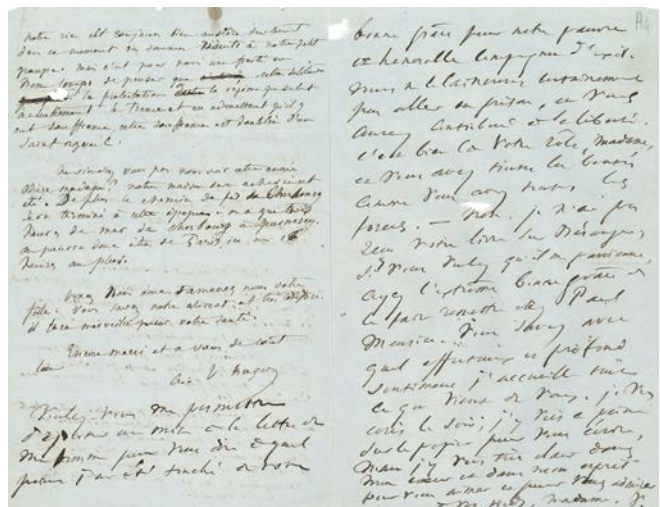
HUGO Victor (1802-1885).

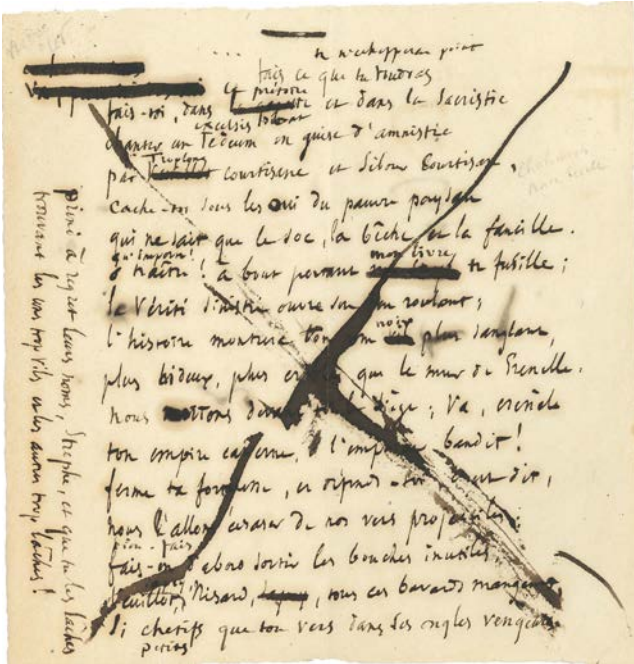
L.A.S. « V. », à la suite d'une L.A.S. « Ad. V. Hugo » de sa femme, [Guernesey, 1858, à Louise COLET] ; 3 pages in-8 sur papier bleuté (quelques petits trous).

1 000 / 1 500 €

Belle lettre à deux mains sur la vie des Hugo en exil.

Adèle Hugo s'inquiète de la santé de Louise et la remercie : « C'est charmant à vous chère dame de vous occuper ainsi de nos misères. Elles sont grandes, je vous assure, et si nous ne rencontrions pas de temps à autre de nobles âmes comme la vôtre nous serions bien embarrassés. [...] Vous pouvez parfaitement remettre votre collecte à Mme Meurice, elle sera d'ailleurs enchantée de vous voir, c'est une charmante femme et qui aime nos amis. [...] Notre vie est toujours bien austère surtout dans ce moment où nous sommes réduits à notre petit groupe. Mais c'est pour moi une fierté en même temps de penser que cette solitude est la protestation contre le régime que subit actuellement la France et en admettant qu'il y eut souffrance, cette souffrance est doublée d'un saint orgueil. Reviendrez-vous pour nous voir cette année chère Madame ? Notre maison sera achevée cet été. De plus le chemin de fer de Cherbourg sera terminé à cette époque. On n'a que trois heures de mer de Cherbourg à Guernesey. On pourra donc être de Paris ici en 16 heures au plus »... Victor Hugo ajoute à la suite : « Voulez-vous me permettre d'ajouter un mot à la lettre de ma femme pour vous dire à quel point j'ai été touché de votre bonne grâce pour notre pauvre et honorable compagnon d'exil. Nous ne le laisserons certainement pas aller en prison, et vous aurez contribué à sa liberté. C'est bien là votre rôle, Madame, et vous avez toutes les bontés comme vous avez toutes les forces. Non je n'ai pas reçu votre livre sur Béranger. Si vous voulez qu'il me parvienne, ayez l'extrême bonne grâce de le faire remettre chez Paul Meurice. Vous savez avec quel affectueux et profond sentiment j'accueille tout ce qui vient de vous. Je vous écris le soir, j'y vois à peine sur le papier pour vous écrire, mais j'y vois très clair dans mon cœur et dans mon esprit pour vous aimer et pour vous admirer ».



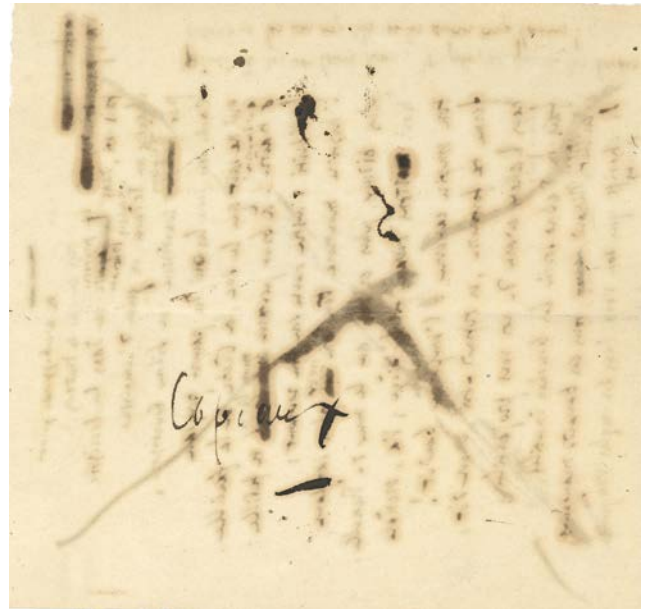


au recto et au verso de deux bandes de papier vergé (14 x 31 et 16 x 35 cm, découpe en haut du premier), en partie biffés.

« On ne vend point Pinard comme on vendrait Lola.
Ferez-vous acheter bien cher par le Khédivé
Suin promenant aux bois sa beauté malade ?
Rouher en femme, certe, aurait beaucoup d'appas,
Mais faites-moi Sultan, et je n'en voudrais pas »...

Pour le poème **Un Président** dans **Les Années funestes** (pièce XXV), environ 25 vers jetés sur 2 bandes de papier (10 x 21,5 et 10 x 33 cm), dont un fragment de prospectus de The Social Progress Association.

« Est-ce ma faute à moi s'il s'appelle Brunet ? [...] Son tréteau paraît noble auprès de son prétoire. [...] On a un président et un Brunet ad hoc »...



127

HUGO Victor (1802-1885).

5 MANUSCRITS autographes, [1869-1877] ; 5 feuillets formats divers.

3 000 / 4 000 €

Ensemble de « copeaux » pour son œuvre poétique.

[Hugo avait nommé « copeaux » (le terme figure au dos du premier feuillet de cet ensemble) ces morceaux de papier sur lesquels il jetait les premiers jets de vers, qu'il biffait ensuite une fois qu'il les avait réutilisés dans son œuvre.]

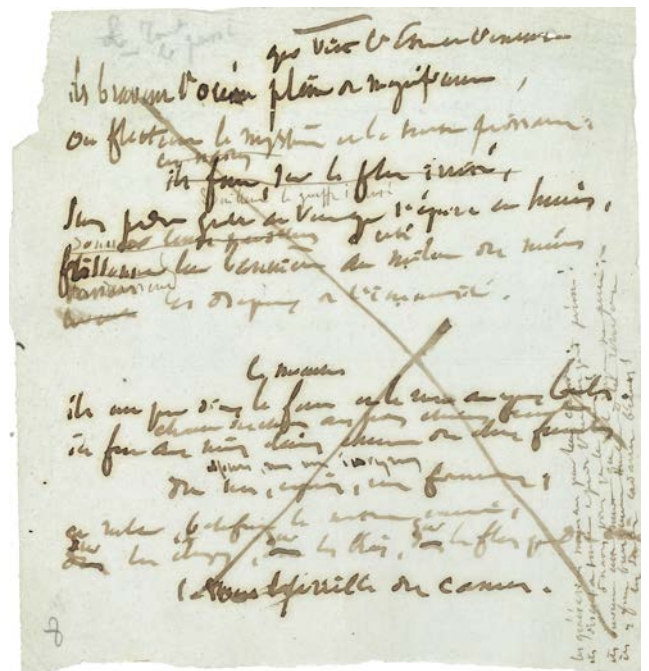
Pour les **Nouveaux Châtiments** (composés vers 1869). 19 vers sur une page in-12, portant au dos le titre « Copeaux », avec ratures et corrections, biffé de deux traits en croix.

« Tu n'échapperas point.
Fais ce que tu voudras.
Fais-toi, dans le prétoire et dans la sacristie
Chanter un Te Deum en guise d'amnistie
Par Troplong courtisane et Sibour courtisan,
Cache-toi sous les oui du pauvre paysan
Qui ne sait que le soc, la bêche et la faucille.
Qu'importe ! à bout portant mon livre te fusille »...

Pour **Tout le passé et tout l'avenir** [écrit en 1854, publié en 1877 dans la nouvelle série de **La Légende des Siècles**, XIX]. Une vingtaine de vers sur 1 page in-12 (11,5 x 13 cm) sur papier bleuté, avec ratures et corrections, biffé de deux traits en croix.

« Ils bravent l'océan plein de magnificence,
Où flottent le mystère et la toute-puissance ;
Ils font sur le flot irrité Ils souillent le gouffre irrité,
Sans prendre garde au vent qui s'épuise en huées,
Ils lèvent leur bannière au milieu des nuées,
Ces drapeaux de l'immensité »...

Pour le poème **2 janvier 1870** dans **Les Années funestes** (édition posthume, 1898, pièce LVIII), plus d'une cinquantaine de vers jetés





128

HUGO Victor (1802-1885).

ÉPREUVES corrigées, *Les Misérables* (Imprimerie de J. Claye, 1862) ; 8 volumes in-8 (22 x 14,4 cm), brochés, chemises de demi-chagrin rouge, doublures de maroquin bleu, dos à nerfs, étuis bordés (Loutrel).

20 000 / 25 000 €

Épreuves pour l'édition française des *Misérables*, corrigées par Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

Comme souvent dans l'œuvre de Victor Hugo pendant l'exil, l'édition originale paraîtra presque simultanément en France, chez Pagnerre, et en Belgique, chez Lacroix. Alors qu'Hugo corrige lui-même l'édition bruxelloise, il a confié la correction de l'édition française à ses fidèles amis Paul Meurice et Auguste Vacquerie.

Ces premières épreuves se présentent en cahiers cousus, sous couvertures de l'Imprimerie de Jules Claye, rue Saint-Benoît, avec l'adresse manuscrite d'Auguste Vacquerie, 21 rue de l'Est. Ils sont numérotés, du « 3^e volume » au 10^e volume. Ils portent les timbres à date du 11 avril au 21 juin 1862. Les deux premiers volumes manquent, correspondant à la première partie : *Fantine*.

Nous avons ici les 8 derniers volumes des *Misérables*, soit de la Deuxième partie : *Cosette*, à la Cinquième partie : *Jean Valjean*, corrigés de la main d'Auguste Vacquerie et de Paul Meurice.

3^e volume, Deuxième Partie : *Cosette*, livres 1-4 (11 avril) ; 4^e vol., livres 5-8 (23 avril) ; 5^e vol., Troisième Partie : *Marius*, livres 1-5 (29 avril) ; 6^e vol., livres 6-8 (5 mai) ; 7^e vol., Quatrième Partie : *L'Idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis*, livres 1-7 (21 mai) ; 8^e vol., livres 8-15 (2 juin) ; 9^e vol., Cinquième Partie : *Jean Valjean*, livres 1-4 (11 juin) ; 10^e vol., livres 5-9 (21 juin).

la science philosophique.
 c'est un livre qui doit servir
 de mon livre.

Quand on connaît son travail,
 aucun philosophe n'a le temps de
 digresser pour la philosophie,
 la sagacité et l'intelligence
 analyse : ce qui donne cette portée
 à votre critique, c'est que vous
 signalez ce travail, à l'occasion
 de Misérables, à propos de questions
 sociales qu'ils soulèvent. Ce
 n'est pas que vous soyez un
 érudit sans aucune idée
 profonde, car vous êtes
 érudit, mais, à certains
 moments, comme vous
 continuez votre étude, et je
 puis le voir, mon plus
 cordial souvenir à vous.

Victor Hugo

Je vous envoie par M. Rabaut.

129

HUGO Victor (1802-1885).

L.A.S. « Victor Hugo », Hauteville
 house 6 juillet [1862], à un critique ;
 2 pages in-8 (petit manque angulaire
 au bas de la 2^e page).

1 200 / 1 500 €

Intéressante lettre au sujet des Misérables, et de son jugement sur Marat.

« C'est très éloquent et très beau votre protestation contre Marat. Je reparle de Marat dans les derniers volumes que vous avez maintenant entre les mains, et je dis, je crois, sur lui le mot vrai : respect et mépris. Respect, parce que Marat exprimait l'antique misère créée par les tyrannies héréditaires, mépris parce que Marat était féroce contre la férocité, et tigre contre l'hyène. Or l'homme bête fauve, qu'il soit pour ou contre le vrai, est dégradé et n'est plus homme. Vous voyez que, sans être tout à fait d'accord sur Marat, nous nous rapprocherions. Nous avons encore, vous et moi, encore quelques petites divergences politiques, mais nous nous unissons étroitement sur le point essentiel, l'adoration du progrès, et de la liberté. Le reste est nuance. Vos articles sont de plus en plus éclatants et beaux ; en avançant dans le livre, il semble que votre critique grandit ; elle a au plus haut point la sérénité philosophique. C'est un livre que vous écrivez sur mon livre. Quand mon travail sera terminé, aucun

philosophe de ce temps ne vous dépassera pour la pénétration, la sagacité et l'intelligente analyse. Ce qui donne cette force à votre critique, c'est que vous signalez et traitez, à l'occasion des *Misérables*, toutes les questions sociales qu'ils soulèvent. Et l'on devine que votre étude ne reculera devant aucune des profondeurs entrouvertes. Aussi, Monsieur, je continue mes remerciements comme vous continuez votre étude »...

130

HUGO Victor (1802-1885).

Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie (Paris, Lacroix, Verboecklen et Cie, 1863) ; 2 vol. in-8, demi-marquain à coins bleu nuit, dos à nerfs orné, tête dorée, couvertures et dos conservés, étui (V. Grangeaud ; rousseurs et taches).

1 500 / 2 000 €

Édition originale de cet ouvrage écrit à Guernesey par la femme du poète, en étroite collaboration avec son mari.

Exemplaire enrichi de 5 lettres :

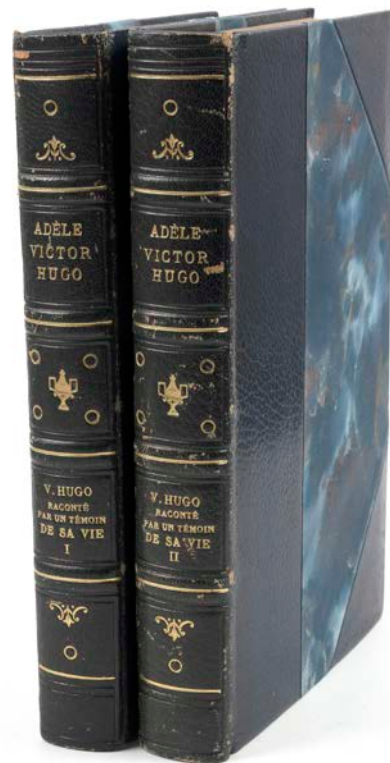
L.A.S. « Victor » de Victor HUGO à son ami Alexandre Guiraud, mercredi 8 [janvier 1823] (1 p. in-8, adresse). Charmante invitation à une « fête littéraire » au cours de laquelle Guiraud doit lire sa tragédie *Le Comte Julien ou l'expiation*.

L.A.S. d'Adèle Hugo au même, 21 décembre [1839] (1 p. in-8, adr.). « Mon mari, qui me prend souvent pour secrétaire, office que je me loue d'avoir près de lui en ce moment, me charge de vous dire qu'il est fort désireux de passer et de causer avec vous »...

L.A.S. « La Vicomtesse Victor Hugo », à une dame (1 p. in-8), s'excusant, pour elle et son mari, de ne pouvoir se rendre à son invitation.

L.A.S. d'Eugène HUGO à Alexandre Guiraud, 28 septembre [1822] (1 p. in-12, adr.), s'excusant de ne pouvoir honorer une invitation à dîner.

L.A.S. de Richard LESCLIDE comme secrétaire de V. Hugo, 23 sept. 1879, répondant à une demande d'autographe.

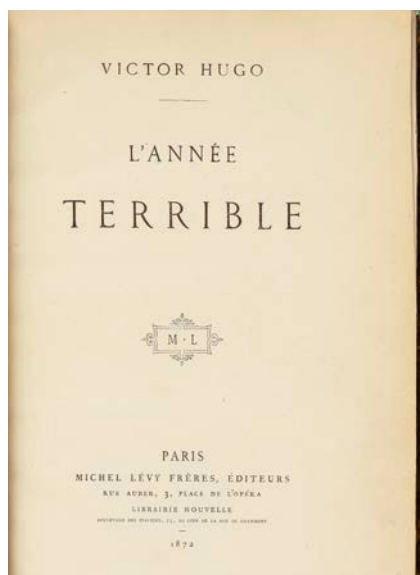


(V. Hugo)

Monsieur le Comte, je vous remercie de l'amabilité que vous m'avez faite de me faire agréer votre invitation à la fête littéraire que vous organisez. Mon mari, malade, ne peut s'y rendre. Je vous prie de lui en dire un mot. Je vous prie de lui dire que j'aurais grand plaisir à venir avec vous. Je vous prie de lui dire que j'aurais grand plaisir à venir avec vous. Je vous prie de lui dire que j'aurais grand plaisir à venir avec vous.

Adèle Hugo

au Comte de Guines, hôtel de Guines, Guernesey.



131

HUGO Victor (1802-1885).

L'Année terrible (Paris, Michel Lévy frères, 1872) ; in-8, demi-marroquin brun, dos à nerfs, tête dorée, couverture conservée (reliure du XX^e siècle).

800 / 1 000 €

Édition originale.

Un des 25 exemplaires sur Chine (seul grand papier) du grand recueil poétique d'Hugo retraçant l'histoire de France de l'année 1871, période bouleversée qui voit la défaite de la France, le siège de Paris, la chute du Second Empire et l'avènement de la République.

Quelques rousseurs et frottements.

132

HUGO Victor (1802-1885).

MANUSCRIT autographe pour **Le Pape**, [1875] ; 1 page in-4 (25 x 16 cm) sur laquelle sont collées 5 bandelettes de formats divers (petit manque affectant le début de 2 vers).

1 200 / 1 500 €

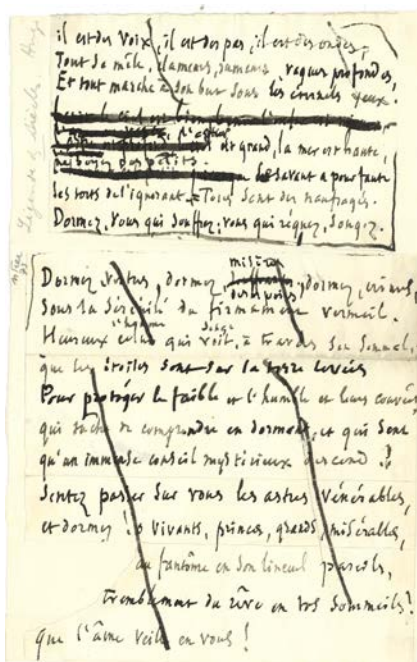
Copeaux en partie biffés après intégration dans le poème *Le Pape*.

Ces « copeaux » de premier jet présentent 20 vers, avec des ratures et des corrections ;

ils ont été biffés après intégration dans le manuscrit du poème *Le Pape* (composé en 1875, publié en 1878) ; ils présentent des variantes avec le texte publié.

« Il est des voix, il est des pas, il est des ondes,
Tout se mêle, clameurs, rumeurs, vagues profondes,
Et tout marche à son but sous les éternels yeux.
L'azur est grand, la mer est haute
Ne soyez pas petits. Le savant a pour faute
Les torts de l'ignorant. Tous sont des naufragés.
Dormez, vous qui souffrez ; vous qui rénez, songez.

Dormez, vertus, dormez, misères,
dormez, crimes,
Sous la sérénité du firmament vermeil.
Heureux l'homme qui songe, à travers son sommeil,
Que les étoiles sont sur la terre levées
Pour protéger le faible et l'humble et leurs couvées
Qui tâche de comprendre en dormant,
et qui sent
Qu'un immense conseil mystérieux descend !
Sentez passer sur vous les astres vénérables,
Et dormez ! o vivants, princes, grands, misérables,
[...] au fantôme en son linceul pareils,
[...] tremblement du rêve en vos sommeils !
Que l'âme veille en vous ! »



133

HUGO Victor (1802-1885).

La Légende des siècles. Nouvelle série (Paris, Calmann-Lévy, 1877) ; 2 tomes en un vol. in-8, chagrin bleu nuit, filet à froid et triple filet doré en encadrement sur les plats, dos à nerfs orné, bordure intérieure de même peau ornée de même, tête dorée, couvertures et dos conservés, étui bordé (René Aussourd).

8 000 / 10 000 €

Édition originale, un des 20 exemplaires de tête, sur papier de Chine, numéro 1.

Exemplaire de Juliette DROUET, avec cet envoi autographe signé sur la page de titre : « A vos pieds et sous vos pieds. V. ».

Provenance : Juliette Drouet, puis Pierre Duché (ex-libris).



134

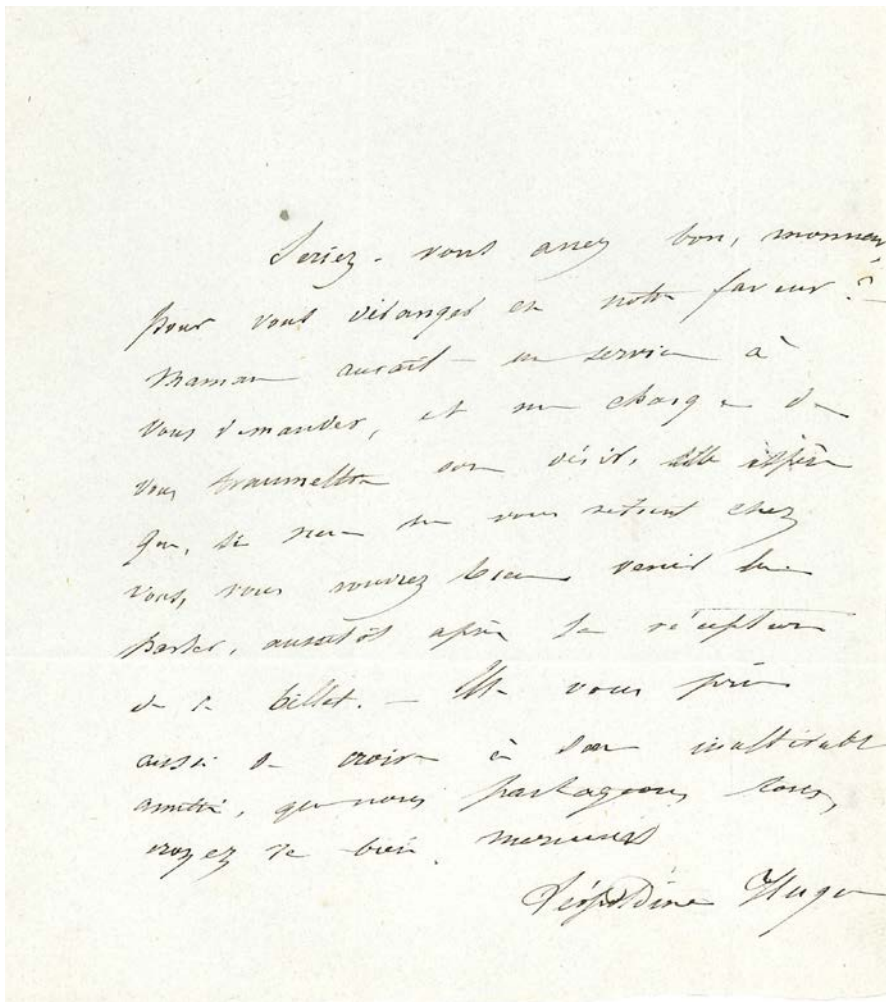
[HUGO Victor (1802-1885)].
HALLAYS André (1859-1930).

MANUSCRIT autographe signé « Un Hugolâtre », **L'Enterrement de Victor Hugo**, [fin mai 1885] ; 10 pages in-fol.

200 / 300 €

Long et spirituel article brocardant les funérailles spectaculaires du poète.

« Victor Hugo est mort le vingt-deux Mai à une heure vingt-sept de l'après-midi : à la minute précise où il rendit le dernier soupir, un des assistants arrêta le cartel Louis XV, suspendu au mur de la chambre mortuaire. À une heure vingt-huit, les niais de la littérature et les malins de la politique qui avaient déshonoré le poète depuis quinze ans, en l'exhibant comme un vieillard-phénomène se demandèrent comment ils pourraient déshonorer sa mémoire. Ils cherchèrent et voici ce qu'ils trouvèrent. Pour l'artiste qui a recréé la langue française au XIX^e siècle et lui a donné des forces d'expression jusqu'à lui inconnue, on rêvait de splendides funérailles : on s'imaginait que derrière le cercueil de ce prodigieux écrivain marcheraient tous ceux qui en France lui ont une dette de reconnaissance, tous les écrivains, tous les artistes, tous les lettrés. C'eut été un admirable spectacle que ce cortège fait de toutes les illustrations de la France, traversant Paris au milieu du respect de la multitude et conduisant Hugo jusqu'au Père Lachaise, où il eut reposé, mêlé jusques dans la mort à cette foule dont vivant il aimait le coudolement. De pareilles obsèques eussent été grandes et dignes de Victor Hugo. Aussi n'en pouvait-il être question. On dressa des tréteaux, on carillonna la parade et la fête commença... Etc.



135

HUGO Léopoldine (1824-1843).

L.A.S. « Leopoldine Hugo », à Auguste VACQUERIE ; 1 page in-12, adresse.

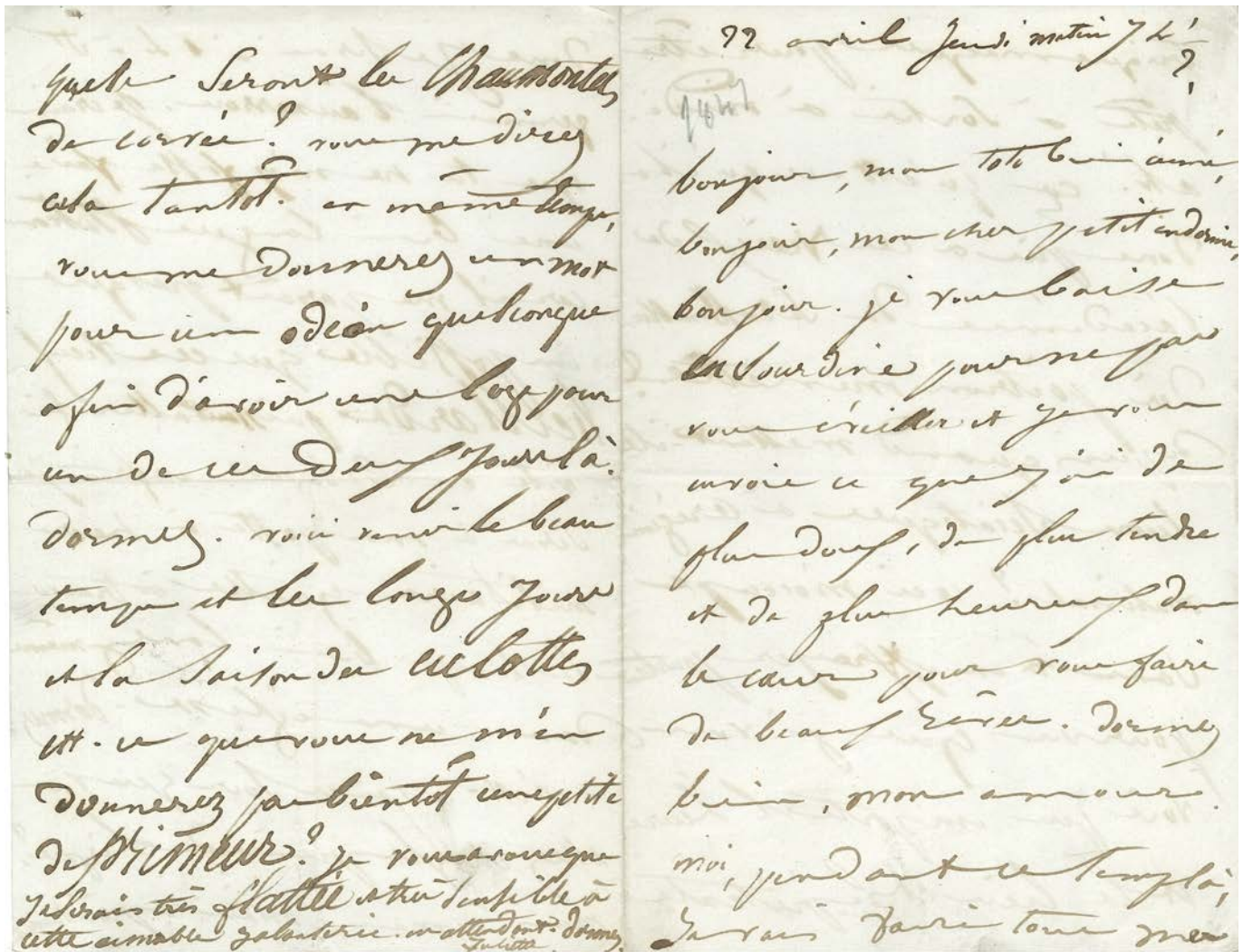
800 / 1 000 €

Très rare lettre de la jeune fille à son futur beau-frère.

« Seriez-vous assez bon, monsieur, pour vous déranger en notre faveur ? Maman aurait un service à vous demander, et me charge de vous transmettre son désir. Elle espère que, si rien ne vous retient chez vous, vous voudriez bien venir lui parler, aussitôt après la réception de ce billet. Elle vous prie aussi de croire à son inaltérable amitié, que nous partageons tous, croyez-le bien... »

[En 1837, Victor Hugo reçut d'un jeune homme de 17 ans, Auguste Vacquerie, des lettres débordantes d'admiration. L'apprenti poète fut alors reçu chez les Hugo, et

fréquenta dès lors régulièrement la maison du poète. Son père était un armateur du Havre qui, à l'été 1838, invita Victor Hugo et sa famille en vacances dans sa propriété de Villequier, sur les bords de la Seine. C'est là que Léopoldine, âgée de 16 ans, fit la connaissance de Charles, le frère d'Auguste. Une idylle allait naître entre les jeunes gens, qui aboutira à leur mariage, le 15 février 1843 seulement. Victor Hugo, en effet, ne se résolut qu'avec difficulté à laisser partir celle qui était tout pour lui. Quelques mois après leur union, les deux époux périrent noyés dans la Seine après que leur barque eut chaviré. Cette mort rendit le poète fou de douleur et de désespoir. Le livre IV des *Contemplations* porte tout du long la trace de cet amour et de cette perte, et contient, inspirés par Léopoldine, certains des plus beaux poèmes de la langue française.]



136

[HUGO Victor]. DROUET Juliette (1806-1883).

24 L.A.S. « Juliette » (une non signée), [1845-1850], à Victor HUGO ; 88 pages in-8, 4 p. in-4 et 2 p. in-12 (légères déchirures ou effrangeures à quelques lettres, une lettre froissée).

12 000 / 15 000 €

Bel ensemble de lettres amoureuses, véritable journal intime de Juliette Drouet, qui, en 1850, copie le manuscrit des Misères, les futurs Misérables.

Juliette écrit à Victor tous les jours, voire deux fois par jour, le matin et le soir, en indiquant l'heure.

6 février [1845]. « Il est probable, mon pauvre cher bien-aimé, que cette affreuse giboulée vienne de te crever sur la bosse et que tu n'en auras pas perdu un grêlon car c'est l'heure de sortie de l'académie, et il est probable encore que tu n'avais aucun parapluie [...] Séparés comme nous le sommes que puis-je faire pour ton service sinon de te conseiller, de te plaindre et de me tourmenter. [...] je souffre

comme un chien et je vous aime de même. Je voudrais être déjà à ce soir pour reprendre la santé, le courage et la joie dans tes sublimes doux yeux »...

21 octobre [1846]. « Je t'attends, mon Victor, et je t'aime toutes voiles dehors. J'ai le cœur rempli de toi et je te désire de toutes mes forces. Je suis allée à ce bout de l'an par le temps que tu sais. J'avais une double raison pour ne pas manquer d'y aller à cause du triste anniversaire de mon pauvre ange [sa fille Claire Pradier]. Il y a aujourd'hui quatre mois que le bon Dieu me l'a reprise hélas ! que sa volonté soit faite puisque rien ne saurait s'y opposer mais c'est bien difficile à supporter sans murmurer. [...] Cher adoré bien aimé, je suis revenue de cette triste cérémonie t'aimant plus que jamais et sentant plus que je ne saurais te le dire que tu es ma vie. Le jour où tu ne m'aimeras plus je mourrai. C'est bien vrai, bien pieusement vrai mon Victor adoré »...

1847. 28 mars. « Je t'attends, mon cher bien-aimé, avec ce que j'ai de plus doux, de plus tendre et de meilleur en moi. [...] Je suis bien inquiète car je vois les minutes et les heures se succéder et tu ne viens pas. Ô si mon cœur pouvait pousser tes jambes et les diriger tu serais bien vite auprès de moi. Où es-tu, mon Toto ? Que fais-tu ? Penses-tu à moi ? Me désires-tu et m'aimes-tu un peu ? Quelle

consolation ce serait pour moi d'avoir la certitude que tu penses à moi, que tu me regrettes et que tu m'aimes comme j'ai la certitude que tu es le meilleur, le plus noble et le plus généreux des hommes, ton génie à part. [...] Je t'aime mon Victor. Je t'adore mon sublime bien aimé »... - 22 avril. « Bonjour, mon Toto bien aimé, bonjour, mon cher petit endormi, bonjour. Je vous baise en sourdine pour ne pas vous éveiller et je vous envoie ce que j'ai de plus doux, de plus tendre et de plus heureux dans le cœur pour vous faire de beaux rêves. Dormez bien, mon amour. Moi, pendant ce temps-là, je vais faire tous mes triquemaques pour être prête à sortir à midi ». - 3 mai. « Bonjour, mon Toto, bonjour, mon doux bien-aimé, bonjour bien tendrement sur ton grand front, sur tes beaux yeux et sur tes divines lèvres. Je te remercie d'être revenu hier au soir. Cette courte apparition a suffi pour me remplir le cœur de confiance et de courage. [...] Je me dépêche de faire toutes mes affaires pour que tu trouves la maison en ordre quand tu viendras et de l'eau fraîche pour te baigner les yeux. Pense à moi si tu peux, mon adoré. De mon côté je ne serai pas en reste. Je ne sais pas d'ailleurs comment je ferais pour ne pas penser à toi. C'est ma vie plus que de respirer ». - 7 mai. « Bonjour, mon Toto, bonjour mon cristal, bonjour mon pur Toto. Bonjour qu'on vous dit des yeux, des lèvres et de l'âme. [...] si vous n'êtes pas le plus envieux et le plus jaloux des hommes vous m'apporterez votre *image* en échange de mon *dessin* ». Dessin de bateau légendé : *Sur la mer le mât est une croix*. - 9 septembre. « Bonjour, cher bien-aimé, bonjour tout le monde Bonjour. Je suis triste ce matin et peu s'en faut que je ne sois méchante. Cependant comme je ne peux pas exercer ma méchanceté impuissante contre personne je l'utilise contre moi et je m'en sers pour me tourmenter pour me rendre la plus malheureuse des femmes »... - 19 octobre. « Bonjour, mon bien-aimé, bonjour, comment vas-tu, comment va-t-on autour de toi et comment m'aimes-tu ? Je suis encore bien blette ce matin. Je ne sais pas par quel bout me prendre et quelle grimace faire car tout me fait mal. Cependant ma rage de tête est un peu calmée. J'espère que je n'y penserai plus tantôt. J'y penserai d'autant moins que tu viendras plus tôt et je crois que je serais guérie pour longtemps si tu voulais me faire pour moi seule un beau dessin aussi *pire* que tous les autres. [...] Pauvre être doux généreux dévoué charmant et sublime, il faudrait que je fusse bien aveuglée et bien stupide pour ne pas te rendre toute la Justice que tu mérites [...] tu es le meilleur et le plus grand des hommes. Sois heureux, mon adoré, autant que tu es bon, autant que tu es admiré et autant que tu es aimé et béni par moi et tu n'auras rien à désirer en ce monde. Je baise tes mains et tes pieds et je t'attends ». - 22 octobre. « Bonjour, mon bien-aimé, bonjour, mon cher petit adoré, bonjour je t'aime. Ne te tourmente pas, mon doux petit homme, tout cela ne sera rien. Encore un peu de patience et la raison viendra en aide à ton Charlot [allusion à la liaison de Charles Hugo avec Alice Ozy]. L'important est qu'il n'ait pas de passion tenace pour une femme indigne de lui. Tu as un si grand sujet de bonheur d'un autre côté qu'il faut accepter les folies momentanées de ce garçon comme contrepoids. [...] Je t'aime mon Victor, tous les jours mon amour se lève sur mon cœur comme le soleil sur la terre »...

1848. 11 février. « Bonjour, mon pauvre adoré, bonjour mon sublime bien-aimé bonjour. [...] Je vais me dépêcher de me mettre un peu d'eau sur le corps, de faire ta tisane pour me mettre à copier en t'attendant. Rien ne me repose et ne met plus agréable que cette sorte d'occupation. Il n'y a pas de mal qui résiste à cela. J'oublie que je souffre en lisant toutes ces admirables choses. Cette nuit j'avais presque envie de me relever pour m'y mettre »... - « Je vais toujours de mieux en mieux, mon cher petit homme, au mal de reins près. [...] Tout à l'heure je copierai ce sera charmant. [...] Mon petit Toto, je t'aime, mon Victor je t'adore, mon petit homme je vous attends, mon bien-aimé je vous désire, ma joie, mon bonheur, mon amour »... - 28 mars. Elle a horriblement mal à la tête, « à tel point que je n'ai pas le courage de m'habiller. Je suis veule et chaude comme un jour d'orage. Je crois que j'aurais besoin d'un peu de TONIQUE pour me



ravigoter un peu. Qu'est-ce qui veut m'en donner »... - 3 octobre. « Je ne te verrai pas ce soir, mon bien aimé, cette pensée pèse comme un plomb sur toutes les heures qui me séparent de toi jusqu'à demain et me les fait trouver mortellement lourdes, lentes, monotones et tristes. Cependant je fais ce que je peux pour occuper mon temps mais pendant que je me livre à divers exercices de pieds, de mains et d'yeux ma pensée et mon âme comptent seconde à seconde toutes les heures de l'absence avec une douloureuse impatience. Ô que je désire être morte pour ne plus te quitter et pourtant Dieu sait ce que je souffrirais si je te voyais aimer une autre femme. [...] Cher adoré, je t'écris des lugubres stupidités tandis que j'ai tant de douces choses à te dire, tant de baisers à te donner et tant d'amour à t'apprendre »... - 4 octobre. « Bonjour, mon cher petit représentant, bonjour, mon amour béni, bonjour, comment ça va ce matin ? As-tu parlé hier à l'Assemblée ? »... Elle évoque le cimetièrre de Saint-Mandé (où est enterrée sa fille Claire Pradier), et elle prie Victor de rappeler à Pradier la « pieuse et sainte promesse qu'il a faite à sa fille mourante »... - 7 octobre. « Bonjour, mon bien-aimé, bonjour, mon Toto, bonjour à pied et à cheval par devant et par derrière bonjour je t'aime et j'en ai le droit : vive la ghepublique et son plus aimable ghepésentant. J'espère qu'il ne te sera rien arrivé cette nuit et que tu n'auras rencontré aucun communiste dans ta route ? Je n'ai jamais aimé à te savoir vaguant à travers les rues la nuit et à présent encore moins »... - 9 octobre. « Bonjour, mon bien aimé, bonjour, mon Toto, bonjour. Tu n'as pas pu venir hier au soir. Je le comprends mais cela ne m'empêche pas d'en être triste. Si j'osais même en être très grognon je le serais à outrance mais je ne suis pas assez sûre de n'être pas injuste et je me contente de rager en-dedans en donnant de toutes mes forces au diable la République et son auguste famille le *National* qui m'a fait ces DOUX LOISIRS. Si je pouvais leur tordre le cou, tout bonnement, je le ferais avec volupté ! Malheureusement je ne peux que leur tirer la langue »...

1849. 12 avril. « Plus je vois ma petite table et moins je veux vous la donner. Ceci est naïf mais rapace. [...] J'aurais pourtant mieux aimé aller avec vous à l'Assemblée. [...] Quand on pense à ce que devrait contenir de bonnes et douces choses, ce mot : *rendez-vous* dit par une femme à un homme, et que le nôtre ne contient rien du tout que l'Académie et les 39 barbons, qui en font le plus hideux ornement, c'est à désespérer les Juju futures qui se laisseront prendre par les Toto à venir et par des mots à double entente. [...] je vous recommande de nouveau et avec les plus tendres instances de ne pas faire d'imprudences et de prendre toutes les précautions contre tout ce qui peut développer le choléra. Mon Victor adoré garde bien ta vie qui est la mienne ». - 22 mai. « Ainsi, mon petit homme, je ne te

.../...

reverrai plus de la journée, une fois l'apparition d'aujourd'hui faite ? C'est bien peu même pour une princesse de Galles voire même pour la duchesse de Cornouailles. Demain, comme compensation, vous allez à *Charlotte Corday*. Tout cela me régale médiocrement [...] Je suis vraiment découragée jusque dans la moëlle des os. [...] Je ne désire que des choses que vous ne voulez pas ou que vous ne pouvez pas me donner ce qui est synonyme. Enfin je suis une pauvre Juju bien avariée et bien malheureuse »... - 10 octobre. « Bonjour mon cher petit bien-aimé bonjour. Dors et taches de rêver que tu m'aimes. Si tu savais combien il fait froid tu resterais dans ton lit toute la journée sans même risquer le bout de ton petit nez hors de tes couvertures ». Elle évoque « les séances si longues, si fatigantes et presque toujours si fastidieuses de l'assemblée »... - « Je suis prête et archi prête, mon petit homme, et je vous attends mèche allumée. [...] Mais à qui est ce que je compte mes peines, mon Dieu, à cet affreux toto cynique qui se fait un jeu de ma misère et qui se moque de mes guenilles comme un vrai sans-cœur qu'il est. Mais que je gagne le gros lot de la loterie nationale et il verra quelle culotte de toutes couleurs et de toutes qualités je m'administrerai à son nez et à sa barbe »...

1850. 19 avril. « Bonjour, mon Toto adoré, bonjour mon cher amour, comment vas-tu ce matin ? Si tu es réveillé je te baise sans précaution aucune, si tu dors encore je te baise à la sourdine en te laissant rêver... le reste ». Puis sur le droit de vote : « Malheureusement le préjugé qui pèse encore sur la plus belle moitié du genre humain me prive de mes droits de citoyenne mais le moment n'est pas loin où nous reprendrons nos droits méconnus en attendant nous veillons et nous gardons nos armes »... - 7 juillet. « Je continue imperturbablement, mon pauvre amour béni, car il faut que j'aie mon compte de pataqués et de pattes de mouche. Cela fait partie de mon existence maintenant et je sens qu'il me manque quelque chose de très essentiel quand je n'ai pas mon compte depuis A jusqu'à Z »... - 16 octobre. « Bonjour, Toto, bonjour, bien-aimé, bonjour portez-vous bien. Savez-vous cochon de français. Voici le moment de se tenir caché sous ses couvertures comme les boas *constrictors* du Jardin des Plantes. Moi qui n'ai pas pris cette précaution ce matin et qui ne veux pas allumer de feu, par une vile et sordide avarice, je tremble dans ma peau de Juju et je fais concurrence aux bons gendarmes avec un bon rhume de cerveau »... Etc.

137

HUGO Victor]. WACK Henry Wellington (1875-1954).

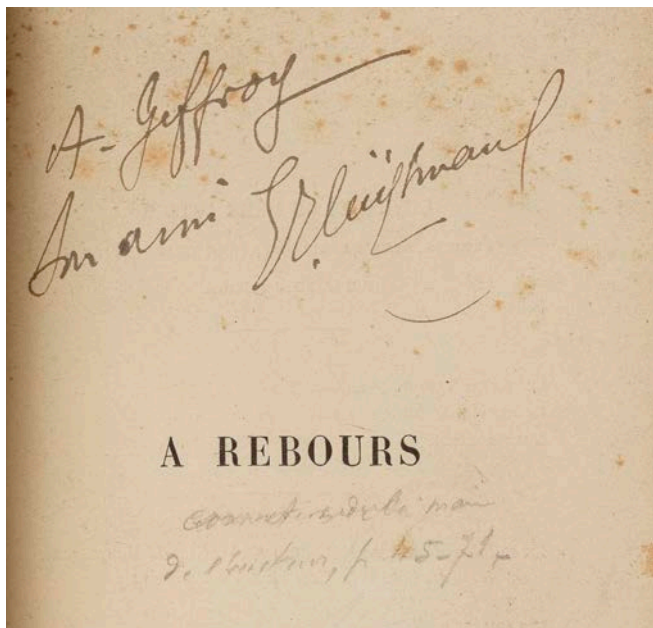
Le Roman de Juliette et de Victor Hugo (Paris, Librairie universelle, 1906) ; in-12, maroquin rouge, dos à nerfs orné, encadrement intérieur de même peau orné de filets dorés, doublures et gardes de moire rouge, tête dorée, couverture conservée (Frantz).

500 / 700 €

Édition originale française, l'originale ayant paru en anglais en 1906.

Cet exemplaire sur papier d'édition est enrichi d'un long envoi autographe signé de Jean de LA HIRE, 5 juin 1932, à Fanny et Louis ICART [le dessinateur possédait la majorité (plus de 17 000 !) des lettres de Juliette Drouet à Victor Hugo]. On a relié en tête de volume une lettre de Jean de La Hire au couple Icart indiquant qu'il s'agit de son propre exemplaire ; plus une carte postale représentant Jean de La Hire en uniforme militaire ; et 2 coupures de presse.

On a joint une L.A.S. de Juliette DROUET à Victor Hugo, 19 octobre 1851 (4 p. in-8). Elle dort mal et fait des cauchemars : « Je suis convaincue que si tu ne me trompes pas et si tu m'aimes exclusivement comme je mérite, comme j'ai besoin d'être aimée, toute cette agitation disparaîtra et fera place au calme et au bonheur le plus parfait. De même je suis sûre que, si tu me trompes en quoi que ce soit, je ne pourrai pas échapper à la triste destinée qui me menace »...



138

HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907).

À *rebours* (Paris, G. Charpentier et Cie, 1884) ; in-12 ; demi-marquin bleu nuit, dos à nerfs, tête dorée, couverture conservée.

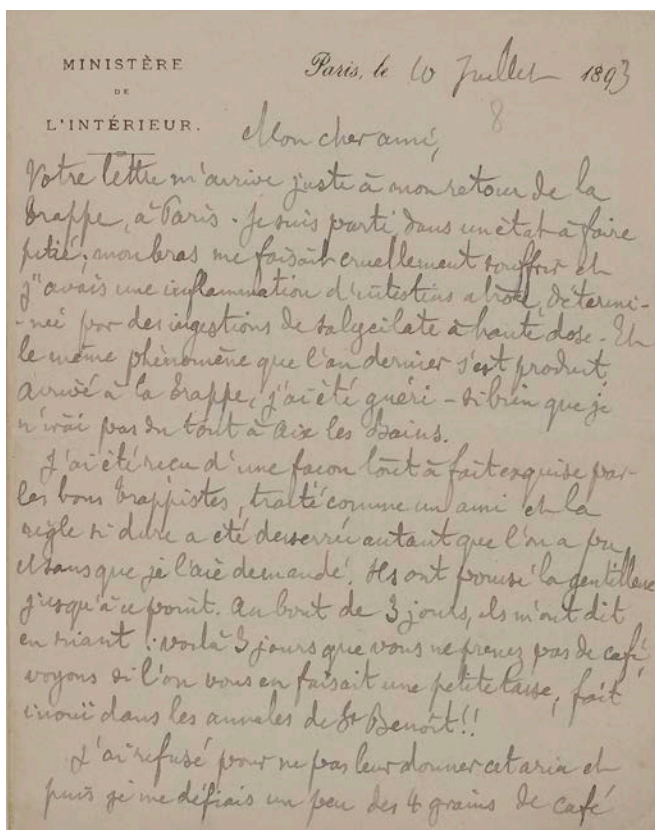
800 / 1 000 €

Édition originale, sur papier d'édition.

Envoi autographe signé au faux-titre à Gustave GEFFROY : « A Geffroy Son ami JKHuysmans ».

Deux corrections manuscrites à l'encre, de la main de l'éditeur (pp. 45 et 71).

Quelques rousseurs.



139

HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907).

42 L.A.S. « JKHuysmans », Paris et Ligugé 1889-1903, [à Henri GIRARD] ; environ 130 pages in-8, in-12 et in-16 (nom et adresse du destinataire soigneusement effacés aux verso des cartes-lettres, réparations à une lettre), chaque lettre montée sur onglets sur une feuille de papier vélin fort, certaines sous fenêtre découpée, page de titre calligraphiée en rouge et noir, le tout relié en un volume grand in-8 maroquin rouge janséniste, dos à nerfs, filet doré sur les coupes, bordure intérieure de même maroquin orné d'un filet doré et d'un listel de maroquin bordeaux, doublures et gardes de soie lie-de-vin, tranches dorées (Devauchelle).

7 000 / 8 000 €

Intéressante correspondance à un ami intime.

Henri GIRARD, piètre acteur, qui jouait de petits rôles dans de petits théâtres, fut pris en affection par Huysmans en 1886 et, entre ses tournées, devint un habitué des dîners du dimanche soir de la rue de Sèvres. Il rendit visite à Huysmans à Ligugé, et finit par abandonner le théâtre pour acheter une librairie rue Saint-Sulpice. Lors de ses tournées théâtrales, Huysmans le conseille dans ses visites : à Troyes, où il y a « des églises curieuses », à Valenciennes et Besançon où il verra « quelques tableaux de primitifs allemands dans les musées », à Berlin dont il vante l'admirable musée avec des Botticelli et un Cranach, ou encore en Grèce : « Tout le monde a défectué la Grèce

et ses rastas qui vous possèdent. Je ne suis nullement surpris de ce que vous me dites de la dégoutation méridionale de ces lieux. Il s'y joint d'insipides souvenirs classiques, et le fantôme immonde, dans le moderne, du Moréas »...

La correspondance s'échelonne entre 1889 et 1903 ; espacée et écrite de Paris d'abord, elle s'étoffe ensuite à partir de l'installation de Huysmans à Ligugé en 1899. Huysmans y aborde, sur un ton très familier et sans aucune retenue, les sujets les plus divers, évoquant son entourage, ses séjours à la Trappe, ses travaux littéraires, sa vie à Ligugé, les événements politiques dans le tumulte de l'Affaire Dreyfus, et la lutte des catholiques contre le gouvernement républicain et ses lois « scélérates » sur la séparation de l'Église et de l'État, sur les associations, etc. Il cite souvent les deux commensaux de Girard, Georges LANDRY, fidèle de Barbey d'Aureville et Huysmans, et Gustave BOUCHER, bouquiniste sur les quais, qui suivit Huysmans dans sa conversion jusqu'à Ligugé. Il évoque aussi Lucien DESCAVES, François COPPÉE, Gustave GUICHES, Léon BLOY, Charles DULAC, pour lequel il organise une exposition posthume en 1899 ; on peut également suivre ses démêlés avec son éditeur Pierre-Victor STOCK. Il évoque aussi quelques figures de femmes : Anna MEUNIER, sa maîtresse, dont l'état ne cesse de l'inquiéter et qui mourra folle ; Julie THIBAUT la mystique, qui tint son ménage à Paris mais qu'il refusa de faire venir à Ligugé ; et « la Sol » (comtesse de GALOEZ), qui le persécute et « pond des lettres de plus en plus enflammées ». Sont aussi très présents les ecclésiastiques qui l'ont accompagné dans ses recherches documentaires puis spirituelles : l'abbé BOULLAN, prêtre occultiste ; l'abbé MUGNIER, qui l'orienta vers la Trappe ; l'abbé FERRET, son confesseur ; Dom BESSE, père abbé de Ligugé ; l'abbé BROUSSOLLE, historien d'art ; Louis LE CARDONNEL, poète religieux qu'il côtoie à Ligugé.

Huysmans encourage Girard, en tournée à Lyon (1892), à rendre visite à « l'ami Boullan », dont la mort suspecte lui causera ensuite bien des tracas : « Si l'affaire Boullan est arrangée dans la presse, elle ne l'est pas, du tout, dans la vie privée » (19 janvier 1893). C'est alors qu'il commence son cheminement vers l'oblature. 10 juillet 1893 : après 8 jours passés « chez les bons trappistes » où on l'a « traité comme un ami et la règle si dure a été desserrée autant que l'on a pu », il rêve de « pouvoir vivre ma vie d'oblat à la Trappe. J'y serais à coup sûr heureux et j'y aurais un bien extraordinaire au moins, la paix de l'âme. Mais tout cela, c'est des rêves ; il va falloir rentrer au bureau et recommencer la fétide existence de tous les jours »... L'année suivante, il fait, à l'automne un nouveau séjour, plus dur, à la Trappe (« Le lever à 3 heures, en pleine nuit, est un supplice, mais les braves gens ! ») ; il y attend de Stock les épreuves de son livre ; il donne des nouvelles d'Anna Meunier « à peu près gâteuse », et dit sa joie d'avoir trouvé « chez le libraire Foulard la 1^{ère} édition de *la Vieille Maîtresse*, 3 volumes complets arrivant d'un cabinet de lecture de Charleville, le tout pour 6 francs... Ça donne au moins dans une vie sans joie quelques minutes de plaisir »... 30 janvier 1895 : il n'en peut plus de subir au ministère son Directeur « impulsif, malade, pur aliéné, révoquant à tort et à travers, faisant appeler les gens le soir, etc. » ; il annonce la mort de la femme de Descaves en couches, et l'enfermement de la femme de Léon BLOY, sur lequel il émet un terrible jugement : « C'est une âme bien méprisable, bien noire, mais quelle vie il aura eue ! Si encore il se rendait compte que de tels cataclysmes pourraient bien être la terrible punition de ses méfaits – mais non, il est trop orgueilleux pour cela ! Satanisé par ce vice, jusque dans les moelles »... Il ne peut guère compter sur ses droits d'auteur : les affaires de Stock vont de mal en pis, et « l'infortune me le révèle menteur comme un arracheur de dents et foncièrement malhonnête. La mauvaise foi devait évidemment venir avec la débîne. C'est fait »... Parmi ses amis, Boucher se retrouve sans travail, Landry « clopine » ; « il n'y a de valides que les 2 abbés. Le bon Ferret, plus actif que jamais [...] Mugnier, plus gai et en verve que jadis encore. [...] La maman Thybaut [...] déraile toujours doucement sur la mystique, mais fabrique des céleris au lard opulents »... Avril 1896 : il se débarrasse.../...

.../...

de son lit mais garde les matelas « que je referai faire à la largeur du lit monastique ». 17 décembre 1896 : il donne des nouvelles des deux abbés, Mugnier et Ferret, dont la toux l'inquiète, et se réfugie dans le travail : « Je suis toujours plongé dans mon bouquin, noyé dans ma Cathédrale. [...] L'édition nouvelle d'En Route a paru »...

Ligugé 22 août 1898 : « L'oblature, ici, permet d'être libre, de voir et de recevoir ses amis, d'être tout à fait en dehors du monastère et nullement, au point de vue intellectuel, sous sa coupe » ; il va faire construire une petite maison à Ligugé : « Moi, proprio ! est-ce assez cocasse ! » ; sa retraite et le produit de ses livres lui permettront de subsister là-bas. 25 août : il espère que la toiture sera terminée pour l'hiver et il attend les Leclaire qui veulent aussi acheter un terrain ; « c'est une fête perpétuelle. Les moines, le clergé de Poitiers, tout le monde m'invite », mais il ne veut pas emmener la mère Thibault, « cette sorcière qui me vaudrait dans un village, de gros ennuis »... Paris 18 octobre : sa maison se construit, et Le Quartier Saint-Séverin « est sous presse. Une édition illustrée par Lepère à 5 f le volume, se fera, d'autre part, pour l'Exposition de 1900 » ; il a toujours des problèmes avec la Sol : « elle arrive comme une bombe chez moi [...] c'est une crise de sanglots et de larmes à faire pitié [...] est-elle folle ? » ; mais une autre femme entre en scène : « une blonde, cette fois, demeurant à Vaugirard ! - La vie ! la vie ! est-ce assez bête ! Rien quand on aurait voulu, tout quand on ne veut plus ! Mais la blonde, je l'ai plaquée, du premier coup, une peintresse ! »...

En 1899, il s'installe à Ligugé, où il vit dans la compagnie des moines et de ses bons amis Leclaire. 13 juillet : il attend ses bibliothèques et tâche de préserver son indépendance, « suivant point par point la ligne de conduite tracée par l'abbesse de Solesmes et très approuvée par le P. Besse de sorte que j'ai toutes les joies du cloître sans être mêlé à tous les bas potins. [...] Il y a eu, avant-hier, cérémonie magnifique

à propos de la translation des restes de St Benoît » ; ils sont envahis de photographes « qui braquent leurs appareils sur la maison ». 18 septembre : malgré les ennuis domestiques, « la vie est celle que vous connaissez ici : offices, ballade et lectures chez soi » ; il va faire « la vendange avec les moines, dans leurs vignes »... 18 octobre : il rentre d'un voyage en Vendée militaire avec le Père Besse et il attend des épreuves que Stock ne lui envoie pas.

1^{er} janvier 1900 : « Je ne crois pas qu'une année se soit encore annoncée aussi trouble et barrée par des horizons plus noirs. Ce gouvernement de chenapans n'est pas sans nous inquiéter sérieusement, ici, avec ses lois sur les congrégations qu'il prépare » ; il raconte la dernière « exquisité » d'Arthur MEYER qui exige une lettre du curé de Sainte-Clotilde « pour lui affirmer l'orthodoxie des Pages Catholiques et de la préface (!) » ; ce volume paraîtra aussi chez Oudin, « un des grands éditeurs catholiques. C'est la seule façon de le faire pénétrer, si possible, dans ce monde-là que le nom de Stock, trop mêlé aux affaires de Rennes, effraie »... 7 février : « LE CARDONNEL va entrer ici, sous mes auspices, comme novice au cloître » ; il assiste en mars à la cérémonie de prise d'habit d'oblat de Huysmans. 14 mai : les troubles parviennent jusqu'à Ligugé : « La franc-maçonnerie compliquée de Dreyfusardisme a subitement éclaté [...] Des ouvriers d'usine et des femmes en cheveux, en procession de 8 heures du matin à 8 heures du soir, [...] portant un mannequin de curé, hurlant la Carmagnole, gueulant mort aux moines, coupons les curés en 4, à bas les bourgeois, vive la Commune ! »... Il travaille et doit chercher des débouchés car « Stock est à peu près en ruines » ; il a conclu « une affaire avec la Société d'éditions artistiques du Palais de Hanovre pour le recueil d'une partie de mes articles de l'Écho ». 12 juillet : il a eu la visite du « fol abbé » (MUGNIER) et peste contre un manuscrit égaré que cherche Stock (« c'est un tas de youpins parbleu ! ») ; cérémonie magnifique pour la translation des reliques de Saint Benoît, et dîner de gala avec les novices des Dominicains : « Eux tout blancs, les Bénédictins tout noirs, un vrai piano ». Girard vient le voir en août et les jours passent avec les Leclaire ; « le cloître continue sa marche placide » et les « exhibitions liturgiques » le rendent heureux. L'arrivée en octobre d'une pensionnaire, une jolie jeune femme, nièce des Leclaire, dont le mari est parti à Haïti, ne lui déplaît pas, mais il est heureux de retrouver sa solitude. 25 octobre : il attend la visite du père Broussolle ; la lutte se poursuit entre le curé et le cloître, les tiraillements avec le Père Mayol continuent : « Est-ce drôle d'être un très pieux moine et un brave homme comme le P. Mayol et d'être ainsi doublé d'un emmerdeur à la 20^e puissance. [...] Je fais Lydwine [Sainte Lydwine de Schiedam] comme un pensum qui commence, Dieu merci, à toucher à sa fin. Impossible de trouver un tremplin d'art. C'est de la cendre pénible et de la filasse d'anecdotes plus ou moins intéressantes ». 4 novembre : Le Cardonnel a pris « la coule des novices [...] très belle cérémonie, lavement et baisement de ses pieds par tout le cloître. [...] Nous attendons toujours les événements, avec cette loi scélérate des associations » ; si les moines s'en vont, comme il le craint, il partira aussi : « car vivre à Ligugé, sans offices, sans amis, ça non !! - je me fous de la campagne, dans laquelle je ne mets même pas les pieds - s'il n'y a pas autre chose, zut », à moins qu'il ne reste avec le père Besse et Le Cardonnel ; il termine Lydwine « qui m'a donné tant de mal pour pondre un livre de Monsieur tout le monde - mais il faut que je le reprenne encore, que je le recopie, etc. Il y en a pour quelques mois ». 9 novembre : l'abbé Broussolle est venu surveiller l'impression de son livre sur le Pérugin ; les offices de la Toussaint ont été magnifiques. 29 décembre : Noël a été le cadre d'un « miracle » : FORAIN, perdu de vue depuis 20 ans, est venu passer Noël avec lui, et a communiqué « après s'être fait récuser par le P. Besse. [...] Le Cardonnel, ahuri de retrouver un tel Forain, en baïllait, et le voilà, avec le P. Besse, rêvant de tous tes artistes convertis !! - eh là ! quels gourmands ! »...

20 janvier 1901 : il va lui faire envoyer « un volume de la Bièvre et Saint-Séverin » et regrette qu'on ait fait sauter sa dédicace à Girard ; les événements ne manquent pas de l'inquiéter : il espère le « non-

Landry, clopin - est assez mal portant - très ennuyé
par son odieuse famille qui le saigne, je crois bien,
aux quatre membres.
Il n'y a de valides que les 2 abbés - de bon fermet, plus
actif que jamais, remontant tout le monde, vous
reclamant, chaque dimanche - toujours, plus gai
et en verve que j'ai été encore. Il va partir à
Bordeaux faire une conférence sur les doutes.
Ah ! pour des prêtres de vovés, croyez - vous que ceux
là, le sont !
La maman Ghybaut est toujours la même, la
bonne créature que vous connaissez. Elle est joyeuse
et contente de son sort, elle dirait toujours doucement
sur la mystique, mais fabrique des alevins au bord
opulents et tout le monde dit : Le Girard était là !
Enfin, un ut qu'affaire le temps, heureusement,
tâchez de donner un coup d'aiguille, tout le langage
tout le monde s'unit à moi pour vous envoyer
un ballot de souvenirs et d'amitiés. Je s celle
de tout d'un affectueux poignée de main
Bris à vous
Le bûche - ayant commencé
mon nouveau livre

votage » de la loi, mais n'y croit guère : « Au fond, ce que cette affaire DREYFUS aura été sursaturée de diabolisme ! il est juste d'ajouter que la lâcheté, l'imbécillité des catholiques méritent vraiment une leçon. Mais ils ne la comprendront même pas ». 24 avril : il a des soucis domestiques et doit faire le tampon entre le P. Besse et Le Cardonnel, qui sont au bord de la brouille ; Ligugé lui semble moins plaisant et il regrette l'ancienne génération des moines : « je crois bien que j'aurai vu les derniers moines bénédictins, vraiment dignes de ce nom ; le reste, c'est de l'épicerie de piété »... 19 juillet : il invite Girard à venir pour la dernière fois à Ligugé car les moines vont partir en octobre. 19 octobre : le chapitre souhaite qu'il reste, et Huysmans accepterait « un hiver solitaire, sans rien, par acquit de conscience, pour Saint Benoît. Seulement, l'expérience faite, je reprendrai ma liberté et filerai ». Il quittera finalement Ligugé quelques jours plus tard pour revenir à Paris.

Paris, 19 août 1902 : il vient d'emménager 60 rue de Babylone, et « le logement mieux arrangé même qu'à Ligugé est exquis »... 18 juillet 1903 : il ne peut aller voir Girard en Dordogne, car il doit aller à Lourdes, puis faire un voyage à Colmar et Anvers ; « J'ai constaté sans surprise dans l'astucieuse et imbécile presse catholique que j'étais, avec L'à-Bas, l'auteur des intéressantes farces du génie d'Adelswart » [Jacques d'Adelswärd-Fersen fut arrêté en juillet 1903 à la suite d'un scandale homosexuel, et la presse fit un amalgame avec le roman de Huysmans].

En tête du recueil, une carte signée montre une photo de l'écrivain en médaillon avec Porto-Riche et Albert Guillaume ; on joint 2 photographies du château de Lourps (En Rade) annotées au dos.

Lundi 10

Mon cher ami,

Votre lettre, vous le savez bien, fut lue avec joie hier dimanche par Laundry et Bercher qui la lurent. Tout vous envoie des paquets d'amitiés dans le fastidieux pays où vous êtes.

Je connais Berlin, c'est une caserne pénitentielle, avec quels monuments ! de quelles statues !! - mais il y a un admirable musée où je vous recommande de, Boticelli, dont une Venus sur fond noir, avec cheveux filetés d'or et un adorable Cronach, la fontaine de jeunesse et combien d'autres ! - peut-être, sous terre, dans l'allée des billes, si mes souvenirs sont exacts, un aquarium féérique où il y a des plantes et des fleurs animées fantastiques. Voyez ces 2 choses car c'est la seule excuse que puisse avoir cette ville. Joignez y encore un musée de Clugy, très intelligemment ordonné - et vous serez sur le reste.





140
HUYSMANS Joris-Karl (1848-1907).

MANUSCRIT autographe, [**La Cathédrale**, 1897] ; 362 feuillets in-fol. (31 x 21 cm) en cahiers, sous emboîtement à rabats et étui en vélin ivoire, le titre calligraphié au dos en lettres gothiques.

30 000 / 40 000 €

Important manuscrit de travail du roman *La Cathédrale*.

La genèse de *La Cathédrale* fut longue. Huysmans voulait compléter l'itinéraire spirituel de Durtal, commencé par la quête du surnaturel dans *Là-bas*, et dont il avait conté la conversion dans *En route*. Il écrivait le 18 juillet 1895 à Dom Besse : « Je rentre pour me replonger dans un énorme travail pour lequel j'ai déjà entassé bien des

matériaux. Je voudrais compléter *En route* par une étude sur la peinture religieuse et les cathédrales – faire les Primitifs et donner toute la symbolique des couleurs – ainsi que toute la symbolique des pierres... Il déclarait encore : « l'influence de ma cathédrale sera telle sur Durtal qu'elle conduira définitivement mon héros chez les Trappistes [...] Ce sera le sujet de *L'Oblat* ». Tout autant que Durtal, double autobiographique de l'auteur, le personnage central du livre est « la cathédrale de Chartres, la plus belle de toutes, la plus lisible, et groupant les autres autour »...

Remise à l'imprimeur le 20 septembre 1897, *La Cathédrale*, dont des extraits furent publiés dans *L'Écho de Paris* et *Le Correspondant*, parut chez P.-V. Stock en février 1898.

Le manuscrit se présente en 16 cahiers correspondant aux 16 chapitres, formés de feuillets doubles. Les feuilles sont écrites au recto, et paginées par Huysmans aux crayons de couleurs de 1 à 356 ; une lacune (ff. 195

à 198) correspond au texte *La Mystique des foules* donné à *L'Écho de Paris* ; de nombreux feuillets bis et ter sont intercalés. Le feuillet blanc couvrant le premier cahier porte l'indication au crayon bleu : « à brûler ».

Le manuscrit témoigne d'un important travail de révision. Il présente d'importantes variantes par rapport à l'imprimé, et de nombreuses ratures et corrections, quelques modifications étant collées sur la version antérieure ; de nombreuses additions sont faites en marge ou par l'insertion de pages supplémentaires ; de nombreuses et importantes suppressions sont faites, principalement aux crayons de couleurs (bleu, rouge, vert, orange...).

On a ajouté une page chiffrée (en jaune) 75, mise au net – avec corrections – de la page 74 de notre manuscrit.

Provenance : Daniel SICKLES (II, 385).



142

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE FRANÇAISE.

Environ 540 lettres ou pièces, la plupart L.A.S., du XVII^e au XX^e siècles, classées par fauteuil ; en 8 boîtes noires.

2 000 / 2 500 €

J. Aicard, D'Alembert, Amelot, Ancelot, Andrieux, M.P. d'Argenson, M. Arland, A.V. Arnault, Em. Augier, duc d'Aumale, J. Autran, J.S. Bailly, J. Bainville, Ballanche, Baour-Lormian, Barante, Barrès, L. Barthou, card. de Bausset, pr. de Beauvau, Belle-Isle, Bergson, card. de Bernis, Berryer, M. Berthelot, A. Besnard, abbé Bignon, J.B. Biot, Boisgelin, G. Boissier, Bonald, Lucien Bonaparte, H. Bordeaux, Bossuet, Boufflers, président Bouhier, Bourbon-Busset, P. Bourget, Bourzeys, J.F. Boyer, R. Boylesve, G. de Boze, Braudel, H. Bremond, A., M. et L. de Broglie, Brunetière, Buffon, Cabanis, Cailhava, R. Caillois, Camboust de Coislin, Carcopino, duc de Castries, Caumartin, Chamfort, Champagny, Chapelain, m^{is} de Chastellux, Chateaubriand, F. Cheng, Choiseul-Gouffier, R. Clair, P. Claudel, Cocteau, Collin d'Harleville, Condorcet, Colardeau, Colbert, F. Coppée, V. Cousin, Cousteau, J.L. Curtis, L. Dabadie, B.J. Dacier, Dangeau, Daniel-Rops, Daru, M. Debré, A. Decaux, Delille, M. Déon, Domergue, M. Donnay, Doujat, J. Droz, M. Druon, Ducis, J. Dufaure, G. Duhamel, Dumas fils, J.B. Dumas, Mgr Dupanloup, Dureau de la Malle, V. Duruy, Alex. Duval, P. Emmanuel, Esménard, J. Esprit, C. d'Estrées, A. de Falloux, Cl. Farrère (ms sur F. Greggh), J. Favre, Fléchier, Florian, Foch, Foncemagne, Fontanes, Fontenelle, J. Fourier, A. France, Frayssinous, C. de Freycinet, A. Frossard, Garat, M. Genevoix, Godeau, J. Green, Guéhenno, Guérapiin de Vauréal, Guez de Balzac, J. Guitton, Guizot, G. Hanotaux, F. de Harlay, Haussonville, président Hénault, J.M. de Heredia, Ed. Herriot (ms sur Rabelais), P.D. Huet, V. Hugo, Ionesco, E. Jaloux, J. Janin, Joffre, C. Jullian, J. Kessel, Labiche, La Condamine, Lacordaire, Lacreteille aîné et jeune, J. de Lacreteille, Lacuée de Cessac, La Harpe, Lainé, Lamartine, La Trémoille, Laplace, V. de Laprade, Laujon, J. Laurent, Lavis, Laya, Leconte de Lisle, Lefranc de Pompignan, Le Goffic, N. Lemercier, Leprince-Ringuet, F. de Lesseps, Lévi-Strauss, Littré, Loménie de Brienne, Loti, Lyautey, Malesherbes, F. Marceau, Maret de Bassano, X. Marmier, Marmontel, Th. Maulnier, Maupertuis, Mauriac, Maurois, Maurras, card. Maury, Meilhac, Mérimée, Merlin de Douai, P. Messmer, G. du Metz, Mézeray, Mignet, Millot, H. Mondor, M. Mohrt, Molé, Moncrif, Montalembert, Montazet, A.P. et abbé de Montesquiou, Montherlant, Morellet, de Morville, A. de Mun, Musset, Naigeon, Nisard, duc de Nivernois, Novion, R. de Obaldia, E. Ollivier, W. et J. d'Ormesson, Pagnol, Parny, Parseval-Grandmaison, L. Pasteur, Pastoret, Paulhan, P. Pellisson, Pétaïn, L.B. Picard, Em. Picard, H. et R. Poincaré, card. de Polignac, Pongerville, F. Ponsard, Portalis, N. Potier, M. Prévost, Prévost-Paradol, Radonvilliers, Raynouard, H. de Régnier, Renan, E. Renaudot, m^{is} de Richelieu, duc de Richelieu, J. Richepin (ms de son discours de réception), Robbe-Grillet, Roederer, card. de Rohan, J. Romain, J. de Romilly, J.A. de

Roquelaure, Edm. et J. Rostand, Royer-Collard, Saint-Aignan, A.F. de Saint-Ange, Saint-Lambert, B. de Saint-Pierre, Saint-Priest, Sainte-Beuve, Sallier, Salvandy, Sardou, Scribe, Sedaine, Segrais, Séguier, L.P. de Ségur, J. Séguy, Senghor, Servien, R. de Sèze, abbé Sicard, Siéyès, Soumet, J.B. Suard, Sully-Prudhomme, Taine, Target, Thiers, card. Tisserant, P.F. Tissot, c^{ie} de Tressan, les Tharaud, H. Troyat, P. Valéry, Valincourt, Vatout, Vicq d'Azyr, L. de Viel-Castel, Viennet, Villar, m^{is} de Villars, Villemain, Voiture, Volney, Voltaire, Watelet, Weygand, Et. Wolff, Yourcenar, etc.

Plus divers documents joints (discours de réception impr., dont les épreuves corrigées de celui de P. Deschanel, et une copie ancienne de celui, non prononcé, de Chateaubriand, des portraits, des feuilles d'émargement, etc.).

143

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Environ 290 lettres ou pièces, la plupart L.A.S.

800 / 1 000 €

PEINTURE. Paul Baudry, J.E. Blanche, Bonnat, Bouguereau, Brascassat, Brayer, Jules Breton, Cabanel, L. Cabat, Carolus-Duran, L. Cogniet, Cormon, J. Cortot, Aug. Couder, Dagnan-Bouveret, Eug. Delacroix, P. Delaroche, J.E. Delaunay, M. Denis, Vivant Denon, Ed. Detaille, J.G. Domergue, G. Ferrier, Flameng, H. Flandrin, E. Friant, F. Gérard, Gérôme, Gervex, Girodet-Trioson, Goerg, P.N. Guérin, Hartung, E. Hébert, Heim, Henner, Hersent, Alex. Hesse, Heuzé, P. Jouve, J.P. Laurens, J. Lefebvre, H. Lehmann, Le Sidaner, Lhermitte, Lurçat, Meissonier, C.L. Müller, Picot, Pils, Prud'hon, A. de Pujol, Rohner, Schnetz, Signol, H. Vernet, E.Q. Visconti, Vollon, Vuillard, etc.

SCULPTURE. Cl. Abeille, Barrias, J. Boucher, J. Carton, H. Chapu, J.P. Cortot, David d'Angers, Dodeigne, Paul Dubois, F. Duret, Falguière, Eug. Guillaume, Injalbert, L. Leygue, L. Petitot, A. Poncet, D. Puech, Ph. Roland, Saint-Marceaux, F. Sicard, Yencesse, etc.

ARCHITECTURE. Ch. Garnier, Ch. Girault, J.J. Huvé, V. Laloux, H. Lefuel, Molinos, Poyet, J. Rondelet, R. Taillibert (avec dessin), B. Zehrfuss, etc.

GRAVURE. Boucher-Desnoyers, J. Chaplain, P.E. Clairin, Decaris, L. Flameng, Galanis, E. Gatteaux, Henriquel-Dupont, A. Jacquemin, Roty, A. Tardieu, Trémois, R. Vieillard, etc.

MUSIQUE. Ad. Adam, Auber, Auric, F. Bazin, H. Berton, Bondeville, Büsser, Canat de Chizy, Carafa, Catel, G. Charpentier, Cherubini, Clapisson, M. Constant, Daniel-Lesur, F. David, Delibes, Th. Dubois, M. Dupré, G. Fauré, J.L. Florentz, Gounod, Grétry, E. Guiraud, R. Hahn, F. Halévy, M. Landowski, J.F. Lesueur, V. Massé, Massenet, Messenger, Messiaen, Milhaud, Nigg, Onslow, Paër, P. Paray, Petitgirard, Pierné, Rabaud, Reber, Reicha, Reyer, Ropartz, Saint-Saëns, Sauguet, Schmitt, Spontini, A. Thomas, Ch. Trénet, Widor, etc.

CINÉMA. Autant-Lara, Jeanne Moreau, G. Oury, R. Polanski, P. Schoendorffer, H. Verneuil.

MEMBRES LIBRES. A. d'Arenberg, duc d'Aumale, Barbet de Jouy, R. Baschet, G. Bazin, A. Bettencourt, Ch. Blanc, Nap. Bonaparte (Prince Napoléon), A. de Cailleux, J. Cain, P. Cardin, Chabrol, Ph. de Chennevières, Choiseul-Gouffier, A. Cornu, H. Delaborde, Duchâtel, P. Dux, Ach. Fould, L. de Fourcaud, B. Gavoty, Ph. Gille, Ch. Kunster, G. Larroumet, J.A. de Lauriston, Marcel Marceau (dont un ms), Montalivet, Moreau-Nélaton, A. de Nieuwerkerke, G. Palewski, L. Pauwels, duc de Richelieu, A. et Ed. de Rothschild, H. Roujon, A. Sarraut, E. du Sommerard, baron Taylor, etc.

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Environ 250 lettres ou pièces, la plupart L.A.S, en 2 boîtes noires.

500 / 700 €

Abel de Rémusat, d'Albert de Luynes, Amaury-Duval, J.J. Ampère, d'Anville, Ant. Anselme, Ansse de Villoison, M.P. d'Argenson, A.F. Artaud, Barbé-Marbois, Barbié du Bocage, Barchou de Penhoën, Berger de Xivrey, J. de Bernardi, card. de Bernis, Beulé, Élie Blanchard, G. Boissier, Boissonade, Boissy d'Anglas, Gros de Boze, M. Bréal, dom M. Brial, F. Brial, F. Burnot, Burnouf, A.G. Camus, J. Carcopino, Caussin de Perceval, Chabanon, Choiseul-Gouffier, H. Cochin, Cuvier, B.J. Dacier, Dambray, Daunou, L. Delisle, Delisle de Sales, J. Delumeau, E. Desjardins, Ch. Diehl, M. Dieulafoy, Dugas-Montbel, Dureau de Lamalle, Egger, Fauriel, A. Firmin-Didot, card. de Fleury, Foncemagne, H. Fortoul, N.J. Foucault, J.B. Gail, Garcin de Tassy, Ginguené, H. Gouraud, P. Grimal, Guizot, Hase, B. Hauréau, président Hénault, Héron de Villefosse, Hersart de la Villemarqué, Hervey de Saint-Denys, L. Heuzey, Jomard, St. Julien, C. Jullian, A. de Laborde, E. de Laboulaye, F. Lajard, Lamoignon, Langlès, Lanjuinais, La Porte du Theil, Larcher, Ch. Lassen, F. de Lasteyrie, Ph. Le Bas, Lebrun duc de Plaisance, F. Lenormant, Letronne, Littré, Longpérier, Ch. Magnin, Em. Mâle, Marouzeau, H.I. Marrou, G. Maspero, A. Maury, Mentelle, Mérimée, E. Miller, A.L. Millin, Miot de Mérito, J. Mohl, Mongez, Monmerqué, abbé de Montesquiou, Morel-Fatio, Eug. Müntz, Naudet, Ch. Nisard, duc de Nivernois, J. Oppert, Ouvaroff, Pardessus, A. Parrot, P. Paris, Pastoret, P. Pelliot, G. Perrot, Pougens, Pouqueville, M. Prou, Quatremère de Quincy, Quicherat, Ravaisson-Mollien, Raynouard, Ad. Regnier, S. et Th. Reinach, Renan, G. de Rochefort, Saglio, duc de Saint-Aignan, Saint-Florentin, C.F. de Saint-Simon (év. d'Agde), Sainte-Croix, E. Salverte, G. Schlumberger, J.F. Séguier, Silvestre de Sacy, Talleyrand, Ch. Texier, A. Thierry, card. Tisserant, Tochon, M.E. Turgot, Ch. de Valois, Van Praet, Vatry, Vauvillier, L. de Villedeuil, Villemain, Visconti, L. Vitet, Waddington, N. de Wailly, Walckenaer, etc.

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE DES SCIENCES.

Environ 250 lettres ou pièces, la plupart L.A.S, en 4 boîtes noires.

1 200 / 1 500 €

G. Andral, P. Appell, F. Arago, Babinet, P. Bayen, Beautemps-Beaupré, Ant., Edm. et J. Becquerel, Cl. Bernard, P. Bert, Berthollet, J. Bertrand, L. Binet, E. Blanchard, Bory de Saint-Vincent, Branly, R. Bonaparte, Ch. Bouchard, J. Bouillaud, J.B. Boussingault, J.F. Boyer (év. de Mirepoix), G. Breschet, L. et M. de Broglie, A. Brongniart, Brouardel, Broussonet, Buache, Buffon, A. Cahours, Cassini, M. Chasles, Chaptal, Chevreul, Aug. Chevalier, G. Claude, J. Cloquet, Coquebert de Montbret, J. Cousin, H. Curien, G. et F. Cuvier, G. Darboux, J. Darcet, A. Dastre, Daubenton, A. Daubrée, J. Decaisne, Delambre, Ch. Delaunay, B. Delessert, P. Demours, Desfontaines, Desgenettes, E. Duclaux, Dulong, J.B. Dumas, Duperré, Duméril, Du Petit-Thouars, Ch. Dupin, Dupuy de Lôme, Dupuytren, Élie de Beaumont, Fagon, Flourens, Fontenelle, Fourier, L.B. Francœur, L. de Freycinet, A. de Gasparin, E. et I. Geoffroy Saint-Hilaire, P. Gervais, Grandjean de Fouchy, Guyton de Morveau, Hachette, Hallé, B. Halpern, Héricart de Thury, Héron de Villefosse, J. Janssen, H. Jaubert, C. Jordan,

E. Jurien, A.L. de Jussieu, La Billardière, Lacaze-Duthiers, Lacépède, S.F. Lacroix, J.J. de Lalande, Lallemant, La Luzerne, Landouzy, P.S. de Laplace, A. de Lapparent, L.A. de La Rochefoucauld, D. et H. Larrey, E. Laugier, Laussedat, Léauté, Le Chatelier, Lefevre-Gineau, A. Legendre, L.G. Lemonnier, Le Peletier, P. Lépine, Leprince-Ringuet, J.B. Le Roy, F. de Lesseps, Leverrier, Libri, Liouville, P. de Luynes (év. de Bayeux), Macquer, Magendie, Maillebois, Malesherbes, J. Marey, V. Mauvais, Ch. Messier, N. de Milly, Milne-Edwards, Ch. de Mirbel, P. Molard, H. Mondor, Monge, Moquin-Tandon, Morel de Vindé, Mouchez, Ch. Naudin, C.L. Navier, L. Néel, duc de Noailles, G.A. Olivier, P. Painlevé, E. Pariset, L. Pasteur, m^{is} de Paulmy, A. Payen, J.C. Pecker, J. Pelouze, Ant. Petit, Percy, Em. Picard, Pitot, H. Poincaré, S. Poisson, Poncelet, duc de Praslin, Prony, Quatrefages, P. Rayer, Roussin, m^{al} de Richelieu, Ch. Richet, abbé de Rochon, G. Roussy, Em. Roux, B.G. Sage, Saint-Venant, Sainte-Claire Deville, E. Sarrau, F. Savart, Aug. Serres, A.F. Silvestre, J. Tannery, J. Tenon, J. Thénard, J.F. Thomassin, A. Thouin, H. Tresca, G. Urbain, A. Valenciennes, Vandermonde, Vauquelin, Velpeau, Aug. Verneuil, Vicq d'Azyr, P. Vieille, Wintrebert, Ad. Wurtz, Yvon-Villarcéau, etc.

INSTITUT DE FRANCE. ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Environ 210 lettres ou pièces, la plupart L.A.S., en 2 boîtes noires.

500 / 700 €

Diplomates, économistes, historiens, juristes, philosophes, hommes politiques, sociologues, etc.

Albert-Petit, d'Argout, L. Armand, R. Aron, Aucoc, G. d'Audiffret, duc d'Aumale, Bachelard, A. et J. Bardoux, R. Barre, C. Barrère, Od. Barrot, Barthélemy Saint-Hilaire, Mgr Baudrillard, W. Baumgartner, Ch. Benoist, Benoiston de Chateaufort, Bérenger, Bergson, Bétoulard, R. Blanchard, Ad. Blanqui, Ed. Bonnefous, L. Bourgeois, E. Boutroux, A. de Broglie, F. Broussais, R.P. Bruckberger, L. Buffet, P. Cambon, J.F. Carnot, E. Caro, S. Charléty, X. Charmes, Ed. Charton, J. Chastenet, P. Chaunu, M. Chevalier, A. Chuquet, A. Cochin, Cormenin, R. Coty, A. de Courcel, V. Cousin, Cuheval-Clarigny, O. Cullmann, Daunou, R. Dautry, Denoix de Saint-Marc, P. Deschanel, Destutt de Tracy, Drouyn de Lhuys, J. Droz, T. Duchâtel, G. Duhamel, Dupin aîné, Ch. Dupin, V. Duruy, W.F. Edwards, R. Etchegaray, L. Faucher, A. Fouillée, A. de Foville, Ad. Franck, A. François-Poncet, Franqueville, Fustel de Coulanges, Garat, Ad. Garnier, Gérando, H. Gouhier, O. Gréard, J. Guilton, Guizot, D. Halévy, Haussonville, Havet, Himly, A. Husson, Imbart de Latour, L. Israël, P. Janet, Jonnart, L. Joxe (ms d'hommage à A. Siegfried), g^{al} Koenig, J. Lachelier, Lacour-Gayet, Lacuée de Cessac, Lefèvre-Pontalis, Lélut, L. Lépine, Leroy-Beaulieu, E. Lévassier, Ch. Lévêque, L. Liard, Lyon-Caen, G. Marcel, Maret de Bassano, H. Martin, Martin-Chauffier, Merlin de Douai, Michelet, Mignet, Millierand, G. Monod, Naudet, Hip. et Fr. Passy, Pastoret, L. Peisse, A. Peyrefitte, G. Picot, R. Poirier, Portalis, Ravaisson-Mollien, Rébelliau, Ch. Rémusat, Louis Renault, Ch. Renouvier, A. Ribot, Roederer, Eug. Rostand, J. Rueff, H. et L. Say, Eug. Schneider, A. Schweitzer, A. Siegfried, J. Simon, A. Sorel, E. Souriau, Stourm, G. de Tarde, Am. Thierry, Thiers, Tirard, Troplong, Vacherot, Vivien, Vuitry, Welschinger, Wolowski, J. Zeller,

147

JACOB Max (1876-1944).

L.A.S. « Max Jacob », Saint Benoit sur Loire 19 janvier 1928, [à M. Dupeyron] ; 1 page in-4.

100 / 150 €

Il le remercie de penser à lui et il lui renvoie le poème promis.

148

JACOB Max (1876-1944).

L.A.S. « Max Jacob », Saint Benoit sur Loire 14 octobre 1942, [à Paul VIAN ?] ; 1 page in-4 (pliures, taches et déchirures).

150 / 200 €

Sur le ravitaillement pendant l'Occupation [la lettre aurait été adressée au père de Boris Vian].

« Nous n'avons pas de beurre en suffisance et le beurre est interdit d'autre part dans les colis. Malgré toutes les diplomaties on n'a de viande qu'au compte-goutte : je ne désespère pas absolument. J'aurai plutôt lapins et poulets si je trouve quelqu'un qui les tue ». Il aura des légumes, et des fruits ; il va faire un premier colis d'essai. « Pour nos règlements de comptes, je vous enverrai les factures, et j'en garderai les totaux. J'attends avec impatience le premier tabac. Je préfère aux gauloises bleues le cube gris de tabac français »...

149

JACOB Max (1876-1944).

5 DESSINS originaux dont 2 signés, 1928-1926 et s.d., certains au dos de manuscrits autographes ; formats divers.

1 000 / 1 200 €

Max par lui-même, octobre 1926 ; visage de profil au crayon, sur un feuillet de carnet (13,3 x 9,5 cm) ; au dos un texte d'une autre main, *La Locomotive*.

Portrait d'homme à mi-corps, avec manteau et chapeau, à la plume ; signé dans le coin supérieur droit (17 x 11 cm).

Femme dans un intérieur ; signé et daté « Max Jacob 1928 » en bas à droite (18,5 x 12 cm, bords un peu effrangés).

Chapiteau d'église ; beau dessin à la plume (21 x 27 cm)..

Profil de Christ à la plume sur un fragment découpé de manuscrit autographe (11 x 7 cm).



149

150

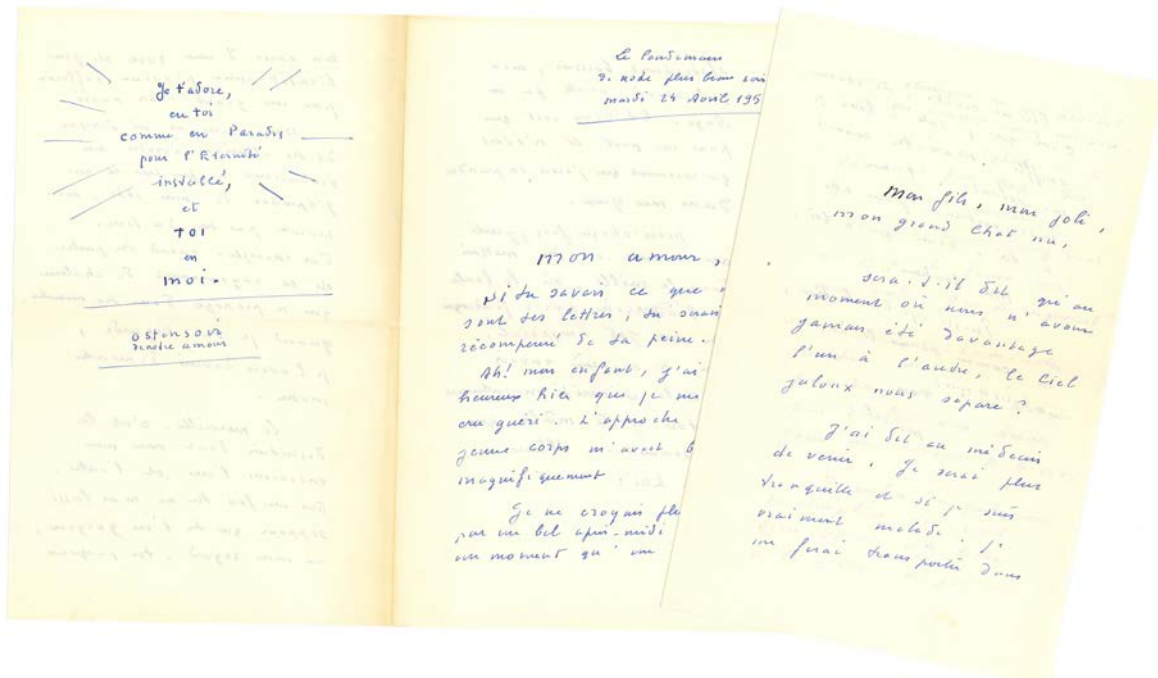
JOUHANDEAU Marcel (1888-1979).

Environ 400 L.A.S. « Marcel » ou « Marcel J. », 1948-1968, à Robert COQUET et Henri RODE, un MANUSCRIT autographe, et environ 180 documents joints ; en tout plus de 580 lettres et documents, avec de nombreuses enveloppes, réunis en 17 classeurs in-4.

8 000 / 10 000 €

Importante correspondance amoureuse, et précieux témoignage sur la grande passion de la vie de Jouhandeau.

Au travers de cet important ensemble, se lit la relation intime entre Marcel Jouhandeau et Robert COQUET (1928-1998), un séduisant jeune militaire rencontré dans le train d'Avignon en avril 1948. De cette rencontre, naît une passion amoureuse d'une dizaine d'années entre l'écrivain établi, âgé de 60 ans, et le jeune homme de 20 ans. L'écrivain et poète Henri RODE (1917-2004) va tenir un rôle de confident auprès des deux amants. C'est Henri Rode qui provoqua en 1948 la rencontre de son ami/amant Robert Coquet et de Jouhandeau. « Henri connaissait parfaitement bien les goûts de Marcel. Il savait donc que Robert plairait à Marcel. Rode, jetant Robert dans les bras de Marcel afin de lui faire plaisir, se sacrifiait pour Marcel mais récupérait par là même sa liberté. Jamais cependant la complicité d'Henri et de Robert ne fut rompue. Toujours ils se complétaient : Robert dans le lit de Marcel et Henri pour écrire, corriger et taper les textes de Marcel, les enrichir même ou les préparer et les initier. La relation entre Henri et Robert resta très pure ensuite et timbrée du sceau de la connivence après le partage initial de leur moi intérieur » (Didier Mansuy).



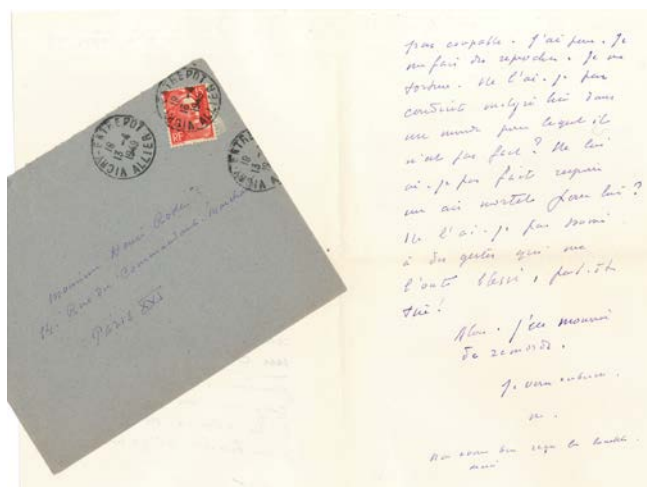
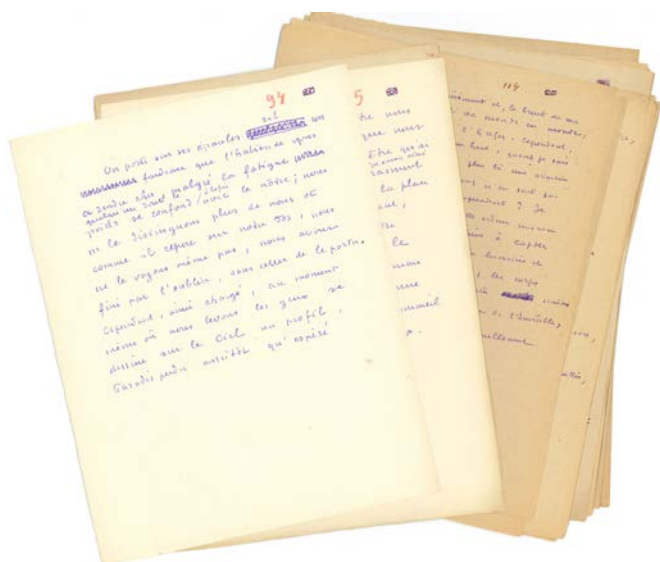
La passion pour Robert Coquet inspira deux livres à Marcel Jouhandeau : *L'École des garçons* (1953) et *Du Pur Amour* (1955), où il reprend plusieurs lettres reçues de Robert (elles étaient en fait l'œuvre d'Henri, Robert se contentant de les recopier).

Dans cette correspondance, Marcel Jouhandeau fait état de ses sentiments enflammés pour le jeune Robert, mais aussi de ses peines. En effet, le romancier fut souvent éprouvé par la réserve et le détachement de son amant. Il évoque aussi leurs ébats érotiques, dans l'appartement de Rode, où ils se retrouvent. 68 lettres ardentes sont adressées à Robert Coquet : « tu m'as donné la fleur de tes 20 ans et 3 années de bonheur, parce que pour moi le bonheur c'est la pureté »... Nous n'en citerons qu'une lettre (24 avril 1951), au « lendemain de notre plus beau soir » : « Mon amour, Si tu savais ce que me sont tes lettres, tu serais bien récompensé de ta peine. Ah ! mon enfant, j'ai été si heureux hier que je me suis cru guéri. L'approche de ton jeune corps m'avait brûlé magnifiquement. Je ne croyais plus être par un bel après-midi, au moment qu'un bourdon velu au cœur d'une rose et puis bientôt une pivoine déflorée par un grand paon nacré. Non, rien ne m'échappe de tes allusions écrites qui traduisent à peu près ce que j'éprouve de mon côté, mais ressenti par toi du tien. Par exemple, quand tu parles de ce rayonnement de chaleur qui se propage dans tes membres, quand je te regarde, je l'avais deviné dimanche matin. La merveille, c'est la discrétion dont nous nous entourons l'un et l'autre. Pas une fois tu ne m'as laissé supposer que tu t'en gorgerais de mon regard, tes paupières obstinément baissées, mais je le savais, averti par un Ange. Et Dieu sait que pour ma part ce n'était que rarement que j'osais te prendre dans mes yeux. Mais chaque fois, juste au moment où tu mettais dans le mille, où la houle de l'adversaire était foudroyée par ton jet impérial. Non, tu ne peux pas savoir toute la sécurité majestueuse de ton geste mâle qui me soumettait ébloui à ta Loi »... Et sur la dernière page, Jouhandeau dessine l'« ostension de notre amour », portant au centre ces mots : « Je t'adore, en toi comme au Paradis pour l'Éternité installée, et TOI en moi ».

431 lettres sont adressées à Henri Rode, qui sont comme un commentaire de la passion pour Robert : « Mon Henri, vous qui nous connaissez l'un et l'autre, seul, vous devinez à quel point

les rivages que nous abordons, Robert et moi, sont merveilleux, merveilleux et pour lui et pour moi. Maintenant l'intimité entre nous est complète, l'abandon sans réserve, l'unité consommée »... En parallèle, Jouhandeau va donner des conseils d'écriture à Rode : « la règle unique et constante pour bien écrire c'est de ne pas écrire », il faut se débarrasser de « tout mot inutile, tout ce qui n'est pas essentiel et propre ». Il va également lui apporter un soutien financier en échange de relectures et de corrections de ses manuscrits. Nous n'en citerons qu'une lettre (20 octobre 1948) : « Henri, Je ne sais ce qui se passe en moi, quand je quitte R. Une mélancolie indicible me prend, une sorte de goût, d'impatience de mourir. Est-ce parce que notre passion est sans issue, bien que la plus heureuse ? Est-ce justement le bonheur, après l'avoir connu, parce qu'il est au-delà de ce qu'on.../...





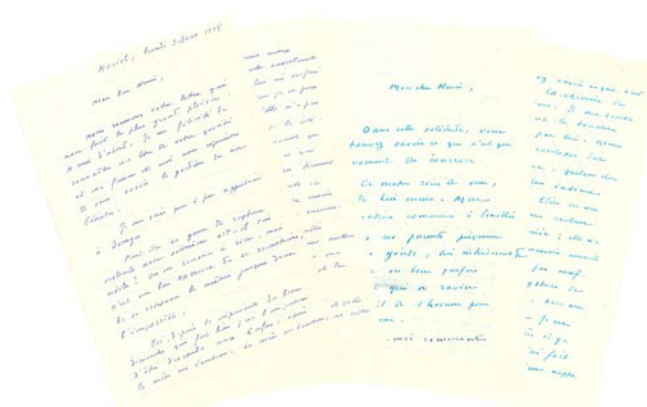
.../...

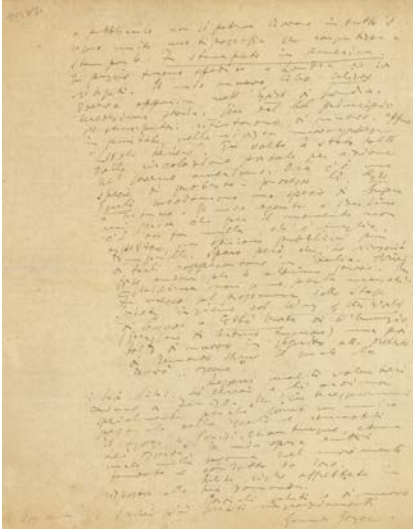
peut souhaiter humainement, qui se paie de ce désenchantement infini, cruel. Peut-être je me meurs de m'éloigner de lui, de ne pouvoir le garder toujours près de moi. Je nous sens ce soir l'un et l'autre comme un seul être que l'on a déchiré, écartelé. Sans lui, je ne suis qu'un lambeau de moi. Tous mes membres me font mal et le monde réel s'éloigne, dès qu'il me quitte, à peine seul à Denfert, comme si j'avais aperçu Paris au fond d'un puits. Oh ! Cette désaffection, cet exil ! Est-ce l'amour qui me retire en moi si loin que je cesse de vivre, que je perds l'usage de moi-même. Peut-être l'excès de plaisir qu'il m'a donné me laisse écorché vif ? Je retrouve sur moi un à un chacun de ses baisers, toutes ses caresses comme autant de blessures, comme des traces de brûlure, comme si je sortais d'un brasier dont les flammes m'auraient léché tout le corps, entamant ça et là l'épiderme. La douleur se fait un moment si vive si agaçante, en se déplaçant, qu'elle ressemble à une névrite. Car il ne s'agit pas du tout d'une imagination, mais d'une sensation qui se loge dans ma chair, à la surface, lancinante, incessante, insupportable tout d'un coup. Je grince des dents, mes larmes coulent. Je crierais. [...] Dans mon martyre j'appelle Dieu pour me délivrer de moi qui suis épris de ce grand garçon que je ne peux plus me supporter sans lui ni le supporter sans moi. Son image enraye mon regard au point que, ne voyant rien d'autre que lui, je suis comme aveugle, en même temps que sa voix m'obsédant, me rend sourd à tout le reste. Son gentil corps embarrasse mes gestes, entrave mon pas. Rien en moi qui ne sort par lui halluciné. Je n'ai de tranquillité que dans ses bras. O bienheureuse présence qui ressemble à une hantise. Il est doux, si câlin, si gentil que je me reproche de ne pas faire davantage pour lui et vous êtes si admirable, vous aussi, mon cher Henri, dans votre dévouement à notre amour que je me tourmente, ne sachant que faire pour vous témoigner ma gratitude »...

Le MANUSCRIT autographe est un chapitre autonome des *Carnets de Don Juan* (1947), intitulé *L'indiscret processionnaire*, présentant des ratures et corrections et des variantes avec l'édition (30 pages in-8) : « On porte sur ses épaules tel un fardeau que l'habitude nous a rendu cher, malgré la fatigue, quelqu'un dont le poids se confond à la fin avec le nôtre »...

Cette correspondance est complétée par un ensemble de documents et de correspondances. On relève notamment une lettre de Robert Coquet, 4 d'Henri Rode et une de Jean Paulhan à Jouhandeau ; 3 de Coquet à Rode ; une lettre et un texte datyl. d'Élise Jouhandeau à Rode ; un dessin d'un couple de pigeons, légendé : « J. et R. s'aimaient d'amour tendre ».... De nombreuses lettres adressées principalement à Henri Rode : Jacques Audibert, Jean Ballard, Jean Beaufret, Serge Brindeau (4), Carlo Coccioli (5), Édouard Daladier (à Mme Rode mère), Jean Denoël, Roland Lesaffre, André Marissel (5), André Miguel, Roger Nimier (6), Jean Paulhan (2 ; dans une lettre à Paulhan, Rode révèle qu'il est l'auteur des lettres d'amour de Robert Coquet à Jouhandeau), Lucien Psichari, Jacques Réda (14), Max Roumagoux, André Rouveyre, Frédérick Tristan (2), etc.

Bibliographie : Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité Jouhandeau-Rode-Coquet* (Orizons, 2009).





151

JOYCE James (1882-1941).

L.A.S. « James Joyce », « Via della Sanità, Trieste [2 décembre 1919], à Carlo LINATI ; 2 pages in-4 ; en italien.

2 500 / 3 000 €

Longue et intéressante lettre à son traducteur italien, sur ses œuvres et ses difficultés pour leur publication et leur diffusion.

[Carlo LINATI (1878-1949), écrivain et essayiste italien, et traducteur (Yeats, Synge, Dickens, etc.) fut sollicité par Joyce pour traduire *Portrait of the Artist as a Young Man*. Il lui répondit qu'il pensait que sa pièce *Exiles* conviendrait sans doute mieux au public italien. Il traduisit finalement *Araby*, nouvelle des *Dubliners*, et un fragment d'*Ulysses*. C'est à lui que James Joyce envoya les épreuves de son fameux schéma d'*Ulysses*, afin de l'aider dans la compréhension de cette somme romanesque novatrice et profondément déroutante.]

Joyce remercie Linati de sa gentillesse, et le renvoie avec humour au *Who's Who* pour en savoir plus sur son compte. Il habite Trieste depuis 1904. Il explique que, pour la publication des *Dubliners*, il a dû se battre pendant dix ans. L'intégralité de la première édition à mille exemplaires a été brûlée à Dublin par escroquerie ; d'aucuns disent que c'était le fait de prêtres, d'autres d'ennemis, d'autres du vice-roi ou de son épouse, Lady Aberdeen. Le tout reste un mystère... *Portrait of the Artist as a Young Man* avait été refusé par la plupart des éditeurs londoniens. De plus, lorsque la courageuse revue *The Egoist* décida de le publier, pas une imprimerie dans tout le Royaume-Uni n'a pu être trouvée

qui consente à l'imprimer. Cela fut fait aux États-Unis. Les feuilles furent envoyées à Londres et reliées là-bas... Son nouveau livre *Ulysses* allait paraître dans *The Egoist*. Même histoire (« medesima storia »). Les imprimeurs refusèrent encore. L'ouvrage parut en feuilleton dans la *New York Little Review*. À trois reprises, sa distribution par le service postal fut stoppée par l'intervention du gouvernement américain. Puis une action en justice fut lancée contre le livre... *Exiles* soulève un vent de contestation à Munich. Son agent à Berlin lui écrit que pour le moment rien ne peut être fait, et qu'il est plus judicieux d'attendre que l'opinion publique se calme. Il espère qu'il en sera de même en Italie... En Angleterre, on n'en parle même pas. La pièce était inscrite au programme de la Stage Society en même temps que *The Way of the World* de William Congreve, et *La Ville Morte* de Gabriele D'Annunzio (dans la traduction d'Arthur Symons) mais annulée ensuite, devant la protestation de Bernard Shaw qui trouvait la pièce obscène...

Lettres de James Joyce (éd. Stuart Gilbert, Gallimard, 1961, p. 148-150).

152

LA BRUYÈRE Jean de (1645-1696).

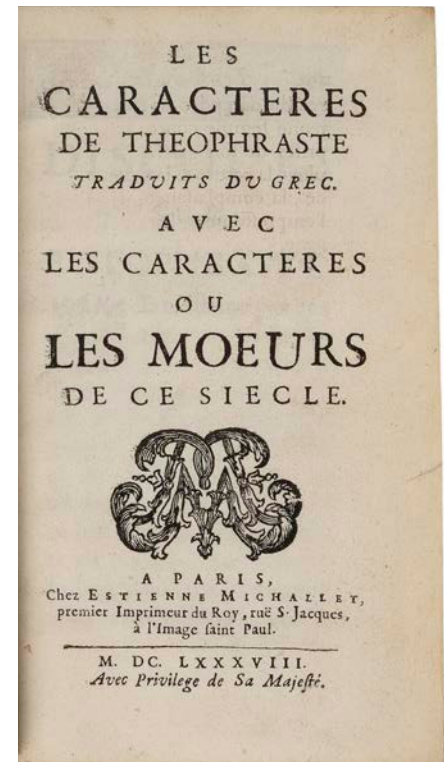
Les Caractères de Théophraste traduits du grec. Avec Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle (Paris, chez Estienne Michallet, 1688) ; in-12 de [30 ff.], pp. 53-360-[2 ff.], reliure maroquin brun janséniste, dentelle intérieure dorée, tranches dorées (*Chambolle-Duru*).

1 500 / 2 000 €

Rare édition originale, en deuxième tirage.

D'après Tchermersine-Scheler (III, p.791-793), on ne connaît que six exemplaires de ce second tirage, le premier tirage étant inconnu. On en a recensé depuis une douzaine environ. Il contient 418 caractères. Chaque exemplaire présente un nombre différent de cartons, d'erreurs de pagination et de fautes, témoignant des corrections faites par La Bruyère pendant l'impression.

L'exemplaire comprend le *Discours sur Théophraste*, modifié par les cartons ; *Les Caractères de Théophraste* (p. 53-149) ; *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* (titre, et p. 153-360) ; l'Extrait du Privilège (daté du 8 octobre 1687, sans précision de durée) ; et le feuillet des *Fautes d'impression*. Signatures : A-B (12), C (6), C (9), D-P (12), Q (feuillet de privilège).



LAMARTINE Alphonse de (1790-1869).

72 L.A.S. «Alph. de Lamartine » ou « Lamartine » (dont une dizaine non signées), 1824-1847, à Louis AIMÉ-MARTIN ; 177 pages formats divers, la plupart in-4, plusieurs adresses ou enveloppes ; montées sur onglets sur des ff. de papier vélin ; le tout relié en un vol. in-4, maroquin janséniste bordeaux, doublures du même avec encadrement de filet doré, dos à 5 nerfs, gardes de soie moirée bronze, contregardes de papier marbré et doré, tranches dorées (G Cretté succ. De Marius Michel).

12 000 / 15 000 €

Importante et très belle correspondance amicale, littéraire et politique.

[Louis AIMÉ-MARTIN (1781-1847), écrivain, ami de Bernardin de Saint-Pierre, dont il épousa la veuve, et édita les œuvres, fut professeur, secrétaire rédacteur à la Chambre des députés, puis bibliothécaire au Dépôt légal puis à Sainte-Geneviève ; il a collaboré à divers journaux et revues. Il a entretenu une longue et fervente amitié avec Lamartine, qui, à ses funérailles, l'a salué comme un « frère de mon cœur et de mon choix ». Nous ne pouvons donner qu'un très bref aperçu de ces très belles lettres, souvent longues.]

1^{er} décembre 1824. Naissance d'une amitié : « être goûté c'est beaucoup mais être aimé c'est bien mieux, surtout si ce sentiment vous est spontanément exprimé par un des hommes que l'on se sent le plus disposé à aimer soi-même : c'est mon histoire avec vous. De très bonne heure j'ai lu vos vers et ils m'avoient enchanté ; depuis conformité de principes, d'opinions, de sentiments politiques ou religieux m'avoient confirmé dans l'idée que je m'étois plu à me faire de vous celle d'un caractère au niveau de son talent. Cette dernière circonstance ajoutera, je l'espère, à l'amitié de nos esprits, une affection personnelle »... *Saint-Point 22 nov. 1828*. « Je suis maintenant dans ma complète solitude, heureux, bien portant, très occupé et très paisible, faisant quelques vers le matin avant le bruit et le jour, et pendant la journée à cheval ou à pied suivant les ouvriers ou les livres. Voilà l'idéal d'une vie pour moi : je voudrais qu'elle durât éternellement »... *29 septembre et 9 octobre 1829*, sur sa candidature à l'Académie... *Mâcon 9 décembre*, sur la mort de sa mère : « Moi seul je connaissais la perfection idéale de cette mère et l'abîme de son affection pour moi et cependant tout ce qui l'a connue ici s'accorde à la proclamer l'être le plus parfait et le plus impossible à retrouver. Pour moi ma vie est à moitié vide ! Elle en était pour moi tout le passé et beaucoup de l'avenir que tout me promettait délicieux et long avec elle »...

Saint-Point 27 juin 1830, sur la politique : « au milieu de la solitude, des bois et des prés, le fantôme qui agite le pays nous menace aussi ; les élections marchent et marchent mal à mon sens. Il fallait une Chambre centre droit, et qui pût offrir au Roi de la confiance, et un ministère sans réaction. Nous allons par une autre voie, le pays est irrité, les symptômes révolutionnaires se montrent comme en 1819, les hommes du 8 août en profiteront pour crier au péril et le péril viendra, s'il n'est déjà venu. J'ai le cœur navré. Tout cela finira mal, si cela ne finit bientôt »... Sur les *Harmonies poétiques et religieuses* : « Quel est leur sort sur le pavé de Paris ? Je reçois une foule de lettres d'inconnus qui m'en remercient et qui semblent les goûter avec amour et d'un autre côté, je vois des journaux, surtout *l'Universel*, qui les traitent sans pitié et comme le radotage d'une *Théophilanthropie absurde* et d'une *mélancolie bavarde* ; ce sont leurs expressions. Les *Débats* n'ont point donné d'articles et je sais que les articles étaient faits par M. Nisard et dans un sens vraisemblablement favorable d'après une lettre où il me dit : *les plus beaux vers que j'aye lus dans la langue française* ». Pourriez-vous me savoir quel motif, raison ou

LA CHABEAUSSIÈRE Étienne-Xavier Poisson de (1752-1820).

L.A.S. « D.L.C. », 14 mai 1811, à Stanislas CHAMPEIN ; 2 pages et demie in-4, adresse.

120 / 150 €

Charmante lettre littéraire et musicale du librettiste au compositeur.

[Stanislas CHAMPEIN (1753-1830) est l'auteur de plusieurs opéras-comiques, dont *Le Soldat français* (1779) et *La Mélomanie* (1781).]

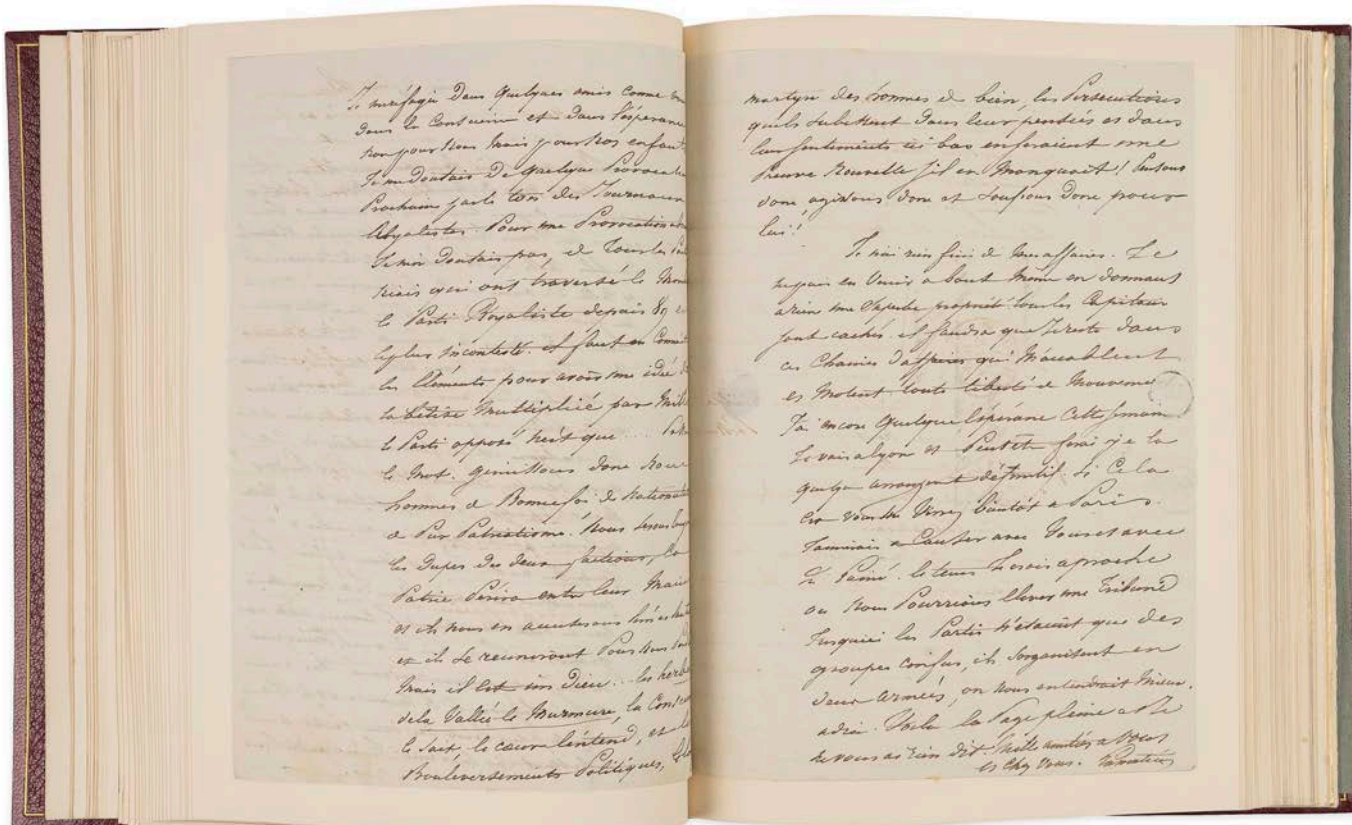
« Est-ce que mes champs, mon cher Champein, ne pourraient pas devenir les vôtres ? est-ce que vous avez les jambes coupées ? est-ce qu'ils ne s'embelliraient pas davantage si vous me donniez l'espoir de y voir de tems en tems, souvent même, deviser paroles et musique avec moi. Ce serait bien là le vrai moyen de me rendre les muses plus intéressantes. J'ai toutes et quantes fois que vous le voudrez un lit à vous donner, un mauvais piano, une bonne bouteille de vin et mieux que tout cela une bonne et franche amitié »...

Il parle de leur 10^e scène, « s'il faut toujours jouer et jamais chanter bien tranquillement là pour chanter seulement : vos cantatrices me battront au lieu de m'embrasser elles brilleront moins, elles ne se flatteront pas d'avoir fait le succès de l'ouvrage. Elles feront la cour aux Farchi, Biangini, Sarti, elles rouleront à tire lorigo pour tous ces savans en *i* qui ne sont pourtant ni des *Gretri* ni des *Monsigni*, et nous laisseront là pour ne les avoir pas fait rouler aussi. Au surplus je vais recopier de plus belle les *Bohémiens* tels que je les conçois à présent et je substituerai ce plan de scène à celui qui s'y trouve et puis nous verrons.

Je baisera votre *Grecque* par reconnaissance ; mais je ne vous cache pas que la suivante me plaît davantage que la maîtresse et que ce rôle là deviendra le principal. Je suis encore de force à les épouser toutes deux.

Quant aux *Ardennes* c'est encore un cahos indéchiffrable mais qui s'éclaircira. Tout ce qui m'inquiète c'est que j'ai déjà commencé trois fois cet ouvrage et que par une fatalité assez bizarre la scène importante de l'ouvrage a toujours été écartée par d'autres situations. Je vous étonnerais bien si je vous disais que mon *Azémià* [mis en musique par Dalayrac] était originairement un accessoire du sujet des *Ardennes* »...

On joint : une L.A.S. de **LAMOTHE-LANGON**, Paris 19 septembre 1830, à Maurice Schlesinger, éditeur de musique (2 p. petit in-8, adr.), pour faire « mettre en musique un certain nombre de chansons sur des sujets politiques et nationaux » qu'il a composées récemment ; et une L.A.S. de **SULLY-PRUDHOMME** à un confrère, 4 avril 1896, décommandant un rendez-vous.



intrigue de coterie littéraire, empêche que les *Débats* n'en parlent et me mander franchement et en ami si décidément cela tombe à plat ou si on trouve mauvais ? »... Milly 16-21 novembre, au sujet de son ode « contre la peine de mort en matière politique », chargeant son ami d'en surveiller la publication, envoyant de nouveaux vers et la nouvelle version d'une strophe. L'Ode est finalement refusée par les *Débats*, et jugée inopportune : « je trouve qu'il est trop tard et que le silence servirait mieux la cause des infortunés que nous voudrions sauver pour l'honneur du pays » (12 décembre).

Mâcon 21 février 1831. Émeutes de février : « En arrivant j'ai appris vos trois journées de Saturnales : saturnales doubles, celles de la sottise et de la démente et celles du crime et de la vengeance. Ce tems fait pitié ou horreur. Il y a longtemps que je vous le dis, vous ne connaissez pas les hommes, vous les voyez trop dans votre miroir ou dans les illusions d'un cœur amoureux du bien et du beau ! Je fus ainsi. Quinze ans de pratique et de fréquentation de ce qu'on appelle hommes d'État *proh pudor* ! m'ont corrigé. La fréquentation de la classe inférieure par les relations rurales y a contribué aussi. [...] Maintenant je connais petits et grands, et je ne sais pas lequel m'inspire un dégoût mieux raisonné ! Non, en vérité, j'ignore si je méprise et si je repousse plus l'un des deux partis qui se battent sur la scène. Je les répudie tous. Je me réfugie dans quelques amis comme vous, dans la confiance et dans l'espérance, non pour nous, mais pour nos enfants. Je me doutais de quelque provocation par le ton des journaux royalistes. Pour une provocation absurde, je n'en doutais pas ; de tous les partis niais qui ont traversé le monde, le parti royaliste, depuis 89, est le plus incontesté ; il faut en connaître les éléments pour avoir une idée de la bêtise multipliée par mille. Le parti opposé n'est que... passons le mot. Gémissons donc, nous

hommes de bonne foi, de nationalité, de pur patriotisme ! Nous serons toujours les dupes des deux factions ; la Patrie périra entre leurs mains et ils nous en accuseront l'un et l'autre, et ils se réuniront pour nous perdre ! Mais il est un Dieu... [...] la conscience le sait, le cœur l'entend et les bouleversements politiques, le long martyre des hommes de bien, les persécutions qu'ils subissent dans leurs pensées et dans leurs sentiments ici-bas, en seraient une preuve nouvelle s'il en manquait ! Pensons donc, agissons donc et souffrons donc pour lui ! »... 5 novembre 1831. « Je vous remercie de l'avis sur mon livret politique. Ce n'est rien, cela n'aura ni ne doit avoir de lecteurs et de compreneurs à présent. Mais si je laisse un jour un nom poétique comme je le voudrais, on pourra dire dans un siècle, si l'immortalité va à cent ans : voilà ce qu'un homme pensait alors des questions de son tems et de l'avenir social ! Ce n'est pas sous le rapport d'audace contre le Gouvernement que je traite bien l'abbé de LAMENNAIS. Les injures qu'il dit à ce tems-ci retombent sur lui et ne profitent pas au tems à venir, non plus que les coups de poing et les grosses insultes homériques dont est farci M. de CHATEAUBRIAND, mais je loue et estime M. de Lamennais d'avoir le courage et la vertu d'esprit de dire la vérité, dure à son parti religieux et politique, et de confesser la liberté devant les uns et le Christ devant les autres. Ceci est fort et beau. C'est une tête politique. Il y en a peu. Votre ami M. de Chateaubriand, qui voit tout dans un nom propre et dans une importance de fidélité stérile, ne l'est pas autant. Ce n'est qu'un bel écrivain, qui se pose noblement devant le siècle qui l'admire, un matamore de tragédie qui débite sa tirade imperturbable jusqu'au bout et sans réplique à un parterre qui applaudit parce qu'il ne croit pas à la réalité et au sérieux de la phrase. Or il ne s'agit pas de farces par le tems critique où nous sommes. Il faut du fort, du sage et du vrai. Il y en a dans l'avenir et je

.../...

.../...

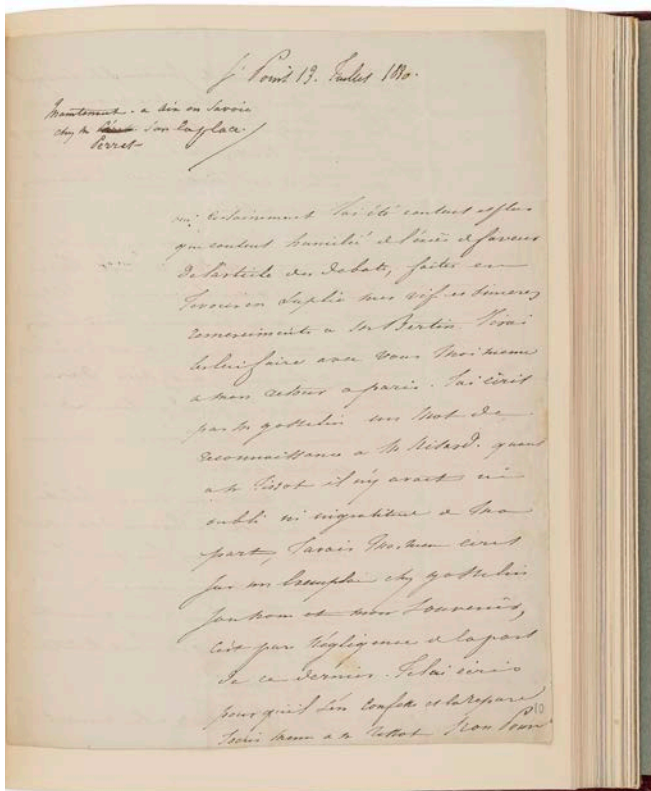
crois un peu aussi en nous deux. Quant aux St Simoniens, je n'en parle avec faveur que comme symptôme, et c'est en effet un symptôme de désir d'amélioration sociale plus encore qu'une secte subversive. Toute secte qui n'apporte pas un principe nouveau et applicable ne fait courir aucun risque au monde. Ou ils n'en ont pas, ou ils en ont un tellement absurde qu'il rend l'humanité impossible. Le monachisme n'est rien auprès. L'absurde n'est pas périlleux. Je quitte la politique et fais quelques vers dignes de vous ces jours-ci, deux chants de mon poème progressif. Ils m'enchantent. Vous verrez vraiment du neuf et de l'original en poésie et en sentiment, si j'ai le talent de rendre ma pensée en vers »... *Mâcon 24 novembre*. Révolte des canuts : « Je vous écris au milieu du tumulte du corps de garde, mon cheval sellé à côté de moi, botté et armé depuis 48 heures. Lyon, comme vous le saurez déjà, a été conquis sur la garde nationale et la ligne par 30 à 40,000 ouvriers, qui y règnent maintenant au milieu des excès du désordre inséparable d'une pareille domination. Nous avons été sur le point ce matin de marcher en masse au secours des citoyens lorsqu'on nous a appris la fatale reddition de la ville. Il y faudra autre chose que quelques centaines d'hommes de garde nationale. C'est le 27 juillet du commerce et de la propriété. La garde nationale de Lyon, si belle et si nombreuse, a manqué à ses devoirs et à sa propre conservation ; elle ne s'est pas présentée ou mal présentée, et retirée sur le champ chez elle à l'heure du feu. Elle est maintenant victime de sa faute, rançonnée, pillée et menacée de tous les désastres. On dit cependant que, parmi ce peuple d'ouvriers vainqueurs, on tâche de rétablir un certain ordre provisoire, mais le moment où il faudra leur arracher des dents leur conquête et une ville de cent quatre-vingt mille âmes fait trembler. Les troupes paraissent peu disposées à donner sérieusement. Voyant les plus intéressés battus ou évanouis, le gouvernement n'a qu'à réunir 30 000 hommes sous les murs de Lyon et à agir plus alors par composition que par le fusil, car on doute des fusils »... *31 décembre* : « la Chambre et le Gouvernement viennent de faire une sottise mieux caractérisée encore en frappant

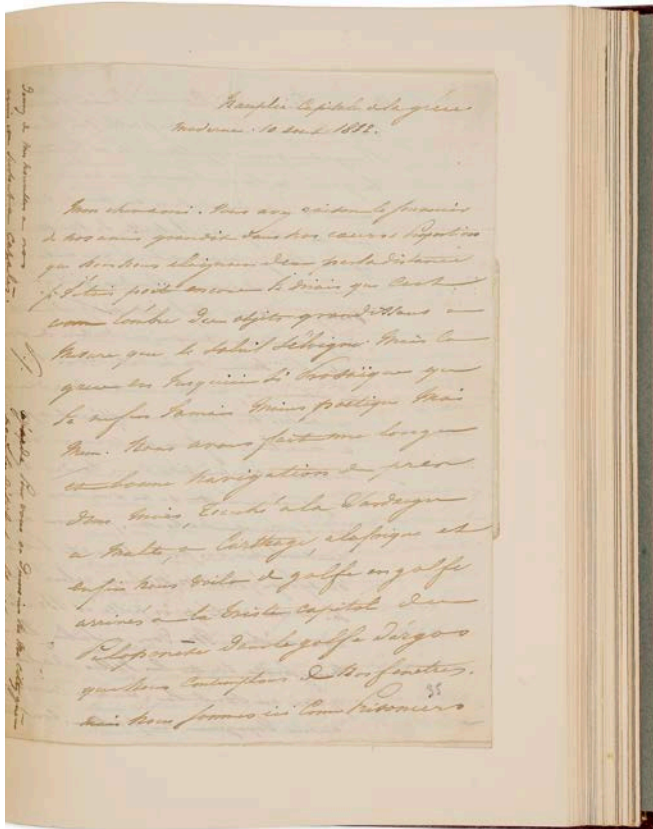
le général LAFAYETTE dans son triomphe et dans sa vertu ! Car s'il en eut en sa vie ce fut le 22 et 23 décembre ! Je ne comprends pas un gouvernement populaire sans force armée et sans l'esprit de la garde nationale pour lui. Or il va s'aliéner cette seule force. Les journaux de ces deux jours vont nous dire ce que le Roi décidera. De là viendra la crise de tout ceci. Je- suis monarchiste, mais je suis politique. La politique est une science d'époque et d'opportunité. Se brouiller aujourd'hui avec Lafayette et l'esprit qu'il représente, c'est faire ce que fit Charles X le 9 août, se brouiller avec le pays. Si cette rupture éclatante et provoquée a lieu, nous n'aurons pas deux mois le gouvernement d'aujourd'hui. [...] Le jour où Paris s'écroulera, soit en république soit en convulsion anarchique, la guerre civile dans huit jours avec trois drapeaux ! Quel avenir ! Ô Charles X ! Que de larmes et de sang un mauvais rêve coûtera à l'Europe ! »...

1832. Voyage en Orient. Longue lettre de Nauplie, « capitale de la Grèce moderne », *10 août 1832*. « La Grèce ne fut jamais au point de ruine et de désolation où nous la trouvons. C'est un champ de bataille, de massacres et de pillage universel. Il y a autant d'armées ou plutôt de bandes qu'il y a de villages. Chaque chef est indépendant du gouvernement, qui se déchire de son côté lui-même. On se bat dans tous les chemins, en vue de nos escadres et de nos troupes qui suffisent à peine à maintenir, à force de courage et de dévouement, une ville dans l'ordre et un gouvernement ou un simulacre de gouvernement debout. Personne ne peut sortir des portes sans être pillé ou égorgé. Hier Missolonghi, relevé de ses ruines, a été pris, pillé et brûlé, avant-hier Modon a subi le même sort, toutes les villes de la Grèce en sont là. [...] Il n'y a de tranquille et de traversable que l'Attique, où sont encore 70 Turcs qui maintiennent dans l'ordre une population de sept à huit mille Grecs. Nous y allons dans quelques jours visiter ces magiques ruines, le plus beau témoignage de la grandeur et de la sagesse humaines. [...] Nous verrons les îles, Egyne, Salamis, Corinthe, Épidaure, Athènes [...] Nous irons de là à Rhodes, à Chypre et ensuite débarquer en Asie où nous passerons dix mois : Jérusalem, Palmyre, Balbek, Babylone, etc., puis Égypte, puis retour par Constantinople. [...] Nous sommes contents de notre vaisseau et de notre capitaine. J'y ai tout ce qui est nécessaire à ma femme, à ma fille et à moi, et aux trois amis que je mène avec moi ; livres, crayons, provisions de tout genre. C'est un château flottant où l'horizon change chaque matin. Mais je me ruine pour enrichir mon trésor moral. Je change mon argent contre des impressions et des idées »...

Mâcon 23 octobre 1833. Retour d'Orient, marqué par la mort de sa fille Julia : « J'arrive, mon cher ami. Je suis absorbé depuis trois jours dans les larmes et dans les retentissements affreux des douleurs que chaque lieu vide réveille trop fortement en nous et surtout, hélas ! dans le cœur de ma femme. [...] Je repars demain pour Marseille seul, et pour chercher, hélas ! tout ce que j'ai ramené de mon bonheur perdu. [...] J'irai à Paris ensuite à l'ouverture des Chambres, que j'espérais voir dissoudre, car je n'ai plus ni vie morale ni vie politique ni vie physique en moi. Je suis éteint pour tout, hors pour l'amitié, la religion et la philosophie »...

Mâcon 1^{er} juillet 1835. « Je commence à me sauver sous un arbre de mes bois et à écrire quelques vers au murmure des feuilles et au cri des grillons. Mais ces moments sont courts et interrompus par des voyages sans fin à Mâcon pour voir mon père. Je fatigue toute ma cavalerie. Arrivé ici ce matin, je repars ce soir ; j'y reviens demain ; j'en repars demain pour y revenir et en repartir après-demain encore, puis cinq jours en paix à Saint-Point. Voilà ma vie ; elle est agitée, mais non féconde. Moins triste que vous, je n'ai pas plus que vous des raisons de bonheur. Mais en déplorant ce qui me manque, Dieu me garde d'ingratitude envers lui et j'apprécie ce qu'il me laisse. Savez-vous ce que c'est que d'avoir l'usage de ses cinq sens et de sa pensée telle quelle, d'avoir de quoi dîner, se vêtir, s'abriter, se promener et rêver, et une bonne femme, et de vrais et bons amis ? Savez-vous ce que c'est que tout cela pour un homme qui comme moi voit tous les jours des aveugles et des paralytiques sans pain sur leur grabat où ils ne





payer régulièrement mes intérêts et vivre modestement jusqu'au jour où je pourrai payer les capitaux. Si je me laisse contraindre, je suis perdu ; en me contraignant moi-même et en prenant mon temps, je ne crains personne, voilà toute la question. Je trouve vos conseils de travail excellents. Je me mets à mon Histoire le 1^{er} septembre. D'ici là je suis à la politique locale, conseils généraux, municipaux, etc. J'ai à parler tous les jours. J'arrête mes confidences. Mais vous oubliez une chose, c'est que, si je ne suis pas certain avant janvier d'avoir 100 000 francs des *Girondins*, je dois louer ou remettre mon logement, sous peine de perdre encore un loyer et le prix de mes meubles »... Etc.

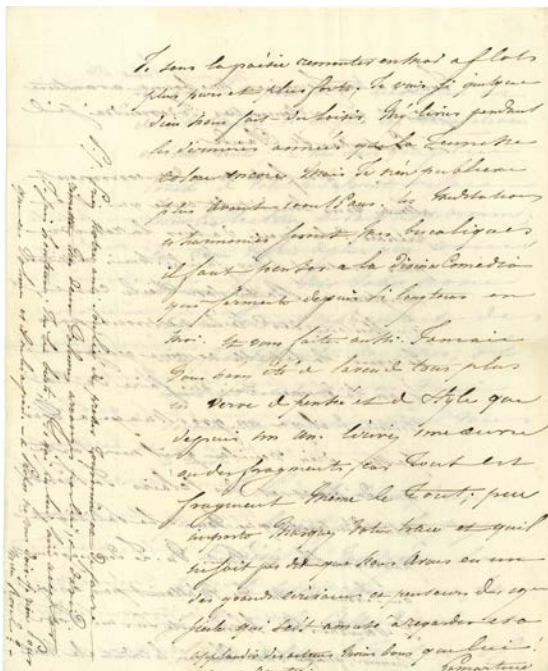
On joint un portrait de Lamartine, dessin à la plume signé de Wladimir KONARSKI (1852-1906), daté 1868 (12,5 x 10,5 cm, monté sur bristol).

Provenance : Louis Barthou (ex-libris, II, 1053).

sont pas même assez riches pour nourrir un chien, ce meuble vivant du pauvre, comme je l'ai baptisé ? Oh, que d'actions de grâces ne devons-nous pas à travers nos larmes en comparant nos misères à tant d'autres plus profondes ! Qu'est-ce que les peines de la vanité et de la gloriole auprès de la faim et du désespoir ? Jouets qu'on brise à un enfant. Voilà tout. Consolons-nous donc »...

Château de Monceaux 22 juin 1837 : « nous sommes allés déjà à Milly et à St Point. Nous y avons trouvé les plus magnifiques promesses de récoltes au lieu de la nudité que nous croyions à Paris. Mais voilà le temps qui change, la pluie qui menace, le vent qui fraîchit ; je vais trembler que les fleurs de la vigne ne coulent. Le raisin est toute notre richesse à présent. [...] Je vais passer une ennuyeuse journée avec des hommes d'affaires pour essayer de revendre en détail ce qui est loin de moi et mauvais dans la propriété dont j'ai flanqué la mienne l'an dernier. Plaiguez-moi ; j'aimerais mieux politique, philosophie, poèmes. Mais Machiavel et Racine pensaient au pot-au-feu. Il n'y a que vous à Paris qui n'y pensiez pas. Si un jour vous achetez un pouce de terre, vous êtes perdu pour la postérité. Ceci fait, je vais vous envoyer quelques vers en réponse à M. de MUSSET, à qui je les dois depuis deux ans bientôt. Puis je défoncerai le tonneau où je cache mes poèmes et je tâcherai de rappeler et de rassembler quelques fils de cet écheveau embrouillé. Je ne me mettrai sérieusement à la rime qu'au mois d'octobre »...

Monceaux 10 août 1843. Sur ses difficultés financières et l'*Histoire des Girondins* : « Avec la succession de ma tante d'environ 4 à 500,000 et Milly d'autant, j'aurai un million disponible pour payer tout et aller plus loin. Mais comme ma tante peut vivre encore longtemps et Milly ne pas se vendre de deux ou trois ans, aller plus loin et arriver au fossé sans autre chance que de faire vendre un beau jour tous mes biens en justice et par conséquent à rien, cela ne se peut pas ! Il faut aviser à tems, c'est-à-dire en conservant encore juste de quoi



155

LAMARTINE Alphonse de (1790-1869).

L.A.S. « Lamartine », Macon 13 juillet 1830 à Charles NODIER ; 4 pages in-4.

600 / 800 €

Superbe lettre lors de la parution des *Harmonies poétiques*.

Lamartine remercie Nodier de son article élogieux dans *la Quotidienne* : « Je vois bien à travers les superbes formules d'éloge qui feront leur effet sur le public et surtout sur le public de famille que vous n'êtes pas complètement content de ces pauvres Harmonies. Je suis comme vous et plus que vous. Je sens qu'on doit leur reprocher avec raison, monotonie, sécheresse, pompe, pathos &c. J'ai trop près le ton convenu du Cantique ancien et pas assez le ton vrai de S^t Augustin et de Ste-Beuve. Je préfère les *Consolations* en toute vérité »... Il part à l'instant pour la Savoie, la Suisse, l'Italie. Il fait ensuite allusion aux événements du jour, et à « l'inévitable crise qui se prépare », malgré le succès de l'expédition d'Alger : « Mais réussit-on longtemps à battre son siècle, c'est ce que l'histoire des siècles ne prouve pas. Je regarde la bataille comme gagnée si on la donne ; mais que faire de la victoire ? Il y a un gros nuage à voir passer. Dieu veuille qu'il n'en sorte que du bruit et des éclairs [...] Je voudrais voir l'humanité sur un bon chemin, quoique tout chemin la conduise à la mort »...

Puis il revient à la poésie : « Je sens la poésie remontée en moi à flots plus purs et plus forts. Je vais, si quelque dieu nous fait du loisir, m'y livrer pendant les dernières années que la jeunesse colore encore, mais je n'en publierai plus avant 10 ou 15 ans. Les Méditations et Harmonies seront mes Bucoliques, il faut penser à la Divine Comédie qui fermente depuis si longtemps en moi »...

Puis il encourage Nodier à écrire : « Écrivez une œuvre ou des fragments car tout est fragment même le Tout ; peu importe, marquez votre trace, et qu'il ne soit pas dit que nous avons eu un des grands écrivains et penseurs du 19^e siècle qui s'est amusé à regarder et à applaudir des acteurs moins bons que lui ! »...

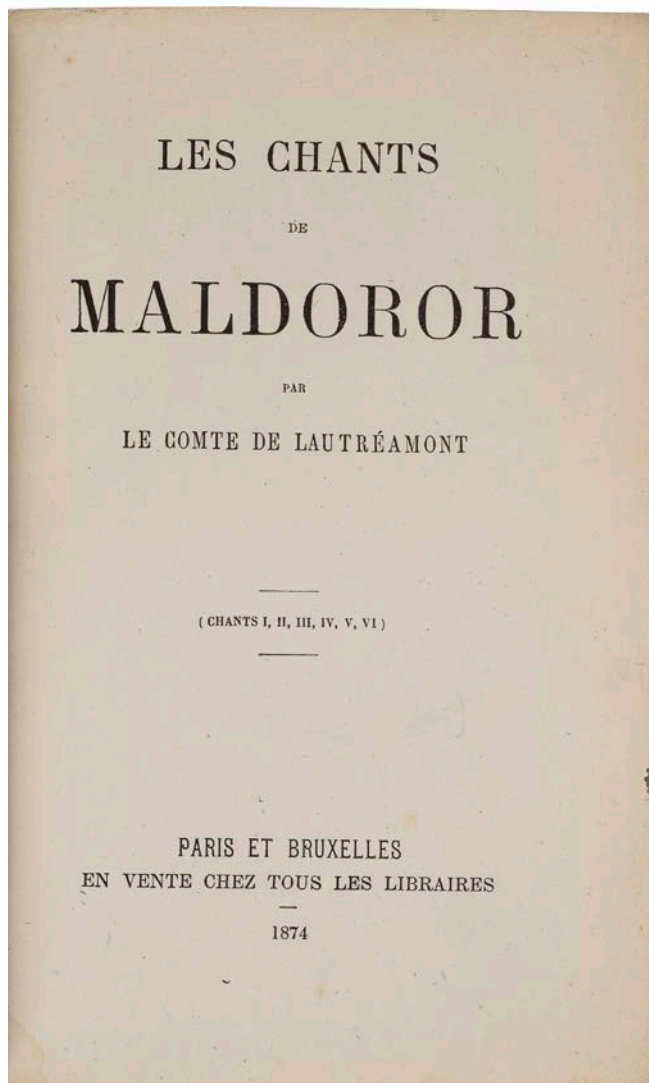
156

LAUTRÉAMONT, Isidore DUCASSE, dit comte de (1846-1870).

Les Chants de Maldoror (Paris et Bruxelles, chez tous les libraires, 1874) ; in-8, demi-marroquin bleu nuit à coins, dos à nerfs, tête dorée.

2 000 / 3 000 €

Édition originale, avec le titre et le faux-titre en second état. Imprimée à compte d'auteur chez Lacroix, Verboeckhoven & Cie mais non diffusée, à quelques exemplaires près, cette édition fut intégralement rachetée par le libraire bruxellois Jean-Baptiste Rozez qui la remit en vente en 1874 avec une couverture, un faux-titre et un titre réimprimés à cette date.



LAWRENCE Thomas Edward (1888-1935).

L.A.S. « TELawrence », 18 novembre 1922, à William Ormsby GORE ; 1 page oblong in-8 (légères rousseurs), sous chemise demi-marouquin bleu ; en anglais.

2 000 / 3 000 €

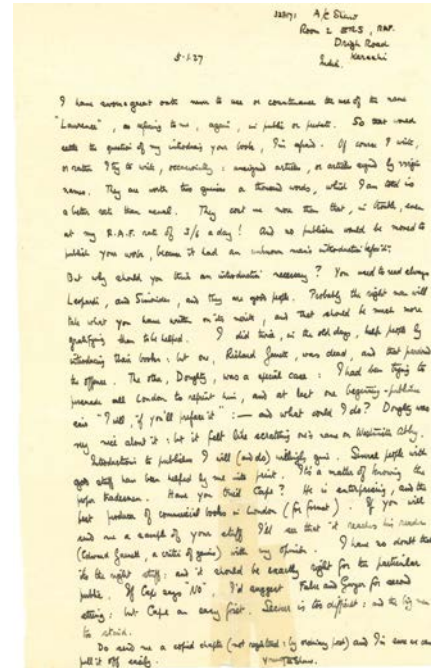
[William Ormsby GORE (1875-1964), qui avait servi en Égypte au cours de la Première Guerre mondiale, s'était dès lors intéressé au Sionisme, auquel il resta attaché toute sa vie. Il devint en 1917, secrétaire adjoint au Cabinet du gouvernement britannique. Il fut officier de liaison de la Grande-Bretagne pour la Mission Sioniste de 1918 en Palestine et membre de la délégation britannique à la Conférence de la paix de Paris. Il fut nommé sous-secrétaire au Colonial Office en octobre 1922.

Lawrence avait regagné l'Angleterre en 1918 pour défendre la cause de l'indépendance arabe, à laquelle il croyait farouchement. Il fut membre de la délégation britannique lors de la Conférence de la paix de Paris en 1919, travaillant en étroite collaboration avec l'émir Fayçal. Fin 1920, sa tentative d'imposer une administration coloniale britannique en Irak avait provoqué une rébellion ouverte, suivie d'une coûteuse répression. Winston Churchill fut alors nommé au Colonial Office, et persuada Lawrence, qui avait mené campagne dans la presse contre la

politique gouvernementale, de l'assister en tant que conseiller. Lawrence joua un rôle déterminant dans l'accession de Fayçal au trône irakien, et dans la création du royaume de Transjordanie (qui deviendra la Jordanie), sous tutelle britannique. Dès lors, Lawrence rejeta toute proposition de poste gouvernemental, et s'enrôla sous un faux nom dans la Royal Air Force, le 28 août 1922 ; quand ce subterfuge fut découvert par la presse londonienne en décembre, il fut aussitôt congédié.]

Lawrence félicite Gore pour son poste au C.O. [Colonial Office]. Les circonstances rendront cette fonction plus valable qu'elle ne l'est d'habitude. Il lui souhaite de pouvoir sauver quelques morceaux des loups de la presse, mais ce sera difficile et désagréable. Ces pauvres créatures orientales font preuve de mauvaise grâce à l'égard du secours dont elles ne peuvent se passer. Qu'il reste bienveillant pour leurs folies, à la limite de sa patience. L'expérience qu'il en gagnera lui sera bénéfique, comme elle lui a bénéficié, à lui-même...

... « The circumstances will make your position in the latter more effective than it usually is. I hope you'll be able to save some of the pieces from the press wolves: but it will be difficult: and not pleasant for you. Those poor Eastern creatures are so impossibly ungracious towards help - and so unable to dispense with it. Be kind to their follies, to the limit of your patience. The practice gained from them will benefit you as it benefited me »...



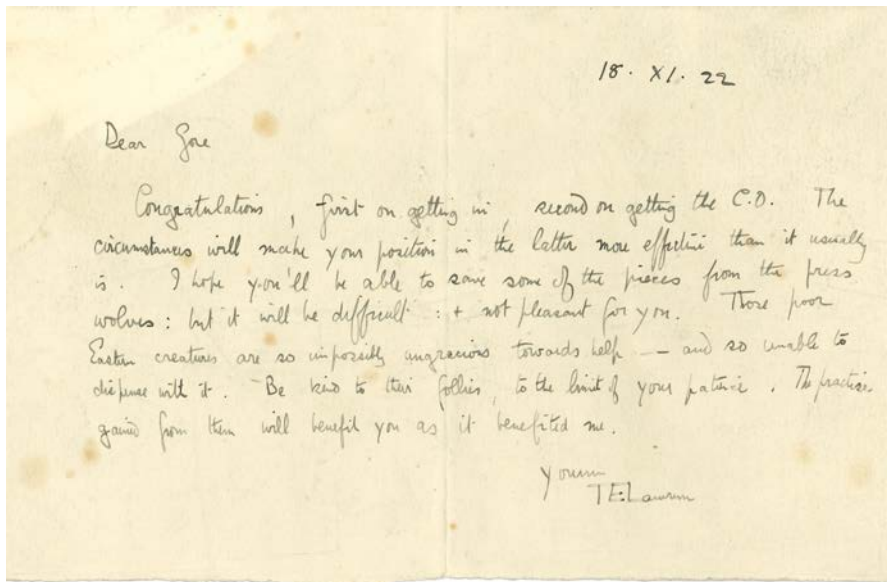
LAWRENCE Thomas Edward (1888-1935).

L.A.S. de son pseudonyme « TE Shaw », Karachi (Inde) 5 janvier 1927 ; 1 page in-fol. remplie d'une petite écriture (réparation au scotch au bord inférieur) ; en anglais.

3 000 / 4 000 €

Longue lettre refusant d'écrire une préface et donnant des conseils littéraires.

Il a juré de ne plus jamais employer, ni d'accepter qu'on emploie le nom de "Lawrence" à son sujet, ni en public ni en privé (« I have sworn a great oath never to use or countenance the use of the name "Lawrence", as referring to me, again, in public or private »). Voilà ce qui règle la question de préfacier le livre de son correspondant. Bien entendu, il écrit, ou tâche d'écrire parfois : des articles non signés, ou signés de noms vierges (« I try to write, occasionally : unsigned articles, or articles signed by virgin names »). Ils valent deux guinées les mille mots, tarif avantageux, lui dit-on. Ils lui coûtent plus que ça en peine, même à son tarif R.A.F. de 3 shillings 6 par jour ! La préface d'un inconnu n'inciterait aucun éditeur à publier l'ouvrage... Mais pourquoi croire qu'une préface est nécessaire ? Lire toujours Leopardi, et Simonides, ce sont des gens bien. Probablement qu'on acceptera l'ouvrage selon ses mérites, ce qui serait beaucoup plus gratifiant que d'être aidé (« no



.../...

publisher would be moved to publish your work, because it had an unknown man's introduction before it. But why should you think an introduction necessary? You used to read always Leopardi, and Simonides, and they are good people. Probably the right man will take what you have written on its merits, and that should be much more gratifying than to be helped »... Deux fois, jadis, Lawrence a aidé des gens en préfaçant leurs livres, mais l'un, Richard GARNETT, était mort, et cela excusait l'offense. L'autre, DOUGHTY, était un cas spécial : Lawrence avait tâché de convaincre tout Londres de le réimprimer, et enfin un éditeur débutant a dit, "d'accord, si vous le préfacez", - et alors que pouvait-il faire ? Doughty était très gentil, mais c'était un peu comme graver son nom sur l'abbaye de Westminster... Lawrence fait volontiers des présentations à des éditeurs, et a aidé plusieurs personnes avec de bons trucs à être imprimées. Il s'agit de connaître les professionnels qu'il faut. Cape est entreprenant, et le meilleur producteur de livres commerciaux à Londres. Que son correspondant lui adresse un échantillon de son livre, et Lawrence veillera à ce qu'il parvienne, avec son opinion, au lecteur de la maison (Edward GARNETT, un critique de génie)... Il ne doute pas que ce soit un truc bien, et parfait pour le public en question. Si Cape dit non, il suggérerait Faber et Gwyer en second lieu, mais Cape s'impose en premier. Seeker est trop difficile, et les grands trop statiques. Qu'il lui adresse la copie d'un chapitre par courrier ordinaire, et ils réussiront aisément, il en est sûr...

159

LEMOISNE P.-André (1875-194).

Eugène Lami (1800-1890) (Paris, Goupil & Cie ; Manzi, Joyant & Cie, 1812) ; in-4, demi-maroquin brun, dos à 5 nerfs au chiffre NM doré dans les caissons (L. Lemardeley).

200 / 250 €

Imposante monographie sur le peintre Eugène LAMI, illustrée de 60 gravures sous serpentes légendées, dont 5 planches en fac-similé en couleurs, incluant le frontispice par Carolus-Duran, et 55 photographies.

Tirage limité à 500 exemplaires numérotés sur papier à la main des manufactures de Rives (n° 101), avec les gravures imprimées en camaïeu sur chine blanc contrecollé.

Ex libris gravé aux armes des NEY princes de la MOSKOWA.

160

LITTÉRATURE.

Environ 450 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. ; lettres montées sur onglets sur des feuillets de papier fort brun oblongs in-fol. Plus de nombreuses cartes de visite et des portraits.

800 / 1 000 €

Edmond About (11), Amédée Achard (4), Paul Acker, Juliette Adam (12), Paul Adam, Adolphe Aderer (4), Jean Aicard (7), L. Aimé-Martin, Arsène Alexandre, Virginie Ancelot (6), Georges Ancey, Alexandre Andryane, Étienne Arago (4), Paul Arène, André Arnyvelde, Charles Asselinou, Alfred Assollant, Émile Augier (8), Ferdinand Bac (6), Théodore de Banville (7), Joseph Bédier (5), André Bellessort (2), Pierre-Jean de Béranger, Émile Bergerat (8), Émile Blavet (5), Émile Blémont (5), Jules Bois, Gaston Boissier (4), Abel Bonnard, Jean de Bonnefon, Paul Bonnetain, Henry Bordeaux (7), Henri de Bornier, Maurice Bouchor, Marcel Boulenger (8), Paul Bourget (9), Émile Boutroux, René Boylesve (7), Henri Brémont (3), Jules Breton, Eugène Brioux (15), Charles Brifaut (3), baron Brisse (6), Ferdinand Brunetière (9), François Buloz, Marguerite Burnat-Provins (5), Philippe Burty (7), William Busnach (8), Dr Cabanès (7 et un ms), Édouard Cadol (3), Gaston de Caillavet (11), Georges Cain (4), Gaston Calmette (3), Gaston Carraud, Armand Carrel, Léon Cladel (6), Romain Coolus (plus un poème et un ms), Alphonse Daudet (3), Julia Daudet (5), Paul Déroulède (5), Lucien Descaves (4), Dormeuil, Emmanuel des Essarts, Édouard Estaunié, Xavier Eyma (11), Philippe Gille (6), Louis Gillet (4), Georges Goyau (3), Léon Gozlan, Bernard Grasset, Fernand Gregh (3), Henry Gréville (3), Abel Hermant (6), Édouard Hervé (3), Gustave Hervé (3 et un ms d'article), Paul Hervieu (14), Ernest d'Hervilly (3), Jules Hetzel (10), Charles-Henry Hirsch (et un ms de nouvelle *Les Jalouses*), Arsène et Henry Houssaye, Paul d'Ivoi, Edmond Jaloux, Jules Janin (28), Jacques Jasmin, Charles Joliet, Gaston Jollivet (3), Damase Jouaust (8 à L. Curmer), Étienne de Jouy, Achille Jubinal (21), Henri de Kerilis, Henry Kistemaekers (10), Paul de Kock (3), Eugène Labiche, Lorédan Larchey (4), Ernest Legouvé (5), Jules Lemaitre (11), Népomucène Lemercier, Lenglet Dufresnoy, Louis Liard, Stéphane Liégeois, Auguste Lireux, Camille du Locle, André de Lorde (6), Louis Lurine, Alfred Machard, Louis Madelin, Maurice Maeterlinck (2), Charles Malo, Hector Malot, Paul et Victor Marguerite (30, et 2 mss), Paul Mariéton, Jane Marni (3), Xavier Marmier, Antony Mars, Tancred Martel, Henri Martin (3), Maurice Martin du Gard, Roger Marx, Jules Mary (6), etc.

161

LITTÉRATURE.

Environ 220 lettres ou pièces, la plupart L.A.S. (défauts à quelques lettres).

400 / 500 €

Edmond About, Juliette Adam (3 à Léonce Bénédite), Jean Aicard (4), Antoine-Vincent Arnault (2), Armand d'Artois (5), Émile Augier (2), Henri Bataille, J.F. Bayard (3), Émile Bergerat, Henri de Bornier (avec quatrains), Jean Bever, Paul Bourget (2), Émile Boutroux (2), René Boylesve (4), G.A. de Caillavet (4 à P. Mortier), F. Brunetière, W. Busnach, Alfred Capus (10 à P. Mortier), Clairville, Lucien Descaves (2), Gustave Desnoiresterres, Léon Dièrx (2), Maurice Donnay (2), Aug. Dorchain, Luc Durtain, Henri Duvernois (2), Ad. d'Ennery (2), Emmanuel des Essarts, René Fauchois, Paul Ferrier (et un poème a.s. *Le vieux Noël*), Maurice de Fleury, Jean Follain, Paul Fort (3 à G. Lafenestre), H. Fouquier, Louis Ganderax (à Ch. Ephrussi), Émile de Girardin (et ms), Jean-Edern Hallier, Gabriel Hanotaux (3), Edmond Haraucourt (2), A. Hébrard, J.M de Heredia (à Mme Fynal), Philippe Hériot, Paul Hervieu, Henry Houssaye (2), Paul d'Ivry, Gustave Kahn, G. de La Fouchardière (3), Ernest La Jeunesse, Lambert-Thiboust, F. Lamennais (à Arago), Jeanne Landre, Gustave Larroumet, Henri Lavedan (4), Ernest Legouvé, André Lemoyne (2 poèmes), Louis Madelin, Francis Magnard, Maurice Magre, Maurice Maindron, Félicien Mallefille (2), Paul et Victor Marguerite, Armand Marrast (7 à Bocage), Frédéric Masson, André Maurois, Henri Meilhac, Arthur Meyer (6), Francis de Miomandre, Xavier de Montépin, P. de Nolhac, Jules Noriac (2), Henry Poidatz (3), Jean d'Ormesson (à H. Jeanson), Edmond Pailleron, Sar Péladan, Eug. de Planard, Édouard Plouvier (3), François Ponsard (2), G. de Porto-Riche (2), Marcel Prévost (2), Louis Ratisbonne (3), Paul Raynal (3 à H. Jeanson), Claude Roy, Jules Roy (3 à H. Jeanson), Paul de Saint-Victor (2), Francisque Sarcey (4), Victorien Sardou (13 à P. Mortier), Alfred Savoir (5), Aurélien Scholl (2), Eugène Scribe (8), Albéric Second, Edmond Sée, Claude Seignolle, André Theuriet, Mario Uchard, René Vallery-Radot, Pierre Varenne, Pierre Véron (3), Gabriel Vicaire, H. de Villemessant (3), Raymond de Vogüé, J.J. Weiss, Willy, Albert et Pierre Wolff (6), Ch. Yriarte, Miguel Zamacois (5), Xanrof (2), F. Xau, etc.



162

LITTÉRATURE.

Environ 70 lettres ou pièces, la plupart L.A.S., adressées à Pierre BÉARN.

400 / 500 €

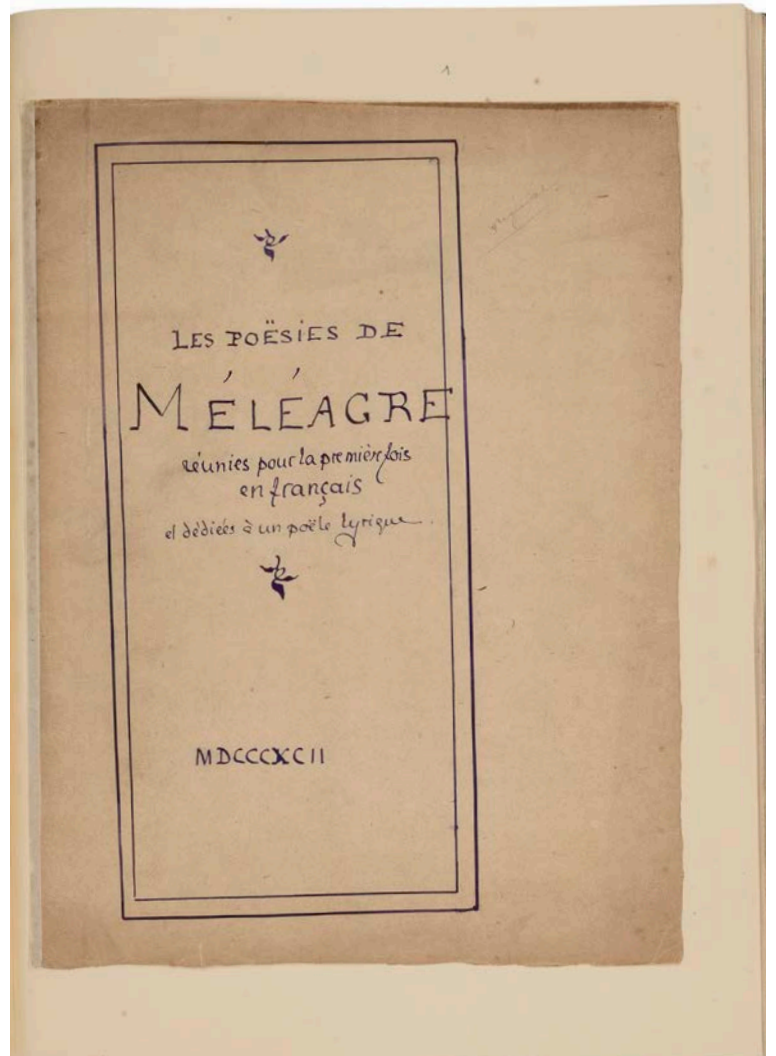
[Pierre BÉARN (1902-2004), libraire et poète, fonda le « Mandat des poètes », destiné à venir en aide aux poètes, et la revue *La Passerelle*.]

Marcel Arland, Claude Aveline (9), Pierre Boujut, Théophile Briant, Maurice Chapelan, Raymond Datheil, Luc Decaunes (13, et tapuscrit corrigé d'un entretien), Pierre-Louis Flouquet (3), Louis Guillaume (6), Hugues Harpedanne de Belleville (5), Jacques Hébertot, Armand Lanoux (5), Guy Lavaud, Pierre Leiris, Pierre Mac Orlan, Michel Manoll, François Nourissier, Jean Orizet, Raymond Queneau, Paul Reboux, Alphonse Sèche, Jules Supervielle, André Thérive (ms), etc. Plus des tapuscrits, coupures de presse et documents joints.

163

LOUÏS Pierre (1870-1925).

MANUSCRIT autographe, **Les Poésies de Méléagre réunies pour la première fois en français et dédiées à un poète lyrique**, 1891 ; 20 feuillets in-fol. (32,5 x 24,7 cm), montés par onglets sur feuillets de papier vergé, le tout relié plein maroquin bleu nuit, avec encadrement d'un triple filet à froid et d'un quadruple filet doré sur les plats, dos à nerfs soulignés d'un filet doré, titre doré, caissons ornés d'un filet doré ; bordure intérieure à 4 filets dorés et un filet à froid, gardes



de papier artisanal argenté et bleuté, tranches dorées.

3 000 / 4 000 €

Très beau manuscrit complet de la traduction par LouÏs de 131 épigrammes de Méléagre.

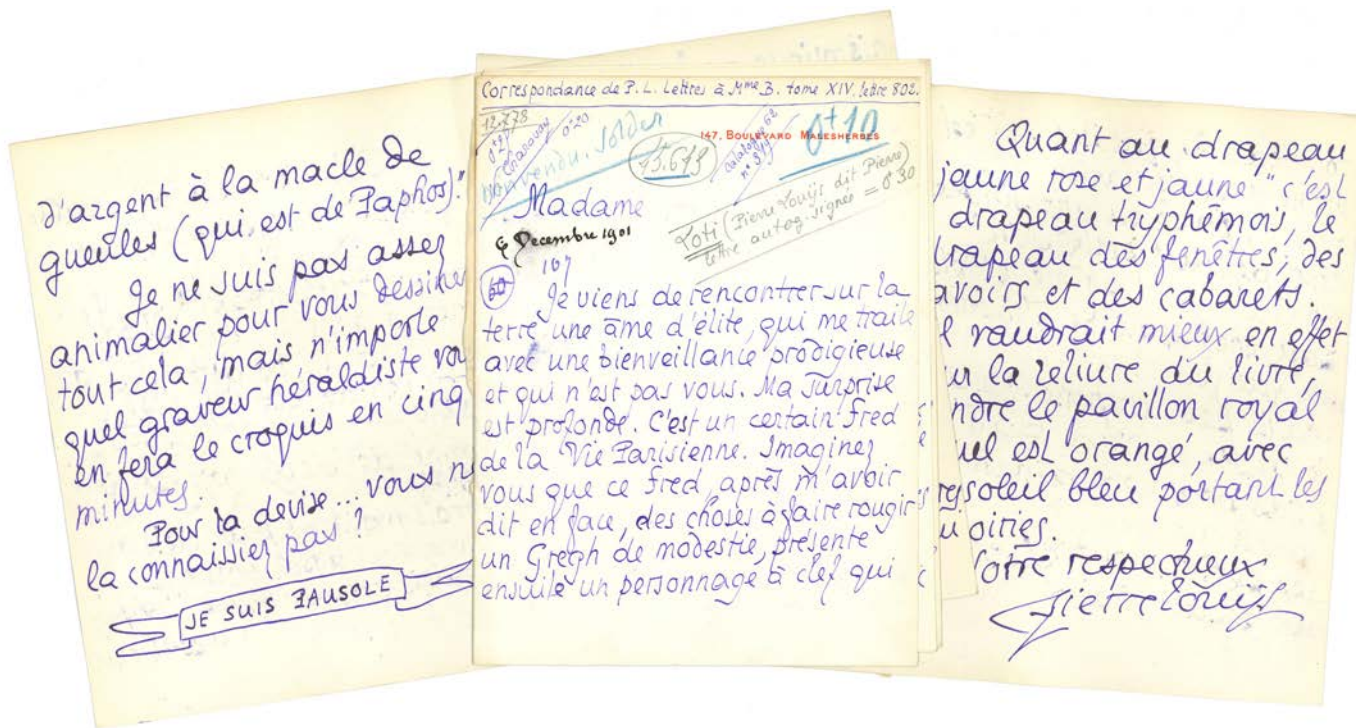
Cette traduction du « plus délicat des poètes antiques », chantre des relations amoureuses, a été publiée à la Librairie de l'Art indépendant en 1893, précédé d'une *Vie de Méléagre*.

Méléagre de Gadara (né en Syrie vers 120 et mort vers 60 av. J.-C.) fut l'une des grandes passions hellénistiques de Pierre LouÏs ; il avait été auparavant traduit partiellement par Sainte-Beuve et par José-Maria de Heredia qui le fit découvrir à LouÏs, lequel lui dédia cette traduction, entreprise dès l'automne 1891, pendant son année de licence.

Le manuscrit, à l'encre noire sur papier vélin fort teinté, présente plus de 200 ratures ou corrections, et des variantes avec le texte publié. Daté en tête et en fin, 27 octobre 1891 et 13 novembre 1891, il comprend 18 feuillets écrits pour la plupart au recto et verso, précédés d'une page de titre, à l'encre violette, disposée telle une couverture de livre, avec la date en chiffres romains MDCCCXCII, et d'une page de dédicace en grec.

Citons le début du premier poème de ce manuscrit [xcv dans le livre, sous le titre *La Couronne fleurie des Muses*] :

« Muse aimée, à qui portes-tu ce multiple chant ?
Et quel est celui qui a tressé cette couronne faite de poèmes ?
C'est Méléagre qui l'a faite pour l'illustre Dioclès ;
En souvenir il a composé cette offrande,
.../...



165

LOUÏS Pierre (1870-1925).

23 L.A.S. « Pierre Louÿs » ou « P. L. », 1899-1902, à Augustine BULTEAU ; environ 60 pages formats divers, la plupart in-8, à l'encre violette (traces d'onglets, petits défauts à quelques lettres).

3 000 / 4 000 €

Très intéressante correspondance à une amie, abondant, avec légèreté et humour, les sujets les plus variés.

[Augustine BULTEAU (1850-1922), surnommée « Toche », était une figure marquante du milieu mondain et littéraire. Fort riche, elle acheta, après son divorce en 1896, en compagnie de son amie, la comtesse de la Baume-Pluvinel, le fameux palazzo Dario à Venise. Elle avait à Paris, avenue de Wagram, un salon littéraire où se retrouvaient Barrès, Henri de Régnier, Anna de Noailles, Maurras, ainsi que des amis proches de Pierre Louÿs, comme Paul-Jean Toulet et Jean de Tinan. Elle écrivait dans *Le Gaulois* puis *Le Figaro* des articles signés « Fœmina ». Louÿs fut en relation avec elle pendant quatre années, de 1898 à 1902, et Mme Bulteau joua auprès de lui un rôle de confidente et de conseillère parfois encombrante. Elle voulut notamment le marier à Germaine Dethomas, sœur de son ami Maxime Dethomas. Mais il choisit Louise de Heredia.]

Il est question de théâtre et de *L'Aiglon* d'Edmond Rostand, de critique littéraire, du *Roi Pausole*, de bibliophilie et de reliure, du peintre Zuloaga, de l'emploi du temps quotidien de Louÿs, de l'actualité mondaine et parisienne. Pierre Louÿs adoptait avec Madame Bulteau un ton amical et badin. Nous ne pouvons donner ici que quelques extraits de ces lettres pleines d'esprit.

19 mars 1900. Après la création de *L'Aiglon* d'Edmond ROSTAND. « Je n'aime pas que quand un monsieur a écrit cent vingt-cinq pages il

m'oblige à les écouter depuis le premier mot jusqu'au douze millième. Lorsqu'une page de roman me fait bâiller, j'en saute quarante ou simplement j'abandonne le livre ; au théâtre on se croit obligé de tout prendre. [...] Bref je n'ai jamais entendu la moindre pièce de notre illustre dramaturge. Je sais seulement pour l'avoir lu qu'il construit un acte mieux encore que Sardou et qu'il fait des vers encore plus mauvais que ceux d'Émile Augier. Double miracle. Mais ce Rostand a du mouvement et du fond du cœur je vous affirme que ce mot là signifie génie. En tout cas il n'y a pas de qualité plus rare. Cela ne veut pas dire que j'aime ses pièces ».

[1901]. Louÿs conseille à Mme Bulteau une approche originale pour son *album amicorum*, et se permet d'écarter certaines gloires littéraires du moment : « Sur ces pages, et pour que le texte s'accorde au maroquin ou au vélin doré qui l'habillera il me semble qu'à votre place je demanderais à mes amis de me faire une petite anthologie de leurs prédilections. Aucune dame n'a jamais fait cela. Ne trouvez-vous pas qu'un passage choisi par Hervieu ou Régnier dans Crébillon ou dans Laclou serait quelque chose de plus rare qu'un paragraphe extrait de leurs livres futurs ? et qu'il est intéressant de savoir quel artiste de jadis choisirait Forain si on lui demandait de copier un dessin qui ne fût pas de lui ? Bien entendu tout devrait être antérieur à 1780 ».

9 juillet 1901. Sur *Les Aventures du Roi Pausole* : « Les livres sont comme les vins ; ils passent en vieillissant. Avec l'âge, ceux qui étaient pâles sont devenus fadasses ; ceux qui étaient trop vifs ont pris du corps et "se sont faits" comme disent les amateurs de vins. Ainsi, laissez donc ce roman dans votre bibliothèque - j'allais dire dans votre cave - et dites-vous qu'il est "trop jeune", que c'est du crû 1901. Vers 1940, si vous voulez bien encore vous souvenir de moi, vous direz peut-être aux jeunes filles, qui ne vous comprendront pas du tout : "quand je pense qu'autrefois nous trouvions cela... léger !" »... - 10 juillet, à propos de la reliure que Mme Bulteau veut faire sur ce livre, Louÿs décrit, tel un expert en héraldique, les armes de Pausole : « Il porte "tiercé en pal ; au 1, d'or au chat assis de gueules, couronné de sinople, tenant une cigarette du même (qui est de Pausole) ; au 2, .../... ».

.../...

d'azur aux trois moutons passants d'argent accornés de sable, accolés de gueules et clarinés d'or (qui est de Tryphème) ; au 3, d'argent à la macle de gueules (qui est de Paphos) », avec la devise : *Je suis Pausole*. « Régnier aurait voulu que je vous proposasse : "d'azur à une Vénus de carnation sortant d'une mer d'argent ; au chef d'or chargé d'un bouquet de trois cerises de gueules liées de sinople et accompagné de deux tortues de sable". – Mais ce sont des armoiries absolument fantaisistes, et même littéraires »...

6 décembre 1901. Une lettre parlant d'un article de *La Vie parisienne*, et d'un sonnet de Swinburne est annotée en tête : « Correspondance de P.L. Lettres à M^{me} B. tome XIV, lettre 802 », et avec l'imitation de diverses cotes de marchands d'autographes, dont Charavay.

29 décembre 1901. Emploi du temps fantaisiste : « 1. Éveillé chaque jour à quatre heures du matin, j'offre d'abord mon cœur à Dieu, par un acte de foi et d'humilité. 2. Aussitôt après, observant une grande modestie dans mes mouvements, je sors de ma couche et je procède à ma toilette. J'évite alors autant que possible de me considérer tant que je suis dévêtu. À plus forte raison dérobé-je ma vue à tout œil étranger. 3. Au sortir de l'eau froide et purifiante je consacre douze minutes au recueillement ; sublime instant où une courageuse méditation sur ma mort me donne la force nécessaire aux vertus qui ne veulent point chanceler »... Etc.

On joint un télégramme, quelques coupures de presse collées et annotées, ainsi qu'une lettre de Perez Mitchell à P. Louÿs (avec enveloppe annotée par Louÿs).

Provenance : cat. *Pierre Louÿs* (Jean-Claude Vrain, 2009, n° 457).

166

LOUÏS Pierre (1870-1925).

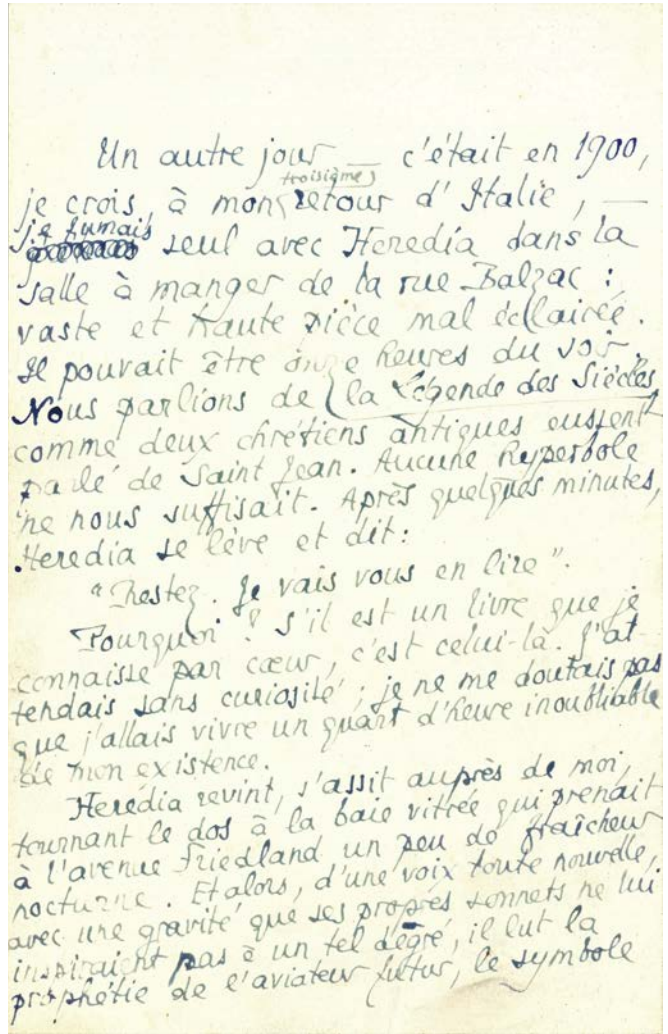
MANUSCRIT autographe ; 3 pages in-8 à l'encre bleue (un peu pâle).

1 000 / 1 200 €

Souvenirs sur José-Maria de Heredia.

Louÿs évoque José-Maria de HEREDIA et sa lecture privée des *Trophées* en 1900, ainsi qu'une lecture mémorable d'un poème de Victor Hugo, *Plein ciel*.

« Un autre jour, c'était en 1900, je crois, à mon troisième retour d'Italie, – je fumais seul avec Heredia dans la salle à manger de la rue Balzac : vaste et haute pièce mal éclairée. Il pouvait être onze heures du soir. Nous parlions de la *Légende des Siècles* comme deux chrétiens antiques eussent parlé de Saint Jean. Après quelques minutes, Heredia se lève et dit : "Restez, je vais vous en lire". Pourquoi ? S'il est un livre que je connaisse par cœur, c'est celui-là. J'attendais sans curiosité ; je ne me doutais pas que j'allais vivre un quart d'heure inoubliable de mon existence »... Après cette lecture de *Plein ciel*, où il redécouvrait le poème dit avec une « horreur sacrée », Louÿs revient sur la façon, souvent raillée, dont Heredia lisait ses propres vers : « Heredia travaillait avec sa conscience autant qu'avec son talent. Il voulait espérer que son œuvre n'était pas au-dessous de ses peines. Il estimait en lui la conscience, la peine, le talent et l'œuvre. Mais quelque beau sonnet qu'il ait pu faire, même le dernier, *la Vision d'Ajax*, il ne le disait pas comme la strophe de *Plein Ciel* ou la hideur du Scorpion fait cabrer le Sagittaire ».



166

167

MAETERLINCK Maurice (1862-1949).

Le Temple enseveli (Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle, 1902) ; in-12, demi-marquin bleu acier à coins, dos à nerfs, tête dorée, couvertures et dos conservés, étui (Devauchelle).

400 / 500 €

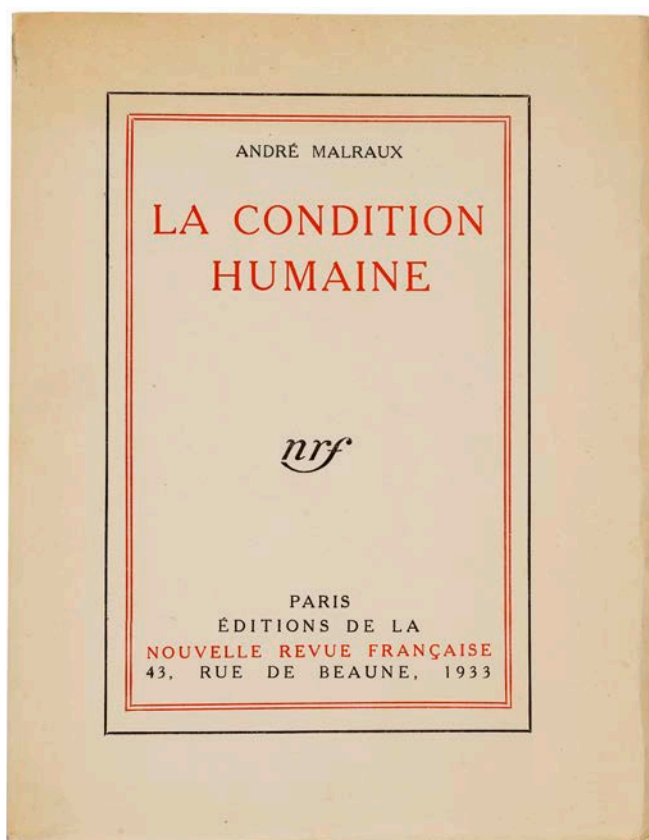
Édition originale.

Un des 10 exemplaires du tirage de tête sur papier du Japon (n° 9).

Enrichi d'une **L.A.S. de Maeterlinck à Pierre Louÿs** (1 p. ½ in-8, enveloppe), Gand 17 février 1891, répondant à une proposition de collaborer à *La Conque* : « Malheureusement je dois vous avouer qu'en ce moment je n'ai rien que je croie digne de votre revue »...

Provenance : Marcel de Merre (ex-libris).

Étui cassé, mors partiellement fendus, dos assombri. Lettre montée sur onglet et pliée.



168

MALRAUX André (1901-1976).

La Condition humaine (Paris, Éditions de la Nouvelle revue française, 1933) ; in-4, broché, chemise et étui illustré (*T. Treille*), petite fente à un mors de couverture.

7 000 / 8 000 €

Édition originale.

Un des 39 exemplaires de tête numérotés réimposés au format in-4 sur vergé pur fil Lafuma-Navarre (n° XXX).

169

MALRAUX André (1901-1976).

La Condition humaine (Paris, Librairie Gallimard, 1933) ; in-12 (18,6 x 11,7 cm), 402 p., [1 f.], broché, chemise de demi-box gris, étui bordé.

20 000 / 25 000 €

Édition originale (service de presse).

Envoi autographe signé sur la page de garde à **Louis-Ferdinand CÉLINE** :

« A L. F. Céline
avec la grande
sympathie artistique
d'André Malraux ».

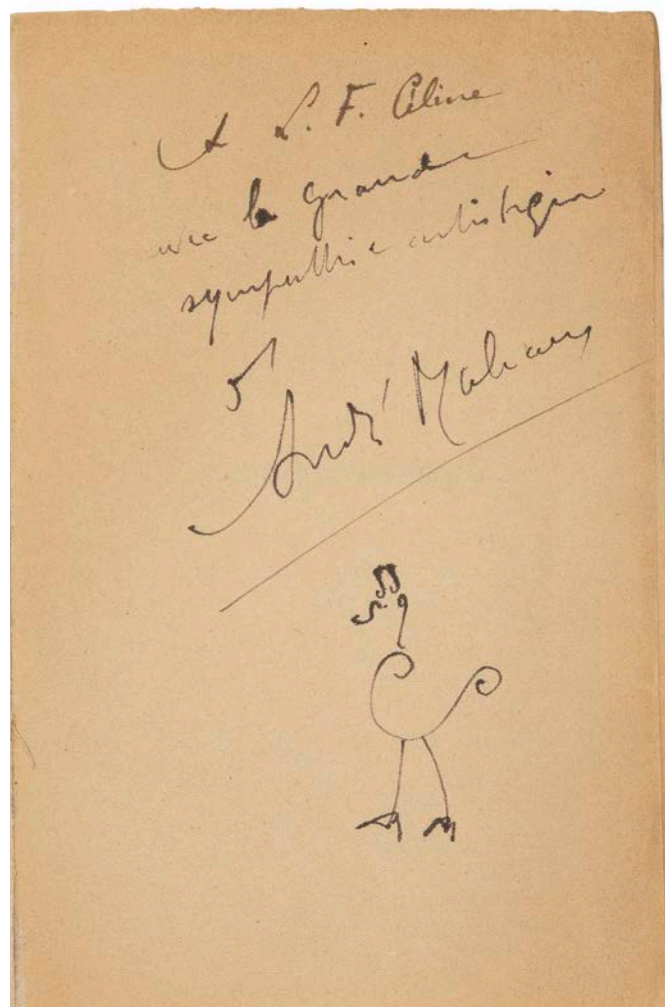
Au-dessous, **dessin** original à la plume d'un curieux oiseau (autruche ?).

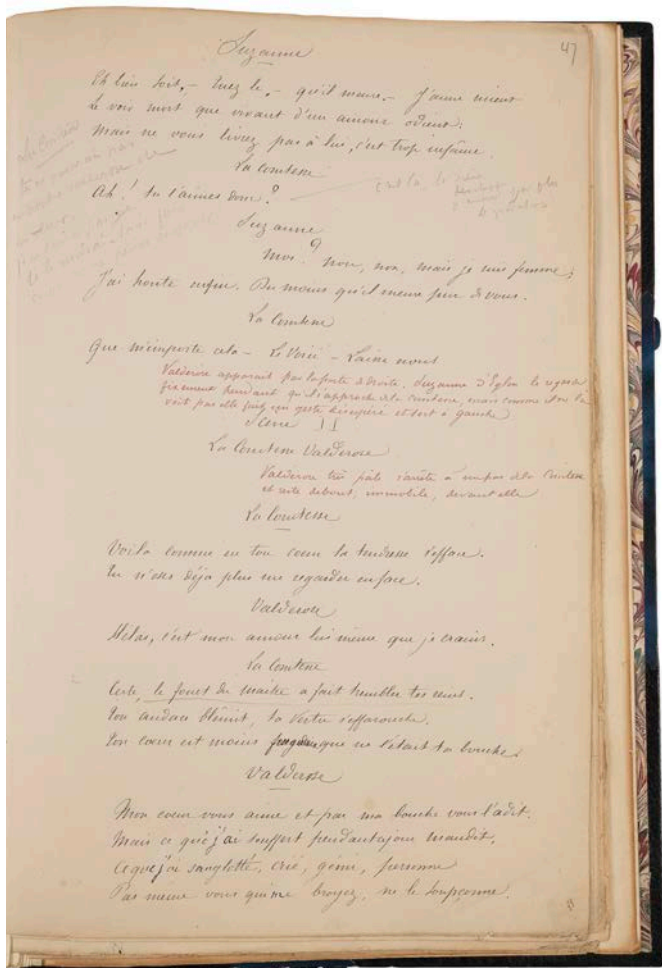
Rencontre au sommet de deux des grands romanciers du siècle.

Dans un entretien avec Frédéric Grover en 1973, André Malraux établissait un parallèle entre l'œuvre de Céline et la sienne : « Il me semble qu'il y a tout de même une grande différence : l'absence de toute collectivité dans le *Voyage*. La notion collective domine *La Condition humaine*. À cette époque-là, poser le communisme chinois alors que personne ne s'intéressait à la chose, c'était une grande nouveauté. [...] Pour ce qui est des différences entre le *Voyage* et *La Condition humaine*, un point me paraît crucial : moi, je me place à l'intérieur d'un problème métaphysique ».

Provenance : colonel Daniel Sickles (vente *Littérature du XX^e siècle*, 13-15 juin 1983, n°340) ; Dominique de Villepin (ex-libris, vente *Feux et Flammes*, I *Les Voleurs de feu*, 2013, n° 131).

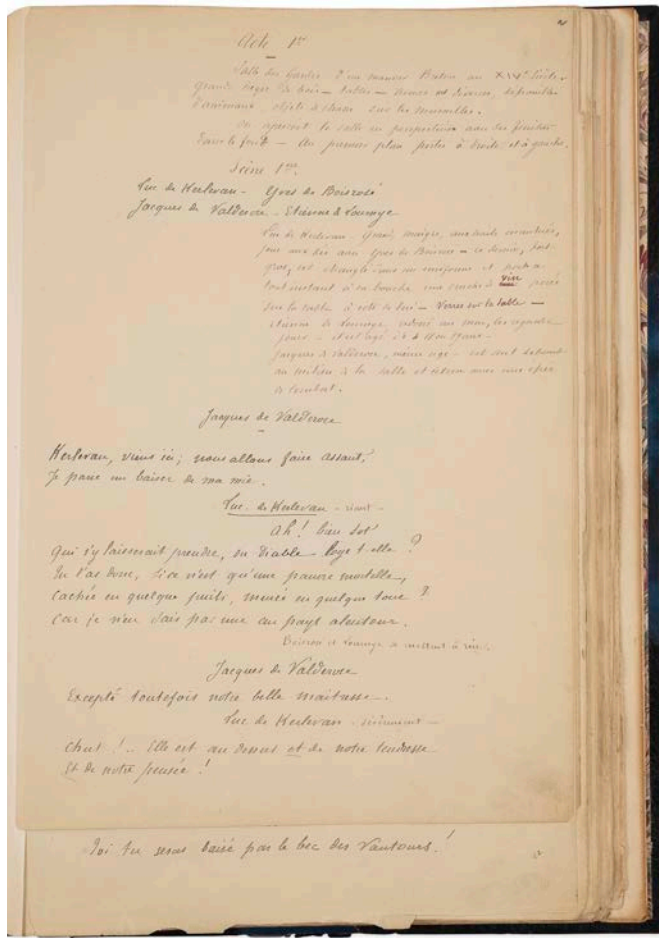
Exposition : *André Malraux* (Fondation Maeght, Saint-Paul-de-Vence, 1973 (n° 259).





sans enthousiasme ». Néanmoins, Flaubert recommande Maupassant auprès de Perrin, l'administrateur de la Comédie Française, qui le refuse comme l'écrit Maupassant à sa mère le 3 avril 1878 : « Perrin ne croit pas qu'il soit reçu nulle part parce qu'il trouve tout le second acte d'une violence et d'une férocité folles. Je m'y attendais et cela ne m'a nullement étonné... » La pièce a été publiée en 1927 par Pierre Borel, dans *Le Destin tragique* de Guy de Maupassant.

L'action se situe en Bretagne en 1347. Le personnage féminin qui donne son nom au titre est doublement traîtresse. Profitant du départ de son mari à la guerre, elle projette de recevoir son amant ennemi, l'Anglais Gautier Romas. Puis elle séduit Jacques de Valderose, un de ses pages, qui va devenir son « esclave prêt à tout ». Jouant sur ses sentiments, elle le manipule pour qu'il assassine son mari lorsque celui-ci sera de retour, dans le but de se retrouver avec son amant anglais. Mais Suzanne, la cousine de la comtesse, est sincèrement amoureuse de Jacques et fidèle au comte. Lorsque celui-ci revient au château, en compagnie de Bertrand Duguesclin, il découvre le complot et les deux amants félons sont tués. Au-delà de l'intrigue, la pièce vaut surtout par le caractère de la comtesse, ambitieuse, volontaire, qui bafoue tous les nobles sentiments de fidélité, d'honneur, de patriotisme. L'amour est pour elle une réalité physique, et elle se moque du sentimentalisme de Valderose : « Oh que tu comprends mal l'amour, enfant timide ! / Tu parles de tendresse avec ton œil humide / Et des roucoulements d'oiseau ; qu'est tout cela / Près de l'empotement terrible que j'ai là ? / As-tu, pendant des nuits, senti ton corps se tordre / Et tes yeux sanglotter, et la rage te mordre... »



170

MAUPASSANT Guy de (1850-1893).

MANUSCRIT autographe, **La Trahison de la comtesse de Rhune**, [1876-1878] ; 62 pages sur autant de feuillettes, la plupart in-fol. (environ 35,5 x 23 cm), montés sur onglets et reliés en un volume in-fol. demi-marquin à coins bleu, dos lisse, titre en long (Yseux s' de Thierry-Simier).

20 000 / 25 000 €

Manuscrit complet de cet drame historique en vers, annoté et commenté par Flaubert.

Avant de connaître son premier succès avec *Boule de suif* (1879), Guy de Maupassant s'était essayé au genre dramatique. Il écrit deux pièces courtes, *Histoire du vieux temps* et *Une répétition* – qui furent respectivement refusées par l'Odéon et le Vaudeville –, avant de se lancer dans une entreprise dramatique plus ambitieuse. Le 17 novembre 1876, Maupassant annonce à Flaubert qu'il est en train d'écrire, « malgré les idées de Zola sur le théâtre naturaliste, un drame historique. Corsé !!! » Achevé en février 1877, intitulé *La Comtesse de Rhétune*, puis *La Trahison de la comtesse de Rhune*, il est refait et « tout à fait remanié » en décembre 1877-janvier 1878. Le 21 janvier 1878, Maupassant le donne à Zola qui le transmet à Sarah Bernhardt : « Flaubert l'a lu, il le croit très jouable, mais il m'a paru

Le manuscrit est très soigneusement mis au net à l'encre noire, avec les didascalies inscrites à l'encre rouge. Chaque acte est précédé d'une page de titre. Des collettes remplacent des passages refaits ; on relève cependant quelques ratures et corrections. Maupassant a noté le nombre des vers au bas des feuillets. Acte I (ff 1-20, 334 vers), acte II (21-42, 374 vers), acte III (43-62, 368 vers).

FLAUBERT a annoté et commenté ce manuscrit à la mine de plomb, portant 19 annotations sur le manuscrit même (pp. 9, 13, 26, 36, 44, 45, 47, 50, 51, 52, 54, 55, 58, 59, 60), et 43 croix ou traits de crayon. Il récrit un vers ou une réplique, et porte des critiques et remarques : « On ne comprend pas son intention » ; « Macbeth » ; « Mise en scène impossible ça ferait rire » ; « peut faire rire » ; acte III, 1^{ère} scène : « C'est là, la scène y amener par plus de gradations » ; « odieux » ; en marge de tuer : « ne pas dire le mot serait plus tragique ? » ; « elle ne doit pas dire tout ça – elle est abominable – on sifflerait » ; « excellent » ; « déclame trop » ; « froid ».

Il a également noté au crayon un certain nombre de remarques sur une paperolle (35,5 x 7 cm, recto-verso), soit 80 lignes, acte par acte : « I dire le lieu dès que poss – exposer la Cour d'amour. Scène III inutile à l'action. Pendant 2 scènes Suzanne de dit rien »... Etc.

On a monté en tête du volume le **portrait** de Guy de Maupassant gravé par Nargeot, en 4 états : sur satin, eau-forte pure, avant la lettre et état définitif portant en remarque le portrait de Flaubert.

171

MAUPASSANT Guy de (1850-1893).

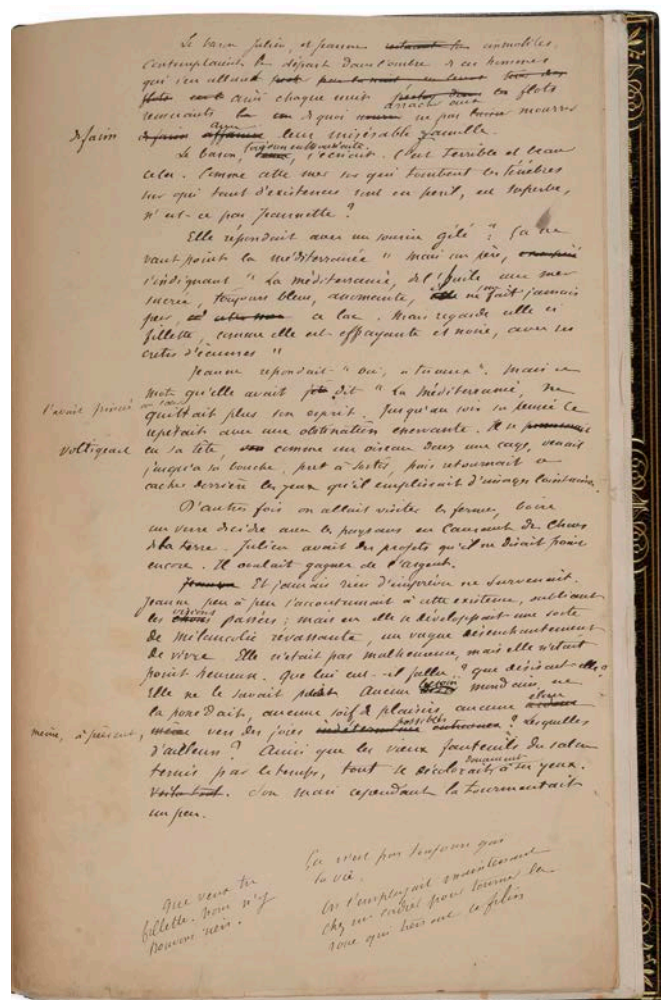
MANUSCRIT autographe, **Une Vie** « vieux manuscrit » ; titre et 114 feuillets in-fol. (environ 32 x 22 cm, puis 36 x 22,5 cm), montés sur onglets, et reliés en un volume in-fol. maroquin violine foncé janséniste, bordure intérieure de même maroquin décorée d'une frise végétale dorée bordée de filets, double filet sur les coupes, dos à nerfs titré en lettres dorées, gardes de papier peigné (*Champs-Stroobants*).

50 000 / 60 000 €

Précieux manuscrit de travail du début du roman *Une Vie*.

Manuscrit primitif, le plus ancien connu de ce chef-d'œuvre romanesque de Maupassant, qui est aussi son premier roman publié en 1883, en feuilleton dans le *Gil Blas* puis en volume chez Havard. Ce manuscrit est essentiel pour comprendre la genèse du roman. Il peut être daté, selon Louis Forestier, entre mars et juin 1878, et correspond en gros aux quatre premiers chapitres. Il est écrit à l'encre noire au recto de feuillets de papier vélin satiné. Sur le feuillet de titre, Maupassant a porté l'indication « Vieux manuscrit ».

Une première partie, sur des feuillets in-4, comprend 87 feuillets, paginés par Maupassant au crayon (parfois repassé à l'encre) de 1 à 73 (dont un f. « 7.8.9 », un 43 bis, et la p. 69 oubliée), les ff. 74-87 non paginés. Elle se présente comme une mise au net, avec une large marge réservée à gauche, mais a été abondamment raturée et corrigée, avec de nombreux passages biffés ou marqués en marge « supprimer ». Le feuillet 35, plus petit que les autres, est une addition. La première page porte en tête le numéro de chapitre I ; un numéro de chapitre II a été ajouté en marge à la p. 12, sans que le numéro II figurant p. 51 soit corrigé. Le manuscrit commence lors du départ de Jeanne du couvent, alors que le début du livre intervient le lendemain, quand Jeanne est revenue chez ses parents. Citons ce début : « Elle embrassa une dernière fois la bonne sœur qui pleurait, mit une pièce d'or dans le tronc des pauvres suspendu près de l'entrée du



parloir, jeta un regard d'adieu dans la cour, sur les murs, sur toute cette physionomie de maison si connue où elle avait passé cinq ans de sa jeunesse ; puis elle prit le bras de petite mère que son hypertrophie, jointe à une grosseur immodérée, empêchait presque de marcher, et, l'œil sec, le cœur léger, elle passa, pour ne plus revenir, le seuil détesté du couvent, dont la haute porte se referma derrière elle, lourde, retentissante, infranchissable pour les autres ». Cette première partie s'achève le soir de la promesse de mariage (où intervient un jeune aveugle qui disparaîtra du roman) : « Roger balbutiait, indécis. Jeanne comprit qu'il levait les yeux sur elle ; alors elle aussi se retourna et son beau regard de faïence, qui semblait épaissi, durci par la passion, tomba sur lui. Il en reçut comme un choc dans ses grands yeux noyés d'amour ; et, d'une voix faible : – « Je vous remercie, Madame, je resterai tant que vous voudrez ». Un nuage sans doute avait obscurci quelques instants le soleil, à moins que le rayonnement de l'astre eût augmenté tout à coup, car il semblait à Jeanne qu'une clarté soudaine envahissait l'horizon comme pour les apothéoses ; et le jardin, le bois plus loin, les hommes qui braillaient à pleins poumons et lui crevaient maintenant les oreilles, la salle où leurs quatre convives se remplissaient de viandes et de vin, lui apparurent sous un ruissellement de jour, dans une inondation de lumière. Elle avait peine à ne pas chanter aussi, tant elle était devenue joyeuse ; et un besoin de marcher, de danser, de courir lui remuait les jambes ; elle se sentait légère à toucher le plafond d'un bond, à

...

.../...

passer comme une balle par la fenêtre, à monter d'un élan la grande côte en face et à la redescendre en quelques sauts. Et brusquement elle se dit : "Je l'aime, je l'aime, c'est sûr que je l'aime". Et elle baisa si passionnément l'aveugle que tout le monde la regarda. Alors elle rougit et redevint calme ».

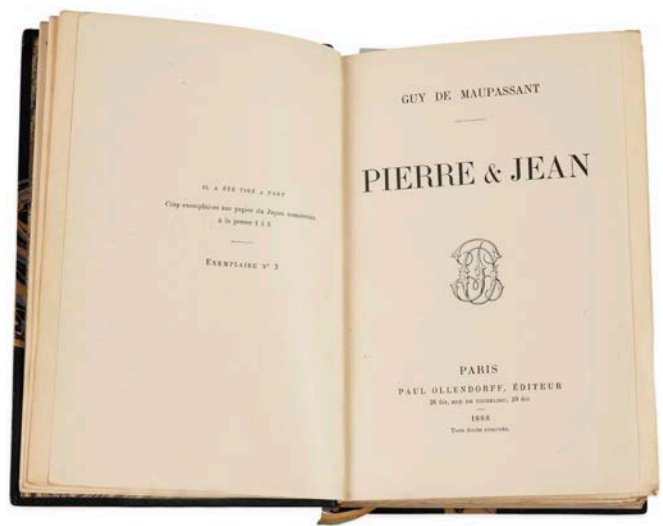
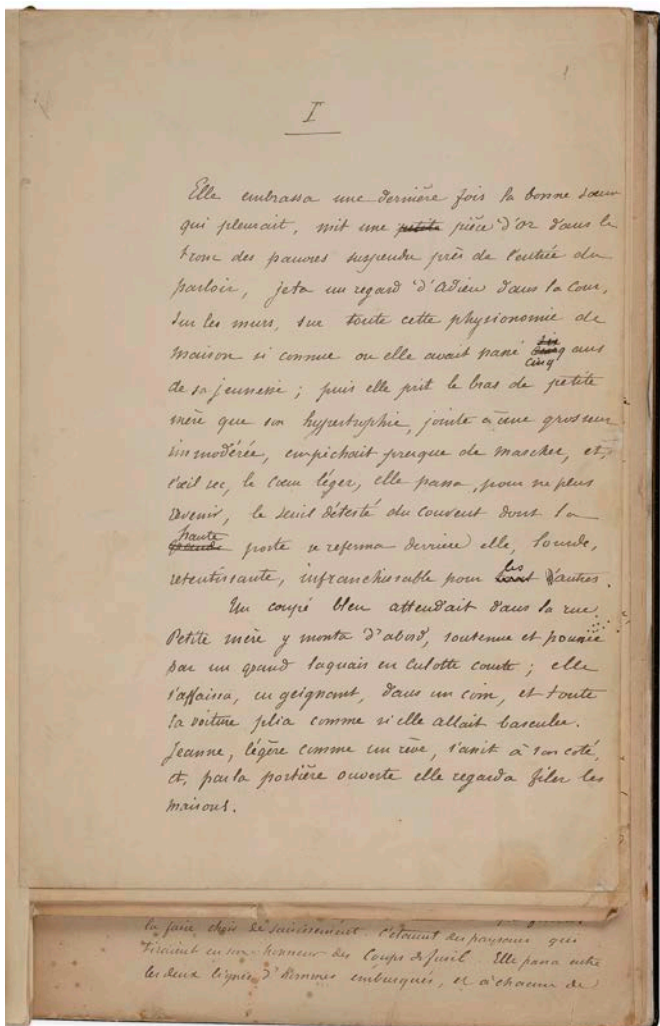
La seconde partie (ff. 88-114), sur de grands feuillets, avec une marge plus réduite, est surchargée de ratures et corrections, avec des ajouts marginaux, et peut être assimilée à un brouillon, présentant dans les marges des dessins à la plume : caricatures et têtes d'hommes de profil (f. 94-95), femme nue (f. 103), des essais de monogramme (f. 111). Elle commence ainsi : « Mariée ! Ainsi elle était mariée ! La succession de choses, de mouvements, d'événements accomplis depuis l'aube lui paraissait un rêve, un vrai rêve ! Il est de ces moments troublés où toute semble changé autour de nous. Les gestes mêmes n'ont pas la même signification que les autres jours ; jusqu'aux heures qui ne semblent plus à leur place ordinaire. Oui, tout à ses yeux devenait différent, prenait un aspect inaccoutumé, lui apparaissait comme à travers un voile, son voile de mariée »... Le manuscrit s'achève lors d'un dîner de famille, où l'on en vient à parler d'Henry, le frère de Jeanne (ce personnage de viveur, qui a présenté à Jeanne son mari, disparaîtra du roman) : « Le Baron, toujours heureux, se mit à rire, trouvant drôle cette aventure ; mais Jeanne atterrée pensa : "Personne donc ne le connaissait. C'est une rencontre de café qui

en a fait mon mari. Est-ce possible ? Henry cependant n'avait-il pas dit : "Il est d'une excellente famille". Lui se prétendait orphelin. Était-ce vrai, cela même ? »

D'autres personnages de cette version primitive disparaîtront du roman : les deux tantes de Jeanne, Valérie et Auguste, qui seront remplacées par tante Lison ; deux cousines, Rose et Claire. D'importantes modifications interviendront, comme le récit du voyage vers le château des Peuples depuis Paris (depuis Rouen dans le roman). D'importants développements du « vieux manuscrit » seront ensuite supprimés, comme l'histoire du jeune aveugle, une évocation de la vie au couvent, un rêve inquiétant de Jeanne lors d'une soirée d'orage, avant la présentation à son futur mari, et le long récit d'un déjeuner offert par le père de Jeanne, à la suite du baptême du bateau *la Jeanne*.

Ce « vieux manuscrit » est un précieux témoignage de la genèse d'*Une Vie*, et du travail de Maupassant romancier.

Provenance : Louis Barthou (ex-libris ; vente ; son article, « Maupassant inédit. Autour d'*Une Vie* », *Revue des deux mondes*, 15 octobre 1920).



172

MAUPASSANT Guy de (1850-1893).

Pierre et Jean (Paris, Paul Ollendorff, 1888) ; in-12, demi-marquin marine à coins à la bradel, dos lisse orné (reliure de l'époque).

1 800 / 2 000 €

Édition originale, **un des 5 exemplaires sur Japon** « tiré à part ».



173

MAUPASSANT Guy de (1850-1893).

POÈME autographe signé « Guy de Maupassant », **À Madame la Comtesse Potocka** ; écrit sur le revers d'un éventail en soie brodée et peinte, à monture d'os incrusté. Longueur : 26,5 cm ; largeur ouvert : 45,5 cm. (Un brin cassé, petits manques ou fentes à la soie, restaurations).

8 000 / 10 000 €

Précieux éventail enrichi par Maupassant d'un poème pour son égérie.

Un décor floral, des scènes champêtres peintes et enrichies de fils de soie colorée et de pierres dures ornent ce ravissant éventail.

Le poème compte deux quatrains, inscrits à l'encre noire au revers sur la soie blanche.

« Vous voulez des vers ?... Eh bien non.
Je n'écrirai sur cette chose
Qui fait du vent, ni vers ni prose ;
Je n'écrirai rien que mon nom.

Pour qu'en vous éventant la face
Votre œil le voie, et qu'il vous fasse
Sous le souffle frais et léger,
Penser à moi sans y songer. »

Dans une lettre à la comtesse Potocka du 21 août 1889, Maupassant décrivait ce fameux éventail : « Je voulais vous envoyer d'ici un éventail avec quelques lignes. Je n'en ai trouvé qu'un, assez médiocre mais ancien et doublé de façon à me permettre d'écrire deux quatrains qui n'ont guère de sens, mais je n'ai pas la tête claire aujourd'hui. Jamais je ne me suis senti perdu comme je le suis à cette heure, et je vois devant moi tant de chagrins, de douleurs. [...] Votre dépêche qu'on vient de me monter m'a été un soulagement, quelque chose comme un sourire, une poignée de main, plus, une sympathie très douce qui m'a fait un bien infini. Elle est arrivée si juste qu'elle m'a semblé apportée par un esprit. J'ai été si surpris, ne vous ayant pas donné mon adresse, que j'ai failli croire à de la sorcellerie. J'ai compris enfin que le numéro d'expédition avait servi à me retrouver. Cela est ingénieux, gentil et délicat. Merci, madame. Voudriez-vous me dire si vous avez reçu mon éventail dont je suis un peu honteux, à tous égards. Si je vous le demande c'est que je ne connais pas la probité commerciale du marchand qui a fait l'expédition. Au milieu de toutes mes misères d'aujourd'hui j'ai pensé cent fois à ce petit dîner d'hier dans le buffet de la gare. Je n'avais jamais senti mon attachement pour vous si vivant et vibrant ».

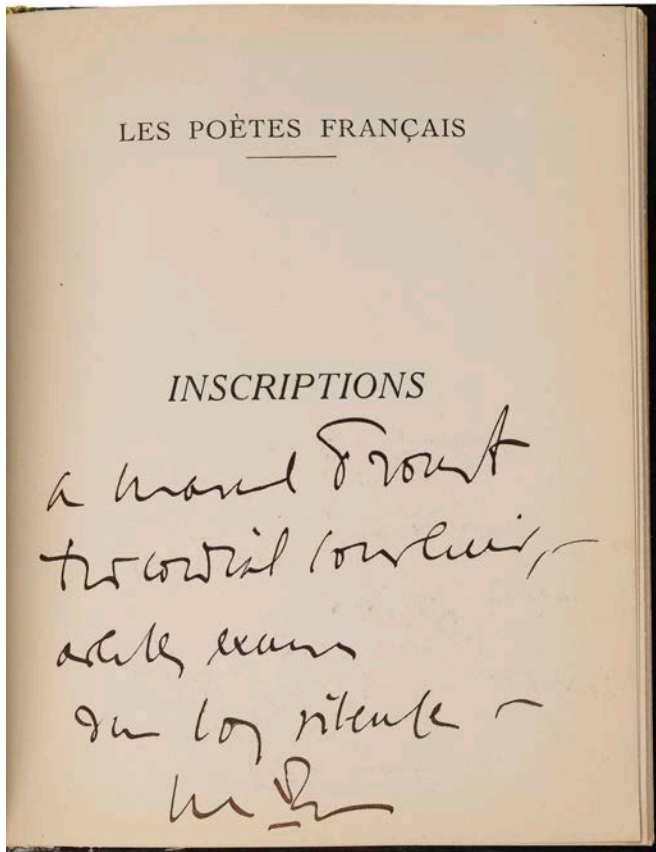
Née princesse Pignatelli di Cergharia, séparée de son mari, le comte Nicolas Potocki, attaché à l'ambassade d'Autriche-Hongrie, la comtesse (1852-1930) était d'une rare beauté et d'une grande élégance. « La comtesse Potocka était une des reines de cette époque, célèbre non seulement par son esprit, son luxe, mais aussi par son salon qui fut, à partir de l'année 1882, le rendez-vous d'une élite d'hommes du monde, d'écrivains, d'artistes, de savants et de lettrés, bref du "Tout-Paris" » (Christoph Oberle). Exaspéré de céder malgré lui à son magnétisme, Maupassant se rendit bientôt tous les jours chez elle, rapporte le jeune Marcel Proust, et noua avec elle des relations ambiguës, peut-être moins superficielles qu'il n'y paraît. Il est à penser qu'ils voyagèrent ensemble par le train de Paris, arrivant à Lyon le mardi 20 août 1889 en fin d'après-midi. Ils prirent ensemble un repas au buffet de la gare de Perrache, avant que Maupassant ne rende visite à son frère interné à l'asile de Bron (près de Lyon) ; l'écrivain sombrera lui-même dans la folie dix-huit mois plus tard.

a
Madame la Comtesse Potocka

Vous voulez des vers ?... et bien non
je n'écrirai sur cette chose
qui fait du vent, ni vers ni prose ;
Je n'écrirai rien que mon nom.

Pour qu'en vous levant la face
votre œil levé, et qu'il vous fasse
sous le souffle frais et léger,
Penser à moi sans y songer.

Guy de Maupassant



174

Charles MAURRAS (1868-1952).

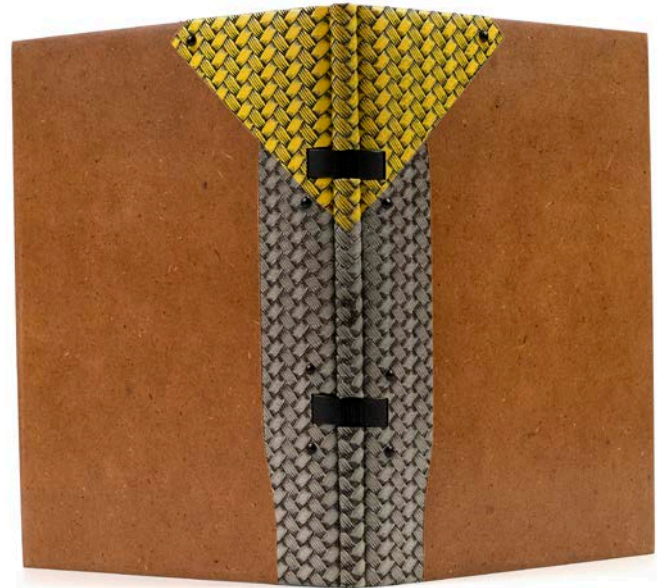
Inscriptions (Paris, Librairie de France, F. Sant'Andrea, L. Marcerou & Cie, 1922) ; in-12, reliure à nerfs apparents, composée de deux pièces de cuir à motifs imprimés de faux tressé, l'une jaune sur le haut du dos disposée en pointe débordant sur les plats, l'autre grise couvrant le reste du dos et une petite partie des plats ; plats de médium verni satiné brun, petits cabochons noir ; doublures de nubuck jaune, couverture illustrée et dos conservés, chemise à dos de box gris doublé de nubuck jaune, étui (J. de Gonet, 2006).

3 000 / 4 000 €

Édition originale sur papier d'édition de cet hommage poétique à la mémoire du poète aixois Joachim Gasquet mort l'année précédente, qui avait exalté comme lui les beautés de la terre provençale.

Envoi autographe signé à Marcel PROUST : « à Marcel Proust / très cordial souvenir, / avec les excuses d'un long silence. / Ch. M. »

Si Proust était en désaccord avec certaines convictions politiques de Maurras, il appréciait le parfait écrivain, « aimable enchanteur » qui avait fait l'éloge du recueil *Les Plaisirs et les Jours*, et qu'il comptait parmi ses maîtres en littérature (préface à *Tendres Stocks* de Morand). Lecteur de *L'Action française*, il donna dans ce journal un extrait du *Côté de Guermantes II*.



Belle reliure de Jean de GONET, de la série « en biais » conçue pour les livres provenant de la bibliothèque de Marcel Proust.

Provenance : *De la bibliothèque de Marcel Proust* (Librairie Jean-Claude Vrain, 2006, n° 123).

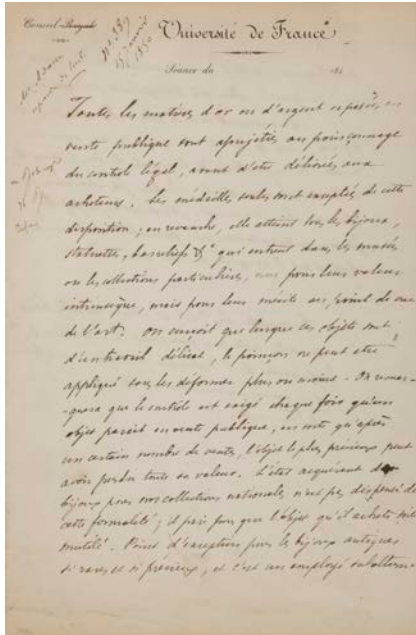
175

MÉRIMÉE Prosper (1803-1870).

1572. *Chronique du temps de Charles IX*, par l'auteur du Théâtre de Clara Gazul (Paris, Alexandre Mesnier, 1829) ; in-8, maroquin janséniste bleu nuit, dentelle intérieure, tête dorée (David) (petit accident à la coiffe sup.).

300 / 400 €

Édition originale.



176

MÉRIMÉE Prosper (1803-1870).

P.A.S. « P^r Mérimée », cosignée par 6 autres membres du Comité des Arts et Monuments, [14 janvier 1850] ; 2 pages in-fol., en-tête *Université de France*.

300 / 400 €

Rapport au sujet de l'exemption du poinçonnage des objets précieux en or et argent.

« Toutes les matières d'or ou d'argent exposées en vente publique sont assujéties au poinçonnage du contrôle légal, avant d'être délivrées aux acheteurs. Les médailles seules sont exceptées de cette disposition ; en revanche, elle atteint tous les bijoux, statuettes, bas-reliefs &³ qui entrent dans les musées ou les collections particulières, non pour leur valeur intrinsèque, mais pour leur mérite au point de vue de l'art. On conçoit que lorsque ces objets sont d'un travail délicat, le poinçon ne peut être appliqué sans les déformer plus ou moins. On remarquera que le contrôle est exigé chaque fois qu'un objet paraît en vente publique, en sorte qu'après un certain nombre de ventes, l'objet le plus précieux peut avoir perdu toute sa valeur. [...] Point d'exception pour les bijoux antiques si rares et si précieux, et c'est un employé subalterne nullement artiste, encore moins archéologue qui désigne la place où l'empreinte sera appliquée. [...] Ne serait-il pas possible par une interprétation

plus favorable d'étendre aux objets d'art l'exception accordée aux médailles »...

Ont aussi signé : Amédée de Pastoret, président du Comité des Arts et Monuments, Adolphe-Napoléon Didron, secrétaire, Jean-Baptiste Lassus, Ferdinand de Lasteyrie, François Génin et Ferdinand de Guilhermy.

177

NADAR Félix Tournachon, dit (1820-1910).

L.A.S. « Nadar », [avril 1861 ?, à Émile PEREIRE, directeur de la Compagnie immobilière de Paris] ; 3 pages in-8 (deuil avec petits manques aux bords, les 2 ff. détachés).

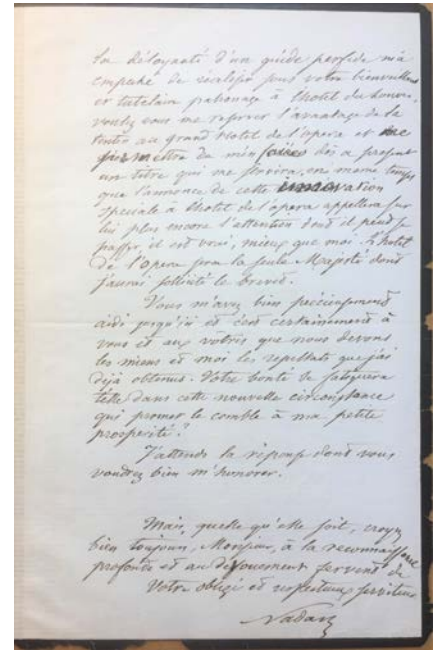
700 / 800 €

Projet d'installation d'un atelier photographique dans le Grand Hôtel.

[Le chantier du Grand Hôtel fut entamé le 5 avril 1861, près des travaux du futur Opéra de Charles Garnier.]

« Il est trois heures du matin et je saute en bas de mon lit pour vous écrire [...]. Dans cet hôtel qui présentera réunies toutes les aises, toutes les utilités, toutes les élégances de la vie moderne, je suppose qu'un voyageur, aux derniers instans d'un séjour très occupé, soit surpris par l'obligation de laisser son portrait à Paris ou de l'en emporter. – À l'hôtel de l'Opéra, ce voyageur doit obtenir ce portrait sur un signe, sans partir de chez lui, en sa chambre même s'il le désire, en robe de chambre et en pantouffles, et ce, à toute heure du jour du soir ou de la nuit »...

On a prévu dans les combles de l'hôtel un établissement spécial de photographie, réservé à la clientèle, et qui doit être « conduit par un homme dont le nom soit une garantie de travail consciencieux. Le voisinage de mon établissement, où tout est disposé pour un service aussi important qu'il puisse être, me permettra d'occuper moins de place que tout autre sur les combles de l'hôtel.



– Ce voisinage deviendra une attenance par les fils télégraphiques qui relieront les deux immeubles. Les premiers résultats de ma photographie à la lumière électrique me permettent dès à présent de garantir le résultat de mes opérations à quelque heure que ce soit. Quant à la question de nom, je n'ai jamais eu la vanité que de revendiquer un seul mérite en photographie et je lui dois la notoriété que je puis avoir : l'honnêteté dans le travail. [...] L'hôtel de l'Opéra sera la seule Majesté dont j'aurai sollicité le brevet »...

NERVAL Gérard de (1808-1855).

2 L.A.S. « G. Labrunie » et « Gérard Labrunie », 1830-[1834] ; 2 pages in-8, et 1 page in-4 avec adresse.

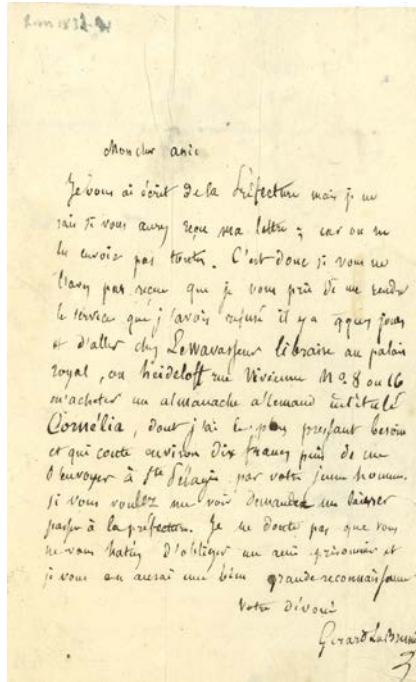
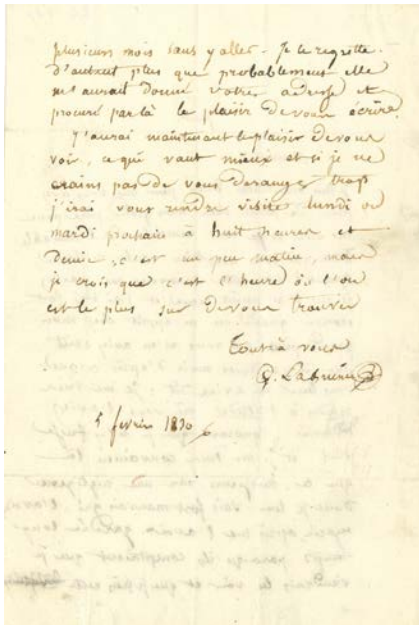
2 000 / 2 500 €

5 février 1830. le jeune Gérard, âgé d'à peine 22 ans, remercie son correspondant avec force politesse pour une visite faite chez son grand-père [maternel], espérant le voir prochainement...

[Aix 24 septembre 1834], au sculpteur Jehan DUSEIGNEUR, lui demandant son aide dans la liquidation de l'inventaire après décès de son grand-père Labrunie ; mais l'affaire semble si embrouillée que Nerval doit biffer quatre lignes pour rectifier ses instructions ; il demande « une lettre de crédit par un banquier sur Naples »...

On joint une L.A.S. « Gérard » à Amédée Rome, au ministère de l'Intérieur, 5 mars [1841] (1 p. in-8, adresse), pour remettre une lettre à M. Leclerc, secrétaire du ministre, ou à M. Mallac ; il donne l'adresse de la maison de santé où il a été interné, rue Picpus, « un peu malade mais je sortirai dans cinq à six jours »...

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. I, p. 1289 et 1370.

**NERVAL Gérard de (1808-1855).**

L.A.S. « Gérard La Brunie », [février 1832, à son ami Ferdinand PAPON DU CHÂTEAU] ; 1 page in-8.

1 500 / 2 000 €

Lettre de la prison de Sainte-Pélagie.

Il lui a écrit de la Préfecture, sans avoir reçu de réponse : « je vous prie de me rendre le service que j'avais refusé il y a qqes jours et d'aller chez Levasseur libraire au palais royal [...] m'acheter un almanach allemand intitulé *Cornélia*, dont j'ai le plus pressant besoin [...] puis de me l'envoyer à S^{te} Pélagie par votre jeune homme. [...] Je ne doute pas que vous ne vous hatiez d'obliger un ami prisonnier et je vous en aurai une bien grande reconnaissance »... [Après *Faust* de Goethe (1828), Nerval avait entrepris une anthologie en français d'auteurs allemands.]

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. I, p. 781.

NERVAL Gérard de (1808-1855).

7 L.A.S. « Gérard de Nerval » (une « Gérard »), [1838-1852], à divers ; 8 pages in-8, 5 adresses.

3 000 / 3 500 €

[Début novembre 1838, à en-tête Théâtre de la Renaissance], à Anténor JOLY. « V. HUGO m'a dit que vous m'enverriez vous-même les 2 stalles » (pour *Ruy Blas*). Il donne son adresse à l'hôtel Caumartin. « V. Hugo m'a promis aussi trois petites loges de cintre. Vous savez que nous lirons [sa pièce Léo Burckart] quand vous voudrez. Dumas parle de *Lundi*, afin de pouvoir causer sans préoccupation. Ce sera avant si vous voulez. M^r votre frère m'a dit que vous aviez un acteur pour notre 2^e rôle. C'est très beau, s'il est bon ».

[27 juin 1845], à Paul FOUCHER « Je voudrais bien vous demander si vous pouvez vous charger de faire un acte d'opéra pour M. de Fresne connu dans le monde musical sous le nom de Micaeli qui a promesse positive de Pillet pour un acte – que le même Pillet lui a demandé sur le sujet du *Connétable de Chester* de Walter Scott »...

19 octobre [1846], à Nestor ROQUEPLAN (?). « Votre lettre est tellement obligeante que c'est à moi de m'excuser maintenant et de reconnaître ma propre erreur. J'avais cru que M. de Girardin avait, l'année dernière, demandé purement et simplement mes entrées (que j'avais eues longtemps comme rédacteur partiel du feuilleton). Théophile [Gautier] ayant les siennes comme auteur, cela ne changeait rien à la position du journal. Vous voyez comment j'ai été conduit à me présenter dernièrement sans droit réel, ce que je n'ai fait du reste que pour les nécessités de mon travail. Ce qui m'a contrarié c'est seulement un procédé un peu dur, qu'il serait aisé d'éviter en pareil cas. Ordinairement les contrôleurs comprennent que toute personne qui a pu déjà obtenir ses entrées a droit à quelques égards. [...] De plus on offre au spectateur qui s'est fait illusion sur sa position la faculté de voir finir le spectacle. Il peut se trouver avec des personnes qu'il lui est désagréable de laisser seules ».

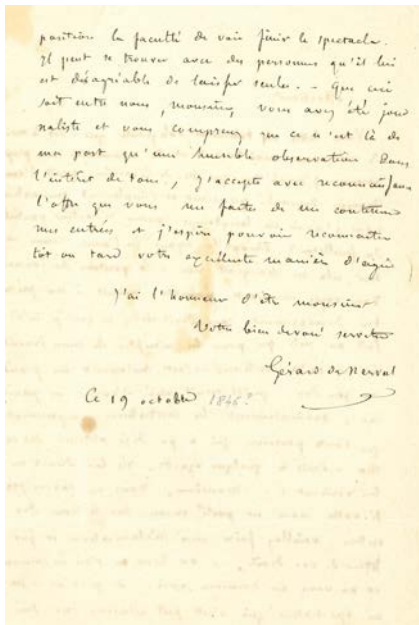
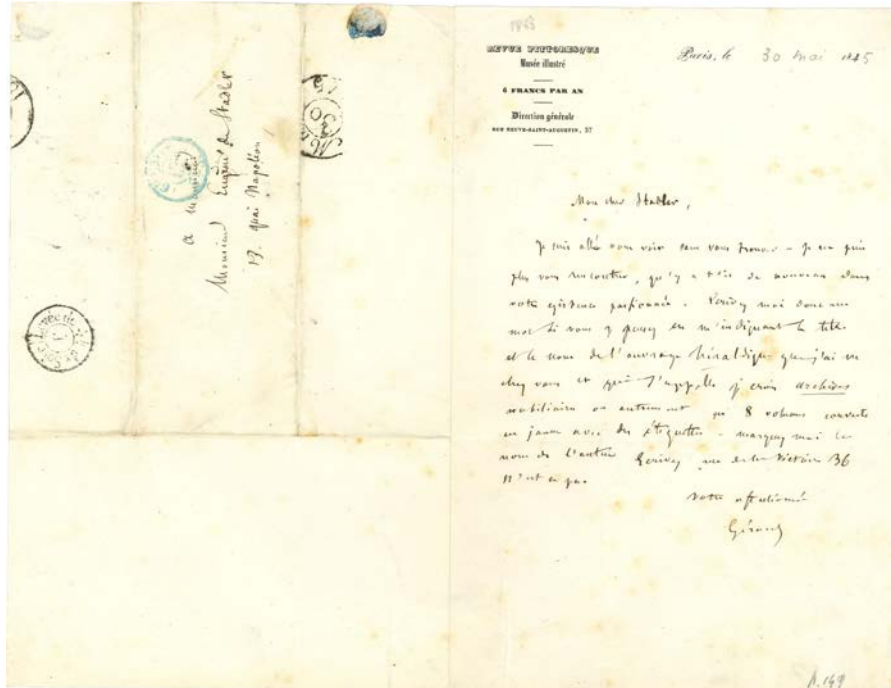
31 décembre [1847 ?], à M. MIRECOURT, à l'Opéra national, demandant trois places pour la représentation du soir. .../...

.../...

Mars 1850, à Arsène HOUSSAYE. « Voulez-vous ou pouvez-vous ce soir me faire donner ou deux places stalles de dames ou une petite loge selon les prévisions de la recette ».

Mardi [29 octobre 1852], à Pierre BOCAGE. « J'ai enfin mis la main sur Houssaye, il m'a paru fort irrésolu. Je ne crois pas que sa lettre soit une défaite, mais il craint les autres. Il m'a demandé quels rôles vous pourriez jouer qui ne soient pas tenus. Je lui ai parlé de Tartuffe, du Misanthrope, du Père de famille, d'une foule d'autres, tenus il est vrai, mais où vous pouvez vous produire à votre tour, ainsi que des pièces nouvelles. Je n'ai pu obtenir une réponse précise mais enfin il me semble que la cause- n'est pas perdue si vous vous y prenez bien. Voyez-le chez lui, je lui parlerai encore de tout cela et de la nécessité d'avoir le dernier des grands acteurs, dont la génération semble s'éteindre ».

[1852 ?], à Jules VERTEUIL à la Comédie Française. « Vraiment, y a-t-il encore moyen ce soir pour 4 places et des jolies femmes - toujours »...



181

NERVAL Gérard de (1808-1855).

11 L.A.S. « Gérard » (une « G » et une non signée), [1840-1853], à Eugène de STADLER ; 14 pages in-8 ou in-12, 9 adresses (2 lettres avec petites réparations au scotch, qqs petits défauts).

5 000 / 6 000 €

Correspondance amicale.

[Eugène de STADLER (1815-1875), chartiste et littérateur, faisait partie des amis intimes de Nerval, dont il paiera les frais d'hospitalisation.]

[Août 1840 ?]. « Décidément je ne pourrai pas aller là-bas Je suis trop acculé par mon article et la chose est trop importante. [...] Si cependant... [...] mais non il faut travailler. "Labor improbus un travail malhonnête omnia vincit" ».

[Bruxelles] 7 décembre [1840]. « Je suis pris, mon ami - le Girardin m'a manqué ; mon éditeur est en fuite ; me voilà à Bruxelles en attendant de quoi. Le pis est relatif à l'arguyot [l'agent dramatique Guyot...]. Je lui ai donné assez d'argent cet été pour qu'il se calme d'autant qu'il m'a floué cent francs que j'ai payés au mois de juin de trop - sur quoi je l'attaquerais devant les tribunaux et pour usure, s'il faisait le méchant. [...] Heureusement, je me remets à travailler et

je serai revenu dans quelques jours, j'espère, ou j'enverrai toujours une cinquantaine de livres dans une quinzaine. La trahison du Girardin cause tous mes malheurs ; pourtant que faire autrement. J'ai voyagé pour trouver des sujets de feuilletons et l'on m'arrête mon argent ».

[7 avril 1845]. « Voilà votre carte que Toussenet m'a donnée. A demain donc. [...] Je ne crois pas qu'on donne le Théophile [Gautier, [Le Tricorne enchanté] ».

[30 mai 1845, à en-tête de la *Revue pittoresque*]. « Je suis allé vous voir sans vous trouver. Je ne puis plus vous rencontrer, qu'y a-t-il de nouveau dans votre existence passionnée ? Écrivez-moi donc un mot si vous y pensez en m'indiquant le titre et le nom de l'ouvrage héraldique que j'ai vu chez vous et qui s'appelle je crois *Archives nobiliaires* ou autrement en 8 volumes couverts en jaune avec des étiquettes »...

[6 janvier 1852]. « Prenez les dix francs de M. Varin et allez chez Marc Fournier 200, rue du Temple, au coin du boulevard. Ensuite vous retirerez là le billet de bal et vous le donnerez à Mirault où vous irez. Je suis un peu malade et à l'hôtel de Normandie, rue du Chantre »...

[22 mars 1852]. « Verteuil vous a inscrit pour jeudi (sauf changement) avec une autre pièce en 1 acte ; je lui ai dit que vous n'aviez qu'un acte ce qui l'a décidé. Tâchez au surplus d'y aller demain. Je suis arrivé à temps parce

que Beauvallet était venu demander lecture pour un *Roméo et Juliette*. Si vous voyez M. Varin, dites-lui donc qu'il peut faire toucher le matin, chez Porcher ».

[Anvers 12 mai 1852]. « Je vous écris du port d'Anvers, du fond d'un estaminet d'où je regarde se coucher le soleil à travers les mâts des vaisseaux. J'attends l'ouverture des rideaux, endroits charmants où l'on voit danser le sexe facile. Je me bornerai, j'espère, à ce plaisir que le jeune V.H. [François-Victor Hugo] m'envie en ce moment, forcé qu'il est de faire gravement la société de son père à Brux. J'ai quitté aussi et laissé assez mornes le A.D [Dumas] et le Parf[ait], son intime actuel. Ces hommes travaillent effroyablement ; je n'ai pas eu encore tant de courage. Il s'agit demain matin d'attraper le vapeur néerlandais et de se réveiller à temps. [...] je me suis arrêté partout sur ma route et à Bruxelles notamment où l'on m'a trop nourri. Je me mets d'aujourd'hui au régime du hareng saur, car en quittant Bruxelles j'ai été affligé ce matin d'un beefsteak de 92 centimes. Ils sont meilleurs à 75 chez Véry. C'est du reste la seule dépense culinaire que m'ait coûté mon séjour mais le reste ! Le D[umas] est très bien logé, avec le Parf. et sa fille. Il magnétise une boulangère hystérique et lui fait faire des contorsions surprenantes dont elle n'a plus le souvenir au réveil. Je la plains s'il ne la finit pas, mais on a lieu de croire qu'il la finit dans le particulier. L'émigration est assez réservée et peu apparente, quoiqu'elle se compose de plus de mille personnes. Je me suis un peu amusé à la kermesse d'Ixelles, dimanche passé »...

[Vers le 25 novembre 1852]. « J'étais très nerveux hier, à cause d'une bêtise que j'ai faite ces jours-ci, et qui dure encore ! Je ne sais pourquoi, j'ai assimilé dans ma tête à ce que j'avais fait ce que je croyais devoir vous empêcher de faire. Ce matin cela m'apparaît autrement. Il est clair qu'il faut donner à la note la forme officielle et non la forme de réclame. Il la faut la plus simple possible. Laissez-moi donc la note au Divan [Lepelletier]. Sinon j'irai chez vous la chercher ».

[30 novembre 1852]. « Je ne sais si Nefftzer a mis la note ; dans le doute, je lui ai envoyé une autre note hier que j'ai découpée dans un *Constitutionnel*. J'ai vu Weill hier. Il fera ce qu'il pourra, mais il doute qu'à la Gazette on mette la note telle qu'elle est. J'ai envie de la modifier aussi pour *L'Union*, où je ne connais personne. Mais Monselet vient de me donner le nom de M. Émile Fontaine que j'irai voir. Si Nefftzer ne la met pas ce soir il faudra donner une autre forme »...

Mardi [20 septembre 1853]. « Venez donc dîner chez Blanche jeudi (après-demain). Il y aura Méry, Houssaye et Châtillon. Tâchez d'apporter votre musique pour Antoni [Deschamps] ».

Dimanche soir. « Et ce conseiller municipal ? Le bal vous aurait-il endormi jusqu'à ce soir ? [...] Si vous avez écrit quelque chose, l'or vous attend chez l'intermédiaire »...

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. I, p. 1357, 1364, 1416, t. II, p. 1297, 1298, 1302 ; t. III, p. 794, 795, 810.

182

NERVAL Gérard de (1808-1855).

L.A.S. « Gérard de Nerval », 1^{er} juin 1850, à Jules JANIN ; 2 pages et demie in-8, adresse.

2 000 / 2 500 €

Au sujet de sa pièce *Le Chariot d'enfant*, écrite en collaboration avec Joseph Méry.

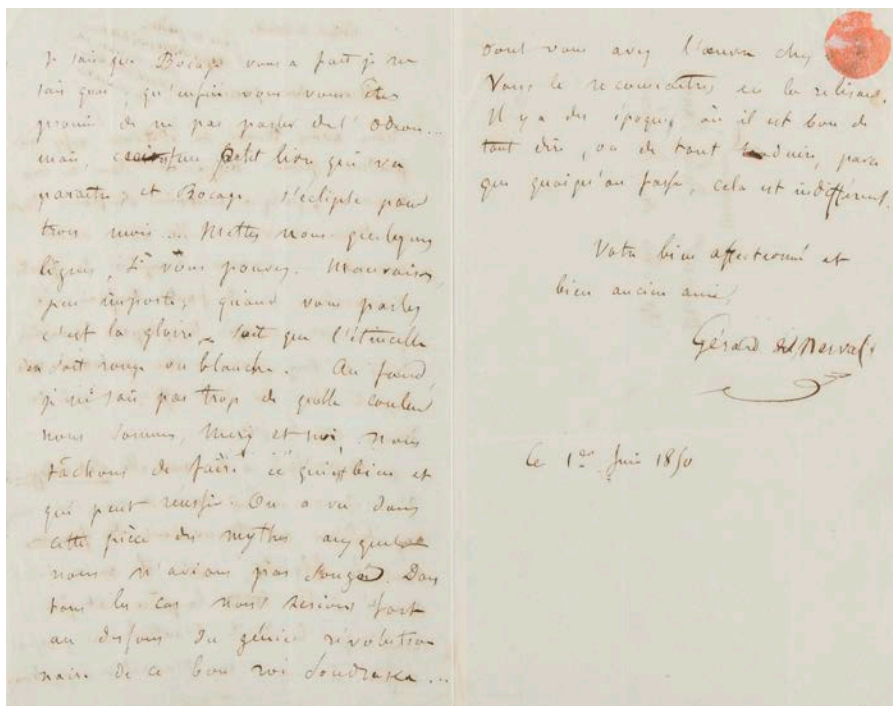
[*Le Chariot d'enfant*, pièce indienne du roi Soudraka adaptée par Nerval et Joseph Méry, avait été créée à l'Odéon, dirigé par Bocage, le 13 mai 1850.]

« Nous avons trouvé des éditeurs assez imprudens pour hazarder, dans ce moment ci, quelques centaines de francs sur un

drame en vers. Ils vous ont envoyé une épreuve remplie de fautes d'impression et de fautes de français, qui seront corrigées, la plupart du moins, d'ici à deux jours ». Un Polonais lui a signalé « un vers effrayant » vers la fin : « J'aurais voulu lui donner un sou comme aux étudiants qui trouvaient des fautes dans les Elzévir, mais il m'a demandé à lire toute la pièce, et j'ai craint que les droits d'auteurs ne puissent suffire à payer son travail. Soyez bon ; je sais que Bocage vous a fait je ne sais quoi ; qu'enfin vous vous êtes promis de ne pas parler de l'Odéon... Mais ceci est un petit livre qui va paraître ; et Bocage s'éclipse pour trois mois... Mettez nous quelques lignes, si vous pouvez. Mauvaises, peu importe ; quand vous parlez c'est la gloire – soit que l'étincelle en soit rouge ou blanche. Au fond, je ne sais trop de quelle couleur nous sommes, Méry et moi, nous tâchons de faire ce qui est bien et qui peut réussir. On a vu dans cette pièce des mythes auxquels nous n'avions pas songé. Dans tous les cas nous serions fort au dessous du génie révolutionnaire de ce bon roi Soudraka... dont vous avez l'œuvre chez vous. Vous le reconnaîtrez en la relisant. Il y a des époques où il est bon de tout dire, ou de tout traduire, parce que, quoi qu'on fasse, cela est indifférent »...

En tête de la lettre, Janin a noté : « Fou et poète, esprit distingué s'il en fut. Historien de Rétif de la Bretonne et son successeur ».

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. I, p. 1446.



183

NERVAL Gérard de (1808-1855).

P.A.S. « Gérard de Nerval », 5 mars 1851 ; 1 page oblong in-12.

500 / 700 €

« J'ai reçu de Monsieur Porcher la somme [de] cinquante francs que je lui rendrai le cinq avril prochain »...

Ce reçu est écrit au moment où Gérard de Nerval lutte de concert contre sa maladie nerveuse et son grand dénuement. Jean-Baptiste PORCHER était un agent théâtral à qui Nerval fit plusieurs fois appel lors de ses ennuis financiers.

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. II, p. 1287.



J'ai bu du vin ici pour la première fois depuis longtemps (sauf une demi-bouteille de 1^{re}50 à Amsterdam). La nourriture est aussi meilleure dans ce sens que l'on mange moins et mieux. Le printemps commence à paraître sérieusement et l'on voit partout des blés et des seigles verts. Je pense trouver plus bas encore presque l'été qui s'est fait si fort attendre cette année. Il ne fait ici ni chaud ni froid mais très bon. Je ne crains rien tant que les fortes sueurs dans les pays humides ; car dans le midi elles sont bienfaisantes. Mais Paris est aussi un pays humide.

À bientôt donc. Je t'embrasse »...

Œuvres complètes (Pléiade, éd. Pichois), t. II, p. 1305.

184

NERVAL Gérard de (1808-1855).

L.A.S. « Gérard Labrunie », [Lille 23 mai 1853], au Docteur LABRUNIE ; 2 pages et demie in-8, adresse (fente réparée au feuillet d'adresse).

2 000 / 2 500 €

Lettre à son père, sur le retour de son voyage en Hollande.

« Mon cher Papa, Je me rapproche, je suis à Lille ; il fait très beau. Je me repose un jour, puis je me dirigerai vers Arras. J'espère que tu te promènes un peu par ce beau temps. Je n'aurais pas quitté sitôt la Hollande sans les pluies ; mais ici le vent de mer n'agissant plus, la température est différente. Je passe toujours avec émotion dans cette bonne ville de Lille en songeant que tu as concouru autrefois à la gloire de son siège. Il y a sur la place, en face du café d'où je t'écris, un monument qui célèbre la défense de Lille pendant la révolution c'est une colonne de granit cannelée, avec des bombes et des obusiers sur le piédestal et au faite une statue de bronze représentant la ville héroïque. Les maisons de la-place n'ont pas changé et sont fort curieuses avec leurs découpures et leurs festons autour des fenêtres. Il va y avoir une grande fête au commencement du mois prochain, dont on fait déjà les préparatifs, mais je n'y assisterai pas. J'irai plutôt à la grande fête des tireurs d'arc de Creil qui a lieu dans trois ou quatre jours et je serai alors très près de Paris.

185

NERVAL Gérard de (1808-1855).

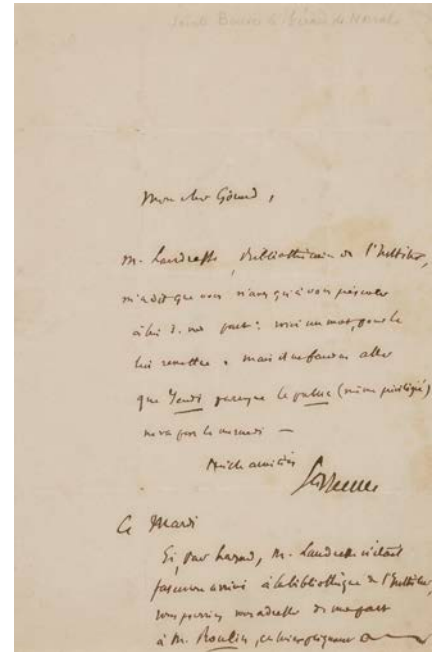
L.A.S. « L. Gérard de Nerval », [Passy] 3 septembre 1853, à Georges BELL ; 1 page in-8, adresse.

2 000 / 2 500 €

Appel à son ami, alors qu'il vient d'être interné pour une crise de folie chez le docteur Blanche.



« Il y a cinq a six jours j'ai été pris d'un transport au cerveau en vous quittant ; j'ai fait des folies. Avec un esprit plus sain, je vous écris de venir me voir si vous pouvez chez M. Blanche à Passy. [...] Je ne sais ce qu'est devenu mon argent, du moins ce qui m'en restait. Mais tout se retrouve – comme tout se paie – suivant le mot que Balzac attribuait au grand homme [Napoléon] »... Au bas de la lettre, le DR BLANCHE a indiqué les horaires de visite et noté : « J'engage les amis de M. Gérard à venir l'un après l'autre, et non ensemble ».



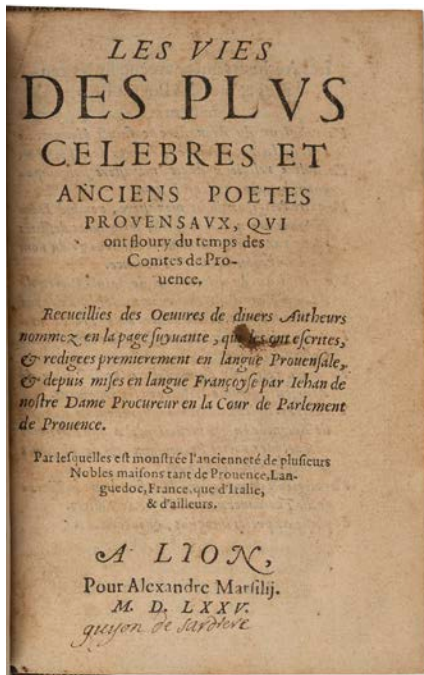
186

**[NERVAL Gérard de].
SAINTE-BEUVE Charles-Augustin
(1804-1869).**

L.A.S. « SteBeuve » », ce mardi [1845], à son cher Gérard [de Nerval] ; 1 page in-8, adresse (onglet sur le feuillet d'adresse).

300 / 400 €

« M. Landresse, bibliothécaire de l'Institut, m'a dit que vous n'avez qu'à vous présenter à lui de ma part : voici un mot, pour le lui remettre. Mais il ne faudrait aller que jeudi parce que le public (même privilégié) ne va pas le mercredi. [...] Si, par hasard, M. Landresse n'était pas encore arrivé à la bibliothèque de l'Institut, vous pourriez vous adresser de ma part à M. Roulin, en lui expliquant »...



187

NOSTREDAME Jehan de
(1507 -1577).

Les vies des plus celebres et anciens poetes provenaux, qui ont floury du temps des Comtes de Provence. Recueillies des Œuvres de divers Auteurs nommez en la page suyvante, qui les ont escrites, & rédigées premièrement en langue Provensale, & depuis mises en langue Françoise par Jehan de nostre Dame Procureur en la Cour de Parlement de Provence. Par lesquelles est monstrée l'ancienneté de plusieurs Nobles maisons tant de Provence, Languedoc, France, que d'Italie, & d'ailleurs (Lyon, pour Alexandre Marsiliij, 1575) ; in-12 (156 x 103 mm), 254 pp. mal chiffrées 258 sans manque [la pagination saute de 184 à 189]-[1 f. bl.]-[8 ff. le dernier blanc, pour la table et l'achevé d'imprimer] ; plein maroquin vert à décor à la « Du Seuil », triple encadrement extérieur de filets dorés, triple encadrement intérieur de filets

dorés avec un fleuron à chaque coin, dentelle dorée intérieure et sur les coupes, dos à nerfs, pièce de titre de maroquin fauve, tranches dorées (reliure du XVIII^e siècle).

600 / 800 €

Édition originale. Première histoire de la littérature des troubadours écrite par le frère cadet de Nostradamus et unique œuvre publiée de ce procureur au parlement de Provence. *Les Vies* parurent la même année en italien, et furent longtemps la seule référence sur la littérature provençale.

Bel exemplaire. « Cet ouvrage est recherché et les exemplaires n'en sont pas communs » (Brunet).

Provenance : armes comtales du XVIII^e siècle non identifiées (d'azur au chevron d'or accompagné de trois besants de même) au monogramme LBS (ex-libris) ; bibliothèque de Jean-Baptiste-Denis Guyon, seigneur de Sardière (1674-1759) (ex-libris manuscrit au titre et en fin d'ouvrage, ainsi que quelques annotations manuscrites dans la Table ; *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. J. B. Denis Guyon, chev. seigneur de Sardière* [...] Paris, Barrois, 1759, n°2540) ; Henri Bonnasse (ex-libris).

(Quelques légères rousseurs éparses).

188

PÉRET Benjamin (1899-1959).

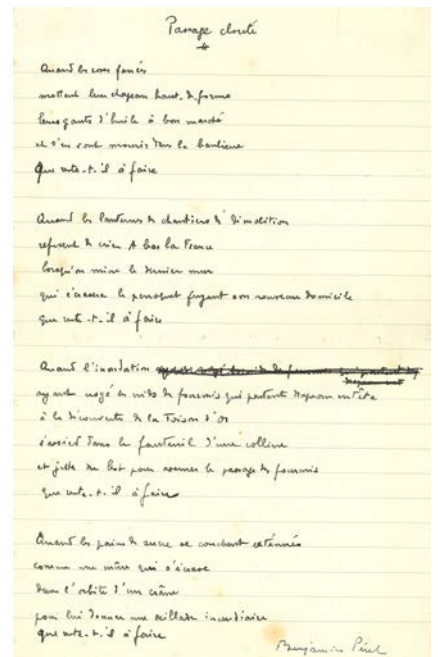
POÈME autographe signé « Benjamin Péret », **Passage clouté** ; 1 page grand in-8 (21 x13,5 cm) sur papier ligné.

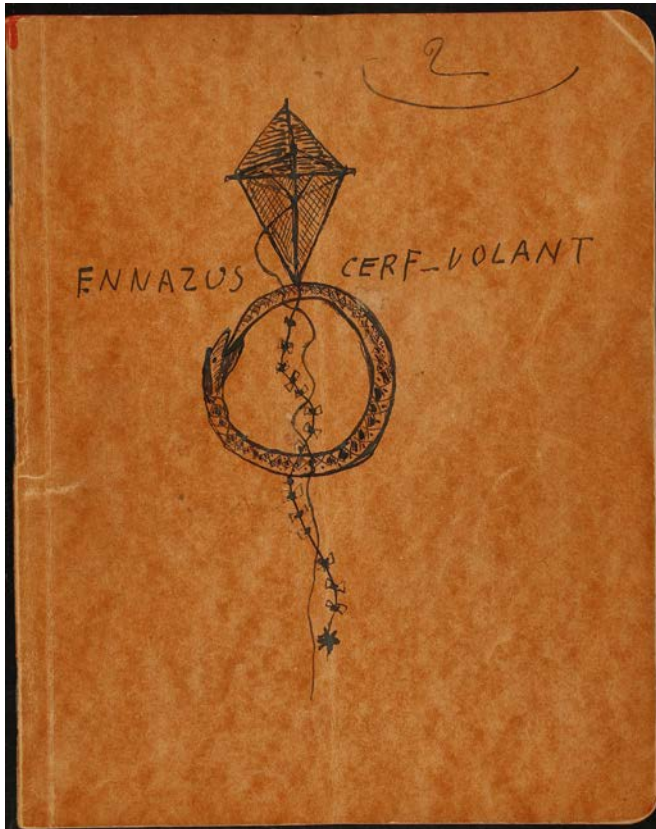
700 / 800 €

Beau poème qui semble inédit.

Ce poème compte quatre strophes de 5 vers, toutes s'achevant par ce vers : « Que reste-t-il à faire ». Il présente une ligne biflée.

« Quand les roses fanées
mettent leur chapeau haut-de-forme
leurs gants d'huile à bon marché
et s'en vont mourir dans la banlieue
Que reste-t-il à faire »....





présente des ratures et corrections, que sera établi le dactylogramme (très fautif) ayant servi plus tard pour l'édition. On remarquera que Picabia, par cinq fois, a terminé son œuvre, avant de la reprendre et de la prolonger par cinq fois.

La couverture présente, outre le titre, un **dessin** à la plume : cerf-volant auquel est accroché un serpent qui se mord la queue.

[1] Titre et dédicace : « FRANCIS PICABIA / ÉNNAZUS / CERF-VOLANT / PRÉFACE PAR / J. CASPAR [SCHLOT ~~biffé~~] SCHMIDT ? / Je dédie ce livre à mon ami Alvaro Guévara / en souvenir de nos soirées de Berne. / ÉDITEUR ??? » [Ce manuscrit permet de restituer le nom du dédicataire, le peintre chilien Alvaro Guevara (1894-1951).] Au verso, une série de six épigraphes, signées F.P., sauf une G.S.

[2-3] *Préface*, avec addition au dos du f. 2 ; la signature J. Caspar Schmidt a été biffée, sauf les initiales.

[3 v°] *Ennazus*, avec quelques corrections : « Pendant que j'écris ce petit livre, une espagnole nue est assise sur mon lit »...

[4-5 v°] *La Survivante* : « Tout est hanté, / comme un fantôme »...

[5 v°-23] *Derniers jours* : « Toi qui as plongé tes yeux / jusqu'au fond de mon cœur »... Outre de nombreuses corrections, on relève une suite de huit vers biffée.

[23-35 v°] *Adieu* : « Je m'agenouillai sur le sable, / j'enfonçai mon bras sous la grille / et tâtai les pieds des femmes »... Une première fin a été envisagée [34 v°] après ces dernières phrases en prose : « Le propriétaire de l'hôtel parlait avec une nouvelle arrivante qui avait une valise bleue aux initiales S.B.A. posée auprès d'elle » ; Picabia a inscrit le mot FIN, et : « Terminé à Rubigen le 7 Septembre 1946 ».

189

Francis PICABIA (1879-1853).

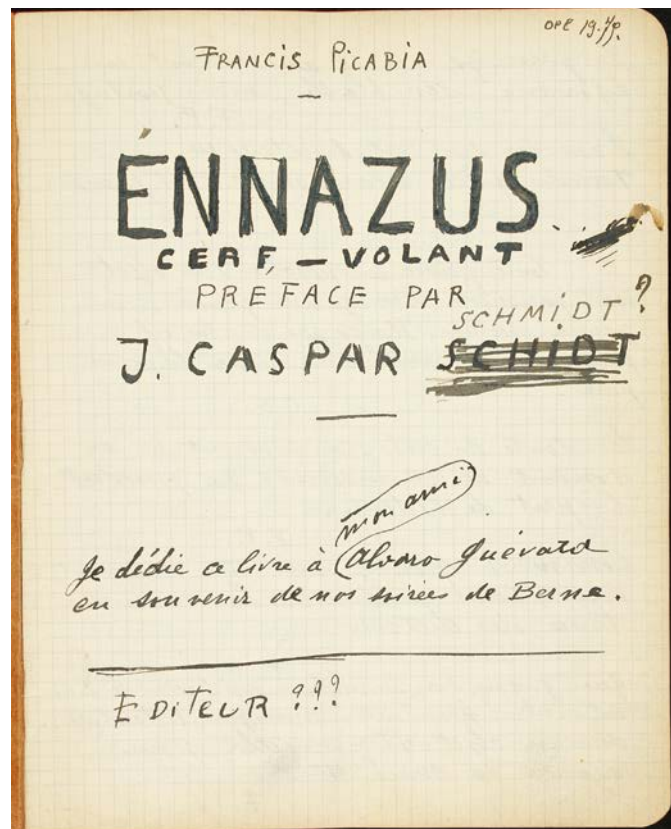
MANUSCRIT autographe signé « Francis Picabia », **Ennazus Cerf-volant**. 13 septembre 1946 ; cahier petit in-4 (22 x 17,5 cm) de 40 feuillets (plus 8 ff blancs), soit 79 pages, sous couverture cartonnée brique avec titre autographe et dessin.

8 000 / 10 000 €

Manuscrit définitif du poème Ennazus, orné d'un dessin en couverture.

Écrit à l'encre noire au recto et au verso de feuillets d'un cahier de papier quadrillé à petits carreaux, il est daté en fin et signé : « Rubingen 13 septembre 1946 / Francis Picabia ».

Picabia a composé ce recueil de poèmes, longtemps resté inédit, pendant des vacances en Suisse, à Rubigen, dans la famille de sa femme Olga ; ces textes sont le reflet des relations amoureuses tumultueuses de Picabia avec sa maîtresse Suzanne Romain (Ennazus est le renversement de Suzanne) [sur cette liaison, voir Carole Boulbès, *Picabia avec Nietzsche. Lettres d'amour à Suzanne Romain* (1944-1948), Les Presses du réel, 2010]. Picabia en a établi le 13 septembre 1946 un dactylogramme, intitulé *Ennazus*, qui fut adressé à Christine Boumeester, et qui fut publié en annexe des *Lettres à Christine* (Gérard Lebovici, 1988, p. 201-246), avant d'être recueilli dans les *Écrits critiques* (Mémoire du Livre, 2005, p. 625-671). Ce manuscrit en donne la version finale, obtenue par fusion et collage, ou plus exactement tressage des divers poèmes. C'est sur ce manuscrit, qui



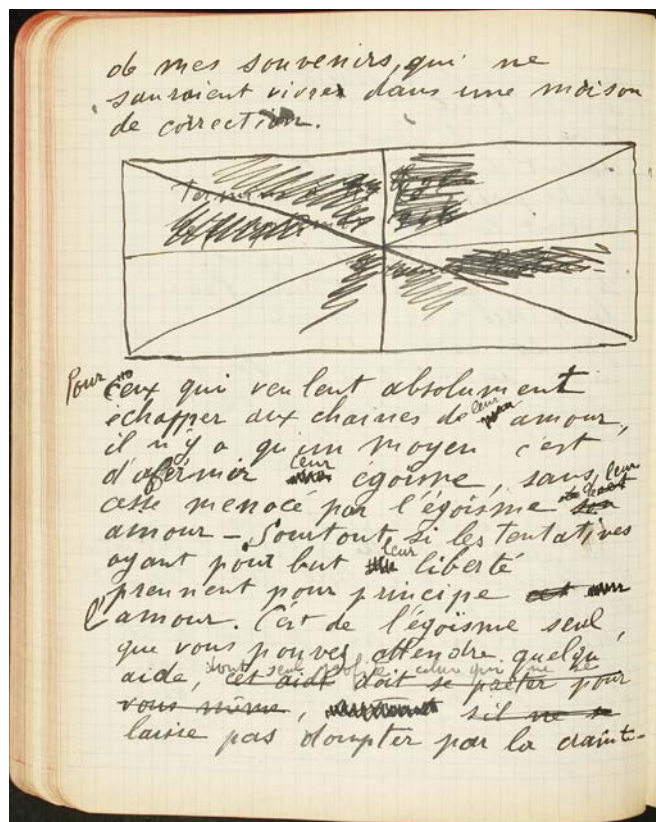
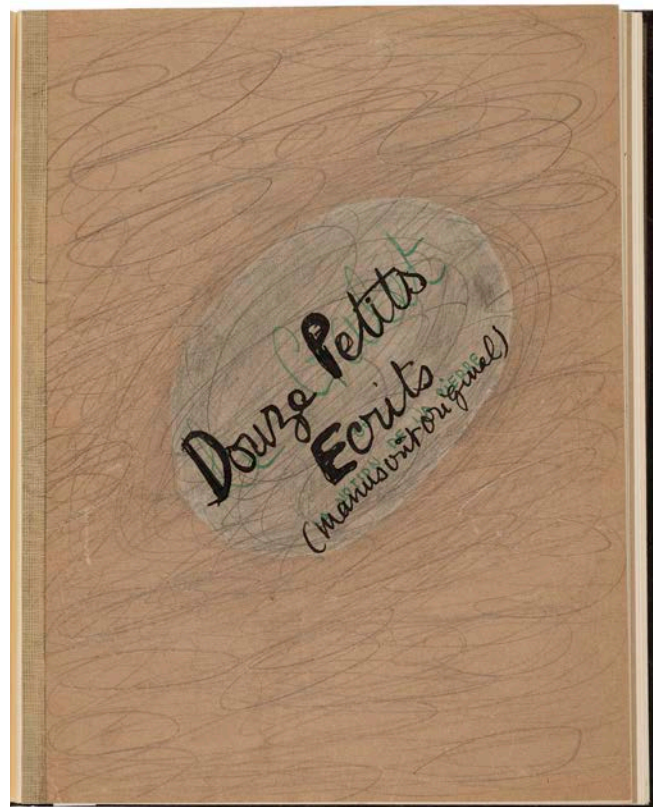
puis « Que les autres soient et possèdent les mêmes choses que moi, je m'en fous. F.P. » ; il a ensuite soigneusement biffé le tout, et continué son poème en prose : « Ennazus avait quitté sa famille »... À la fin du poème, il a à nouveau inscrit et biffé : « Terminé à Rubigen le 7 Août 46 / Francis Picabia ».

[35 v°-37 v°] *Retour* : « Dans le domaine spirituel / celui qui sait le mieux / comment il va »... Une première fin est envisagée après : « Ennazus mit ses deux mains / dans les miennes » ; Picabia a inscrit le mot FIN, et : « Terminé à Rubigen le 7 Septembre 1946 / Francis Picabia », puis biffé et continué son poème. Après les derniers vers, une nouvelle mention finale, avec date et signature, est encore biffée.

[38-40] Le poème *Cerf-volant* est précédé d'un texte soigneusement biffé dont on peut déchiffrer les premiers mots : « En écrivant ce petit livre, j'ai pensé prendre part à l'édification du royaume de l'idéal »... Suit *Cerf-volant* : « Pense murement ; / et décide si tu inscriras / sur ton cerf-volant / "liberté" »... Nouvelle fin biffée (même date) après les vers : « sauraient vivre dans une maison / de correction », puis le poème se poursuit à nouveau jusqu'à la fin définitive : « disait l'épouvantail du chat-botté / du croque-mitaine ». Picabia inscrit la date : « Rubingen [7 corrigé] 13 Septembre 1946 », et signe. Puis il ajoute ce quatrain final, qu'il signe F.P. :

« Rien ne nous rend si petit
qu'une grande douleur.
L'homme est un apprenti de la vie,
Sa faiblesse est son maître ».

Provenance : Francis Picabia. Une collection (Ader, 13 décembre 2012, n° 68).



190

PONGE Francis (1899-1988).

MANUSCRIT autographe signé « Francis Ponge », **Douze petits écrits**, [1925] ; couverture cartonnée et 23 feuillets in-4 (27 x 21 cm), le tout relié en un volume in-4, veau brun strié, dos lisse, titre doré, encadrement intérieur, doublures et gardes de daim beige, étui (Georges Leroux, 1980).

10 000 / 12 000 €

Manuscrit original complet du premier recueil poétique de Francis Ponge.

Douze petits écrits est le premier livre publié par Francis Ponge, en 1926 aux éditions Gallimard, dans la collection « Une œuvre, un portrait », avec un frontispice de Mania Mavro. Cette publication doit beaucoup à Jean Paulhan, à qui le livre est dédié. Ce dernier avait déclaré à Ponge : « J'aimerais écrire ce que vous écrivez, voilà ». Mélange de poèmes et de prose, ce mince recueil contient déjà en germe toute l'œuvre future de l'auteur du *Parti pris des choses*.

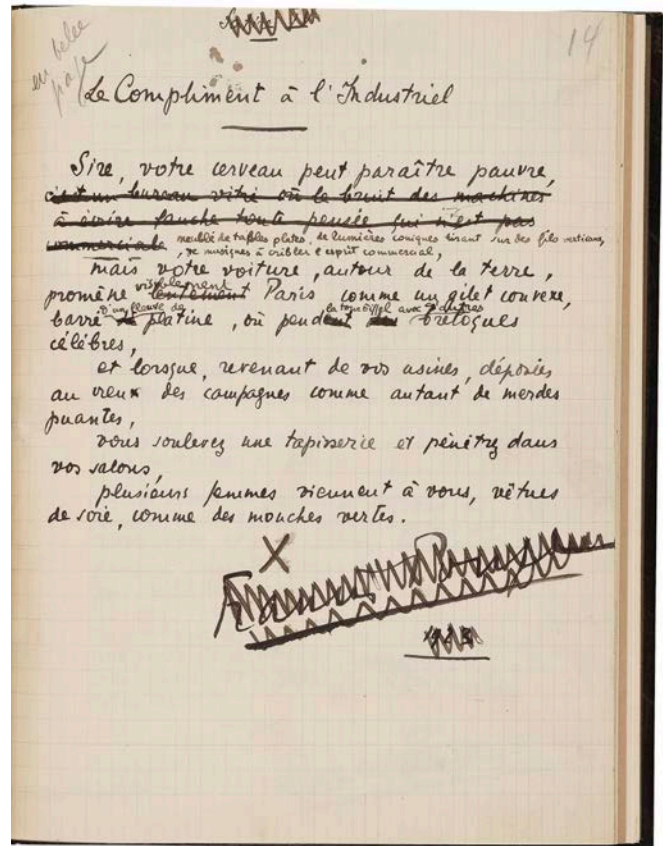
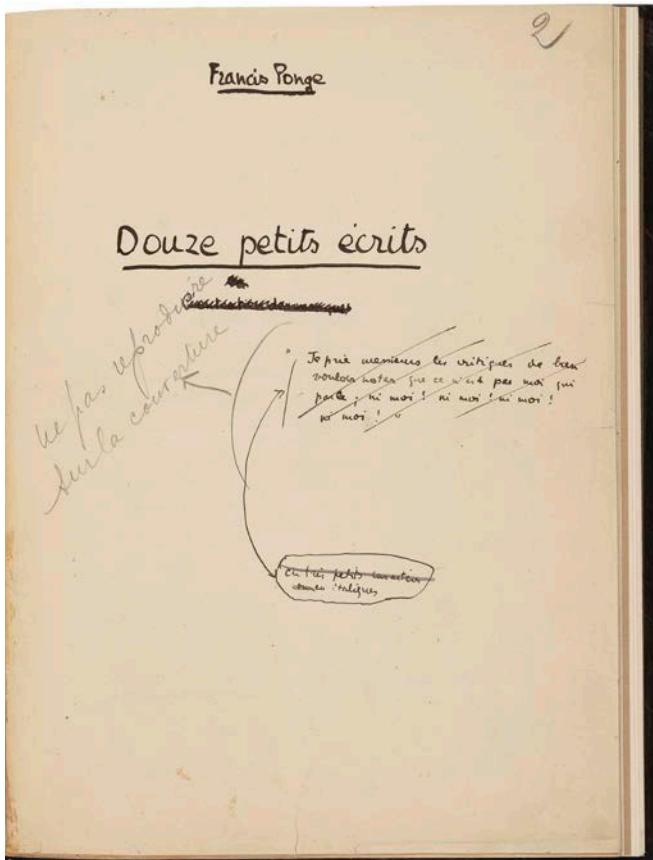
Couverture avec titre autographe à l'encre noire « Douze Petits Ecrits (manuscrit original) » recouvrant un titre primitif à l'encre verte : « Le Galet ou la notion de la pierre » sur une pièce de papier ovale découpée et collée sur une chemise cartonnée beige entièrement recouverte de volutes au crayon. – Épreuve du portrait de Francis Ponge par Mania Mavro qui sert de frontispice au livre ; au verso, dédicace autographe : « à Bernard Groethuysen, relation qui m'engage à mieux. Fr. P. ».

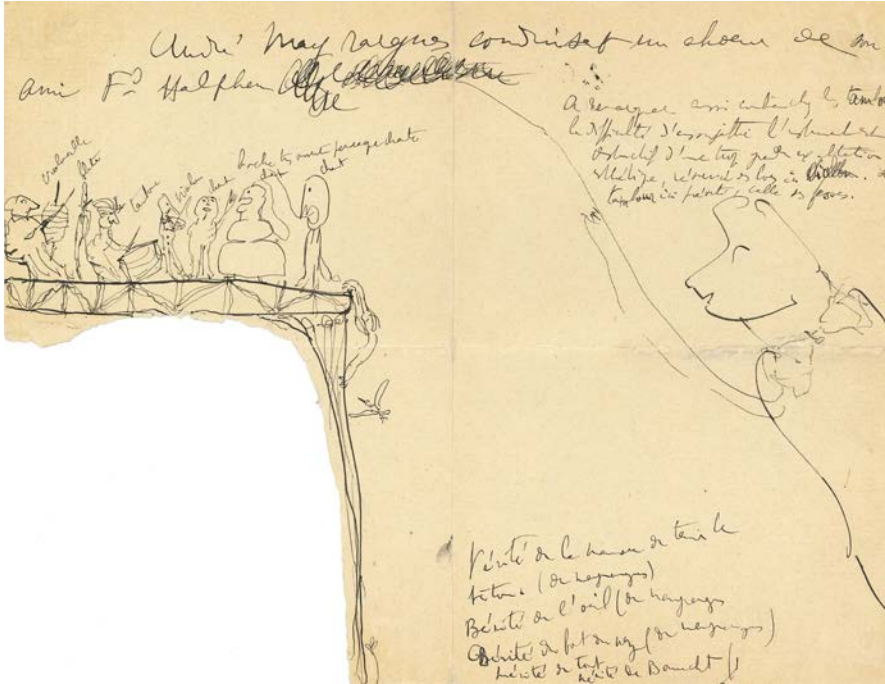
.../...

.../...

Le manuscrit a servi pour l'impression. À l'encre noire, il comprend 23 feuillets chiffrés. Il présente quelques ratures et corrections intéressantes. Ainsi, sur la page de titre, un sous-titre a été très soigneusement cancellé : « ou Construction des manques » (?), et une épigraphe biffée : « Je prie messieurs les critiques de bien vouloir noter que ce n'est pas moi qui parle ; ni moi ! ni moi ! ni moi ! ni moi ! ». Au feuillet suivant, sous la dédicace à Jean Paulhan, dont le nom entier a été rayé pour ne garder que les initiales, Ponge a biffé ce texte : « Eh, tu reviens de plus trouble ! Tu les forces à rester libres, peureux ! Tu les déconcertes, ces singes. Je ne sais qu'entrer dans leur cage avec eux, les faire rugir, les faire taire. Vengeur ! jaloux ! Tu nous fais taire. Je repasse la traverse avec mes lions ». On relève aussi que les cinq premiers poèmes portent un titre, qui fut supprimé dans l'édition : « Une réplique d'Hamlet » (I), « La grimace de Malherbe » (II) ; *Trois Poésies* : « L'Esclandre » (I), « Le couché de soleil » (avec variante : « ou le bouquet d'artifices ») ; le titre primitif, soigneusement rayé, était « Crépuscule ou Néron » (II), « La tortue » (III). Suivent les *Quatre Satires*, dont la deuxième, datée 1923, est abondamment raturée et corrigée ; le titre primitif de la troisième « Ébauche d'un ouvrier » a été raturé et remplacé par « Le patient ouvrier ». Puis les *Trois Apologues*, le premier daté « Janvier 1924 » (date biffée).

On a monté à la suite : la couverture avec extrait de la revue *Le Disque vert* dans laquelle ont paru *Trois petits écrits* en pré-originale ; et une lettre des éditions Gallimard à F. Ponge (3 sept. 1926), avec le compte de l'édition.





191

PROUST Marcel (1871-1922).

DESSIN original avec légendes autographes et dédicace autographe signée « Bucht » à Reynaldo HAHN, [vers 1904-1905 ?]; un feuillet recto-verso (17,5 x 22,8 cm), à l'encre noire, déchirure à un angle avec manque d'un quart de page, le dessin suivant volontairement la courbe de cette déchirure.

5 000 / 7 000 €

Amusante lettre illustrée d'un dessin, inédite, pour son ami le musicien Reynaldo Hahn.

Proust a représenté sur la première page de cette lettre « André Mayrargues conduisant un chœur de son ami F^d Halphen ». Mayrargues, visiblement ravi, dirige, baguette levée, un groupe de quatre musiciens (violoncelle, flûte, tambour et violon) et trois chanteurs, « bouche très ouverte parce que chant », tous juchés sur une estrade en surplomb sur la déchirure, au bord de laquelle s'accroche un neuvième petit personnage et où vole un oiseau.

Au-dessus de la silhouette de Mayrargues, Proust a noté : « À remarquer aussi combien chez les tambours la difficulté d'assujettir l'instrument est destructif d'une trop grande exaltation esthétique réservée dès lors au

violon. Le tambour ici présenté, celle des fesses ». Et en bas de la page : « Vérité de la manière de tenir le bâton (de Mayrargues) / Beauté de l'œil (de Mayrargues) / Bérîté du bout du nez (de Mayrargues) / Mérité de tout mérité de Boucht ».

Au verso, la dédicace est enrichie de deux vers : « "Londres et ses merveilles / Ne t'offriront rien de pareil" (vers assonancés). / Au Maître Reynaldo Hahn / Son vieux copain d'art / Bucht ». Suit un nouveau commentaire : « La vérité lunaire du geste d'André Mayrargues est qu'en conduisant ce chœur si pathétique il a l'air de chercher q.q. chose dans un lustre en lui disant à fin fin et demi. À remarquer également l'expression d'optimisme d'art du 1^{er} chanteur (en commençant à gauche, en face du spectateur tout de suite après la flûte) ».

[André MAYRARGUES, poète et musicien, avait été le compagnon de Proust pendant son service militaire au 76^e régiment d'infanterie à Orléans en 1889-1890. Plusieurs de ses poèmes ont été mis en musique par Fernand HALPHEN (1872-1917), qui avait remporté en 1895 le deuxième second Grand Prix de Rome et avait été le condisciple de Reynaldo Hahn dans la classe de Massenet au Conservatoire.]

Provenance : collection Christian BERNADAC (9 juin 2004, n° 204).

192

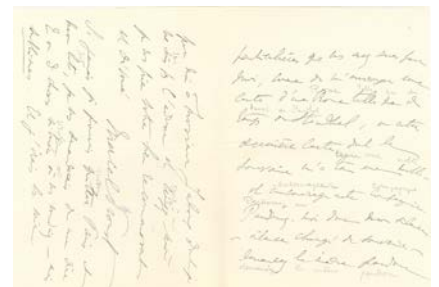
PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [10 mars 1912], à Jean-Louis VAUDOYER ; 7 pages in-8, enveloppe.

2 500 / 3 000 €

Il pense souvent à lui, et il « passe à l'acte » de lui écrire. « J'ai reçu de vous une carte charmante qui m'a rendu très heureux, et votre ami Monsieur Jaloux que j'admire sans le connaître était aussi pour sa part dans le plaisir que vous m'avez fait. Je vous ai alors écrit une dépêche. Et ne sachant pas dans quelle ville vous étiez tous deux [...] j'ai cherché dans le Tout Paris votre adresse et croyant que c'était chez vous, c'est sans doute chez Monsieur votre Père que j'ai envoyé mon valet de chambre demander dans quelle ville vous seriez le lendemain, de façon à y être comme on dit "touché" par ma dépêche. Or la personne que mon valet de chambre a vue semblait ignorer votre voyage car elle a répondu que c'était plutôt à Jouy-en-Josas que je vous trouverais. Jouy-en-Josas est trop éloigné des beaux lieux d'où vous aviez eu la charmante pensée de m'écrire pour que je puisse croire qu'il ne se trompait pas. J'ai attendu. J'ai eu mille ennuis qui ne m'ont pas distrait de penser à vous mais qui ont absorbé la toute petite quantité de forces dont je dispose pour écrire. Et ainsi vous avez dû me croire oublieux et ingrat (et plus encore Monsieur Jaloux qui a tant de raisons pour le croire, alors qu'il est un des rares écrivains que j'admire vraiment) alors que je vous dois de si charmants plaisirs. Et je ne parle pas en ce moment de ceux que comme public, je vous dois, mais de ces attentions particulières que vous avez eues pour moi, comme de m'envoyer une carte d'une Rome telle que du temps de Stendhal, ou cette dernière carte dont le souvenir m'a tenu une noble et encourageante compagnie. Pardonnez-moi donc mon silence – silence chargé de souvenir »...

Correspondance, t. XI, p. 5.





193

PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [12 juillet 1921], à Jacques BOULENGER ; 4 pages in-8, enveloppe.

2 500 / 3 000 €

À propos de Robert de Montesquiou.

Il lui communique confidentiellement une lettre [de MONTESQUIOU] : « s'il s'agissait de quelqu'un d'autre il y aurait indélicatesse à vous la montrer. Mais dans sa folie (dont j'ignore la raison contingente vous devez savoir quel est cet homme dont il se croit haï) je crois qu'elle vous amusera, qu'elle vous paraîtra bien et pittoresquement écrite. Elle n'a pas le sens commun. Mais comme je sais qu'elle ne peut être pour vous une offense, elle vous sera sans doute un divertissant régal. C'est pourquoi je ne crois pas mal agir envers son auteur dont vous apprécierez davantage le talent insane en vous la communiquant. Il faut que ce soit vous et que ce soit lui, pour que je le fasse. Mais il me semble que je vous priverais d'un amusement en ne vous l'envoyant pas, et que d'autre part elle vous montrera mieux ce St-Simon rageur. Il a dû y avoir dans *l'Opinion* des notes contre lui que vous avez ignorées, car votre lettre parfaitement gentille n'explique nullement cet "accès". Néanmoins entre lui et Martin-Chauffier, on peut dire que je n'ai pas de chance avec vous ! Vous êtes peut-être la seule ou une des seules personnes que j'aimais, et vous allez me prendre en horreur. Non pas que je suppose un instant que vous me croirez méchant. Mais cette suite de gaffes mystérieuses vous dégoûtera de moi. Décidément quand on vit dans son lit et qu'on ignore les "clans" et les "polémiques", on ferait mieux de ne pas se mêler du monde extérieur »...

On joint : - une L.A.S. à une demoiselle, Samedi 2 octobre [1909] 102 B^d Haussmann (1 p. in-8), faisant présent d'un « petit face à mains. Je vous l'envoie pour tâcher d'être "bien vu" de vous ! »... - une P.A.S. (1 p. in-8, papier bruni, fragile et taché), dédicace au comte d'Alton ; « qu'un mourant qui ne peut écrire vous dise au moins qu'il ne vous oublie pas »...

194

PROUST Marcel (1871-1922).

L.A.S. « Marcel Proust », [5 juillet 1922], à André CHAUMEIX, directeur de la *Revue de Paris* ; 8 pages in-8, enveloppe, chemise-étui, demi-maroquin bleu.

4 000 / 5 000 €

Intéressante lettre littéraire à propos de Sodome et Gomorrhe II.

Proust remercie Chaumeix de son article du *Gaulois*, repris par *L'Action française*. « Mon plaisir a été d'autant plus vif qu'il a été imprévu. Vous m'avez dit qu'après Rageot, vous ne pouviez plus faire d'étude sur mon livre. Vous admirant et vous aimant pour des raisons inutilitaires, je m'en consolais aisément. Mais j'ai été ravi. Votre étude du *Gaulois* finit comme celle que vous aviez faite sur *Swann* dans les *Débats*, par un trait de nature, par un petit paysage. Cette ressemblance entre vos deux études vous a sans doute échappé. Elle n'a marqué que plus profondément la ligne qui suit spontanément votre pensée. Cette ligne est bien souvent une ligne de faites. On regrette en voyant cette hauteur de coup d'œil, cette ampleur d'horizon, que vous donniez quasi anonymement, à un journal, à une revue, tant du meilleur d'une pensée qu'on aimerait trouver à sa portée quand on le veut, recueillie, condensée dans cette forme si aisément pure et parfaite. Vous m'objecterez les ouvriers des cathédrales qui ont fait des chefs-d'œuvre et ne les ont pas signés. On n'aime pas l'anonymat pour ses amis (décidément je deviens familier [et il

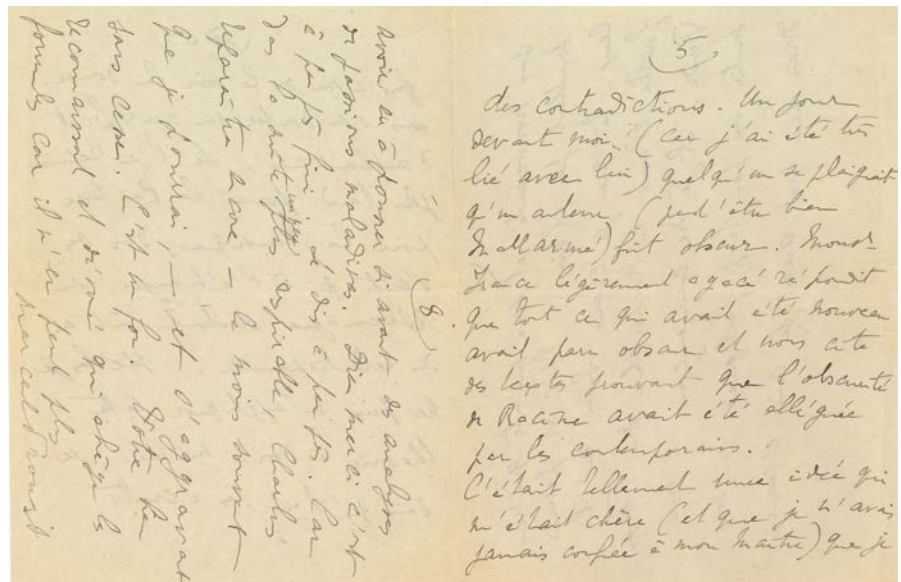
cite Musset :] "C'est un défaut, je le confesse / Et je saurai le corriger")

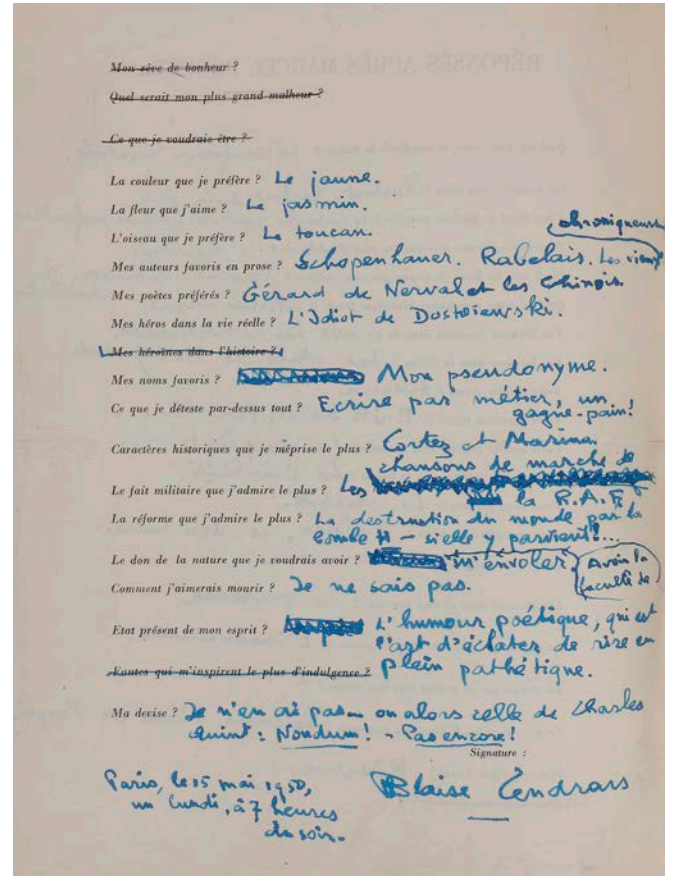
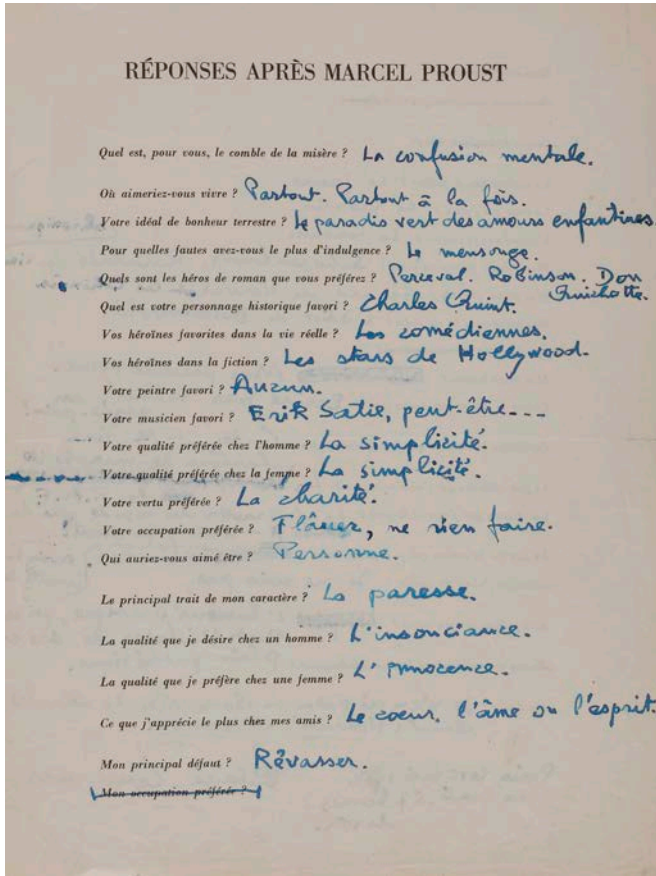
En tous cas sans refondre, puisque vous avez le premier jet définitif, pourquoi ne pas réunir ?

Deux mots encore sur votre article. Vous citez une parole de France : "La clarté etc.". Il a sans doute dit cela puisque vous le rapportez. Mais alors c'est qu'un grand esprit enferme bien des contradictions. Un jour devant moi (car j'ai été très lié avec lui) quelqu'un se plaignait qu'un auteur (peut-être bien Mallarmé) fût obscur. Monsieur France légèrement agacé répondit que tout ce qui avait été nouveau avait paru obscur et nous cita des textes prouvant que l'obscurité de Racine avait été alléguée par les contemporains.

C'était tellement une idée qui m'était chère (et que je n'avais jamais confiée à mon Maître) que je fus ému de le voir lui donner sans s'en douter un certificat d'authenticité. Je l'ai reprise plus tard pour la Peinture, pour la Musique, dans des écrits qui à l'étranger, en Allemagne surtout, ont eu du retentissement. Hélas je ne puis m'appliquer cette théorie à moi-même, je sais qu'il est des écrits sans nouveauté et sans mérite qui ne semblent pas clairs. Et c'est parmi ceux-là que je crains bien qu'il faille classer *la Recherche du Temps Perdu*. Si je ne commençais à me sentir un peu trop fatigué je vous dirais que moi aussi je suis éccœuré d'avoir eu à pousser si avant des analyses de passions malades. Dieu merci c'est à peu près fini. Je dis à peu près. Car dans la suite un peu plus respirable, Charlus reparaitra encore - le moins souvent que je pourrai, - et s'aggravant sans cesse. C'est un fou »...

Correspondance, t. XXI, p. 338.





195

PROUST Questionnaire de.

124 réponses autographes signées d'écrivains (2 non signées et 7 dactylographiées), **Réponses après Marcel Proust**, 1950-1967 ; 123 feuillets en partie imprimés in-4, montés sur onglets sur feuillets de papier vélin, le tout relié en un vol. in-4 maroquin vert foncé, étui abîmé (Alix).

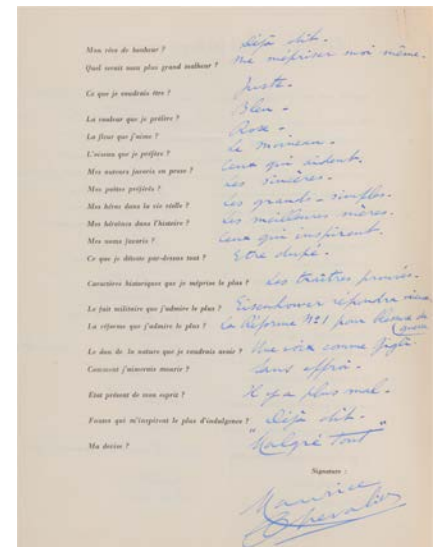
8 000 / 10 000 €

Extraordinaire réunion de réponses d'écrivains au « Questionnaire de Proust ».

Les 37 questions de ce « Questionnaire de Proust », inspirées des deux questionnaires auxquels avait répondu Marcel Proust, avaient été préparées par Léonce PEILLARD (1898-1996) pour la revue *Livres de France*, et étaient posées aux écrivains à qui la revue consacrait un numéro, entre 1950 et 1967. Certains auteurs ont biffé quelques questions auxquelles ils ne souhaitaient pas répondre.

Quel est, pour vous, le comble de la misère ? Où aimeriez-vous vivre ? Votre idéal de bonheur terrestre ? Pour quelles fautes avez-vous le plus d'indulgence ? Quels sont les héros de roman que vous préférez ? Quel est votre personnage historique favori ? Vos héroïnes favorites dans la vie réelle ? Vos héroïnes dans la fiction ? Votre peintre favori ? Votre musicien favori ? Votre qualité préférée chez l'homme ? Votre qualité préférée chez la femme ? Votre vertu préférée ? Votre occupation préférée ? Qui auriez-vous aimé être ? Le principal trait de mon caractère ? La qualité que je désire chez un homme ? La qualité que je préfère chez une femme ? Ce que j'apprécie le plus chez mes amis ? Mon principal défaut ? Mon occupation préférée ? Mon rêve de bonheur ? Quel serait mon plus grand malheur ? Ce que je voudrais être ? La couleur que je préfère ? La fleur que j'aime ? L'oiseau que je préfère ? Mes auteurs favoris en prose ? Mes poètes préférés ? Mes héros dans la vie réelle ? Mes héroïnes dans l'histoire ? Mes noms favoris ? Ce que je déteste par-dessus tout ? Caractères historiques que je méprise le plus ? Le fait militaire que j'admire le plus ? La réforme que j'admire le plus ?

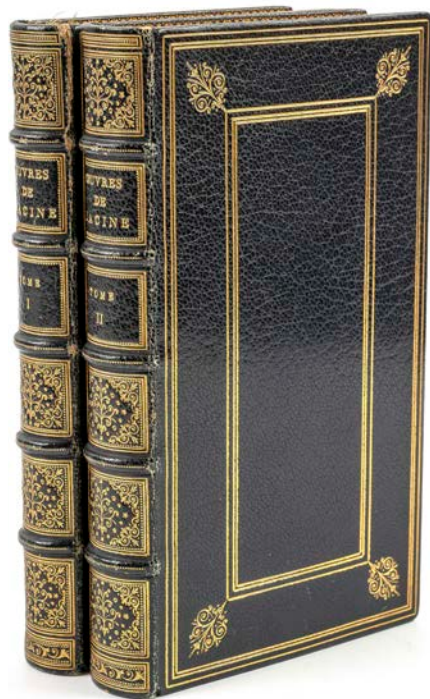
que j'admire le plus ? Le don de la nature que je voudrais avoir ? Comment j'aimerais mourir ? État présent de mon esprit ? Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence ? Ma devise ?



.../...

Marcel ACHARD, Louis ARAGON, Marcel ARLAND, Alexandre ARNOUX, Jacques AUDIBERTI (en double), Claude AVELINE, Marcel AYMÉ, Gérard BAUËR, Hervé BAZIN, Maurice BEDEL, Pierre BENOIT, André BILLY, Jean BLANZAT, Pierre de BOISDEFRE, Georges BLOND, Antoine BLONDIN, Jean-Louis BORY, Henri BOSCO, Jacques de BOURBON-BUSSET, Marcel BRION, Pierre BRISSON (2 avril 1957), Carlo BRONNE (non signé), Michel BUTOR, José CABANIS (1966), Roger CAILLOIS (10 décembre 1962), Jérôme CARCOPINO, Jean CAYROL, Blaise CENDRARS (15 mai 1950), André CHAMSON, Jacques CHASTENET, Maurice CHEVALIER, Paul CLAUDEL, Bernard CLAVEL (dactyl.), Henri CLOUARD, Georges CONCHON, Jean-Louis CURTIS, Pierre DANINOS (dactyl. avec ajouts aut.), Michel DÉON, Pierre DESCAVES, Jean d'ESME, André DHÔTEL, Roland DORGELÈS, Michel DROIT, Maurice DRUON, Georges DUHAMEL, Jean DUTOURD, Philippe ÉRLANGER, Robert ESCARPIT (2), Claude FARRÈRE, Yves GANDON, Romain GARY, Pierre GASCAR, Maurice GENEVOIX (plus une épreuve), Paul

Mon rêve de bonheur ? Faire ce que vaillat m'aime que moi.
Quel serait mon plus grand malheur ? Être pas trop ingrat et ce que je suis.
Ce que je voudrais être ? Si ça n'est pas mal de temps que j'ai vécu sans
rien.
La couleur que je préfère ? Le mordant.
La fleur que j'aime ? Le girofle.
L'époque que je préfère ? Le romantique.
Mes auteurs favoris en prose ? Jules Romains, Leo-Tse.
Mes auteurs préférés ? Voltaire, Baudelaire, Saint-John Perse.
Mes livres dans la vie réelle ?
Mes lectures dans l'imagination ? Devenir d'Arc (si ce que l'on dit d'elle est vrai).
Mes autres favoris ? Ceux de mes amis.
Ce que je déteste par-dessus tout ? Je ne déteste rien plus de tout.
Caractères historiques que je méprise le plus ? J'ai peur de tout, j'ai peur, l'ère
la plus militaire que j'admire le plus ? J'ai peur de tout, j'ai peur, l'ère
La réforme que j'admire le plus ? Ce serait le point d'arrêt. On ne se sent
Le des de la nature que je voudrais avoir ? Être immortel et rien que.
Comment j'aimerais mourir ? En silence, sans bruit, je ne me souviens plus
Est-ce possible de mon esprit ? Je ne suis pas sûr, je ne suis pas sûr.
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis.
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis.
Signature : Jean Paulhan



196

RACINE Jean (1639-1699).

Œuvres (Paris, Denys Thierry [et P. Trabouillet], 1687) ; 2 volumes in-12 (16,3 x 10 cm) ; I : [6] ff.-372 pp. (ā4, ē2, A-Z8.4, Aa- Hh 4.8, li2) ; II : [8] ff.-434 pp.-[2] ff. (ā8, A-Z8.4, Aa-Nn4.8, Oo3) ; maroquin bleu nuit, double encadrement d'un triple filet doré à la « Du Seuil » avec fleurons aux angles pour l'encadrement intérieur, dos à nerfs orné, large dentelle intérieure dorée, tranches dorées sur marbrure (Thibaron-Joly).

800 / 1 000 €

Seconde édition collective et première contenant Phèdre avec pagination continue, ainsi que le Discours prononcé à l'Académie française, à la réception de Mrs. de Corneille et de Bergeret et l'Idylle sur la paix.(Brunet, IV, 1077).

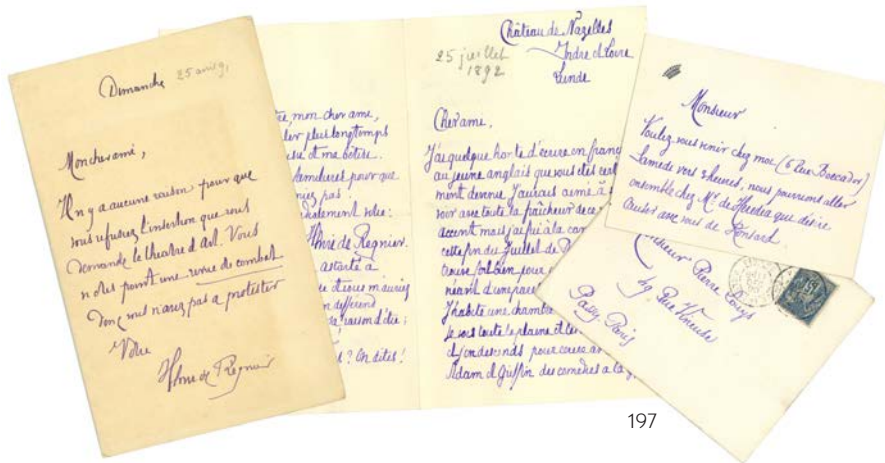
Seules les deux dernières tragédies manquent, Esther et Athalie, parues respectivement en 1689 et 1691.

Ornée de 12 gravures en pleine page (6, 6) la plupart signées de F. Chauveau, dont 2 frontispices (celui du premier tome gravé par Le Brun).

Mon rêve de bonheur ? Voir d'arriver
Quel serait mon plus grand malheur ? Le dit rêve réalisé
Ce que je voudrais être ?
La couleur que je préfère ? Aucune à condition de l'autre
La fleur que j'aime ? Celle qui sent le plus bon
L'époque que je préfère ? La période fin
Mes auteurs favoris en prose ? Ceux de mes amis
Mes auteurs préférés ? Les autres favoris de mes amis
Mes lectures dans la vie réelle ? Les autres favoris de mes amis
Mes lectures dans l'imagination ? Les autres favoris de mes amis
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis
Ce que je déteste par-dessus tout ? Les autres favoris de mes amis
Caractères historiques que je méprise le plus ? Les autres favoris de mes amis
La plus militaire que j'admire le plus ? Les autres favoris de mes amis
La réforme que j'admire le plus ? Les autres favoris de mes amis
Le des de la nature que je voudrais avoir ? Les autres favoris de mes amis
Comment j'aimerais mourir ? Les autres favoris de mes amis
Est-ce possible de mon esprit ? Les autres favoris de mes amis
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis
Signature : Jean Paulhan

Mon rêve de bonheur ? Le bonheur.
Quel serait mon plus grand malheur ? Être le mécontent d'un autre homme.
Ce que je voudrais être ? Rester un homme simple.
La couleur que je préfère ? Le blanc.
La fleur que j'aime ? Le lys.
L'époque que je préfère ? Le présent.
Mes auteurs favoris en prose ? Les autres favoris de mes amis
Mes auteurs préférés ? Les autres favoris de mes amis
Mes lectures dans la vie réelle ? Les autres favoris de mes amis
Mes lectures dans l'imagination ? Les autres favoris de mes amis
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis
Ce que je déteste par-dessus tout ? Les autres favoris de mes amis
Caractères historiques que je méprise le plus ? Les autres favoris de mes amis
La plus militaire que j'admire le plus ? Les autres favoris de mes amis
La réforme que j'admire le plus ? Les autres favoris de mes amis
Le des de la nature que je voudrais avoir ? Les autres favoris de mes amis
Comment j'aimerais mourir ? Les autres favoris de mes amis
Est-ce possible de mon esprit ? Les autres favoris de mes amis
Mes autres favoris ? Les autres favoris de mes amis
Signature : Jean Paulhan

GÉRALDY (2, plus lettre), Jean GIONO, Serge GROUSSARD, Jean GUITTON, Paul GUTH, Kléber HAEDENS, Philippe HÉRIAT, Jean HOUGRON, René HUYGHE, Roger IKOR (dactyl.), Eugène IONESCO (en partie dactyl.), Marcel JOUHANDEAU, Joseph KESSEL (2), Jacques de LACRETELLE, Armand LANOUX, Raymond LAS VERGNAS, Jean de LA VARENDE, Paul LÉAUTAUD, Pierre MAC ORLAN (2), Françoise MALLET-JORIS, André PIEYRE DE MANDIARGUES (6 sept. 1965), Félicien MARCEAU, Robert MARGERIT, François MAURIAC, André MAUROIS (2), Henri de MONFREID, Christian MURCIAUX, Roger NIMIER, François NOURISSIER, Marcel PAGNOL, Jean PAULHAN, Léonce



197

197

RÉGNIER Henri de (1864-1936).

24 L.A.S. ou cartes, signées « Henri de Régnier », « HdR » ou « H. de Régnier », avec un POÈME autographe signé, 1890-1901, à Pierre LOUÏYS ; environ 50 pages in-12 ou in-8 et une carte de visite (3 lettres sur papier deuil), adresses et 17 enveloppes (une lettre froissée et un peu déchirée).

2 000 / 3 000 €

Belle correspondance littéraire et amicale.

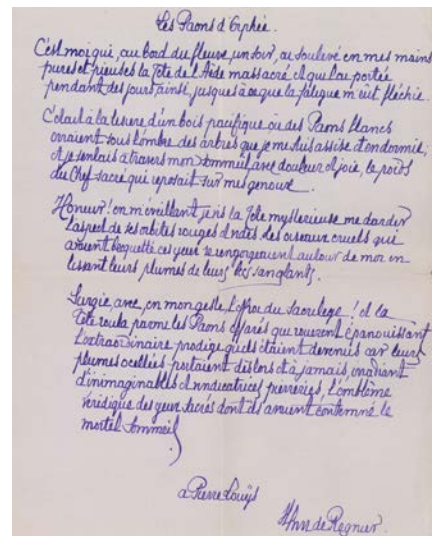
Henri de Régnier, de six ans l'aîné de Pierre LouÏys, joua un rôle important dans sa vie, tant littéraire que sentimentale. En 1890, année de son entrée dans les Lettres, LouÏys fit la connaissance de Régnier qu'il admirait et qui l'introduisit chez le poète José-Maria de Heredia puis dans le célèbre « grenier » d'Edmond de Goncourt. Revit dans ces lettres le cercle de leurs amis et relations : Vielé-Griffin, André-Ferdinand Hérold, André Gide en jeune homme romantique, le peintre Jacques-Émile Blanche, Paul Valéry, Whistler, et, bien sûr, Stéphane Mallarmé, ainsi que José-Maria de HEREDIA qui deviendra leur beau-père, Henri épousant Marie de Heredia (qui deviendra la maîtresse de Pierre), et Pierre épousant Louise.

Ces charmantes missives commencent par un billet (11.XII.1890) fixant rendez-vous pour la première visite de LouÏys à Heredia, « qui désire causer avec vous de Ronsard ». – Dimanche [25 avril 1891], concernant la revue *La Conque* que LouÏys venait de fonder : « Il n'y a aucune raison pour que vous refusiez l'insertion que vous demande le Théâtre d'Art. Vous n'êtes point une revue de combat donc vous n'avez pas à protester »...

– Lundi [19 avril 1892]. Régnier envoie et dédie à son ami un poème en prose ou conte poétique de 18 lignes, qu'il vient d'écrire, **Les Paons d'Orphée** : « Comme je sais que vous aimez les Paons je vous envoie ceux-ci. Il y a longtemps que l'origine de ces oiseaux me tourmentait et j'ai cherché à en résoudre l'énigme. Ce petit récit fera partie d'un volume que j'ai commencé aujourd'hui et qui s'appellera : *Les Contes de ma Soeur l'Oie*. [...] *Les Paons d'Orphée*. C'est moi qui, au bord du fleuve, un soir, ai soulevé en mes mains pures et pieuses la tête de l'Aède massacré et qui l'ai portée pendant des jours, ainsi, jusqu'à ce que la fatigue m'eût fléchi [...] Surgie, en mon geste, l'effroi du sacrilège ! et la tête roula parmi les Paons effarés qui rouèrent épanouissant l'extraordinaire prodige qu'ils étaient devenus car leurs plumes ocellées portaient dès lors et à jamais, irradiant d'inimaginables et vindicatrices pierreries »... – *Château de Nazelles Lundi [25 juillet]*, séjour sur les bords de Loire avec ses amis Paul Adam, Vielé-Griffin et Hérold : « J'habite une chambre délicieuse d'où je vois toute la plaine et les tours d'Amboise et j'en descends pour écrire avec Paul Adam et Griffin des comédies à la Gyp d'où nous tirerons un renom de bonne humeur et des profits considérables. Nous nous sommes créé une société de gais fantoches avec qui nous avons toujours raison et dont les ridicules égaient nos après-midis. Vous qui êtes devenu un esthète compétent soyez indulgent pour ces bas divertissements que justifient seuls l'Été, la Touraine, et le vieil esprit français. Le vers chôme. Avez-vous écrit à Londres ? Avez-vous commencé un drame pour Sarah Bernhardt. Vous le devriez. Quelle Hermaphrodite elle serait ! »... – *Paray-le-Monial [22 septembre]*. « Nous visitâmes Guérande la déchue, si triste en ses vieux murs et le Pouliguen si pareil aux.../...

Provenance : Bibliothèque Genard (ex-libris ; Catalogue des livres rares et précieux composant la bibliothèque de M. Genard de Grenoble, 1882, n°430).

(Légères décharges, mors légèrement frottés).



.../...

gravures colorées qui le représentent dans les gares [...] Je reviens content de cette Bretagne et de GIDE qui s'y est comporté bien et romantiquement Il abandonna sa chevelure au vent des mers et s'adonna immodérément à la pipe avec des allures de caboteur »... - [28 septembre], alors que Louÿs est appelé sous les drapeaux, « avant que vous ne partiez pour les hideux emplois que la Loi veut faire de vous sous prétexte que vous n'êtes ni borgne ni boiteux. J'aurais mieux aimé être l'un et l'autre que de revêtir l'uniforme et j'aurais été déserteur en Belgique ce qui fait qu'au lieu d'écrire une langue à peu près correcte j'aurais employé couramment le jargon de un Giraud ou le charabia héroïque d'un Verhaeren. Du reste nos contemporains ont un tel goût que les efforts qu'on peut faire pour satisfaire au bon sont inutiles et d'une superfluité vraiment trop généreuse. Aussi je comprends qu'au lieu de lire leurs œuvres vous vous réfugiez dans le Bocages des Muses grecques et que vous buviez à leurs élégantes fontaines le filet clair de leur eau »....

- *La Lobbe par Wasigny (Ardennes) [26 juillet 1894]*, alors que Louÿs est en Algérie : « Vous ne pouvez pas faire moins que de prendre la première caravane et d'aller faire un tour au Soudan. Allez aussi au Cap de bonne-Espérance. LECONTE DE LISLE en parlait ; il y avait vu des ménageries immenses et merveilleuses et disait que l'air y sentait la fleur et la peau de bouc ! Le voilà mort et cela m'a ému. On a de moins en moins de gens à respecter et nos irrévérences sont la faute de nos contemporains. Je travaille avec acharnement et j'ai fait depuis que je suis ici dans les 390 vers. Je ne les relirai jamais mais je me suis bien amusé à les écrire. Décidément c'est un métier invouable mais charmant »... - [8 août]. « La pluie accroît le poids des heures et je suis dans une immense toile d'araignée où je greffe celle que je tisse des fumées incessantes de mes pipes. L'écume et la terre s'en carbonisent et elles jettent leur jus de nicotine. La hideur de mon visage s'accorde avec ces occupations de braconnier. J'ai une manière de barbe hirsute et pauvre qui vous réjouira et j'espère que votre appareil photographique fixera cet automne sur ces plaques infaillibles mon mascaron [...] Je fais en ce moment mon dernier effort dans le vers français ensuite j'adopterai une prose purement commerciale dans le genre de Rimbaud et Mallarmé. Vraiment je m'ennuie et je donnerai beaucoup pour être ce soir rue de Rome, chez notre divin ami [MALLARMÉ], l'écouter parler meubles, danseuses ou pierreries, vous y retrouver et être reconduit jusque chez moi par Herold »... - *Nazelles [16 septembre]*, alors qu'il recopie « avec dégoût et hâte » pour l'imprimeur son recueil *Aréthuse*, il évoque les invitations insistantes des Heredia (qui souhaitaient le marier à leur fille Marie) : « Si, selon le principe de Gide, je voulais créer des aventures dans ma vie, je risquerais celle-là mais j'ai trop peur

d'en mal sortir. Il y a évidemment quelque chose. Je sais que j'écris au plus discret des hommes »...

- *Paris [21 mars 1895]*, récit du dîner donné en l'honneur de son livre *Aréthuse*, par le poète Albert Mockel, avec Hérold, Jacques-Émile Blanche et Whistler, Judith Gautier, Péladan, Paul Valéry, Vielé-Griffin... - *Blanche-Couronne par Savenay [6 septembre]*. Séjour chez les HEREDIA ; sur *Chrysis* de Louÿs : « La première partie de votre roman que j'ai lue dans le *Mercur* était délicieuse et je pense que la suite le sera aussi. Je suis moins laborieux que vous et je ne fais rien. Je crois que la paresse d'Heredia est contagieuse : jour par jour je l'observe avec admiration tant elle est absolue, définitive, sûre d'elle-même, mais vraiment c'est un plaisir de le voir jouir de la campagne, avec cette sorte de sensualité brusque qu'il met à tou »... Etc.

198

RENAN Ernest (1823-1892).

L.A.S. « E. Renan », Rosmapamon 28 septembre 1889 ; 4 pages in-8.

300 / 400 €

Intéressante lettre politique.

« Comme vous, je me réjouis fort des élections d'il y a huit jours ; le triomphe du boulangisme qui, selon moi, eût entraîné la guerre à très courte échéance, eût été la perte de la France. Je n'ai contribué en rien à faire la république ; mais seule, à l'heure qu'il est, la république peut nous donner ce qui est l'équivalent d'une dynastie, une stricte et inflexible égalité ». Il remercie des nouvelles de Prangins : « Le prince Napoléon est pour moi un des premiers esprits de notre temps.

Mais quelle triste destinée ! Il semble que le sort ait voulu se venger des dons supérieurs dont il a été pour lui si prodigue en lui enlevant toute possibilité d'en faire usage ». Il aurait souhaité voir le prince renoncer à toute activité politique, « admettant tacitement que le titre napoléonien est périmé », et se consacrer à l'histoire et à la rédaction de ses mémoires. « Par moments, je me prends à espérer que nous le verrons un jour en France, sur la foi d'une réconciliation loyale, causant avec ses amis philosophes des souvenirs de sa vie agitée ». Mais il pense que « la situation de notre pauvre patrie, bien qu'améliorée, laisse place encore à de terribles appréhensions. [...] vous avez fait de grands sacrifices à la vérité, et, si j'ai quelque droit à parler au nom de Jésus, j'oserai dire qu'il n'a pas de notre temps de disciple plus authentique que vous »...

199

RENARD Jules (1864-1910).

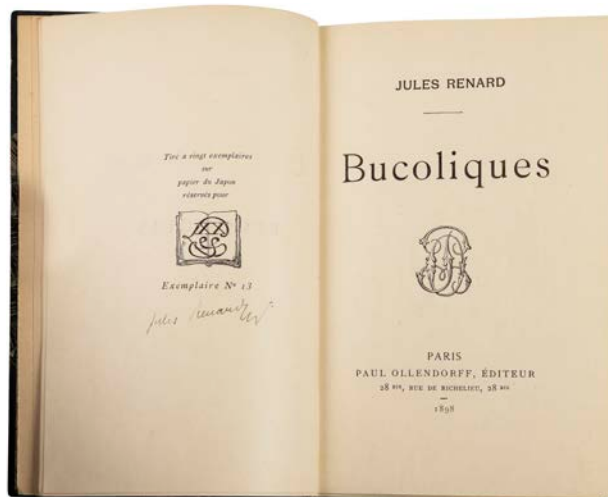
Bucoliques (Paris, Paul Ollendorff, 1898) ; in-12, demi-marquin vert foncé à coins, dos lisse titré, double couverture et dos conservés (*Alfred Farez*).

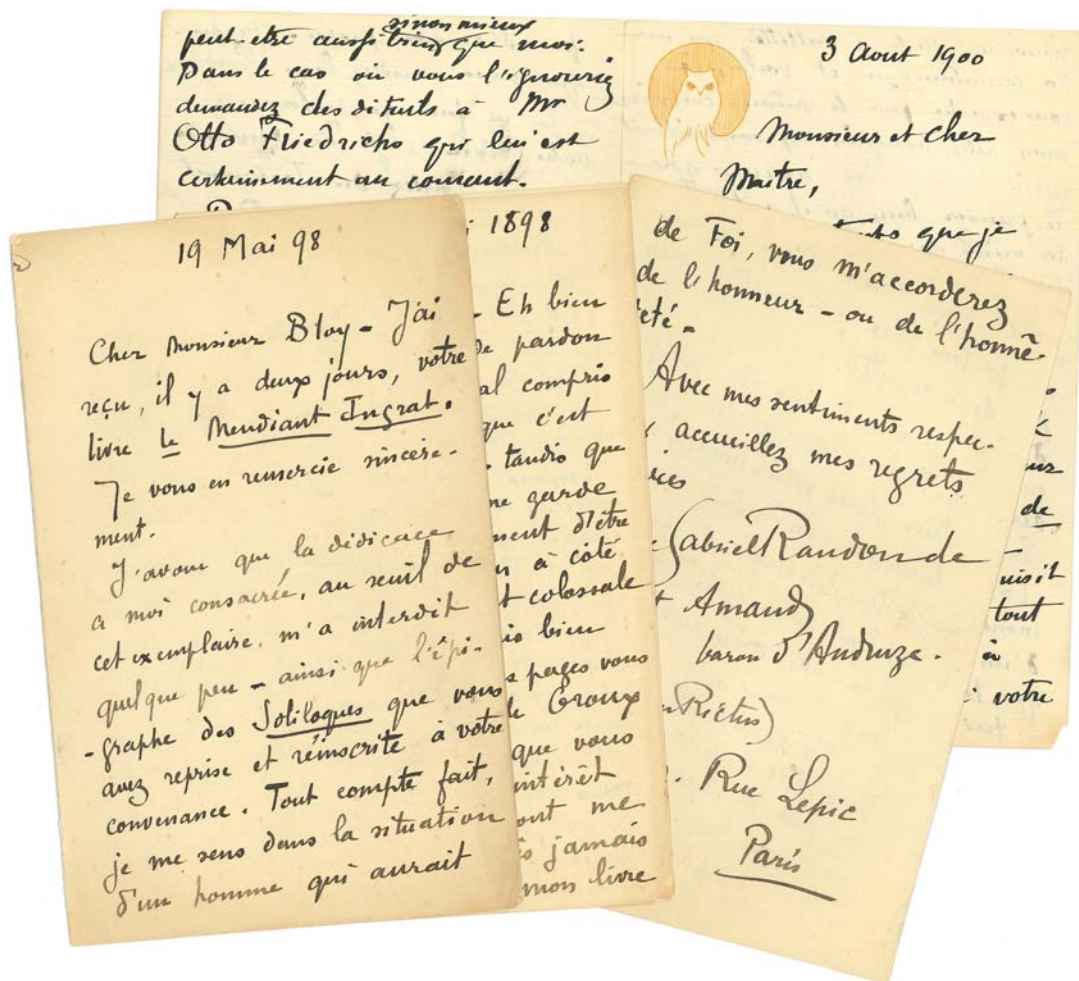
500 / 600 €

Édition originale ornée d'une belle couverture en couleurs illustrée par Georges AURIOL, ici en double.

Un des 20 exemplaires sur Japon du tirage de tête, réservé pour la société « Les XX » (n° 13), et signé par l'auteur.

Provenance : Simone André-Maurois (ex-libris).





200

RICTUS Jehan (1867-1933).

76 L.A.S. « Gabriel Randon » et/ou « Jehan Rictus », 1898-1904, à Léon BLOY ; environ 250 pages, la plupart in-8, 6 enveloppes (2 annotées par Bloy), adresses au dos de 17 cartes (2 télégrammes et une coupure de presse joints).

8 000 / 10 000 €

Remarquable correspondance de l'auteur des Soliloques du Pauvre au Mendiant ingrat.

Les personnalités de Léon Bloy et Jehan Rictus semblent à première vue assez éloignées l'une de l'autre. De son vrai nom Gabriel Randon, Jehan Rictus (1867-1933) se fit connaître avec son recueil de poèmes *Les Soliloques du Pauvre* (1897) dans lequel il utilisait abondamment l'argot. Mais une même expérience de la misère, une commune détestation du Bourgeois et une pitié partagée pour le sort des Humbles les rapprochaient. Ces deux caractères violents ont entretenu une correspondance d'une grande intensité, et haute en couleurs, jusqu'à la rupture. En 1903, Bloy a consacré à Rictus un long article, « Le dernier poète catholique », repris à la fin des *Dernières Colonnes de l'Église*, le considérant comme un « poète catholique sans le savoir ».

Les relations commencent en mai 1898, lorsque Bloy adresse à Rictus son *Mendiant ingrat*, que le poète commente ainsi (19 mai) : « Je me

sens dans la situation d'un homme qui aurait reçu accidentellement un coup d'omnibus dans l'estomac et qui se félicite de ne pas avoir été totalement défoncé puis écrabouillé » ; et il dit « l'admiration hélas ! platonique pour l'Écrivain et l'Artiste que vous êtes ». Dans sa deuxième et longue (8 pages) lettre (20 mai), Rictus justifie sa langue : « Le patois parisien, plutôt que l'argot, est ma source d'images prodigieuse ; la plupart de ses expressions, ordinairement concises, renferme un sens ésotérique et éternel que, me semble-t-il, personne n'a vu – et je suis encore stupéfait qu'aucun écrivain ne se soit servi de cette source poétique si riche, si douloureuse, si énergique aussi. [...] j'ai fait ce rêve d'essayer d'affranchir les Énergies inconnues que l'Ordre Bourgeois émascule et tue dans l'œuf. Tant pis si j'échoue... Il confesse les difficultés de son existence, comparables à celles de Bloy : « Mon enfance livrée à une mégère a été abominable, mon adolescence pire. J'ai couché dehors à Paris en hiver près de six mois. J'ai fait divers métiers, car malgré tout j'ai été toujours nerveux et singulièrement résistant. [...] Pour endormir mes douleurs de boyaux verdissants j'avais de temps à autre du laudanum dans de l'eau ». Mais il vit cette dèche « seul volontairement n'ayant jamais osé associer une Femme à une pareille destinée, je n'ai guère que ma peau à sauver »... Léon Bloy invita le lendemain le poète à dîner, en précisant toutefois qu'on respectait chez lui les usages catholiques. La réponse de Rictus (22 mai) est sans ambiguïté : « Je vous remercie.../...

.../...

de me poser loyalement vos conditions avant de vous rendre visite et de dîner à votre table. À mon tour, non moins loyalement, je vous répondrai que je n'y souscris pas. J'aurais honte de tricher et ce serait indigne de moi de *faire semblant* pour le plaisir de m'asseoir à votre foyer. J'espère en agissant comme je le fais vous prouver mon respect pour votre Croyance et pour vous. [...] croyez bien que moi-même suis loin d'être environné de poux malgré ce que j'ai écrit, et que je porte ordinairement du linge blanc ». Et il signe « Comte Gabriel Randon de Saint Amand, baron d'Andruze (Jehan Rictus) ».

Après cette lettre, les deux hommes restent deux ans sans s'écrire, Bloy étant parti au Danemark. Mais, quand Bloy adresse à Rictus *Le Fils de Louis XVI* les relations reprennent (3 août 1900). Il partage la détestation de ZOLA, à propos du *Je m'accuse* de Bloy (2 octobre 1900) : « Je déteste avec vous depuis bien longtemps l'éccœurant Piémontais mal gratté qui en effet a tué, ou à peu près, la langue française et la saveur pittoresque de son génie ».

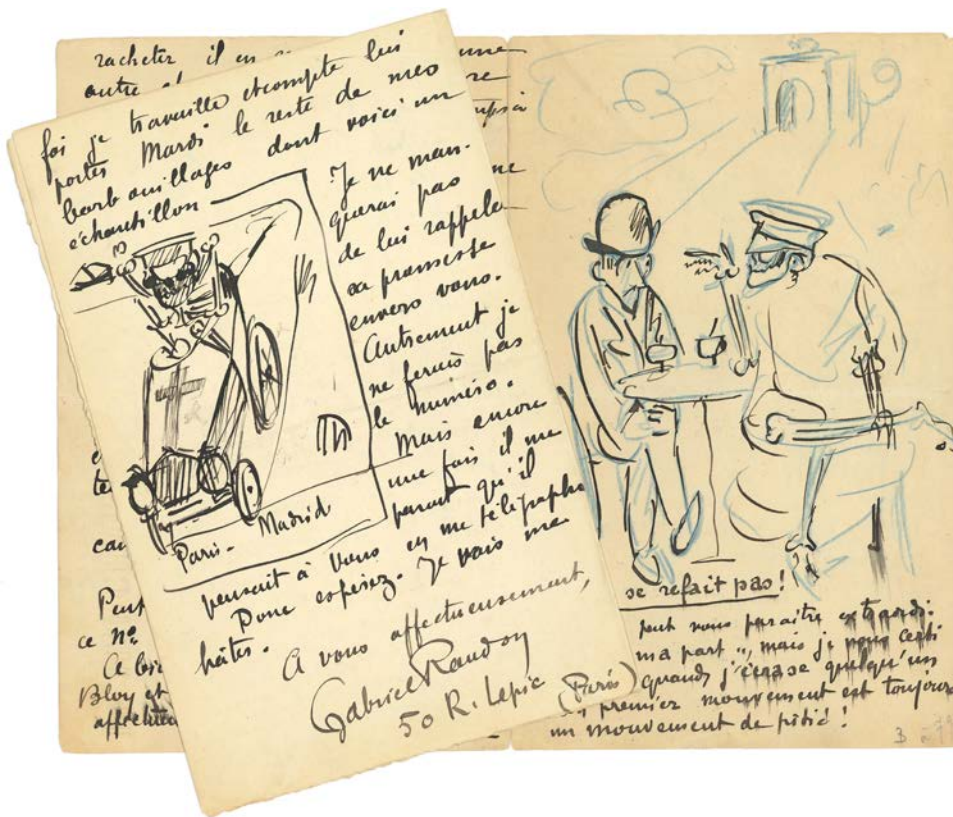
La franchise qui caractérise Bloy comme Rictus, donne lieu à de vifs échanges, comme cette lettre de 18 pages (4 octobre 1900) dans laquelle Rictus, en réponse aux critiques de Bloy, défend son esthétique, et l'utilisation de l'argot, citant Rabelais, Balzac et Tolstoï : « Qu'est-ce que ça peut faire qu'un vocable ou une expression ne soit pas parlementaire, classique, noble ou de bonne compagnie, si cela exprime une souffrance tellement vraie, tellement sincère qu'elle vous en tord les boyaux. Or c'est là ce que je cherche. Exprimer, émouvoir. Croyez-vous que la langue littéraire adoptée ne soit pas également un jargon ? Et puis où s'arrête la limite du bon et du mauvais français. Qui l'a fixée ? La langue est-elle fixée ? J'estime par exemple que le français de Brantôme ou de Montaigne est plus pittoresque, franc et savoureux que le français de Racine. [...] je ne cherche pas autre chose que de provoquer l'horreur et la terreur. Alors ici mon but est atteint et il est important que les Bourgeois se doutassent des

douleurs qu'ils causent, des crimes que leur égoïsme étouffe, du sort épouvantable qu'ils font aux Inconnus qu'ils écrasent [...] Ceci n'a rien à voir avec la blenorrhagie Zolaïque sapristi. [...] Parole d'honneur, on devrait me couper le cou tout de suite tant j'escompte détruire dans la cervelle populaire le très abrutissant mythe du Travail. Être un danger un jour ? Quelle joie ! »...

Malgré sa propre dèche, Rictus s'évertue à trouver à Bloy des soutiens, des aides de toutes sortes (il suggère Mme Lebaudy, le baron Reille, le recommande à Rachilde), et, malgré sa propre impécuniosité, il n'hésite pas à mettre lui-même la main à la poche. La plupart du temps sans le sou, Rictus est obligé d'espacer ses lettres car il n'a pas de quoi les affranchir. Pour survivre, il se produit dans les cabarets de Montmartre, où ses vers tirent des larmes aux filles de joie (8 août 1901) : « J'ai résolu ce problème de vivre tout seul à Montmartre au milieu du tourbillon des putains, des faux artistes et de tous les genres de prostituées et proxénètes. Je ne fréquente les cabarets qu'à la manière d'un employé qui va à son bureau et qui s'empresse de déguerpir son temps de travail écoulé »...

Rictus s'attire de nombreux ennemis (16 février 1901) : « J'ai excité des haines atroces, invraisemblables – dont beaucoup couvent sournoisement – et dont quelques-unes comme celles de Laurent Tailhade éclatent avec une fureur inouïe. Je lui ai mis le nez dans son caca (ce à quoi il aurait dû s'attendre) et maintenant il ne dérange pas. Je m'en fous et il peut hardiment changer son nom en Laurent Couillon »... Et il projette « une brochure gouailleuse », intitulée *Vie et aventures de Laurent Couillon dit l'Affreux dit TROMPE-LA-MORT* (1^{er} mars 1901).

Il met en garde Bloy (25 juillet 1901) : « À travers tous vos livres je vous vois accorder trop facilement votre amitié à des gens – et la conséquence est fatale. Déceptions et trahisons. Après tout, et dans le cas récent, vous me permettez de vous dire que vous ne l'avez pas



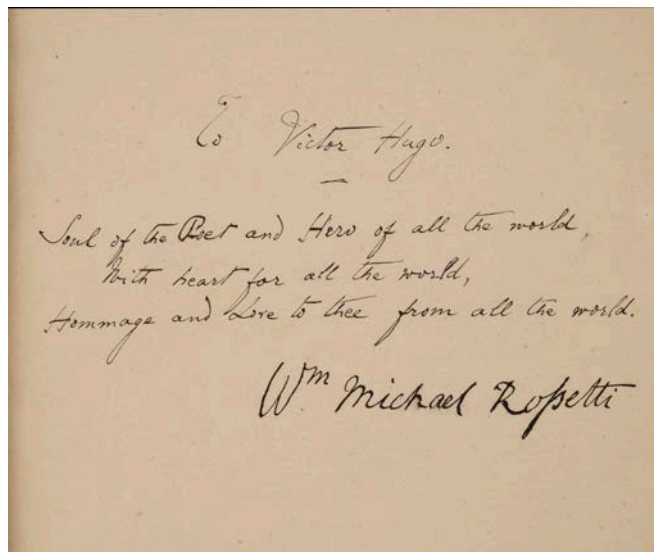
volé. Il n'y avait qu'à regarder la gueule du Monsieur et à le humer d'un peu loin. Article premier et immuable : se méfier des gens qui ont la gueule pourrie et les pieds sales. C'est la sagesse même »...

On relèvera une curieuse controverse théologique à propos de Marie-Madeleine (1^{er} mars 1901) : « Je n'ai jamais compris que l'amour sensuel fut considéré par l'Église comme un sentiment infâmant. Cette tendance-là me paraît odieuse et je dis qu'il est grand temps de réhabiliter ainsi que les autres appétits, tels la faim, la soif, etc, ce lamentable Amour. L'Amour mystique, selon mes faibles opinions, découle de l'Amour sensuel. Alors il est impossible que Magdeleine n'ait pas d'abord aimé d'amour Jésus »... Il y reviendra plus longuement les 20 juin et 30 juillet 1903.

Le 18 mai 1903, il se réjouit que Bloy veuille lui consacrer un article, et il attire l'attention sur son poème *La Maison des Pauvres*, qui n'est « qu'un long appel à la tendresse maternelle. [...] on reste Pauvre toute sa vie quand votre mère ne vous a pas aimé. [...] on fait travailler la Femme pour la faire crever de misère [...] L'Enfant c'est une charge damnable pour *la Femme Pauvre*. [...] je passe pour pornographe ! [...] Et maintenant qu'une coalition sournoise de trous du cul et de cabaretiers m'a supprimé le morceau de pain que je gagnais (après quelles angoisses) dans les cabarets de la Butte, j'ai encore bien moins de temps et de tranquillité d'esprit »...

Après que Rictus a longuement manœuvré pour que le journal *L'Éclair* accepte la collaboration de son ami, Bloy envoie à Ledrain, l'un de ses rédacteurs, une lettre insultante, parce que ce dernier l'avait présenté comme un « pamphlétaire » et n'avait pas cité tous ses livres. C'en est trop pour Rictus, qui va adresser à Bloy une dernière lettre (6 novembre 1904) : « Vous voulez vous noyer ? Noyez-vous, mais eussiez-vous cent fois plus de génie que vous n'en avez, je ne sais pas jusqu'à quel point vous auriez le droit d'entraîner à votre suite ceux de votre chair et ceux qui vous aiment. [...] Depuis vingt ans les Imbéciles vous crucifient. Vous savez bien qu'on ne vous disséquera ni brûlera vivant mais qu'on vous privera vous et vos proches de pain, de vêtement, d'abri, ce qui est infiniment plus ridicule. [...] Vous avez tendance à demander à la Nature humaine plus qu'elle ne peut donner. Vous n'êtes pas en mesure de dicter des conditions, ne l'oubliez pas. Si comme vous le dites vous habitez l'Absolu il faut aller jusqu'à exiger que votre marchand de vin ait communiqué le matin avant de vous livrer sa marchandise ». Comment reprocher à Ledrain d'avoir vu Bloy comme « un pamphlétaire et un démolisseur » ? : « que vous le vouliez ou non, il n'y a pas une de vos œuvres qui ne soit de combat. *La Femme Pauvre* elle-même est une satire violente et lyrique, mais ça n'a jamais été un roman »...

Trois dessins humoristiques (d'un humour noir), à la plume et au crayon bleu, ornent ces lettres : 30 mai 1903, on voit un squelette coiffé d'une casquette, conduisant en trombe une automobile en forme de cercueil, avec la légende : « Paris-Madrid » ; 3 juin, on retrouve ce même squelette discutant à la table d'un café avec Rictus : « Ça peut vous paraître extraordinaire de ma part, mais je vous certifie que quand j'écrase quelqu'un, mon premier mouvement est toujours un mouvement de pitié » ; au dos, représentation de l'accident, le chauffard venant d'écraser un piéton, le coéquipier agenouillé devant un crucifix : « - Seigneur, pardonnez-nous ce nouvel accident ! - Nom de Dieu, tu feras ça à Paris, Dieu a du temps à perdre, lui ! »



201

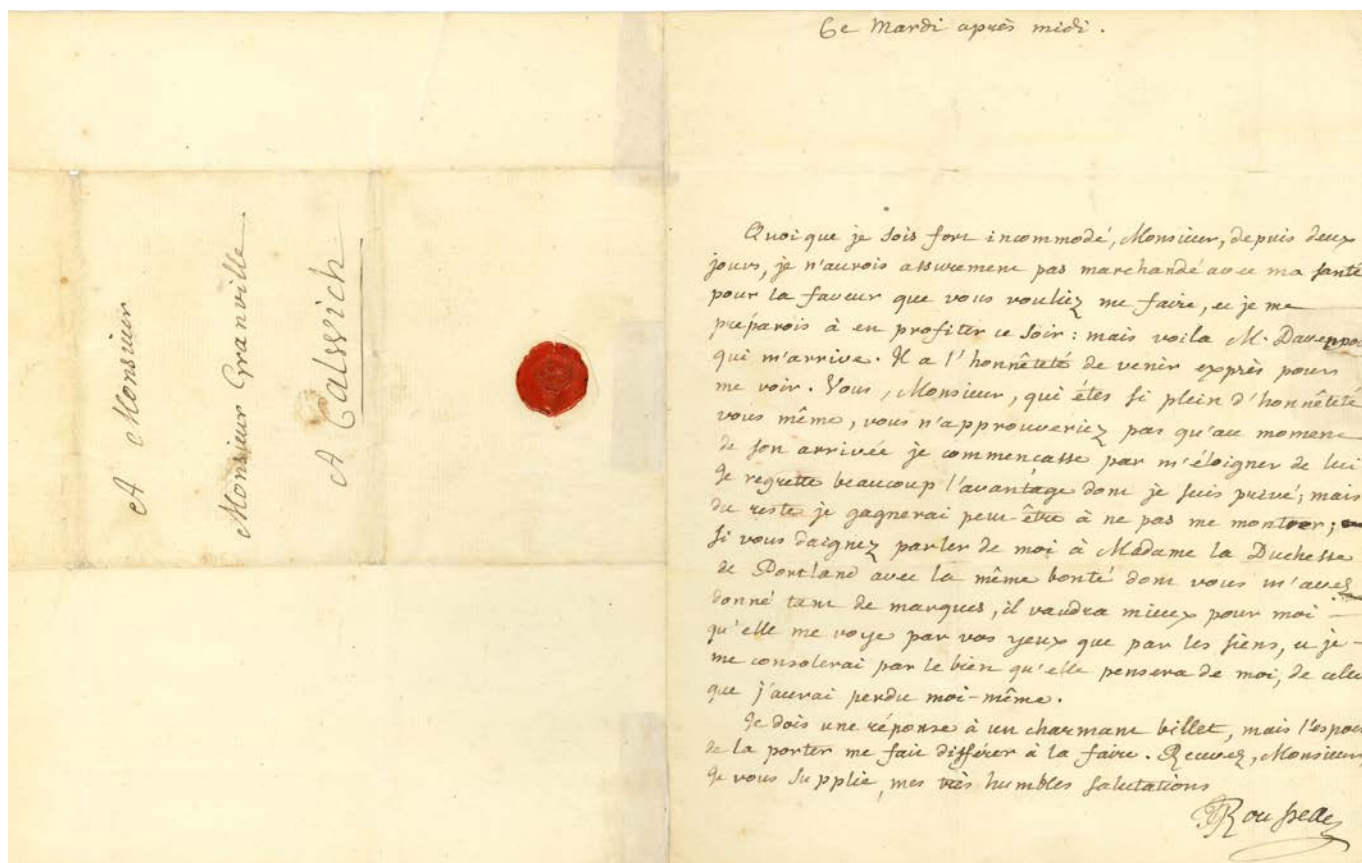
ROSSETTI Dante Gabriel (1828-1882).

Poems (Londres, F. S. Ellis, 1870) ; in-8 de XI-282 pp et 1 f. n. ch. ; cartonnage de l'époque à la bradel, dos lisse muet imitation vélin, plats de papier bleu chiné.

800 / 1 000 €

Édition originale.

Envoi autographe de William Michael ROSSETTI (dédicataire de l'ouvrage et frère du poète) sur le second feuillet de garde : « To Victor Hugo. / Soul of the Poet and Hero of all the world / With heart for all the world / Hommage and Love thee from all the world. / W^m Michael Rossetti ».



202

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778).

RECUEIL de 13 L.A.S. ou L.A., la plupart signées « JJ Rousseau » ou « JJR », 1766-1767, dont 12 adressées à Bernard GRANVILLE ; présentées dans un volume in-fol. dans lequel elles étaient initialement montées ; environ 20 pages in-4 ou in-8, plusieurs adresses (Quelques rousseurs, fentes ou déchirures restaurées, traces de l'ancien montage) ; reliure maroquin rouge à long grain, triple filet doré encadrant les plats, titre doré sur le plat sup. Original autograph letters of Jean Jacques Rousseau, dos à nerfs orné de fers dorés, roulette intérieure dorée, tranches dorées (Riviere & Son) ; (légères usures aux coiffes et aux coins).

25 000 / 30 000 €

Remarquable ensemble de lettres de Rousseau lors de son exil en Angleterre.

Après la mise à l'index de l'*Émile*, en 1762, Jean-Jacques Rousseau est contraint de quitter la France. Séjournant d'abord en Suisse, il cède à l'invitation du philosophe écossais David Hume et, le 10 janvier 1766, s'embarque pour l'Angleterre. Fin mars il s'installe à Wootton Hall (Staffordshire) dans une partie de la maison de Richard Davenport. Il se lie alors d'amitié avec l'un de ses proches voisins, Bernard GRANVILLE (1699-1775). Ce dernier habite Calwich Abbey, à seulement 3 km. de Wootton, et les deux hommes se voient et s'écrivent fréquemment. Rousseau séjournera en Angleterre de janvier 1766 à mai 1767.

- « Ce samedi matin » [26 avril ? 1766]. (l.a.s., 1 p. in-4, adr.). « Voici, Monsieur, un petit morceau de poisson de montagne qui ne vaut pas celui que vous m'avez envoyé ; aussi je vous l'offre en hommage et non pas en échange, sachant bien que toutes vos bontés pour moi ne peuvent s'acquitter qu'avec les sentimens que vous m'avez inspirés. Je me faisais une fête d'aller vous prier de me présenter à Madame votre sœur, mais le temps me contrarie. Je suis malheureux en beaucoup de choses, car je ne puis pas dire en tout, ayant un voisin tel que vous »...

- « Wootton ce samedi 3 » [3 mai 1766]. (l.a.s., 1 p. in-8, adr., petit cachet cire rouge brisé). « Je suis fâché, Monsieur, que le tems ni ma santé ne me permettent pas d'aller vous rendre mes devoirs et vous faire mes remerciemens aussitôt que je le desirerois. Mais en ce moment, extrêmement incommodé, je ne serai de quelques jours en état de faire ni même de recevoir des visites. [...] sitot que mes pieds pourront me porter jusqu'à vous ma volonté m'y conduira »...

- « Ce mardi après midi » [5 août 1766]. (l.a.s., 1 p. in-4, adr. avec petit cachet de cire rouge à la Lyre). « Quoique je sois fort incommodé, Monsieur, depuis deux jours, je n'aurois assurément pas marchandé avec ma santé pour la faveur que vous vouliez me faire, et je me préparois à en profiter ce soir ; mais voilà M. Davenport qui m'arrive. Il a l'honnêteté de venir exprès pour me voir. [...] Je regrette beaucoup l'avantage dont je suis privé ; mais du reste je gagnerai peut-être à ne pas me montrer ; si vous daignez parler de moi à Madame la Duchesse de Portland avec la même bonté dont vous m'avez donné tant de marques, il vaudra mieux pour moi qu'elle me voye par vos yeux que par les siens, et je me consolerais par le bien qu'elle pensera de moi, de celui que j'aurai perdu moi-même »... [Il s'agit de Margaret Cavendish (1715-1785), épouse de William Bentinck, duc de Portland. Rousseau s'entretiendra souvent de botanique avec elle.]

- « Ce samedi soir » [22 novembre ? 1766]. (l.a.s., demi-page in-4, adr., cachet brisé). « Je suis très sensible à vos honnêtetés, Monsieur, et à vos cadeaux, et je le serois encore plus s'ils revenoient moins souvent. J'irai le plus tôt que le tems me le permettra vous réitérer mes remerciemens et mes reproches. Si je pouvois m'entretenir avec votre domestique, je lui demanderois des nouvelles de votre santé ; mais j'ai lieu de présumer qu'elle continue d'être meilleure, ainsi soit-il ».

- « Ce Dim. Après midy » [30 novembre ? 1766]. (l.a., 1 p. in-4, adr., petite cachet de cire rouge à la lyre). « J'aurois grande envie, Monsieur, d'aller encore vous gronder, quoique je voye combien cela est inutile, mais le tems ni mon état ne me le permettent pas quant à présent. J'aspire au moment d'aller faire cette promenade pour reprendre un peu de bonne humeur ; car je vous jure, Monsieur, en sincérité de cœur qu'il ne reste de doux momens dans ma vie que ceux que je passe auprès de vous »...

- « A Wootton ce Vendredi soir » [16 janvier 1767] (l.a., 1 p. et demie in-4, adr. avec cachet cire rouge à la devise *Vitam impendere vero*). « J'étois, Monsieur, extrêmement inquiet de votre départ Mercredi au soir, mais je me rassurai le Jeudi matin, le jugeant absolument impraticable ; j'étois bien éloigné de penser même que vous le voulussiez essayer. De grace, ne faites plus de pareils essais jusqu'à ce que le tems soit bien remis et le chemin bien battu. Que la neige qui vous retient à Calwich ne laisse-t-elle une galerie jusqu'à Wootton, j'en ferois souvent la mienne ; mais dans l'état où est maintenant cette route, je vous conjure de ne la pas tenter, ou je vous proteste que, le lendemain du jour où vous viendrez ici, vous me verrez chez vous quelque tems qu'il fasse. Quelque plaisir que j'aye à vous voir, je ne veux pas le prendre au risque de votre santé. [...] comme les liqueurs ne sont point à mon usage, et que je n'en bois jamais, vous permettez que je vous renvoie les deux bouteilles, afin qu'elles ne soient pas perdues. J'enverrois chercher du mouton s'il n'y avoit

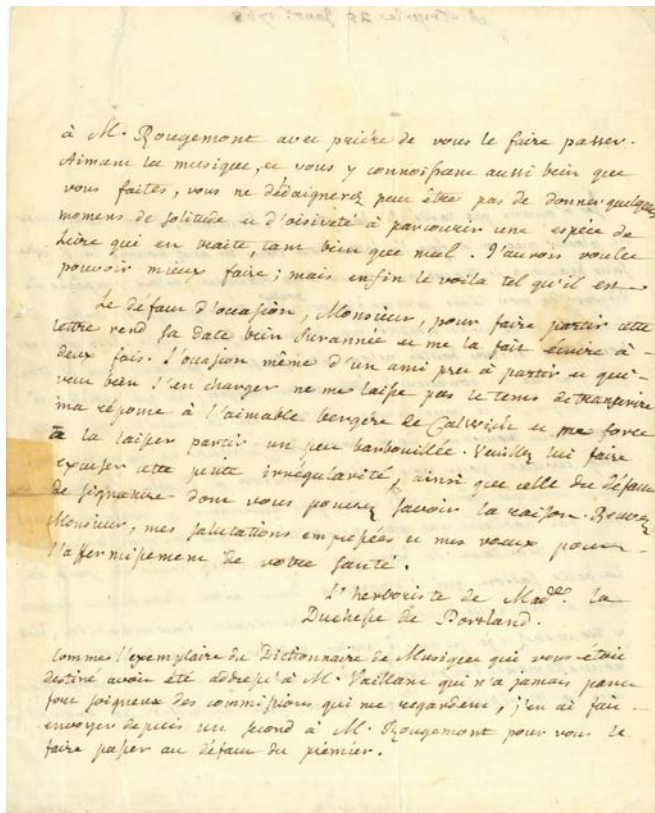
tant de viande à mon garde-manger que je ne sais plus où la mettre. Bonjour, Monsieur, vous parlez toujours d'un pardon dont vous avez plus de besoin que d'envie puisque vous ne vous corrigez point. Comptez moins sur mon indulgence »...

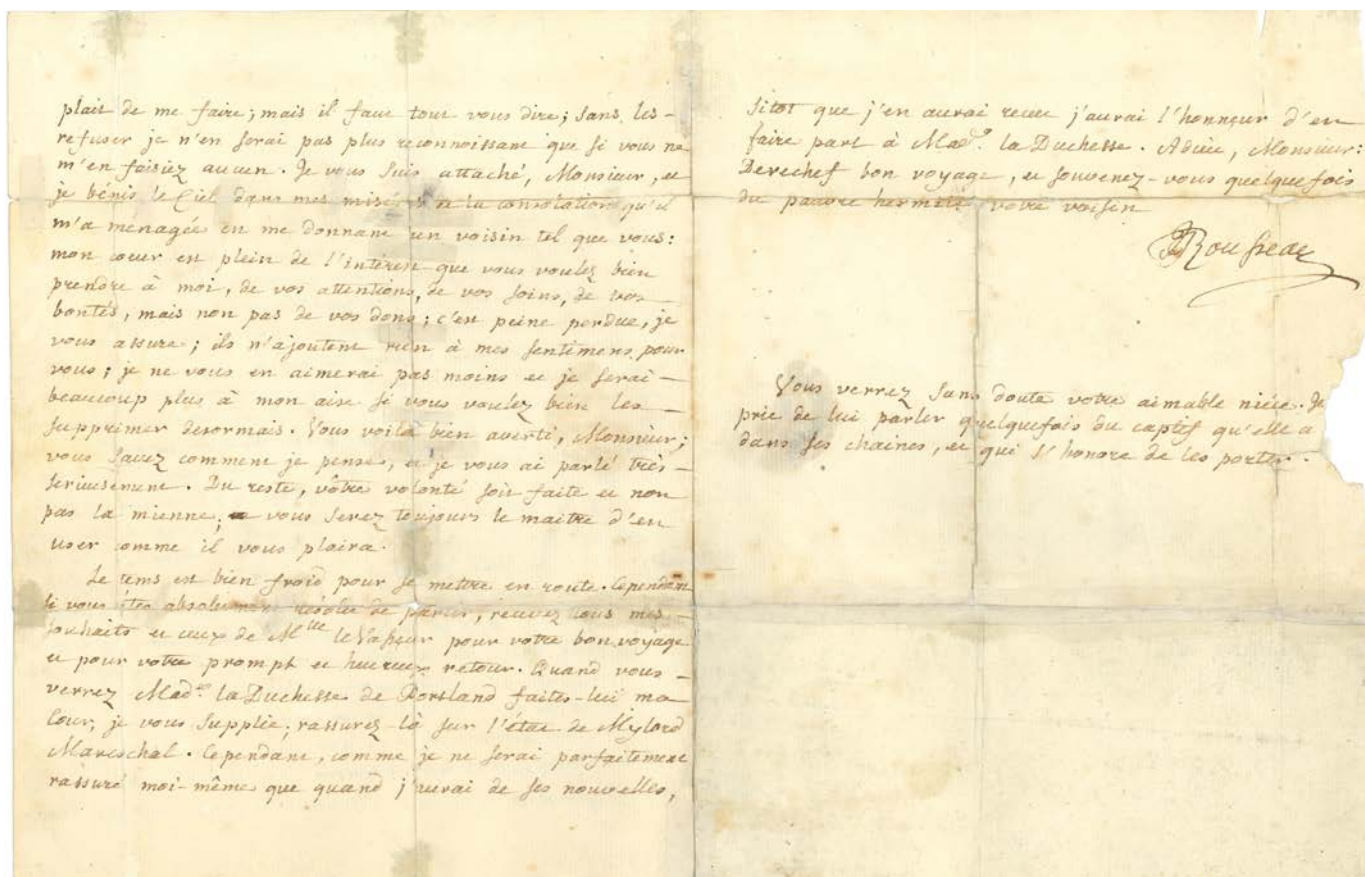
- « Ce Lundi matin » [19 janvier ? 1767]. (l.a.s., adr. avec petit cachet à la lyre). « Puisque Monsieur Granville m'interdit de lui rendre les visites qu'il me fait au milieu des neiges, il permettra du moins que j'envoye savoir de ses nouvelles et comment il s'est tiré de ces terribles chemins. J'espère que la neige qui recommence pourra retarder assez son départ pour que je puisse trouver le moment d'aller lui souhaiter un bon voyage »...

- « Ce Mardi matin » [20 janvier 1767]. (l.a.s., 2 p. et demie in-4, adr. avec cachet cire rouge à la devise *Vitam impendere vero*). « Je crois, Monsieur, la tisane du médecin espagnol meilleure et plus saine que le bouillon rouge du médecin françois ; la provision de miel n'est pas moins bonne, et si les apothicaires fournissoient d'aussi bonnes drogues que vous, ils auroient bientôt ma pratique ; mais, badinage à part, que j'aye avec vous un moment d'explication sérieuse. Jadis j'aimois avec passion la liberté, l'égalité, et voulant vivre exempt des obligations dont je ne pouvois m'acquitter en pareille monnoye, je me refusois aux cadeaux mêmes de mes amis, ce qui m'a souvent attiré bien des querelles. Maintenant j'ai changé de goût, et c'est moins la liberté que la paix que j'aime : je soupire incessamment après elle, je la préfère désormais à tout ; je la veux à tout prix avec mes amis, je la veux même avec mes ennemis s'il est possible. J'ai donc résolu d'endurer désormais des uns tout le bien, et des autres tout le mal qu'ils voudront me faire, sans disputer, sans m'en défendre, et sans leur résister en quelque façon que ce soit. Je me livre à tous pour faire de moi, soit pour soit contre, entièrement à leur volonté : ils peuvent tout, hors de m'engager dans une dispute, ce qui très certainement n'arrivera plus de mes jours. [...] je bénis le Ciel dans mes misères de la consolation qu'il m'a ménagée en me donnant un voisin tel que vous : mon cœur est plein de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi, de vos attentions, de vos soins, de vos bontés, mais non pas de vos dons ; c'est peine perdue, je vous assure ; ils n'ajoutent rien à mes sentimens pour vous ; je ne vous en aimerai pas moins et je serai beaucoup plus à mon aise si vous voulez bien les supprimer désormais. [...] Du reste, votre volonté soit faite et non pas la mienne ; vous serez toujours le maître d'en user comme il vous plaira. Le tems est bien froid pour se mettre en route »...

- « A Wootton le 28 fevr. 1767 » (l.a.s., 1 p. ½ in-4). « Que fait mon bon et aimable voisin ? Comment se porte-t-il ? J'ai appris avec grand plaisir son heureuse arrivée à Bath malgré les tems affreux qui ont dû traverser son voyage : mais maintenant comment s'y trouve-t-il ? La santé, les eaux, les amusemens, comment va tout cela ? Vous savez, Monsieur, que rien de ce qui vous touche ne peut m'être indifférent ; l'attachement que je vous ai voué s'est formé de liens qui sont votre ouvrage ; vous vous êtes acquis trop de droits sur moi pour ne m'en avoir pas un peu donné sur vous, et il n'est pas juste que j'ignore ce qui m'intéresse si véritablement. Je devrois aussi vous parler de moi [...] Paisible, oisif, souffrant, prenant patience, pestant quelquefois contre le mauvais tems qui m'empêche d'aller autour des rochers furetant des mousses, et contre l'hiver qui retient Calwich désert si longtems. [...] M^{lle} Levasseur vous demande la permission de vous rendre ici ses devoirs »...

- « De France le p^r aoust 1767 » (l.a.s., 1 p. ½ in-4, adr., petit cachet à la lyre). « Si j'avois eu, Monsieur, l'honneur de vous écrire autant de fois que je l'ai résolu, vous auriez été accablé de mes lettres ; mais les tracas d'une vie ambulante et ceux d'une multitude de survenans ont absorbé tout mon tems, jusqu'à que je sois parvenu à obtenir un azile un peu plus tranquille. Quelque agréable qu'il soit, j'y sens souvent, Monsieur, la privation de votre voisinage et de votre société, et j'en remplis souvent la solitude du souvenir de vos bontés pour moi. Peu s'en est fallu que je ne sois retourné jouir de tout cela chez moi





.../...

ancien et aimable Hôte ; mais la manière dont vos papiers publics ont parlé de ma retraite m'a déterminé à la faire entière et à exécuter un projet dont vous avez été le premier confident »...

- « ce mercredi en courant » (l.a.s., 2 p. in-8). « Je vous remercie, Monsieur, de tout mon cœur quoique bien à la hâte du microscope que vous avez la bonté de m'envoyer. Je ne pourrais acquiter ce beau présent que bien imparfaitement avec des plantes et de la botanique [...] Je serai comblé qu'une occupation de mon gout me rapproche plus de M. de Buffon »...

- « A Trye le 25 janv^r 1768 », signée « l'herboriste de Mad^e la Duchesse de Portland ». (2 p. in-4, adr. avec petit cachet à la lyre). « Je n'aurais pas tardé si longtemps, Monsieur, à vous remercier du plaisir que m'a fait la lettre dont vous m'avez honoré le 6⁹^{bre} sans beaucoup de tracasseries qui, venus à la traverse, m'ont empêché de disposer de mon tems comme j'aurais voulu. Les témoignages de votre souvenir et de votre amitié me seront toujours aussi chers que vos honnêtetés et vos bontés m'ont été sensibles pendant tout le tems que j'ai eu le bonheur d'être votre voisin. Ce qui ajoute à mon déplaisir de vous écrire si tard est la crainte que cette lettre vous trouvant déjà parti de Calwich ne fasse un bien long circuit pour vous aller chercher à Bath. Je désire fort, Monsieur, que vous ayez cette fois entrepris ce voyage annuel plus par habitude que par nécessité, et que toutefois les eaux vous fassent tant de bien que vous puissiez jouir en paix de la belle saison qui s'approche, dans votre charmante demeure, sans aucun ressentiment de vos précédentes incommodités. Vous y trouverez, je pense, à votre retour, un barbouillage nouvellement imprimé [le Dictionnaire de musique], où je me suis mêlé de bavarder sur la musique [...] Aimant la musique, et vous y connoissant aussi

bien que vous faites, vous ne dédaignerez peut-être pas de donner quelques momens de solitude et d'oisiveté à parcourir une espèce de livre qui en traite, tant bien que mal. J'aurais voulu pouvoir mieux faire ; mais enfin le voilà tel qu'il est »...

- « Ce samedi matin » (l.a., 1 p. in-8, adr. avec petit cachet à la lyre). « Rousseau fait ses compliments à Monsieur Granville sur son heureuse arrivée, et ses remerciemens sur son bon souvenir et sur son envoi. Il aura l'honneur de le voir le plus tôt qu'il lui sera possible »...

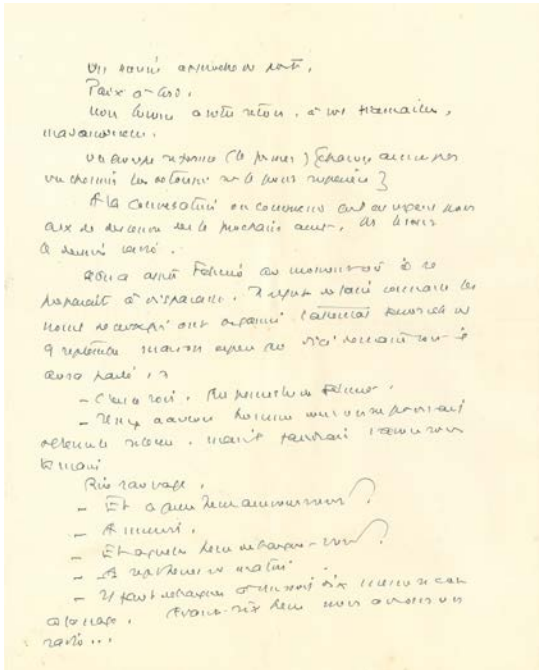
On joint : - une lettre dictée, à la duchesse de Portland. [vers 1771 ?] (1 p. in-8) : « N'ayant plus de correspondance en Angleterre je suis privé de nouvelles de mon ancien et bon voisin M Granville dont je regretterai toujours l'aimable société » ; il demande de ses nouvelles, ainsi que de la nièce de la duchesse Miss Mary Dewes : « Elle avoit des brebis si jeune qu'elle doit avoir trouvé bientôt un berger qui fit son bonheur. C'est une récompense que méritoit la Charité chrétienne avec laquelle elle supportoit les radotages de son vieux berger »...

- Un billet de Granville : « Monsieur Granville est pénétré de la Bonté que M. Rousseau témoigne pour lui dans sa lettre. C'est une grande consolation dans ses maux »... (1 p. oblong in-12).

- 4 portraits gravés.

Correspondance compète (éd. R.A. Leigh), t. XXIX, n^{os} 5174, 5184 ; t. XXX, n^o 5259 ; t. XXXI, n^{os} 5568, 5591 ; t. XXXII, n^{os} 5676, 5680, 5682, 5750 ; t. XXXIV, n^o 6000 ; non trouvée ; t. XXXV, n^o 6220.

Provenance : ancienne collection Tronc-Jeanson (vente Christie's, Paris, 6 novembre 2013, n^o 140).



203

SAINT-EXUPÉRY Antoine de
(1900-1944).

MANUSCRIT autographe, [**Huit heures à vivre**]; 12 pages et demie in-4 sur 13 ff. (transcription jointe).

2 000 / 2 500 €

Scénario de film inédit.

Le manuscrit, à l'encre bleu nuit, présente quelques ratures et corrections. Les plis montrent que ce scénario a été mis sous enveloppe et envoyé.

L'action se passe sur un bateau rejoignant Lisbonne, où sont rassemblés une exploratrice amoureuse, suicidaire et malade de la peste, son amant malade également, des terroristes auteurs d'un attentat...

« Un navire approche du port. Paix à bord. – Nous buvons à votre retour, à vos fiançailles, mademoiselle.

Un groupe se forme »...

Felicio, un des terroristes, a été arrêté. Ses complices redoutent qu'il ne parle : « À la conversation, on comprend qu'il est urgent pour eux de descendre dès le prochain arrêt. Ils lisent le dernier radio : "On a arrêté Felicio au moment où il se préparait à disparaître. Il refuse de faire connaître les noms de ceux qui ont organisé l'attentat terroriste du 9 septembre mais on espère que d'ici demain soir il aura parlé." [...] - Il n'y a aucun homme dont on ne pourrait obtenir le silence. Mais il faudrait l'avoir sous la main. Rire sauvage. [...] Il faut débarquer

à minuit dix même si c'est à la nage. [...] C'est une question de minutes. Felicio parlera »...

L'exploratrice craint de perdre son amant et lui apprend qu'elle a la peste ; elle se suicide...

204

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « Aurore », [Nohant 8 août 1836], à Louis-Mammès PIERRET ; 3 pages in-8, adresse à « Madame Dupin pour remettre à M^r Pierret » (petite fente réparée, et petite déchirure par bris de cachet).

300 / 400 €

Sur sa situation financière, après la séparation avec son mari.

Pierret, employé au ministère des Finances, était un ami intime de Mme Dupin, la mère de Sand.

Elle lui écrit pour « un service qui concerne maman. Je crois avoir encore 500^f de rente sur l'état de 700^f que j'avais encore il y a deux ans. M^r Dudevant fit vendre 200^f de rente pour m'en donner le capital que j'exigeais par suite de notre premier traité. Il prétend qu'il n'y en avait dès lors que 500 et qu'il n'en reste par conséquent que 300. Je voudrais être fixée à cet égard. S'il y a 500^f vous vous chargerez à l'avenir de les toucher pour ma mère. S'il n'y en a que 300, vous

les toucherez également pour elle et je lui ferai toucher les 200^f de surplus de quelle manière elle voudra. Mais enfin, si nous avons 500^f sur l'état, il est inutile d'en laisser une partie à M^r Dudevant. [...] Je n'écris pas ce soir à ma mère parce que je veux lui écrire plus au long et que l'heure de la poste me presse. Embrassez-la pour moi en attendant et dites-lui d'être tranquille sur ses intérêts». Elle invite Pierret à venir « fumer bientôt la cigarette de l'amitié » avec elle.

Correspondance, t. III, n° 1245.

205

SAND George (1804-1876).

4 L.A.S. « George Sand » ou « G. Sand », 1840-1859, à divers ; 1 page in-8 chaque, adresses.

400 / 500 €

25 avril 1840, à Jules AJASSON, à qui elle promet un billet pour sa pièce *Cosima*.

28 janvier 1844, au docteur LEBLANC DE VARENNES. Elle n'a pu encore intervenir en faveur de leur ami Decaudin [peintre castelroussin], car elle ne connaît à la *Revue indépendante* que Ferdinand François, qui est alors à Londres. Elle fera la démarche dès son retour, mais ne peut rien promettre : « j'ai échoué 9 fois sur 10 dans mes propositions »...

8 février 1852, [à CAVET, chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, Persigny], le priant de remettre sa lettre au ministre, « et de me faire tenir sa réponse aujourd'hui s'il est possible »...

Nohant 20 novembre 1859, À Mme LELIÈVRE : elle s'occupera de son mari « dans le moment favorable. Ce moment est venu et M^r le ministre de l'intérieur m'a répondu qu'il examinait l'affaire et qu'il espérait pouvoir me donner un bon résultat »...

206

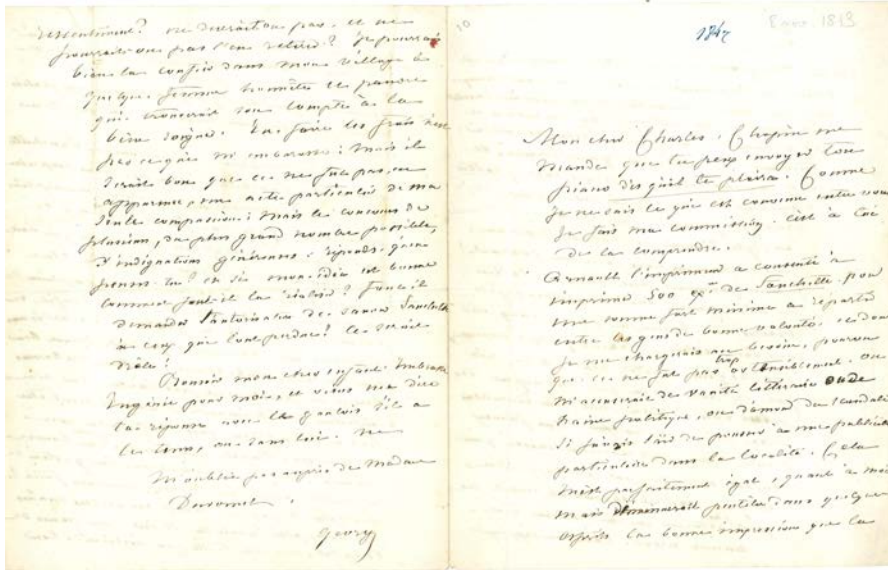
SAND George (1804-1876).

L.A.S. « George », [Nohant, 8 novembre 1843], à Charles DUVERNET ; 4 pages in-4.

800 / 1 000 €

Belle et longue lettre sur l'affaire de Fanchette.

.../...



Commissions pour des robes, pour elle et sa fille Solange.

[Marie de ROZIÈRES (1805-1865), élève de Chopin, fut chargée par G. Sand d'être la maîtresse de piano de sa fille Solange. [1^{er} septembre 1845]. Elle la charge de faire faire « une façon de robe pour Solange », dont elle lui envoie le dessin à remettre à la couturière Juliette dite Anna, « plus un corsage d'amazone pour mesure. Il va très bien, seulement il faut laisser de l'étoffe pour rélargir au besoin, il faut fermer jusqu'en haut, faire un petit collet pareil, les manches pareilles, et le caraco aussi, mais faire descendre le corsage en avant [...] La dite robe doit être en drap d'un joli gris de perle avec des boutons de soie assortis, mais d'une façon très simple, du haut en bas du corsage et de la jupe, prix du drap 12 à 15 F. le mètre. Maurice le choisira en allant choisir ma robe [...] Ma robe à moi, je la ferai moi-même ici. Si par hasard vous ne trouviez pas en drap un joli gris de perle prenez un marron foncé »...

.../...

[Sand a pris fait et cause pour la petite Fanchette, simple d'esprit, trouvée errant près de La Châtre et confiée à l'hospice ; les religieuses, l'ayant plusieurs fois renvoyée, la firent abandonner en pleine campagne vers Aubusson. Sand et ses amis, après la disparition de la fillette, la firent rechercher, et une enquête fut ouverte ; on la retrouva plus tard à Riom. Sans raconta son histoire dans deux articles de *La Revue indépendante*, réunis en plaquette vendue au profit de Fanchette.]

« CHOPIN me mande que tu peux envoyer ton piano dès qu'il te plaira. [...] Arnault l'imprimeur a consenti à imprimer 500 ex. de *Fanchette*, pour une somme fort minime à répartir entre les gens de bonne volonté, et dont je me chargerais au besoin, pourvu que ce ne fût pas trop ostensiblement. On m'accuserait de vanité littéraire ou de haine politique, ou d'amour du scandale si j'avais l'air de pousser à une publicité particulière dans la localité. Cela m'est parfaitement égal, quant à moi, mais diminuerait peut-être dans quelques esprits la bonne impression que la lecture du fait a produite. L'indignation est bonne aux humains et c'est ce qui leur manque le plus dans ce temps-ci. Si on pouvait susciter un peu de ce sentiment chez les ouvriers et les artisans de La Châtre, cela les rendrait meilleurs, ne fût-ce qu'un quart d'heure, et c'est toujours cela. Je serais donc flattée d'émouvoir ce public-là un instant et je crois que quiconque sait épeler peut comprendre le style trivial de Blaise Bonnin. Que ne pouvons-nous faire un journal ! Je vous fournirais une série de lettres du même genre, où les moindres sujets traités avec bonne foi, avec moquerie ou avec colère, feraient quelque impression sur les gens du petit état, et tu sais que ce sont ceux-là

qui m'occupent. Les plus bêtes d'entre eux sont plus éduqués selon moi que les plus fameux d'entre nous, par la même raison qu'un enfant inculte peut tout apprendre, et qu'un vieillard savant et habile ne peut plus réformer en lui aucun vice, aucune erreur. Ceci ne s'applique qu'à notre génération. Ce serait nier l'avenir et Dieu m'en préserve ! Tout le monde se corrigera grands et petits. Mais si nous donnons aujourd'hui quelques leçons aux petits je suis persuadée qu'ils nous le rendront bien un jour ». Quant à Fanchette, elle voudrait « ouvrir une petite souscription pour elle. Cela lui ferait du bien, et cela augmenterait le scandale, chose qui n'est pas mauvaise non plus. Mon idée était de faire vendre une partie des exemplaires de son histoire à bas prix, et à son profit, on aurait distribué l'autre gratis à des artisans. [...] il faudrait savoir en quelles mains on va mettre Fanchette. Si c'est aux sœurs de l'hôpital, ne sera-t-elle pas victime de leur ressentiment ? ne devrait-on pas et ne pourrait-on pas l'en retirer ? Je pourrais bien la confier dans mon village à quelque femme honnête et pauvre qui trouverait son compte à la bien soigner »...

Correspondance, t. VI, n° 2736.

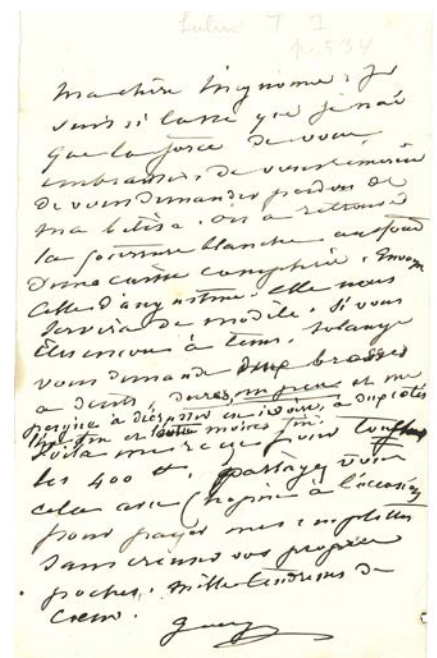
207

SAND George (1804-1876).

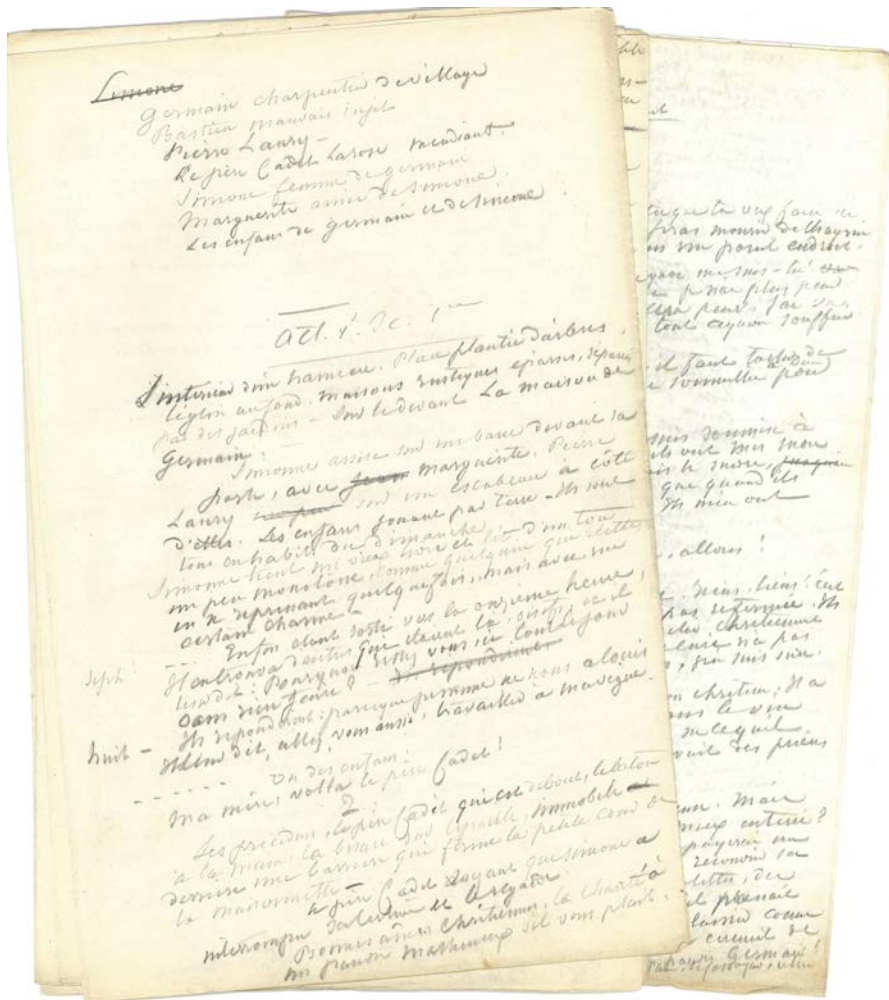
2 L.A.S. « G.S. » et « George », [Nohant] 1845-1846, à Marie de ROZIÈRES ; 2 pages et demie in-8 à son chiffre avec adresse, et 1 page in-8.

[Mi-novembre 1846] Elle lui demande pardon de sa bêtise. « On a retrouvé la fourrure blanche au fond d'une caisse camphrée. Envoyez celle d'Augustine, elle nous servira de modèle. Si vous êtes encore à tems, Solange vous demande deux brosses à dents, dures UN PEU, et un peigne à dégrasser en ivoire, à deux côtés l'un fin et l'autre moins fin. Voilà un reçu pour toucher les 400F, partagez-vous cela avec Chopin à l'occasion pour payer mes emplettes sans creuser vos propres poches »...

Correspondance, t. VII, n°s 3230 et 3534.



500 / 700 €



208

SAND George (1804-1876).

MANUSCRIT autographe, **Simone**, [vers 1848-1850 ?] ; 3 titres et 62 pages in-fol., au crayon.

8 000 / 10 000 €

Manuscrit d'une pièce de théâtre inachevée et inédite, probablement un premier essai de drame paysan.

Le manuscrit est entièrement au crayon (ce qui est inhabituel chez Sand, sauf pour quelques canevas), écrit sur des feuillets doubles entièrement remplis au recto et verso, à l'exception des feuillets de titre pour les trois premiers actes, formant chemise. Il présente des ratures, additions et corrections ; on voit que Sand a hésité entre l'ordre des actes 2 et 3.

Nous n'avons pas trouvé trace de ce sujet. L'écriture permet de dater approximativement

le manuscrit des années 1848-1850, alors que les représentations d'amateur à Nohant avaient incité Sand à revenir au théâtre, après les canevas et les petites pièces du théâtre improvisé ; elle va en venir à une écriture théâtrale plus ambitieuse, avec l'adaptation dramatique de *François le Champi* (Odéon, 25 novembre 1849) et le drame *Claudie* (Porte Saint-Martin, 11 janvier 1851). *Simone* pourrait être soit un premier essai, abandonné lors des événements de 1848, soit une première tentative de drame original, se déroulant dans un village, avant de choisir le sujet de *Claudie*. Le personnage du mendiant, le père Cadet Larose, rappelle le « Père Va-tout-seul » que Sand avait campé dans un article en décembre 1844.

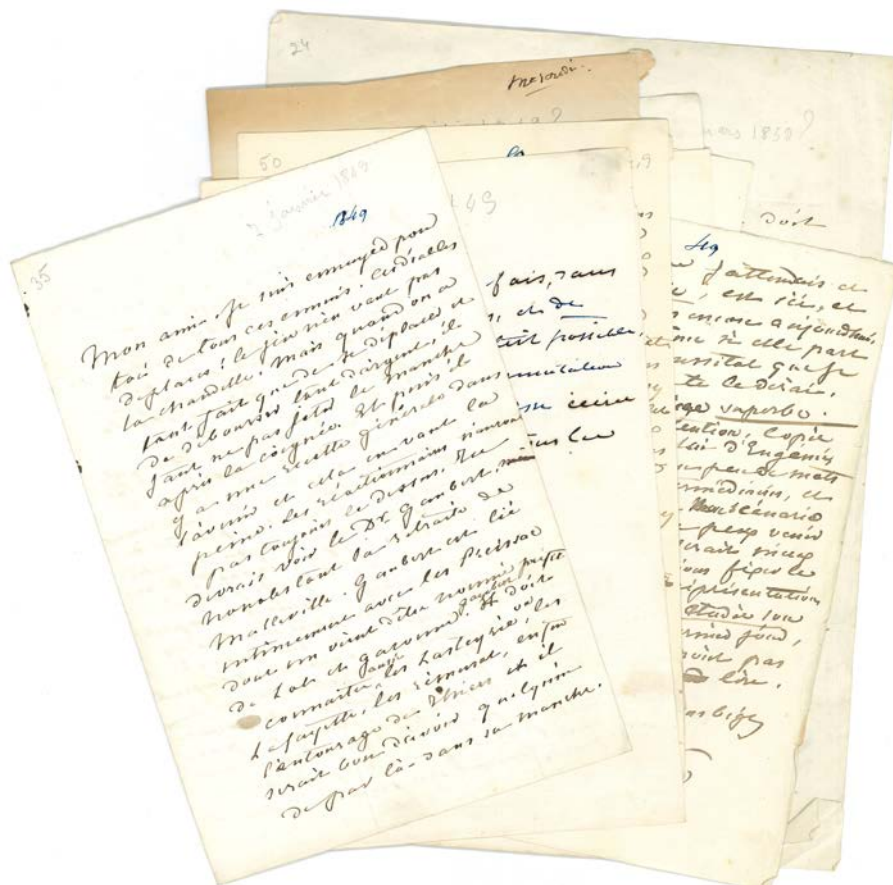
La pièce en 5 actes (les deux derniers inachevés) met en scène : Germain « charpentier de village », sa femme Simone et leurs enfants, leur voisin Pierre Lanry, Marguerite « amie de Simone », Bastien « mauvais sujet », et le père Cadet Larose « mendiant ». Le décor au début de la pièce

est ainsi décrit, et peut évoquer la place de Nohant : « L'intérieur d'un hameau. Place plantée d'arbres, l'église au fond. Maisons rustiques éparses, séparées par des jardins. Sur le devant la maison de Germain ».

Acte I (13 scènes). Un dimanche, Simone lit dans l'Évangile la parabole des ouvriers de la onzième heure, quand le père Cadet, qui passe pour être un peu sorcier, vient mendier sa soupe. La famille est au bord de la ruine, confie Simone à Marguerite, et son mari, pourtant habile artisan, s'adonne à la boisson et au jeu, entraîné par Bastien. Bastien courtise Marguerite qui le repousse ; il fait boire Germain pendant que les femmes sont aux vêpres, et l'incite à jouer avec des dés pipés, ce qui provoque une querelle au cabaret. Germain, que la honte submerge, se donne la mort avec son couteau. L'acte 2 (4 scènes) se situe dans le cimetière, à minuit. Marguerite essaie de reconforter Simone. Les femmes s'éloignent, mais Germain n'est pas mort, et apparaît, enveloppé de son suaire, à Cadet, qui, sans marquer de surprise, lui réclame l'aumône. Cadet accepte de le cacher dans sa cabane. Bastien voit les deux hommes et raconte, effrayé, sa vision à Lanry, qui tente de le raisonner. L'acte 3 (11 scènes) est situé à « La croix des trois buttes. Un large carrefour au milieu duquel s'élèvent trois monticules inégaux et ravins. Une croix rustique surmonte le plus élevé, et marque le centre des quatre chemins. Au fond et alentour un paysage triste, vaguement éclairé. Le jour baisse ». Les deux petites filles de Simone rentrent leurs moutons. Un an après la mort de Germain, Marguerite et Lanry évoquent la situation de Simone qui a accepté d'emprunter de l'argent à Lanry, mais qui, pour nourrir sa famille, court les chemins en mendiant. Bastien, tarabudé par le remords, va chercher du réconfort auprès du père Cadet, lui demande des nouvelles des deux femmes, et lui avoue qu'il aime Marguerite. Dans un mouvement de désespoir, il est prêt à se donner au diable ; le Père Cadet lui remet la croix de commémoration de Germain, couverte de sang : « Oui, c'est du sang ! Y a de quoi devenir fou ! Qu'est-ce que tu me veux donc Germain ? Quelle vengeance de moi te faut-il ? Quelle réparation ? Parle, parle si ton esprit vient la nuit gémir autour des croix comme on dit que c'est la coutume des morts. Viens, je n'aurai pas peur de toi, commande moi ce que tu veux je le ferai. S'il faut couler les larmes de mon corps pour laver ce sang là, je tâcherai d'en trouver car j'en ai déjà tant versé qu'il me semble que je n'en ai plus ». Puis il rencontre Simone, qui, à la fin d'un poignant entretien, lui accorde son pardon. Il est transfiguré et remercie Dieu : « Vous avez fait pour moi un miracle et je vous payerai de retour. J'en ferai un moi aussi pour rendre ce méchant cœur qui vous avait méconnu aussi bon, aussi pur et aussi solide que le voute du ciel ! »... L'acte

.../...

4 (6 scènes, inachevé) voit revenir Germain, venu demander du travail à Lanry, qui ne le reconnaît pas vraiment tout de suite, et le cache chez lui. Malgré les dénégations de Marguerite, Lanry comprend qu'elle aime Bastien, redevenu bon et travailleur, et il avoue qu'il aime Simone depuis toujours. Simone avoue à Marguerite que c'est Bastien qui, depuis deux ans, l'assiste « de son argent et de son travail », et l'a aidé à payer les dettes de son mari, mais elle ne peut accepter que Bastien continue à nourrir sa famille... Le dernier acte (non numéroté et inachevé, 5 scènes) commence par un long monologue du Père Cadet qui revient au village. Simone refuse toujours de se remarier, en souvenir de son mari. Simone rappelle la parabole de l'Évangile qu'elle lisait au début de la pièce et tout le monde commente ; Bastien dit à Lanry : « Selon la justice des hommes et dans mon estime à moi, vous valez mieux que moi, mais la bonté de Dieu est encore au dessus de la justice des hommes et si vous connaissez une autre jolie histoire de ce livre là, où il y a un père qui tue son veau gras pour fêter le retour et la repentance de son mauvais garnement de fils... » À Bastien qui évoque avec Simone le secret qui est entre eux, elle répond : « Le secret dont vous parlez, Bastien, je l'ai oublié. Il est mort dans moi. Il n'y a donc jamais à y revenir et ce n'est pas de ça que vous »... Le manuscrit s'achève sur ces mots.



209

SAND George (1804-1876).

11 L.A.S. « George » ou « G.S. » et
2 L.A., Nohant ou Paris 1849-1850,
à Charles et Eugénie DUVERNET ;
19 pages in-8 ou in-4, 10 adresses.

4 000 / 5 000 €

Bel ensemble à son fidèle ami Charles Duvernet et à sa femme Eugénie, qui tous deux participaient au théâtre de Nohant.

[Nohant, 7 janvier 1849]. « Mon ami, je suis ennuyée pour toi de tous ces ennuis. Ces diables de places ! le jeu n'en vaut pas la chandelle. Mais quand on a tant fait que de se déplacer et de déboursier tant d'argent, il ne faut pas jeter le manche après la coignée. Et puis il y a une recette générale dans l'avenir et cela en vaut la peine. Les réactionnaires n'auront pas toujours le dessus ». Elle conseille de s'adresser au Dr GAUBERT, qui connaît beaucoup de monde : « Gaubert est un bon ami qui ne fera pas le gourmé comme ce sacré baron que le diable *estramine* ». Elle expose sa situation financière, et notamment ses dettes, dont celle à la Veuve Reignier

(10 000 F). « Borie désire vivement que Planet accepte la préfecture de son trou, et moi je conseille à Planet de s'y résigner. Ce gouvernement n'a pas le sens commun et ne peut durer. Mais pour le quart d'heure, La Châtre est inhabitable pour vous, et ce n'est pas le moment d'y revenir avec un dessous. Prenez donc courage et pelotez en attendant partie »...

[Nohant début 1849]. « Oui, cher ami, fais, sans perdre de temps, et de suite, si cela t'est possible, des offres de permutation afin que je puisse écrire et faire jouer tous les ressorts »...

Mercredi soir. [Nohant 1^{er} août 1849]. « Demain si vous voulez, nous irons vous prendre à onze heures pour vous mener aux étangs de Brice. Nous y portons le déjeuner ; ne vous occupez de rien que d'avoir votre cabriolet prêt. [...] Comment se porte la *grand'treue* ? ».

[Nohant] Mercredi [été 1849 ?], à Eugénie : « Je suis bien fâchée de la cause qui vous a retenus hier. Comment va notre vieux Charles ? Persistez-vous à aller à Vignon demain ? Je crois qu'il vaudrait mieux remettre à la semaine prochaine, d'autant plus que j'ai mon gros cheval boiteux. [...] si

Charles a des douleurs d'entrailles, il fera très sagement de ne pas s'exposer à la chaleur et à la fatigue pendant quelques jours »...

Mardi. [Nohant début novembre 1849]. « La personne que j'attendais et qui m'embête est ici et ne part pas encore aujourd'hui. Je ne sais même si elle part demain. [...] Voici une pièce *superbe*. Lis-la avec attention, copie ton rôle et celui d'Eugénie, en indiquant en peu de mots les scènes intermédiaires et renvoie-moi mon scénario ce soir, si tu ne peux venir dîner, ce qui serait mieux car nous pourrions fixer le jour de la représentation. Exige qu'Eugénie étudie son rôle, car le dernier jour elle et Laure n'ont pas le temps de le lire »...

[Paris 4 ? décembre 1849]. Elle transmet « une lettre pour Bocage qui contient des choses pressées, je crains qu'il ne soit pas à l'Odéon à l'heure accoutumée. Je voudrais que ma lettre fût portée de bonne heure chez lui ». C'est pour Ancessy, le chef d'orchestre de l'Odéon...

[Nohant fin décembre 1849], à Eugénie. « Explique-moi donc ce que c'est que ce *pa-à-té* ? Est-ce le pâté de 20 f. pour Pinson ? Il serait bien petit, mais c'est égal, je l'enverrais de suite ». Sinon, elle l'invite à

venir le manger demain. Elle a invité Laure Fleury et ses filles : « Ce serait l'occasion d'arranger quelque superbe pièce où il y aurait beaucoup de morale. Apporte donc toutes tes pièces brochées, pour que nous choisissons ensemble »...

Dimanche soir. [Nohant 18 août 1850]. « Mon cher vieux, voilà Bocage qui attend Claudie depuis jeudi dernier. Si tu te laisses encore retenir, il partira sans que le but de son voyage soit rempli. Ta femme nous dit que tu seras ici mardi, Bocage veut partir mercredi. Fais donc ton possible pour tenir parole »...

[Nohant, 1850]. « Une Marie Delaume se propose pour cuisinière chez moi et dit que tu la connais et me donneras des renseignements sur son compte. [...] Manceau t'envoie ton bout de rôle, le plus simple est d'apprendre cette tirade et de la dire avec feu ».

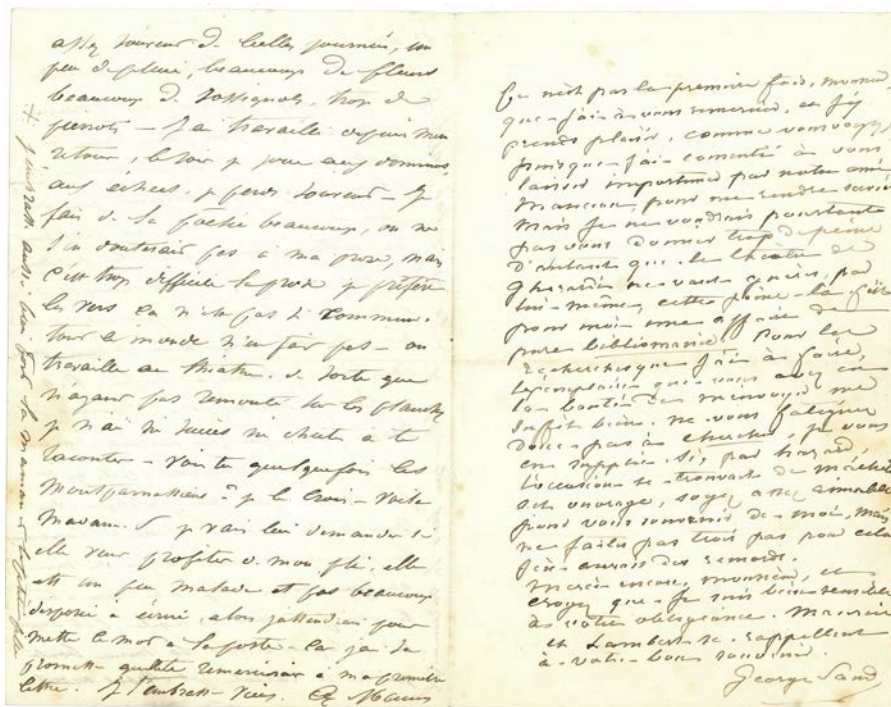
[Nohant, 15 juin 1850], à Eugénie : « Ma chère mignonne, ne viens pas tard demain. Apporte une jupe d'amazone pour toi pour faire la géante, la plus longue que tu auras. On joue *Ménéghino* en costume moderne. Il te faudrait une espèce de costume de grisette pas trop propre, vu que l'intérieur de M^{me} Truccagnin est un taudis. Nous manquons de bonnet ici. Apportes-en un, ainsi qu'une robe d'été, voyante et un peu étriquée, si tu as cela sous la main. Sinon nous ferons comme nous pourrons »...

Vendredi soir [Nohant, 1850 ?], à Eugénie : « Chère mignonne, je suis souffrante comme je m'y attendais, et le banquet n'aura pas lieu. Venez donc dîner avec nous dimanche »...

[Nohant 1850 ?]. « Oui certainement, je vous attends tous et toutes demain mais pas avant 5 h. ½ car je suis écrasée de travail »...

[Nohant mi-mars ? 1850]. « Je t'envoie une lettre qui doit concerner *l'Éclair*. Pense, je t'en prie, à me rendre la lettre de M^r Brun, avec les réponses que je dois faire. Veux-tu aussi voir ce gars de chez Brigand dont tu m'as parlé, le voir comme si c'était pour toi »...

On joint une L.A.S. « George », 5 février 1849, à Louis VIARDOT, lui recommandant Charles Duvernet, son « excellent et fidèle ami d'enfance » (1 p. in-12, adr.).



210

SAND George (1804-1876).

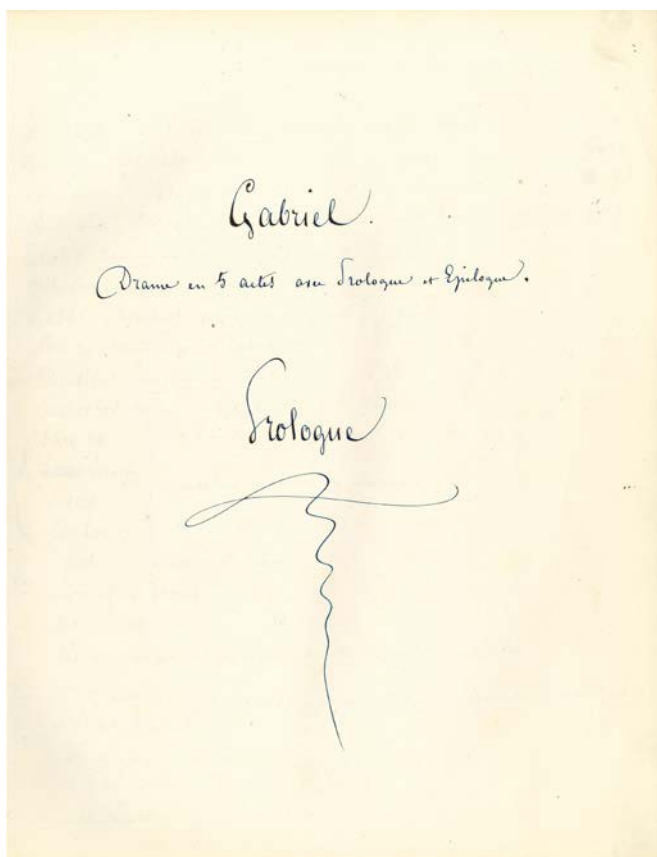
L.A.S. « George Sand », [Nohant, 12 avril 1850, à Augustin CHALLAMEL] ; 1 page in-8, à la suite d'une L.A.S. de son compagnon Alexandre MANCEAU (2 p.).

300 / 400 €

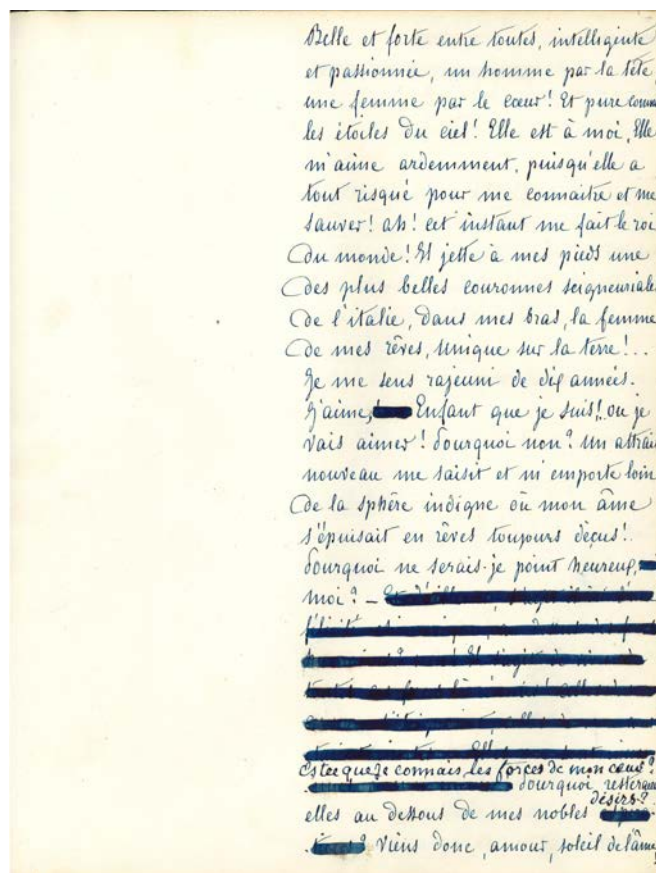
Au sujet de ses recherches sur la commedia dell'arte.

Elle intervient, à la suite de l'ami Manceau, au sujet du *Théâtre italien* de Gherardi : « Mais je ne voudrais pourtant pas vous donner trop de peine, d'autant que le théâtre de Gherardi ne vaut guère, par lui-même, cette peine-là. C'est pour moi une affaire de pure bibliomanie. Pour les recherches que j'ai à faire, l'exemplaire que vous avez eu la bonté de m'envoyer me suffit bien. Ne vous fatiguez donc pas à chercher, je vous en supplie. Si, par hasard, l'occasion se trouvait de m'acheter cet ouvrage, soyez assez aimable pour vous souvenir de moi. Mais ne faites pas trois pas pour cela, j'en aurais des remords »...

Correspondance, t. IX, n° 4464.



Le manuscrit, entièrement à l'encre bleue au recto des feuillets, avec une large marge, comprend sept cahiers : Prologue (36 ff.), acte I (36 ff.), acte II (44 ff.), acte III (39 ff.), acte IV (40 ff., les 4 derniers blancs), acte V (38 ff., le dernier blanc), Épilogue (19 ff., les 3 derniers blancs). Le Prologue et les trois premiers actes sont copiés à l'encre bleue par Alexandre Manceau, le compagnon de George Sand. Les deux derniers actes et l'épilogue sont de la main de Sand. Sand a soigneusement revu les cahiers copiés par Manceau, avec de nombreuses ratures et corrections autographes, dans les interlignes, les marges, ou par des collettes portant un nouveau texte, voire des pages autographes intégrées dans le cahier en remplacement d'un passage écarté. Elle a procédé de même dans les actes autographes, où la plantation du décor est écrite par Manceau. En tête des actes IV et V, Manceau a collé sur la page en regard du début de l'acte une maquette de décor. Acte IV (aquarelle gouachée) : « À Rome. Une arcade du Colysée, éclairée par la lune et sombre par endroits. On voit par l'arcade une partie de l'amphithéâtre qui se perd en fuite, sur la droite... » ; acte V (plume et aquarelle) : « Le Palais du prince Jules à Rome. Une riche chambre à coucher. Une porte à gauche. Une grande porte au fond ; fermée d'une tapisserie armoriée et donnant sur la salle des gardes ».



211

SAND George (1804-1876).

MANUSCRIT en partie autographe, signé « George Sand », **Gabriel**, Drame en 5 actes avec Prologue et Épilogue, [1851] ; 243 pages in-4 (27,3 x 21,7 cm) en 7 cahiers cousus, couvertures de papier brun.

6 000 / 8 000 €

Manuscrit d'une pièce de théâtre inédite.

De son « roman dialogué » *Gabriel* (1839), Sand va tirer un drame auquel elle travaille pendant l'été 1851 ; elle en envoie le manuscrit à Hetzel le 6 octobre 1851. Elle destine alors sa pièce, tantôt appelée *Gabriel*, tantôt *Julia*, à la Porte Saint-Martin, puis songe à Rachel pour le rôle-titre. En 1853, elle la propose à l'Odéon, puis à nouveau à la Porte Saint-Martin en 1855, sans succès. La pièce ne sera jamais jouée, et est restée inédite.

L'action se passe à Florence puis à Rome. Le prince Jules de Bramante ne veut pas que son petit-fils Astolphe, menant une vie de débauche et issu de la branche cadette, hérite du titre ; il décide de faire élever sa petite-fille Julia, de la branche aînée, comme un garçon, sous le nom de Gabriel, en lui inspirant la haine du sexe féminin. L'amour va cependant rapprocher Astolphe de Gabriel. Mais Gabriel, androgyne déchiré, va se laisser tuer par un envoyé du prince, furieux que Gabriel ait révélé son secret..



Quatrième acte

À Rome. Une arcade du Colysée,
 éclairée par la lune et sombre par endroits. On voit
 par l'arcade une partie de l'amphithéâtre qui se
 perd en suite sur la droite. Sur le devant du théâtre
 à gauche, une double arcade ou une pile seule. À
 droite, un fragment de mur ou l'on peut s'asseoir.
 (Arrière ou devant) sortie à droite, entrée à gauche.)

Scène

Gabriel - Mezzan. (Ils viennent par
 la droite et vont vers la gauche, comme des gens
 qui parlent.)

Mezzan. ^{montrant le fond}
 C'est là le Colysée, et
 d'ici, vous pouvez en voir
 l'intérieur immense.

Gabriel (préoccupé)
 Qu'importe? Passons!

(Gabriel est habillé en homme. Continue
 tout de
 nuit. Un domestique jette sur l'épalle, en
 guise de manteau, uniforme robe à la



Cinquième acte

Le Palais du prince Gualdo, à Rome.
 Une riche chambre à coucher. Une porte à gauche.
 Une grande porte au fond, fermée d'une tapisserie
 armée et donnant sur la salle des gardes. ()

Scène

Le Prince - Giglio.

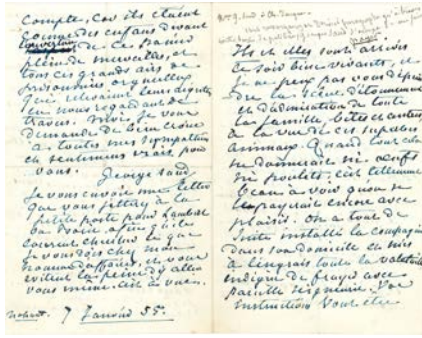
(Le Prince est assis dans un grand fauteuil,
 près d'une ~~table~~ table où il y a un ~~tabouret~~
 un ~~siège~~ ^{un siège} ~~siège~~ ^{un fauteuil}
 d'or, et tout ce qu'il faut pour écrire.
 Le prince semble morose et triste
 vivant tout à tout. Giglio est debout
 près de lui.)

Le prince

Eh, tu ne peux pas le re-
 trouver?

Giglio

Pas possible! Il y a ce-
 soir, dix personnes marquées au
 quinze. Mais demain est tout
 saint font!



213

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « G. Sand », [Nohant] 27 juillet [1855], à Eugène DELACROIX ; 5 pages in-8 à son chiffre, à l'encre bleue.

2 000 / 2 500 €

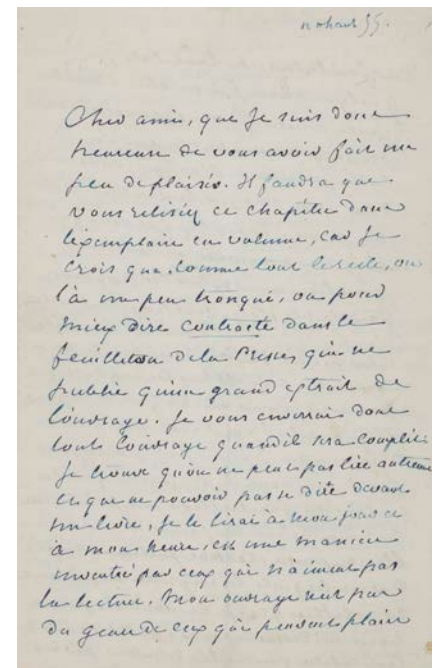
Très belle lettre à Delacroix sur la peinture et sur l'Italie.

Delacroix vient de lire dans *La Presse* le chapitre d'*Histoire de ma vie* qui lui est consacré, mais qui était tronqué : « Je vous enverrai donc tout l'ouvrage quand il sera complet. Je trouve qu'on ne peut pas lire autrement et que ne pouvoir pas se dire devant un livre, je le lirai à mon jour et à mon heure, est une manière inventée par ceux qui n'aiment pas la lecture. Mon ouvrage n'est pas du genre de ceux qui peuvent plaire en feuilletons, si tant est que quelque chose puisse être lisible dépecé ainsi. Je vous remercie donc beaucoup de ne pas l'avoir lu de cette manière. Plus tard, vous me direz votre avis sur l'ensemble, rien ne presse. Travaillez, c'est vous qui avez un monument à continuer pour l'écrasement de tous ces pygmées ».

Elle a été en Italie au printemps dernier : « J'ai revu à Gênes, et à Florence les vieux maîtres, j'ai vu Rome que je ne connaissais pas et tous les RAPHAËL que je n'avais jamais vus. En fait de Raphaël il y en a de beaux parmi une foule d'apocryphes. J'entends par apocryphes les fresques dont il n'a fourni que les cartons et que ses élèves ont peinturlurés en rouge brique, en jaune serin et en bleu de prusse. Ce sont justement ceux-là devant lesquels les Ingristes se pâment, des Galatées que je ne voudrais pas avoir en dessus de portes, et des saints de tout calibre qui ont l'air d'être faits par des enfants de dix ans, bêtes. Les Loges se voient avec les yeux de la foi, tout tombe en loques, les Stanze sont tellement noires qu'on y voit tout ce qu'on veut. C'est dans quelques galeries que l'on distingue enfin quelques personnages de Raphaël qui vraiment ne laissent rien à désirer. Mais hors de là son œuvre est une grande blague, et lui-même est pas mal poseur. Voilà mon impression, je vous la donne pour ce qu'elle vaut. En fait de MICHEL-ANGE c'est une autre paire de manches. Toute abîmée, trouée, cachée, enfumée qu'elle est, la Chapelle Sixtine, les plafonds surtout, vous laissent une stupeur, une terreur, un enthousiasme qui vous font en pitié regarder tout le reste, les Ghirlandajo, les Albane, les Salvator [Rosa] et tutti quanti, - mais non pas M. Titien et autres Vénitiens que l'on retrouve à Florence, ni les Rubens et les Van Dyck que l'on retrouve à Gênes. Mais s'il faut vous le dire, Michel-Ange comme statuaire écrase tous les antiques, et comme peintre égale tous les modernes. Sa couleur est superbe à Rome. Ah ! comme j'ai

pensé à vous, à vos belles pages, les seules dignes de lui ! Et quand j'ai vu le Moïse, la Pieta, les tombeaux des Médicis, le Christ aux bras de la Vierge, l'Adonis et deux ou trois autres groupes de sa jeunesse que l'on vante moins et qui malgré quelques défauts peut-être, sont aussi empreints de son génie que le reste, comme je me suis rappelé notre longue station au palais des Beaux-Arts devant tous ces modelages en plâtre, que vous m'appreniez à voir et que notre pauvre bon CHOPIN ne voulait pas voir. Vous en souvenez-vous ? Vous souvenez-vous aussi d'un bas-relief de Luca Della Robbia représentant des petits chanteurs ? J'ai retrouvé cela à Florence dans un coin et je me suis vue avec vous remuant ce plâtre à peine déballe et découvrant avec vous que c'était un chef-d'œuvre de naïveté. Tout cela est plus beau en marbre, c'est plus fin, plus évidé, plus transparent, surtout ces vieux marbres polis et jaunis. Le Moïse a l'air d'être vivant, on le voit respirer, et comme il n'a rien d'un simple mortel, on est prêt à se sauver devant une pareille apparition. Eh ! bien, je suis revenue de tous ces chefs-d'œuvre, un peu dérouillée de mon long somme à Nohant, et en arrivant à Paris vers le 15 mai, j'ai couru à l'exposition, comptant un peu plus qu'aparavant sur ma raison et sur mon sentiment. J'ai revu toute votre œuvre, je n'ai guère regardé autre chose, et je suis sortie de là vous mettant toujours, sans hésitation et sans crainte d'aucune partialité, à côté des plus grands dans l'histoire de la peinture et au-dessus, mais à deux cent mille pieds au-dessus de tous les vivants »...

Correspondance, t. XIII, p. 266.



212

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « George Sand », [Nohant 7 janvier 1855], à Charles JACQUE ; 4 pages in-8 à l'encre bleue.

500 / 700 €

Au peintre animalier, qui lui a envoyé des poules pour la basse-cour de Nohant.

« Ils et elles sont arrivés ce soir bien vivants, et je ne peux pas vous dépeindre la scène d'étonnement et d'admiration de toute la famille, bêtes et autres, à la vue de ces superbes animaux. Quand tout cela ne donnerait ni œufs ni poulets, c'est tellement beau à voir qu'on se le payerait encore avec plaisir. On a tout de suite installé la compagnie dans son domicile et mis à l'engrais toute la valetaille, indigne de frayer avec pareille seigneurie. Vos instructions vont être affichées à toutes les portes de l'établissement, et j'aurai le plaisir d'y veiller, car ce monde-là en vaut la peine ».

Elle remercie chaleureusement Jacque pour cet envoi. « J'aime bien les poules que vous expédiez ; j'aime encore mieux celles que vous faites, mais j'aimerais mieux encore vous voir à Nohant mettre le nez dans notre famille, parce que je suis sûre que vous vous y trouveriez bien, et qu'une fois venu vous y reviendriez »...

Son fils Maurice et Manceau « étaient comme des enfants devant l'ouverture de ce panier plein de merveilles, et tous ces grands airs de prisonniers orgueilleux qui relevaient leurs aigrettes en nous regardant de travers »....

Correspondance, t. XIII, n° 6538 (texte rectifié) : *Lettres d'une vie*, Folio, n° 221).

SAND George (1804-1876).

L.A.S., « G. Sand », [Paris] Lundi matin [27 janvier 1856, à Adolphe GUTMANN] ; 2 pages in-12 à l'encre bleue sur papier bleu.

400 / 500 €

Au sujet d'une lecture de sa pièce Comme il vous plaira d'après Shakespeare, où Pauline Viardot chantera.

[Adolphe GUTMANN (1819-1882), pianiste et compositeur allemand, était un ami proche de Chopin. Cette lecture de *Comme il vous plaira* aura lieu le 30 janvier chez Émile de Girardin ; Gutmann y jouera du piano, mais ce n'est pas lui qui accompagnera le récital de Pauline Viardot.]

« Cher enfant, Je peux compter sur vous, n'est-ce pas, pour mercredi ? Vous ne m'avez pas dit oui pour le dîner. – Vous vous chargez du piano ? – Et puis vous chargez-vous d'accompagner M^{me} Viardot ? et voulez-vous le lui faire savoir, pour que dans le cas contraire, elle se munisse d'un accompagnateur ? – Si vous dites oui, elle demande à vous voir et à faire une petite lecture préalable avec vous. Elle demeure rue de Douai 28. Passez-y dans la journée, vous serez bien gentil »...

Nouvelles lettres retrouvées, n° 157.

SAND George (1804-1876).

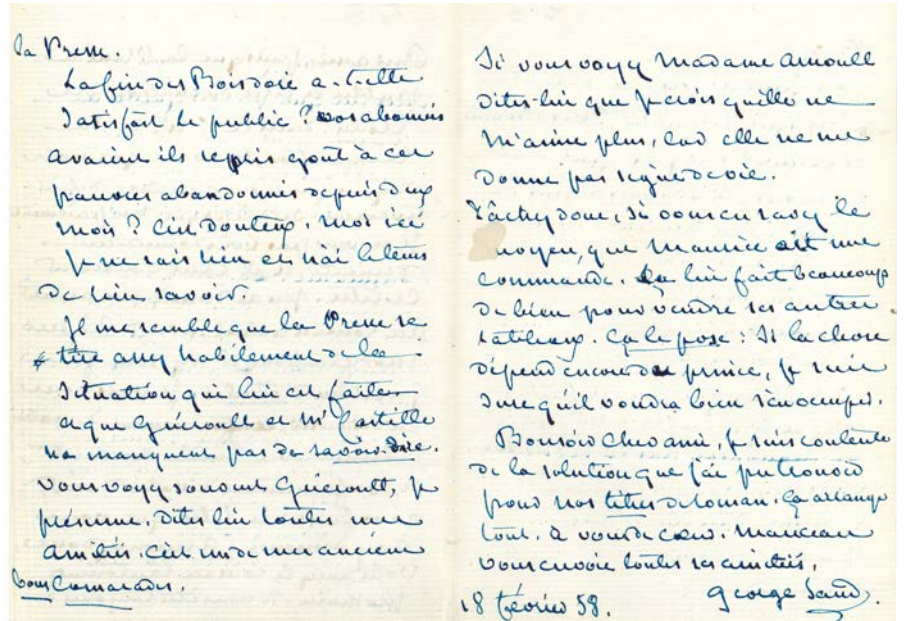
L.A.S. « George Sand », [Nohant 18 février 1858], à CHARLES-EDMOND ; 3 pages in-8 à son chiffre, à l'encre bleue.

400 / 500 €

Sur son prochain roman *L'Homme de neige*.

[*La Presse* avait été suspendue le 3 décembre, en pleine publication des *Beaux Messieurs de Bois-Doré*. *L'Homme de neige* paraîtra finalement dans la *Revue des deux mondes*.]

« Cher ami, puisque *la Presse* a publié le titre du *Château des Étoiles*, dans le 1^{er} n° de sa réapparition, et avant que nous ayons pu nous entendre définitivement sur l'époque du paiement, je ne veux pas vous donner un démenti, et il faut conserver ce titre. J'en ai donné un autre au roman actuel ; avec de légères modifications, il n'y sera plus question d'étoiles. Je vais donc en disposer [...] Annoncez donc. Vous aurez le roman



l'automne prochain, si vous êtes toujours à *la Presse*. La fin des *Bois-Doré* a-t-elle satisfait le public ? vos abonnés avaient-ils repris goût à ces pauvres abandonnés depuis deux mois ? c'est douteux. Moi ici je ne sais rien et n'ai le temps de rien savoir. Il me semble que *la Presse* se tire assez habilement de la situation qui lui est faite »...

Elle ajoute, à propos de son fils : « Tâchez donc, si vous en savez le moyen, que Maurice ait une commande. Ça lui fait beaucoup de bien pour vendre ses autres tableaux. Ça le pose : si la chose dépend encore du prince [Napoléon], je suis sûre qu'il voudra bien s'en occuper »...

Correspondance, t. XIV, n° 7745.

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « G. Sand », Nohant 4 mars [1858], à Tony FAIVRE ; 3 pages et demie in-12 à son chiffre, à l'encre bleue, enveloppe avec cachet de cire rouge à la devise *Vitam impendere vero*.

400 / 500 €

Jolie lettre évoquant les marionnettes de son fils.

[Le peintre Tony FAIVRE (1830-1905) a séjourné à Nohant, où il participa aux

représentations théâtrales ; on lui doit un portrait de G. Sand.]

Son fils Maurice lui a révélé « les mystères de votre paresse à l'endroit des lettres et les horreurs du rhume où vous étiez plongé. J'espère que le rhume est fini ; quant à la paresse, j'avais dit à Maurice de vous dispenser de lutter contre elle. Je sais que vous ne nous oubliez pas et compte toujours sur votre promesse de revenir pour plus longtemps ; *beaucoup plus longtemps*, cette année. Vous savez que j'ai une commande à vous donner, outre les grands travaux dramatiques qui vous réclament. Maurice m'écrit que vous donnez de superbes représentations des marionnettes avec lui, puisque vous êtes l'orchestre à grands effets, à vous tout seul. Je regrette de n'être pas là pour partager de si puissantes émotions. Tâchez pourtant que Maurice travaille un peu, et que la peinture trouve son heure au milieu de tous ces enivrements »...

Correspondance, t. XIV, n° 7758.

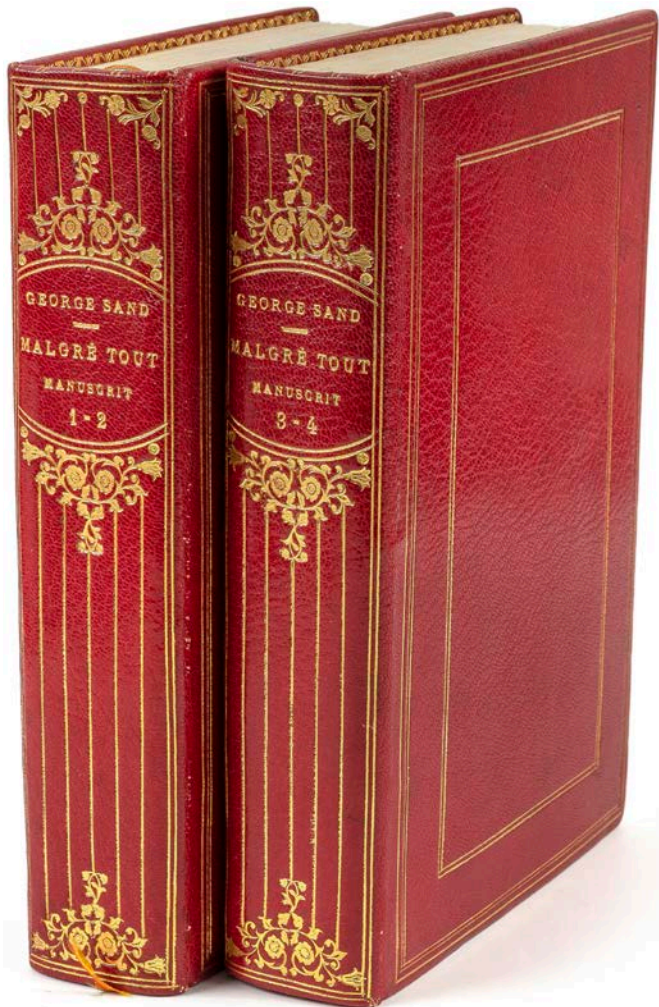
SAND George (1804-1876).

MANUSCRIT autographe signé « G. Sand », **Malgré tout**, 1869 ; 979 pages in-8 (21 x 13 cm), reliées en 2 volumes in-8, maroquin rouge, avec double encadrement de filets dorés au centre des plats entre un triple encadrement de filets, dos lisses ornés de cinq filets verticaux dorés, ponctués d'un décor de fleurons dans un double encadrement doré ; auteur, titre et toison à l'or dans un compartiment limité de double-filets courbes ; roulette intérieure, doublures et gardes de papier au peigne, double filet sur les coupes.

20 000 / 25 000 €

Manuscrit de travail, complet, du roman *Malgré tout*, qui se déroule dans les Ardennes, et qui fit scandale.

Publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} janvier au 15 mars 1870, puis en librairie chez Michel Lévy, le roman a été écrit entre le 27 octobre et la fin décembre 1869 : Sand s'attaque à la correction le 30 décembre ; le 10 janvier 1870, elle annonce à Buloz que le roman est fini.



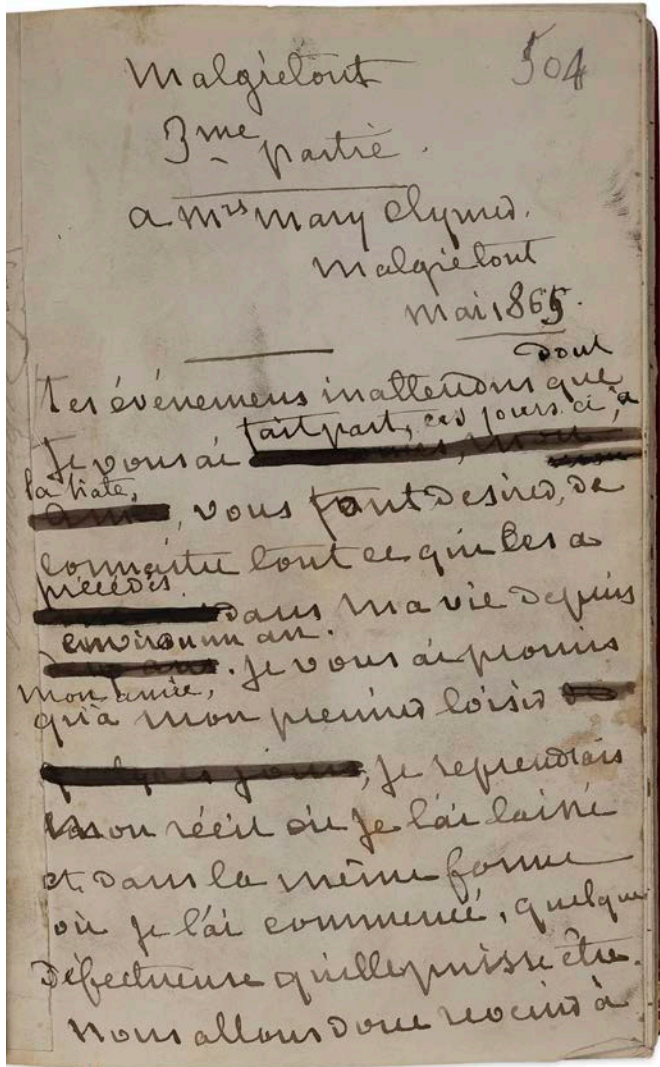
Malgré tout
à mon ami
Edmond Planchet.

Sarah *Engl.*

Nous avons parcouru ensemble
le curieux et charmant pays où
nous cherchions à retrouver les
traces d'Abel et de Miss Owen, mo-
dèles héros de la véritable histoire
que je te dédie. Nous n'avons
trouvé qu'un beau fleuve, des
rochers, des fleurs et des arbres.
Devons-nous croire que Sarah
Owen a précisément voulu
dépayser ses lecteurs en donnant
cette région pour cadre à son
récit ? Il me paraît certain, du
moins, qu'elle l'a vu, car ses
descriptions sont assez fidèles.
J'ai fort peu modifié le style
contenu et l'ordre de la
narrative, opinion logique de
son caractère et de sa situation.

L'écriture a été précédée par deux voyages dans les Ardennes pour découvrir les lieux où Sand va situer son histoire : du 17 au 22 septembre, puis du 28 septembre au 1^{er} octobre, en compagnie d'Edmond Planchet, à qui le roman sera dédié : Verdun, Charleville, Givet, les bords de la Meuse et les « Dames de la Meuse » à Laifour et Revin, les grottes de Han, la vallée du Féron entre Anthée et Hastière, autant de lieux dans lesquels elle situera des épisodes du roman.

Malgré tout est constitué de deux longues lettres où l'héroïne Sarah Owen raconte son histoire à une amie. Retirée dans sa maison de Malgré tout, cette Anglaise protestante vit sagement avec son père, et sa sœur capricieuse Adda, qui a épousé le frivole M. de Rémonville, débauché et couvert de dettes. Après la mort de Rémonville, Sarah va se consacrer à sauvegarder la situation financière de la famille et à élever sa nièce, la petite Sarah. Cette vie sage et tranquille va être bouleversée par l'apparition d'Abel, un violoniste génial et fantasque, et son amour pour Sarah ; tout oppose ces deux êtres, mais Sarah, malgré ses réticences morales, finira par aimer elle aussi Abel. Bien des obstacles viendront contrecarrer cet amour, à commencer par la séduction qu'exerce le musicien jusque sur Adda, et les manœuvres d'une audacieuse aventurière, Carmen d'Ortosa. Les deux amoureux finiront par se retrouver, s'aimer et se marier.



Le roman fit scandale à sa parution, à cause du personnage de Carmen d'Ortosa : l'on voulut reconnaître dans cette intrigante Eugénie de Montijo ; les ressemblances sont frappantes, et l'impératrice s'est sentie visée ; Sand protesta qu'il ne s'agissait là que d'un personnage d'invention. On a pu reconnaître aussi dans le personnage d'Adda le caractère difficile et capricieux de la fille de Sand, Solange, et son mari Clésinger dans le personnage de Rémonville. Le musicien Abel évoque à la fois Chopin et Liszt. On retiendra surtout l'analyse psychologique, les pages sur l'amour de la musique et l'interrogation sur la place de l'artiste dans la société, et l'art admirable de paysagiste de George Sand, dans la description des bords de Meuse où elle a situé son action.

Le manuscrit s'ouvre, comme le livre, sur une longue dédicace, datée « Nohant, décembre 69 », « à mon ami Edmond Plauchut », un des familiers de Nohant, qui a fait découvrir à Sand les lieux où se déroule le roman. « Nous avons parcouru ensemble le curieux et charmant pays où nous cherchions à retrouver les traces d'Abel et de Miss Owen, modestes héros de la véridique histoire que je te dédie. Nous n'avons trouvé qu'un beau fleuve, des rochers, des fleurs et des arbres. Devons-nous croire que Sarah Owen a précisément voulu dépayser ses lecteurs en donnant cette région pour cadre à son récit ? Il me paraît certain du moins qu'elle l'a vue, car ses descriptions sont assez fidèles. J'ai fort peu modifié le style contenu

et terre à terre de la narratrice, expression logique de son caractère et de sa situation »...

Le manuscrit compte quatre parties reliées en 2 volumes. Volume I : dédicace (p. 1-6) ; 1^{ère} partie (p. 7-244) ; 2^{ème} partie (245-503, et en tête un feuillet de titre non paginé) ; Volume II : 3^{ème} partie (504-758) ; 4^{ème} partie (759-979). Le manuscrit a servi pour l'impression, comme l'indiquent les noms et marques de typographes. Chacune des 979 pages compte une vingtaine de lignes environ de la belle écriture ronde et régulière de Sand, à l'encre noire, aux rectos de feuillets de papier vélin. Il est paginé de 1-919 au crayon noir. On relève aussi, au verso de certains feuillets une numérotation au crayon 1-102, correspondant aux cahiers ; à cette époque, Sand écrivait sur des cahiers formés de bifeuillets. On peut retrouver la trace de remaniements par des feuillets refaits insérés dans les cahiers ; ainsi pour le premier feuillet de la 3^e partie, où on notera que la mention liminaire : « à Mrs Mary Clymer. Malgré tout mai 1865 » a disparu dans l'édition. Le manuscrit a été abondamment retravaillé et corrigé ; on compte plus de 2000 corrections, soit plus d'un millier de mots ou groupes de mots biffés, par des biffures larges (effectuées au bâton trempé dans l'encre) avec de nombreuses corrections et additions interlinéaires ; outre les feuillets refaits, on relève aussi des corrections par collette.

Citons le début avec les ratures entre crochets : « Malgré tout [9^{bre}] Février 1864. Ma chère Mary, puisque vous l'exigez, je vous ferai le récit fidèle de l'unique roman de ma vie [de vieille fille]. Cette vie [désormais] aujourd'hui solitaire, exempte hélas ! des doux soins et des chers devoirs de la famille, me laisse assez de tristes loisirs pour que la rédaction de cette [fâcheuse] pénible aventure, vraiment fatale pour moi quoiqu'il vous plaise d'y voir pour votre amie les éléments d'un meilleur avenir »...

Bibliographie : *Malgré tout*, éd. Claude Tricotel, préface de Jean Chalou (Éditions de l'Aurore, 1992).

218

SAND George (1804-1876).

L.A.S. « George Sand », Nohant 15 mai 1873, à Jules SIMON (alors ministre de l'Instruction publique) ; 3 pages in-8 à son chiffre.

400 / 500 €

En faveur de son ami Louis-Eugène Lambert, le peintre des chats.

« Voici bientôt le moment de distribuer les décorations aux peintres exposants de cette année. Je vous supplie de récompenser Eugène Lambert, dont les *deux familles de chats*, sont de vraies merveilles. Vous les aurez vues et jugées. La grâce et l'esprit de ces compositions auront attiré et amusé vos yeux, et puis vous aurez reconnu que c'est de la belle et bonne peinture, du dessin exquis et savant. Eugène Lambert est un des enfants bien doués que j'ai eu l'heureuse chance d'élever en devinant leur vocation. C'est un digne et noble esprit, un bon père de famille à l'heure qu'il est. Je suis si sûre d'appeler votre bienveillance sur un être qui le mérite et dont le jury de peinture tout entier acclamera la nomination [...] Pour moi, je ne vous ai rien demandé. Je n'ai pas voulu vous créer un embarras, et vous avez compris, je l'espère, la confiance et le dévouement de mon silence dans l'affaire de théâtre qui me concerne [l'interdiction de sa pièce *Mademoiselle La Quintinie*]. Mais pour Lambert, c'est bien différent. C'est une occasion de rendre justice sans que rien soit contesté ni blâmé »...

Correspondance, t. XXIII, n° 16655.

SAND Maurice (1823-1889).

MANUSCRIT autographe signé « Maurice Sand », avec corrections autographes de GEORGE SAND, **Mademoiselle de Cérignan**, [vers 1871] ; 524 feuillets in-8 (20,5 x 13 cm), en feuilles, dans une boîte cartonnée noire. (Quelques petites fentes sans manque, et traces de pliures).

4 000 / 5 000 €

Manuscrit complet d'un roman de Maurice Sand, abondamment corrigé par sa mère.

Commencé en septembre 1868 et achevé en mai 1871, le roman historique *Mademoiselle de Cérignan* sera refusé par la *Revue des Deux Mondes*, et publié en 1872 dans le journal *Le Temps*. Il paraîtra en volume en 1874 chez Michel Lévy.

Mademoiselle de Cérignan est la suite de la nouvelle *André Beauvray*, publiée en 1870 avec *Mademoiselle Azote* chez Michel Lévy, et brièvement résumée au début du roman. On y retrouve le héros, Haudouin de Coulange (le titre provisoire du roman était *Le Colonel Haudouin*), devenu colonel, qui est le narrateur. Il s'embarque avec ses hommes à Civita-Vecchia pour participer à la campagne d'Égypte. Il tombe amoureux de la blonde et belle Olympe de Cérignan, qui a embarqué avec son père et son frère Louis. Débarqué à Alexandrie. Haudouin prend part aux combats sous les ordres de Bonaparte contre les mameluks. Il sauve une jeune Mamelouke, la très belle Djémilé, qui devient sa prisonnière, et aux charmes de laquelle il ne tarde pas à succomber, partagé entre son amour pour la blonde Olympe

et le charme exotique de la brune Djémilé. La perte de Djémilé le ramènera vers Olympe. On apprendra que celui qui passait pour son frère n'était autre que Louis XVII, que Carignan père avait fait évader du Temple pour l'emmener en Égypte, d'où il a gagné l'Angleterre pour y disparaître dans l'anonymat. Olympe se résigne à voir régner Bonaparte à sa place.

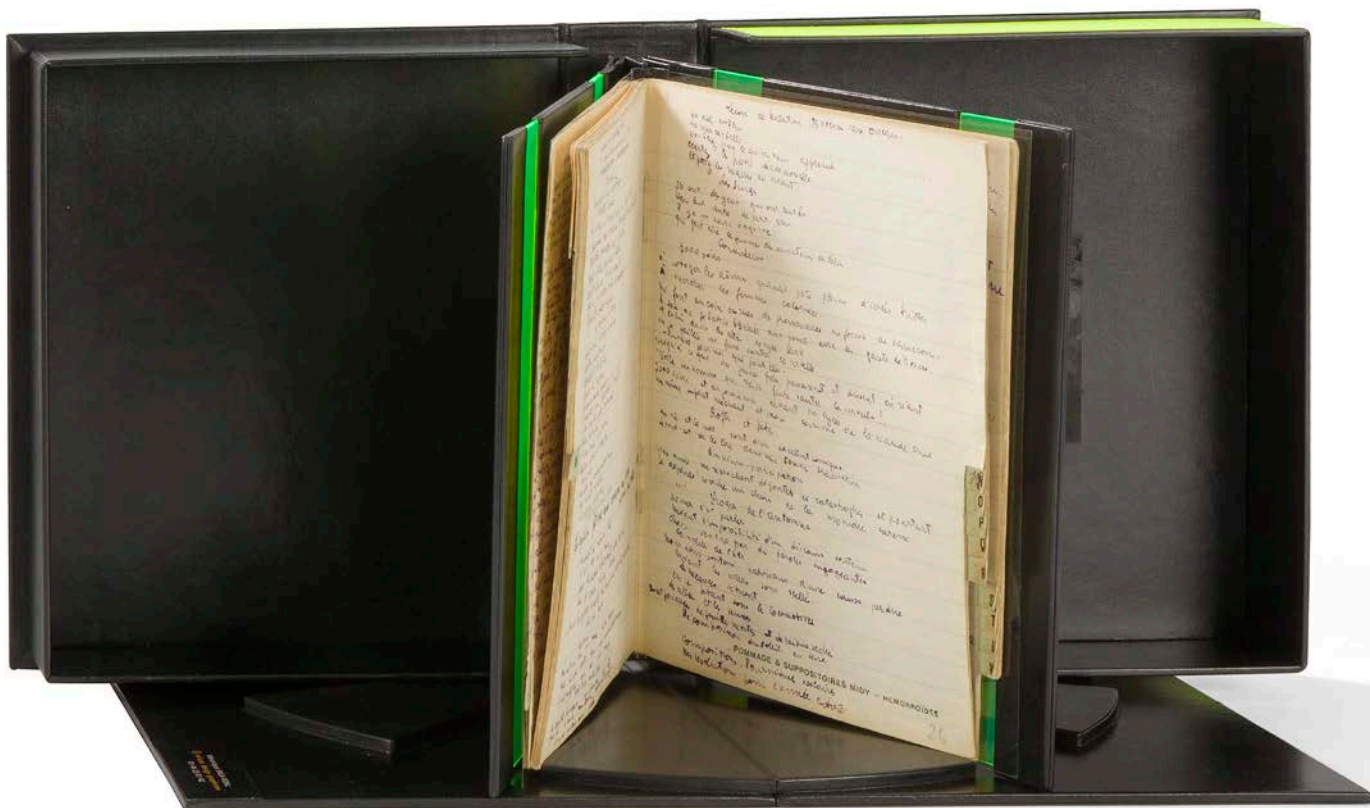
Le manuscrit, à l'encre noire, présente de nombreuses et importantes ratures et corrections interlinéaires, et des traces d'amples remaniements avec collage de nouvelles rédactions (jusqu'à trois ou quatre fragments sur la même page). Il est classé en trois parties, chacune signée. Hormis quelques infimes variantes, le manuscrit est conforme à la version publiée. Seules quelques corrections de George Sand n'ont pas été retenues.

Son agenda montre que George Sand a travaillé sur le roman de son fils avec assiduité du 15 mai au 16 juin 1871, seule ou avec Maurice. 130 pages portent la marque de ses interventions : ratures et corrections, et des phrases entières biffées et refaites.

Touchant témoignage de la confiance et de la complicité entre George Sand et son fils. Premier enfant de George Sand, Maurice restera toute sa vie très proche de sa mère dont il partage la passion pour la littérature, le théâtre et les sciences. Doué pour le dessin, Maurice Sand fréquentera pendant quelques années l'atelier de Delacroix. En 1864, il publie son premier roman *Callirhoé*. Dix ans plus tard, paraît *Mademoiselle de Cérignan*.

Provenance : Aurore Sand (fille de Maurice) ; Christiane Smeets-Sand (vente Christie's Paris, 28 avril 2008, n° 117).





220

SARTRE Jean-Paul (1905-1980).

MANUSCRIT autographe, [**Carnet Midy**, 1924] ; 47 pages in-12 (153 x 115 mm) sur 44 ff. (plus 41 pages blanches) en un carnet à onglets alphabétiques verts, placé sous une reliure veau noir glacé à bandes, plats bifaces dans lesquels sont incrustées deux étroites plaques verticales de verre acrylique jaune fluorescent laissant voir le manuscrit par transparence, dos lisse muet ; le carnet est placé entre deux feuillets neutres transparents et monté sur un onglet de veau glacé noir fixé au dos par une articulation souple de même cuir ; un socle séparateur adapté au volume et recouvert de veau noir glacé est joint, ainsi que le mode d'emploi de ce socle, imprimé sur un feuillet cartonné doublé de même peau ; le tout est placé dans un emboîtement veau noir glacé sur les plats, tranches supérieures et inférieures couvertes de papier jaune fluorescent, titre et nom de l'auteur dorés au film blanc et vert métallisé sur le dos orné de 2 fines baguettes de verre fluorescent (reliure signée de *Véronique Sala-Vidal*, 2005).

12 000 / 15 000 €

Précieux carnet autographe de jeunesse, le célèbre « Carnet Midy » où Sartre à l'âge de 18 ans nota ses pensées, notes de lectures, projets, en les classant par ordre alphabétique.

Jean-Paul Sartre a raconté comment il avait trouvé ce carnet publicitaire dans le métro et y avait noté ses pensées alphabétiquement, y voyant

une illustration du thème de la contingence. Il remplit ce petit carnet de notes au cours du 1^{er} trimestre 1924, alors qu'il est dans sa dix-neuvième année et prépare le concours de l'École normale supérieure. De ce que Sartre a écrit avant cette date, on ne connaît que des textes de fiction, la plupart restés à l'ébauche (un seul conte de cette période fut publié de son vivant, *L'Ange du Morbide*).

Le *Carnet Midy*, ainsi qu'il le nomme lui-même, est le tout premier manuscrit connu dans lequel l'étudiant consigne ses réflexions personnelles et met en place les fondations de sa vie intellectuelle future.

Il s'agit d'un carnet publicitaire pour la marque pharmaceutique Midy, portant au bas de chaque belle page la mention imprimée *Pommade & suppositoires Midy - Hémorroïdes*, et en haut de chaque page de gauche *Piperazine Midy - Anti-urique type*. Il est écrit aux encres de couleur violette, noire et bleue, avec quelques passages au crayon. Le carnet a été folioté au crayon (1, 4-46), les premiers feuillets ayant été perdus au cours de la rédaction puisque les dernières pages (lettres W à Z) ont été repliées afin d'être utilisées pour la lettre A ; la lettre B manque entièrement. Ces feuillets manquaient, de même que la couverture, lorsque le carnet fut donné par Sartre à Michel Sicard, qui en a assuré l'édition dans les *Écrits de jeunesse* de Sartre en 1990.

Les entrées de ce mini-dictionnaire, qui vont de « Ame » à « Visage », font alterner des notions et thèmes de réflexion divers et de nombreux noms d'auteurs dont Sartre donne des commentaires ou des citations. Parmi les entrées thématiques, citons : Amour, Art, Aéroplane, Cinéma, Facile, Hirondelles, Histoires, Homme, Infini, Intelligence, Lune, Minutie, .../...

.../...

Morale, Montaigne, Mouvement, Musique, Nature, Orgueil, Onanisme, Professeur, Perroquet, Passé, Rembrandt, Réformes, Pluie, Paysage, Sublime, Surhomme, Tension, Sentiments, Vieillard, Volonté, etc.

À côté d'ébauches d'œuvres de jeunesse (« Sujet de nouvelle : suite de Jésus la chouette », « Roman - Petits sujets de roman », ou des considérations sur le cinéma qu'il allait utiliser la même année dans une dissertation sur ce sujet, on trouve des thèmes fondamentaux qui seront développés plus tard, par exemple « Images » et « Liberté ». Sous l'entrée « Art », la phrase péremptoire : « Le secret est de dominer son art » ressort à l'encre violette sur la 1^{ère} page de façon frappante.

L'esprit caustique de l'étudiant se manifeste à la rubrique « Professeur », dont il relève la banalité des appréciations, ou sous l'intitulé « Termes agaçants » (« Collation d'inoctaire, Boycotter, La capiteuse blonde etc. »)

Certaines entrées recouvrent des considérations personnelles. Il est alors passionnant de voir le jeune homme se livrer à une introspection encore presque gidienne, qui annonce son grand œuvre autobiographique, *Les Mots* : « Moi - J'ai cherché mon moi ; je l'ai vu se manifester dans les rapports avec mes amis, avec la nature, avec les femmes que j'ai aimées. J'ai trouvé en moi une âme collective, une âme du groupe, une âme de la terre, une âme des livres. Mais mon moi proprement dit, hors des hommes et des choses, mon vrai moi, inconditionné, je ne l'ai pas trouvé. »

Cultivant la forme du fragment, de l'aphorisme, le khâgneux émaille ses pages de citations sans toujours citer sa source ni même recourir aux guillemets, comme pour s'approprier ses vastes lectures : Cicéron, Pascal, Poe, Malherbe, Nietzsche, Louise Labé, Jules Lemaitre et Brunetière, Goethe, Montaigne, Racine, Rabelais, Shakespeare, Salluste, Shelley, Schiller, Mallarmé... Parmi les plus contemporains, on relève les noms d'Emmanuel Berl et de Paul Morand (dont il cite son roman *Lewis et Irène* qui venait de paraître, et son *Ode à Marcel Proust*).

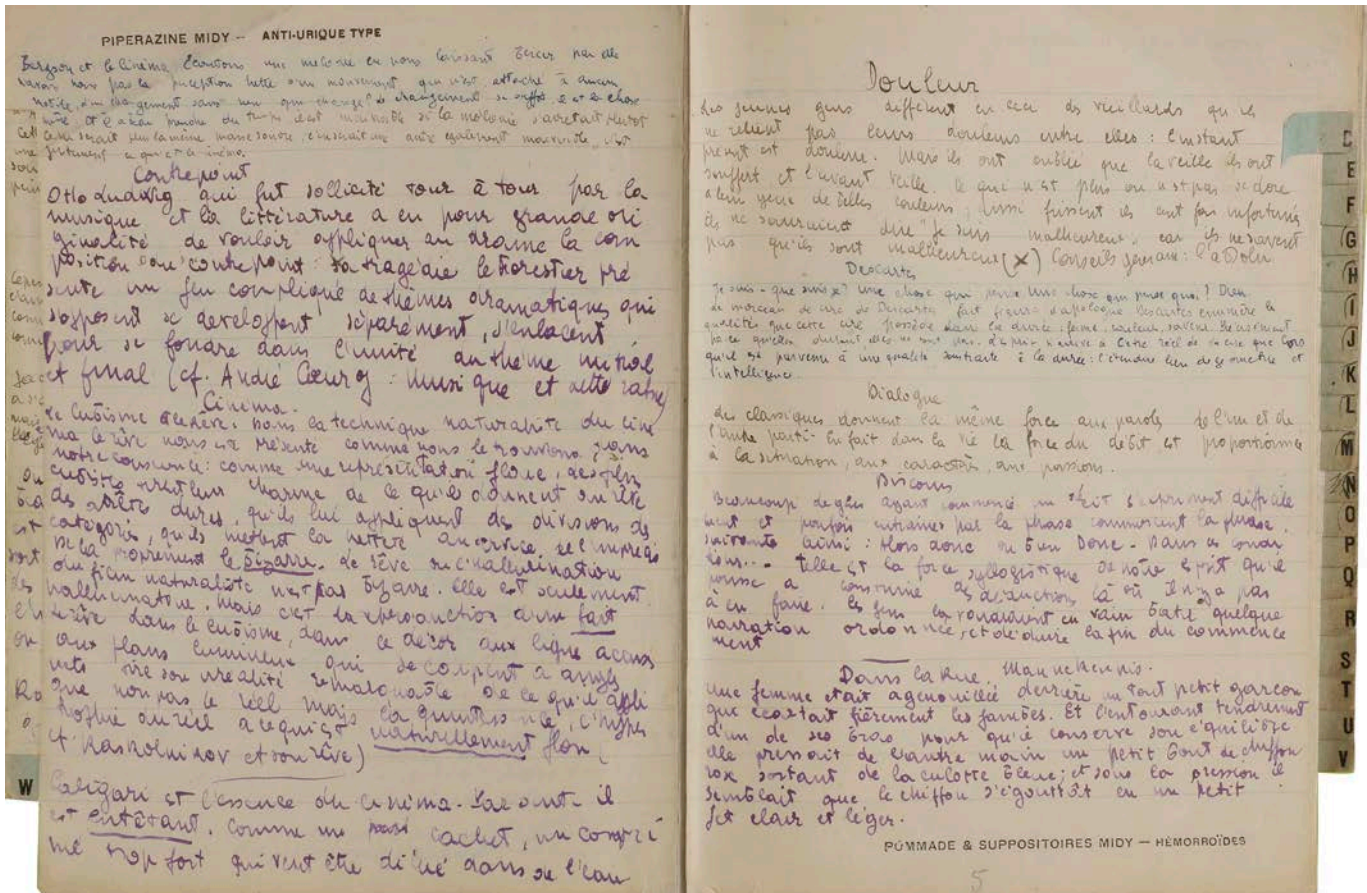
Il puise dans ce vivier d'idées pour échafauder ses propres théories, qui arguent du futur romancier et philosophe : « Il suffisait à Goethe de faire un roman avec une de ses passions pour s'en délivrer aussitôt » ; « Je n'aime pas seulement Marcel Proust comme un grand auteur, je l'aime encore comme un tonique, un excitant. Il insère en moi sa méthode, l'ayant lu je pense tout le jour comme lui »...

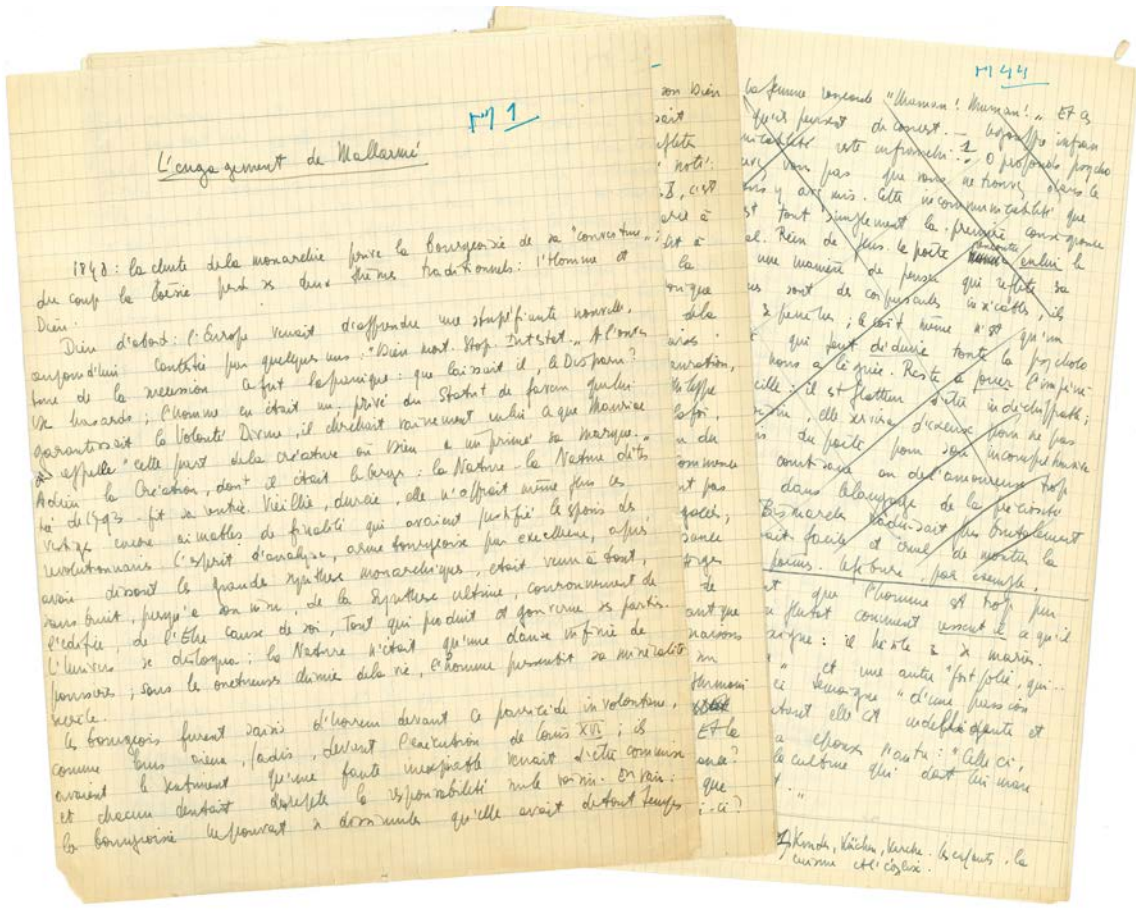
Sartre a avoué s'être souvenu de ce carnet en créant dans *La Nausée* le personnage de l'Autodidacte qui entend acquérir une culture complète en suivant l'ordre alphabétique pour lire tous les volumes de la bibliothèque de Bouville.

Cet extraordinaire abécédaire autographe, qui nous plonge dans les commencements de la pensée sartrienne, est agréablement présenté dans une reliure originale signée de Véronique Sala-Vidal.

Provenance : donné par Jean-Paul Sartre à Michel Sicard.

Écrits de jeunesse (Gallimard, 1990, p. 437-497).





SARTRE Jean-Paul (1905-1980).

MANUSCRIT autographe, **L'Engagement de Mallarmé**, [vers 1952] ; 140 pages (numérotées par Simone de Beauvoir 1 à 136, avec 4 pages bis : 77, 90, 91 et 109), sur papier quadrillé in-4 (27 x 21 cm ; légères fentes à quelques bords).

10 000 / 12 000€

Important essai sur Mallarmé.

Selon Contat et Rybalka, Sartre a écrit, vers 1948-1949, près de cinq cents pages sur Stéphane MALLARMÉ, dont il ne subsiste que quelques fragments. En 1952, il rédigea, à la demande de Raymond Queneau, qui dirigeait la collection *Les Écrivains célèbres* chez Mazenod, une étude sur Mallarmé, publiée en 1953 dans le tome III de cette collection, texte repris ensuite en 1966 comme Préface aux *Poésies* de Mallarmé dans la collection « Poésie » de Gallimard. Le présent essai *L'Engagement de Mallarmé*, rédigé au début des années 1950, a été retrouvé en 1977

chez Simone de Beauvoir, et publié pour la première fois dans la revue *Obliques* (n°18-19) en 1979, puis chez Gallimard, dans la collection « Arcades », en 1986, sous le titre *Mallarmé. La lucidité et sa face d'ombre*.

En 1960, Sartre confiait à Madeleine Chapsal sa « sympathie » pour Mallarmé et Genet, « l'un et l'autre engagés consciemment [...] Mallarmé devait être très différent de l'image qu'on a donnée de lui. C'est notre plus grand poète. Un passionné, un furieux. Et maître de lui jusqu'à pouvoir se tuer par un simple mouvement de la glotte !... Son engagement me paraît aussi total que possible : social autant que poétique ».

Le manuscrit est écrit à l'encre noire ou bleu noir au recto de feuillets de papier quadrillé (la page 107 est écrite au verso d'un texte biffé). Quelques feuillets sont incomplètement remplis. Paginé à l'encre bleue par Simone de Beauvoir, il présente quelques ratures et corrections, ainsi que de nombreux passages biffés, parfois importants. Il est resté inachevé. Simone de Beauvoir a porté dans le texte de Sartre quelques petites corrections et annotations ;

Citons le début :

« 1848 : la chute de la monarchie prive la bourgeoisie de sa "couverture" ; du coup la Poésie perd ses deux thèmes traditionnels : l'Homme et Dieu. Dieu d'abord : l'Europe venait d'apprendre une stupéfiante nouvelle, aujourd'hui contestée par quelques-uns : "Dieu mort. Stop. Intestat". À l'ouverture de la succession ce fut la panique : que laissait-il, le Disparu ? Des hasards ; l'homme en était un ; privé du statut de faveur que lui garantissait la Volonté Divine, il cherchait vainement celui que Mauriac appelle "cette part de la créature où Dieu a imprimé sa marque" »...

Cette mort de Dieu bouleverse la littérature (Sartre cite Baudelaire et Flaubert, notamment), et, par elle, la vision de l'être et du langage, « par l'opposition du Néant et de l'Être » (p. 18)... « En ce singulier moment de l'histoire littéraire, l'Artiste ne croit plus à l'art parce qu'il ne peut l'asseoir sur la garantie divine ; mais comme cette caution fait défaut à tout l'univers, c'est à l'Art seul qu'il donne sa foi » (p. 35)... « Avec Mallarmé naît un homme nouveau, réflexif et critique, tragique, dont

la ligne de vie est un déclin. Ce personnage, dont *l'être-pour-l'échec* ne diffère pas essentiellement de *l'être-pour-mourir* heideggerien, se projette et se rassemble, se dépasse et se totalise dans le drame fulgurant de l'incarnation et de la chute, il s'annule et s'exalte en même temps, bref il se fait *exister* par la conscience qu'il prend de son impossibilité. Mort et ressuscité, Mallarmé nous tend la clé de pierreries de sa dernière cassette spirituelle »... (p. 133). Et le manuscrit s'achève ainsi : « Le premier mouvement de Mallarmé a été le recul du dégoût et la condamnation universelle de toutes les formes de la vie. Mais, en relisant *Hérodiade*, il s'aperçoit tout à coup que la négation universelle équivaut à l'absence de négation. Nier est un acte. Et tout acte doit s'insérer dans le temps et s'exercer sur un contenu particulier. La négation de *tout* ne peut passer pour une activité destructrice : elle est la simple représentation de la notion négative en général ». Suit un long passage biffé : « Tandis que l'Héritier, réfugié en haut de la spirale "n'osait bouger", le fonctionnaire, intact, continuait à vivre, à vaquer à ses occupations ; Mallarmé, exerçant un métier de politesse, continuait à refléter aux "bourgeois" leurs principes moraux, leurs conceptions de la vie et du monde. Il a fort bien compris cette contradiction : plus tard il appellera Hérodiade "la jeune intellectuelle" et, revenant sur sa jeunesse, il expliquera que sa tête, "de jeunes ivres" s'opiniâtrait "à suivre en quelques bonbs hagards son pur regard là-haut où la froidure éternelle n'endure que vous le surpassez tous, ô glaciers". Il s'agit de périr ou de convertir en *travail* le "songe froid de mépris" où il s'est immobilisé. Il ne s'agit plus de déplorer en silence l'inanité de la parole mais de la *proférer* pour la replonger dans son inanité. Bref Mallarmé ne renonce point à la Négation. Simplement il convertit la Notion négative en négation effective et concrète »... (p. 138).

Provenance : Simone de Beauvoir ; Michel Sicard.

222

SARTRE Jean-Paul (1905-1980).

MANUSCRIT autographe, **Le séquestré de Venise**, [vers 1961] ; titre et 963 (mal chiffrés 1-964) in-4 (27 x 21 cm ; bords effrangés et petites déchirures à quelques feuillets).

12 000 / 15 000 €

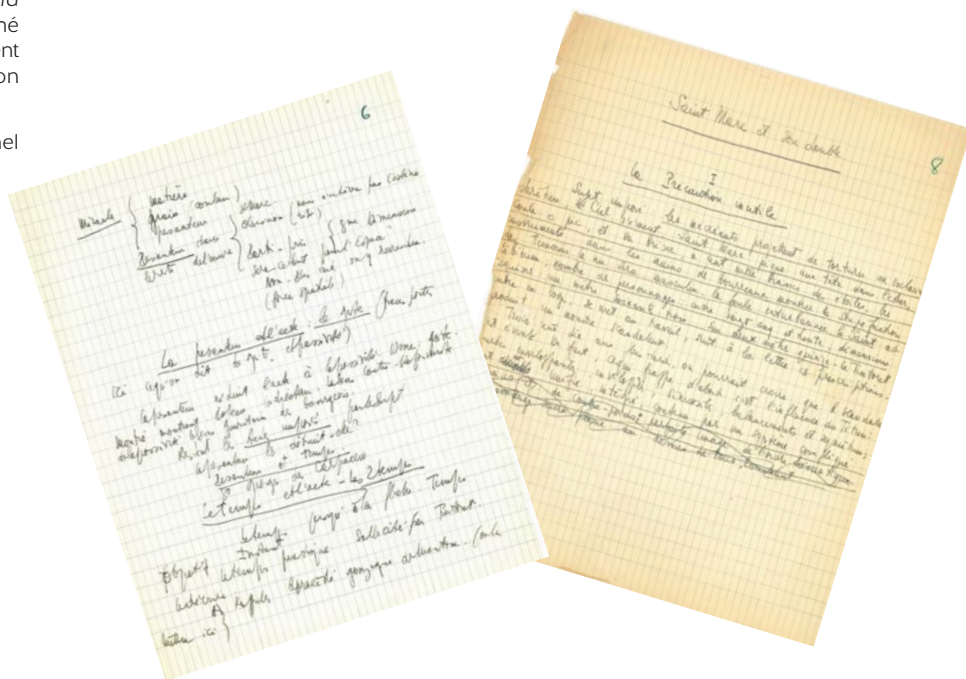
Important manuscrit autographe sur le Tintoret.

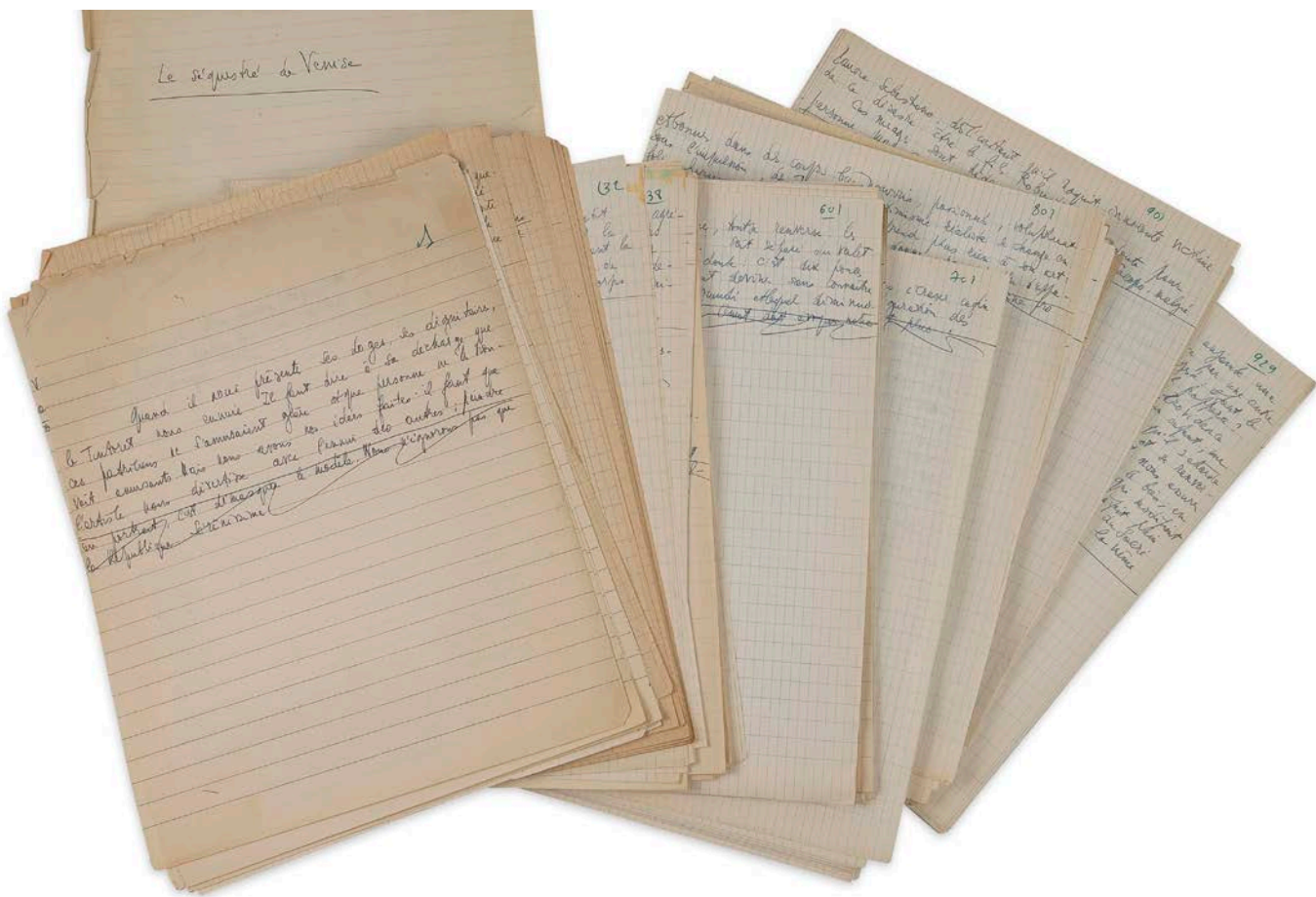
Ce manuscrit correspond à la seconde version de l'ouvrage que Sartre voulait consacrer au peintre vénitien, et resté inachevé. Il en a publié un premier chapitre, sous le titre *Le Séquestré de Venise*, en novembre 1957 dans *Les Temps modernes*, présenté comme un « fragment d'une étude sur le Tintoret, à paraître chez Gallimard », recueilli en 1964 dans *Situations, IV* (nouvelle édition en 2018 dans *Situations, V*) ; puis un autre fragment, *Saint Georges et le dragon*, dans *L'Arc* en 1966, recueilli en 1972 dans *Situations, IX*. D'autres fragments paraîtront posthument, notamment par les soins de Michel Sicard, dont *Saint Marc et son double* du présent manuscrit, dans la revue *Obliques* en 1981.

Après la première version de 1957, Sartre entreprit une seconde version de son texte sur Tintoret, à Antibes en 1961, selon Simone de Beauvoir : « Sartre se réfugiait dans le travail, avec tant de frénésie qu'il ne le contrôlait plus : il écrivait une seconde version de son *Tintoret* sans avoir pris le temps de relire la première ».

C'est à cette version de 1961 que correspond le présent manuscrit, rédigé à l'encre noire ou bleu noir au recto de feuillets de papier ligné ou quadrillé. Il a été paginé à l'encre verte par Simone de Beauvoir, avec des erreurs (les ff. 767- 768 et 946 n'existent pas, sans manque de texte ; et il y a deux ff. bis : 754 et 848). Les feuillets sont inégalement remplis, parfois réduits à quelques lignes ; sous le texte qu'il considère comme satisfaisant, Sartre tire un long trait horizontal et raye le texte ébauché qui suit, puis passe à une autre page. On peut suivre ici de près le processus d'élaboration de la réflexion et de l'écriture.

Après le Tintoret existentiel et politique de 1957, Sartre étudie ici davantage sa peinture. Après le titre *Le Séquestré de Venise* inscrit au centre du feuillet liminaire, les quatre premiers feuillets présentent un texte fragmentaire, resté inédit : « Quand il nous présente ses doges, ses dignitaires, le Tintoret nous ennuie. Il faut dire à sa décharge que ces patriciens ne s'amusaient guère et que personne ne les trouvait amusants. Mais nous avons nos idées faites : il faut que l'artiste nous divertisse avec l'ennui des autres ; peindre [un portrait, c'est démasquer le modèle. Nous n'ignorons pas que la République Sérénissime] // vieille chair, l'ambiguïté d'un sourire trop serré, une insaisissable amertume, de lancer quelquefois une œillade à la postérité, [en un mot, de songer] // Quant à l'humour, il en est parfaitement dépourvu. Il a peint son doge avec un certain degré de conscience professionnelle qu'on a fixé d'avance en débattant du prix : voici [le bonnet, le manteau pourpre, la rangée d'hermine] ». .../...





.../...

Le f. 5 est intitulé *Introduction* : « On ira de la substance et de sa texture, de son grain (couleur) à son essence (pesanteur) celle-ci nous montrera la dissolution des actes en gestes. Elle se dissoudra à son tour dans le temps objectif et nous passerons de l'instantané des hommes (gestes) aux durées complexes des choses (absorption du temps pratique par l'objet) lesquelles durées nous entraînent jusqu'aux force infinies de l'espace. Donc grain → Pesanteur → geste → arrêté du mvmt humain par le temps → éclosion des durées spatiales → espace, c'est-à-dire extériorité. Les forces sont extérieures à l'homme. Expansion de la pesanteur. Un homme dans un champ de gravitation. L'espace comme pure tension d'extériorité engendre du coup la matière et la reprend la dissout en lumière. Dernier pas : lumière. »

Sur les ff. 6 et 7, Sartre a tracé un plan d'ensemble de son ouvrage, où il « met en place les différents tableaux qu'il compte étudier : d'abord le *Saint Marc délivrant un esclave*, puis le *Saint Georges terrassant le dragon* (et sa comparaison avec l'œuvre de Carpaccio), puis la *Crucifixion*. À ce parcours correspondent des thèmes : le miracle, la pesanteur, le geste, le temps, l'espace (extériorité), la lumière » (M. Sicard). Vient alors le texte intitulé *Saint Marc et don double*, avec le sous-titre « I. La précaution inutile ». Le début montre le ton très personnel de Sartre dans cet écrit sur l'art : « Sujet imposé : les mécréants projettent de torturer un esclave chrétien, le Ciel s'émeut. Saint Marc pique une tête dans l'éther, coule à pic, et va briser, à cent mille brasses des étoiles, les instruments

dans les mains des bourreaux ; montrer la stupéfaction des témoins. Le nu sera masculin, la foule enturbannée, le Saint ad libitum ; nombre des personnages : entre vingt cinq et trente, dimensions requises : un mètre soixante trois sur deux mètres quinze. Le Tintoret entre en loge, se met au travail, suit à la lettre ces prescriptions, produit un monstre scandaleux »...

Bibliographie : Michel Sicard, « Approches du Tintoret », 2005, (en ligne) : <http://michel-sicard.fr/textes/sartre/approches-tintoret-2005.pdf>

Provenance : Michel Sicard.

Exposition : Sartre (BnF, 2005, n° 183).

223

SATIE Erik (1866-1925).

BRAQUE Georges (1882-1963).

Léger comme un œuf (Paris, Louis Broder, 1957) ; in-12 carré (16,5 x 13,5 cm), en feuilles, 26 pp., sous couverture imprimée, chemise et étui cartonné d'édition.

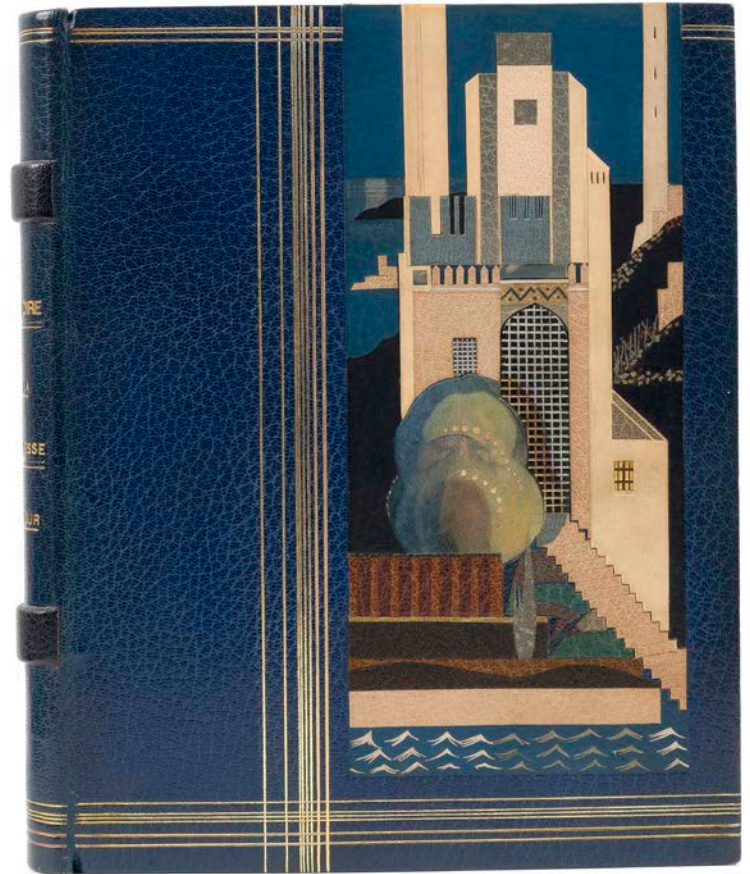
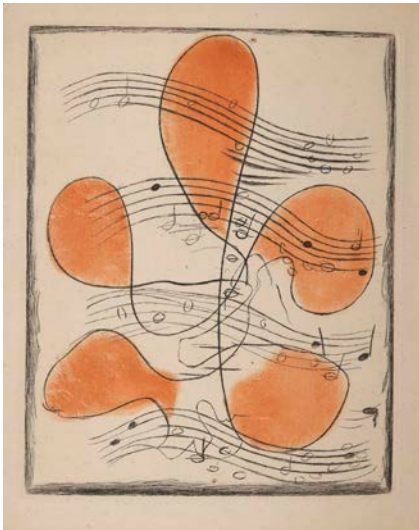
1 000 / 1 200 €

Édition originale de ce recueil orné en frontispice d'une **eau-forte originale en couleurs** de Georges BRAQUE. Premier volume de la célèbre collection de Louis Broder, *Miroir du Poète*.

Tiré à 120 exemplaires sur Japon ancien, l'un des trois exemplaires d'exposition (n° 1) signé à la mine de plomb par Braque au colophon.

Exemplaire enrichi de trois états supplémentaires du frontispice : un en noir (sur vélin de Rives), une décomposition de la couleur (sur vélin de Rives), et un définitif (sur Japon).

Dos de l'étui légèrement passé.



224

SCHMIED François-Louis (1873-1941).

MARDRUS Joseph-Charles (1868-1949).

Histoire de la princesse Boudour. Conte des mille et une nuits (Paris, [F.-L. Schmied], 1926) ; in-4, maroquin bleu, dos à 2 larges nerfs plats, composition mosaïquée, filetée et avec rehauts de peinture sur le plat sup., décor de filets dorés courant sur les plats, le dos et l'encadrement intérieur, doublures et gardes de soie bleue brochée de motifs floraux dorés, tranches dorées, couvertures conservées chemise et étui (*Creuzevault*). (Quelques frottements à l'étui).

40 000 / 50 000 €

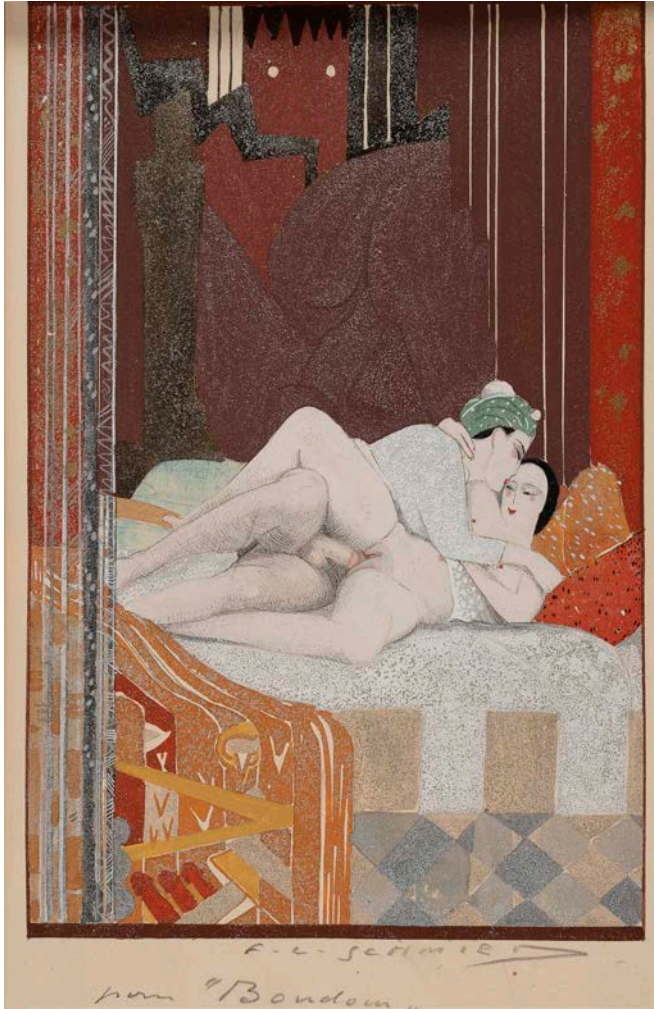
Édition originale de la plus grande rareté, tirée à seulement 20 exemplaires numérotés sur japon.

Splendide illustration en couleurs de François-Louis Schmied : environ 50 bois dont 18 de très grande taille, dans le texte, tous gravés par ses soins et rehaussés de couleurs à la main dans les ateliers de laquage de Jean DUNAND ; près de 300 lettrines et bouts de lignes à la main dans le texte, dans des harmonies de couleurs variant selon les pages, avec rehauts d'or ou de blanc, traçant des motifs géométriques ou érotiques.

Exemplaire enrichi d'une **magnifique aquarelle érotique originale**, signée « F.L. Schmied », avec la mention autographe « pour Boudour » (18,4 x 120 cm), avec rehauts d'or et d'argent, sous cache de papier japon. Elle représente les deux amants du livre, Boudour et Kamaralzaman.

« La Princesse Boudour est regardée par ceux qui savent voir, comme le livre capital de ce premier quart de siècle. Par sa graphie et sa technique générale, elle est une exception préméditée dans le faire de son auteur. Pour la réaliser, il s'est véritablement amusé, cette fois – en tant que lecteur enthousiaste des *Mille nuits et une nuit* – à commenter graphiquement le texte qu'il connaît si bien et dont il est comme imbibé [...]. Il nous a [...]

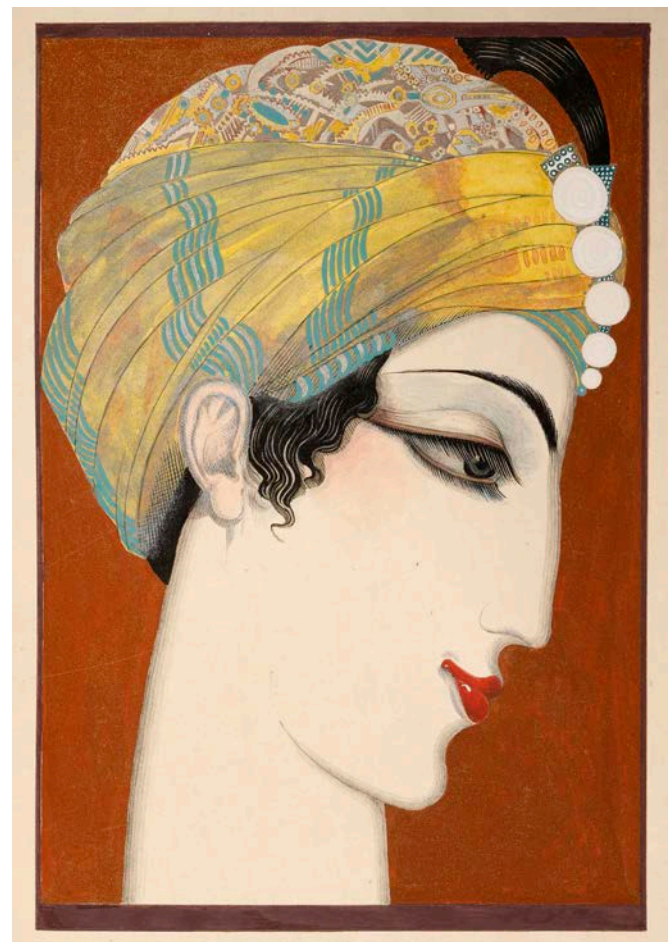
.../...



cette œuvre boudourienne, multiple, voluptueuse, spirituelle, et d'une telle essence d'authentique Orient qu'elle nous fait vraiment respirer tous les parfums de l'Arabie. » (Préface du catalogue de l'exposition Schmied à la galerie Arnold Seligmann Rey & Co, New York, mars 1927, pp. 34-37).

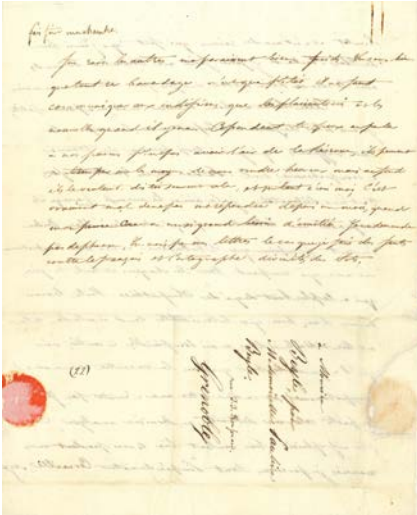
Superbe reliure de Creuzevault représentant le palais de l'île d'Ébène : le riche décor ornant le premier plat, qui mêle des éléments mosaïqués, appliqués, filetés au palladium, teintés ou poudrés d'or, transpose ainsi un détail de l'illustration de Schmied (feuillet 81 du volume).

Référence : F.L. Schmied, *le texte en sa splendeur*, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, 2001, n° 26.



.../...

octroyé le délectable cadeau de trois cent quatre-vingt-dix vignettes et en couleur, et toutes différentes, et qui se rapportent au texte [...]. Et cette munificence schmiedienne n'est-elle pas, en définitive, l'exaltation de notre modernité, et en conformité avec nos goûts, du faire des imagiers incomparables de l'Orient ? [...]. Avec quel attendrissement, avec quelle passion sourde et contenue, qui n'appartient qu'à lui, il a rendu, au moyen des fragiles outils du graveur et du coloriste, la grâce masculine des adolescents, et la tendre chair de banane des radieuses jouvencelles ! [...] Je pense que s'il fallait absolument appliquer une épithète au sourire des adolescentes schmiediennes, et même à celui des adolescents, rien ne leur conviendrait mieux que le mot ambigu... Une atmosphère de pures délices enveloppe



225

STENDHAL (1783-1842).

L.A., [fin septembre-début octobre 1804], à sa sœur Pauline BEYLE à Grenoble ; 5 pages et demie in-4, adresse.

3 000 / 3 500 €

Très belle lettre nostalgique des moments heureux passés avec sa sœur dans la maison familiale de Claix.

« Réponds-moi donc bien vite une grande lettre de détails sur Claix, sur ta position, sur ce que vous y faites. Quand ces choses n'auraient pas dans tous les temps beaucoup de prix pour moi, elles en auraient infiniment dans ce moment que rassasié des plaisirs de la Ville je ne soupire qu'après la Campagne. J'y serais avec toi, comme tu sais, si j'avais cru pouvoir en revenir quand il me plairait. Voilà comment la liberté, suite de l'équité, augmenterait le bonheur, mais souvent on a le bon cœur de vouloir le bonheur des autres sans avoir la bonne tête nécessaire pour en assurer les moyens. Tu vois que je pense tout haut avec toi, et que je saisis quand l'occasion s'en présente le moment de te dire en deux mots ce que de graves auteurs ont dit au milieu de deux volumes de pédanterie, mais retiens bien une fois pour toute que c'est là le plus mauvais ton que l'on puisse avoir dans une lettre, qui doit toujours être gracieuse, coulante et gaie. Quand tu écriras à d'autres qu'à moi mets toujours ces règles en pratique, et souviens-toi qu'il faut toujours chercher à ne pas déplaire avant que d'essayer de plaire. Autrement c'est vouloir courir avant que de savoir marcher et tu sais ce qu'il arrive alors.

Je disais donc que je me fais une image charmante de Claix et que j'aurai bien du plaisir de m'y trouver avec toi au printemps, mais ce plaisir sera encore gâté par l'idée qu'on le fera durer trop longtemps. Les médecins me conseillent tous d'aller à la campagne, de tâcher de m'y amuser et d'y monter à cheval surtout. Ils m'ont déclaré nettement ce matin que l'habitude de réfléchir m'avait jetté dans une indolence naturelle qui serait très funeste avec mes obstructions, en un mot que si je n'avais pas recours à la Cavalerie je tomberais dans la Bradipepsie, de la Bradipepsie dans la Catalepsie, de la Catalepsie dans la Russie, et de la Russie dans la privation de la vie. Je crois cela très vrai de manière qu'il faut que je m'arrange pour avoir un cheval à Grenoble car cet état d'obstruction finirait par me rendre habituellement malheureux, et il est de trop bonne heure à 22 ans. Mais avoir un cheval voilà le diable, car comment y faire consentir mon père, à ce luxe effroyable, il y a un moyen qui est juste, c'est que je l'achète de mon argent, c'est-à-dire de celui qu'il a promis. Il faut donc que je tâche de bien consolider cette promesse de 100 ^l par an. Alors en arrivant à Grenoble j'achète un briquet de 25 L. et je le fais trotter jusqu'à ce qu'il m'ait ôté *mon mal* ou que je l'ai tué. Ainsi tu vois qu'il a un grand intérêt à ce que je guérisse, Chef-d'œuvre d'adresse dit Beaumarchais »...

Il est sérieusement malade « depuis 15 jours, depuis 3 j'ai pris en si grand dégoût non pas toutes les choses de la vie, mais toutes les choses comestibles de la vie que je prends le triste Ipécacuana mêlé d'émétique après-demain. [...] Cette maladie qui est un embarras intestinal, et qui ne me gêne que par l'embarras de ma bourse, n'est rien au fond, mais elle me rend toujours incapable de bonheur 7 à 8 jours et de pareilles semaines finissent par composer une vie. Je suis donc fermement résolu à me guérir. Ce matin les savantissimi Doctores m'avaient tellement persuadé que sans le sacre [de Napoléon] je serais allé vous voir tout de suite, mais il serait nigaud de quitter Paris en ce moment »... Il n'ira que dans cinq mois...

« Cette lettre est bien sérieuse mais, ma pauvre petite, je suis si las de faire de l'esprit avec le corps et le cœur souffrant que je suis trop heureux de trouver a comprehensive soul. Pardon de ces 3 mots anglais, c'est

une distraction, je les aime beaucoup parce qu'ils renferment une belle chose, presque intraduisible. Driden [Dryden] s'en sert pour exprimer que Shakespeare a une âme compréhensive, une âme qui comprend tous les chagrins et toutes les joies, qui a le plus haut degré de simpathie. Voilà le vrai baume d'un hom. que la sensibilité rend malade, cela est bien ridicule à dire, mais bien pénible à sentir, voir qu'il n'y a de bonheur que dans la rencontre d'une âme compréhensive, et se dire cette âme n'existe pas. Je lis les poètes cela me distrait. En dernière analyse, c'est le plus vif plaisir. Hier voulant lire 4 vers pendant mes nausées je parcourus tout *Pompée* de notre Corneille et je fus ravi. Les autres me paraissent bien froids. Tu sens bien que tout ce bavardage n'est que pour toi, il ne faut communiquer aux indifférens que les plaisanteries et les nouvelles, quand il y en a »...

Correspondance générale, t. I, p. 210-213.

STENDHAL (1783-1842).

L.A., B[runswick], 30 avril 1807, à sa sœur Pauline BEYLE à Grenoble ; 7 pages et demie in-4, adresse avec cachet de cire rouge à l'aigle impériale et marque postale de la Grande Armée.

4 000 / 5 000 €

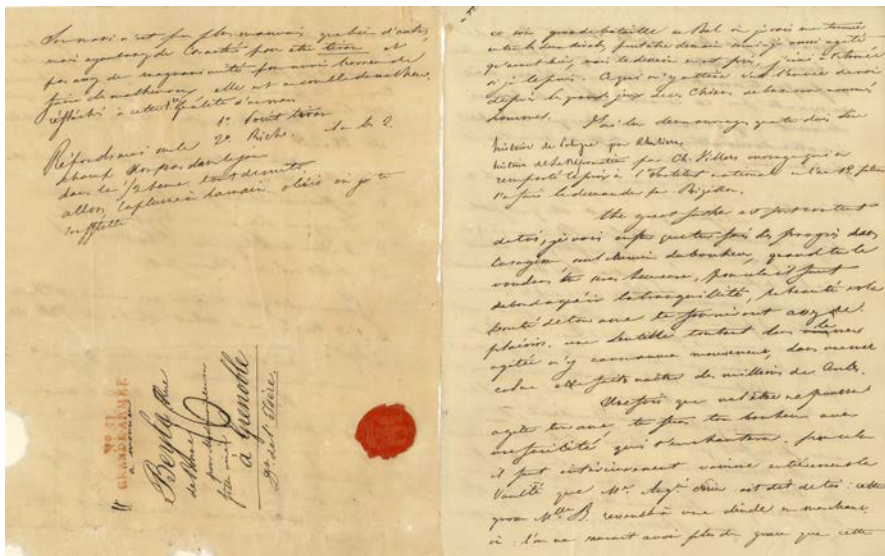
Longue et magnifique lettre à sa sœur, sur la recherche du bonheur, et racontant ses amours avec Minette (Wilhelmine von Griesheim).

« Je m'étais promis de t'écrire le 15 de ce mois pour te peindre les tempêtes qui malgré la sagesse que je cherche à m'imposer ont agité mon âme ce mois-ci. Je ne l'ai pas fait le nom de 30 est comme le chant du coq qui me réveille. Mais, comme dans les monarchies du moyen âge, les troubles n'ont servi qu'à affermir l'autorité du despote, et le despote est ici la science du bonheur. [...] Il faut se faire un bonheur solitaire indépendant des autres, une fois que l'on est sûr dans le monde que vous pouvez être heureux sans lui, la coquetterie naturelle au genre humain les met à vos pieds. Accoutume ton corps à obéir à ta cervelle et tu seras toute étonnée de trouver le bonheur. C'est le Roc où était ce palais d'Armide, horrible d'en bas, délicieux dès qu'on était parvenu aux plateaux supérieurs.

L'honneur se battant avec l'Amour et l'Intérêt d'ambition m'ont mis sept ou huit fois au comble de l'agitation malheureuse, et du bonheur ardent pendant ce mois d'avril. Le 5 mars l'honneur m'a brouillé avec M^{al} [Martial DARU] le 5 avril, réconcilié. J'ai dû partir pour Thorn, j'ai vaincu l'amour avec des peines infinies et puisqu'il faut le dire en pleurant; j'étais si agité à 7 heures du soir au moment où j'allais décider de mon départ que je courrais les rues de Brunswick comme un fou, je passais devant les fenêtres d'une petite fille pour laquelle j'ai du goût, je me sentais déchiré, cependant l'honneur fut le plus fort, j'allai dire à M[artial] que je voulais partir, lui ne le voulait pas, il comptait sur l'amour pour me retenir, il me dit tout ce qu'il fallait pour me faire rester.

Je reste, je crois être heureux, je ne sais pourquoi Minette se met à me tenir la dragée haute, la politique, la vanité, la pique m'ordonnent de ne plus m'occuper d'elle. Dans un bal célèbre je fais la cour à une autre, étonnement, malheur, désappointement de Minette. Cette autre offre à ma retraite une Victoire aisée.

Je fais une manœuvre superbe pour me rapprocher de Mina ».



Il aborde à la promenade un homme pour se faire inviter chez lui à une soirée ; mais Minette n'avait pas voulu y venir ; il y trouve sa rivale Mlle de T[reuensfels] dont il obtient un rendez-vous... « Enfin hier je me suis réconcilié avec Minette. [...] Hier Minette m'a serré la main pas davantage, tu te moqueras de moi, mais après la vie que je mène depuis six ans, c'est pour cela que j'ai été si agité ce mois-ci. [...] Au milieu de tant d'agitations causées par de si petits moyens la sagesse grondant sans cesse, se fortifiant par le malheur qui suivait heureusement pas à pas toutes les fautes, et sortant victorieuse enfin en tuant l'amour. Je n'ai plus que du goût pour Minette, pour cette blonde et charmante Minette, cette âme du Nord, telle que je n'en ai jamais vue en France ni en Italie, la preuve en est que je vais tâcher d'aller à Falkenstein », au Q.G. de l'armée...

« Une âme forte qui parviendrait à faire tout ce que la raison lui dicterait serait maîtresse de tout ce qui l'environne. J'en ai eu l'expérience frappante depuis 2 mois. Ajoute au peu que je t'ai dit de mon agitation 8 ou 10 voyages de 15 ou 20 lieues et 10 heures de travail expédié en 2. Et ce qui est bien pénible, mais bien bon pour fortifier l'âme pas de confident, toujours seul.

Ce soir grande bataille au bal où je vais me trouver entre les deux rivales, peut-être demain serai-je aussi agité qu'avant-hier, mais le dessein en est pris, j'irai à l'Armée si je le puis. Ce qui m'y attire c'est l'envie de voir de près les grands jeux de ces chiens de basse-cour nommés hommes ».

Il a lu l'*Histoire de Pologne* de Rulhière, et l'*Histoire de la Réformation* par Charles de Villers, qu'il demande à Pauline de lire.

« The great father est fort content de toi, je vois enfin que tu fais des progrès dans la sagesse, seul chemin du bonheur, quand tu le voudras tu seras heureuse, pour cela il faut d'abord acquérir la tranquillité, la beauté et la bonté de ton âme te fourniront assez de plaisirs. Une lentille tombant dans la mer agitée n'y cause aucun mouvement, dans une mer calme elle fait naître des millions de cercles. Une fois que nul être ne pourra agiter ton âme, tu feras ton bonheur avec une facilité qui t'enchantera. Pour cela il faut intérieurement vaincre entièrement la vanité »... Quant à son mariage, elle doit être « raisonnable. Vois un mari comme une Chose et non pas comme un être. Il faut un cheval à un dragon pour vivre et un mari à une jeune fille ». Et il passe en revue les différents partis...

Il fait enfin la liste des quatre livres qu'elle doit lire, dont Volney et Chamfort.

Correspondance générale, t. I, p. 592 (n° 270).

STENDHAL (1783-1842).

L.A.S. « Lecœur S^s L^t », B[runswick] 10 juillet [1807], à sa sœur Pauline BEYLE à Grenoble ; 3 pages in-4, adresse avec marque postale N° 51 Grande-Armée (déchirure par bris de cachet sans toucher le texte, petite fente réparée).

2 000 / 2 500 €

Lettre à sa sœur, signée d'un pseudonyme fantaisiste, deux jours après la paix de Tilsitt.

[Henri Beyle est alors adjoint aux commissaires des guerres de la Grande Armée, en poste à Brunswick.]

« Il est probable, ma chère amie, que la paix va se faire. A cette grande époque que deviendrai-je ? Resterai-je en Allemagne avec les troupes qui y resteront probablement en subsistance, rentrerai-je en France; enfin serai-je employé à l'expédition des Grandes Indes ? On oublie les gens qui vont si loin, sans cela je ne haïrais pas un voyage de long cours. De toutes mes passions mortes celle de voir des choses nouvelles est la seule qui reste.

Je suis très bien à B[runswick] et je m'y ennuye souvent. Je ne m'ennuierais certainement pas en faisant la guerre en Turquie. Tout cela sont des peut-être. M^r D[aru] me laissera dans un coin, pour paraître docile il faudra y rester ».

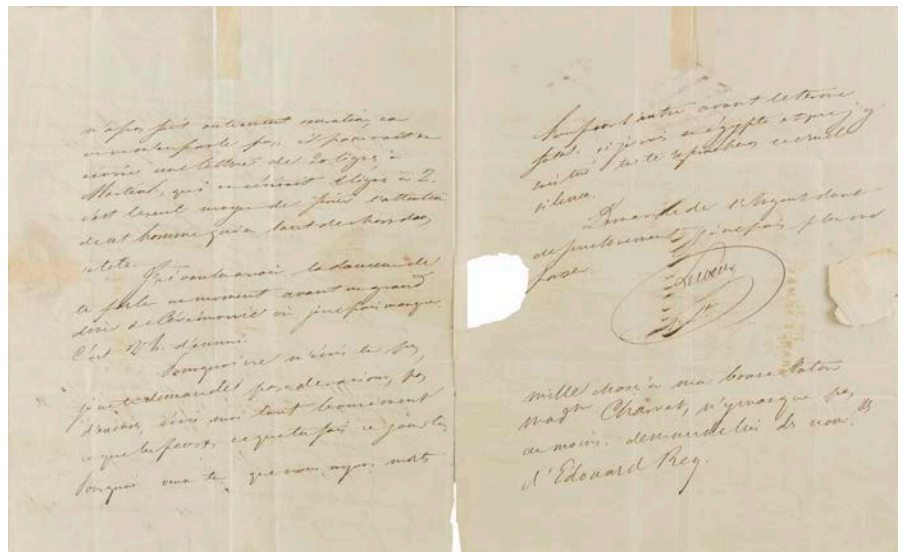
Il aimerait que « mon grand papa » fasse une petite lettre pour Martial [Daru] « qui en écrirait 2 lignes à Z. C'est le seul moyen de fixer l'attention de cet homme qui a tant de choses dans sa tête. J'ai voulu avoir la douceur de te parler un moment avant un grand dîner de cérémonie où je ne puis manquer. C'est 2 h.d'ennui.

Pourquoi ne m'écris-tu pas, je ne te demande pas de raisons, pas d'excuses, écris moi tout bonnement ce que tu penses, ce que tu fais ce jour là. Pourquoi veux-tu que nous soyons morts l'un pour l'autre avant le terme fatal. Si je vais en Égypte et que j'y sois tué tu te reprocheras ce cruel silence.

Demande de l'argent dont définitivement je ne puis plus me passer ».

Il ajoute sur le feuillet d'adresse : « Rien de nouveau p^r la paix. Le roi de Suède recommence la [guer]re le 19 J^{et} ».

Correspondance générale, t. I, p. 606 (n° 279).



STENDHAL Henri Beyle dit
(1783-1842).

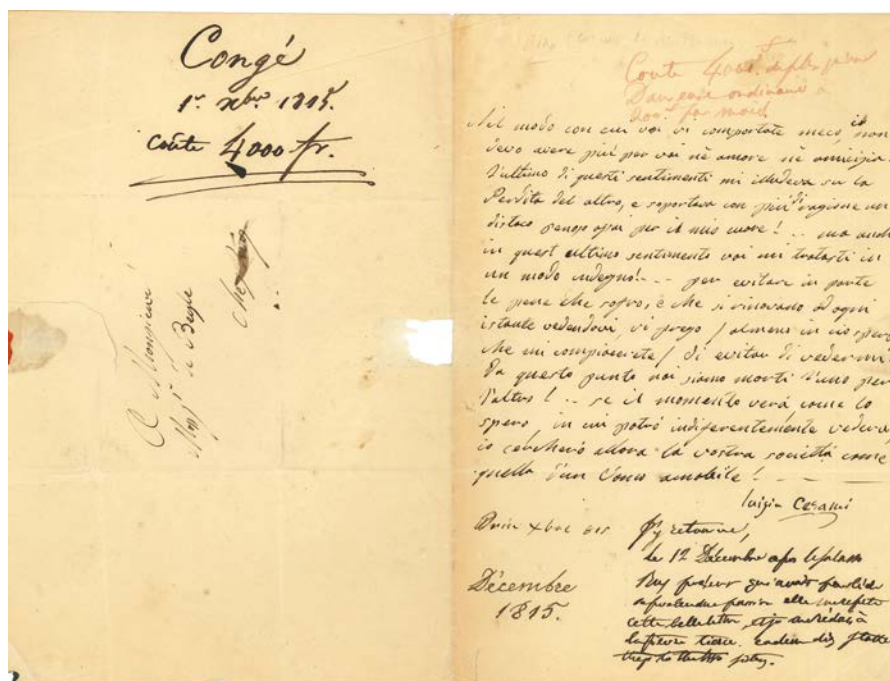
NOTES autographes sur 2 L.A.S. d'Angela PIETRAGRUA à lui adressées, décembre 1815 ; 1 page in-8 chaque, la 1^{ère} avec adresse ; les lettres en italien.

2 000 / 2 500 €

Lettres de rupture, amèrement annotées par Stendhal, les deux seuls documents connus gardant la trace de la première et une des plus grandes passions de Stendhal pour Angela Pietragrua, point final d'un amour de quinze ans.

[C'est lors de son premier séjour en Italie que Stendhal, alors âgé de 17 ans fit la connaissance d'Angela Pietragrua (qu'il appelle le plus souvent la comtesse Simonetta), et en tomba éperdument amoureux. Mariée à un modeste employé des poids et mesures, elle menait une vie galante bien remplie et compta, dit-on, le peintre Gros au nombre de ses amants. Ce n'est qu'en 1813, « après onze ans non pas de fidélité mais d'une sorte de constance », que Stendhal retrouva cette beauté peu farouche, et commença avec elle une liaison orageuse, à laquelle ces deux lettres mettent un terme définitif.]

[1^{er} décembre 1815]. Lettre signée « Luigia Cerami » [pour « Cher ami »], adressée à « Monsieur de Beyle chez lui ». Traduction : « Vous vous conduisez avec moi de telle façon que je ne dois plus avoir pour vous ni amour ni amitié. Le dernier de ces sentiments m'illusionnait sur la perte de l'autre, et je supportai avec plus de raison une séparation très pénible pour mon cœur ! Mais même en



n'éprouvant que ce dernier sentiment vous m'avez traitée d'une façon indigne !... Pour éviter en partie les peines que je souffre, et qui se renouvellent à chaque instant en vous voyant, je vous prie (au moins en cela j'espère que vous voudrez me faire plaisir) d'éviter de me voir. À partir de ce moment, nous sommes morts l'un pour l'autre !... Si, comme je l'espère, il vient un temps où je pourrai vous voir avec indifférence, je rechercherai alors votre société comme celle d'un homme aimable »... En haut de la lettre, Stendhal a écrit à l'encre rouge ce commentaire cynique : « Coûte 4000 F. de plus qu'une danseuse ordinaire à 200 F. par mois » ; et en bas : « J'y retourne, le 12 décembre après le salasso, Rey présent qui avait parlé de sa prétendue passion, elle me répète cette belle lettre et je me réduis à la fièvre tierce. Eadem dies I take up the p. to the two sisters » ; et sur le feuillet d'adresse : « Congé 1^{er} X^{bre} 1815. Coûte 4000 F. »

28 décembre 1815. Lettre signée « Gina » ; traduction : « Je ne crois pas que vous ayez

des raisons de mal parler de moi comme l'on veut me le faire croire et je vous crois assez honnête pour n'être pas capable de le faire sans raison. Quant à prêter foi à ces racontars, je mets en œuvre le conseil que vous me donnâtes dans votre dernière lettre : ne manquez pas de me prêter de mauvais propos. Vérifier avant de croire [en français dans le texte]. On est toujours irrité quand on est abandonné sans raison ! Ceci est mon cas et non le vôtre ! Vous m'avez quittée et c'est à moi d'en souffrir tous les maux. Ne soyez pas injuste envers moi !... Je ne le mérite pas ». En haut de la lettre, Stendhal a noté : « 28 Décembre et la menace de la police » ; et en bas, il marque le point final à cette relation amoureuse qui l'agita pendant quinze ans : « Le 22 Décembre je crois, en présence du Comte Bolognini, de Folciule &c. elle m'a dit qu'elle me dénoncerait à la Police. Depuis ce propos canaille je ne l'ai pas revue. 9 mars 1816 ».

Correspondance générale, t. II, n^{os} 1039-1040.

STENDHAL (1783-1842).

MANUSCRIT en partie autographe, **Des Périls de la Langue Italienne ou Mémoire à un Ami incertain dans ses idées sur la Langue**, 1818 ; titre et 87 feuillets (dont 7 blancs) in-fol. (35 x 22,5 environ) écrits au recto (avec des notes au verso de 9 feuillets) ; relié en un volume in-fol. demi-chagrin brun (rel. usagée, dos et coiffes frottés), non rogné (qqq petites taches, petites réparations au f. de titre et au f. 1).

25 000 / 30 000 €

Important manuscrit sur la langue italienne, annoté et commenté par Silvio PELLICO.

En 1818, Stendhal était à Milan, se sentait devenir *Milanese*, et voulut prendre part à la grande querelle du romantisme italien par deux pamphlets qu'il publierait en italien : l'un sur le romantisme, l'autre sur la question du langage qui agita tous les intellectuels de l'Italie. Le problème était de savoir si la langue devait rester dominée par le toscan et figée dans le vocabulaire traditionnel surveillé par l'Académie de la Crusca et son *Dictionnaire* qui n'avait pas été revu depuis 1738. Les « romantiques », et en particulier les Milanais, réclamaient une réforme de la langue, modernisée et enrichie par les dialectes. Stendhal prend parti pour cette réforme, en proposant la création d'une commission formée de représentants des diverses régions d'Italie. Il fera traduire son manuscrit par son ami Giuseppe Vismara (le manuscrit de la traduction est à la bibliothèque de Grenoble, ainsi que des fragments du brouillon), mais il renoncera à sa publication, malgré les avis favorables qui avaient été donnés par les lecteurs de ce manuscrit, notamment Silvio PELLICO.

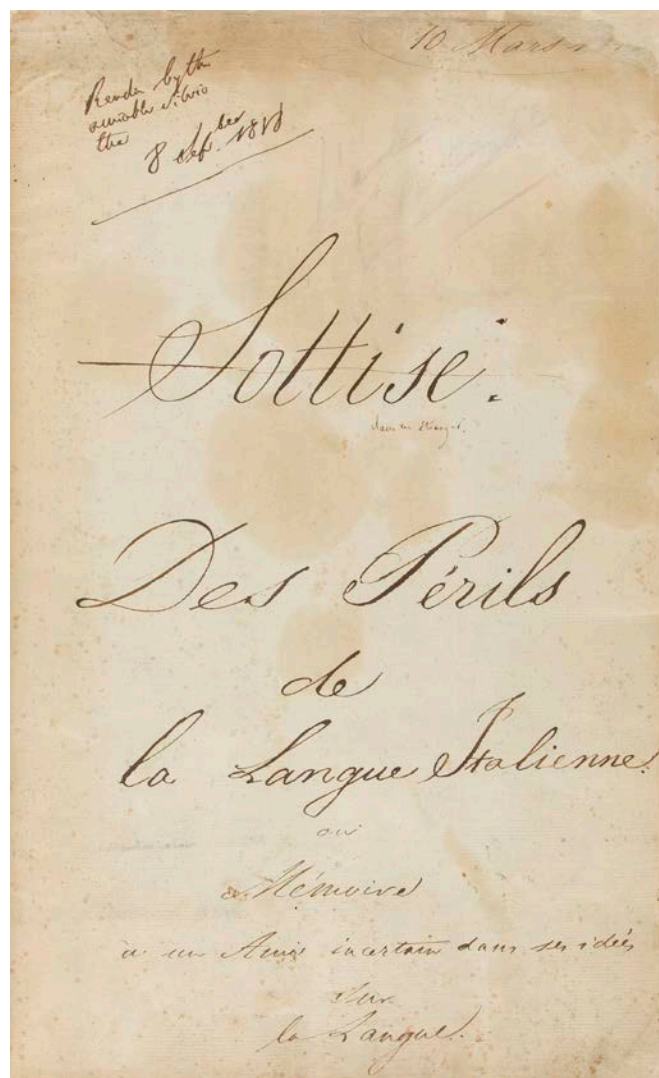
Le manuscrit, commencé par Stendhal, puis dicté ou mis au net par un copiste d'après des notes, est **complété, corrigé et abondamment annoté par Stendhal**.

La page de titre est ainsi rédigée, en grosses lettres anglaises :

[Sottise biffé]
Des Périls
de
la Langue Italienne
ou
Mémoire
à un Ami incertain dans ses idées
sur
la Langue.

Stendhal a rayé *Sottise*, et noté au-dessous : « dans un étranger ». En haut à droite, on lit la date : « 10 Mars [1818] » ; à gauche, Stendhal a noté : « Rendu by the amiable Silvio the 8 Sep^{ber} 1818 » (il s'agit de Silvio PELLICO).

Le texte est divisé en 8 « journées » (*Giornata prima* à *Giornata sesta*, puis deux non numérotées). Quelques passages à compléter sont laissés en blanc.



La première page – *Giornata prima* – est entièrement de la main de Stendhal, qui a noté dans le coin supérieur gauche : « Made fin de février 1818 and Mars 1818 ». Il a ajouté au-dessus du titre (« des Périls & ») une épigraphe tirée de Dante. Stendhal expose d'emblée le problème : « Une Langue est une convention. Il faut que plusieurs Millions d'hommes conviennent d'exprimer leurs idées non seulement par les mêmes mots, mais encore par les mêmes *tournures*. Or c'est ce qui n'arrive point en Italie ». On pourrait penser qu'un grand poète comme Vincenzo Monti, alors qu'il écrit sur sa langue, « va consacrer les Arrêts de l'Usage, ce despote éternel et toujours agissant des Langues ». Mais l'usage n'existe pas en italien où l'on ne cherche pas « à constater d'une façon claire, la manière dont *nous parlons*, mais la manière dont *on parla* »... Au verso de la page 2, Stendhal note : « Il y a de la *Sottise* et de la *Presomption* à un étranger de vouloir combattre les idées d'un homme sur sa propre langue. Ma la prego di badar bene che queste idee non sono mie, sono scelte in varj grandi filosofi che Lei forse non conosce. 1^{er} Mars 1818 ». .../...

.../...

En tête de la *Giornata seconda*, Stendhal a porté au crayon la date « 27^e 1818 ». Il continue à retracer l'histoire de la Péninsule en même temps que l'histoire de la langue, en reconnaissant la suprématie de Florence au XII^e siècle, mais en montrant que « Milan en l'année 1400 était parvenue au même degré de civilisation où Florence était arrivée dès l'an 1300 ».

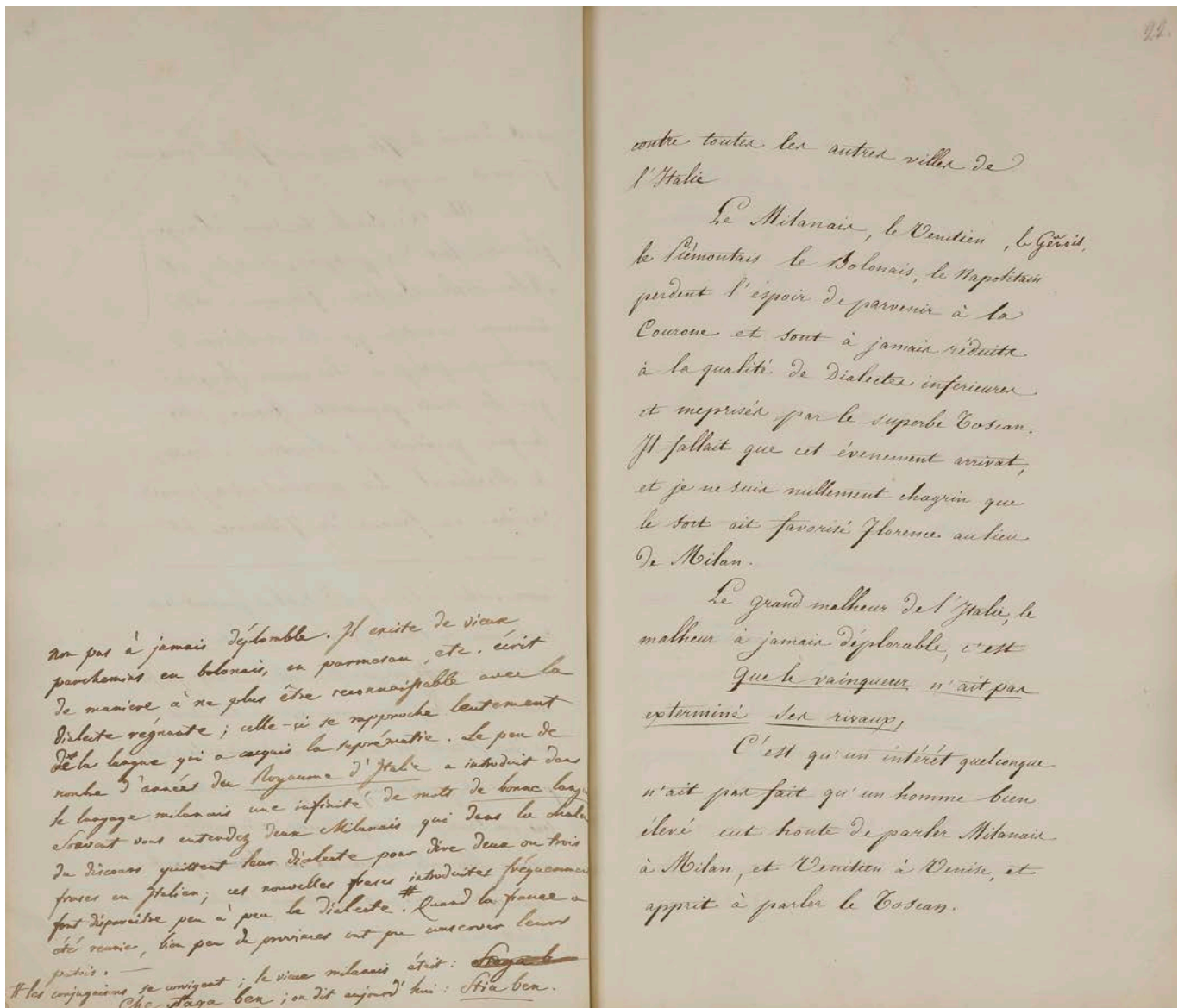
La *Giornata terza* dénonce le despotisme linguistique imposé par la Toscane, et exercé par la Crusca.

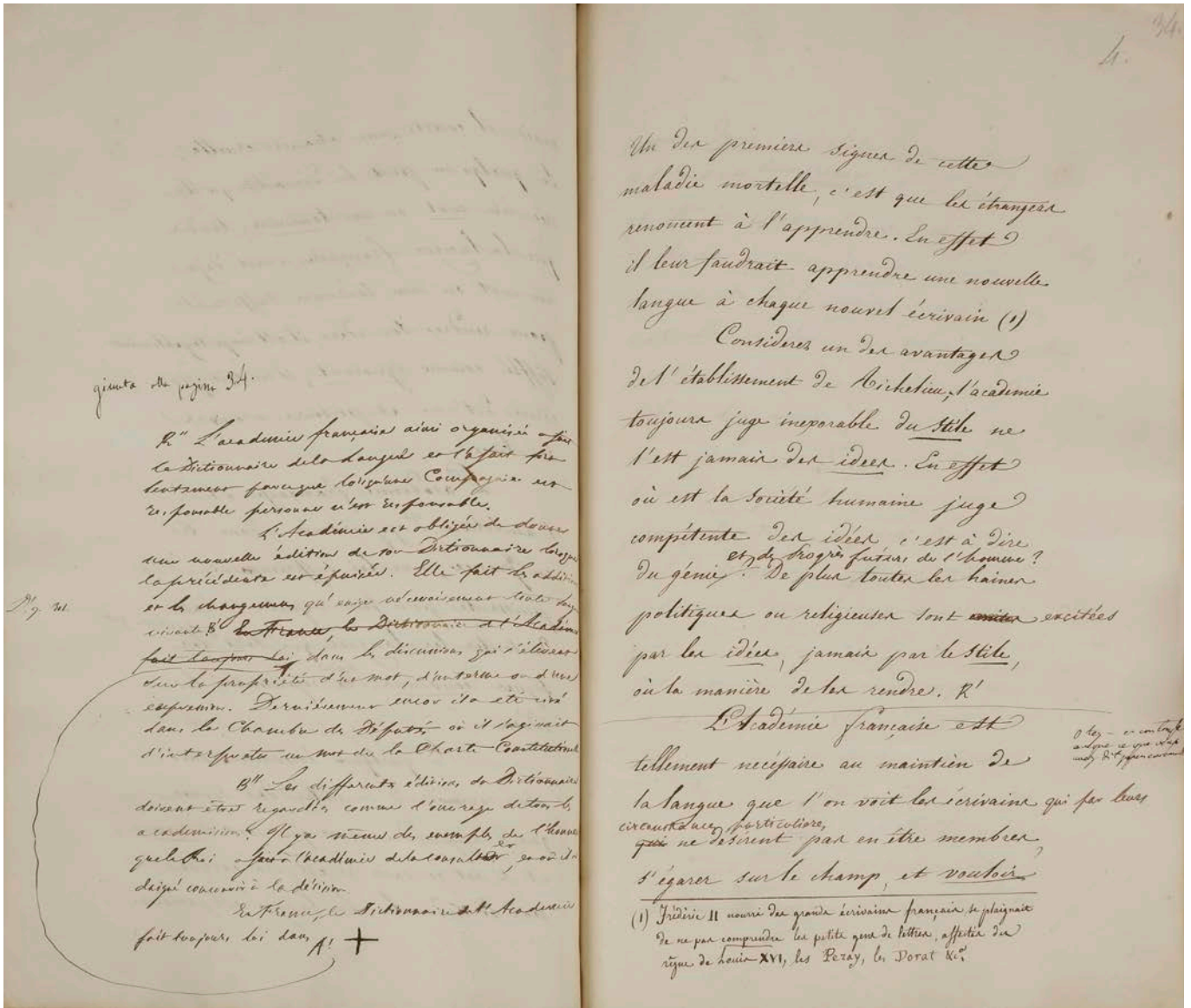
Dans la *Giornata quarta*, Stendhal prend en exemple l'histoire de la langue et de la littérature françaises, et le rôle joué par l'Académie française, qui prend en compte les innovations des grands auteurs. Une importante addition autographe (21 lignes) est relative au *Dictionnaire de l'Académie* qui « fait les additions et les changements qu'exige nécessairement toute langue vivante »... Parlant des auteurs démodés, Stendhal ajoute à Guez de Balzac « Voiture et tous les gens à affectation ». Un peu plus loin, il ajoute une phrase qui résume tout

le débat : « Tels sont les changements qui arrivent chaque jour dans toutes les langues vivantes, quelques uns d'utiles, peu de nécessaires, et la plus grande partie par inconstance ».

La *Giornata quinta* est intitulée : « Dangers de la langue Italienne ». Stendhal prend la plume (22 lignes) pour montrer, à l'occasion de pièces de théâtre récemment montées à Milan, comment les langues s'enrichissent, et comment la langue noble oblige à employer des « comparaisons triviales en usage au 13^e siècle »... Expliquant que ce ne sont pas les savants qui font la langue, mais le peuple, Stendhal ajoute : « Or ce qui fait la civilisation d'un pays ce ne sont pas un homme de génie ou deux, ce sont les millions d'hommes médiocres instruits d'une manière raisonnable ».

La *Giornata sesta* est intitulée : « Remèdes ». À la fin de cette *Giornata* (p. 59), peut-être laissée inachevée (quelques feuillets blancs suivent), Stendhal note au crayon : « ici la suite des Remèdes la Proposition des 9 Commissaires » ; il fait le compte des pages à payer au copiste et ajoute : « Corrigé le 7 marzo Sabato ».





La *Giornata* suivante est intitulée : « Dei Rimedi », et commence en italien. De nombreuses corrections et additions accablent les pédants « adoreurs » des Toscans, soulignent la lourdeur de la langue et « l'impossibilité d'un style rapide et supprimant toutes les idées intermédiaires ». Insistant sur la nécessité d'établir une bonne grammaire italienne, Stendhal ajoute : « C'est un des moyens les plus lents mais les plus sûrs de faire que l'habitant de Milan n'apèle plus le Bergamasque, un Forastè ».

La dernière *Giornata* définit la composition, le rôle et le fonctionnement de la commission de neuf membres nommés par chaque gouvernement qui se réunirait à Bologne pour mettre au point grammaire et dictionnaire. Il ajoute que ce projet « met d'accord tous les amour-propres ». En fin, il porte la date : « 12 Mars 1818 », et en marge : « corrigé le 12 mars ».

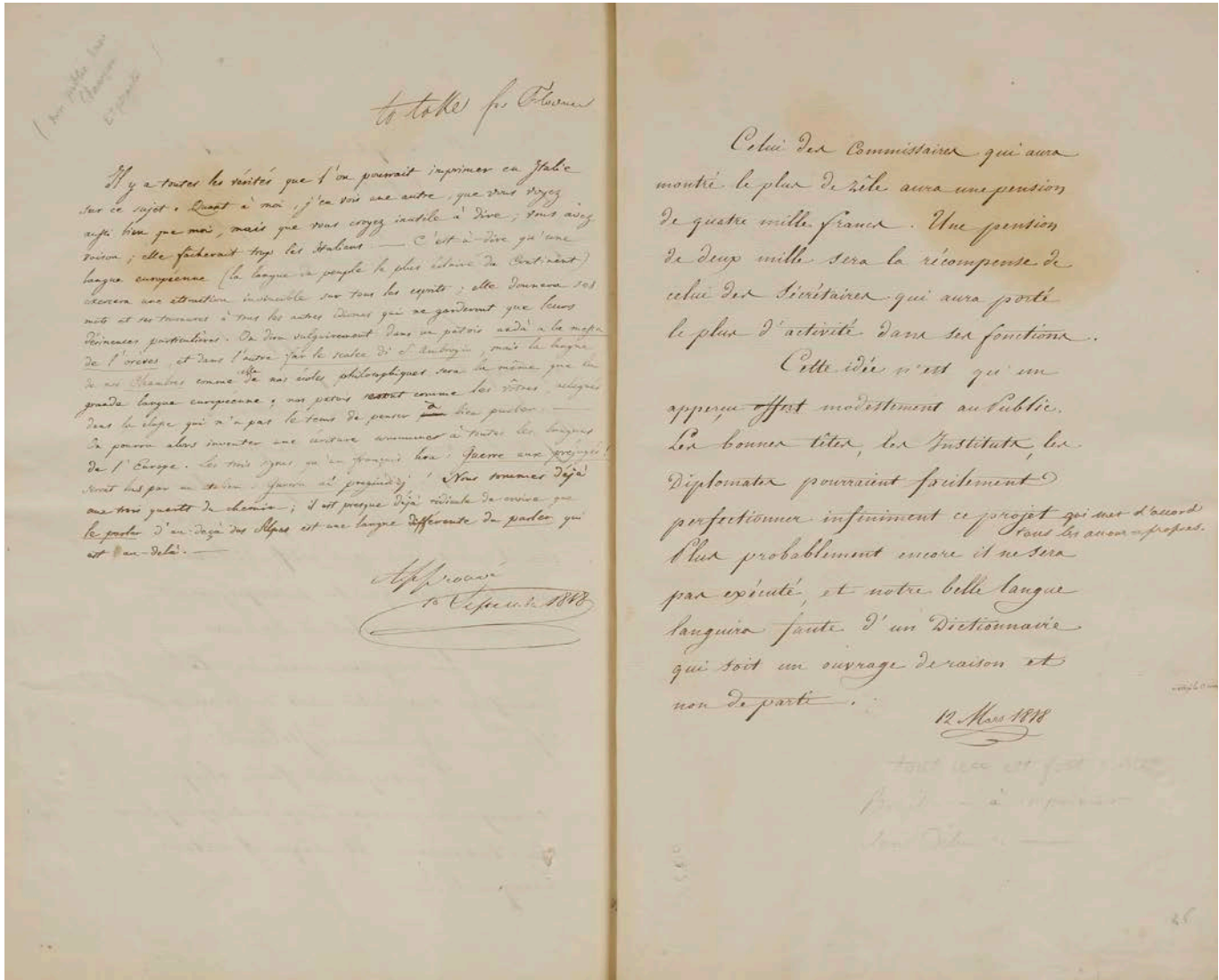
Outre les additions que nous avons signalées, les **additions, corrections et annotations** de Stendhal sont nombreuses, dans le texte ou en marge ; ce sont des modifications, la suppression d'une idée qu'il veut garder « pour la fin », une référence à chercher et à

Un des premiers signes de cette maladie mortelle, c'est que les étrangers renouent à l'apprendre. En effet il leur faudrait apprendre une nouvelle langue à chaque nouvel écrivain (1)
 Considères un des avantages de l'établissement de Kirchetua, l'Académie toujours jugé imparable du Stile ne l'est jamais des idées. En effet où est la société humaine juge compétente des idées, c'est à dire et de trop futur de l'homme? Du génie. De plus toutes les haines politique ou religieuses sont excitées par les idées, jamais par le Stile, où la manière de les rendre. R'

L'Académie française est tellement vicieuse au maintien de la langue que l'on voit les écrivains qui par leurs circonstances particulières, qui ne sont pas en titre membres, s'égarer sur le champ, et vouloir
 (1) J'ai vu II nous de grands écrivains français se plaindre de ne pas comprendre les petites gens de l'Italie, affliger des rois de Louis XVI, les Peray, le Dorat etc.

ajouter, une citation à compléter, des mots ou des phrases ajoutés, des remarques (« mal écrit en Français », « Déguiser cela »), etc.

Le manuscrit a été lu, commenté et annoté par des Italiens, rectifiant des erreurs, nuancant, ou applaudissant : « bravo » ; on peut lire à la fin au crayon : « tout ceci est fort juste. Brochure à imprimer sans délai ». Mais les annotations les plus importantes sont celles de **Silvio PELLICO** (alors rédacteur du périodique milanais *Il Conciliatore*) qui a ajouté, principalement en français, de **longs commentaires autographes** : une page sur Alfieri (f. 9 v°), une demi-page sur l'apport du Milanais à la langue italienne (f. 21 v°), une défense de Mme de Staël et Chateaubriand malmenés par Stendhal (f. 35 v°), une remarque sur l'abus des superlatifs (f. 51 v°), etc. On retiendra notamment ses remarques sur **l'idée d'une langue européenne**. « L'Italie est à l'Europe ce que Milan par exemple était au reste de l'Italie. [...] l'Italie doit aujourd'hui modifier sa langue sur celles des pays de l'Europe qui ont plus de liberté et d'idées qu'elle. - De là toutes les langues doivent franciser et angliser » (f. 16 v°). Il développe ce thème dans la longue conclusion où il résume les idées que lui a inspirées la lecture



.../...

du manuscrit : « Il y a toutes les vérités que l'on pourrait imprimer en Italie sur ce sujet. [...] une langue européenne (la langue du peuple le plus éclairé du Continent) exercera une attraction invincible sur tous les esprits ; elle donnera ses mots et ses tournures à tous les autres idiomes qui ne garderont que leurs désinences particulières. [...] On pourra alors inventer une écriture commune à toutes les langues de l'Europe. Les trois signes qu'un français lira : Guerre aux préjugés ! seront lus par un italien : Guerra ai pregiudizi ! Nous sommes déjà aux trois quarts du chemin ; il est presque déjà ridicule de croire que le parler d'au-deçà des Alpes est une langue différente du parler qui est au-delà ». Stendhal ajoute : « Approuvé 10 Septembre 1818 » et note en haut de la page : « to take for Florence ».

Anciennes collections Édouard CHAMPION ; puis Daniel SICKLES (II, 510).

230

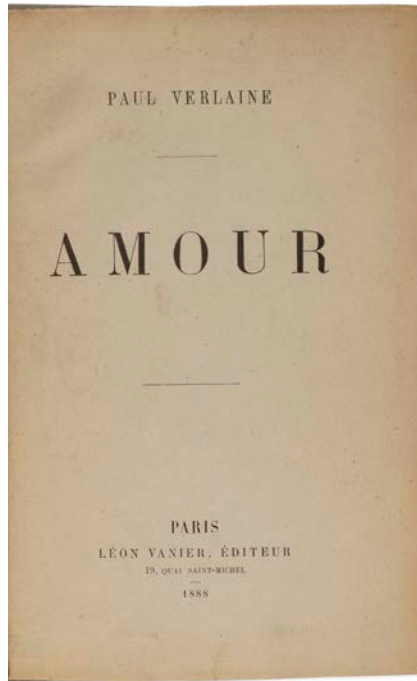
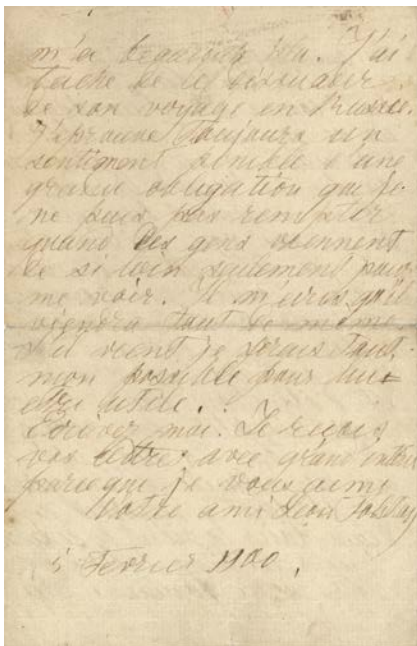
TOLSTOI Léon (1828-1910).

L.A.S. « Léon Tolstoy », 5février 1900 ; à un « cher ami » ; 3 pages in-8 (encre pâlie, petites réparations au pli) ; en français.

3 000 / 4 000 €

Conseils pour un mariage.

... « Ce qui est bien c'est que vous êtes mécontent de vous-même. C'est l'unique moyen d'avancer moralement dans ce qui est du projet de votre mariage, je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit plusieurs fois et ce dont je suis pleinement convaincu – que celui qui ne peut atteindre à la chasteté complète fait bien "the next best" comme disent les Anglais, en se mariant avec la ferme résolution de ne pas abandonner sa femme jusqu'à la mort. Prenez seulement bien garde de ne pas vous laisser entraîner par le côté charnel du mariage c.à.d. d'épouser une femme dont les convictions sont différentes des vôtres et qui n'a pas assez d'humilité et d'affection pour vous pour accepter les vôtres. Dans tous les cas c'est un pas difficile et dangereux et il faut y regarder à deux fois avant de le faire ». Il a reçu une lettre de l'ami Fontaine, « qui m'a beaucoup plu. J'ai tâché de le dissuader de son voyage en Russie. J'éprouve toujours un sentiment pénible d'une grande obligation que je ne puis pas remplir quand des gens viennent de si loin seulement pour me voir. Il m'écrit qu'il viendra tout de même. S'il vient je ferais tout mon possible pour lui être utile »...



231

VERLAINE Paul (1844-1896).

Amour (Paris, Léon Vanier, 1888) ; In-12 (18,6 x 12,3 cm), bradel demi-percaline grise, pièce de titre au dos, couvertures conservées (reliure de l'époque).

2 000 / 2 500 €

Édition originale de ce recueil, tirée, selon Clouzot, à 500 exemplaires seulement.

Un des 50 exemplaires sur papier de Hollande.

Provenance : Édouard Henri Fischer (ex-libris gravé).

232

VERLAINE Paul (1844-1896).

5 L.A.S. « Paul Verlaine », 1868-1895, à divers ; 5 pages et demie in-8, une enveloppe.

1 800 / 2 000 €

29 septembre 1868, [à Paul MEURICE], demandant une place pour assister à *Cadio*.

Mardi matin [février 1871]. « Mon cher ami, Ma mère me dit que vous devez venir ce soir à la maison. [...] Je vous attendrai, – bien impatiemment croyez-le. J'aurai tant de plaisir à vous revoir et à causer de toutes les choses plus ou moins infectes qui se sont passées et se passeront ! »...

16 janvier 1889, à Léon DESCHAMPS, directeur de *La Plume*. « Saignez-vous donc un peu. [...] Tâchez d'avoir quelques ors contre des vers si beaux ! [...] Je trouve que Cazals n'est pas aimable en ceci, comme en la publication dans un livre d'un portrait que je ne l'ai pas autorisé à publier : prend-il ma figure pour un gagne-pain ? » ...

5 et 11 avril 1895, à Edouard MONTAGNE, du Comité de la Société des gens de lettres. Il le prie de lui « faire régler le compte des deux auditions au Concert Colonne des paroles d'*Impressions fausses* qui ont eu lieu en mars dernier »... – Sa lettre était en fait destinée à la Société des Auteurs, Éditeurs et Compositeurs de musique.. « Je suis malade et alité en ce moment. Quand je pourrai marcher et agir un peu, j'aurai sans doute encore affaire à vous en vue d'une démarche pour mon admission dans la Société des gens de lettres, précisément. Il y a longtemps que j'aurais dû m'en occuper, mais la vie est si occupante ! »...



232



233

VERLAINE Paul (1844-1896).

7 L.A.S. « P. Verlaine », 1883-1896, à Léon VANIER ; 12 pages et demie in-8 ou in-12 (2 sur papier administratif de l'Assistance publique ; petits défauts à quelques lettres).

4 000 / 5 000 €

Verlaine à son éditeur.

6 février [1883]. Préparation de *Jadis et Naguère*. « Réfléchi que p' publication des choses en question, comme elles ne sont pas très en rapport avec ce que je fais maintenant, il serait correct de bien établir que ce sont d'anciens "péchés". C'est pourquoi si moyen, il faudrait les publier avec un certain appareil restrictif, bien simple d'ailleurs ». Il envoie un *Prologue* qui ferait office de commentaire. « Puis ne jamais oublier en tête de la publication, chaque fois, le titre *Poèmes de Jadis et de naguère*, ni de dater chaque pièce de 1873. - Bien entendu supprimer les mentions du manuscrit, "Mons", "Bruxelles", etc. Et numéroter chaque pièce autant que possible »... Il indique aussi des corrections à apporter à plusieurs vers de *Don Juan Pipé*, en supprimant « les sous-titres : mystère, chronique etc. [...] Dans *Amoureuse du Diable* assure-toi si *diletta* (bien-aimée) est italien. Sinon remplace par *mio cuor*, si c'est italien toutefois, sinon encore, colle un italianisme dans ce goût de 3 pieds. [...] Ma vie toujours toute de travail et de retraite. L'obscurité et la seule activité intellectuelle coupée de quelques tâches rustiques sont désormais les éléments uniquement possibles de mon bonheur. Et puis je pense à petit Georges, et je prépare à ma façon son avenir »...

6 septembre 1887 (à l'encre rouge). Il a lu la *Revue littéraire et artistique*, et parle de Germain Nouveau, Griffin, Darzens, Mallarmé, Heredia, A. France... Il évoque sa mauvaise passe financière, « à moins que VOUS, puisque déterminé donc à m'acheter la *Bonne Chanson* et les *Saturniens* (à sans doute 250 francs) ne me donniez une fois cette somme le plus tout de suite possible, pour me permettre d'en

faire un usage judicieux cette fois »... Et il ajoute : « Tout bien réfléchi, je ne dois pas écrire à Darzens, et ces gamineries ne m'atteignent pas : *Parallèlement* et *Bonheur* ouvriront les yeux à ceux qui seront dignes de voir »...

27 septembre 1889. « Lorsque je vous ai donné *Dédicaces* j'avais l'intention que ce livre fût publié, et vous me paraissez être d'un avis différent puisque je n'entends point parler de cette publication. Le temps moral me semble révolu. Aussi viens-je vous prier de m'écrire [...] Faute de quoi je me croirais forcé d'en porter le double à un autre éditeur. Il y a demandes » ...

Dimanche [1891]. « Vicair qui veut faire dans la *Revue encyclopédique* un long article sur moi, voudrait bien que vous lui envoyiez *Louise Leclercq, Mes hôpitaux et Chansons pour Elle* » Il demande un dictionnaire anglais pour finir une traduction... « *Je n'ai pas de traité* avec Savine quant à *Dédicaces, nul traité*. Donc les prenez-vous, vite ? Il y aura au moins 20 sonnets nouveaux et une préface. Quand vous voudrez, me mettrai à ranger tout ça, l'histoire d'un jour. [...] Et me commandez-vous cette mercenaire préface aux *Poésies* de Rimbaud »...

[13 janvier 1893]. « Je vais refaire le chapitre perdu, et aussi le dernier. Mais quel travail - et quelle gêne ! Enfin ! pour vous plaire ! Mon voyage en Belgique est décidé [...] Quant au livre sur la Hollande, je ne veux pas vous ennuyer. Venez le plus tôt possible m'en parler. [...] J'aurai fini toute l'ouvrage de *Mes Prisons* lundi matin »...

25 mars 1895. Il prie d'envoyer à Léon Diex un exemplaire de *Dédicaces*, et d'aller réclamer les droits sur ses poésies mises en musique. « J'ai quelques vers inédits pour, je crois *Femmes*, mais ne pourrait-on fondre *Femmes* dans *Varia* ? Et les *Histoires* comme ça ? Toujours au lit. Très souffrant »...

[1892 ?]. « Voici 28 vers. Sérieusement tâchez d'en donner 10 fr. à M^{elle} Krantz, car nous sommes sans rien à la maison »...

VERLAINE Paul (1844-1896).

RECUEIL de 6 MANUSCRITS autographes, dont 4 signés, 1884-1891 ; 27 pages in-8 ou in-4, montés à fenêtre (sauf un) et interfoliés de papier vélin, avec les textes imprimés correspondant, le tout relié en un volume in-4, reliure anglaise postérieure, maroquin rouge, dos à nerfs, filets dorés, doublures de maroquin vert foncé avec encadrement doré à écoinçons, garde de soie moirée blanche, tête dorée (charnières frottées).

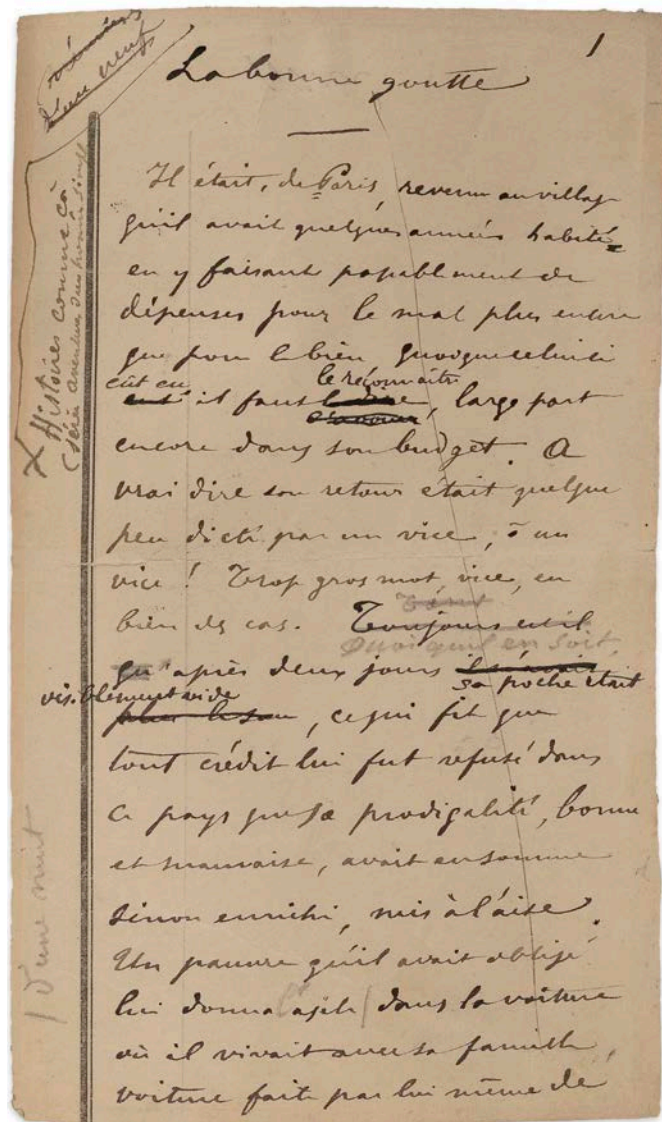
10 000 / 12 000 €

Recueil de six proses de Verlaine.

La bonne goutte, signé « Paul Verlaine (4 p. in-8, sur papier administratif de l'Assistance publique), avec ratures, corrections et additions, et quelques variantes avec le texte recueilli dans les *Œuvres posthumes* sous le titre *La Goutte* (t. I, p. 242). Court récit inspiré du retour de Verlaine au pays, dans la dèche, après son séjour en prison. Un mendiant l'invite au cabaret, « la meilleure goutte que j'aie lampée de ma vie »... Une note, dans le coin supérieur gauche de la première page, indique que Verlaine destinait ce texte aux *Mémoires d'un veuf* ; ayant rayé ce titre, Verlaine le remplace en marge par : « *Histoires comme ça* (série Aventure d'un homme simple) »

Au Pays du Muffe par Laurent Tailhade (4 p. petit in-4), compte rendu du recueil *Au pays du Muffe* de Laurent TAILHADE (1891), dont Jacques Borel n'a pu retrouver la publication avant les *Œuvres posthumes* (t. I, p. 289), dans une version différente et largement abrégée ; le dernier feuillet, entièrement inédit, a été ajouté après coup : « Qu'ajouter qui ne soit déjà de la redite, car voilà déjà passablement de mois qu'a paru *le pays du Muffe* ? Dieu m'est témoin que le présent articulet fut écrit à l'éclosion du délicieux terrible bouquin, et que plusieurs journaux, sollicités, ont poliment éconduit ces lignes pourtant bien gentilles et toutes bonasses ! [...] Ceci paraîtra où et quand ? mais paraîtra, quand ce devrait être de force ! Je ferai quelque jour l'histoire de ce petit travail et de son odyssee tragi-comique. Ce pendant, Laurent Tailhade travaille à une série de *Ballades* auprès de quoi le libelle dont il est question en ce moment frise la fadeur !! Et qu'il fait donc bien, et que c'est aimable de sa part ! »

Quelques uns de mes rêves (10 ff. grand in-8, écrits au recto, signé « Paul Verlaine »). C'est le premier chapitre des *Mémoires d'un veuf* (L. Vanier, 1886), paru en pré-originale dans la revue *Le Décadent* du 20 octobre 1886 sous le titre « Un de mes rêves ». Quelques ratures et corrections, et variantes avec le texte édité.



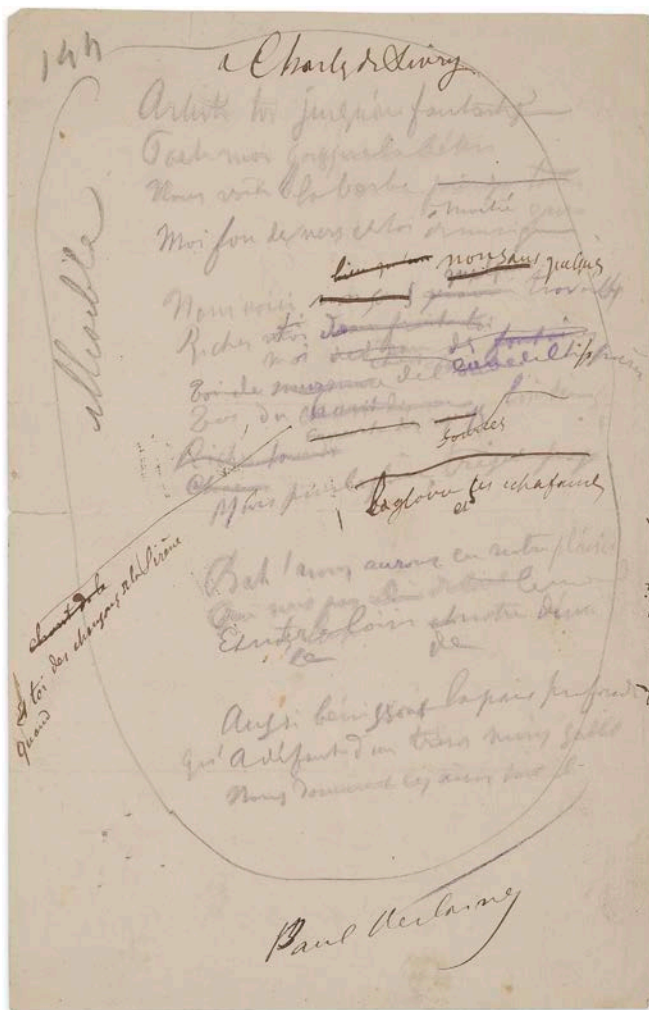
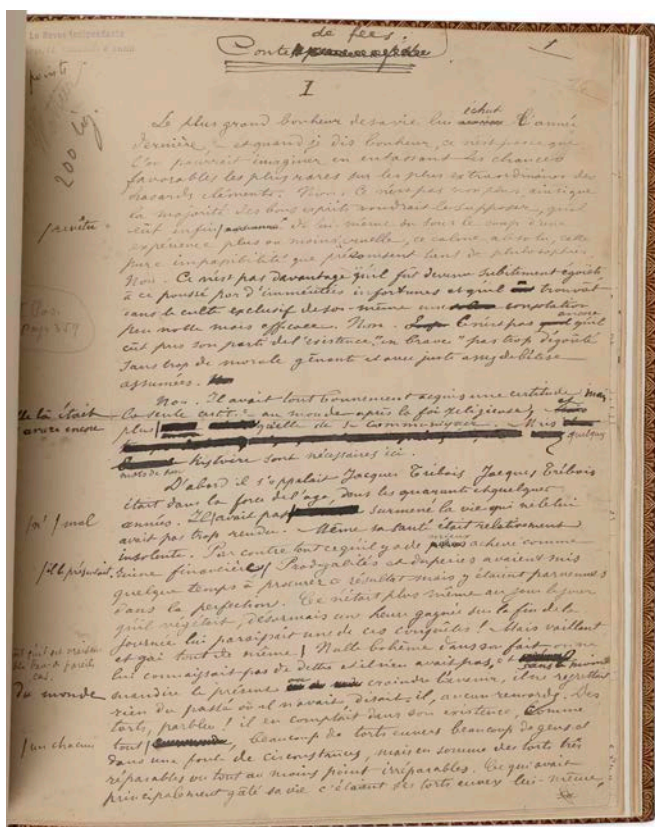
Conte de fées (4 ff. in-4, remplis au recto d'une petite écriture serrée, signé « Paul Verlaine »), texte publié dans *La Revue Indépendante* en mars 1888 (dont le cachet figure sur la 1^{re} page), et recueilli au tome I des *Œuvres posthumes* dans *Histoires comme ça*, dont il forme le premier chapitre. Nombreuses ratures et corrections. Le titre primitif, en partie biffé, était *Contes pour ma fille*. Sous les traits de Jacques Trébois, on devine Verlaine lui-même, séparé de la femme « très bien aimée », à l'égard de laquelle il avait tous les torts, et d'un enfant « que les circonstances seules l'empêchaient de voir » (ici une fille).

Café de lettres (2 p. grand in-8, remplies d'une petite écriture, signé « Paul Verlaine »), publié dans le journal *Lutèce* (20-27 juillet 1884), et recueilli, comme supplément aux *Mémoires d'un veuf*, en 1903 dans les *Œuvres posthumes* (t. III). Le manuscrit présente de nombreuses variantes avec le texte édité. La scène se situe dans un « cabaret littéraire invraisemblable », *l'Envol* (le Café Voltaire, place de l'Odéon). On reconnaît quelques protagonistes : en Léo, Léon Valade, ami de jeunesse de Verlaine, tout comme Albert Mérat, ici sous les traits de Albrecht et enfin Franz l'illustre pour François Coppée. Pablo pourrait être Verlaine lui-même...

.../...

.../...

[Pauvre Lélian] (2 p. 1/2 in-8), fragment sans titre de la notice que Verlaine consacra à lui-même sous l'anagramme de Pauvre Lélian pour la nouvelle édition (1888) des Poètes Maudits. Le texte, capital, cité entre guillemets comme « une longue digression » dans le chapitre, est celui de l'argument par lequel Verlaine-Lélian rejette les attaques sur sa poésie après sa conversion au catholicisme : « Il est certain que le poète doit, comme tout artiste, après l'intensité, condition héroïque indispensable, chercher l'unité. L'unité de ton, qui n'est pas la monotonie, un style reconnaissable à tel endroit de son œuvre pris au hasard, des habitudes, des attitudes ; l'unité de pensée aussi [...] Maintenant les vers catholiques de Pauvre Lélian couvrent-ils littérairement ses autres vers [...] Cent fois oui. Le ton est le même dans les deux cas, - styles, habitudes, attitudes, - grave et simple ici, là florituré, languide, énérvé, rieur et tout, mais le même ton partout »... Variantes avec le texte définitif.



235

VERLAINE Paul (1844-1896).

POÈME autographe signé « Paul Verlaine », à Charles de SIVRY, [1890] ; 1 page et demie in-8.

1 800 / 2 000 €

Brouillon de tout premier jet, raturé et corrigé.

Ce sonnet, en l'honneur de son ami le musicien Charles de SIVRY (1848-1900) a été publié dans la première édition de *Dédicaces* en 1890 (pièce XXIX). Ce brouillon présente des variantes avec le texte définitif.

« Artiste toi jusqu'au fantastique
Poète moi jusqu'à la bêtise
Nous voici la barbe à moitié grise
Moi fou de mes vers et toi de musique »...

Ce brouillon est rédigé au crayon violet puis corrigé à l'encre noire, avec de nombreuses ratures et corrections. Au verso du feuillet, on découvre le début du poème XIV de *Bonheur* (6 vers) : « Sois de bronze et de marbre, et surtout sois de chair »...

VERLAINE Paul (1844-1896).

POÈME autographe signé « Paul Verlaine » avec L.A.S., Hôpital Broussais décembre 1891, à AMAN-JEAN « artiste-peintre » ; 2 pages in-12, enveloppe (traces d'encadrement avec papier en partie bruni).

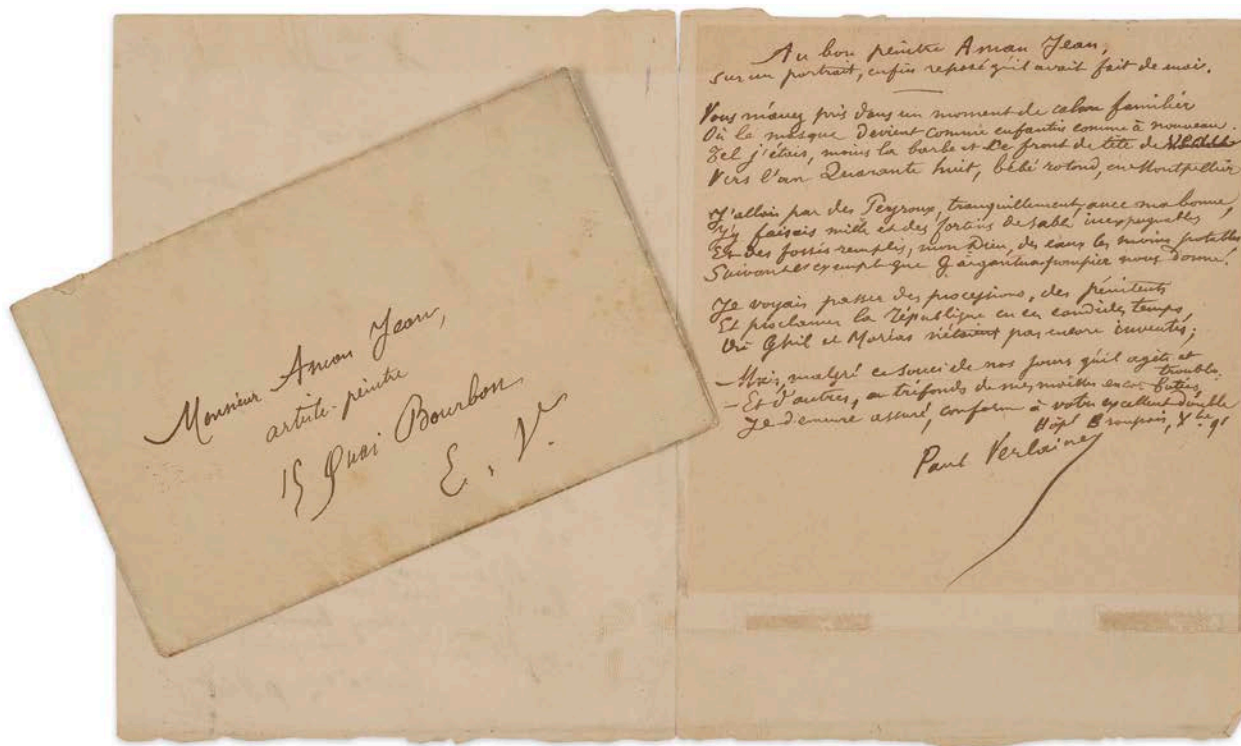
1 800 / 2 000 €**Poème de Verlaine à son peintre.**

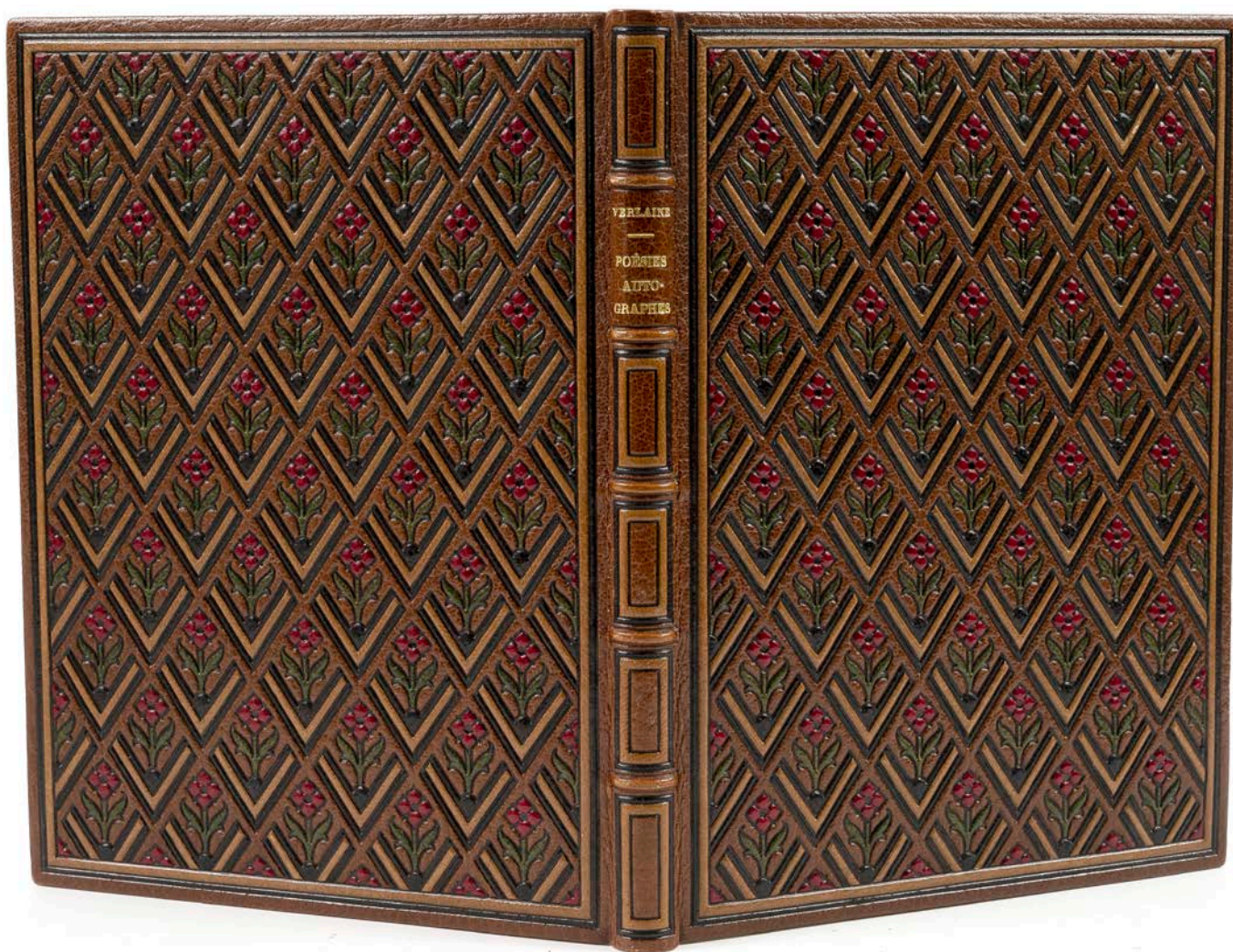
Ce sonnet a été recueilli en 1894 dans la nouvelle édition de *Dédicaces*. Le peintre Edmond AMAN-JEAN (1858-1936) a laissé un beau portrait de Verlaine, esquissé au début de 1891 alors que Verlaine séjournait à l'hôpital Saint-Antoine (Musée de Metz).

La lettre évoque une nouvelle séance de pose : « Pour l'instant je suis en "proie" à l'un de mes amis qui va me "tirer". Affaire de trois petites séances. Il commencera Lundi. Si donc pour dans une dizaine faut être prêt, écrivez et venez »...

Sur la 3^e page, le sonnet, titré : *Au bon peintre Aman Jean, sur un portrait, enfin reposé qu'il avait fait de moi.*

« Vous m'avez pris dans un moment de calme familial
Où le masque devient comme enfantin comme à nouveau.
Tel j'étais, moins la barbe et ce front de tête de veau
Vers l'an quarante-huit, bébé rotond, en Montpellier... »





237

VERLAINE Paul (1844-1896).

RECUEIL de 56 POÈMES autographes signés « P. Verlaine » ou « Paul Verlaine », 1891-1895 ; 65 pages de papiers et formats divers, montées sur onglets ou à fenêtre ; le tout relié en un volume in-8 carré, maroquin lavallière, plats couverts d'un motif à répétition (fleurette rouge à feuilles vertes) mosaïqué dans un encadrement de listels de maroquin sable et brun foncé, dos titré or orné de caissons de listels de même, doublures de maroquin sable serties d'un filet doré et encadrées de listels vert et brun foncé, gardes de soie verte, doubles gardes de papier marbré, coiffes guillochées, filet ondulé sur les coupes, tranches dorées sur témoins, étui bordé (Noulhac rel. 1924-Mad. Noulhac del.).

40 000 / 50 000 €

Exceptionnel ensemble des 56 poèmes ayant servi à l'édition des Œuvres posthumes.

La section *Varia* des *Œuvres posthumes* chez Messelin en 1903 comporte 68 poésies dont 56 ont été éditées d'après notre recueil.

Plusieurs ont paru en revues, mais très peu en volume. Les poèmes sont tous signés, sauf mention contraire, assez souvent datés, et portent la plupart en marge le titre du recueil à venir *Varia*, et quelquefois celui de *Femmes*, en vue d'une nouvelle édition. Ils présentent des variantes, et la plupart portent des ratures et corrections. Nous renvoyons à l'édition des *Œuvres poétiques complètes* de la Bibliothèque de la Pléiade (Pl.).

1. **En 187...**, 15 Janvier 1891 (1 p. in-8). « Le parc rit de rayons tamisés, / De baisers, d'éclats de voix de femmes »... 6 quatrains (Pl. p. 543).
2. **Rotterdam**⁷, 9^{bre} 1892 (1 p. in-8). « Après qu'il a franchi d'abord les terres vertes / Pleines d'eau régulière »... 5 quatrains (Pl. p. 983).
- 3-4. **Le Charme du Vendredi Saint** I et II. Deux pièces de 4 quatrains, chacune datée en tête : I Paris, jeudi 30 mars 1893 « La cathédrale est grise admirablement / Tandis que le jour luit adorablement »... II Vendredi 31 mars 1893 « Le soleil fou de Mars éveille encore un peu plus la verdure / Des fins arbres du quai bordant la beauté pure »... (2 p. in-8, Pl. p. 986-87).
5. **Impression de printemps**, 1^{er} mai 1893 (1 p. ¼ petit in-4). « Il est des jours – avez vous remarqué ? – / Où l'on se sent plus léger qu'un oiseau »... 5 quatrains (Pl. p. 988), avec une coupure de la préoriginale avec correction et annotation : *Impressions de printemps* publiée dans *Le Boul'Mich* du 15 juillet 1893.

6. **Souvenir du 19^{9bre} 1893**, Dieppe-Newhaven (1 p. ½ in-8). « Mon cœur est gros comme la mer, / Qui s'exile de l'être cher ! »... 9 tercets, dont trois forts raturés (Pl. p. 1005).
7. **Retour**, avec note en marge : « (en pendant à Mon cœur est gros comme la mer) » (2 p. in-4), « La mer est douce comme un cœur / Et je rentre dans la patrie... / La mer est forte comme un cœur »... 16 tercets et un vers (oublié dans la Pléiade !, *Œuvres posthumes*, p. 67).
8. **À Ph...**, fin août 1893 hôpital Broussais (1 p. petit in-4). « Depuis ces deux semaines / Où j'ai failli mourir »... 6 quatrains (Pl. p. 991).
9. « J'ai revu, quasiment triomphal »... (2 p. in-12). Brouillon non signé de ce poème de cinq sizains, recueilli dans *Épigrammes* (XVI, v, *Mons*), conçu en revoyant la prison de Mons, lors de son arrivée en Belgique pour ses conférences de 1893. « J'ai revu, quasiment triomphal, / La ville où m'attendaient ces mois d'ombre »... Nombreuses ratures et corrections (Pl. p. 267).
- 10-13. **Inséparables**, suite de 4 sonnets publiée sous le titre *Cordialités*, marqué par Verlaine en coin (4 pages oblong in-8) : I à *Ernest Delahaye* : « Dans ce Paris où l'on est voisin et si loin / L'un de l'autre que c'est une craie infortune »..., II « Deux colibris parisiens, deux cancaniers / Sans cesse se disant les fausses et les craies / Nouvelles »..., III *Pour une fête* « Impériale, puisque Eugénie ! et très douce / Puisqu'elle-même et très royale, puisque moi ! »..., IV *Pour les gens enterrés au Panthéon* « Morts d'à-côté, beaucoup de cendre, quelques os »... (Pl. p. 994-996).
14. **Rendez-vous** (1 p. in-8, non signé). « Dans la chambre encor sépulcrale / De l'encor fatale maison »...5 quatrains, première version plus courte de la pièce VI de *Hombres*, portant le même titre (Pl. 1223).
15. **Sérieusement** (1 p. in-8), prévu pour *Femmes*. Un titre alternatif *Féroce* est ajouté au crayon (qui sera adopté ans les *Œuvres posthumes*). 4 quatrains et un vers : « Tu m'as vu mourant presque / Ou plutôt presque mort »... (Pl. p. 1013).
- 16-19. **Apaisement** II-V, Hôpital Broussais 7^{bre} 93. (4 p. in-8, la dernière seule datée et signée). 4 pièces numérotées de II à V, publiées sous le titre *Contre la jalousie* (renumérotées I-IV). II « La jalousie est multiforme / Dans sa monotone amertume »... 6 quatrains. III « D'ailleurs la jalousie est bête. / D'abord elle ne sert de rien »... 3 septains. IV « Bah ! fiancée ou jalousie ! / Mots oiseux et choses impies »..., sonnet. V « Et pourquoi cet amour dont plus d'un sot s'étonne / Qui ferait mieux de vivre avant de s'étonner »... 3 quatrains (Pl. p. 997-999).
20. **Retraite**, [octobre 1893]. (1 p. in-8). « On s'isole à Paris, quelle que soit l'horreur / Apparente de vivre en ce cirque d'erreur »... 16 vers (Pl. p. 1001), avec ratures.
21. « L'enfant avait reçu deux bons yeux dans la tête / Quelque chose de dur et de doux à la fois »... (1 p. in-4). Sonnet sans titre, publié sous le titre *À Fernand Crance* (Pl. p. 1019), ratures et corrections.
22. **Visites**, [octobre 1893]. (1 p. grand in-8). « Je n'ai pas vu d'arbres ni d'herbe / Ni de ciel sinon un seul pan »... 5 sizains (Pl. p. 1019)..
23. **à M^{lle} Berthe**, Hôpital Broussais 3^{9bre} 1893. (1 p. in-8). « Mignonne que je connais / Que par votre doux nom de Berthe »... Le nom Berthe a été biffé et remplacé par Marthe ; le poème a été publié sous le titre *À Mademoiselle Marthe*. Sonnet (Pl. p. 1003).
24. **Hôpital** (1 p. in-12). « De cet endroit neutre il s'exhale / Quelque chose de neutre trop »... Le titre *Hôpital* est ajouté au crayon dans le coin (Pl. p. 1011). Ratures et corrections.
25. **Oxford**, 9^{bre} 1893., (1 p. grand in-8). « Oxford est une ville qui me consola, / Moi rêvant toujours de ce Moyen-âge là »... 13 distiques (Pl. p. 1007).
26. **Paul Verlaine's lecture at Barnard's Inn Hall** London nov^{er} 1893 on the 21th. (1 p. in-4). « Dans ce hall trois fois séculaire, / Sur ce fauteuil dix fois trop grand »... 7 quatrains (Pl. p. 1006).
27. **Bergerie**, [Bergerades], pour le recueil *Femmes*. (1 p. in-8). « À l'instar des bergers de Virgile / Et même de ceux de Florian »... 4

quatrains. Publié dans une version plus longue (9 quatrains) sous le titre *Bergerades* (Pl. p. 1010).

28. **Frontispice pour un livre nouveau**, Hôpital Bichat 7 X^{bre} 1894. (1 p. grand in-8 sur papier de l'Assistance publique). « L'amour est infatigable / Il est ardent comme un diable »... 6 tercets. Il a été placé en prologue du recueil *Chair* (Pl. p. 883).

29-31. **Vieilles "Bonne Chanson"**, 1869-1870. Suite de 3 poèmes (1 p. in-8 chaque sur papier de l'Assistance publique, le dernier signé). I *Vœu final* « O l'Innocente que j'adore / De tout mon cœur, en attendant »..., 4 quatrain. II *L'Écolière* « Je t'apprendrai, chère petite, / Ce qu'il te fallait savoir peu »... 4 quatrains. III *À propos d'un mot naïf d'Elle* « Tu parles d'avoir un enfant / Et n'as qu'à moitié la recette »... 2 quintains. (Pl. p. 156-157, en appendice à *La Bonne Chanson*). Nombreuses ratures.

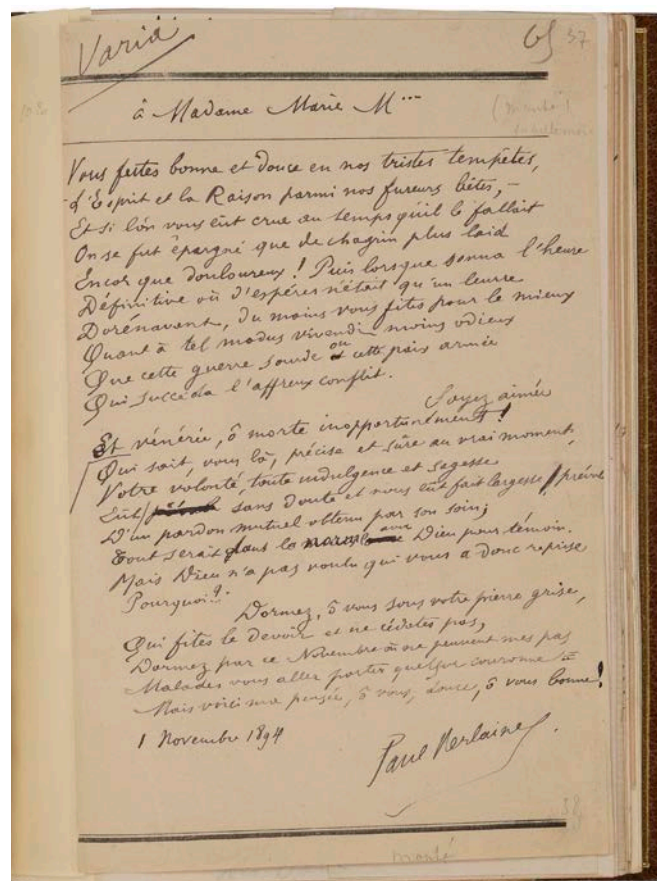
32. **Monna Rosa** *D'après un tableau de Rossetti*. (1 p. in-4, non signé). « Elle est seule au boudoir / En bandeaux d'or liquide »...6 quintains. (Pl. p. 1038), ratures et corrections.

33. **Demi-teintes**. (1 p. in-8). « O la Dulcinée / De ce Toboso »... 3 huitains (Pl. p. 989).

34. **à Madame Marie M****, 1^{er} novembre 1894. (1 p. grand in-8, sur papier de l'Assistance publique). « Vous futes bonne et douce en nos tristes tempêtes »... 22 vers. Verlaine y évoque sa belle-mère Mme Mauté de Fleurville ; poème paru avec variantes dans *Confessions* en 1895. Quelques ratures et corrections (Pl. p. 1020),.

35. **Pâques !**, mars 1894, (1 p. in-4 et 1 p. obl. in-8). « De Rome hier matin les cloches revenues / Exhalent un concert glorieux dans les nues »... 15 distiques (Pl. p. 1017).

.../...



.../...

36. **Assomption.** (1p. in-8). « Aujourd'hui c'est ma fête et j'ai droit à des fleurs / (Sous mon autre prénom je n'ai droit qu'à des pleurs »... 14 vers (Pl. p. 1018).

37. **Prière.** (1 p. grand in-8, au crayon sauf titre, signature, et note) « Me voici devant Vous contrit comme il le faut / Je sais tout le malheur d'avoir perdu la voie »... 3 quintains (Pl. p. 1019), quelques ratures et corrections, et cette note pour Léon Vanier : « *Varia* est un titre vague que nous arrangerons selon la division des pièces. Venez donc me voir. Prière de régler ».

38. **Quand même,** 17 X^{bre} 1894. Hⁱ Bichat. (1 p. in-8, sur papier de l'Assistance publique). « Ah, dis, mon cœur, plutôt que cette vie / D'émotion sans doute noble encor »... Sonnet (Pl. p. 1021).

39. **Acte de foi.** (1 p. in-8, sur papier de l'Assistance publique). « Le seul savant c'est encore Moïse ! »... Sonnet (Pl. p. 1022).

40. **à Célimène,** pour *Femmes*, 11 février 95. (1 p. in-8). « Bon, encore une trahison ! / Quans serons-nous à la millième ? »... 6 tercets et un vers (P. p. 1023).

41-43. **pour E...**, 3 poèmes portant le même titre répété, et signés (5 p. in-8). Les poèmes s'adressent à la maîtresse du poète Eugénie Krantz. - « O la femme éternellement / Bien aimée ! »... 7 quatrains ; - « J'aime ton sourire / Qui m'accueille si / Gentiment ! »... 8 tercets ; - « Quelle colère injuste et folle ! / Au fond la colère es injuste »... 4 quatrains (Pl. p. 1024-1026).

44-45. **Épilogue** à *Eugénie*..., 2 poèmes pour *Femmes* portant le même titre. Le premier « O toi, toi, seule bonne entre toutes ces femmes »... est daté du 21 février 1895 (2 p. in-8), 10 tercets et un vers. Le 2^e « Mais il te faut m'être si douce ! / Car tu sais ou tu ne sais pas »... (1 p. in-8) porte à la fin cette note : « Cette pièce doit suivre immédiatement celle commençant par *O toi, toi seule bonne*... et conclure *Femmes* ». (Pl. p. 1026-1027).

46. **Intermittences** (1 p. petit in-4). « Il est des jours, il est des mois / Il est jusques à des années »... 8 quatrains (Pl. p. 1033).

47. **Sites urbains.** (1 p. grand in-8). « Prisonnier dans Paris pour beaucoup trop de causes / Par ces temps chauds je me console avec les choses »... 3 strophes de 6, 7 et 9 vers. (Pl. p. 1034).

48. **Clochi-clocha.** (1 p. grand in-8). « L'église Saint-Nicolas / Du Charbonnet bat un glas »... 3 dizains, ratures et surcharges (Pl. p. 1035).

49. **Anniversaire,** 30 mars 1895. (1 p. in-8, non signé). « L'an dernier, des amis restés / Avaient fêté ma cinquantaine »... 6 quatrains, ratures et corrections (Pl. p. 1030).

50. **Conseil,** 4 mai 1895. (1 p. in-8). « Je devrais me borner à vous dire : / "Puisque vous n'avez pas vingt ans, continuez" »... Sonnet, envoi raturé. (Pl. p. 1031). Est jointe la rare édition originale du poème pour Louis Dorbon, le futur libraire âgé de 17 ans qui le lui avait payé 20 francs (bifolium in-8, vélin glacé crème avec page de titre), et l'avait tiré à une trentaine d'exemplaires.

51-52. **Souvenirs d'hôpital** I et II. Suite de 2 poèmes, signée en fin. (2 p. in-12). I « La vie est si sottie vraiment / Et le monde si véhément »... sonnet inversé ; II « D'ailleurs l'hôpital est sain / On s'y berce sur le sein »... sonnet. (Pl. p. 1032-1033).

53. **Mi-septembre.** (1 p. petit in-4). « Parmi la chaleur accablante / Dont nous torrifia l'été »... 6 quatrains. Publié sous le titre *En septembre* (Pl. p. 1036).

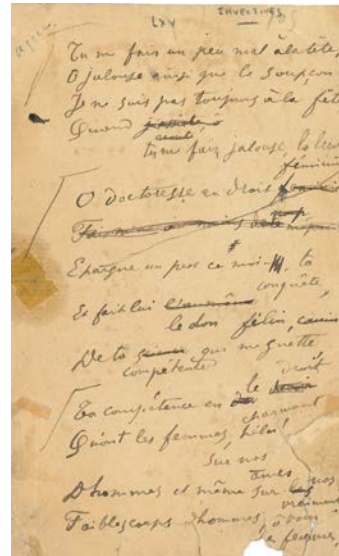
54. **Jour de l'an,** 1^{er} Janvier 1895. (1 p. in-8 sur papier de l'Assistance publique). « La vie est de mourir et mourir c'est naître / Psychologiquement tout comme autrement »... Sonnet, publié sous le titre *Pour le Nouvel An* (Pl. p. 1022).

55. **Épilogue** (en manière d'adieux à la poésie "personnelle"). (1 p. in-8). « Ainsi donc, adieu, cher moi-même / Que d'honnêtes gens m'ont blâmé »... 6 quatrains sur 7 (manque le dernier), avec rature et correction. (Pl. p. 1028).

56. **Voyages,** 1^{er} Mai 1893. (1 p. in-4). « Je voyageai dernièrement hors de Paris. / Où ça ? Bien loin, hélas, du marbre et des lambris »... 24 vers. (Pl. p. 987).

On joint l'édition originale des Œuvres posthumes, Vers et Proses (Paris, Messein, Léon Vanier, 1903), in-8 ; rdemi-marquin vert bronze à coins, dos à cinq nerfs filets et caissons dentelés dorés, couverture et dos conservés (*Canape*). **Un des 15 exemplaires numérotés sur Hollande** (n° 5).

Provenance : Paul Voûte (ex-libris, sa vente 11 mars 1938, n° 616) ; Mme Émile Prat ; Albert Kies (ex-libris) ; Bibliothèque littéraire Raoul Simonson - Albert et Monique Kies (19 juin 2013, n 305).



238

VERLAINE Paul (1844-1896).

POÈME autographe, [**Pour E...**, 1896 ?] ; 2 pages in-8 (16,8 x 10,5 cm), petites déchirures sans perte de texte et réparations.

1 200 / 1 500 €

Manuscrit de premier jet avec ratures et corrections d'un poème d'Invectives.

Brouillon de travail, avec ratures et corrections, d'un poème d'amour écrit pour sa maîtresse Eugénie KRANTZ et recueilli dans *Invectives* (Vanier, 1896), présentant onze variantes ou corrections.

C'est la pièce LXV du recueil posthume *Invectives*. Ce poème de 6 quatrains octosyllabiques fut inspiré par la dernière compagne du poète, Eugénie Krantz, à qui le poète reproche ses accès de jalousie, tout en reforgeant sans cesse les chaînes qui l'attachent à elle. Autour du thème du « droit charmant » exercé par la femme, « doctoresse en droit féminin », il donne ici l'un de ses poèmes les plus évocateurs de la soumission amoureuse. C'est le seul manuscrit connu de ce poème, comportant une dizaine de variantes :

« Tu me fais un peu mal à la tête
O jalouse ainsi que le soupçon
Je ne suis pas toujours à la fête
Quand tu me fais, jalouse, la leçon »...

VERLAINE Paul (1844-1896).

Invectives (Paris, Léon Vanier, 1896) ; in-12, maroquin lie-de-vin, dos lisse, titre à la chinoise, encadrement intérieur orné d'un filet doré, tête dorée, couverture et dos conservés (*reliure de l'époque*).

3 000 / 4 000 €

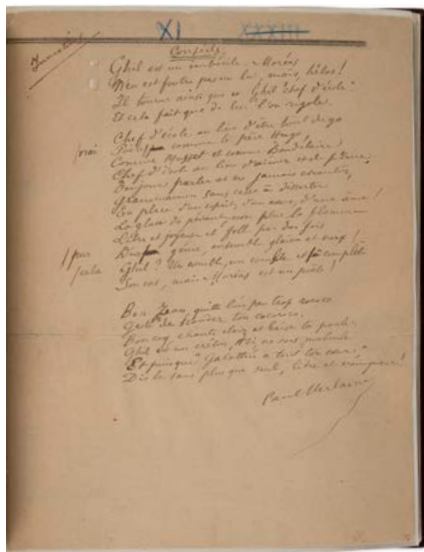
Édition originale.

Un des 71 exemplaires sur **papier de Hollande** (justifié et signé par Léon Vanier), enrichi d'un **poème autographe signé** : **Conseils** (11^e poème du recueil, 1 page in-8) : « Ghil est un imbécile Moréas »...

Il est par ailleurs illustré de **9 aquarelles originales** dont quatre représentent Verlaine, signées H. THIRIEZ dans un style Art nouveau.

Invectives, paru peu de temps à peine après la mort de Verlaine, est un recueil de poèmes dans lequel Verlaine règle ses comptes avec ses contemporains. Comme dans le poème autographe relié en début de volume, dont René GHIL est la cible. Verlaine lui reproche d'être un « chef d'école au lieu d'être tout de go / Poète comme le père Hugo ».

Réparations, jaunissement, dos insolé.



239

VIAN Boris (1920-1959).

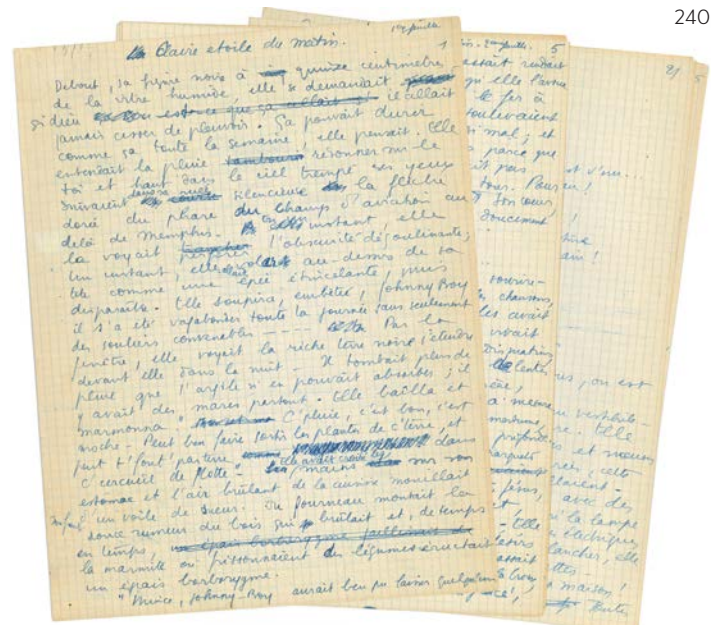
2 MANUSCRITS autographes, **Claire étoile du matin**, et **Le Labyrinthe**, [1947 et 1951] ; 26 et 37 pages in-4.

1 500 / 2 000 €

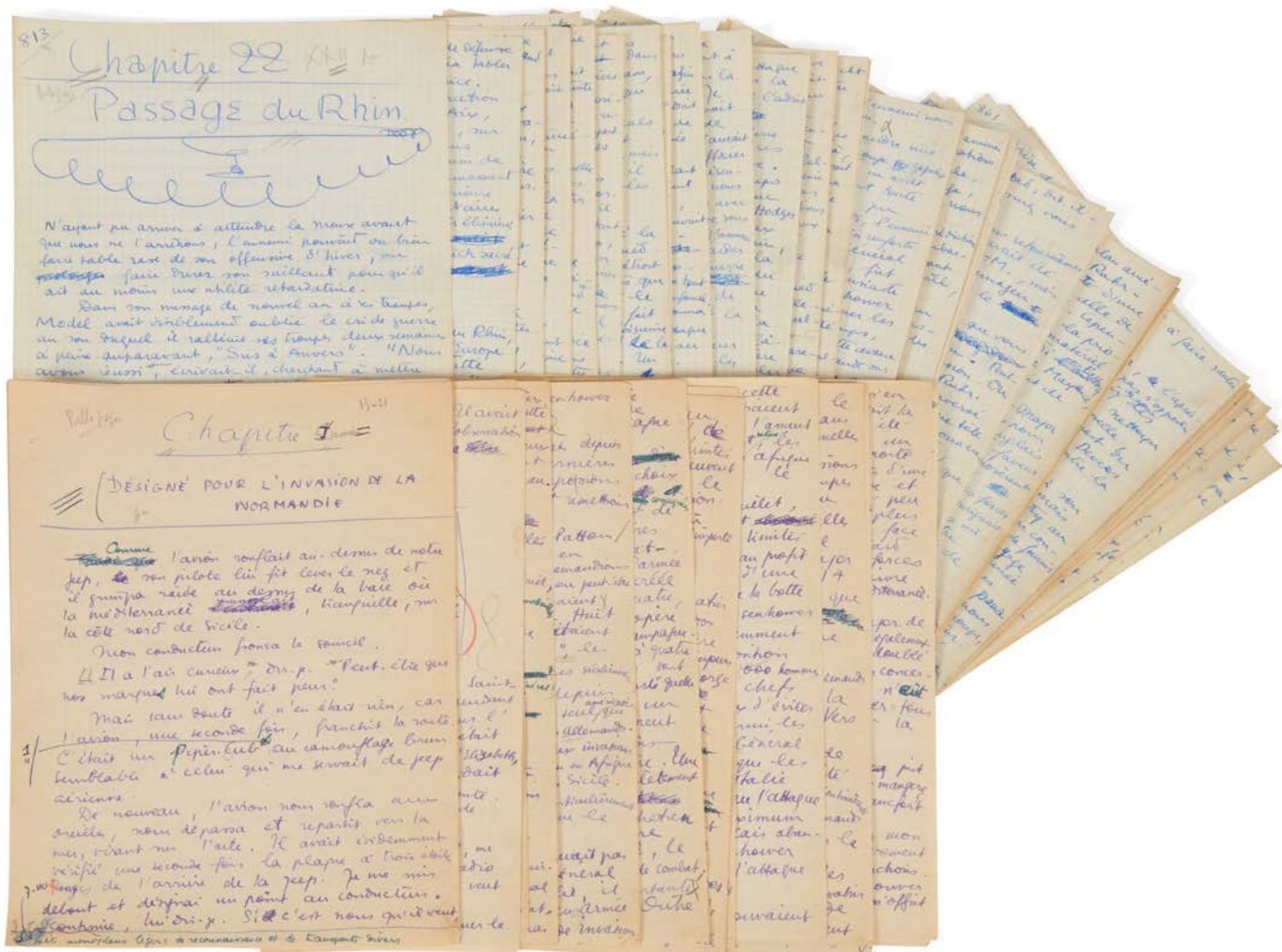
Deux traductions de nouvelles américaines par Boris Vian.

Claire étoile du matin, du romancier afro-américain Richard WRIGHT (1908-1960) a été publié en 1947 dans la revue *Présence africaine*. Ce tragique récit se déroule près de Memphis, au temps de la Ségrégation ; une femme noire est tourmentée par le sheriff qui cherche à arrêter son fils : « Ton sale nègre de fils est quelque part dans l'coin et on a l'intention de l'trouver, dit le sheriff. Si tu nous dis où qu'il est et si i cause, pt être qu'i s'en tirera. Mais si i faut qu'on l'cherche on l'tuera... Quelque chose en elle la brûlait, lui faisait percevoir la grandeur de sa victoire et de sa liberté ; son cœur cherchait tentant de traduire les heures amères de sa vie en mots d'une telle sorte qu'ils s'aperçoivent que ce qu'ils lui avaient fait n'était rien et qu'elle pouvait en endurer bien plus »... Le manuscrit, à l'encre bleue, sur des bifeuillets de papier quadrillé, présente de nombreuses ratures et corrections.

Le Labyrinthe, du romancier américain de science-fiction Frank M. ROBINSON (1926-2014) a paru dans *Les Temps modernes* en octobre 1951. Le manuscrit, à l'encre violette, présente de nombreuses ratures et corrections (trous de casseur). La nouvelle se déroule sur la planète Vénus, où deux hommes tentent de sortir d'un labyrinthe où ils se sont perdus.



240



241

VIAN Boris (1920-1959).

MANUSCRIT autographe par Boris VIAN, **Omar N. BRADLEY. Histoire d'un Soldat**, [1951-1952] ; 925 pages in-4 (déchirure au feuillet de dédicace, le 2^e réparé au scotch, quelques bords un peu effrangés), sous chemise toilée ; en français.

7 000 / 8 000 €

Monumental manuscrit de la traduction de l'américain par Boris Vian des mémoires du général Bradley.

Le général américain Omar Nelson BRADLEY (1893-1981), un des héros de la Seconde Guerre Mondiale, a publié ses mémoires en 1951 sous le titre *A Soldier's Story* (New York, Holt, 1951) ; la traduction française par Boris Vian a paru chez Gallimard en juin 1952 ; Boris Vian en avait signé le contrat le 12 juillet 1951.

C'est aux mémoires d'une des plus grandes figures américaines de la deuxième guerre mondiale que Boris Vian a consacré la plus monumentale de ses traductions. D'après la présentation de l'éditeur : « L'histoire du Général Bradley, c'est aussi l'histoire de la guerre en Europe, et nul n'était plus compétent pour la conter, que ce chef

adoré de ses troupes, ce technicien, un des plus brillants des temps modernes. [...] On entrevoit, en lisant ses mémoires, les responsabilités terribles qui accompagnent un commandement en chef, et l'on comprend aussi pourquoi le Général Omar Bradley est considéré aujourd'hui comme le premier soldat des États-Unis ».

Ce fut aussi une « responsabilité terrible » pour Boris Vian de mener à bien cette importante tâche de traduction, lui l'antimilitariste reconnu (« Histoire d'un connard », écrivait Vian sur l'envoi du livre à son ami Claude Léon), qui accepta cette commande par défi et par nécessité financière. Il y mit le plus grand sérieux comme le montre l'épais dossier du manuscrit de sa traduction (son épouse Ursula raconte que Vian avait des crampes aux mains à force d'écrire).

Le manuscrit, aux encres violette et bleue, est abondamment raturé et corrigé.

Il comprend 23 chapitres, précédés de la dédicace (« À ces soldats qui, souvent, ont dû se demander ils ont été là-bas. Peut-être ceci les aidera-t-il à résoudre le problème »), de remerciements, et de la Préface : « Pourquoi et comment ce livre a été écrit ».

Chapitre I. *Désigné pour l'invasion de la Normandie* ; II. *De l'autre côté de l'eau* ; III. *Tunisie* ; IV. *Avec Patton vers El Guettar* ; V. *Général, commandant le 11^{ème} corps* ; VI. *Objectif Bizerte* ; VII. *Fin de l'Afrika Korps* ; VIII. *Préparation du débarquement de Sicile* ; IX. *Invasion de la*

Sicile ; X. Vers Messine par la route côtière ; XI. Arrivée en Angleterre ; XII. Évolution du projet Overlord ; XIII. Problèmes de commandement ; XIV. On prépare l'assaut ; XV. Jour-J en Normandie ; XVI. Cherbourg tombe ; XVII. Trouée ; XVIII. Encerclément d'une Armée Allemande ; Libération de Paris ; XX. À bout d'approvisionnements ; XXI. Contre-offensive ; XXII. Passage du Rhin ; XXIII. Jusqu'à l'Elbe.

Citons les dernières lignes : « Une pochette à cartes en toile reposait sous mon casque aux quatre étoiles d'argent. Cinq ans auparavant, le 7 mai, lieutenant colonel en civil, je prenais l'autobus pour descendre Connecticut Avenue et gagner mon bureau dans le vieux Bâtiment des Munitions. J'ouvris la carte et aplanis les languettes des 43 divisions U.S. maintenant sous mes ordres. Elles s'étendaient le long du front de 1020 kilomètres du 12^{ème} Groupe d'Armées. Avec un crayon-encre, j'écrivis la nouvelle date : J+335. J'allai à la fenêtre et ouvris d'un coup les rideaux de défense passive. Dehors, le soleil grimpait dans le ciel. La guerre était terminée en Europe. »

242

VIAN Boris (1920-1959).

MANUSCRIT autographe, **Mademoiselle Julie**, [1952] ; 81 pages in-4 et oblong in-8.

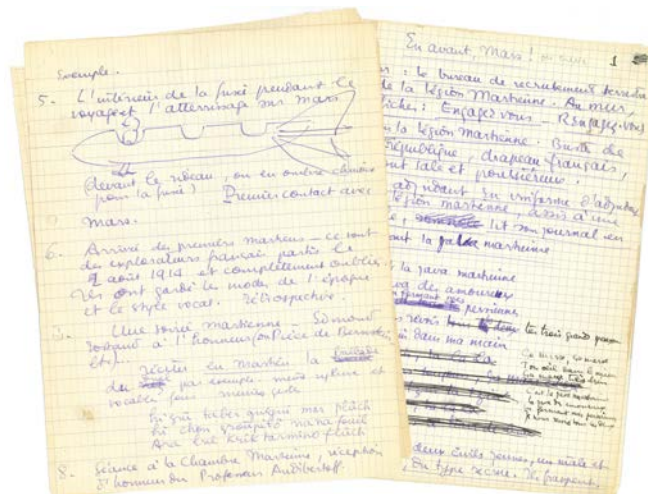
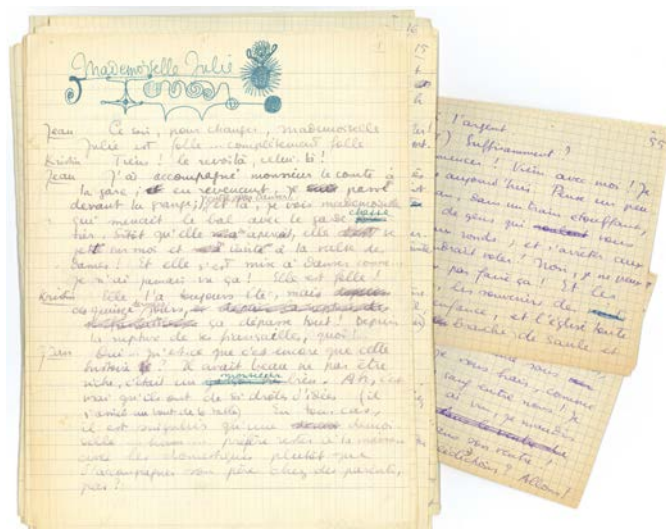
2 500 / 3 000 €

Traduction par Boris Vian de la pièce de Strinberg.

Mademoiselle Julie fut jouée dans la traduction de Boris Vian le 17 septembre 1952 sur la scène du Théâtre Babylone, par François Chaumette, Éléonore Hirt et Andrée Tainsy.

Le manuscrit, complet, est écrit à l'encre violette sur des feuillets perforés de classeur à papier quadrillé : 47 feuillets de format in-4, dont les derniers sont également écrits tête-bêche au verso (p. 40-55), la suite (p. 55-81) au verso de feuillets in-8 à en-tête du *Conseil municipal de Paris*. Il présente de nombreuses ratures et corrections au fil de la plume, puis d'autres corrections au stylo bleu ou rouge. Le titre du manuscrit est joliment calligraphié et orné à l'encre bleue.

On joint la plaquette de *Paris Théâtre* de novembre 1952 avec la publication de cette traduction de *Mademoiselle Julie*, et de la pièce *L'Équarrissage pour tous* de Boris Vian.



243

VIAN Boris (1920-1959).

2 MANUSCRITS autographes **En avant, Mars !**, [1952-1956 ?] ; 8, 7 et 9 pages in-4 (trous de classeur).

1 500 / 2 000 €

Deux versions de ce projet de revue de science-fiction, avec les plans et ébauches.

Passionné de science-fiction, Boris Vian avait préparé cette revue pour le théâtre des Trois-Baudets, qui la refusa. Elle comprend la chanson de *la Java martienne* : « C'est la java martienne / La java des amoureux »...

L'action se passe dans « le bureau de recrutement terrestre de la légion martienne ».

La première version, *En avant, Mars !*, à l'encre violette sur 8 feuillets de papier quadrillé, arrachés d'un cahier à spirale, présente des ratures et corrections, notamment à l'encre noire, dont le dernier feuillet ajouté.

La deuxième version est intitulée *Mars ou crève* ; c'est une mise au net à l'encre noire sur 7 feuillets de papier quadrillé ; des passages ont été biffés au crayon de papier. En tête, projet de distribution des rôles : « Adjudant Corse - [Jean-Marie] Amato, Caporal - [Edmond] Tamiz, Civil - Guy [Pierauld], Civile - Marilo, St Pierre - [Jacques] Hilling », tous acteurs de la compagnie d'Yves Robert.

L'écriture a été précédée par un bref découpage (1 p. in-8), puis un « Plan approximatif » (4 p.), et un plan plus développé en 12 tableaux avec le **dessin** de « la fusée pendant le voyage et l'atterrissage sur Mars » (4 p.).

VIAN Boris (1920-1959).

MANUSCRIT autographe, **Série Blême**, [1954] ; 78 pages in-4 (le 1^{er} feuillet insolé, avec bord un peu effrangé ; trous de classeur).

3 000 / 4 000 €

Manuscrit complet de cette pièce policière en alexandrins, en trois actes.

« Série Blême » était le titre d'une collection-sœur de la Série Noire, à laquelle Vian a beaucoup collaboré. « Tragédie d'abattoir, Série Blême nous fait assister à une douzaine de meurtres, perpétrés par le même assassin mais chacun selon une méthode différente (explosifs, poison, poignard, asphyxie, pendaison, arrachement de la langue, etc.) ; quand le rideau tombe, quarante autres personnes vont, c'est sûr, y passer. Le héros de la pièce et exécuteur de ces hautes œuvres est James Monroe, auteur de la Série Noire et frère de Marilyn Monroe » (Noël Arnaud, *Les vies parallèles de Boris Vian*, p. 359). Monroe est retiré dans son chalet de haute montagne (comme aimait à le faire Marcel Duhamel), avec son domestique muet Machin, et muni du *Petit Traité du parfait criminel* de Marcel Duhamel, il élimine tous les gêneurs.

Le manuscrit, à l'encre violette, au recto de feuillets quadrillés arrachés d'un cahier à spirale, et surchargé de ratures et corrections (sur feuillets perforés de classeur), avec des additions, parfois inscrites sur la page en

regard. La première page donne la liste des personnages. En tête de l'acte I, croquis d'un cylindre ; page 21, dessin d'une main fermée avec le pouce levé. Acte I (p. 1-29) ; acte II (p. 30-52) ; acte III (p. 53-78). Parmi les corrections, on note que Vian a corrigé le langage de James, le rendant plus argotique (coin/coinstot, danser/guincer, danse/java...). Le nom primitif du héros est « Citerne », corrigé en « Monroë ». Citons le début de la pièce et de la tirade de James :

« Ah, Machin, c'est le jour le moins laid de ma vie

Je vais pouvoir enfin satisfaire l'envie
Que j'avais de venir en ce coinstot perdu
Pour y fuir les gêneurs qui ne me
quittaient plus.

Oui, rien que d'admirer les blancs
sommets de l'Alpe

Je suis près de guincer une java du
scalpe ! »...

La pièce a été publiée en 1970 dans le *Théâtre inédit* chez Christian Bourgois ; elle a été créée à Nantes le 24 octobre 1974, dans une mise en scène de Georges Vitaly, avec Dominique Paturol dans le rôle de Monroe, et André Torent dans celui de Machin.

On joint le tapuscrit corrigé, avec de nombreuses corrections autographes (81 p. in-4) ; plus 2 autres tapuscrits, première version avant corrections, portant la même addition autographe concernant le décor (83 p. in-4 chaque). **Plus une l.a.s. de Marcel DUHAMEL** à Boris Vian (1 p. in-8), écrite de son chalet Les Choucas à Saint-Gervais, au sujet des traductions de Vian pour la *Série noire*.

VIAN Boris (1920-1959).

2 MANUSCRITS autographes, **Le Chasseur français**, *Comédie musicale en 3 actes*, [1955] ; .133 et 137 pages in-4 (bords effrangés à quelques feuillets).

4 000 / 5 000 €

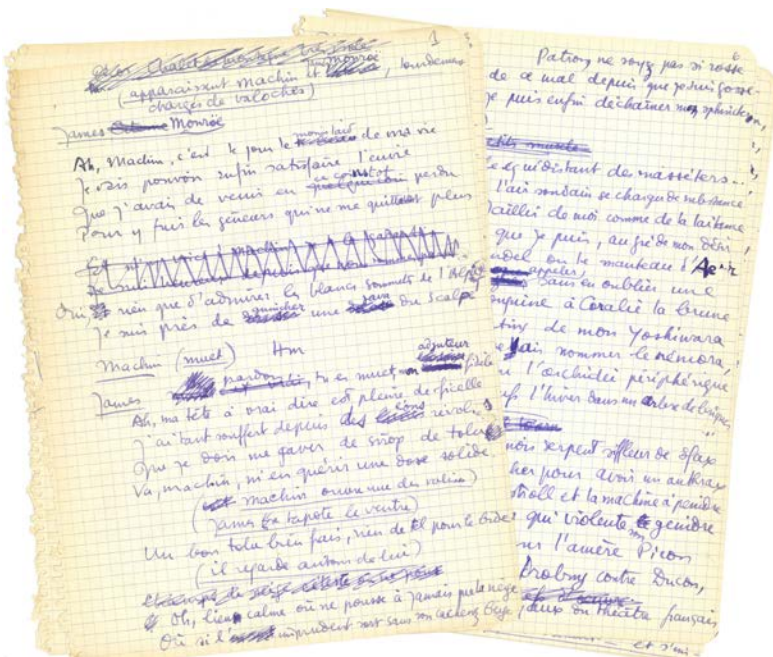
Deux versions, très différentes, de cette comédie musicale.

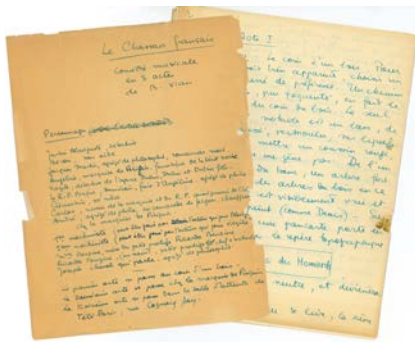
« Toute l'intrigue part des annonces matrimoniales que reçoit, par centaines et milliers, ce journal [*Le Chasseur français*] et sur la nécessité de contrôler – ici par l'office d'un détective nommé Justin Blairjuste – l'honnêteté de ces offres d'accouplement. Cependant, la Série Noire – qui est à la base de *Série Blême* – n'est pas étrangère au *Chasseur Français*. Angéline, marquise de Piripin, en est intoxiquée et recherche, à travers les annonces du journal, les fortes émotions décrites et, pense-t-elle, vécues par les auteurs de la collection. Le "jeune premier", Jacques, agrégé de philosophie, gagne sa croûte sous le pseudonyme de Tom Collins, auteur "américain" de romans de la Série Noire, mais il s'en cache car il voudrait se marier avec une "pure jeune fille" qui se trouve être, premier rebondissement, la jeune fille de la marquise » (Noël Arnaud, *Les vies parallèles de Boris Vian*, p. 361).

Nombreuses références et allusions aux personnalités de l'époque, à commencer par Marcel Duhamel et sa Série Noire (« on y transforme les gens / en autant d'écumaires »), ainsi que son homonyme Georges Duhamel, le chef d'orchestre Robert Benzine, André Gide, Paul Claudel, Fernandel, ou le R.P. Brique (caricature transparente du dominicain mondain Bruckberger)...

Le premier manuscrit est écrit à l'encre turquoise au recto de 94 feuillets de papier jaune pâle, avec de nombreuses ratures et corrections. À la suite, non paginés, 39 feuillets présentent les brouillons des paroles des chansons à intégrer à la pièce, comme celles-ci : « Rien ne tient compagnie / Comme un verre de pinard / Ça vous fait voir la vie / En beau rose épinard... » ; « moi j'aime pas lire du Voltaire / moi je me fous d'André Gide... » ; « Je suis l'maître du mystère / Je me fauille dans tous les coins »...

Le second manuscrit, également à l'encre turquoise sur un même papier, sur 136 feuillets, est une mise au net, intégrant les chansons, avec d'importantes variantes par rapport à la version primitive ; elle présente quelques ratures et corrections. Elle est précédée de la liste des personnages, sous le titre signé « *Le Chasseur français* Comédie musicale en 3 actes de B. Vian ».





La pièce a été publiée en 1970 dans le *Théâtre inédit* chez Christian Bourgois ; mise en musique par Stéphane Varègues, elle a été créée en décembre 1975 par Pierre Peyrou et Arlette Thomas, au Théâtre Présent à la Villette.

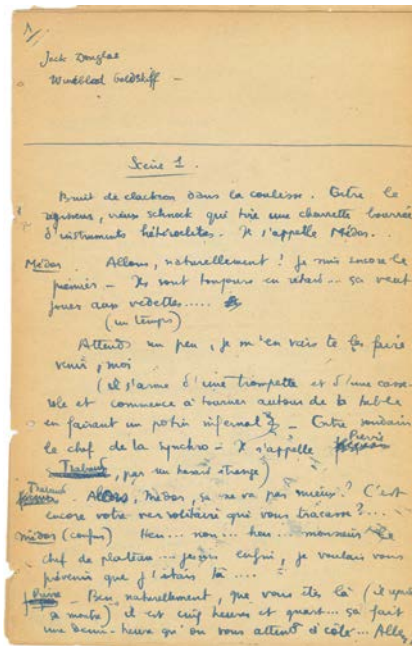
247

VIAN Boris (1920-1959).

MANUSCRIT autographe, **Jack Douglas** ; 11 pages et demie in-fol. (trous de classeur, bord sup. un peu effrangé).

800 / 1 000 €

Projet de pièce dans les coulisses d'un studio d'enregistrement de synchronisation de film. Le manuscrit, à l'encre bleue, présente des ratures et corrections.



246

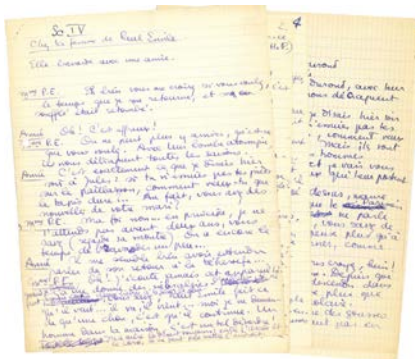
VIAN Boris (1920-1959).

MANUSCRIT autographe, **Chez la femme de Paul-Émile** ; 4 pages in-4 à l'encre violette sur papier quadrillé (trous de classeur).

800 / 1 000 €

Sketch de revue (marqué Sc. IV) mettant en scène une soirée chez la femme de Paul-Émile Victor, (l'explorateur polaire était pataphysicien comme Boris Vian).

On joint un autre sketch de 3 pages, dialogue de Mme Plouque et Mme Durand.



248

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM Auguste de (1838-1889).

MANUSCRIT autographe, **Le Candidat par Gustave Flaubert** ; 2 pages oblong in-8 (papier un peu froissé avec quelques légères fentes marginales et une déchirure sans manque, taches d'encre).

800 / 1 000 €

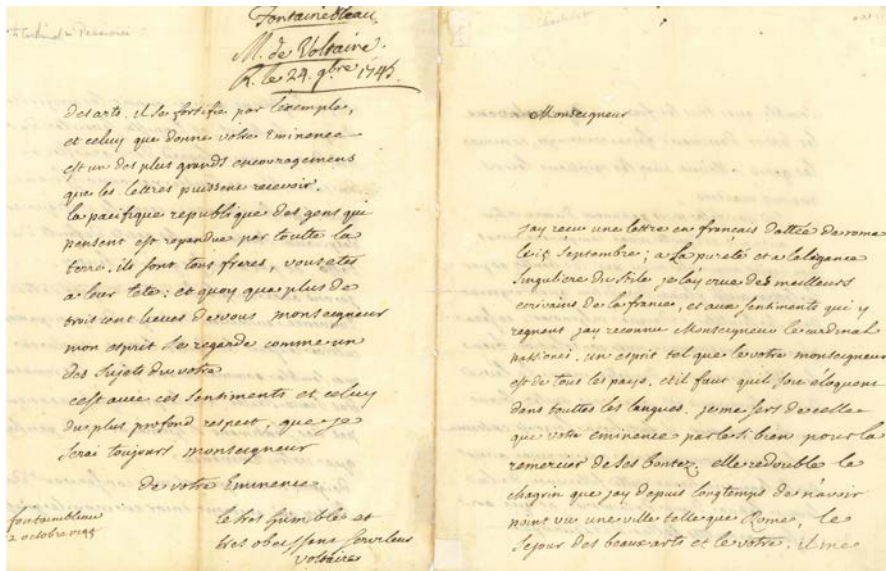
Brouillon d'un article inédit sur Le Candidat de Gustave

[La pièce de Flaubert *Le Candidat* a été créée le 11 mars 1874 au théâtre du Vaudeville. Villiers lui a consacré un article dans la

Revue du monde nouveau le 1^{er} avril 1874, très différent de celui-ci, qui sera recueilli en 1890 dans *Chez les passants* (*Œuvres complètes*, Pléiade, p. 459-463). Ce brouillon présente des ratures et corrections.]

« Le drame, trop impartial pour être moral, serait une œuvre infâme si nous n'avions pas conscience de cette vérité terrible, que les sots ont cela d'impardonnable qu'ils nous rendent indulgents pour les méchants. Le sceptique est un homme qui a conscience d'avoir perdu son passage sur la terre. Il est le seul qui ait droit au désespoir proprement dit, et dans la bouche duquel (eut-il cinq cent mille livres de rente) ce mot n'est point une écoeurante, versatile et grotesque banalité. [...] Car, ou l'âme humaine n'est rien, (et, alors, l'honneur, l'amour, et la vertu ne sont rien) ou elle est quelque chose d'aussi positif que le corps et alors les blessés de l'âme ont droit à autant d'égard que ceux du corps, et ils ont droit d'être furieux jusqu'à la mort contre les sots, qui sont leurs blessures. Seulement, le malheur artistique de Flaubert, dans la splendide turlupinade de ce drame, *Le Candidat*, c'est de n'avoir pas élevé l'amertume du calice qu'il fait boire au public, à la hauteur d'une effroyable purgation : en un mot, nous lui faisons remarquer l'imperfection de son ironie. Oui, nous eussions aimé à voir, en un cinquième acte admirable, (comme les quatre premiers), les personnages de cette comédie sublimes et magnifiés sans motif, comme nous les avons vus, sans motif, vils et monstrueusement frappés d'hébétéude. [...] L'auteur, par le fait de mettre sa pièce en lumière devant un public dont cette même pièce est la parfaite et simple photographie, s'avoue victime du même mobile que son *Candidat*. Or, Flaubert est incapable de ridicule. Malheureusement. Sans cela, ce grand littérateur serait un véritable génie. [...] Flaubert a ceci de terrible qu'il ferait aimer les êtres ridicules, si ces derniers n'étaient pas des maudits ».





249

VOLTAIRE (1694-1778).

L.A.S. « Voltaire », Fontainebleau 12 octobre 1745, au cardinal Domenico PASSIONEI ; 4 pages in-4.

4 000 / 5 000 €

Belle lettre flatteuse où Voltaire fait sa cour à un proche du Pape Benoît XIV, et glorifie la langue italienne.

[Domenico PASSIONEI (1682-1761) était bibliothécaire du Vatican. Le 30 mai 1745, Voltaire fait part au marquis d'Argenson de son souhait « d'avoir quelque marque de la bienveillance papale qui pût [lui] faire honneur en ce monde-ci et dans l'autre ». À cette fin, il adresse, le 17 août, deux lettres à Benoît XIV, accompagnant l'une d'elles de sa tragédie *Mahomet*. Le même jour, il envoie à divers cardinaux, dont le cardinal Passionei (qui lui répondra le 15 septembre), une lettre dans laquelle il se présente comme le poète officiel du « Roi très chrétien ». Il fut un farouche adversaire des Jésuites.]

Il a reçu sa lettre du 15 septembre : « a la pureté et a le légance singuliere du stile je l'ay crue des meilleurs ecrivains de la France, et aux sentiments qui y regnent j'ay reconnu Monseigneur le cardinal Passionei. Un esprit tel que le votre monseigneur est de tous les pays. Et il faut quil soit éloquent dans toutes les langues. Je me sers de celle que votre eminence parle si bien pour la remercier de ses bontez. Elle redouble le chagrin que j'ai depuis longtemps de n'avoir point vu une ville telle que Rome, le sejour des beaux arts et le votre. Il me semble que tous les français qui cultivent les lettres devroient faire ce

voyage, comme les grecs alloient chez les égyptiens leurs anciens maitres ». Il sera flatté de recevoir le livre du marquis Orsi : « Il fortifiera le goust extreme et le peu de connaissance que je peux avoir de la langue italienne cette fille ainée de la langue latine, digne de sa mère, et qui en a servi a toutes celles de l'Europe. Il y a longtemps que je connois les méprises du pere Bouhours, et l'injuste severité de M. Despreaux [Boileau] à l'égard de L'Arioste et du Tasse. L'un et l'autre ne connoissoient que superficiellement ce qu'ils critiquoient. Despreaux sentoient trop les petits défauts du Tasse, et pas assez ses grandes bautez. Je vois avec un plaisir extreme que votre Eminence au milieu de ses grandes occupations cultive toujours les belles lettres, voyla ce me semble comme etoient faits les romains des beaux siecles, a cela pres qu'ils n'avoient pas des sentimens si humains et si pacifiques que votre Eminence. Daignez monseigneur me conserver des bontez qui animent encore en moy le goust des arts. Il se fortifie par l'exemple, et celui que donne votre Eminence est un des plus grands encouragemens que les lettres puissent recevoir. La pacifique republique des gens qui pensent est repandue par toute la terre. Ils sont tous freres, vous etes à leur tete : et quoy qua plus de trois cent lieues de vous monseigneur mon esprit se regarde comme un des sujets du votre »...

Correspondance (Bibl. de la Pléiade), tome II, n° 2003.

Provenance : ancienne collection Tronc-Jeanson (vente Christie's, Paris, 6 novembre 2013, n° 145).

250

VOLTAIRE (1694-1778).

L.A.S. « Voltaire gentilhomme de la chambre du roy de France », Potsdam 1^{er} août 1750, à Richard ROLT à Londres ; 2 pages in-4, adresse avec cachet de cire rouge (brisé) ; en anglais.

8 000 / 10 000 €

Belle lettre en anglais de Voltaire, qui fait l'éloge de la Constitution britannique, et définit son propre travail d'historien.

[Richard ROLT (1724-1770) a écrit des poèmes, des livrets d'opéra, et des ouvrages historiques, notamment *An impartial Representation of the Conduct of the Several Powers of Europe engaged in the late general War...* (Londres, 1749-1750), auquel Voltaire fait ici référence.]

« I have received at Postdam, the obligent letter you directed to Paris ; but I have not yet received the favour of your book. The wisdom that shines in y^r letter, raised in me, more and more, the desire to read that performance. I am confident you have been faithfull to y^r Title, in writing impartially as an honest man, and a philosofer ought to do. [...] T'is y^r duty to love, to praise, the form of the British Government; but do not believe we blame it in France. The situation of our country, the genius of our nation and many other reasons, have submitted us to the monarchik power, mitigated by the amiable mildness of our manners rather than by your laws. All wise men amongst us live happy under such a government, and admire that of Great Britain. As to the task of writting a true and complete history of the late war, tis an heavy burthen. I hope you are wel inform'd of all the transactions pass'd in y^r contry. All the secrets of the back-stairs at y^r court, are not secret in a few years. Each party spies, discovers and exagerates the intrigues and the fault of the opposite party, and from the shok of so many flints some flashes of truth may shoot and enlighten the mind of a wise historian, but in other countries state misterys lay hid under a curtain that few men are able to remove. My office of the crown's *historian* entitled me to the communication of all letters writ to ministers. Yet, I am not satisfied with so good materials, and I must hunt again after my favorite game, truth, in foreign countries. I travel like Polibus to see the different teaters of the war. I do consult both friends and enemys. I doubt not y^r book Sir will help me very much. Y^r title which promises impartiality shall put me always in mind of my duty. History must be neither a satir nor an encomium, and I hope a frenchman, and even a gentleman of the King's Chamber may tell open truth with security. A moderate man can no offend

when he will not offend, and he may say harsh things if he never uses harsh words. I am at leisure, I'll publish my history as late as I can, but I'll read y^r as soon as possible »...

Traduction libre : J'ai reçu à Potsdam l'obligeante lettre adressée à Paris, mais pas encore le livre. La sagesse qui émane de votre lettre a augmenté mon désir de lire cet ouvrage. Je suis sûr que vous avez été fidèle à votre titre, en écrivant avec impartialité, comme un honnête homme et un philosophe soit le faire. C'est votre devoir d'aimer et de louer la forme du Gouvernement Britannique ; mais ne croyez pas que nous le condamnions en France. La situation de notre pays, le génie de notre nation et maintes autres raisons, nous ont soumis au pouvoir monarchique, tempéré par l'aimable douceur de nos mœurs plus que par nos lois. Tous les sages parmi nous vivent heureux sous un tel gouvernement, et admirent celui de la Grande Bretagne. Quant à votre projet d'écrire une histoire vraie et compète de la dernière guerre, c'est une lourde tâche. J'espère que vous êtes bien informé de toutes les tractations ayant eu lieu dans votre pays. Tous les secrets des coulisses de votre cour ne seront plus secrets dans quelques années. Chaque parti espionne, dévoile et exagère les intrigues, ainsi que les fautes du parti opposé. Et du choc de ces nombreux silex, quelques étincelles de vérité peuvent jaillir et éclairer l'esprit d'un historien avisé. Mais dans d'autres pays, les secrets d'état sont tapis derrière un rideau que peu d'hommes sont capables de repousser. Ma charge d'historien de la couronne m'a donné accès à toutes les lettres écrites aux ministres. Cependant, je ne suis pas satisfait d'une telle opportunité, et je dois encore traquer mon gibier favori, c'est à dire la vérité, dans les pays étrangers. Je voyage comme Polybe pour voir les différents théâtres de la guerre. Je consulte à la fois amis et ennemis ; je ne doute pas que votre livre ne me soit d'une grande aide. Votre titre prometteur d'impartialité me rappellera toujours mon devoir. L'histoire ne doit être ni une satire ni un panégyrique. Et j'espère qu'un Français, et même un gentilhomme de la Chambre du Roi, peut dire ouvertement la vérité en toute sûreté. Un homme modéré ne peut offenser quand il ne veut pas offenser, et il peut dire des choses rudes, s'il n'use jamais de paroles dures. J'ai du temps devant moi, et je publierai mon histoire le plus tard que je pourrai, mais je lirai la vôtre dès que possible...

On joint un portrait de Voltaire gravé en couleurs par Alix d'après Garneray (31 x 21 cm).

Correspondance (Pléiade), t. III, n° 2620.

Provenance : Kendall Hazeldine (vente Sotheby's, Londres, 11 février 1914, n° 180) ; collection Tronc-Jeanson (vente Christie's, Paris, 6 novembre 2013, n° 146).

251

VOLTAIRE (1694-1778).

RECUEIL de 7 L.A.S et une L.S., 1735-1770 ; à divers ; chaque lettre dans un montage à fenêtre ; le tout relié en un volume in-fol. maroquin rouge, triple filet doré encadrant les plats, dos à nerfs orné, roulette intérieure dorée, tranches dorées (Riviere & Son)

15 000 / 20 000 €

Belle et importante réunion de lettres de Voltaire adressées, entre autres, à d'Alembert, au marquis de Caumont, au comte d'Argental et à la duchesse de Saxe-

Gotha, et évoquant l'Encyclopédie, ses recherches sur le siècle de Louis XIV et son théâtre.

- L.A.S. « Volt », Paris 19 avril 1735 au marquis de CAUMONT (4 p. in-8). « Il y a peu de choses Monsieur auxquelles j'aye été aussi sensible qu'au souvenir dont vous voulez bien m'honorer. Il est vray que je me suis amusé dans ma retraite a plus d'un genre de littérature. Mais il ny a pas d'aparence que j'en laisse rien transpirer dans le public. Je m'apercois tous les jours qu'il faut vivre et penser pour soy [...] Il y a des pays ou il est permis de communiquer ses idées aux hommes, il y en a d'autres dans lesquels a peine est-il permis d'avoir des idees. [...] Je
.../...

but in other countries I state miseries, say
had under a curtain that few men ~~were~~
able to remove. my office of the crown's
historian intitled me to the communication
of all the letters writ to the ministers. yet
I am not satisfied with so good materials.
and I must hunt again after my favourite
game, truth, in foreign countries. I travel
like Polibus to see the different theaters of
the war. I do consult both friends and enemies
I doubt not y^r book sh^d will helpe me very
much. y^r title which promises impartiality
shall put me always in mind of my duty
history must be neither a satire nor an eulogium.
and I hope a frenchman, and even a gentleman
of the King's Chamber may tell open truth with
security. a moderate man cannot offend
when he will not offend, and he may say
harsh things if he never uses harsh words
I am at leisure, I'll publish my history as
late as I can, but I'll read y^r as soon as
possible. I thank you from my heart, and am
y^r most hum. ob. serv^t
Voltaire gentilhomme de la
chambre du Roy de France

N^o 256
 aux Délices 9 oct
 nous avons été sur le point mon cher philosophe
 universel de savoir mad^e de Fontaine et moy ce
 que devient l'ame quand son confrere est passé.
 nous espérons rester encor quelque temps dans notre
 ignorance. toutes nos petites délices vous font
 les plus tendres compliments. Les ridicules de romans
 et l'avanture d'Aspina feront une assez bonne
 figure un jour dans l'histoire mais ce n'est pas la
 mon affaire. Dieu m'en preserve. j'ai eu assez embas
 rassé du passé sans me mêler encor du présent.
 Si vous avez quelques articles de l'encyclopedie
 a me donner, ayez la bonté de vous y prendre
 un peu a l'avance. un malade n'est pas toujours
 le maître de ses moments. je tâcherai de vous
 servir mieux que j'en ay ~~pu~~ fait. je suis bien
 mécontent de l'article histoire. j'avais envie
 de faire voir quel est le stile convenable
 a une histoire generale, celui que demande
 une histoire particuliere, celui que des memoires
 exigent. j'avais voulu faire voir combien
 Lottas l'emporte sur Denick, et Clarendon sur

.../...

vous auray une obligation bien grande si vous
 voulez bien avoir la bonté de faire extraire
 de ces lettres dont vous me parlez, ce qui
 peut regarder l'histoire du dernier siecle. Je
 ne sçai si Louis 14 meritoit bien le nom de
 grand. Mais son siecle le meritoit, et cest
 de ce bel age des arts et des lettres que je
 veux parler plus que de sa personne. J'ai
 trouvé en arrivant a Paris que la philosophie
 de Newton gagnait un peu parmi les vrais
 philosophes »... [Correspondance (Pléiade),
 t. II, n^o 556].

- L.A.S. « V », [vers novembre 1749], au comte
 Francesco ALGAROTTI (1 p. in-12, adresse).
 « Jay l'honneur detre dans ce moment cy
 entre Ciceron et César. Ce sont des gens
 de votre pays que vous feriez bien mieux

parler que moy. Ils membarassent beaucoup.
 Des que cette besogne sera bien ou mal
 faite, je me mettrai au fatras historique et
 jobeiray a vos ordres mio caro conte »...
 [Correspondance (Pléiade), t. III, n^o 2536].

- L.A.S. « V », Berlin 18 décembre 1752,
 à Henri Lambert d'Herbigny, marquis de
 THIBOUVILLE (2 pages in8, adress). Sur sa
 pièce Amélie, ou le duc de Foix, Adrienne
 LECOUVREUR, et son théâtre. « Mon cher
 duc de Foix, il faut donc que Sceaux ait
 toujours des Barons, mais le theatre de Paris
 n'a pas toujours des Lecouvreur. C'est pour
 elle que le role d'Amélie avait été fait, elle
 ne sera pas remplacée. La vieille enfant
 [Mlle Gaussin] qui joue dans L'Oracle et dans
 Zaïre ne peut que faire tomber mon duc. Tranquille

dans le crime et fausse avec douceur elle ne
 sera pas fâchée de faire des niches a l'oncle
 et a la niece, je suis tres affligé que madame
 Denis se soit compromise avec ce tripot. Il
 eut été mieux d'attendre le retour de m^r de
 Richelieu. Il ne faut plus quelle s'avilisse a
 postuler des desagréments. Cela nest bon
 que pour moy vieux pilier de theatre [...] Jay
 fait de Zulime tout ce que m'ont permis
 Louis 14 et Louis 15 auxquels jay donné
 presque tout mon temps en bon et loyal
 sujet »... La duchesse du MAINE « est une ame
 predestinée elle aimera la comédie jusqu'au
 dernier moment et quand elle sera malade
 je vous conseille de luy administrer quelque
 belle piece au lieu d'extreme onction. On
 meur comme on a vécu, je me meurs moy
 qui vous parle, et je grifonne plus de vers
 que La Motte et plus de prose que La Mott
 Vayer »... [Correspondance (Pléiade), t. III,
 n^o 3386].

- L.A.S. « V », aux Délices 9 octobre [1756],
 à D'ALEMBERT (3 pages in-4, adresse
 avec cachet de cire rouge aux armes). Sur
 l'Encyclopédie. « Nous avons été sur le point
 mon cher philosophe universel de savoir
 mad^e de Fontaine et moy ce que devient
 l'ame quand son confrere est passé. Nous
 espérons rester encor quelque temps dans
 notre ignorance. [...] Si vous avez quelques
 articles de l'encyclopedie a me donner, ayez
 la bonté de vous y prendre un peu a l'avance.
 Un malade nest pas toujours le maître de ses
 moments. Je tâcherai de vous servir mieux
 que je n'ay fait. Je suis assez mécontent de
 l'article histoire. J'avais envie de faire voir
 quel est le stile convenable a une histoire
 generale, celui que demande une histoire
 particuliere, celui que des memoires exigent.
 [...] Mais j'étais pressé, et j'étais malade.
 J'étais accablé de cette maudite histoire
 generale que vous connaissez [Essai sur
 les mœurs]. Je vous demande pardon de
 vous avoir si mal servi. [...] Je ne connais
 point le dictionnaire. Je n'ay point souscrit.
 [...] Je l'acheterai quand il sera fini. [...] Ce
 qu'on m'a dit des articles de la teologie et
 de la metaphisique me serre le cœur. Il est
 bien cruel d'imprimer le contraire de ce
 qu'on pense »... [Correspondance (Pléiade),
 t. IV, n^o 4581].

- L.A.S. « V », 6 novembre [1759], à Louise
 Dorothea de Meiningen, duchesse de SAXE-
 GOTHA (4 pages in-8). Transmettant une lettre
 pour Frédéric II. « Permettez moy d'écrire a
 votre altesse serenissime sur ce petit papier.
 Quelque plaisir que jaye a luy presenter
 les hommages les plus bavards, je crains
 qu'un gros paquet passant par Francfort
 ne donne des tentations aux curieux. [...] Je
 prends donc madame la liberté de faire
 passer par vos belles et respectables mains
 des choses qui surement n'en valent pas la
 peine mais elles pourront acquerir quelque
 prix quand votre altesse serenissime aura
 daigné les transmettre sous son enveloppe.
 Elle daignera jouer le role de confidente

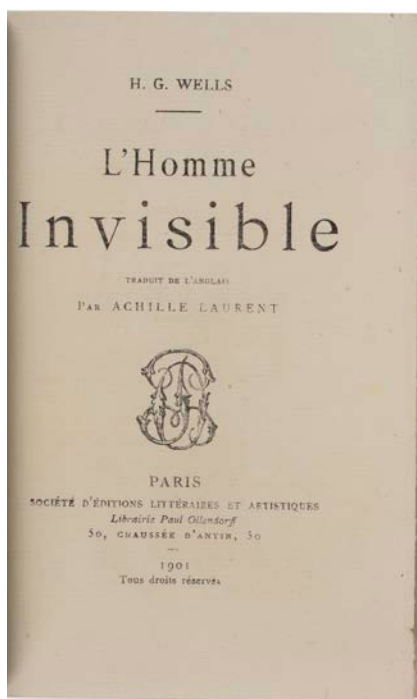
d'un côté, et de protectrice de l'autre. Elle aura probablement la bonté de me faire tenir la réponse. Il se passe des choses bien cruelles dans ce monde il y en a aussi de plaisantes. [...] nous autres français nous avons assez mal employé notre argent jusqu'aujourd'hui. Les murmures sont grands à Paris, les espérances assez médiocres, nous ne sommes pas brillants. Mais quand serons nous raisonnables ? Pour moi je ne suis qu'un pauvre Suisse »... [Correspondance (Pléiade), t. V, n° 4581].

- L.A., Ferney 12 novembr 1761, au comte d'ARGENTAL et au duc de CHOISEUL, intitulée « Mémoire à tous les anges M. le comte de Choiseuil étant essentiellement compté pour un d'iceux » (3 pages in-4). Au sujet de la représentation d'Olympie sur le théâtre de Ferney (le mémoire est présenté comme une délibération du comité de la troupe de Ferney). « Notre Comité qui vaut bien le votre, sauf respect, vu qu'il est composé de gens du tripot et de tres bons auteurs, est obligé de vous déclarer qu'il ne peut être de votre avis sur la plupart de vos objections [...] Nous frémissons d'indignation quand vous nous proposez de mettre notre pièce à la glace, par une confiance froide et inutile d'Olympie à sa suivante, et d'affadir le tout par une scène inutile d'amour »... [Correspondance (Pléiade), t. VI, n° 6916].

- L.S. « V » (dictée à Wagnière), 6 février 1770, à Michel Paul Guy de CHABANON (2 pages et quart in-4, adresse avec cachet de cire rouge brisé). « Mon cher ami, nous vous sommes trop attachés mad^e Denis et moi, pour souffrir que vous épuisiez votre génie à faire Alceste après Quinault. Vous êtes obligé d'en retrancher tout le pittoresque et tout le merveilleux afin d'éviter la ressemblance. [...] Le comique, qui était encor à la mode dans nos premiers operas est reprouvé aujourd'hui »... [Correspondance (Pléiade), t. X, n° 11578].

- L.A.S. « V », Ferney 26 novembre [1770], à Nicolas-Claude THIÉRIOT (1 page in-8). « Jay répondu à M. de Salies à son adresse. Voyci mon ancien ami un rogaton qui pourra vous amuser. Vous connaissez sans doute l'éloge de Moukden en vers par le roy de la Chine vous verrez dans la réponse leloge de mon pays. [...] Si vous connaissez des gens qui veuillent de belles et bonnes montres à bon marché adressez vous à la fabrique de Ferney. J'y ay recueilli les meilleurs artistes des Geneve au nombre de trente familles »... [Correspondance (Pléiade), t. X, n° 12065].

Provenance : ancienne collection Tronc-Jeanson (vente Christie's, Paris, 6 novembre 2013, n° 157).



252

WELLS H. G. (1866-1946).

L'Homme invisible (Paris, Société d'éditions littéraires et artistiques, Librairie Paul Ollendorff, 1901) ; in-12, maroquin bordeaux janséniste, dos à nerfs titré et daté or, tranches dorées sur témoins, contregardes et gardes de box gris clair, couverture et dos muets, étui bordé (Loutrel).

1 000 / 1 200 €

Rare exemplaire sur papier de Hollande, un des 5 numérotés (n° 5), de cette édition originale de la traduction française par Achille Laurent de ce célèbre récit publié en langue originale en 1897.

Exemplaire non rogné, joliment relié (Très légère déchirure marginale sur la couverture et quelques marges légèrement passées).

253

WILDE Oscar (1854-1900).

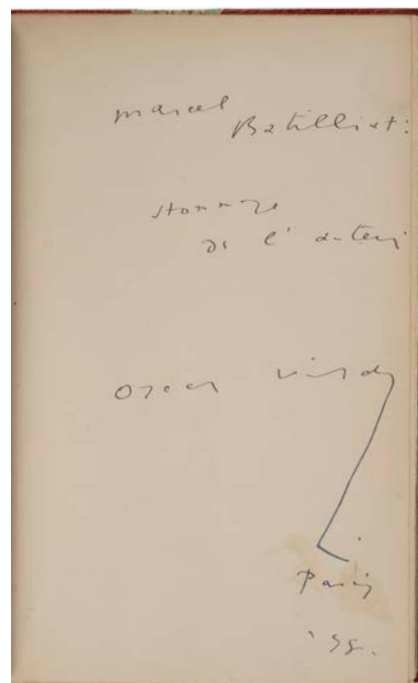
The Ballad of Reading Gaol. Ballade de la Geôle de Reading (Paris, Société du Mercure de France, 1898) ; in-12 ; demi-marroquin rouge à coins, dos à nerfs titré et daté or, tête dorée, couverture et dos conservés (légers frottements à la reliure, dos lég. insolé, mors sup. un peu fendu).

1 500 / 2 000 €

Édition bilingue en anglais et en français dans la traduction d'Henry D. Davray révisée par Oscar Wilde lui-même. Exemplaire du tirage ordinaire, bien complet des 4 pp. du catalogue de l'éditeur sur papier saumon en fin de volume.

Envoi autographe signé sur la page de garde, à l'encre bleue, au romancier Marcel BATILLIAT (1871-1941) : « Marcel Batilliat : Hommage de l'auteur Oscar Wilde Paris -98 ».

(Très légers frottements à la reliure, dos légèrement insolé, mors supérieur légèrement fendu).



ZOLA Émile (1840-1902).

MANUSCRIT autographe signé « Emile Zola », *Profils parisiens. Les Repousseurs* ; 18 pages in-4 (23 x 17,8 cm), montés sur onglets et interfoliés de papier vert, le tout relié en un volume in-4 demi-marroquin vert foncé à coins, étui.

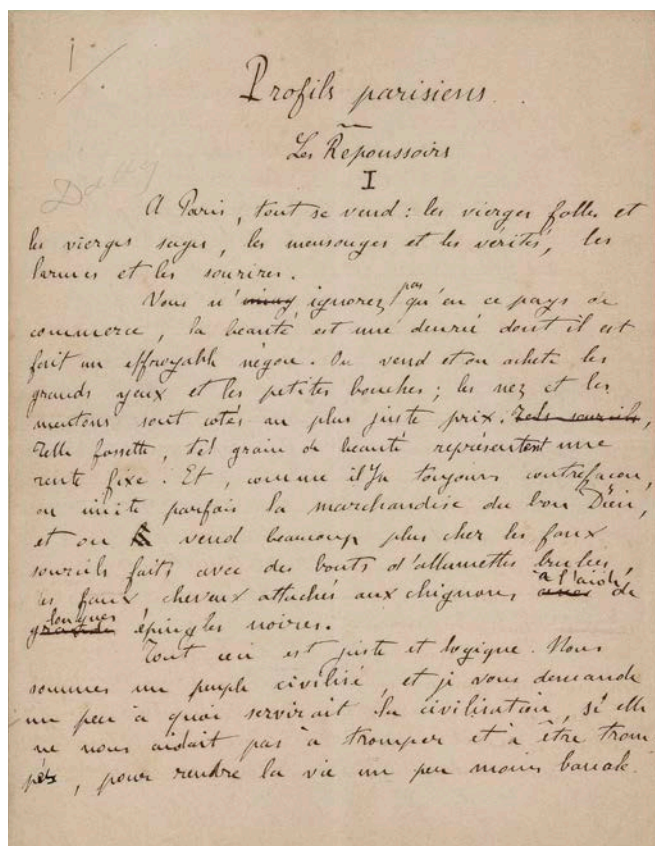
10 000 / 15 000 €

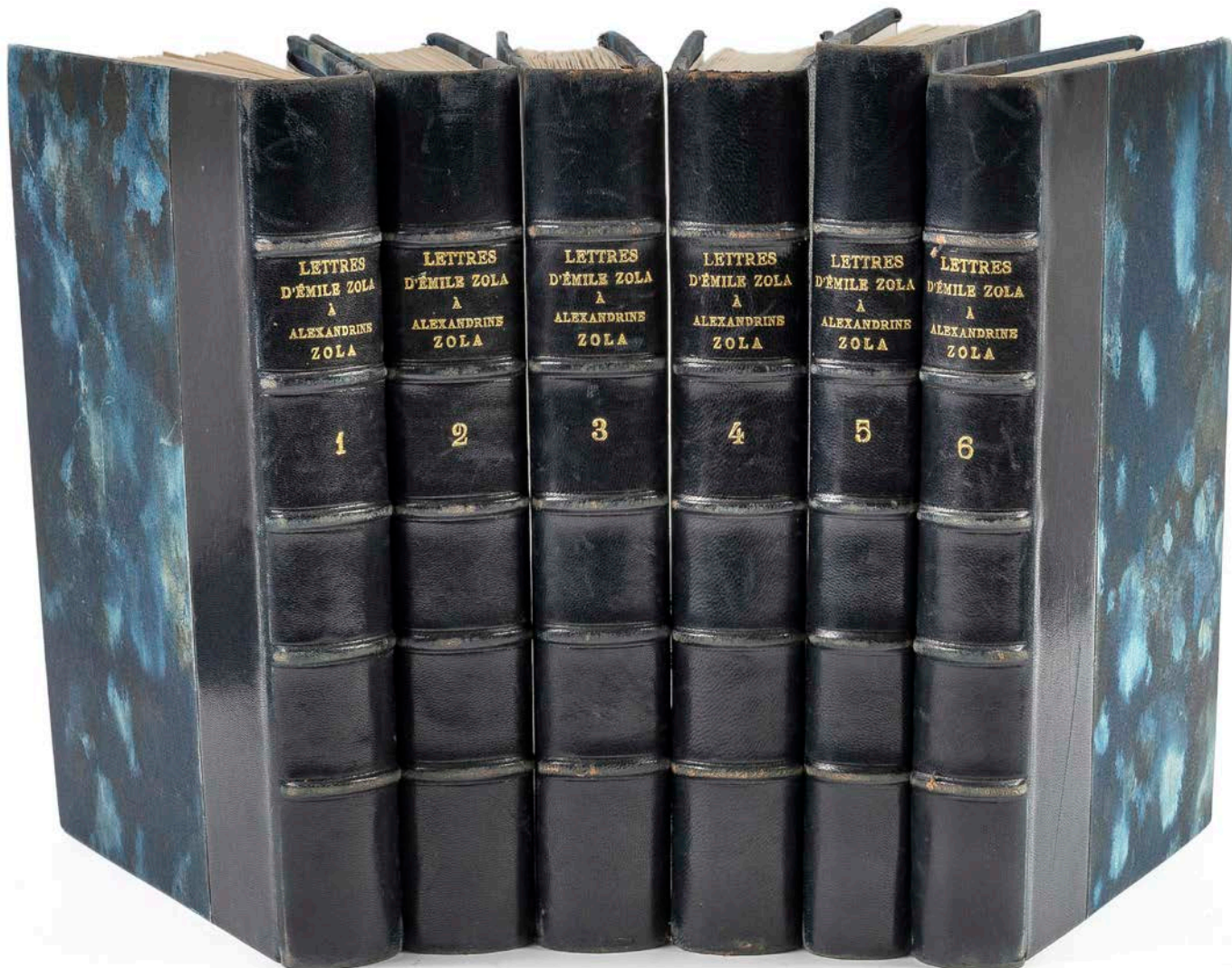
Manuscrit complet d'une nouvelle.

Publiée dans *La Voie nouvelle* du 15 mars 1865, cette nouvelle a été recueillie en novembre 1866 dans les *Esquisses parisiennes* à la suite du roman *Le Vœu d'une morte* (Achille Faure, 1866).

Le manuscrit, à l'encre brune au recto de feuillets de papier ligné (paginés 1-17, plus un f. 6 bis), présente de nombreuses ratures et corrections.

Durandeaum a imaginé un commerce lucratif, dans son « Agence des Repousseurs » : il loue à des filles pas très belles des filles encore plus laides qu'elles, de sorte que, par comparaison, elles paraissent jolies. « À Paris, tout se vend : les vierges folles et les vierges sages, les mensonges et les vérités, les larmes et les sourires », ainsi commence ce texte divisé en six chapitres (I-VI). Et Zola de conclure cyniquement : « Mais qu'importe au progrès une pauvre âme qui souffre. L'humanité marche en avant. Durandeaum sera béni des âges futurs parce qu'il a mis en circulation une marchandise morte jusqu'ici, et qu'il a inventé un article de toilette qui facilitera l'amour dans le monde entier ».





255

ZOLA Émile (1840-1902).

312 L.A.S. « Emile Zola », 1876-1901, à SA FEMME ALEXANDRINE ; environ 1100 pages in-8, plus 4 cartes et 34 télégrammes, le tout monté sur onglets en 6 volumes in-8 reliés demi-veau bleu nuit, dos à nerfs, titre doré.

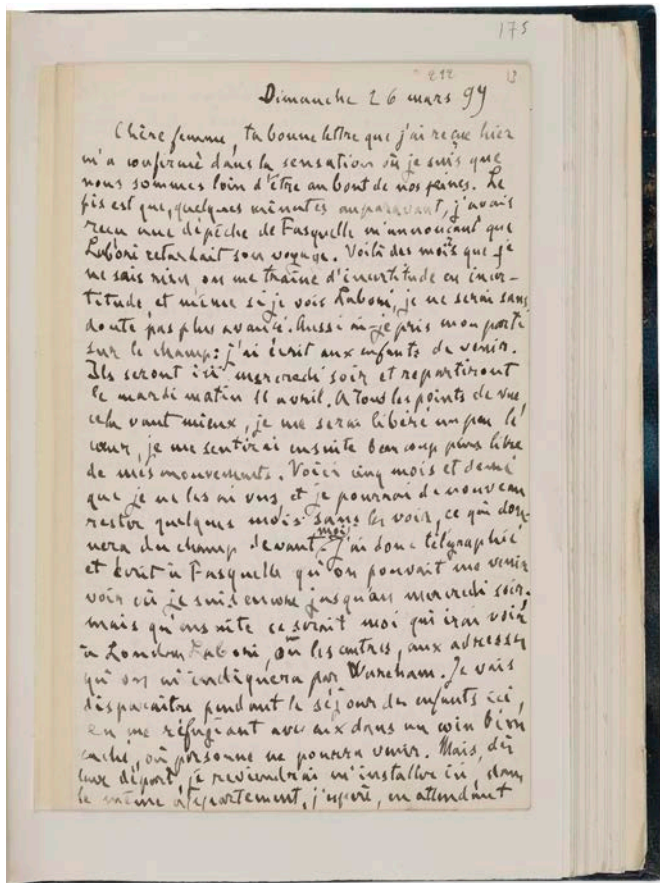
300 000 / 400 000 €

Magnifique et importante correspondance de Zola avec sa femme Alexandrine.

Cette correspondance permet de suivre la vie et la pensée de Zola au jour le jour pendant les périodes où il est éloigné de sa femme, notamment lors des longs séjours d'Alexandrine en Italie : en 1895, 1896 et surtout 1897, date à laquelle commence l'Affaire Dreyfus, Zola lui écrit chaque jour ou presque une longue lettre, quelquefois deux. Même chose pour la période d'août 1898 à juin 1899, pendant laquelle il a été contraint de s'exiler en Angleterre. En 1899 et 1901, Alexandrine repart en Italie, ce qui déclenche de nouveau chez Zola

un envoi quasi-quotidien de lettres. Alexandrine, sa femme, est la seule à qui Zola confie tout, des détails les plus anodins de ses activités quotidiennes à ses accès de désespoir les plus profonds. Ayant plus de trente ans de vie commune derrière eux à l'époque de cette correspondance, ils ont connu ensemble la misère et la richesse, et mené côte à côte chacun des combats qui ont émaillé la carrière de l'écrivain. De surcroît, cette femme issue du peuple est sa première lectrice. Zola lui soumet ses œuvres au fur et à mesure de leur rédaction et la tient sans cesse au courant de l'évolution de son travail. Cette correspondance est donc à la fois intime et littéraire, pleine d'anecdotes et de confessions. Chaque lettre (toutes ont au moins trois pages bien serrées : dans l'ordre généralement pages 1, 3, puis 2 en travers de la page, et éventuellement 4) s'efforce de faire la part entre ces différents aspects : nouvelles domestiques, événements de la journée, rencontres, visites, avancement de l'œuvre et sentiments personnels. Cette correspondance constitue donc un document absolument unique pour la connaissance de Zola, notamment pendant la période bouleversée de l'affaire Dreyfus.

.../...



lui avait adressées jusqu'alors. Alexandrine, qui n'a pas eu d'enfant avec Émile et avait dû abandonner sa propre fille, est terriblement meurtrie. Le couple est au bord du divorce. Pourtant Alexandrine se résigne lentement et accepte l'officialisation de cette double vie. Le romancier a installé sa maîtresse et ses enfants à deux pas de Médan, où il va quotidiennement les voir. En 1895, date où commence cette correspondance, une nouvelle et solide relation s'est installée entre Zola et sa femme, qui, pourtant – et cette correspondance en témoigne – restera à jamais blessée. D'où une sensibilité à vif que l'on devine tout au long de cette correspondance, Zola multipliant les déclarations rassurantes et les protestations d'attachement. « Il n'y a pas que les souvenirs entre nous, il y a aussi l'avenir » (31 octobre 1895). Pourtant, un nom n'apparaît jamais dans aucune des lettres, c'est celui de Jeanne. Le romancier évoque toujours « les enfants », auxquels Alexandrine s'est attachée. Zola sait qu'il ne pourra jamais se passer d'elle. Elle est à la fois son amie et son alliée, celle à qui il confie tout. Lorsqu'ils sont séparés il laisse rarement passer un jour sans lui écrire une longue lettre, dans laquelle il lui narre par le menu tout ce qui fait son quotidien : aussi bien l'évolution de son travail que ses rencontres, ses démêlés avec ses confrères que ses combats politiques, ses plaisirs gastronomiques que ses accès de désespoir.

Durant les sept années que couvre cette correspondance, Zola, véritable bourreau de travail, commence et achève pas moins de cinq romans : *Rome*, *Paris* (qui constituent les deux derniers volumes du cycle des *Trois villes*), *Fécondité* et *Travail* (premiers tomes des *Quatre Évangiles*). Au moment de sa mort, il travaille à *Vérité*, qui paraîtra en 1903. À cela il faut ajouter les innombrables articles et adaptations théâtrales de ses romans, et les livrets pour le musicien Alfred Bruneau.

Alexandrine est la première lectrice de ses ouvrages et il la tient régulièrement au courant de l'avancée de son travail. On peut ainsi suivre pas à pas sa méthode de composition : établissement du plan général, puis de chaque chapitre au fur et à mesure. Zola écrit généralement beaucoup et élague dans un deuxième temps. Il doit lutter contre sa tendance naturelle à la prolixité. Ainsi, à propos de *Rome*, : « J'ai enfin terminé aujourd'hui mon chapitre X. Tu n'as pas idée de la peine qu'il m'a donnée dans le dernier tiers. Et il a encore 85 pages, comme le IX. C'est désastreux. J'espère toujours que le suivant sera plus court » (10 novembre 1895)... La première idée du cycle des *Évangiles* apparaît dans une lettre du 30 octobre 1897 : « J'attendrai ton retour pour recommencer les besognes sérieuses avant de me lancer dans les trois nouveaux romans dont je t'ai parlé, et que je tiens encore secrets. J'aimerais bien me rendre compte de l'effet que va produire *Paris*. Les trois romans sont d'une nature si particulière, si grave, que je tremble un peu de me lancer, à mon âge, dans une si grosse besogne de trois ou quatre ans »... Zola relate aussi la publication de ses œuvres, et l'énorme publicité qui les entoure. « De tous côtés on me dit qu'on attend *Paris* avec une grande curiosité. Xau croit à un grand succès, à des polémiques retentissantes. Je suis bien détaché de tout, je serais pourtant heureux que le livre eût du succès, pour toutes sortes de raisons. Ma situation est des plus rudes à tenir, et j'ai un petit frisson parfois, quand je pense que le public pourrait m'abandonner. Un insuccès ne m'est pas permis » (12 octobre 1897)...

Zola consacre également un temps considérable à la rédaction d'adaptations théâtrales ou à la rédaction de « poèmes », mis en musique par son ami Bruneau : « Je viens de terminer le plan de *L'Ouragan*, le nouveau poème pour Bruneau. J'en suis très content. C'est une chose très simple, très dramatique et très colorée, tout un poème de la mer, se passant dans une île, parmi une population de pêcheurs. Maintenant, je crois que je vais me mettre à écrire le premier acte, car je n'ai pas le courage de me remettre à mon roman, tant que nous ne serons pas réinstallés tous les deux définitivement à Paris » (10 octobre 1896)...

.../...

Alexandrine Meley est née à Paris en 1839. Fille naturelle, elle connut une enfance et une adolescence difficiles et eut, à l'âge de 17 ans, une fille naturelle, qu'elle dut placer à l'Assistance publique. Se faisant appeler Gabrielle, elle mène alors une vie de grisette, posant pour les peintres. C'est alors que Zola la rencontre, en mars 1864. Il travaille aux éditions Hachette, et n'a encore rien publié. Le couple emménage en 1865 dans le quartier des Batignolles et, après avoir vaincu les réticences de Mme Zola mère, officialise sa situation le 31 mai 1870. Dès que Zola se consacre entièrement à sa carrière d'écrivain, Alexandrine prend en charge l'organisation de la vie domestique, mettant tout en œuvre pour que son mari ait la tranquillité nécessaire à son travail. Admiratrice absolue de ses livres, elle est, parfois avec véhémence, son premier soutien. À mesure que l'œuvre de Zola connaît le succès, le couple s'élève dans la hiérarchie sociale, donne une réception hebdomadaire à laquelle sont conviés les écrivains, journalistes et directeurs de théâtre amis. Selon Henry Céard, « Alexandrine Zola était alors une grande femme portant élégamment la toilette, le teint clair, l'œil vif, la repartie vive ! Dans un salon, personne n'avait plus de chic, et Goncourt, si peu prodigue de compliments envers les femmes, disait d'elle qu'elle avait très grand air. Mais sous les gants, il y avait une main rude »...

C'est en 1888, alors que la gloire de Zola est établie et que le couple vit dans le luxe, qu'éclate la crise. Zola tombe amoureux de Jeanne Rozerot, une jeune lingère au service du ménage dans leur propriété de Médan. De cette liaison naîtront deux enfants, Denise en 1889 et Jacques en 1891. Pendant trois ans, Zola mène donc une double vie, qu'il cache, non sans en souffrir, à sa femme. Par le biais d'une lettre anonyme, celle-ci est mise au courant. Folle de douleur, elle se précipite au domicile de Jeanne et détruit toutes les lettres que Zola

.../...

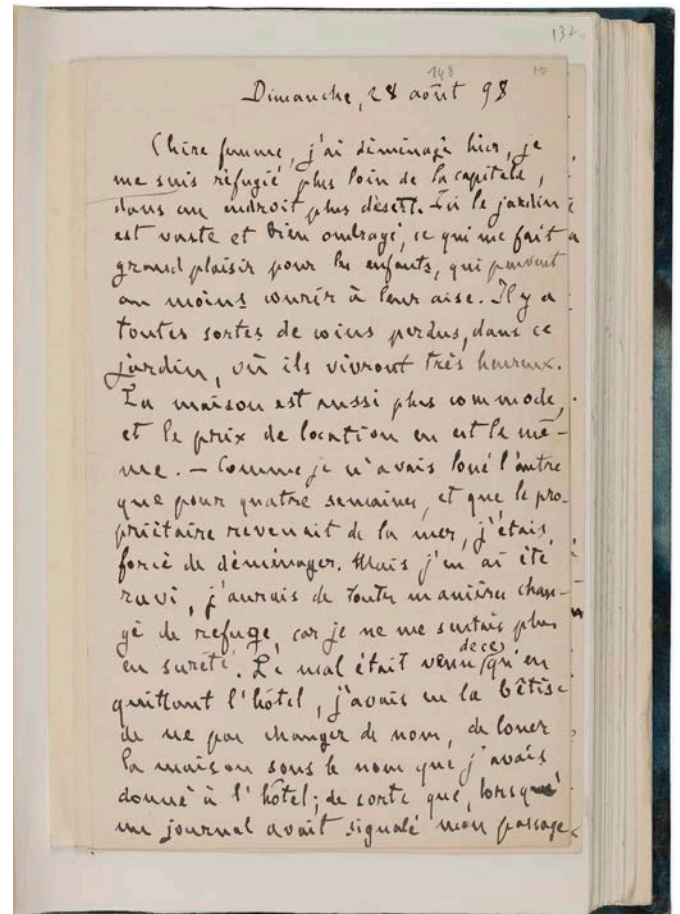
.../...

Toutes ces lettres regorgent de comptes rendus des événements littéraires et politiques auxquels Zola prend part. S'il se plaint régulièrement à sa femme que cela empiète sur son temps de travail, il n'en mène pas moins une vie mondaine : soirées à l'opéra ou au théâtre, répétitions de pièces, dîners avec des confrères et des éditeurs, réceptions, visite du Tsar, inauguration du monument Maupassant, pose de la première pierre du pont Alexandre III, etc. On croise les Daudet (Alphonse et Léon), Octave Mirbeau, Maurice Barrès, les éditeurs Charpentier et Fasquelle, Sarah Bernhardt, Octave Mirbeau, Huysmans, Henry Céard, Léon Hennique, etc.. On assiste à la mise en place du « dîner Balzac », aux querelles qui entourent la succession des Goncourt, aux succès et aux foudres de ses amis. On suit les approches discrètes qu'il entreprend pour entrer à l'Académie française.

La série de lettres écrites à l'automne 1897 permet de suivre pas à pas l'engagement de Zola dans l'affaire Dreyfus, depuis sa prudence initiale jusqu'à son implication totale dans le combat dont il va devenir la figure de proue. L'indignation qui se manifeste dans ses articles trouve ici sa première expression brute et enflammée. Ce qui transparait également dans ces lettres, c'est la conscience qu'a Zola de tenir là le rôle de son existence. Devançant le jugement de la postérité, il écrit avec une lucidité mêlée d'orgueil : « Je suis en train d'écrire la plus belle page de ma vie ». On mesure à l'exaltation inhabituelle de ces lettres le degré de fièvre qui s'est emparé de lui. A cet égard, la lettre du 24 novembre, dans laquelle il raconte comment il a écrit son premier article dans un état de véritable transe, constitue une pièce d'anthologie.

C'est le 6 novembre qu'il évoque incidemment pour la première fois avec sa femme l'affaire qui va bouleverser son existence : « Enfin, Bernard Lazare est venu pour me parler du capitaine Dreyfus, dont l'affaire fait de nouveau un bruit énorme. Je préfère m'en tenir à l'écart, la plaie est trop envenimée »... Persuadé de l'innocence de Dreyfus, il s'engage dans la bataille... Toute l'affaire se lit ici comme le plus palpitant des romans, avec ses rebondissements, ses moments d'espoir et d'abattement, les sympathies comme les haines... Ce sera bientôt la publication de *J'accuse*, le procès, et l'exil en Angleterre, dont nous pouvons suivre le déroulement grâce aux lettres à sa femme écrites du 4 août au 18 décembre 1898. Nous ne citerons que quelques lettres sur l'affaire Dreyfus.

« Je ne sais si tu sais l'affaire Dreyfus, ce capitaine condamné il y a trois ans, pour crime de trahison. Or, aujourd'hui, le bruit s'est répandu qu'il était innocent, et la presse entière mène grand tapage, depuis que M. Scheurer-Kestner a pris l'affaire en main, en promettant de faire la vérité. De la part de ce dernier, un M. Leblois, avocat, est venu me voir [...] pour me mettre au courant de toute l'histoire. Les pièces qui m'ont été soumises m'ont absolument convaincu : Dreyfus est innocent. Il y a là une épouvantable erreur judiciaire, dont la responsabilité va retomber sur tous les gros bonnets du ministère de la Guerre. Le scandale va être affreux, une sorte de Panama militaire. [...] Sois sans crainte, tu sais combien je suis prudent. Je ne me mettrai en avant que si je dois le faire, après avoir songé que je ne suis pas seul dans la vie et que j'ai charge d'âmes. J'avoue qu'un tel drame me passionne, car je ne connais rien de plus beau » (8 novembre 1897)... « Je crois pouvoir te confier le nom du vrai coupable : c'est Estherazy, commandant qu'on a mis dernièrement à la retraite pour infirmités temporaires. Ne prononce ce nom devant personne au monde. » (14 novembre). « L'affaire Dreyfus bouleverse tout ici. Je la suis passionnément, je perds mes matinées à lire les journaux. Connaissant les dessous, je suis les progrès de la trainée de poudre, prévoyant en jour les explosions successives qui se produisent ; et l'on n'est pas au bout, tout le gouvernement peut sauter » (18 novembre)... « Remonté vers neuf heures et demie dans mon cabinet, j'ai dû allumer l'électricité pour travailler. Et tu ne sais pas ce que j'ai fait ? Un article, écrit en coup de foudre, sur Scheurer-Kestner et l'affaire Dreyfus. J'étais hanté, je n'en dormais plus, il a



fallu que je me soulage. Je trouvais lâche de me taire. Tant pis pour les conséquences, je suis assez fort, je brave tout. L'article paraîtra demain en tête du *Figaro* » (24 novembre)... « Ma santé physique est bonne en ce moment. Mais cette affaire Dreyfus me jette dans une colère dont mes mains tremblent. [...] Mon projet est de faire trois ou quatre articles, que je tiens déjà, et de les publier en brochure. Je suis convaincu de l'utilité et de la beauté de mon rôle. Moi qui ne me suis jamais trompé, pourquoi me tromperais-je cette fois ? » (29 novembre)...

Au terme de deux procès intentés par l'État à la suite de la publication de *J'accuse*, Zola est condamné en juillet 1898 à un an de prison et 3 000 francs d'amende. Il n'a d'autre choix que de fuir précipitamment le pays et il part à la hâte pour l'Angleterre. Seul, dans un pays dont il ne connaît pas la langue, il va connaître au début de son exil la pire période de son existence. Les lettres qu'il écrit alors à sa femme reflètent de façon bouleversante le désarroi qui est le sien. Il est abattu, désespéré. Un moment tenté par le repli et l'abandon, il reprend courage. Il s'est remis à son œuvre, les chapitres de *Fécondité* se succèdent à un rythme régulier. Pourtant, son existence est loin d'être facile : il est obligé de se cacher, de déménager souvent, de prendre des pseudonymes (M. Pascal, puis M. Beauchamps). Il ne signe plus ses lettres que d'un paraphe et son courrier transite par un intermédiaire, sous enveloppes doubles. L'arrestation, les aveux et le suicide d'Henry marquent le début de la victoire, l'annonce de la révision et de la réhabilitation de Zola. Mais il faudra attendre jusqu'en juin 1899 pour que l'écrivain revienne en France... « Ah ! que tout cela me gonfle le cœur de révolte et d'indignation ! Je réfléchis beaucoup

.../...

.../...

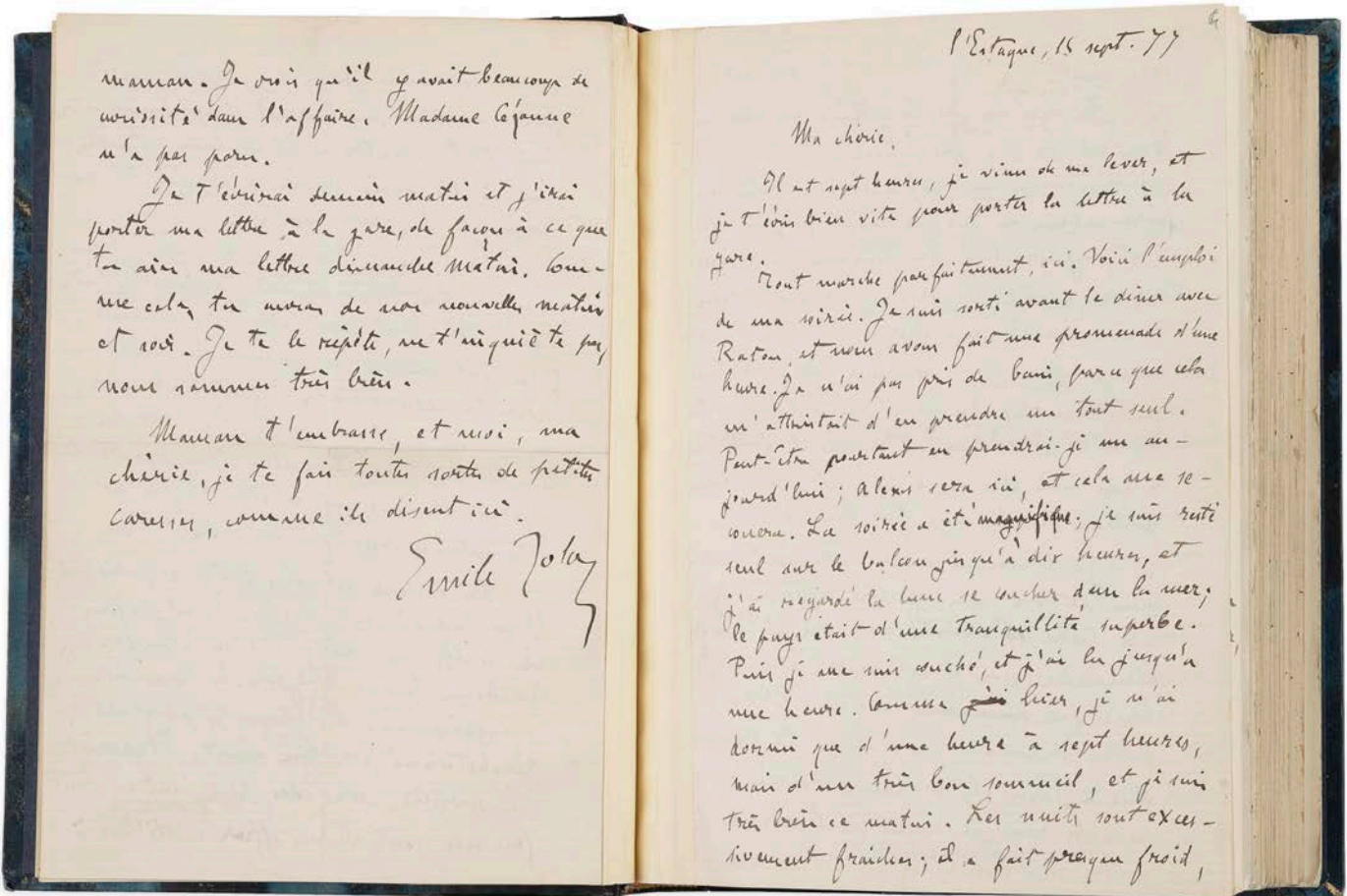
ici, je ne puis ni ne veux te dire ce que je décide dans l'attente des événements. Mais mon parti est pris : je ne rentrerai que quand il y aura une justice en France ; et tout ce qui se passe me prouve que ce ne sera pas demain. J'ai fait mon devoir, que les autres fassent le leur. Je n'ai plus qu'une pensée : songer à toi et aux petits, me remettre au travail pour que nous ayons au moins du pain jusqu'au bout » (14 août 1898)... Etc.

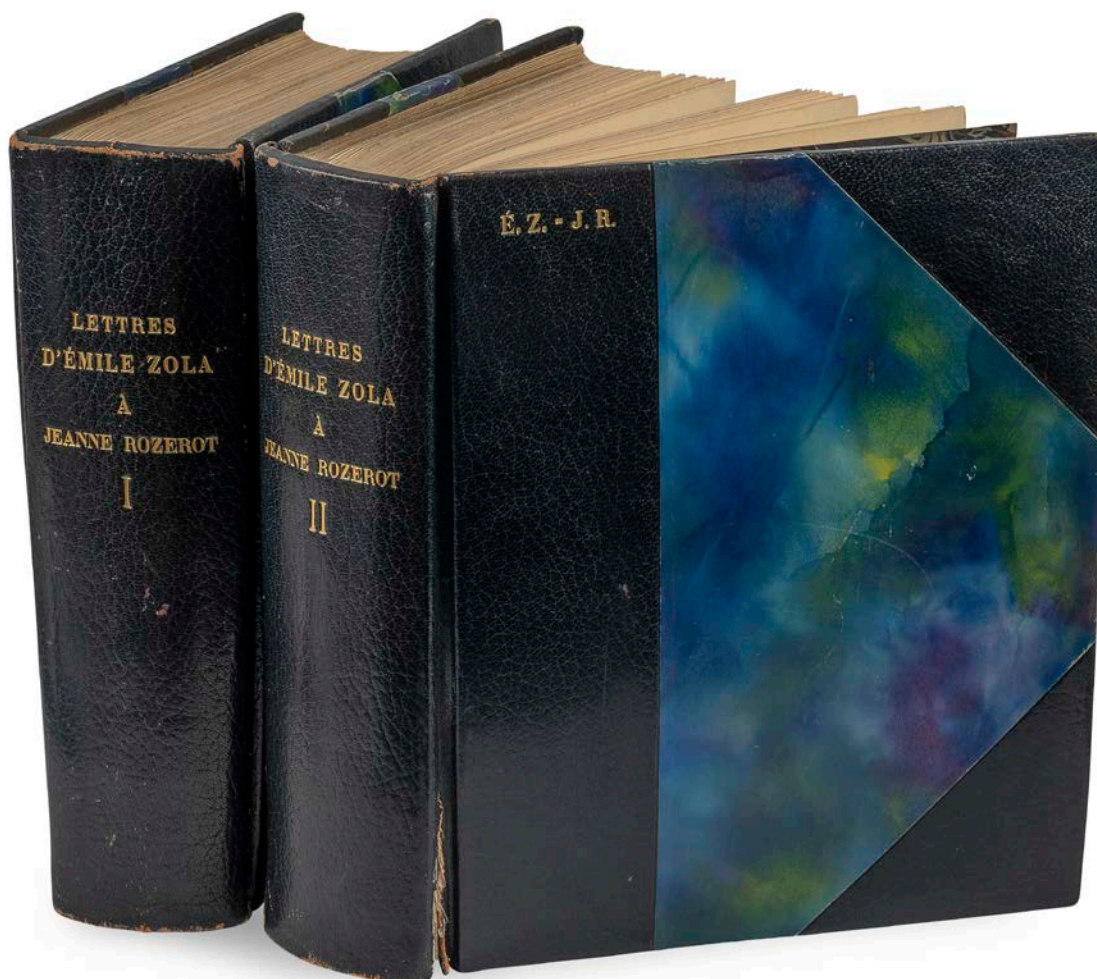
Dans la plupart des lettres, Zola fait à Alexandrine un compte rendu de tous les détails journaliers de sa vie domestique, à Paris et à Médan : travaux dans la maison, décoration de son cabinet de travail, courses à bicyclette, ennuis de santé, habillement, les chiens, etc. Il donne régulièrement des nouvelles des enfants, de leurs progrès à l'école, de leurs psychologies respectives. L'aspect financier de la vie domestique n'est pas négligé : Zola tient le compte méticuleux des gages des domestiques, des secours aux nécessiteux. La nourriture tient une grande place : Zola détaille avec délectation le menu des repas fins qu'il a pris. Zola se passionne pour la photographie, tire lui-même ses épreuves et s'intéresse de près à la technique, comme au choix d'un nouvel objectif. Les chiens occupent une place importante dans ses lettres, notamment Fanfan et Pinpin, dit « M. Pin », dont une lettre émouvante relate la mort.

Enfin, cette correspondance reflète les relations intimes du couple. Si Alexandrine a accepté la double vie conjugale de son mari, elle n'en garde pas moins une secrète blessure, qui la rend sensible à ce qu'elle croit deviner entre les lignes des lettres de son mari. Ce déchirement intime menace à chaque instant l'équilibre de sa vie, que Zola s'attache de toutes ses forces à préserver. Il s'efforce alors de la rassurer et de préciser le lien complexe qui l'unit à elle. À plusieurs reprises, il dit sa tendresse, avec des codes amoureux : « Le pauvre chien-loup-chat embrasse bien tendrement son pauvre loup-chat-chien »...

Zola, *Lettres à Alexandrine, 1876-1901* (Gallimard, 2014), avec une remarquable préface d'Alain Pagès.

Provenance : Alexandrine Zola née Meley (1839-1925) ; Dr Jacques Émile-Zola (1891-1963, fils d'Émile Zola) ; son fils François-Jacques Émile-Zola (1917-1989) ; sa descendance.





256

ZOLA Émile (1840-1902).

200 L.A. (quelques-unes signées ou paraphées et 3 télégrammes), 1892-1902, à Jeanne ROZEROT ; 362 pages in-8 ou in-12, plus 2 photos et 53 enveloppes, le tout monté sur onglets sur des feuillets de papier vélin, et relié en 2 forts volumes in-4 (28 x 22 cm) demi-maroquin bleu à coins ; initiales E. Z. - J. R. dorées en haut à gauche des plats ; dos lisses, titres dorés.

150 000 / 200 000 €

Magnifique et tendre correspondance de Zola à Jeanne Rozerot, sa maîtresse et la mère de ses enfants.

C'est véritablement une deuxième vie qui commence lorsque Zola fait, en mai 1888, la connaissance de Jeanne Rozerot. Celle-ci vient d'être engagée comme femme de chambre et lingère dans la maison des Zola à Médan. Lui approche de la cinquantaine, il a quasiment achevé le cycle des *Rougon-Macquart*. Le succès et la gloire littéraire lui sont acquis, mais il éprouve dans sa vie personnelle un profond sentiment d'insatisfaction. Il vit depuis 1864 avec Alexandrine, qu'il a épousée en 1870. À l'usure du temps s'ajoute le fait que celle-ci n'a

pu lui donner les enfants qu'il désirait. Dans ces circonstances, la rencontre de Jeanne Rozerot va constituer le miracle qu'il attendait. Celle-ci est âgée de 21 ans. Elle est née en 1867 dans un petit village de Bourgogne, fille d'un ouvrier agricole. En 1882, en compagnie de sa sœur, elle est venue tenter sa chance dans la banlieue parisienne. C'est une très belle jeune femme brune, gracieuse, élancée. Zola s'est à l'évidence inspiré de sa silhouette pour la *Benedetta de Rome* : « la face ronde, les lèvres un peu fortes, le nez très fin, des traits d'une délicatesse d'enfance », « avec ses cheveux si lourds, et si bruns, sa peau si blanche, d'une blancheur d'ivoire ».

Jeanne se donne à lui le 11 décembre 1888 ; cet anniversaire est évoqué dans une lettre de 1898 : « Comme je vais être triste dimanche prochain, 11 décembre, de ne pas me trouver auprès de toi pour t'embrasser au moins de tout mon cœur, en souvenir du 11 décembre 1888 ! [...] Je t'embrasse de tout mon cœur, de tout mon amour, comme il y a dix ans, lorsque, pour la première fois, tu as été ma femme choisie et adorée »..

Car la passion d'Émile pour Jeanne ne ressemble en rien aux amours ancillaires. Dans toute cette correspondance, le romancier l'appelle inmanquablement « chère femme », « chère femme bien-aimée »
.../...

Dimanche 27 nov. 98

Chère femme bien-aimée, ma lettre d'aujourd'hui sera plus gaie que la dernière, car j'ai beaucoup d'espoir. Plusieurs amis m'ont écrit de Paris et tous me disent que les choses marchent admirablement bien. Il est absolument certain que la Cour nous donnera raison sur tous les points. Quant à Liéquant lui-même, qui est, il est vrai, en grand danger, il me paraît impossible qu'on le juge, avant que la Cour ~~ait~~ achevé la révision, ce qui rendrait sa condamnation, à lui, à peu près impossible. Je m'attends donc à apprendre ces jours-ci que son procès est ajourné; et dans ce cas, je ferai tout de suite un gros effort pour rentrer en France, sans attendre. Si toutes les affaires qui se sont produites à propos de l'affaire Arcey fus, ne peuvent plus se plaider qu'après la révision, la miennne doit forcément se trouver dans ce cas. Alors, il est inutile que je reste à l'étranger davantage, je puis rentrer, mon procès me verra toujours qu'après la re-

Ces tensions expliquent le caractère de secret qui entoure cette correspondance. La première lettre est adressée sous un nom de code à « Madame E. J. 70 », poste restante. Lui-même est « Monsieur Z. R. 70 ». Pour éviter toute indiscretion, c'est souvent un tiers qui est chargé de transmettre les lettres, le romancier Henry Céard, puis l'éditeur Georges Charpentier. Les premières lettres sont écrites à la hâte au crayon, pour échapper à la surveillance d'Alexandrine; pour les mêmes raisons, il laisse beaucoup de ses lettres sans signature, ou appose un vague paraphe en forme de Z. À côté des lettres hâtives, nombre de lettres, beaucoup plus longues, sont rédigées lorsqu'il est seul. Les premières trahissent l'urgence, le besoin pressant de donner de ses nouvelles de rejoindre par la pensée sa seconde famille; Zola se révèle alors d'une sensibilité touchante. Il redevient un adolescent amoureux, passant avec émotion devant les fenêtres de son aimée. Il est aussi plein de tendresse et d'attention pour ses enfants. « J'espère que vous avez du bon temps et que petite Denise continue à prendre ses bains, pendant que petit Jacques marche à quatre pattes dans le sable » (24 août 1892). « Chère femme, chers petits mignons, je vous embrasse de tout mon cœur. Je vous prends tous les trois dans mes bras et je vous serre de toutes mes forces. Il nous faut beaucoup de tendresse, il faut que nous nous aimions beaucoup, pour oublier tous nos chagrins » (30 décembre 1892)...

Dimanche 28 mai 99

Chère femme Bien-aimée comme je le pensais, j'ai fini hier "Férouditis". J'avais commencé d'écrire le roman le 4 août 1898 et je l'ai terminé le 27 mai 1899. Il a mille six pages de mon écriture, ce qui fera un volume de six cent cinquante pages environ. C'est bien long, mais tout de même il aura cent pages de moins que "Rome", le plus long de mes livres. Je suis très content des derniers chapitres, et je compte bien que toutes les honnêtes femmes, toutes les épouses et toutes les mères seront avec moi. Ne t'effraye pas de mes audaces, elles sont d'un honnête homme qui a toujours dit la vérité et qui ne veut que la justice. Cela n'est pas écrit pour les petites filles, mais pour la âme droite et le cœur solide.

Ne t'imagines ma joie, mon soulagement. Depuis dix mois, j'étais attaché à ce travail énorme, et selon ma coutume, je me mettais à rien faire même malade, même lorsque les nouvelles de France m'avaient retourné le cœur. Ceux qui ne savent pas ne peuvent se douter quel ouvrage, quel effort il faut pour mettre un pareil livre debout. Aussi me soule-t-il que j'ai

.../...

ou « chère femme adorée ». Le romancier aime Jeanne d'un amour conjugal. Celle-ci lui donne une première fille, Denise, en 1889, suivie d'un fils, Jacques, deux ans plus tard. Dès lors se met en place la double existence du romancier. Il installe Jeanne et son enfant à Cheverchemont, à deux pas de Médan, d'où il peut les observer à l'aide d'une longue-vue.

Très vite, ses intimes sont dans le secret. Zola, qui a trouvé le bonheur, ne peut cependant se résoudre à quitter Alexandrine, à qui l'unissent tant d'années d'épreuves partagées. Cette dernière ignore tout de la vie secrète de son mari jusqu'à ce qu'une lettre anonyme, en novembre 1891, ne lui apprenne la vérité. Elle entre alors dans une crise terrible et se rend au domicile de Jeanne où elle dérobe, puis détruit, toutes les lettres que le romancier avait adressées à sa maîtresse.

La présente correspondance s'ouvre par une lettre du 28 juillet 1892, les lettres précédentes ayant disparu du fait de la fureur d'Alexandrine. Il semble que Zola ait redouté un geste de fureur violente et véritablement craint pour la vie de Jeanne et de ses enfants à cette époque. En 1893, nouvelle crise à l'occasion de la parution du *Docteur Pascal*, où, sous couvert de fiction, le romancier transpose sa liaison en plein jour, avec la femme jeune qui se donne, et qui enfante... Mais une fois de plus le divorce est évité et Alexandrine se résigne tant bien que mal à partager avec Jeanne l'amour de son mari, en faisant de longs séjours en Italie.

18 Juillet 1898 Paris, lundi soir.

Chère femme, l'affaire a tourné de telle façon que je suis obligé de partir ce soir pour l'Angleterre. Ne t'inquiète pas, attends tranquillement de mes nouvelles. Dis que j'aurais pu décider quelque mois, je te préviendrais. Je vais tâcher de trouver un endroit où tu viendras me rejoindre avec les enfants. Mais il y a quelques difficultés et plu-

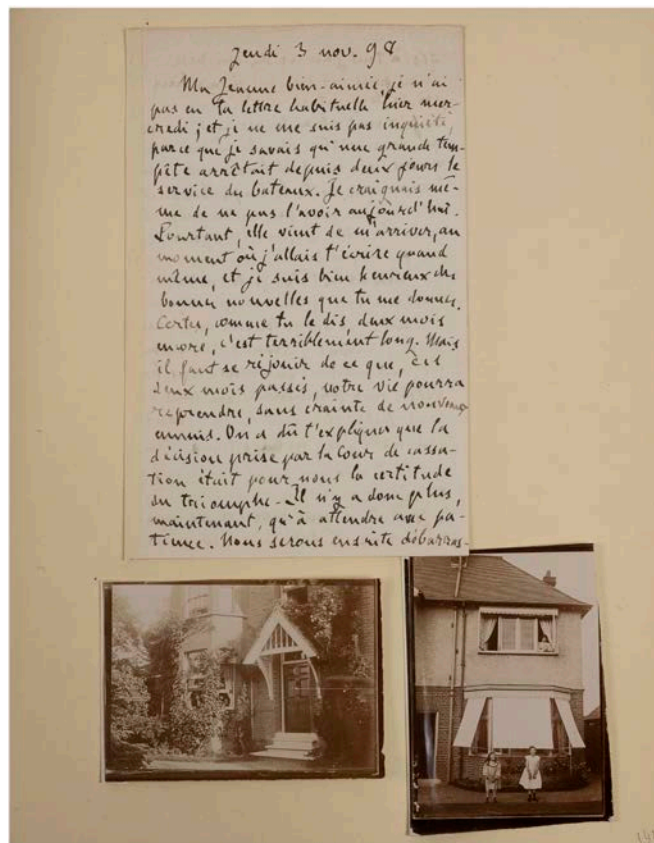
On peut également suivre à travers ces lettres l'évolution de son travail alors qu'il écrit sa trilogie des villes. De Lourdes, où il se documente, il écrit : « La ville est très curieuse et les pèlerins m'intéressent beaucoup. Il y a de quoi faire un livre admirable qui aura le succès de mon dernier » De Rome, où il reste plusieurs mois pour écrire son livre, il tient Jeanne au courant de l'avancée de son ouvrage, relate une visite ratée avec le pape, son entretien avec le roi.

Tout ce qui concerne l'affaire Dreyfus est évidemment du plus haut intérêt. Lorsque les choses se précipitent et que Zola est mis en accusation, il envoie des mots inquiets : « On suit ma voiture, et je ne veux à aucun prix signaler ta maison » (11 février 1898). Le jour du verdict de son procès, cette carte : « Ma bonne Jeanne chérie, les choses ont mal tourné, j'ai un an de prison » (23 février). Il doit fuir précipitamment pour l'Angleterre. Les lettres qu'il adresse à Jeanne durant toute l'année de son exil constituent un passionnant journal (72 longues lettres), dans lequel on peut suivre ses espoirs et ses déceptions selon le tour que prend l'affaire à Paris. Zola cependant reste guidé par cette certitude qu'il exprime dans une lettre du 12 janvier 1899 : « Notre grande force est que la vérité est avec nous, et la vérité finit toujours par triompher »... Mais, s'il arrive à travailler, l'exil et l'isolement lui pèsent. Lorsqu'il apprend qu'il va pouvoir rentrer en France, il laisse éclater sa joie, mais on comprend combien cette épreuve fut douloureuse.

28 mai 1899. « Chère femme bien-aimée, comme je le pensais, j'ai fini hier *Fécondité*. J'avais commencé d'écrire le roman le 4 août 1898 et je l'ai terminé le 27 mai 1899. Il a mille six pages de mon écriture, ce qui fera un volume de six cent cinquante pages environ. C'est bien long, mais tout de même il aura cent pages de moins que *Rome*, le plus long de mes livres. Je suis très content du dernier chapitre, et je

compte bien que toutes les honnêtes femmes, toutes les épouses et toutes les mères seront avec moi. Ne t'effarouche pas de mes audaces, elles sont d'un honnête homme qui a toujours dit la vérité et qui ne veut que la justice. Cela n'est pas écrit pour les petites filles, mais pour les âmes droites et les cœurs solides. Tu t'imagines ma joie, mon soulagement. Depuis dix mois, j'étais attaché à ce travail énorme, et selon ma coutume, je me mettais à ma table, même malade, même lorsque les nouvelles de France m'avaient retourné le cœur. Ceux qui ne savent pas ne peuvent se douter quel courage, quel effort il faut pour mettre un pareil livre debout. Aussi me semble-t-il que j'ai une montagne de moins sur les épaules. Et cela fait que je viens de passer enfin un très bon dimanche. Il faut ajouter que j'ai eu, hier encore, d'excellentes nouvelles de France. Désormais, il est absolument certain que l'arrêt de la Cour prononcera la révision. Enfin, nous voilà victorieux, mon retour n'est plus qu'une question de quelques jours, et dans les conditions les plus heureuses. Je suis hors d'affaire, je vais vous être rendu, car nos procès se régleront certainement ensuite de la meilleure façon du monde. Tout a bien marché, les événements semblent avoir voulu, en toutes choses, tourner pour mon plus grand bien. Et voilà pourquoi le dimanche d'aujourd'hui me paraît être un si beau dimanche. Je prévois toujours ma rentrée pour le six, dans la nuit, de sorte que j'irai vous embrasser le mercredi 7. Mais ne dis cette date à personne au monde, pas même à Alexis, car il faut éviter à tout prix les indiscretions possibles, puisque je désire que pas une âme puisse être à la gare. [...] Oui, je vais faire ma malle avec une bien grande joie. [...] Mais quelle impatience de voir les jours s'écouler vite ! [...] Le temps continue à être très froid. On dirait que c'est l'hiver qui recommence. Je n'ai pas cessé le feu un seul jour. Et le soleil s'obstine à ne pas reparaitre, ce qui me fait enrager, car j'ai encore des plaques que j'aurais voulu utiliser. – Après avoir fini mon roman, hier, j'ai fait une bien belle promenade, malgré le vent et le

.../...



Mardi 5 juillet 91

Chère femme bien-aimée, quel gentil souvenir et quel courage j'ai rapporté de ma bonne journée de lundi avec mes trois enfants chéris ! Ma grande Jeanne est l'aînée, ma petite Denise et mon petit Jacques sont les cadets. Cela me semble si délicieux de vivre quelques heures tranquille avec vous, et comme la vie me deviendrait meilleure, si je pouvais seulement, chaque semaine, vous donner ainsi une demi-journée ! Enfin, il faut accepter le bien qui nous arrive, et je t'assure que je suis rentré ici très heureux et très décidé à me faire moins de chagrin.

Je voudrais que ces lettres que je t'écris, fussent plus gaies et plus amusantes pour toi. Mais je vis en loup, je n'ai absolument aucune nouvelle à te donner, car je ne vois presque personne ; et, si je me laissais aller à te parler de moi, ce serait toujours

Médecin 30 décembre 92

Chère femme, nous voici donc séparés une fois encore. Heureusement, ce ne sera pas pour longtemps. Mais, je te l'avoue, en dehors du gros chagrin que j'aurai à ne pas vous embrasser le jour de l'an, je suis venu ici avec plaisir, car j'étais affreusement fatigué. Tu ne t'imagines pas combien la vie de mensonges et d'inquiétudes que je mène finit par me être lourde. Il est des jours où j'ai les membres brisés, comme si j'avais fait dix heures. Cela provient certainement de l'effort que je dois faire continuellement sur moi-même pour que tout le monde soit à peu près heureux autour de moi. Je ne sais trop comment tout cela finira, mais j'ai bien peur d'y laisser mon repos et ma santé.

Il faut dire que j'ai quitté Paris content de vous voir en bonne santé, l'air gai et ne manquant de rien. J'ai bien peur que les calorifères fussent allumés depuis trois jours, nous sommes tombés dans une maison qui n'était qu'une chaudière.

.../...

froid. Et il me semblait que j'avais vingt ans. Nos enfants sont deux beaux mignons. Je suis sûr que notre petit Jacques finira par très bien travailler. Je me revois à son âge, j'étais comme lui, je me retrouve tout à fait en lui. Nous en ferons un bon petit homme. – Et notre Denise aussi sera très bonne et très belle. Il faut la laisser grandir, pour qu'un peu de raison lui vienne. Je l'aime mieux étourdie que méchante. C'est cela, prépare la grande théière, et va commander un gâteau à mademoiselle Louise. Ce pauvre Jacques ne sera pas là, mais nous lui garderons sa part, et je l'attendrai pour l'embrasser. Ce sera notre fête à tous, on se souhaitera les anniversaires que notre séparation nous a empêchés de fêter. Encore dix jours, et ce sera le grand, le beau jour. – Des millions de baisers, pour attendre jusque-là, à ma Jeanne bien-aimée, à ma petite Denise et à mon petit Jacques ».

Les lettres de Jeanne Rozerot à Zola ont malheureusement disparu, mais il est possible, grâce à cette correspondance, de comprendre la façon dont elle-même a vécu cet amour. Elle apparaît d'un dévouement admirable, élevant les enfants et vivant dans l'attente des visites du romancier. On sent néanmoins, lorsque la séparation se prolonge pendant les mois d'exil que le désir de retrouver son « mari » la gagne. Elle est prête à quitter la France avec les enfants pour s'installer en Angleterre, et Zola doit déployer des trésors de diplomatie pour la raisonner. Mais jamais elle ne se plaint, jamais elle ne pousse

son amant à quitter le domicile conjugal. Après les crises violentes dont les premières lettres de cette correspondance se font l'écho, Alexandrine s'est résignée à cette situation et elle passe même de plus en plus de temps avec Denise et Jeanne. Zola, malgré sa souffrance, ne l'abandonnera jamais.

C'est un Zola intime et secret que révèle cette belle correspondance, qui retrace l'histoire de son amour et de sa double famille.

Zola, *Lettres à Jeanne Rozerot, 1892-1902* (Gallimard, 2004), avec une remarquable préface d'Alain Pagès.

Provenance : Jeanne Rozerot (1867-1914) ; son fils Dr Jacques Émile-Zola (1891-1963) ; son fils François-Jacques Émile-Zola (1917-1989) ; sa descendance.

Madame Rogerot
8 rue Taitbout Paris

Paris le 16 août 92

Chère femme, me voici à Paris,
d'où je puis enfin t'écrire longuement.
Je viens de faire un voyage de dix jours,
en compagnie de vent, pour nous remettre au pain
de la terrible crise qui s'est produite,
après les événements que tu sais. Après trois
jours passés au Havre à Houplon et à
Caudebec, nous sommes allés chez la cous-
sine et chez les Fraguette. Mais je n'aime
guère ni Fécamp ni Stréville ni j'ai
horreur des plages de galets. Nous étions
beaucoup mieux à Cabourg. Nous sommes
allés à Mélan ce matin, et nous repartirons
ce soir, pour six ou sept jours.
Celle fois, nous resterons tout à
fait à Caudebec, puis nous irons
à Marsville et à Dix-est-Provence,
en nous arrêtant un peu dans chaque
ville en chemin; enfin, nous passerons
une semaine dans les environs
de Meux; et nous nous rendrons à

à vous trois,
meux, vous trois
sions de santé
de vous savoir
vous restez
temps possible,
5 ou au 20
t beau Jap-
et tout bien
Tu dois pou-
venir ou deux
surtout de faire
avec toute
cette petite
surtout l'abien.
part de la-
d'un l'événement
et prendre, par
Cela me va de
le plus de
De te cons-

Rome dont parlent les dépêches, elle m'a envoyé Albert pour me dire qu'il venait de recevoir une lettre de toi dans laquelle tu lui donnes de bonnes nouvelles de toi-même. — J'ai reçu ensuite la visite du docteur Saint-Louis, ce médecin major qui a publié "le Roman d'un inventeur", d'après des documents que je lui avais communiqués. Il est actuellement à Paris, le régime est, quel qu'il soit, commode. Il m'a écrit de choses intéressantes et m'a donné sur un papier de du Paty de Clam des renseignements terribles. — Enfin, Fuschach est venue. Il a vingt ans. Il voudrait des idées folles: une reprise de "Jerminal", un théâtre antique, une reprise de "l'Assommoir", à la Porte Saint-Martin, avec Cognélin dans le rôle de Loup, enfin, il veut soulever un scandale, un procès moult, car il prétend qu'on l'a fait passer pour fou, afin de l'empêcher. Je le calme, et il tresse ses vives amitiés. — On me prend ainsi presque toute mes matinales. Le pis est que je suis arrêté dans le plus de mes romans, par la difficulté de me documenter. J'ai demandé à Fasquelle une liste de livres à m'acheter, et j'ai tâché de voir Jaurès, vainement. Je vais peut-être à l'étranger. Il faut que je rentre en campagne. D'ailleurs, ce repos ne me fait pas de mal, je promène le duc de mon roman, et chaque jour l'idée s'élargit. Je vois que je vais encore avoir un très bon cadre à remplir.

J'ai reçu d'un banquier anglais de Hong Kong, un voyage de Chine, un chèque de mille francs, avec la mission de dépenser cet argent le mieux que je pourrai pour le triomphe de Dreyfus. D'abord j'ai reçu un duplicata de ce chèque, et je lui ai écrit que je

l'attendrais, pour prendre ma part. A quoi diable allons-nous vous avec ce mille francs? Comme je le dis en riant, voilà donc le syndicat de trahison constitué. C'est chez moi que se trouve la croix.

Les nouvelles que tu me donnes de Breslin sont très intéressantes. Le pauvre Carlo me paraît bien malade, et les autres seront cruellement frappés, quand ils le pourront. Mais que ~~peut-on~~ ^{peut-on} faire? Nous ne pouvons que nous montrer très affectueux à leur égard. — Et toi je dis que dans ma première lettre, écrite à Breslin, s'en trouvait une d'Amélie, qu'elle m'avait envoyée le dimanche matin, pour que je la joigne à la mienne? Ne t'inquiète pas, si ma lettre est perdue, elle ne contenait certainement rien de grave.

Nos deux tentons se portent très bien. Hier on les avait lavés, et ils étaient superbes. Après avoir été très triste, Fan s'est remis et il joue toujours maintenant avec Léo. Lorsque je dors, je laisse toute la porte ouverte, et il parait qu'il fait des ~~gambades~~ galopades extraordinaires. Le soir j'en m'attendent dans le jardin, ils accourent, dès qu'ils m'entendent ouvrir la porte. On dirait deux petits chevaux, ils ne se quittent jamais. Quand je l'appelle, tous les deux dressent l'oreille, se mettent à courir. Ce sont deux petits bêtes très douces et très affectueux. — Les minets aussi sont très gentils, ils sont sur la table chaque matin, ils déjeuneront avec moi. — La petite Blanche à qui je fais part de tes bonnes paroles, m'a dit de t'embrasser. Juliette et Eugénie m'embrassent et me prient de remercier madame. Mes souhaits de bon temps, chère femme, et mille bons baisers, pour te réchauffer le cœur. — Tuille Deloy

Mais j'ai bien peur que tu n'aies oublié de m'écrire que tu n'as rien de nouveau à me raconter. — Mais j'ai bien peur que tu n'aies oublié de m'écrire que tu n'as rien de nouveau à me raconter.

CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

La vente sera faite au comptant et conduite en Euros.

Les acquéreurs paieront, en sus des enchères des frais de 25 % HT soit 30 % TTC.

(Pour les livres uniquement : 25 % HT soit 26,375 % TTC).

Frais additionnels DrouotLive : 1,8% TTC.

Attention :

- + Lots faisant partie d'une vente judiciaire suite à une ordonnance du TC honoraires acheteurs : 14.40 % TTC (pour les livres, 12,66 % TTC)
- * Lots dans lesquels la SVV ou un de ses partenaires ont des intérêts financiers.
- ° Lots en importation temporaire et soumis à des frais de 5,5 % à la charge de l'acquéreur en sus des frais de vente et du prix d'adjudication.
- # Lots visibles uniquement sur rendez-vous
- ~ Lot fabriqué à partir de matériaux provenant d'espèces animales. Des restrictions à l'importation sont à prévoir.

Le législateur impose des règles strictes pour l'utilisation commerciale des espèces d'animaux inertes. La réglementation internationale du 3 Mars 1973 (CITES) impose pour les différentes annexes une corrélation entre le spécimen et le document prouvant l'origine licite. Ce règlement retranscrit en droit Communautaire Européen (Annexes A/B/C) dans le Règle 338/97 du 9/12/1996 permet l'utilisation commerciale des spécimens réglementés (CITES) sous réserve de présentation de documents prouvant l'origine licite ; ces documents pour cette variation sont les suivants :

• Pour l'Annexe A : C/C fourni reprenant l'historique du spécimen (pour les spécimens récents)

• Pour l'Annexe B : Les spécimens aviens sont soit bagués soit transpondés et sont accompagnés de documents d'origine licite. Le bordereau d'adjudication de cette vacation doit être conservé car il reprend l'historique de chaque spécimen.

Pour les spécimens récents protégés repris au Code de l'Environnement Français, ils sont tous nés et élevés en captivité et bénéficient du cas dérogatoire de l'AM du 14/07/2006. Ils peuvent de ce fait être utilisés commercialement au vu de la traçabilité entre le spécimen et les documents justificatifs d'origine licite. Les autres spécimens bénéficiant de datation antérieure au régime d'application (AM du 21/07/2015) peuvent de ce fait être utilisés commercialement.

Pour les spécimens antérieurs à 1947 présents sur cette vacation, ils bénéficient du cas dérogatoire du Règle 338/97 du 9/12/1996 en son article 2 m permettant leur utilisation commerciale. En revanche, pour la sortie de l'UE de ces spécimens un Cites pré-convention est nécessaire. Pour les spécimens d'espèce chassables (CH) du continent Européen et autres, l'utilisation commerciale est permise sous certaines conditions. Pour les espèces dites domestiques (D) présentes dans cette vacation, l'utilisation commerciale est libre. Pour les spécimens anciens dits pré-convention (avant 1975) ils respectent les conditions de l'AM du 23/12/2011 et de ce fait, peuvent être utilisés commercialement. Les autres spécimens de cette vacation ne sont pas soumis à la réglementation (NR) et sont libres de toutes utilisations commerciales. Le bordereau d'adjudication servira de document justificatif d'origine licite. Pour une sortie de l'UE, concernant les Annexes I/A, II/B et III/C un CITES de réexport sera nécessaire, celui-ci étant à la charge du futur acquéreur.

GARANTIES

Conformément à la loi, les indications portées au catalogue engagent la responsabilité de Drouot Estimations et de son expert, compte tenu des rectifications annoncées au moment de la présentation de l'objet portées au procès-verbal de la vente. Les attributions ont été établies compte tenu des connaissances scientifiques et artistiques à la date de la vente.

L'ordre du catalogue sera suivi.

Une exposition préalable permettant aux acquéreurs de se rendre compte de l'état des biens mis en vente, il ne sera admis aucune réclamation une fois l'adjudication prononcée. Les reproductions au catalogue des oeuvres sont aussi fidèles que possible, une différence de coloris ou de tons est néanmoins possible. Les dimensions ne sont données qu'à titre indicatif.

Le texte en français est le texte officiel qui sera retenu en cas de litige. Les descriptions en anglais et les indications de dimensions en inches ne sont données qu'à titre indicatif et ne pourront être à l'origine d'une réclamation.

L'état de conservation des oeuvres n'est pas précisé dans le catalogue, les acheteurs sont donc tenus de les examiner personnellement avant la vente. Il ne sera admis aucune réclamation concernant d'éventuelles restaurations une fois l'adjudication prononcée.

Les rapports de conditions demandés à Drouot Estimations et à l'expert avant la vente sont donnés à titre indicatifs. Ils n'engagent nullement leurs responsabilités et ne pourront être à l'origine d'une réclamation juridique. En aucun cas, ils ne remplacent l'examen personnel de l'oeuvre par l'acheteur ou par son représentant.

ENCHERES

Le plus offrant et dernier enchérisseur sera l'adjudicataire.

En cas de double enchère reconnue effective par le Commissaire-priseur, le lot sera remis en vente, tous les amateurs présents pouvant concourir à cette deuxième mise en adjudication.

Important : Le mode normal pour enchérir consiste à être présent dans la salle de vente. Toutefois, nous acceptons gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente. Notre responsabilité ne pourra être engagée notamment si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou omissions relatives à la réception des enchères par téléphone.

Nous acceptons gracieusement les ordres d'enchérir qui ont été transmis. Nous n'engageons pas notre responsabilité notamment en cas d'erreur ou d'omission de

l'ordre écrit. En portant une enchère, les enchérisseurs assument la responsabilité personnelle de régler le prix d'adjudication, augmenté des frais à la charge de l'acheteur et de tous impôts ou taxes exigibles. Sauf convention écrite avec Drouot Estimations, préalable à la vente, mentionnant que l'enchérisseur agit comme mandataire d'un tiers identifié et agréé par Drouot Estimations, l'enchérisseur est réputé agir en son nom propre. Nous rappelons à nos vendeurs qu'il est interdit d'enchérir directement sur les lots leur appartenant.

RETRAIT DES ACHATS

Les lots qui n'auraient pas été délivrés le jour de la vente, seront à enlever sur rendez-vous, une fois le règlement encaissé, à Drouot Estimations, 7 rue Drouot, 75009 Paris.

Contact pour le rendez-vous de retrait : deaccueil@drouot.com, + 33 1 48 01 91 00. Dans le cas où les lots sont conservés dans les locaux de Drouot Estimations au-delà d'un délai de quinze jours de stockage gracieux, ce dernier sera facturé 15€ par jour de stockage coffre pour les bijoux ou montres d'une valeur < à 10 000 €, 30 €/ jour pour les lots > à 10 000 €.

Il est conseillé aux adjudicataires de procéder à un enlèvement de leurs lots dans les meilleurs délais afin d'éviter les frais de magasinage qui sont à leur charge.

Le magasinage n'entraîne pas la responsabilité du Commissaire-Preneur ni de l'expert à quelque titre que ce soit.

Dès l'adjudication, l'objet sera sous l'entière responsabilité de l'adjudicataire. L'acquéreur sera lui-même chargé de faire assurer ses acquisitions, et Drouot Estimations décline toute responsabilité quant aux dommages que l'objet pourrait encourir, et ceci dès l'adjudication prononcée.

Les lots seront délivrés à l'acquéreur en personne ou au tiers qu'il aura désigné et à qui il aura confié une procuration originale et une copie de sa pièce d'identité.

Les formalités d'exportations (demandes de certificat pour un bien culturel, licence d'exportation) des lots assujettis sont du ressort de l'acquéreur et peuvent requérir un délai de 2 à 3 mois. L'étude est à la disposition de ses acheteurs pour l'orienter dans ces démarches ou pour transmettre les demandes à la Direction des Musées de France.

REGLEMENT DES ACHATS

Nous recommandons vivement aux acheteurs de nous régler par carte bancaire ou par virement bancaire.

Conformément à l'article L.321-14 du code de commerce, un bien adjudgé ne peut être délivré à l'acheteur que lorsque la société en a perçu le prix ou lorsque toute garantie lui a été donnée sur le paiement du prix par l'acquéreur.

Moyens de paiement légaux acceptés par la comptabilité :

• Espèces : (article L.112-6 ; article L.112-8 et article L.112-8 al 2 du code monétaire et financier)

• Jusqu'à 1 000 €

• Ou jusqu'à 10 000 € pour les particuliers qui ont leur domicile fiscal à l'étranger (sur présentation de passeport)

• Paiement en ligne sur (jusqu'à 1500 €)

<http://www.drouot-estimations.com/paiement/>

• Virement : Du montant exact de la facture (les frais bancaire ne sont pas à la charge de l'étude) provenant du compte de l'acheteur et indiquant le numéro de la facture.

Drouot Estimations
BNP PARIBAS
PARIS LA CENTRALE
(00828)
IBAN : FR76 3000 4008 2800 0106 2854 076

Carte bancaire (sauf American Express et carte à distance)

• Chèque : (Si aucun autre moyen de paiement n'est possible)

• Sur présentation de deux pièces d'identité

• Aucun délai d'encaissement n'est accepté en cas de paiement par chèque

• La délivrance ne sera possible que vingt jours après le paiement

• Les chèques étrangers ne sont pas acceptés

DÉFAUT DE PAIEMENT

Drouot Estimations réclamera à l'adjudicataire défaillant des intérêts au taux légal majoré de 5 points et le remboursement des coûts supplémentaires engagés par sa défaillance, avec un minimum de 500 €, incluant en cas de revente sur folle enchère :
- la différence entre son prix d'adjudication et le prix d'adjudication obtenu lors de la revente

- les coûts générés par ces nouvelles enchères

COMPÉTENCES LÉGISLATIVE ET JURIDICTIONNELLE

Conformément à la loi, il est précisé que toutes les actions en responsabilité civile engagées à l'occasion des prises et des ventes volontaires et judiciaires de meuble aux enchères publiques se prescrivent par cinq ans à compter de l'adjudication ou de la prise.

La loi française seule régit les présentes conditions générales d'achat. Toute contestation relative à leur existence, leur validité, leur opposabilité à tout enchérisseur et acquéreur, et à leur exécution sera tranchée par le tribunal compétent du ressort de Paris (France).

CONDITIONS OF SALE

Purchased lots will become available only after full payment has been made. The sale will be conducted in Euros. In addition to the hammer price, the buyer agrees to pay a buyer's premium along with any applicable value added tax. The buyer's premium is 25% + VAT amounting to 30% (all taxes included) for all bids. Books (25% + VAT amounting to 26,375%) and 1,8% (VAT inc.) DrouotLive.

NB:

- + Auction by order of the court further to a prescription of the court, buyers fees 14,40% VTA included. Books (12,66% VTA included).
- ° Lots on which the auction house or its partners have a financial interest
- * Lots in temporary importation and subject to a 5,5% fee in addition to the regular buyer's fees stated earlier..
- # An appointment is required to see the piece
- ~ This lot contains animal materials. Import restrictions are to be expected and must be considered.

The legislator imposes strict rules for the commercial use of inert animal species. The international regulations of March 3, 1973 (CITES) requires for different annexes a correlation between the specimen and the documentation proving the origins to be lawful. This regulation transcribed in European Community law (Annexes A/B/C) in Rule 338/97 of 9/12/1996 permits commercial use of regulated specimens (CITES) upon presentation of documentation proving lawful origin; these documents for this variation are as follows:

- For Annex A: C/C provided outlining the specimen's history (for specimens of recent date)
- For Annex B: Bird specimens are either banded or equipped with transponders, and are accompanied by documents of licit origin. The auction's sale record must be conserved as it contains the complete history of every specimen.

All cases concerning specimens of recent date that are protected under the French Environmental Code and which were born and raised in captivity are permitted by the derogation clause AM of 14/07/2006. As such, they can be used commercially provided traceability between the specimen and the documentation proving licit origins. Other specimen cases dating prior to clause AM of 21/07/2015 can, due to this fact, be used commercially. Specimens dating before 1947 included in this auction sale benefit from clause 2M of the derogatory Rule 228/97 of 9/12/1996, permitting their use for trade. However, exporting them outside of the EU them requires a pre-CITES Convention agreement.

For huntable species of the European continent and elsewhere, commercial use is allowed under certain conditions. Domesticated species (D) included in this auction sale are free for trade. Old specimens from before the Convention (i.e. before 1975) comply with the conditions of the AM of 23/12/2011 and, as such, are free for trade. The other specimens in this auction sale are not subject to NR regulations and are free for commercial use and trade. The auction record will substantiate their licit origin.

To leave the EU, with regards to the Annexes I/A, II/B et III/C, a CITES re-export document at the expense of the acquirer will be necessary.

GUARANTEES

Drouot Estimations is bound by the indications stated in the catalogue, modified only by announcements made at the time of the sale noted in the legal records thereof. Attributions were made according to scientific and artistic knowledge at the time of the auction.

An exhibition prior to the sale permits buyers to establish the conditions of the works offered for sale and no claims will be accepted after the hammer has fallen. Some difference may appear between the original work and its illustration, there will be no claims in such matter. The dimensions are given only as an indication. The condition of the works is not specified in the catalogue, buyers are required to study them personally. No requests will be accepted concerning restorations once the hammer has fallen.

Any condition report requested from Drouot Estimations and the expert before the sale is provided as an indication only.

It shall by no means incur their liability may not constitute a basis for legal claim after the sale. It cannot replace a personal examination of the work by the buyer or his representative.

BIDS

The highest and final bidder will be the purchaser.

Should the auctioneer recognise two simultaneous bids on one lot, the lot will be put up for sale again and all those present in the saleroom may participate in this second opportunity to bid.

Important: Bidding is typically conducted in the auction house. However, we may graciously accept telephone bids from potential buyers who have made the request. We bear no responsibility whatsoever in the case of uncompleted calls made too late and/or technical difficulties with the telephone. We also accept absentee bids submitted prior to the sale. We reserve the right to accept or deny any requests for telephone or absentee bidding.

In carrying a bid, bidders assume their personal responsibility to pay the hammer price as well as all buyer's fees and taxes chargeable to the buyer. Unless a written agreement established with Drouot Estimations, prerequisite to the sale, mentioning that the bidder acts as a representative of a third party approved by Drouot Estimations, the bidder is deemed to act in his or her own name.

We remind our sellers that bidding on their own items is forbidden.

COLLECTION OF PURCHASES

The lots not claimed on the day of the auction, can be retrieved at Drouot Estimations, 7 rue Drouot, 75009 Paris, by appointment You can contact deaccueil@drouot.com + 33 1 48 01 91 00 in order to organize the collection.

Drouot Estimations offers 15 days of storage following the sale. Beyond this delay buyers are advised that storage costs will be charged €15/ day for lots < €10,000, and €30/ day for lots > €10,000.

Buyers are advised to collect successful lots as soon as possible to avoid handling and storage costs which may be incurred at their expense.

The auctioneer is not responsible for the storage of purchased lots. If payment is made by wire transfer, lots may not be withdrawn until the payment has been cleared, foreign cheques are not accepted.

From the moment the hammer falls, sold items will become the exclusive responsibility of the buyer. The buyer will be solely responsible for the insurance, Drouot Estimations assumes no liability for any damage to items which may occur after the hammer falls.

The purchased lots will be delivered to the buyer in person. Should the buyer wish to have his/her lot delivered to a third party the person must have a letter of authorization along with a photocopy of the identity card of the buyer.

Export formalities can take 2 or 3 months to process and are within buyer's province. Please contact Drouot Estimations if you need more information concerning this particular matter.

PAYMENT

We recommend that buyers pay by credit card or electronic bank transfer.

In compliance with Article L.321-14 of French commercial law, a property sold at auction can be delivered to the buyer only once the auction firm has received payment or complete guarantee of payment.

Legally accepted means of payment include:

- Cash (article L.112-6, L.112-8 and Article Article L.112-8 paragraph 2 of the Monetary and Financial Code)
 - . max. €1,000
 - . max. €10,000 for private individuals who have their tax domicile abroad (upon presentation of a valid passport)
- Payment on line (max €1,500)
<http://www.drouot-estimations.com/paiement/>
- Electronic bank transfer

The exact amount of the invoice from the buyer's account and indicating the invoice number. (Note: Bank charges are the buyer's responsibility.)

Drouot Estimations
BNP PARIBAS
PARIS LA CENTRALE
(00828)
IBAN: FR76 3000 4008 2800 0106 2854 076

- Credit cards (except American Express and distance payment)
- Cheque (if no other means of payment is possible)
 - . Upon presentation of two pieces of identification
 - . **Important: Delivery is possible after 20 days**
- Cheques will be deposited immediately. No delays will be accepted.
- Payment with foreign cheques will not be accepted.

PAYMENT DEFAULT

In the event of late payment on winning bids Drouot Estimations will claim the legal rate of interest, plus five percent. A minimum fee of €500 will also be due for any other costs incurred by reason of default, including the following in the case of resale on false bidding:

- The difference between the price at which the lot was auctioned and the price obtained at its resale;
- The costs incurred by new auctioning.

LAW AND JURISDICTION

In accordance with the law, it is added that all actions in public liability instituted on the occasion of valuation and of voluntary and court-ordered auction sales are barred at the end of five years from the hammer price or valuation. These Conditions of purchase are governed by French law exclusively. Any dispute relating to their existence, their validity and their binding effect on any bidder or buyer shall be submitted to the exclusive jurisdiction of the Courts of France.

maman. Je vois qu'il y avait beaucoup de
curiosité dans l'affaire. Madame Céjanne
n'a pas paru.

Je t'écrivais dimanche matin et j'étais
porter ma lettre à la gare, de façon à ce que
tu aies ma lettre dimanche matin. Com-
me cela, tu auras de nos nouvelles matin
et soir. Je te le répète, ne t'inquiète pas,
nous sommes très bien.

Maman t'embrasse, et moi, ma
chérie, je te fais toutes sortes de petites
caresses, comme ils disent ici.

Emile Joly

l'Espagne, 15 sept. / /

Ma chérie,

Il est sept heures, je viens de me lever, et je t'écris bien vite pour porter la lettre à la gare.

Tout marche parfaitement, ici. Voici l'emploi de ma soirée. Je suis sorti avant le dîner avec Raton, et nous avons fait une promenade d'une heure. Je n'ai pas pris de bain, parce que cela m'attristait d'en prendre un tout seul. Peut-être pourrais-je en prendre un aujourd'hui; Alexis sera ici, et cela me ravivera. La soirée a été magnifique; je suis resté seul sur le balcon jusqu'à dix heures, et j'ai regardé la lune se coucher dans la mer; le pays était d'une tranquillité superbe. Puis je me suis couché, et j'ai lu jusqu'à une heure. Comme ~~je~~ hier, je n'ai dormi que d'une heure à sept heures,

Mais déjà
Ce n'était plus
les premiers
de l'enfance
de souvenirs des
de la nuit passée

~~de la soirée~~
~~de la soirée~~
à cette époque - Not
le premier
de l'enfance
de souvenirs des
de la nuit passée
celle
au j'avais ma place
dans une harmonie
mon cœur chantait
avec foi et espoir
de l'effort de la
mes sens

apartient à un seul - Comme
homme en
sommeil et
être



qui
et en même temps
à d'elle un sentiment

DROUOT ESTIMATIONS